NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

CONTES

ET

ROMANS POPULAIRES

— DEUXIÈME PARTIE. —

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

— Des mêmes Auteurs —

ROMANS NATIONAUX ILLUSTRÉS:

HISTOIRE D'UN CONSCRIT DE 1813, illustré de	24	dessins,	par Riou. . . .	1 25
MADAME THÉRÈSE, ou **LES VOLONTAIRES DE 92**,	22	—	— . . .	1 15
L'INVASION	26	—	par Fuchs. . .	1 35
WATERLOO.	30	—	par Riou. . . .	1 55
Ces quatre ouvrages sont réunis en 1 volume grand in-8. Prix : broché.				5
HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE.	29	—	par Riou. . . .	1 50
LA GUERRE	24	—	par Riou. . . .	1 20
LE BLOCUS. — LE CAPITAINE ROCHART. . . .	25	—	par Schuler . .	1 35
Ces trois ouvrages sont réunis en un volume grand in-8, Prix : broché.				4
Les Romans nationaux *complets* sont aussi réunis en 1 beau vol. gr. in-8. Prix : br. .				9

CONTES ET ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS:

L'ILLUSTRE DOCTEUR MATHÉUS, illustré de 20 dessins, par Émile Bayard, suivi de Myrtille. — Série de 10 livraisons. 1 10

HUGUES-LE-LOUP, illustré de 22 dessins, par Émile Bayard, suivi de l'Héritage de l'Oncle Christian, le Combat d'Ours, le Bouc d'Israel, une Nuit dans les Bois, la Reine des Abeilles. — Série de 11 livraisons. 1 15

MAITRE DANIEL ROCK, illustré de 20 dessins, par Gluck, suivi du Tisserand de la Steinbach. — Série de 10 livraisons. 1 05

LES CONTES DES BORDS DU RHIN, illustré de 20 dessins par Léon Benett, suivi de : le Trésor du vieux Seigneur, mon illustre Ami Selsam, la Pêche Miraculeuse, la Voleuse d'Enfants, le Blanc et le Noir, le Cabaliste Hans Weinland, le Requiem du Corbeau, le Chant de la Tonne. — Série de 10 livraisons. 1 10

Ces quatre séries sont réunies en 1 beau volume illustré, grand in-8. Prix : broché. . 4

L'AMI FRITZ, illustré de 24 dessins, par Théophile Schuler. — Série de 12 livraisons. 1 25

CONFIDENCES D'UN JOUEUR DE CLARINETTE, illustré de 12 dessins, par Schuler, suivi de la Taverne du Jambon de Mayence, les Amoureux de Catherine, Entre deux Vins, illustré de 14 dessins, par Yundt. — Série de 13 livraisons. 1 35

LA MAISON FORESTIÈRE, illustré de 16 dessins, par Schuler, suivi des Bohémiens et le Violon du Pendu, illustrés de 2 dessins, par Riou. — Série de 9 livraisons. . . 1 »

LE JUIF POLONAIS, illustré de 20 dessins par Léon Benett, suivi de : le Rêve d'Aloius, Messire Tempus, l'Œil invisible, la Comète, le Bourgmestre en Bouteille, Coquillage de l'oncle Bernard, la Tresse noire, le Talion, l'Inventeur. Série de 10 livraisons 1 05

Ces quatre séries sont réunies en 1 beau volume illustré gr. in-8. Prix : broché . . . 4 50

Les Contes et Romans populaires *complets*, sont aussi réunis en 1 seul vol. Prix : br. 8 50

Paris. — Imprimerie Jules Bonaventure, quai des Grands-Augustins, 55.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ERCKMANN-CHATRIAN

CONTES

ET

ROMANS POPULAIRES

L'AMI FRITZ.

CONFIDENCES D'UN JOUEUR DE CLARINETTE.

LA MAISON FORESTIÈRE. — LE JUIF POLONAIS.

ILLUSTRÉS PAR THÉOPHILE SCHULER

G. JUNDT, RIOU ET BENETT

PARIS

J. HETZEL, ÉDITEUR, 18, RUE JACOB.

1867

Tous droits réservés.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

L'AMI FRITZ

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

On ne pouvait être plus content que l'ami Fritz. (Page 2.)

I

Lorsque Zacharias Kobus, juge de paix à Hunebourg, mourut en 1832, son fils Fritz Kobus, se voyant à la tête d'une belle maison sur la place des Acacias, d'une bonne ferme dans la vallée de Meisenthâl et de pas mal d'écus placés sur solides hypothèques, essuya ses larmes et se dit avec l'Ecclésiaste: « Vanité des vanités, tout est vanité ! Quel avantage a l'homme des travaux qu'il fait sur la terre? Une génération passe et l'autre vient; le soleil se lève et se couche aujourd'hui comme hier; le vent souffle au nord, puis il souffle au midi;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

les fleuves vont à la mer, et la mer n'en est pas remplie; toutes choses travaillent plus que l'homme ne saurait dire; l'œil n'est jamais rassasié de voir, ni l'oreille d'entendre; on oublie les choses passées, on oubliera celles qui viennent:—le mieux est de ne rien faire... pour n'avoir rien à se reprocher! »

C'est ainsi que raisonna Fritz Kobus en ce jour.

Et le lendemain, voyant qu'il avait bien raisonné la veille, il se dit encore:

« Tu te lèveras le matin entre sept et huit heures, et la vieille Katel t'apportera ton déjeuner, que tu choisiras toi-même, selon ton goût. Ensuite tu pourras aller soit au casino, lire le journal, soit faire un tour aux champs, pour te mettre en appétit. A midi, tu reviendras dîner; après le dîner, tu vérifieras tes comptes, tu recevras tes rentes, tu feras tes marchés. Le soir, après souper, tu iras à la brasserie du *Grand-Cerf*, faire quelques parties de *youker* ou de *rams* avec les premiers venus. Tu fumeras des pipes, tu videras des chopes, et tu seras l'homme le plus heureux du monde. Tâche d'avoir toujours la tête froide, le ventre libre et les pieds chauds: c'est le précepte de la sagesse. Et surtout, évite ces trois choses: de devenir trop gras, de prendre des actions industrielles et de te marier. Avec cela, Kobus, j'ose te prédire que tu deviendras vieux comme Mathusalem; ceux qui te suivront diront: « C'était un homme d'esprit, un homme de bon sens, un joyeux compère! » Que peux-tu désirer de plus, quand le roi Salomon déclare lui-même que l'accident qui frappe l'homme et celui qui frappe la bête sont un seul et même accident; que la mort de l'un est la même mort que celle de l'autre, et qu'ils ont tous deux le même souffle!... Puisqu'il en est ainsi, pensa Kobus, tâchons au moins de profiter de notre souffle pendant qu'il nous est permis de souffler. »

Or, durant quinze ans, Fritz Kobus suivit exactement la règle qu'il s'était tracée d'avance; sa vieille servante Katel, la meilleure cuisinière de Hunebourg, lui servit toujours les morceaux qu'il aimait le plus, apprêtés de la façon qu'il voulait: il eut toujours la meilleure choucroute, le meilleur jambon, les meilleures andouilles et le meilleur vin du pays; il prit régulièrement ses cinq chopes de *bockbier* à la brasserie du *Grand-Cerf;* il lut régulièrement le même journal à la même heure: il fit régulièrement ses parties de *youker* et de *rams,* tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre.

Tout changeait autour de lui, Fritz Kobus seul ne changeait pas; tous ses anciens camarades montaient en grade, et Kobus ne leur portait pas envie; au contraire, lisait-il dans son journal que Yéri Hans venait d'être nommé capitaine de houzards, à cause de son courage; que Frantz Sépel venait d'inventer une machine pour filer le chanvre à moitié prix; que Pétrus venait d'obtenir une chaire de métaphysique à Munich; que Nickel Bischof venait d'être décoré de l'ordre du Mérite pour ses belles poésies, aussitôt il se réjouissait et disait: « Voyez comme ces gaillards-là se donnent de la peine: les uns se font casser bras et jambes pour me garder mon bien; les autres font des inventions pour m'obtenir les choses à bon marché; les autres suent sang et eau pour écrire des poésies et me faire passer un bon quart d'heure quand je m'ennuie.... Ha! ha! ha! les bons enfants! »

Et les grosses joues de Kobus se relevaient, sa grande bouche se fendait jusqu'aux oreilles, son large nez s'épatait de satisfaction; il poussait un éclat de rire qui n'en finissait plus.

Du reste, ayant toujours eu soin de prendre un exercice modéré, Fritz se portait de mieux en mieux; sa fortune s'augmentait raisonnablement, parce qu'il n'achetait pas d'actions et ne voulait pas s'enrichir d'un seul coup. Il était exempt de tous les soucis de la famille, étant resté garçon; tout le secondait, tout le satisfaisait, tout le réjouissait; c'était un exemple vivant de la bonne humeur que vous procurent le bon sens et la sagesse humaine, et naturellement il avait des amis, ayant des écus.

On ne pouvait être plus content que Fritz, mais ce n'était pas tout à fait sans peine, car je vous laisse à penser les propositions de mariage innombrables qu'il avait dû refuser durant ces quinze ans; je vous laisse à penser toutes les veuves et toutes les jeunes filles qui avaient voulu se dévouer à son bonheur; toutes les ruses des bonnes mères de famille, qui, de mois en mois et d'année en année, avaient essayé de l'attirer dans leur maison et de le faire se décider en faveur de Charlotte ou de Gretchen; non, ce n'est pas sans peine que Kobus avait sauvé sa liberté de cette conspiration universelle.

Il y avait surtout le vieux rabbin, David Sichel,— le plus grand arrangeur de mariages qu'on ait jamais vu dans ce bas monde, — il y avait surtout ce vieux rabbin qui s'acharnait à vouloir marier Fritz. On aurait dit que son honneur était engagé dans le succès de l'affaire. Et le pire, c'est que Kobus aimait beaucoup ce vieux David; il l'aimait pour l'avoir vu dès son enfance assis du matin au soir chez le juge de paix, son respectable père; pour l'avoir entendu nasiller, discuter et crier autour

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de son berceau ; pour avoir sauté sur ses vieilles cuisses maigres, en lui tirant la barbiche ; pour avoir appris le *yudisch*[1] de sa propre bouche ; pour s'être amusé dans la cour de la vieille synagogue, et enfin pour avoir dîné, tout petit, dans la tente de feuillage que David Sichel dressait chez lui, comme tous les fils d'Israël, au jour de la fête des Tabernacles.

Tous ces souvenirs se mêlaient et se confondaient dans l'esprit de Fritz avec les plus beaux jours de son enfance ; aussi n'avait-il pas de plus grand plaisir que de voir, de près ou de loin, le profil du vieux *rebbe*[2], avec son chapeau râpé penché sur le derrière de la tête, son bonnet de coton noir tiré sur la nuque, sa vieille capote verte, au grand collet graisseux remontant jusque par-dessus les oreilles, son nez crochu barbouillé de tabac, sa barbiche grise, ses longues jambes maigres, revêtues de bas noirs formant de larges plis, comme autour de manches à balais, et ses souliers ronds à boucles de cuivre. Oui, cette bonne figure jaune, pleine de finesse et de bonhomie, avait le privilége d'égayer Kobus plus que toute autre à Hunebourg, et du plus loin qu'il l'apercevait dans la rue, il lui criait d'un accent nasillard, imitant le geste et la voix du vieux rebbe :

« Hé ! hé ! vieux *posché-isroel*[3], comment ça va-t-il ? Arrive donc, que je te fasse goûter mon kirschenwasser. »

Quoique David Sichel eût plus de soixante-dix ans et que Fritz n'en eût guère que trente-six, ils se tutoyaient et ne pouvaient se passer l'un de l'autre.

Le vieux rebbe s'approchait donc, en agitant la tête d'un air grotesque, et psalmodiant :

« *Schaude.....*, *schaude.....*[4], tu ne changeras donc jamais, tu seras donc toujours le même fou que j'ai connu, que j'ai fait sauter sur mes genoux, et qui voulait m'arracher la barbe ? Kobus, il y a dans toi l'esprit de ton père : c'était un vieux braque, qui voulait connaître le Talmud et les prophètes mieux que moi, et qui se moquait des choses saintes, comme un véritable païen ! S'il n'avait pas été le meilleur homme du monde, et s'il n'avait pas rendu des jugements à son tribunal, aussi beaux que ceux de Salomon, il aurait mérité d'être pendu ! Toi, tu lui ressembles, tu es un *épikaures*[5] ; aussi je te pardonne, il faut que je te pardonne. »

Alors Fritz se mettait à rire aux larmes ; ils montaient ensemble prendre un verre de kirschenwasser, que le vieux rabbin ne dédaignait pas. Ils causaient en *yudisch* des affaires de la ville, du prix des blés, du bétail et de tout. Quelquefois David avait besoin d'argent, et Kobus lui avançait d'assez fortes sommes sans intérêt. Bref, il aimait le vieux rebbe, il l'aimait beaucoup, et David Sichel, après sa femme Sourlé et ses deux garçons Isidore et Nathan, n'avait pas de meilleur ami que Fritz ; mais il abusait de son amitié pour vouloir le marier.

A peine étaient-ils assis depuis vingt minutes en face l'un de l'autre,— causant d'affaires, et se regardant avec ce plaisir que deux amis éprouvent toujours à se voir, à s'entendre, à s'exprimer ouvertement, sans arrière-pensée, ce qu'on ne peut jamais faire avec des étrangers,—à peine étaient-ils ainsi, et dans un de ces moments où la conversation sur les affaires du jour s'épuise, que la physionomie du vieux rebbe prenait un caractère rêveur, puis s'animait tout à coup d'un reflet étrange, et qu'il s'écriait :

« Kobus, connais-tu la jeune veuve du conseiller Rœmer ? Sais-tu que c'est une jolie femme, oui, une jolie femme ! Elle a de beaux yeux, cette jeune veuve ; elle est aussi très-aimable. Sais-tu qu'avant-hier, comme je passais devant sa maison, dans la rue de l'Arsenal, voilà qu'elle se penche à la fenêtre et me dit : « Hé ! c'est monsieur le rabbin Sichel ; que j'ai de plaisir à vous voir, monsieur Sichel ! » Alors, Kobus, moi tout surpris, je m'arrête et je lui réponds en souriant : « Comment un vieux bonhomme tel que David Sichel peut-il charmer d'aussi beaux yeux, madame Rœmer ? Non, non, cela n'est pas possible, je vois que c'est par bonté d'âme que vous dites ces choses ! » Et vraiment, Kobus, elle est bonne et gracieuse, et puis elle a de l'esprit ; elle est, selon les paroles du Cantique des Cantiques, comme la rose de Sârron et le muguet des vallées, » disait le vieux rabbin en s'animant de plus en plus.

Mais, voyant Fritz sourire, il s'interrompait en balançant la tête, et s'écriait :

« Tu ris !.. il faut toujours que tu ries ! Est-ce une manière de converser, cela ? Voyons, n'est-elle pas ce que je dis... ai-je raison ?

—Elle est encore mille fois plus belle, répondait Kobus ; seulement raconte-moi le reste : elle t'a fait entrer chez elle, n'est-ce pas ?.. elle veut se remarier ?

—Oui.

—Ah ! bon, ça fait la vingt-troisième...

—La vingt-troisième que tu refuses de ma propre main, Kobus ?

—C'est vrai, David, avec chagrin, avec grand

1 Patois composé d'allemand et d'hébreu.
2 Rabbin.
3 Mauvais juif.
4 Braque.
5 Épicurien.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

chagrin ; je voudrais me marier pour te faire plaisir, mais tu sais... »

Alors le vieux rebbe se fâchait.

« Oui, disait-il, je sais que tu es un gros égoïste, un homme qui ne pense qu'à boire et à manger, et qui se fait des idées extraordinaires de sa grandeur. Eh bien! tu as tort, Fritz Kobus ; oui, tu as tort de refuser des personnes honnêtes, les meilleurs partis de Hunebourg, car tu deviens vieux ; encore trois ou quatre ans, et tu auras des cheveux gris. Alors tu m'appelleras, tu diras : « David, cherche-moi une femme, cours, n'en vois-tu pas une qui me convienne? » Mais il ne sera plus temps, maudit *schaude*, qui ris de tout! Cette veuve est encore bien bonne de vouloir de toi! »

Plus le vieux rabbin se fâchait, plus Fritz riait.

« C'est cette manière de rire, criait David en se levant et balançant ses deux mains près de ses oreilles, c'est cette manière de rire que je ne peux pas voir : voilà ce qui me fâche! ne faut-il pas être fou pour rire de cette façon? »

Et s'arrêtant :

« Kobus, disait-il en faisant une grimace de dépit, avec ta façon de rire, tu me feras sauver de ta maison. Tu ne peux donc pas être grave une fois, une seule fois dans ta vie?

—Allons, *posché-isroel*, disait Fritz à son tour, assieds-toi, vidons encore un petit verre de ce vieux kirsch.

—Que ce kirschenwasser me soit du poison, disait le vieux rebbe fort dépité, si je reviens encore une fois chez toi! ta façon de rire est tellement bête, tellement bête, que ça me tourne sur le cœur. »

Et la tête roide, il descendait l'escalier en criant :

« C'est la dernière fois, Kobus, la dernière fois!

—Bath! disait Fritz, penché sur la rampe et les joues épanouies de plaisir, tu reviendras demain.

—Jamais!

—Demain, David; tu sais, la bouteille est encore à moitié pleine. »

Le vieux rabbin remontait la rue à grands pas, marmotant dans sa barbe grise, et Fritz, heureux comme un roi, renfermait la bouteille dans l'armoire et se disait :

« Ça fait la vingt-troisième! Ah! vieux *posché-isroel*, m'as-tu fait du bon sang! »

Le lendemain ou le surlendemain, David revenait à l'appel de Kobus; ils se rasseyaient à la même table, et de ce qui s'était passé la veille, il n'en était plus question.

II

Un jour, vers la fin du mois d'avril, Fritz Kobus s'était levé de grand matin pour ouvrir ses fenêtres sur la place des Acacias, puis il s'était recouché dans son lit bien chaud, la couverture autour des épaules, le duvet sur les jambes, et regardait la lumière rouge à travers ses paupières, en bâillant avec une véritable satisfaction. Il songeait à différentes choses, et, de temps en temps, entr'ouvrait les yeux pour voir s'il était bien éveillé.

Dehors il faisait un de ces temps clairs de la fonte des neiges où les nuages s'en vont, où le toit en face, les petites lucarnes miroitantes, la pointe des arbres, enfin tout vous paraît brillant ; où l'on se croit redevenu plus jeune, parce qu'une sève nouvelle court dans vos membres, et que vous revoyez des choses cachées depuis cinq mois : le pot de fleurs de la voisine, le chat qui se remet en route sur les gouttières, les moineaux criards qui recomment leurs batailles.

De petits coups de vent tiède soulevaient les rideaux de Fritz et les laissaient retomber; puis, aussitôt après, le souffle de la montagne, refroidi par les glaces qui s'écoulent lentement à l'ombre des ravines, remplissait de nouveau la chambre.

On entendait au loin dans la rue, les commères rire entre elles, en chassant à grands coups de balais la neige fondante le long des rigoles, les chiens aboyer d'une voix plus claire, et les poules caqueter dans la cour.

Enfin, c'était le printemps.

Kobus, à force de rêver, avait fini par se rendormir, quand le son d'un violon, pénétrant et doux comme la voix d'un ami que vous entendez vous dire après une longue absence : « Me voilà, c'est moi! » le tira de son sommeil, et lui fit venir les larmes aux yeux. Il respirait à peine pour mieux entendre.

C'était le violon du bohémien Iôsef, qui chantait, accompagné d'un autre violon et d'une contre-basse; il chantait dans sa chambre, derrière ses rideaux bleus, et disait :

« C'est moi, Kobus, c'est moi, ton vieil ami! Je te reviens avec le printemps, avec le beau soleil... — Écoute, Kobus, les abeilles bourdonnent autour des premières fleurs, les premières feuilles murmurent, la première alouette gazouille dans le ciel bleu, la première caille court dans les sillons. — Et je reviens t'embrasser! — Maintenant, Kobus, les misères de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'hiver sont oubliées.—Maintenant, je vais encore courir de village en village joyeusement, dans la poussière des chemins, ou sous la pluie chaude des orages. — Mais je n'ai pas voulu passer sans te voir, Kobus, je viens te chanter mon chant d'amour, mon premier salut au printemps. »

Tout cela, le violon de Iôsef le disait, et bien d'autres choses encore, plus profondes; de ces choses qui vous rappellent les vieux souvenirs de la jeunesse, et qui sont pour nous... pour nous seuls. Aussi le joyeux Kobus en pleurait d'attendrissement.

Enfin, tout doucement, il écarta les rideaux de son lit, pendant que la musique allait toujours, plus grave et plus touchante, et il vit les trois bohémiens sur le seuil de la chambre, et la vieille Katel derrière, sous la porte. Il vit Iôsef, grand, maigre, jaune, déguenillé comme toujours, le menton allongé sur le violon avec sentiment, l'archet frémissant sur les cordes avec amour, les paupières baissées, ses grands cheveux noirs, laineux, — recouverts du large feutre en loques, — tombant sur ses épaules comme la toison d'un mérinos, et ses narines aplaties sur sa grosse lèvre bleuâtre retroussée.

Il le vit ainsi, l'âme perdue dans sa musique; et, près de lui, Kopel le bossu, noir comme un corbeau, ses longs doigts osseux, couleur de bronze, écarquillés sur les cordes de la basse, le genou rapiécé en avant et le soulier en lambeaux sur le plancher; et, plus loin, le jeune Andrès, ses grands yeux noirs entourés de blanc, levés au plafond d'un air d'extase.

Fritz vit ces choses avec une émotion inexprimable.

Et maintenant, il faut que je vous dise pourquoi Iôsef venait lui faire de la musique au printemps, et pourquoi cela l'attendrissait.

Bien longtemps avant, un soir de Noël, Kobus se trouvait à la brasserie du *Grand-Cerf*. Il y avait trois pieds de neige dehors. Dans la grande salle, pleine de fumée grise, autour du grand fourneau de fonte, les fumeurs se tenaient debout; tantôt l'un, tantôt l'autre s'écartait un peu vers la table, pour vider sa chope, puis revenait se chauffer en silence.

On ne songeait à rien, quand un bohémien entra, les pieds nus dans des souliers troués; il grelottait, et se mit à jouer d'un air mélancolique. Fritz trouva sa musique très-belle : c'était comme un rayon de soleil à travers les nuages gris de l'hiver.

Mais derrière le bohémien, près de la porte, se tenait dans l'ombre le wachtman Foux, avec sa tête de loup à l'affût, les oreilles droites, le museau pointu, les yeux luisants. Kobus comprit que les papiers du bohémien n'étaient pas en règle, et que Foux l'attendait à la sortie pour le conduire au violon.

C'est pourquoi, se sentant indigné, il s'avança vers le bohémien, lui mit un *thaler* dans la main, et, le prenant bras dessus bras dessous, lui dit :

« Je te retiens pour cette nuit de Noël; arrive! »

Ils sortirent donc au milieu de l'étonnement universel, et plus d'un pensa : « Ce Kobus est fou d'aller bras dessus bras dessous avec un bohémien; c'est un grand original. »

Foux, lui, les suivait en frôlant les murs. Le bohémien avait peur d'être arrêté, mais Fritz lui dit :

« Ne crains rien, il n'osera pas te prendre. »

Il le conduisit dans sa propre maison, où la table était dressée pour la fête du *Christ-Kind*, l'arbre de Noël au milieu, sur la nappe blanche; et, tout autour, le pâté, les *küchlen* saupoudrés de sucre blanc, le *kougelhof* aux raisins de caisse, rangés dans un ordre convenable. Trois bouteilles de vieux bordeaux chauffaient dans des serviettes, sur le fourneau de porcelaine à plaque de marbre.

« Katel, va chercher un autre couvert, dit Kobus, en secouant la neige de ses pieds; je célèbre ce soir la naissance du Sauveur avec ce brave garçon, et si quelqu'un vient le réclamer... gare! »

La servante ayant obéi, le pauvre bohémien prit place, tout émerveillé de ces choses. Les verres furent remplis jusqu'au bord, et Fritz s'écria :

« A la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le véritable Dieu des bons cœurs! »

Dans le même instant Foux entrait. Sa surprise fut grande de voir le zigeiner assis à table avec le maître de la maison. Au lieu de parler haut, il dit seulement :

« Je vous souhaite une bonne nuit de Noël, monsieur Kobus.

—C'est bien; veux-tu prendre un verre de vin avec nous?

—Merci, je ne bois jamais dans le service. Mais connaissez-vous cet homme, monsieur Kobus?

—Je le connais, et j'en réponds.

—Alors ses papiers sont en règle?»

Fritz n'en put entendre davantage, ses grosses joues pâlissaient de colère; il se leva, prit rudement le wachtman au collet, et le jeta dehors en criant :

« Cela t'apprendra à entrer chez un honnête homme, la nuit de Noël! »

Puis il vint se rasseoir, et, comme le bohémien tremblait :

« Ne crains rien, lui dit-il, tu es chez Fritz

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Kobus. Bois, mange en paix, si tu veux me faire plaisir. »

Il lui fit boire du vin de Bordeaux ; et, sachant que Foux guettait toujours dans la rue, malgré la neige, il dit à Katel de préparer un bon lit à cet homme pour la nuit ; de lui donner le lendemain des souliers et de vieux habits, et de ne pas le renvoyer sans avoir eu soin de lui mettre encore un bon morceau dans la poche.

Foux attendit jusqu'au dernier coup de la messe, puis il se retira ; et le bohémien, qui n'était autre que Iôsef, étant parti de bonne heure, il ne fut plus question de cette affaire.

Kobus lui-même l'avait oubliée, quand, aux premiers jours du printemps de l'année suivante, étant au lit un beau matin, il entendit à la porte de sa chambre une douce musique : — c'était la pauvre alouette qu'il avait sauvée dans les neiges, et qui venait le remercier au premier rayon de soleil.

Depuis, tous les ans Iôsef revenait à la même époque, tantôt seul, tantôt avec un ou deux de ses camarades, et Fritz le recevait comme un frère.

Donc Kobus revit ce jour-là son vieil ami le bohémien, ainsi que je viens de vous le raconter ; et quand la basse ronflante se tut, quand Iôsef, lançant son dernier coup d'archet, leva les yeux, il lui tendit les bras derrière les rideaux en s'écriant : « Iôsef ! »

Alors le bohémien vint l'embrasser, riant en montrant ses dents blanches, et disant :

« Tu vois, je ne t'oublie pas... la première chanson de l'alouette est pour toi !

—Oui... et c'est pourtant la dixième année ! » s'écria Kobus.

Ils se tenaient les mains et se regardaient, les yeux pleins de larmes.

Et comme les deux autres attendaient gravement, Fritz partit d'un éclat de rire, et dit :

« Iôsef, passe-moi mon pantalon. »

Le bohémien ayant obéi, il tira de sa poche deux *thalers*.

« Voici pour vous autres, dit-il à Kopel et à Andrès ; vous pouvez aller dîner aux *Trois-Pigeons*. Iôsef dîne avec moi. »

Puis, sautant de son lit, tout en s'habillant il ajouta :

« Est-ce que tu as déjà fait ton tour dans les brasseries, Iôsef ?

—Non, Kobus.

—Eh bien ! dépêche-toi d'y aller ; car à midi juste la table sera mise. Nous allons encore une fois nous faire du bon sang. Ha ! ha ! ha ! le printemps est revenu ; maintenant il s'agit de bien le commencer. Katel ! Katel !

—Alors je m'en vais tout de suite, dit Iôsef.

—Oui, mon vieux ; mais n'oublie pas midi. »

Le bohémien et ses deux camarades descendirent l'escalier, et Fritz, regardant sa vieille servante, lui dit avec un sourire de satisfaction.

« Eh bien, Katel, voici le printemps... Nous allons faire une petite noce... Mais attends un peu : commençons par inviter les amis. »

Et se penchant à la fenêtre, il se mit à crier : « Ludwig ! Ludwig ! »

Un bambin passait justement, c'était Ludwig, le fils du tisserand Koffel, sa tignasse blonde ébouriffée et les pieds nus dans l'eau de neige. Il s'arrêta le nez en l'air.

« Monte ! » lui cria Kobus.

L'enfant se dépêcha d'obéir et s'arrêta sur le seuil, les yeux en dessous, se grattant la nuque d'un air embarrassé.

« Avance donc... écoute ! Tiens, voilà d'abord deux *groschen*. »

Ludwig prit les deux *groschen* et les fourra dans la poche de son pantalon de toile, en se passant la manche sous le nez, comme pour dire : « C'est bon ! »

« Tu vas courir chez Frédéric Schoultz, dans la rue du Plat-d'Étain, et chez M. le percepteur Hâan, à l'hôtel de la *Cigogne*... tu m'entends ? »

Ludwig inclina brusquement la tête.

« Tu leur diras que Fritz Kobus les invite à dîner pour midi juste.

—Oui, monsieur Kobus.

—Attends donc, il faut que tu ailles aussi chez le vieux rebbe David, et que tu lui dises que je l'attends vers une heure, pour le café. Maintenant, dépêche-toi ! »

Le petit descendit l'escalier quatre à quatre ; Kobus, de la fenêtre, le regarda quelques instants remonter la rue bourbeuse, sautant pardessus les ruisseaux comme un chat. La vieille servante attendait toujours.

« Écoute, Katel, lui dit Fritz en se retournant, tu vas aller au marché tout de suite. Tu choisiras ce que tu trouveras de plus beau en fait de poisson et de gibier. S'il y a des primeurs, tu les achèteras, n'importe à quel prix : l'essentiel est que tout soit bon ! Je me charge de dresser la table et de monter les bouteilles, ainsi ne t'occupe que de ta cuisine. Mais dépêche-toi, car je suis sûr que le professeur Speck et tous les autres gourmands de la ville sont déjà sur la place, à marchander les morceaux les plus délicats. »

III

Après le départ de Katel, Fritz entra dans la cuisine allumer une chandelle, car il voulait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

passer l'inspection de sa cave, et choisir quelques vieilles bouteilles de vin, pour célébrer la fête du printemps.

Sa grosse figure exprimait le contentement intérieur; il revoyait déjà les beaux jours se suivre à la file jusqu'en automne : la fête des asperges, les parties de quilles au *Panier-Fleuri*, hors de Hunebourg; les parties de pêche avec Christel, son fermier de Meisenthâl, la descente du Losser en bateau, sous les ombres tremblotantes des grands ormes en demi-voûte de la rive; et puis Christel, l'épervier sur l'épaule, lui disant : « Halte! » près de la source aux truites, et tout à coup déployant son filet en rond, comme une immense toile d'araignée, sur l'eau dormante, et le retirant tout frétillant de poissons dorés. Il revoyait cela d'avance, et bien d'autres choses : le départ pour la chasse au bois de hêtres, près de Katzenbach ; le char à bancs tout plein de joyeux compères, les hautes guêtres de cuir bien bouclées aux jambes, la gibecière au dos sur la blouse grise, la gourde et le sac à poudre sur la hanche, les fusils doubles entre les genoux dans la paille : tout cela pêle-mêle. Les chiens, attachés derrière, jappant, hurlant, se démenant; et lui, près du timon, conduisant la voiture jusqu'à la maison du garde Rœdig, et les laissant partir, pour veiller à la cuisine, faire frire les petits oignons et rafraîchir le vin dans les cuveaux. Puis le retour des chasseurs à la nuit, les uns la gibecière vide, les autres soufflant dans la trompe. Tous ces beaux jours lui passaient devant les yeux en allumant la chandelle : les moissons, la cueillette du houblon, les vendanges, et il poussait de petits éclats de rire : « Hé! hé! hé! ça va bien... ça va bien! »

Enfin il descendit, la main devant la lumière, le trousseau de clef dans sa poche, un panier au bras.

En bas, sous l'escalier, il ouvrit la cave, une vieille cave bien sèche, les murs couverts de salpêtre brillant comme le cristal, la cave des Kobus depuis cent cinquante ans, où le grand-grand-père Nicolas avait fait venir pour la première fois du *markobrunner*, en 1715, et qui depuis, grâce à Dieu, s'était augmentée d'année en année, par la sage prévoyance des autres Kobus.

Il l'ouvrit, les yeux écarquillés de plaisir, et se vit en face des deux lucarnes bleues qui donnent sur la place des Acacias. Il passa lentement près des petits fûts cerclés de fer, rangés sur de grosses poutres le long des murs; et, les contemplant, il se disait :

« Ce *gleiszeller* est de huit ans, c'est moi-même qui l'ai acheté à la côte ; maintenant il doit avoir assez déposé, il est temps de le mettre en bouteilles. Dans huit jours je préviendrai le tonnelier Schweyer, et nous commencerons ensemble. Et ce *steinberg*-là est de onze ans; il a fait une maladie, il a filé, mais ce doit être passé... nous verrons ça bientôt. Ah! voici mon *forstheimer* de l'année dernière, que j'ai collé au blanc d'œuf; il faudra pourtant que je l'examine ; mais aujourd'hui je ne veux pas me gâter la bouche; demain, après-demain, il sera temps. »

Et, songeant à ces choses, Kobus avançait toujours rêveur et grave.

Au premier tournant, et comme il allait entrer dans la seconde cave, sa vraie cave, la cave des bouteilles, il s'arrêta pour moucher la chandelle, ce qu'il fit avec les doigts, ayant oublié les mouchettes; et, après avoir posé le pied sur le lumignon, il s'avança, le dos courbé, sous une petite voûte taillée dans le roc, et, tout au bout de ce boyau, il ouvrit une seconde porte, fermée d'un énorme cadenas ; l'ayant poussée, il se redressa tout joyeux, en s'écriant :

« Ah! ah! nous y sommes! »

Et sa voix retentit sous la haute voûte grise.

En même temps, un chat noir grimpait au mur et se retournait dans la lucarne, les yeux verts brillants, avant de se sauver vers la rue du *Coin-Brûlé*.

Cette cave, la plus saine de Hunebourg, était en partie creusée dans le roc, et, pour le surplus, construite d'énormes pierres de taille; elle n'était pas bien grande, ayant au plus vingt pieds de profondeur sur quinze de large ; mais elle était haute, partagée en deux par un lattis solide, et fermée d'une porte également en lattis. Tout le long s'étendaient des rayons, et sur ces rayons étaient couchées des bouteilles dans un ordre admirable. Il y en avait de toutes les années, depuis 1780 jusqu'en 1840. La lumière des trois soupiraux, se brisant dans le lattis, faisait étinceler le fond des bouteilles d'une façon agréable et pittoresque.

Kobus entra.

Il avait apporté un panier d'osier à compartiments carrés, une bouteille tenant dans chaque case; il posa ce panier à terre, et, la chandelle haute, il se mit à passer le long des rayons. La vue de tous ces bons vins, les uns au cachet bleu, les autres à la capsule de plomb, l'attendrit, et au bout d'un instant il s'écria :

« Si les pauvres vieux qui, depuis cinquante ans, ont, avec tant de sagesse et de prévoyance, mis de côté ces bons vins, s'ils revenaient, je suis sûr qu'ils seraient contents de me voir suivre leur exemple, et qu'ils me trouveraient digne de leur avoir succédé dans ce bas monde. Oui, tous seraient contents ! car ces trois rayons-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ton rire est tellement bête, que ça me tourne sur le cœur. (Page 4.)

là, c'est moi-même qui les ai remplis, et, j'ose dire, avec discernement : j'ai toujours eu soin de me transporter moi-même dans la vigne et de traiter avec les vignerons en face de la cuvée. Et, pour les soins de la cave, je ne me suis pas épargné non plus. Aussi ces vins-là, s'ils sont plus jeunes que les autres, ne sont pas d'une qualité inférieure ; ils vieilliront et remplaceront dignement les anciens. C'est ainsi que se maintiennent les bonnes traditions, et qu'il y a toujours, non-seulement du bon, mais du meilleur dans les mêmes familles.

« Oui, si le vieux Nicolas Kobus, le grand-père Frantz-Sépel, et mon propre père Zacharias, pouvaient revenir et goûter ces vins, ils seraient satisfaits de leur petit-fils ; ils reconnaîtraient en lui la même sagesse et les mêmes vertus qu'en eux-mêmes. Malheureusement ils ne peuvent pas revenir, c'est fini, bien fini ! Il faut que je les remplace en tout et pour tout. C'est triste tout de même ! des gens si prudents, de si bons vivants, penser qu'ils ne peuvent seulement plus goûter un verre de leur vin, et se réjouir en louant le Seigneur de ses grâces ! Enfin, c'est comme cela ; le même accident nous arrivera tôt ou tard, et voilà pourquoi nous devons profiter des bonnes choses pendant que nous y sommes ! »

Après ces réflexions mélancoliques, Kobus choisit les vins qu'il voulait boire en ce jour, et cela le remit de bonne humeur.

« Nous commencerons, se dit-il, par des vins de France, que mon digne grand-père Frantz-Sépel estimait plus que tous les autres.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'est moi, Kobus, c'est ton vieil ami. (Page 4.)

Il n'avait peut-être pas tout à fait tort, car ce vieux bordeaux est bien ce qu'il y a de mieux pour se faire un bon fond d'estomac. Oui, prenons d'abord ces six bouteilles de bordeaux ; ce sera un joli commencement. Et là-dessus, trois bouteilles de *rudesheim*, que mon pauvre père aimait tant !... mettons-en quatre en souvenir de lui. Cela fait déjà dix. Mais pour les deux autres, celles de la fin, il faut quelque chose de choisi, du plus vieux, quelque chose qui nous fasse chanter... Attendez, attendez, que je vous examine ça de près. »

Alors Kobus se courbant remua doucement la paille du rayon d'en bas, et, sur les vieilles étiquettes, il lisait : *Markobrunner de* 1780. — *Affenthâl de* 1804. — *Johannisberg des capucins*, sans date.

« Ah ! ah ! *Johannisberg des capucins!* » fit-il en se redressant et claquant de la langue.

Il leva la bouteille couverte de poussière et la posa dans le panier avec recueillement.

« Je connais ça ! » dit-il.

Et durant plus d'une minute, il se prit à songer aux capucins de Hunebourg, lesquels, en 1793, lors de l'arrivée des Français, avaient abandonné leur cave, dont le grand-père Frantz avait eu la *chance* de sauver du pillage deux ou trois cents bouteilles. C'était un vin jaune d'or, tellement délicat, qu'en le buvant il vous semblait sentir comme un parfum oriental se fondre dans votre bouche.

Kobus, se rappelant cela, fut content. Et, sans compléter le panier, il se dit :

« En voilà bien assez ; encore une bouteille

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de *capucin*, et nous roulerions sous la table. Il faut user, comme le répétait sans cesse mon vertueux père, mais il ne faut pas abuser. »

Alors, plaçant avec précaution le panier hors du lattis, il referma soigneusement la porte, y remit le cadenas et reprit le chemin de la première cave. En passant, il compléta le panier avec une bouteille de vieux rhum, qui se trouvait à part, dans une sorte d'armoire enfoncée entre deux piliers de la voûte basse ; et enfin il remonta, s'arrêtant chaque fois pour cadenasser les portes.

En arrivant près du vestibule, il entendit déjà le remue-ménage des casseroles et le pétillement du feu dans la cuisine : Katel était revenue du marché, tout était en train, cela lui fit plaisir.

Il monta donc, et, s'arrêtant dans l'allée, sur le seuil de la cuisine flamboyante, il s'écria :

« Voici les bouteilles ! A cette heure, Katel, j'espère que tu vas te dépasser, que tu nous feras un dîner... mais un dîner...

—Soyez donc tranquille, Monsieur, répondit la vieille cuisinière, qui n'aimait pas les recommandations, est-ce que vous avez jamais été mécontent de moi depuis vingt ans?

—Non, Katel, non, au contraire; mais tu sais, on peut faire bien, très-bien, et tout à fait bien.

—Je ferai ce que je pourrai, dit la vieille, on ne peut pas en demander davantage. »

Kobus voyant alors sur la table deux gelinottes, un superbe brochet arrondi dans le cuveau, de petites truites pour la friture, un superbe pâté de foie gras, pensa que tout irait bien.

« C'est bon, c'est bon, fit-il en s'en allant, cela marchera, ha ! ha ! ha ! nous allons rire. »

Au lieu d'entrer dans la salle à manger ordinaire il prit la petite allée à droite, et devant une haute porte il déposa son panier, mit une clef dans la serrure et ouvrit : c'était la chambre de gala des Kobus ; on ne dînait là que dans les grandes circonstances. Les persiennes des trois hautes fenêtres au fond étaient fermées ; le jour grisâtre laissait voir dans l'ombre de vieux meubles, des fauteuils jaunes, une cheminée de marbre blanc, et, le long des murs, de grands cadres couverts de percale blanche.

Fritz ouvrit d'abord les fenêtres et poussa les persiennes pour donner de l'air.

Cette salle, boisée de vieux chêne, avait quelque chose de solennel et de digne ; on comprenait, au premier coup d'œil, qu'on devait bien manger là-dedans de père en fils.

Fritz retira les voiles des portraits : c'étaient les portraits de Nicolas Kobus, conseiller à la cour de l'électeur Frédéric-Wilhelm, en l'an de grâce 1715. M. le conseiller portait l'immense perruque Louis XIV, l'habit marron à larges manches relevées jusqu'aux coudes et le jabot de fines dentelles ; sa figure était large, carrée et digne. Un autre portrait représentait Frantz-Sépel Kobus, enseigne dans le régiment de dragons de Leiningen, avec l'uniforme bleu-de-ciel à brandebourgs d'argent, l'écharpe blanche au bras gauche, les cheveux poudrés et le tricorne penché sur l'oreille ; il avait alors vingt ans au plus et paraissait frais comme un bouton d'églantine. Un troisième portrait représentait Zacharias Kobus, le juge de paix, en habit noir carré ; il tenait à la main sa tabatière et portait la perruque à queue de rat.

Ces trois portraits, de même grandeur, étaient de larges et solides peintures ; on voyait que les Kobus avaient toujours eu de quoi payer grassement les artistes chargés de transmettre leur effigie à la postérité. Fritz avait avec chacun d'eux un grand air de ressemblance, c'est-à-dire les yeux bleus, le nez épaté, le menton rond frappé d'une fossette, la bouche bien fendue et l'air content de vivre.

Enfin, à droite, contre le mur, en face de la cheminée, était le portrait d'une femme, la grand'mère de Kobus, fraîche, riante, la bouche entr'ouverte pour laisser voir les plus belles dents blanches qu'il soit possible de se figurer, les cheveux relevés en forme de navire et la robe de velours bleu-de-ciel bordée de rose.

D'après cette peinture, le grand-père Frantz-Sépel avait dû faire bien des envieux, et l'on s'étonnait que son petit-fils eût si peu de goût pour le mariage.

Tous ces portraits, entourés de cadres à grosses moulures dorées, produisaient un bel effet sur le fond brun de la haute salle.

Au-dessus de la porte, on voyait une sorte de moulure représentant l'Amour emporté sur un char par trois colombes. Enfin tous les meubles, les hautes portes d'armoires, la vieille chiffonnière en bois de rose, le buffet à larges panneaux sculptés, la table ovale à jambes torses, et jusqu'au parquet de chêne palmé alternativement jaune et noir, tout annonçait la bonne figure que les Kobus faisaient à Hunebourg depuis cent cinquante ans.

Fritz, après avoir ouvert les persiennes, poussa la table à roulettes au milieu de la salle, puis il ouvrit deux armoires, de ces hautes armoires à doubles battants pratiquées dans les boiseries, et descendant du plafond jusque sur le parquet. Dans l'une était le linge de table, aussi beau qu'il soit possible de le désirer, sur une infinité de rayons ; dans l'autre la vaisselle, de cette magnifique porcelaine de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vieux saxe fleuronnée, moulée et dorée : les piles d'assiettes en bas, les services de toute sorte, les soupières rebondies, les tasses, les sucriers au-dessus ; puis l'argenterie ordinaire dans une corbeille.

Kobus choisit une belle nappe damassée et l'étendit sur la table soigneusement, passant une main dessus pour en effacer les plis et faisant aux coins de gros nœuds pour les empêcher de balayer le plancher. Il fit cela lentement, gravement, avec amour. Après quoi il prit une pile d'assiettes plates et la posa sur la cheminée, puis une autre d'assiettes creuses. Il fit de même d'un plateau de verres de cristal, taillés à gros diamants, de ces verres lourds où le vin rouge a les reflets sombres du rubis et le vin jaune ceux de la topaze. Enfin il déposa les couverts sur la table, régulièrement, l'un en face de l'autre; il plia les serviettes dessus avec soin, en bateau et en bonnet d'évêque, se plaçant tantôt à droite, tantôt à gauche, pour juger de la symétrie.

En se livrant à cette occupation, sa bonne grosse figure avait un air de recueillement inexprimable, ses lèvres se serraient, ses sourcils se fronçaient :

« C'est cela, se disait-il à voix basse, le grand Frédéric Schoultz du côté des fenêtres, le dos à la lumière ; le percepteur Christian Hâan en face de lui; Iôsef de ce côté et moi de celui-ci : ce sera bien..... c'est bien comme cela ; quand la porte s'ouvrira, je verrai tout d'avance, je saurai ce qu'on va servir, je pourrai faire signe à Katel d'approcher ou d'attendre; c'est très-bien. Maintenant les verres : à droite, celui du bordeaux pour commencer; au milieu, celui du *rudesheim*, et ensuite celui du *johannisberg des capucins*. Toute chose doit venir en ordre et selon son temps : l'huilier sur la cheminée, le sel et le poivre sur la table, rien ne manque plus, et j'ose me flatter..... Ah ! le vin ! comme il fait déjà chaud, nous le mettrons rafraîchir dans un baquet sous la pompe, excepté le bordeaux, qui doit se boire tiède; je vais prévenir Katel.—Et maintenant, à mon tour, il faut que je me rase, que je change, que je mette ma belle redingote marron. — Ça va, Kobus, ha! ha! ha! quelle fête du printemps.... Et dehors donc, il fait un soleil superbe!—Hé! le grand Frédéric se promène déjà sur la place; il n'y a plus une minute à perdre ! »

Fritz sortit; en passant devant la cuisine, il avertit Katel de faire chauffer le bordeaux et rafraîchir les autres vins; il était radieux et entra dans sa chambre en chantant tout bas : « Tra, ri, ro, l'été vient encore une fois..... you! you! »

La bonne odeur de la soupe aux écrevisses remplissait toute la maison, et la grande Frentzel, la cuisinière du *Bœuf-Rouge*, avertie d'avance, entrait alors pour veiller au service, car la vieille Katel ne pouvait être à la fois dans la cuisine et dans la salle à manger.

La demie sonnait alors à l'église Saint-Landolphe, et les convives ne pouvaient tarder à paraître.

IV

Est-il rien de plus agréable en ce bas monde que de s'asseoir, avec trois ou quatre vieux camarades, devant une table bien servie, dans l'antique salle à manger de ses pères; et là, de s'attacher gravement la serviette au menton, de plonger la cuiller dans une bonne soupe aux queues d'écrevisses qui embaume, et de passer les assiettes en disant : « Goûtez-moi cela, mes amis, vous m'en donnerez des nouvelles. »

Qu'on est heureux de commencer un pareil dîner, les fenêtres ouvertes sur le ciel bleu du printemps ou de l'automne!

Et quand vous prenez le grand couteau à manche de corne pour découper des tranches de gigot fondantes, ou la truelle d'argent pour diviser tout du long avec délicatesse un magnifique brochet à la gelée, la gueule pleine de persil, avec quel air de recueillement les autres vous regardent!

Puis quand vous saisissez derrière votre chaise, dans la cuvette, une autre bouteille, et que vous la placez entre vos genoux pour en tirer le bouchon sans secousse, comme ils rient en pensant : « Qu'est-ce qui va venir à cette heure? »

Ah! je vous le dis, c'est un grand plaisir de traiter ses vieux amis et de penser : « Cela recommencera de la sorte d'année en année, jusqu'à ce que le Seigneur Dieu nous fasse signe de venir et que nous dormions en paix dans le sein d'Abraham. »

Et quand, à la cinquième ou sixième bouteille, les figures s'animent, quand les uns éprouvent tout à coup le besoin de louer le Seigneur, qui nous comble de ses bénédictions, et les autres de célébrer la gloire de la vieille Allemagne, ses pâtés, ses jambons et ses nobles vins; quand Kasper s'attendrit et demande pardon à Michel de lui avoir gardé rancune, sans que Michel s'en soit jamais douté; et que Christian, la tête penchée sur l'épaule, rit tout bas en songeant au père Bischoff, mort depuis dix ans, et qu'il avait oublié; quand d'autres parlent de chasse, d'autres de musique, tous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ensemble, en s'arrêtant de temps en temps pour éclater de rire : c'est alors que la chose devient tout à fait réjouissante et que le paradis, le vrai paradis, est sur la terre.

Eh bien ! tel était précisément l'état des choses chez Fritz Kobus, vers une heure de l'après-midi : le vieux vin avait produit son effet.

Le grand Frédéric Schoultz, ancien secrétaire du père Kobus, et ancien sergent de la landwehr, en 1814, avec sa grande redingote bleue, sa perruque ficelée en queue de rat, ses longs bras et ses longues jambes, son dos plat et son nez pointu, se démenait d'une façon étrange, pour raconter comment il était réchappé de la campagne de France, dans certain village d'Alsace, où il avait fait le mort pendant que deux paysans lui retiraient ses bottes. Il serrait les lèvres, écarquillait les yeux, et criait, en ouvrant les mains comme s'il avait encore été dans la même position critique : « Je ne bougeais pas ! je pensais : « Si tu bouges, ils sont capables de te planter leur fourche dans le dos ! »

Il racontait cet événement au gros percepteur Hâan, qui semblait l'écouter, son ventre arrondi comme un bouvreuil, la face pourpre, la cravate lâchée, ses gros yeux voilés de douces larmes, et qui riait en songeant à la prochaine ouverture de la chasse. De temps en temps il se rengorgeait, comme pour dire quelque chose : mais il se recouchait lentement au dos de son fauteuil, sa main grasse, chargée de bagues, sur la table à côté de son verre.

Iôsef avait l'air grave, sa figure cuivrée exprimait la contemplation intérieure ; il avait rejeté ses grands cheveux laineux loin de ses tempes, et son œil noir se perdait dans l'azur du ciel, au haut des grandes fenêtres.

Kobus, lui, riait tellement en écoutant le grand Frédéric, que son nez épaté couvrait la moitié de sa figure ; mais il n'éclatait pas, quoique ses joues relevées eussent l'apparence d'un masque de comédie.

« Allons, buvons, disait-il, encore un coup ! la bouteille est encore à moitié pleine. »

Et les autres buvaient, la bouteille passait de main en main.

C'est en ce moment que le vieux David Sichel entra, et l'on peut s'imaginer les cris d'enthousiasme qui l'accueillirent :

« Hé ! David !.... Voici David !..... A la bonne heure !... il arrive ! »

Le vieux rabbin promenant un regard sardonique sur les tartes découpées, sur les pâtés effondrés et les bouteilles vides, comprit aussitôt à quel diapason était montée la fête ; il sourit dans sa barbiche.

« Hé ! David, il était temps, s'écria Kobus tout joyeux, encore dix minutes, et je t'envoyais chercher par les gendarmes ! nous t'attendons depuis une demi-heure.

—Dans tous les cas, ce n'est pas au milieu des gémissements de Babylone, fit le vieux rebbe d'un ton moqueur.

—Il ne manquerait que cela ! dit Kobus en lui faisant place. Allons, prends une chaise, vieux, assieds-toi. Quel dommage que tu ne puisses pas goûter de ce pâté, il est délicieux !

—Oui, s'écria le grand Frédéric, mais c'est *treife*[1], il n'y a pas moyen ; le Seigneur a fait les jambons, les andouilles et les saucisses pour nous autres.

—Et les indigestions aussi, dit David en riant tout bas. Combien de fois ton père, Johann Schoultz, ne m'a-t-il pas répété la même chose ! c'est une plaisanterie de ta famille qui passe de père en fils, comme la perruque à queue de rat et la culotte de velours à deux boucles. Tout cela n'empêche pas que si ton père avait moins aimé le jambon, les saucisses et les andouilles, il serait encore frais et solide comme moi. Mais vous autres, *schaude*, vous ne voulez rien entendre, et tantôt l'un, tantôt l'autre se fait prendre comme les rats dans les ratières, par amour du lard.

—Voyez-vous, le vieux *posché-isroel* qui prétend avoir peur des indigestions, s'écria Kobus, comme si ce n'était pas la loi de Moïse qui lui défende la chose.

—Tais-toi, interrompit David en nasillant, je dis cela pour ceux qui ne comprendraient pas de meilleures raisons ; mais celle-là doit vous suffire ; elle est très-bonne pour un sergent de landwehr qui se laisse tirer les bottes dans une mare d'Alsace ; les indigestions sont aussi dangereuses que les coups de fourche. »

Alors un immense éclat de rire s'éleva de tous côtés, et le grand Frédéric, levant le doigt, dit :

« David, je te rattraperai plus tard ! »

Mais il ne savait que répondre, et le vieux rabbin riait de bon cœur avec les autres.

La grande Frentzel, de l'auberge du *Bœuf-Rouge*, après avoir débarrassé la table, arrivait alors de la cuisine avec un plateau chargé de tasses, et Katel suivait, portant sur un autre plateau la cafetière et les liqueurs.

Le vieux rebbe prit place entre Kobus et Iôsef. Frédéric Schoultz tira gravement de la poche de sa redingote une grosse pipe d'Ulm, et Fritz alla chercher dans l'armoire une boîte de cigares.

Mais Katel venait à peine de sortir, et la porte

[1] Déclaré impur par la loi de Moïse.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

restait encore ouverte, qu'une petite voix fraîche et gaie s'écriait dans la cuisine :

« Hé! bonjour, mademoiselle Katel; mon Dieu, que vous avez donc un grand dîner! toute la ville en parle.

—Chut! » fit la vieille servante.

Et la porte se referma.

Toutes les oreilles s'étaient dressées dans la salle, et le gros percepteur Hâan dit :

« Tiens! quelle jolie voix! Avez-vous entendu? Hé! hé! hé! ce gueux de Kobus, voyez-vous ça!

—Katel..... Katel! » s'écria Kobus en se retournant tout étonné.

La porte de la cuisine se rouvrit.

« Est-ce qu'on a oublié quelque chose, Monsieur? demanda Katel.

—Non, mais qui donc est dehors?

—C'est la petite Sûzel, vous savez, la fille de Christel, votre fermier de Meisenthâl! elle apporte des œufs et du beurre frais.

—Ah! c'est la petite Sûzel, tiens! tiens!..... Eh bien, qu'elle entre; voilà plus de cinq mois que je ne l'ai vue. »

Katel se retourna :

« Sûzel, monsieur demande que tu entres.

—Ah! mon Dieu, mademoiselle Katel, moi qui ne suis pas habillée!

—Sûzel, cria Kobus, arrive donc! »

Alors une petite fille blonde et rose, de seize à dix-sept ans, fraîche comme un bouton d'églantine, les yeux bleus, le petit nez droit aux narines délicates, les lèvres gracieusement arrondies, en petite jupe de laine blanche et casaquin de toile bleue, parut sur le seuil, la tête baissée, toute honteuse.

Tous les amis la regardaient d'un air d'admiration, et Kobus parut comme surpris de la voir.

« Que te voilà devenue grande, Sûzel, dit-il. Mais avance donc, n'aie pas peur, on ne veut pas te manger.

—Ah! je sais bien, fit la petite; mais c'est que je ne suis pas habillée, monsieur Kobus.

—Habillée! s'écria Hâan, est-ce que les jolies filles ne sont pas toujours assez bien habillées?

Alors Fritz, se retournant, dit en hochant la tête et haussant les épaules :

« Hâan! Hâan! une enfant... une véritable enfant! Allons, Sûzel, viens prendre le café avec nous; Katel, apporte une tasse pour la petite.

—Oh! monsieur Kobus, je n'oserai jamais!

—Bah! bah! Katel, dépêche-toi. »

Lorsque la vieille servante revint avec une tasse, Sûzel, rouge jusqu'aux oreilles, était assise, toute droite sur le bord de sa chaise, entre Kobus et le vieux rebbe.

« Eh bien, qu'est-ce qu'on fait à la ferme, Sûzel? le père Christel va toujours bien?

—Oh! oui, Monsieur, Dieu merci, fit la petite, il va toujours bien; il m'a chargée de bien des compliments pour vous, et la mère aussi.

—A la bonne heure, ça me fait plaisir. Vous avez eu beaucoup de neige cette année?

—Deux pieds autour de la ferme pendant trois mois, et il n'a fallu que huit jours pour la fondre.

—Alors les semailles ont été bien couvertes.

—Oui, monsieur Kobus. Tout pousse, la terre est déjà verte jusqu'aux creux des sillons.

—C'est bien. Mais bois donc, Sûzel, tu n'aimes peut-être pas le café? Si tu veux un verre de vin?

—Oh non! j'aime bien le café, monsieur Kobus. »

Le vieux rebbe regardait la petite d'un air tendre et paternel; il voulut sucrer lui-même son café, disant :

« Ça, c'est une bonne petite fille, oui, une bonne petite fille, mais elle est un peu trop craintive. Allons, Sûzel, bois un petit coup, cela te donnera du courage.

—Merci, monsieur David, » répondit la petite à voix basse.

Et le vieux rebbe se redressa content, la regardant d'un air tendre tremper ses lèvres roses dans la tasse.

Tous regardaient avec un véritable plaisir cette jolie fille, si douce et si timide; Iôsef lui-même souriait. Il y avait en elle comme un parfum des champs; une bonne odeur de printemps et de grand air, quelque chose de riant et de doux, comme le babillement de l'alouette au-dessus des blés; en la regardant, il vous semblait être en pleine campagne, dans la vieille ferme, après la fonte des neiges.

« Alors tout reverdit là-bas? reprit Fritz; est-ce qu'on a commencé le jardinage?

—Oui, monsieur Kobus; la terre est encore un peu fraîche, mais, depuis ces huit jours de soleil, tout vient; dans une quinzaine nous aurons de petits radis. Ah! le père voudrait bien vous voir; nous avons tous le temps long après vous, nous attendons tous les jours; le père aurait bien des choses à vous dire. La Blanchette a fait veau la semaine dernière, et le petit vient bien : c'est une génisse blanche.

—Une génisse blanche! ah! tant mieux.

—Oui, les blanches donnent plus de lait, et puis c'est aussi plus joli que les autres. »

Il y eut un silence. Kobus, voyant que la petite avait bu son café et qu'elle était tout embarrassée, lui dit :

« Allons, mon enfant, je suis bien content de t'avoir vue; mais puisque tu es si gênée

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

avec nous, va voir la vieille Katel qui t'attend; elle te mettra un bon morceau de pâté dans ton panier, tu m'entends, tu lui diras ça, et une bouteille de bon vin pour le père Christel.

—Merci, monsieur Kobus, » dit la petite en se levant bien vite.

Elle fit une jolie révérence pour se sauver.

« N'oublie pas de dire là-bas que j'arriverai dans la quinzaine au plus tard, lui cria Fritz.

—Non, Monsieur, je n'oublierai rien; on sera bien content. »

Elle s'échappa comme un oiseau de sa cage, et le vieux David, les yeux pétillants de joie, s'écria :

« Voilà ce qu'on peut appeler une jolie petite fille, et qui fera bientôt une bonne petite femme de ménage, je l'espère.

—Une bonne petite femme de ménage, j'en étais sûr, s'écria Kobus en riant aux éclats; le vieux *poschè-isroel* ne peut voir une fille ou un garçon sans songer aussitôt à les marier. Ha! ha! ha!

—Eh bien, oui! s'écria le vieux rebbe, la barbiche hérissée, oui, j'ai dit et je répète : une bonne petite femme de ménage! Quel mal y a-t-il à cela? Dans deux ans cette petite Sûzel peut être mariée, elle peut même avoir un petit poupon rose dans les bras.

—Allons, tais-toi, vieux, tu radotes.

—Je radote... c'est toi qui radotes, *épicaures;* pour tout le reste tu parais avoir assez de bon sens, mais sur le chapitre du mariage tu es un véritable fou.

—Bon, maintenant c'est moi qui suis le fou et David Sichel l'homme raisonnable. Quelle diable d'idée possède le vieux rebbe de vouloir marier tout le monde?

—N'est-ce pas la destination de l'homme et de la femme? Est-ce que Dieu n'a pas dit dès le commencement: « Allez, croissez et multipliez? » Est-ce que ce n'est pas une folie que de vouloir aller contre Dieu, de vouloir vivre..... »

Mais alors Fritz se mit tellement à rire que le vieux rebbe en devint tout pâle d'indignation :

« Tu ris, fit-il en se contenant, c'est facile de rire. Quand tu ferais : « ha! ha! ha! hé! hé! hé! hi! hi! hi! » jusqu'à la fin des siècles, cela prouverait grand'chose, n'est-ce pas? Si seulement une fois tu voulais raisonner avec moi, comme je t'aplatirais! Mais tu ris, tu ouvres ta grande bouche : « ha! ha! ha! » Ton nez s'étend sur tes joues comme une tache d'huile, et tu crois m'avoir vaincu. Ce n'est pas cela, Kobus, ce n'est pas ainsi qu'on raisonne. »

En parlant, le vieux rebbe faisait des gestes si comiques, il imitait la façon de rire de Kobus avec des grimaces si grotesques que toute la salle ne put y tenir et que Fritz lui-même dut se serrer l'estomac pour ne pas éclater.

« Non, ce n'est pas ça, poursuivit David avec une vivacité singulière. Tu ne penses pas, tu n'as jamais réfléchi.

—Moi, je ne fais que cela, dit Kobus en essuyant ses grosses joues où serpentaient les larmes; si je ris c'est à cause de tes idées étranges. Tu me crois aussi par trop innocent. Voilà quinze ans que je vis tranquille avec ma vieille Katel, que j'ai tout arrangé chez moi pour être à mon aise. Quand je veux me promener, je me promène; quand je veux m'asseoir et dormir, je m'asseois et je dors; quand je veux prendre une chope, je la prends; si l'idée me passe par la tête d'inviter trois, quatre, cinq amis, je les invite. Et tu voudrais me faire changer tout cela! tu voudrais m'amener une femme qui bouleverserait tout de fond en comble! Franchement, David, c'est trop fort!

—Tu crois donc, Kobus, que tout ira de même jusqu'à la fin? Détrompe-toi, garçon; l'âge arrive, et, d'après le train que tu mènes, je prévois que ton gros orteil t'avertira bientôt que la plaisanterie a duré trop longtemps. Alors tu voudras bien avoir une femme!

—J'aurai Katel.

—Ta vieille Katel a fait son temps comme moi. Tu seras forcé de prendre une autre servante qui te grugera, qui te volera, Kobus, pendant que tu seras en train de soupirer dans ton fauteuil, avec la goutte au pied.

—Bah! interrompit Fritz, si la chose arrive.. alors comme alors, il sera temps d'aviser. En attendant, je suis heureux, parfaitement heureux. Si je prenais maintenant une femme, et je me suppose de la chance, je suppose que ma femme soit excellente, bonne ménagère et tout ce qui s'ensuit, eh bien, David, il ne faudrait pas moins la mener promener de temps en temps, la conduire au bal de M. le bourgmestre ou de madame la sous-préfète; il faudrait changer mes habitudes; je ne pourrais plus aller le chapeau sur l'oreille ou sur la nuque, la cravate un peu débraillée; il faudrait renoncer à la pipe.... ce serait l'abomination de la désolation, je tremble rien que d'y penser. Tu vois que je raisonne mes petites affaires aussi bien qu'un vieux rebbe qui prêche à la synagogue. Avant tout, tâchons d'être heureux.

—Tu raisonnes mal, Kobus.

—Comment! je raisonne mal. Est-ce que le bonheur n'est pas notre but à tous?

—Non, ce n'est pas notre but, sans cela nous serions tous heureux : on ne verrait pas tant

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de misérables; Dieu nous aurait donné les moyens de remplir notre but, il n'aurait eu qu'à le vouloir. Ainsi, Kobus, il veut que les oiseaux volent, et les oiseaux ont des ailes ; il veut que les poissons nagent, et les poissons ont des nageoires; il veut que les arbres fruitiers portent des fruits en leur saison, et ils portent des fruits. Chaque être reçoit les moyens d'atteindre son but. Et puisque l'homme n'a pas de moyens pour être heureux, puisque peut-être en ce moment, sur toute la terre, il n'y a pas un seul homme heureux ayant les moyens de rester toujours heureux, cela prouve que Dieu ne le veut pas.

—Et qu'est-ce qu'il veut donc, David?

—Il veut que nous méritions le bonheur, et cela fait une grande différence, Kobus; car pour mériter le bonheur, soit dans ce bas monde, soit dans un autre, il faut commencer par remplir ses devoirs, et le premier de ces devoirs, c'est de se créer une famille, d'avoir une femme et des enfants, d'élever d'honnêtes gens et de transmettre à d'autres le dépôt de la vie qui nous a été confié.

—Il a de drôles d'idées tout de même, ce vieux rebbe, dit alors Frédéric Schoultz en remplissant sa tasse de kirschenwasser, on croirait qu'il pense ce qu'il dit.

—Mes idées ne sont pas drôles, répondit David gravement, elles sont justes. Si ton père le boulanger avait raisonné comme toi, s'il avait voulu se débarrasser de tous les tracas et mener une vie inutile aux autres, et si le père Zacharias Kobus avait eu la même façon de voir, vous ne seriez pas là, le nez rouge et le ventre à table, à vous goberger aux dépens de leur travail. Vous pouvez rire du vieux rebbe, mais il a la satisfaction de vous dire au moins ce qu'il pense. Ces anciens-là plaisantaient aussi quelquefois ; seulement, pour les choses sérieuses ils raisonnaient sérieusement, et je vous dis qu'ils se connaissaient mieux en bonheur que vous. Te rappelles-tu, Kobus, ton père, le vieux Zacharias, si grave à son tribunal, te rappelles-tu quand il revenait à la maison, entre onze heures et midi, son grand carton sous le bras, et qu'il te voyait de loin jouer sur la porte, comme sa figure changeait, comme il se mettait à sourire en lui-même, on aurait dit qu'un rayon de soleil descendait sur lui! Et quand, dans cette même chambre où nous sommes, il te faisait sauter sur ses genoux et que tu disais mille sottises, comme à l'ordinaire, était-il heureux, le pauvre homme! Va donc chercher dans ta cave ta meilleure bouteille de vin et pose-la devant toi, nous verrons si tu ris comme lui, si ton cœur saute de plaisir, si tes yeux brillent et si tu te mets à chanter l'air des *Trois houzards*, comme il le chantait pour te réjouir!

—David, s'écria Fritz tout attendri, parlons d'autre chose!

—Non! tous vos plaisirs de garçon, tout votre vieux vin que vous buvez entre vous, toutes vos plaisanteries, tout cela n'est rien... c'est de la misère auprès du bonheur de la famille ; c'est là que vous êtes vraiment heureux, parce que vous êtes aimé; c'est là que vous louez le Seigneur de ses bénédictions. Mais vous ne comprenez pas ces choses; je vous dis ce que je pense de plus vrai, de plus juste, et vous ne m'écoutez pas. »

En parlant ainsi, le vieux rebbe semblait tout ému; le gros percepteur Hâan le regardait, les yeux écarquillés, et Iôsef, de temps en temps, murmurait des paroles confuses.

« Que penses-tu de cela, Iôsef? dit à la fin Kobus au bohémien.

—Je pense comme le rebbe David, dit-il, mais je ne peux pas me marier, puisque j'aime le grand air, et que mes petits pourraient mourir sur la route. »

Fritz était devenu rêveur.

« Oui, il ne parle pas mal, pour un vieux *posché-isroel*, fit-il en riant; mais je m'en tiens à mon idée, je suis garçon et je resterai garçon.

—Toi! s'écria David. Eh bien! écoute ceci, Kobus; je n'ai jamais fait le prophète, mais aujourd'hui je te prédis que tu te marieras.

—Que je me marierai? ha! ha! ha! David, tu ne me connais pas encore.

—Tu te marieras! s'écria le vieux rebbe en nasillant d'un air ironique, tu te marieras!

—Je parierais que non.

—Ne parie pas, Kobus, tu perdrais.

—Eh bien, si.... je te parie.... voyons... je te parie mon coin de vigne du Sonneberg; tu sais, ce petit clos qui produit de si bon vin blanc, mon meilleur vin, et que tu connais, rebbe, je te le parie....

—Contre quoi?

—Contre rien du tout.

—Et moi j'accepte, fit David, ceux-ci sont témoins que j'accepte! je boirai de bon vin qui ne me coûtera rien, et, après moi, mes deux garçons en boiront aussi, hé! hé! hé!

—Sois tranquille, David, fit Kobus en se levant, ce vin-là ne vous montera jamais à la tête.

—C'est bon, c'est bon, j'accepte ; voici ma main, Fritz.

—Et voici la mienne, rebbe. »

Kobus alors, se tournant, demanda :

« Est-ce que nous n'irons pas nous rafraîchir au *Grand-Cerf*?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ne crains rien, il n'osera pas te prendre. (Page 5.)

—Oui, allons à la brasserie, s'écrièrent les autres, cela finira bien notre journée. Dieu de Dieu! quel dîner nous venons de faire. »

Tous se levèrent et prirent leurs chapeaux; le gros percepteur Hâan et le grand Frédéric Schoultz marchaient en avant, Kobus et Iôsef ensuite, et le vieux David Sichel, tout joyeux, derrière. Ils remontèrent, bras dessus bras dessous, la rue des Capucins, et entrèrent à la brasserie du *Grand-Cerf*, en face des vieilles halles.

V

Le lendemain, vers neuf heures, Fritz Kobus, assis au bord de son lit, d'un air mélancolique, mettait lentement ses bottes et se faisait à lui-même la morale :

« Nous avons bu trop de bière hier soir, se disait-il en se grattant derrière les oreilles; c'est une boisson qui vous ruine la santé. J'aurais mieux fait de prendre une bouteille de plus et quatre ou cinq chopes de moins. »

Puis, élevant la voix :

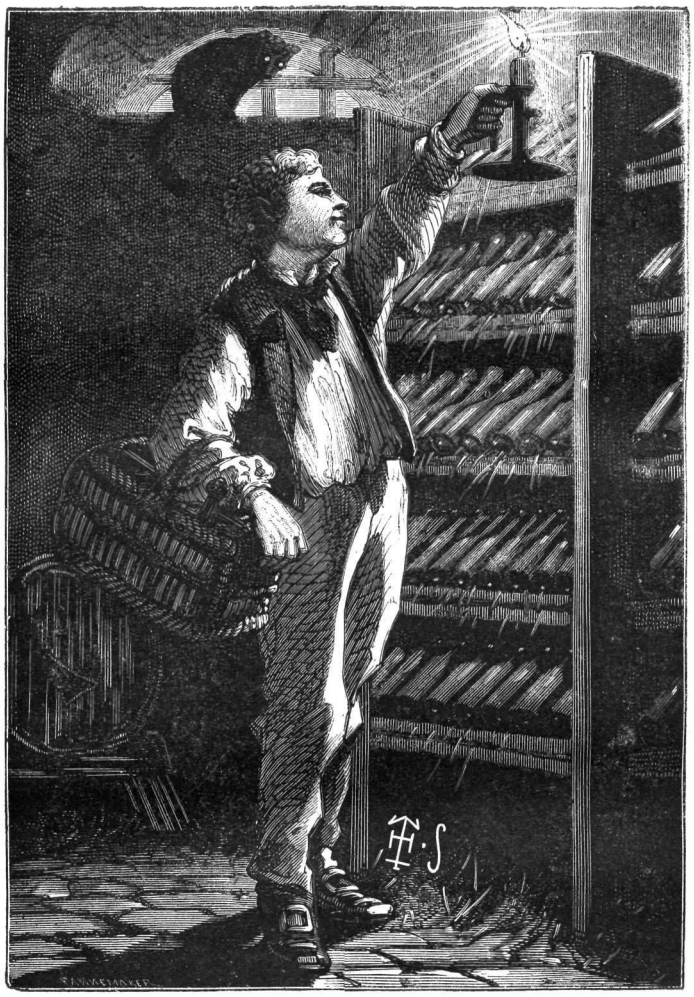
« Katel! Katel! » s'écria-t-il.

La vieille servante parut sur le seuil, et, le voyant bâiller, les yeux rouges et la tignasse ébouriffée :

« Hé! hé! hé! fit-elle, vous avez mal aux cheveux, monsieur Kobus?

—Oui, c'est cette bière qui en est cause; si l'on m'y rattrape!...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Nous commencerons, se dit-il, par des vins de France. (Page 8.)

—Ah! vous dites toujours la même chose, fit la vieille en riant.

—Qu'est-ce que tu pourrais bien me préparer pour me remettre? reprit Fritz.

—Voulez-vous du thé?

—Du thé! Parle-moi d'une bonne soupe aux oignons, à la bonne heure; et puis, attends....

—Une oreille de veau à la vinaigrette?

—Oui, c'est cela, une oreille à la vinaigrette. Quelle mauvaise idée on a de prendre tant de bière! Enfin, puisque c'est fait, n'en parlons plus. Dépêche-toi, Katel, j'arrive. »

Katel rentra dans sa cuisine en riant, et Kobus, au bout d'un quart d'heure, finit de se laver, de se peigner et de s'habiller. Il pouvait à peine lever les bras et les jambes. Enfin, il passa sa capote, et entra dans la salle s'asseoir devant une bonne soupe aux oignons, qui lui fit du bien. Il mangea son oreille à la vinaigrette, et but un bon coup de *forstheimer* par là-dessus, ce qui lui rendit courage. Il avait pourtant encore la tête un peu lourde, et regardait le beau soleil qui s'étendait sur les vitres.

« Quelle boisson pernicieuse que la bière! dit-il, on aurait dû tordre le cou de ce Gambrinus, lorsqu'il s'avisa de faire bouillir de l'orge avec du houblon. C'est une chose contraire à la nature de mêler le doux et l'amer; les hommes sont fous d'avaler un pareil poison. Mais la fumée est cause de tout; si l'on pouvait renoncer à la pipe, on se moquerait de la chope. Enfin, voilà.—Katel!

—Quoi, Monsieur?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Je sors, je vais prendre l'air ; il faut que je fasse un grand tour.

—Mais vous reviendrez à midi ?

—Oui, je pense. Dans tous les cas, si je ne suis pas rentré pour une heure, tu lèveras la table, c'est que j'aurai poussé jusque dans quelque village aux environs. »

Tout en disant cela Fritz se coiffait de son feutre; il prenait sa canne à pomme d'ivoire au coin de la cheminée, et descendait dans le vestibule.

Katel ôtait la nappe en riant et se disait :

« Demain, sa première visite, après dîner, sera pour le *Grand-Cerf*. Voilà pourtant comme sont les hommes, ils ne peuvent jamais se corriger. »

Une fois dehors, Kobus remonta gravement la rue de Hildebrandt. Le temps était magnifique ; toutes les fenêtres s'ouvraient au printemps.

« Eh ! bonjour, monsieur Kobus, voici les beaux jours, lui criaient les commères.

—Oui, Berbel... oui, Catherine, cela promet, » disait-il.

Les enfants dansaient, sautaient et criaient sur toutes les portes ; on ne pouvait rien voir de plus joyeux.

Fritz, après être sorti de la ville par la vieille porte de Hildebrandt, où les femmes étendaient déjà leur linge et leurs robes rouges au soleil le long des anciens remparts, Fritz monta sur le talus de l'avancée. Les dernières neiges fondaient à l'ombre des chemins couverts, et, tout autour de la ville, aussi loin que pouvaient s'étendre les regards, on ne voyait que de jeunes pousses d'un vert tendre sur les haies, sur les arbres des vergers et les allées de peupliers, le long de la Lauter. Au loin, bien loin, les montagnes bleues des Vosges conservaient à leur sommet quelques plaques blanches presque imperceptibles, et par là-dessus s'étendait le ciel immense, où voguaient de légers nuages dans l'infini.

Kobus, voyant ces choses, fut véritablement heureux, et portant la vue au loin, il pensa :

« Si j'étais là-bas, sur la côte des genêts, je n'aurais plus qu'une demi-lieue pour être à ma ferme de Meisenthâl ; je pourrais causer avec le vieux Christel de mes affaires, et je verrais les semailles et la génisse blanche dont me parlait Sûzel hier soir. »

Comme il regardait ainsi, tout rêveur, une bande de ramiers passait bien haut au-dessus de la côte lointaine, se dirigeant vers la grande forêt de hêtres.

Fritz, les yeux pleins de lumière, les suivit du regard, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans les profondeurs sans bornes ; et tout aussitôt, il résolut d'aller à Meisenthâl.

Le vieux jardinier Bosser passait justement dans l'avancée, la houe sur l'épaule.

« Hé ! père Bosser, » lui cria-t-il.

L'autre leva le nez.

« Faites-moi donc le plaisir, puisque vous entrez en ville, de prévenir Katel que je vais à Meisenthâl, et que je ne rentrerai pas avant six ou sept heures.

—C'est bon, monsieur Kobus, c'est bon, je m'en charge.

—Oui, vous me rendrez service. »

Bosser s'éloigna, et Fritz prit à gauche le sentier qui descend dans la vallée des Ablettes, derrière le Postthâl, et qui remonte en face, à la côte des Genêts.

Ce sentier était déjà sec, mais des milliers de petits filets d'eau de neige se croisaient au-dessous dans la grande prairie du Gresselthal, et brillaient au soleil comme des veines d'argent.

Kobus, en remontant la côte en face, aperçut deux ou trois couples de tourterelles des bois, qui filaient deux à deux le long des roches grises de la Hoûpe, et se becquetaient sur les corniches, la queue en éventail. C'était un plaisir de les voir glisser dans l'air, sans bruit, on aurait dit qu'elles n'avaient pas besoin de remuer les ailes : l'amour les portait ; elles ne se quittaient pas et tourbillonnaient tantôt dans l'ombre des roches, tantôt en pleine lumière, comme des bouquets de fleurs qui tomberaient du ciel en frémissant. Il faudrait être sans cœur pour ne pas aimer ces jolis oiseaux. Fritz, le dos appuyé à sa canne, les regarda longtemps ; il ne les avait jamais si bien vues se becqueter, car les tourterelles des bois sont très-sauvages. Elles finirent par l'apercevoir et s'éloignèrent. Alors il se remit à marcher tout pensif, et vers onze heures il était sur la côte des Genêts.

De là, Hunebourg avec ses vieilles rues tortueuses, son église, sa fontaine Saint-Arbogast, sa caserne de cavalerie, ses trois vieilles portes décrépites où pendent le lierre et la mousse, était comme peinte en bleu sur la côte en face; toutes les petites fenêtres et les lucarnes sur les toits lançaient des éclairs. La trompette des hussards, sonnant le rappel, s'entendait comme le bourdonnement d'une guêpe. Par la porte de Hildebrandt s'avançait comme une file de fourmis; Kobus se rappela que la veille était morte la sage-femme Lehnel : c'était son enterrement.

Après avoir vu ces choses, il se mit à traverser le plateau d'un bon pas; le sentier sablonneux commençait à descendre, lorsque tout à

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

coup le grand toit de tuiles grises de la ferme, avec les deux autres toits plus petits du hangar et du pigeonnier, apparurent au-dessous de lui, dans le creux du vallon de Meisenthâl, tout au pied de la côte.

C'était une vieille ferme, bâtie à l'ancienne mode, avec une grande cour carrée entourée d'un petit mur de pierres sèches, la fontaine au milieu de la cour, le guévoir devant l'auge verdâtre, les étables et les écuries à droite, les granges et le pigeonnier surmonté d'une tourelle en pointe, à gauche, le corps de logis au milieu. Derrière se trouvaient la distillerie, la buanderie, le pressoir, le poulailler et les réduits à porcs : tout cela, vieux de cent cinquante ans, car c'était le grand-père Nicolas Kobus qui l'avait bâtie. Mais dix arpents de prairies naturelles, vingt-cinq de terres labourables, tout le tour de la côte couvert d'arbres fruitiers, et, dans un coin au soleil, un hectare de vignes en plein rapport, donnaient à cette ferme une grande valeur et de beaux revenus.

Tout en descendant le sentier en zigzag, Fritz regardait la petite Sûzel faire la lessive à la fontaine, les pigeons tourbillonner par volées de dix à douze autour du pigeonnier, et le père Christel, sa grande *cougie*[1] au poing, ramenant les bœufs de l'abreuvoir. Cet ensemble champêtre le réjouissait ; il écoutait avec une véritable satisfaction la voix du chien Mopsel résonner avec les coups de battoir dans la vallée silencieuse, et les mugissements des bœufs se prolonger jusque dans la forêt de hêtres en face, où restaient encore quelques plaques de neige jaunâtre au pied des arbres.

Mais ce qui lui faisait le plus de plaisir, c'était la petite Sûzel, courbée sur sa planchette, savonnant le linge, le battant et le tordant à tour de bras, comme une bonne petite ménagère. Chaque fois qu'elle levait son battoir, tout luisant d'eau de savon, le soleil brillant dessus envoyait un éclair jusqu'au haut de la côte.

Fritz, jetant par hasard un coup d'œil dans le fond de la gorge, où la Lauter serpente au milieu des prairies, vit, à la pointe d'un vieux chêne, un busard qui observait les pigeons tourbillonnant autour de la ferme. Il le mit en joue avec sa canne ; aussitôt l'oiseau partit, jetant un miaulement sauvage dans la vallée, et tous les pigeons, à ce cri de guerre, se replièrent comme un éventail dans le colombier.

Alors Kobus, riant en lui-même, repartit en trottant dans le sentier, jusqu'à ce qu'une petite voix claire se mit à crier :

« M. Kobus !... voici M. Kobus ! »

[1] Fouet.

C'était Sûzel qui venait de l'apercevoir et qui s'élançait sous le hangar pour appeler son père.

Il atteignait à peine le chemin des voitures, au pied de la côte, que le vieux fermier anabaptiste, avec son large collier de barbe, son chapeau de crin, sa camisole de laine grise garnie d'agrafes de laiton, venait à sa rencontre, la figure épanouie, et s'écriait d'un ton joyeux :

« Soyez le bienvenu, monsieur Kobus, soyez le bienvenu. Vous nous faites un grand plaisir en ce jour ; nous n'espérions pas vous voir si-tôt. Que le ciel soit loué de vous avoir décidé pour aujourd'hui.

—Oui, Christel, c'est moi, dit Fritz en donnant une poignée de main au brave homme ; l'idée de venir m'a pris tout à coup, et me voilà. Hé ! hé ! hé ! je vois avec satisfaction que vous avez toujours bonne mine, père Christel.

—Oui, le ciel nous a conservé la santé, monsieur Kobus ; c'est le plus grand bien que nous puissions souhaiter ; qu'il en soit béni ! Mais tenez, voici ma femme que la petite est allée prévenir. »

En effet, la bonne mère Orchel, grosse et grasse, avec sa coiffe de taffetas noir, son tablier blanc et ses gros bras ronds sortant des manches de chemise, accourait aussi, la petite Sûzel derrière elle.

« Ah ! Seigneur Dieu ! c'est vous, monsieur Kobus, disait la bonne femme toute riante ; de si bonne heure ? Ah ! quelle bonne surprise vous nous faites.

—Oui, mère Orchel. Tout ce que je vois me réjouit. J'ai donné un coup d'œil sur les vergers, tout pousse à souhait ; et j'ai vu tout à l'heure le bétail qui rentrait de l'abreuvoir, il m'a paru en bon état.

—Oui, oui, tout est bien, » dit la grosse fermière.

On voyait qu'elle avait envie d'embrasser Kobus, et la petite Sûzel paraissait aussi bien heureuse.

Deux garçons de labour, en blouse, sortaient alors avec la charrue attelée ; ils levèrent leur bonnet en criant :

« Bonjour, monsieur Kobus !

—Bonjour, Johann, bonjour, Kasper, » dit-il tout joyeux.

Il s'était approché de la vieille ferme, dont la façade était couverte d'un lattis, où grimpaient jusque sous le toit six ou sept gros ceps de vigne noueux ; mais les bourgeons se montraient à peine.

A droite de la petite porte ronde se trouvait un banc de pierre. Plus loin, sous le toit du hangar, qui s'avançait en auvent jusqu'à douze pieds du sol, étaient entassés pêle-mêle les rses, les charrues, le hache-paille, les scies

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et les échelles. On y voyait aussi, contre la porte de la grange, une grande trouble à pêcher, et au-dessus, entre les poutres du hangar, pendaient des bottes de paille, où des nichées de pierrots avaient élu domicile. Le chien Mopsel, un petit chien de berger à poils gris de fer, grosse moustache et queue traînante, venait se frotter à la jambe de Fritz, qui lui passait la main sur la tête.

C'est ainsi qu'au milieu des éclats de rire et des joyeux propos qu'inspirait à tous l'arrivée de ce bon Kobus, ils entrèrent ensemble dans l'allée, puis dans la chambre commune de la ferme, une grande salle blanchie à la chaux, haute de huit à neuf pieds, et le plafond rayé de poutres brunes. Trois fenêtres, à vitres octogones, s'ouvraient sur la vallée; une autre petite, derrière, prenait jour sur la côte; le long des fenêtres s'étendait une longue table de hêtre, les jambes en X, avec un banc de chaque côté; derrière la porte, à gauche, se dressait le fourneau de fonte en pyramide, et sur la table se trouvaient cinq ou six petits gobelets et la cruche de grès à fleurs bleues; de vieilles images de saints, enluminées de vermillon et encadrées de noir, complétaient l'ameublement de cette pièce.

« Monsieur, dit Christel, vous dînerez ici, n'est-ce pas?

—Cela va sans dire.

—Bon. Tu sais, Orchel, ce qu'aime M. Kobus?

—Oui, sois tranquille; nous avons justement fait la pâte ce matin.

—Alors, asseyons-nous. Êtes-vous fatigué, monsieur Kobus? Voulez-vous changer de souliers, mettre mes sabots?

—Vous plaisantez, Christel; j'ai fait ces deux petites lieues sans m'en apercevoir.

—Allons, tant mieux. Mais tu ne dis rien à M. Kobus, Sûzel?

—Que veux-tu que je lui dise? Il voit bien que je suis là, et que nous avons tous du plaisir à le recevoir chez nous.

—Elle a raison, père Christel. Nous avons assez causé hier, nous deux; elle m'a raconté tout ce qui se passe ici. Je suis content d'elle : c'est une bonne petite fille. Mais puisque nous y sommes, et que la mère Orchel nous apprête des *noudels*, savez-vous ce que nous allons faire en attendant? Allons voir un peu les champs, le verger, le jardin; il y a si longtemps que je n'étais sorti, que cette petite course n'a fait que me dégourdir les jambes.

—Avec plaisir, monsieur Kobus. Sûzel, tu peux aider ta mère; nous reviendrons dans une heure. »

Alors Fritz et le père Christel sortirent, et comme ils reprenaient le chemin de la cour, Kobus, en passant, vit le reflet de la flamme au fond de la cuisine. La fermière pétrissait déjà la pâte sur l'évier.

« Dans une heure, monsieur Kobus, lui cria-t-elle.

—Oui, mère Orchel, oui, dans une heure. »

Et ils sortirent.

« Nous avons beaucoup pressé de fruits cet hiver, dit Christel; cela nous fait au moins dix mesures de cidre et vingt de poiré. C'est une boisson plus rafraîchissante que le vin, pendant les moissons.

—Et plus saine que la bière, ajouta Kobus. On n'a pas besoin de la fortifier, ni de l'étendre d'eau, c'est une boisson naturelle. »

Ils longeaient alors le mur de la distillerie; Fritz jeta les yeux à l'intérieur par une lucarne.

« Et des pommes de terre, Christel, en avez-vous distillé?

—Non, Monsieur, vous savez que l'année dernière elles n'ont pas donné; il faut attendre une récolte abondante, pour que cela vaille la peine.

—C'est juste.

—Tiens, il me semble que vous avez plus de poules que l'année dernière, et de plus belles?

—Ah! ça, monsieur Kobus, ce sont des cochinchinoises. Depuis deux ans, il y en a beaucoup dans le pays; j'en avais vu chez Daniel Stenger, à la ferme de Lauterbach, et j'ai voulu en avoir. C'est une espèce magnifique, mais il faudra voir si ces cochinchinoises sont bonnes pondeuses. »

Ils étaient devant la grille de la basse-cour, et des quantités de poules grandes et petites, des huppées et des pattues, un coq superbe à l'œil roux au milieu, se tenaient là dans l'ombre, regardant, écoutant et se peignant du bec. Quelques canards se trouvaient aussi dans le nombre.

« Sûzel! Sûzel!» cria le fermier.

La petite parut aussitôt.

« Quoi, mon père?

—Mais ouvre donc aux poules, qu'elles prennent l'air et que les canards aillent à l'eau; il sera temps de les enfermer quand il y aura de l'herbe, et qu'elles iront tout déterrer au jardin. »

Sûzel s'empressa d'ouvrir, et Christel se mit à descendre la prairie, Fritz derrière lui. A cent pas de la rivière, et comme le terrain devenait humide, l'anabaptiste fit halte, et dit :

« Voyez, monsieur Kobus, depuis dix ans cette pente ne produisait que des osiers et des flèches d'eau, il y avait à peine de quoi paître une vache; eh bien! cet hiver, nous nous sommes mis à niveler, et maintenant toute l'eau

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

suit sa pente à la rivière. Que le soleil donne quinze jours, ce sera sec, et nous sèmerons là ce que nous voudrons : du trèfle, du sainfoin, de la luzerne; je vous réponds que le fourrage sera bon.

—Voilà ce que j'appelle une fameuse idée, dit Fritz.

—Oui, Monsieur, mais il faut que je vous parle d'une autre chose ; quand nous reviendrons à la ferme, et que nous serons à l'endroit où la rivière fait un coude, je vous expliquerai cela, vous le comprendrez mieux. »

Ils continuèrent à se promener ainsi tout autour de la vallée jusque vers midi. Christel exposait à Kobus ses intentions.

« Ici, disait-il, je planterai des pommes de terre; là, nous sèmerons du blé; après le trèfle, c'est un bon assolement. »

Fritz n'y comprenait rien; mais il avait l'air de s'y entendre, et le vieux fermier était heureux de parler des choses qui l'intéressaient le plus.

La chaleur devenait grande. A force de marcher dans ces terres grasses, labourées profondément, et qui vous laissaient à chaque pas une motte au talon, Kobus avait fini par sentir la sueur lui couler le long du dos; et comme ils étaient au haut de la côte, en train de reprendre haleine, cet immense bourdonnement des insectes, qui sortent de terre aux premiers beaux jours, se fit entendre pour la première fois à ses oreilles.

« Écoutez, Christel, dit-il, quelle musique... hein ! C'est tout de même étonnant, cette vie qui sort de terre sous la forme de chenilles, de hannetons, de mouches, et qui remplit l'air du jour au lendemain; c'est quelque chose de grand !

—Oui, c'est même trop grand, dit l'anabaptiste. Si nous n'avions pas le bonheur d'avoir des moineaux, des pinsons, des hirondelles et des centaines d'autres petits oiseaux, comme les chardonnerets et les fauvettes, pour exterminer toute cette vermine, nous serions perdus, monsieur Kobus : les hannetons, les chenilles et les sauterelles nous mangeraient tout ! Heureusement le Seigneur vient à notre aide. On devrait défendre la chasse des petits oiseaux; moi, j'ai toujours défendu de dénicher les moineaux de la ferme : ça nous pille beaucoup de grain, mais ça nous en sauve encore plus.

—Oui, reprit Fritz, voilà comment tout marche dans ce bas monde : les insectes dévorent les plantes, les oiseaux dévorent les insectes, et nous mangeons les oiseaux avec le reste. Depuis le commencement, les choses ont été arrangées pour que nous mangions tout : nous avons trente-deux dents pour cela; les unes pointues, les autres tranchantes, et les autres, ce qu'on appelle les grosses dents, pour écraser. Cela prouve que nous sommes les rois de la terre. — Mais écoutez, Christel !... qu'est-ce que c'est?

—Ça, c'est la grosse cloche de Hunebourg qui sonne midi, le son entre là-bas dans la vallée, près de la roche des Tourterelles. »

Ils se mirent à redescendre, et, sur le bord de la rivière, à cent pas de la ferme, l'anabaptiste, s'arrêtant de nouveau, dit :

« Monsieur Kobus, voici l'idée dont je vous parlais tout à l'heure. Voyez comme la rivière est basse ici; tous les ans, à la fonte des neiges, ou quand il tombe une grande averse en été, la rivière déborde; elle avance de cent pas au moins dans ce coin; si vous étiez arrivé la semaine dernière, vous l'auriez vu plein d'écume ; maintenant encore la terre est très-humide.

« Eh bien ! j'ai pensé que si l'on creusait de cinq ou six pieds dans ce tournant, ça nous donnerait d'abord deux ou trois cents tombereaux de terre grasse, qui formeraient un bon engrais pour la côte, car il n'y a rien de mieux que de mêler la terre glaise à la terre de chaux. Ensuite, en bâtissant un petit mur bien solide du côté de la rivière, nous aurions le meilleur réservoir qu'on puisse souhaiter pour tenir de la truite, du barbeau, de la tanche, et toutes les espèces de la Lauter. L'eau entrerait par une écluse grillée, et sortirait par une claie bien serrée de l'autre côté : les poissons seraient là dans l'eau vive comme chez eux, et l'on n'aurait qu'à jeter le filet pour en prendre ce qu'on voudrait.

« Au lieu que maintenant, surtout depuis que l'horloger de Hunebourg et ses deux fils viennent pêcher toute la sainte journée, et qu'ils emportent tous les soirs des truites plein leurs sacs, il n'y a plus moyen d'en avoir. Que pensez-vous de cela, monsieur Kobus, vous qui aimez le poisson d'eau courante? Toutes les semaines Sûzel vous en porterait avec le beurre, les œufs et le reste.

—Ça, dit Fritz, la bouche pleine d'admiration, c'est une idée magnifique. Christel, vous êtes un homme rempli de bon sens. Depuis longtemps j'aurais dû penser à ce réservoir, car j'aime beaucoup la truite. Oui, vous avez raison. Tiens, tiens, c'est tout à fait juste ! Pas plus tard que demain nous commencerons, entendez-vous, Christel? Ce soir, je vais à Hunebourg chercher des ouvriers, des tombereaux et des brouettes. Il faut que l'architecte Lang arrive, pour que la chose soit faite en règle. Et, l'affaire terminée, nous sèmerons là dedans des truites, des perches, des barbeaux, comme

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

on sème des choux, des raves et des carottes dans son jardin. »

Kobus partit alors d'un grand éclat de rire, et le vieil anabaptiste parut heureux de le voir approuver son plan.

Tout en regagnant la ferme, Fritz disait :

« Je vais m'établir chez vous, Christel, huit, dix, quinze jours, pour surveiller et pousser ce travail. Je veux tout voir de mes propres yeux. Il faudra, du côté de la rivière, un mur solide, de bonne chaux et de bonnes fondations ; nous aurons aussi besoin de sable et de gravier pour le fond du réservoir, car les poissons d'eau courante veulent du gravier. Enfin nous établirons cela pour durer longtemps. »

Ils entraient alors dans la grande cour en face du hangar ; Sûzel se trouvait sur la porte.

« Est-ce que ta mère nous attend? lui demanda le vieil anabaptiste.

— Pas encore ; elle est seulement en train de dresser la table.

— Bon! nous avons le temps de voir les écuries. »

Il traversa la cour et ouvrit la lucarne. Kobus regarda l'étable blanchie à la chaux et pavée de moellons, une rigole au milieu en pente douce, les bœufs et les vaches à la file dans l'ombre. Comme tous ces bons animaux tournaient la tête vers la lumière, le père Christel dit :

« Ces deux grands bœufs, sur le devant, sont à l'engrais depuis trois mois ; le boucher juif, Isaac Schmoule, en a envie ; il est déjà venu deux ou trois fois. Les six autres nous suffiront cette année pour le labour. Mais voyez ce petit noir, Monsieur, il est magnifique, et c'est bien dommage que nous n'ayons pas la paire. J'ai déjà couru tout le pays pour en trouver un pareil. Quant aux vaches, ce sont les mêmes que l'année dernière ; Rœsel est fraîche à lait ; je veux lui laisser nourrir sa petite génisse blanche.

— C'est bon, fit Kobus, je vois que tout est bien. Maintenant, allons dîner, je me sens une pointe d'appétit. »

VI

L'idée du réservoir aux poissons avait enthousiasmé Fritz. A peine le dîner terminé, vers une heure, il se remettait en marche pour Hunebourg. Et le lendemain il revenait avec une voiture de pioches, de pelles et de brouettes, quelques ouvriers de la carrière des Trois-Fontaines et l'architecte Lang, qui devait tracer le plan de l'ouvrage.

On descendit aussitôt à la rivière, on examina le terrain. Lang, son mètre au poing, prit les mesures ; il discuta l'entreprise avec le père Christel, et Kobus planta lui-même les piquets. Finalement, lorsqu'on se trouva d'accord sur la chose et le prix, les ouvriers se mirent à l'œuvre.

Lang avait cette année-là sa grande entreprise du pont de pierre sur la Lauter, entre Hunebourg et Biewerkirch ; il ne put donc surveiller les travaux ; mais Fritz, installé chez l'anabaptiste, dans la belle chambre du premier, se chargea de ce soin.

Ses deux fenêtres s'ouvraient sur le toit du hangar ; il n'avait pas même besoin de se lever, pour voir où l'ouvrage en était, car de son lit il découvrait d'un coup d'œil la rivière, le verger en face et la côte au-dessus. C'était comme fait exprès pour lui.

Au petit jour, quand le coq lançait son cri dans la vallée encore toute grise, et qu'au loin, bien loin, les échos du Bichelberg lui répondaient dans le silence ; quand Mopsel se retournait dans sa niche, après avoir lancé deux ou trois aboiements ; quand la haute grive faisait entendre sa première note dans les bois sonores ; puis, quand tout se taisait de nouveau quelques secondes, et que les feuilles se mettaient à frissonner, — sans que l'on ait jamais su pourquoi, et comme pour saluer, elles aussi, le père de la lumière et de la vie, — et qu'une sorte de pâleur s'étendait dans le ciel, alors Kobus s'éveillait ; il avait entendu ces choses avant d'ouvrir les yeux et regardait.

Tout était encore sombre autour de lui, mais en bas, dans l'allée, le garçon de labour marchait d'un pas pesant ; il entrait dans la grange et ouvrait la lucarne du fenil, sur l'écurie, pour donner le fourrage aux bêtes. Les chaînes remuaient, les bœufs mugissaient tout bas, comme endormis, les sabots allaient et venaient.

Bientôt après la mère Orchel descendait dans la cuisine ; Fritz, tout en écoutant la bonne femme allumer du feu et remuer les casseroles, écartait ses rideaux et voyait les petites fenêtres grises se découper en noir sur l'horizon pâle.

Quelquefois un nuage, léger comme un écheveau de pourpre, indiquait que le soleil allait paraître entre les deux côtes en face, dans dix minutes, un quart d'heure.

Mais déjà la ferme était pleine de bruit : dans la cour, le coq, les poules, le chien, tout allait, venait, caquetait, aboyait. Dans la cuisine, les casseroles tintaient, le feu pétillait, les portes s'ouvraient et se refermaient. Une lanterne passait dehors sous le hangar. On en-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tendait trotter au loin les ouvriers arrivant du Bichelberg.

Puis tout à coup tout devenait blanc : c'était lui... le soleil, qui venait enfin de paraître. Il était là, rouge, étincelant comme de l'or. Fritz, le regardant monter entre les deux côtes, pensait : « Dieu est grand ! »

Et plus bas, voyant les ouvriers piocher, traîner la brouette, il se disait : « Ça va bien ! »

Il entendait aussi la petite Sûzel monter et descendre l'escalier en trottant comme une perdrix, déposer ses souliers cirés à la porte, et faire doucement, pour ne pas l'éveiller. Il souriait en lui-même, surtout quand le chien Mopsel se mettait à aboyer dans la cour, et qu'il entendait la petite lui crier d'une voix étouffée : « Chut ! chut ! Ah ! le gueux, il est capable d'éveiller M. Kobus ! »

« C'est étonnant, pensait-il, comme cette petite prend soin de moi ; elle devine tout ce qui peut me faire plaisir : à force de *damfnoudels*, j'en avais assez ; j'aurais voulu des œufs à la coque, elle m'en a fait sans que j'aie dit un mot ; ensuite j'avais assez d'œufs, elle m'a fait des côtelettes aux fines herbes.... C'est une enfant pleine de bon sens ; cette petite Sûzel m'étonne ! »

Et, songeant à ces choses, il s'habillait et descendait ; les gens de la ferme avaient fini leur repas du matin ; ils attachaient la charrue, et se mettaient en route.

La petite nappe blanche était mise au bout de la table, le couvert, la chopine de vin et la grosse carafe d'eau fraîche dessus, toute scintillante de gouttelettes. Les fenêtres de la salle, ouvertes sur la vallée, laissaient entrer par bouffées les âpres parfums des bois.

En ce moment le père Christel arrivait déjà quelquefois de la côte, la blouse trempée de rosée et les souliers chargés de glèbe jaune.

« Eh bien, monsieur Kobus, s'écriait le brave homme, comment ça va-t-il ce matin ?

— Mais, très-bien, père Christel ; je me plais de plus en plus ici, je suis comme un coq en pâte, votre petite Sûzel ne me laisse manquer de rien. »

Si Sûzel se trouvait là, aussitôt elle rougissait et se sauvait bien vite, et le vieil anabaptiste disait :

« Vous faites trop d'éloges à cette enfant, monsieur Kobus ; vous la rendrez orgueilleuse d'elle-même.

— Bah ! bah ! il faut bien l'encourager, que diable ; c'est tout à fait une bonne petite femme de ménage ; elle fera la satisfaction de vos vieux jours, père Christel.

— Dieu le veuille, monsieur Kobus, Dieu le veuille, pour son bonheur et pour le nôtre ! »

Ils déjeunaient alors ensemble, puis allaient voir les travaux, qui marchaient très-bien et prenaient une belle tournure. Après cela, le fermier retournait aux champs, et Fritz rentrait fumer une bonne pipe dans sa chambre, les deux coudes au bord de sa fenêtre, sous le toit, regardant travailler les ouvriers, les gens de la ferme aller et venir, mener le bétail à la rivière, piocher le jardin, la mère Orchel semer des haricots, et Sûzel entrer dans l'étable avec un petit cuveau de sapin bien propre, pour traire les vaches, ce qu'elle faisait le matin vers sept heures, et le soir à huit heures après le souper.

Souvent alors il descendait, afin de jouir de ce spectacle, car il avait fini par prendre goût au bétail, et c'était un véritable plaisir pour lui de voir ces bonnes vaches, calmes et paisibles, se retourner à l'approche de la petite Sûzel, avec leurs museaux roses ou bleuâtres, et se mettre à mugir en chœur pour la saluer.

« Allons, Schwartz, allons, Horni... retournez-vous... laissez-moi passer ! » leur criait Sûzel en les poussant de sa petite main potelée.

Ils ne la quittaient pas de l'œil, tant ils l'aimaient ; et quand, assise sur son tabouret de bois à trois pieds, elle se mettait à traire, la grande Blanche ou la petite Rœsel se retournaient sans cesse pour lui donner un coup de langue, ce qui la fâchait plus qu'on ne peut dire.

« Je n'en viendrai jamais à bout, c'est fini ! » s'écriait-elle.

Et Fritz, regardant cela par la lucarne, riait de bon cœur.

Quelquefois, l'après-midi, il détachait la nacelle et descendait jusqu'aux roches grises de la forêt de bouleaux. Il jetait le filet sur ces fonds de sable ; mais rarement il prenait quelque chose, et, toujours en ramant pour remonter le courant jusqu'à la ferme, il pensait :

« Ah ! quelle bonne idée nous avons eue de creuser un réservoir ; d'un coup de filet, je vais avoir plus de poisson que je n'en prendrais en quinze jours dans la rivière. »

Ainsi s'écoulait le temps à la ferme, et Kobus s'étonnait de regretter si peu sa cave, sa cuisine, sa vieille Katel et la bière du *Grand-Cerf*, dont il s'était fait une habitude depuis quinze ans.

« Je ne pense pas plus à tout cela, se disait-il parfois le soir, que si ces choses n'avaient jamais existé. J'aurais du plaisir à voir le vieux rebbe David, le grand Frédéric Schoultz, le percepteur Hâan, c'est vrai ; je ferais volontiers le soir une partie de *youker* avec eux, mais je m'en passe très-bien, il me semble même que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Nous avons bu trop de bière hier soir. (Page 16.)

je me porte mieux, que j'ai les jambes plus dégourdies et meilleur appétit ; cela vient du grand air. Quand je retournerai là-bas, je vais avoir une mine de chanoine, fraîche, rose, joufflue ; on ne verra plus mes yeux, tant j'engraisse, ha ! ha ! ha ! »

Un jour, Sûzel ayant eu l'idée de chercher en ville une poitrine de veau bien grasse, de la farcir de petits oignons hachés et de jaunes d'œufs, et d'ajouter à ce dîner des beignets d'une sorte particulière, saupoudrés de cannelle et de sucre, Fritz trouva cela de si bon goût, qu'ayant appris que Sûzel avait seule préparé ces friandises, il ne put s'empêcher de dire à l'anabaptiste, après le repas :

« Écoutez, Christel, vous avez une enfant extraordinaire pour le bon sens et l'esprit. Où diable Sûzel peut-elle avoir appris tant de choses ? Cela doit être naturel.

—Oui, monsieur Kobus, dit le vieux fermier, c'est naturel : les uns naissent avec des qualités, et les autres n'en ont pas, malheureusement pour eux. Tenez, mon chien Mopsel, par exemple, est très-bon pour aboyer contre les gens ; mais si quelqu'un voulait en faire un chien de chasse, il ne serait plus bon à rien. Notre enfant, monsieur Kobus, est née pour conduire un ménage ; elle sait rouir le chanvre, filer, laver, battre le beurre, presser le fromage et faire la cuisine aussi bien que ma femme. On n'a jamais eu besoin de lui dire : « Sûzel, il faut s'y prendre de telle manière. » C'est venu tout seul, et voilà ce que j'appelle une vraie femme de ménage, dans deux ou

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La propriété de l'ami Fritz. (Page 19.)

trois ans, bien entendu, car maintenant elle n'est pas encore assez forte pour les grands travaux ; mais ce sera une vraie femme de ménage ; elle a reçu le don du Seigneur, elle fait ces choses avec plaisir. « Quand on est forcé de porter son chien à la chasse, disait le vieux garde Frœlig, cela va mal ; les vrais chiens de chasse y vont tout seuls, on n'a pas besoin de leur dire : « Ça, c'est un moineau, ça une caille ou une perdrix ; » ils ne tombent jamais en arrêt devant une motte de terre comme devant un lièvre. » Mopsel, lui, ne ferait pas la différence. Mais quant à Sûzel, j'ose dire qu'elle est née pour tout ce qui regarde la maison.

—C'est positif, dit Fritz. Mais le don de la cuisine, voyez-vous, est une véritable bénédiction. On peut rouir le chanvre, filer, laver, tout ce que vous voudrez, avec des bras, des jambes et de la bonne volonté ; mais distinguer une sauce d'une autre, et savoir les appliquer à propos, voilà quelque chose de rare. Aussi j'estime plus ces beignets que tout le reste ; et pour les faire aussi bons, je soutiens qu'il faut mille fois plus de talent que pour filer et blanchir cinquante aunes de toile.

—C'est possible, monsieur Kobus ; vous êtes plus fort sur ces articles que moi.

—Oui, Christel, et je suis si content de ces beignets, que je voudrais savoir comment elle s'y est prise pour les faire.

—Eh ! nous n'avons qu'à l'appeler, dit le vieux fermier, elle nous expliquera cela. — Sûzel ! Sûzel ! »

Sûzel était justement en train de battre le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

beurre dans la cuisine, le tablier blanc à bavette serré à la taille, agrafé sur la nuque, et remontant du bas de sa petite jupe de laine bleue à son joli menton rose. Des centaines de petites taches blanches mouchetaient ses bras dodus et ses joues ; il y en avait jusque dans ses cheveux, tant elle mettait d'ardeur à son ouvrage. C'est ainsi qu'elle entra tout animée, demandant : « Quoi donc, mon père? »

Et Fritz, la voyant fraîche et souriante, ses grands yeux bleus écarquillés d'un air naïf, et sa petite bouche entr'ouverte laissant apercevoir de jolies dents blanches, Fritz ne put s'empêcher de faire la réflexion qu'elle était appétissante comme une assiette de fraises à la crème.

« Qu'est-ce qu'il y a, mon père? fit-elle de sa petite voix gaie ; vous m'avez appelée?

—Oui, voici M. Kobus qui trouve tes beignets si bons, qu'il voudrait bien en connaître la recette. »

Sûzel devint toute rouge de plaisir.

« Oh! monsieur Kobus veut rire de moi.

—Non, Sûzel, ces beignets sont délicieux; comment les as-tu faits, voyons?

—Oh ! monsieur Kobus, ça n'est pas difficile; j'ai mis ...mais, si vous voulez, j'écrirai cela.... vous pourriez oublier.

—Comment! elle sait écrire, père Christel?

—Elle tient tous les comptes de la ferme depuis deux ans, dit le vieil anabaptiste.

—Diable.... diable.... voyez-vous cela.... mais c'est une vraie ménagère.... Je n'oserai plus la tutoyer tout à l'heure.... Eh bien, Sûzel, c'est convenu, tu écriras la recette. »

Alors Sûzel, heureuse comme une petite reine, rentra dans la cuisine, et Kobus alluma sa pipe en attendant le café.

Les travaux du réservoir se terminèrent le lendemain de ce jour, vers cinq heures. Il avait trente mètres de long sur vingt de large, un mur solide l'entourait ; mais avant de poser les grilles commandées au Kligenthal, il fallait attendre que la maçonnerie fût bien sèche.

Les ouvriers partirent donc la pioche et la pelle sur l'épaule ; et Fritz, le même soir pendant le souper, déclara qu'il retournerait le lendemain à Hunebourg. Cette décision attrista tout le monde.

« Vous allez partir au plus beau moment de l'année, dit l'anabaptiste. Encore deux ou trois jours et les noisettes auront leurs pompons, les sureaux et les lilas auront leurs grappes, tous les genêts de la côte seront fleuris, on ne trouvera que des violettes à l'ombre des haies.

—Et, dit la mère Orchel, Sûzel qui pensait vous servir de petits radis un de ces jours.

—Que voulez-vous, répondit Fritz, je ne demanderais pas mieux que de rester; mais j'ai de l'argent à recevoir, des quittances à donner; j'ai peut-être des lettres qui m'attendent. Et puis, dans une quinzaine, je reviendrai poser les grilles, alors je verrai tout ce que vous me dites.

—Enfin, puisqu'il le faut, dit le fermier, n'en parlons plus ; mais c'est fâcheux tout de même.

—Sans doute, Christel, je le regrette aussi. »

La petite Sûzel ne dit rien, mais elle paraissait toute triste, et ce soir-là Kobus, fumant comme d'habitude une pipe à sa fenêtre, avant de se coucher, ne l'entendit pas chanter de sa jolie voix de fauvette, en lavant la vaisselle. Le ciel, à droite vers Hunebourg, était rouge comme une braise, tandis que les coteaux en face, à l'autre bout de l'horizon, passaient des teintes d'azur au violet sombre, et finissaient par disparaître dans l'abîme.

La rivière, au fond de la vallée, fourmillait de poussière d'or; et les saules, avec leurs longues feuilles pendantes, les joncs avec leurs flèches aiguës, les osiers et les trembles, papillotant à la brise, se dessinaient en larges hachures noires sur ce fond lumineux. Un oiseau des marais, quelque martin-pêcheur sans doute, jetait de seconde en seconde dans le silence son cri bizarre. Puis tout se tut, et Fritz se coucha.

Le lendemain, à huit heures, il avait déjeuné, et debout, le bâton à la main devant la ferme avec le vieil anabaptiste et la mère Orchel, il allait partir.

« Mais où donc est Sûzel? s'écria-t-il, je ne l'ai pas encore vue ce matin.

—Elle doit être à l'étable ou dans la cour, dit la fermière.

—Eh bien! allez la chercher; je ne puis quitter le Meisenthâl sans lui dire adieu. »

Orchel entra dans la maison, et quelques instants après Sûzel paraissait, toute rouge.

« Hé ! Sûzel, arrive donc, lui cria Kobus, il faut que je te remercie ; je suis très-content de toi, tu m'as bien traité. Et pour te prouver ma satisfaction, tiens, voici un *goulden*, dont tu feras ce que tu voudras. »

Mais Sûzel, au lieu d'être joyeuse à ce cadeau, parut toute confuse.

« Merci, monsieur Kobus, » dit-elle.

Et comme Fritz insistait, disant :

« Prends donc cela, Sûzel, tu l'as bien gagné. »

Elle, détournant la tête, se prit à fondre en larmes.

« Qu'est-ce que cela signifie? dit alors le père Christel ; pourquoi pleures-tu?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Je ne sais pas, mon père, » fit-elle en sanglotant.

Et Kobus de son côté pensa :

« Cette petite est fière, elle croit que je la traite comme une servante, cela lui fait de la peine. »

C'est pourquoi, remettant le *goulden* dans sa poche, il dit :

« Écoute, Sûzel, je t'achèterai moi-même quelque chose, cela vaudra mieux. Seulement, il faut que tu me donnes la main; sans cela, je croirais que tu es fâchée contre moi. »

Alors Sûzel, sa jolie figure cachée dans son tablier, et la tête penchée en arrière sur l'épaule, lui tendit la main; et quand Fritz l'eut serrée, elle rentra dans l'allée en courant.

« Les enfants ont de drôles d'idées, dit l'anabaptiste. Tenez, elle a cru que vous vouliez la payer des choses qu'elle a faites de bon cœur.

—Oui, dit Kobus, je suis bien fâché de l'avoir chagrinée.

—Hé! s'écria la mère Orchel, elle est aussi trop orgueilleuse. Cette petite nous fera de grands chagrins.

—Allons, calmez-vous, mère Orchel, dit Fritz en riant; il vaut mieux être un peu trop fier que pas assez, croyez-moi, surtout pour les filles. Et maintenant, au revoir! »

Il se mit en route avec Christel, qui l'accompagna jusque sur la côte; ils se séparèrent près des roches, et Kobus poursuivit seul sa route d'un bon pas vers Hunebourg.

VII

Malgré tout le plaisir qu'avait eu Fritz à la ferme, ce n'est pas sans une vive satisfaction qu'il découvrit Hunebourg sur la côte en face. Autant tout était humide dans la vallée le jour de son départ, autant alors tout était sec et clair. La grande prairie de Finckmath s'étendait comme un immense tapis de verdure des glacis jusqu'au ruisseau des Ablettes, et, tout au haut, les grands fumiers de cavalerie du Postthâl, les petits jardins des vétérans, entourés de haies vives, et les vieux remparts moussus, produisaient un effet superbe.

Il voyait aussi, derrière les acacias en boule de la petite place, près de l'hôtel de ville, la façade blanche de sa maison; et la distance ne l'empêchait pas de reconnaître que les fenêtres étaient ouvertes pour donner de l'air.

Tout en marchant, il se représentait la brasserie du *Grand-Cerf*, avec sa cour au fond entourée de platanes; les petites tables au-dessous, encombrées de monde, les chopes débordant de mousse. Il se revoyait dans sa chambre, en manches de chemise, les pantalons serrés aux hanches, les pieds dans ses pantoufles, et se disait tout joyeux :

« On n'est pourtant jamais mieux que chez soi, dans ses vieux habits et ses vieilles habitudes. J'ai passé quinze jours agréables au Meisenthâl, c'est vrai; mais s'il avait fallu rester encore, j'aurais trouvé le temps long. Nous allons donc recommencer nos discussions, le vieux David Sichel et moi; nous allons nous remettre à nos bonnes parties de *youker* avec Frédéric Schoultz, le percepteur Hâan, Speck et les autres. Voilà ce qui me convient le mieux. Quand je suis assis en face de ma table, pour dîner ou pour régler un compte, tout est dans l'ordre naturel. Partout ailleurs je puis être assez content, mais jamais aussi calme, aussi paisible que dans mon bon vieux Hunebourg. »

Au bout d'une demi-heure, tout en rêvant de la sorte, il avait parcouru le sentier de la Finckmath, et passait derrière les fumiers du Postthâl pour entrer en ville.

« Qu'est-ce que la vieille Katel va me dire? pensait-il. Elle va me dévider son chapelet; elle va me reprocher une si longue absence. »

Et tout en allongeant le pas sous la porte de Hildebrandt, il souriait et regardait en passant les portes et les fenêtres ouvertes dans la grande rue tortueuse : le ferblantier Schwartz, taillant son fer-blanc, les besicles sur son petit nez camard et les yeux écarquillés; le tourneur Sporte faisant siffler sa roue et dévidant ses ételles en rubans sans fin; le tisserand Koffel, tout petit et tout jaune, devant son métier, lançant sa navette avec un bruit de ferraille interminable; le forgeron Nickel ferrant le cheval du gendarme Hierthès, à la porte de sa forge, et le tonnelier Schweyer enfonçant les douves de ses tonnes à grands coups de maillet, au fond de sa voûte retentissante.

Tous ces bruits, ce mouvement, cette lumière blanche sur les toits, cette ombre dans la rue; le passage de tous ces gens qui le saluaient d'un air particulier, comme pour dire : « Voilà M. Kobus de retour; il faut que je me dépêche de raconter cette nouvelle à ma femme; » les enfants criant en chœur à l'école : « B-A BA, B-E BE; » et les commères réunies par cinq ou six devant leur porte, tricotant, babillant comme des pies, pelant des pommes de terre, et lui criant, en se fourrant l'aiguille derrière l'oreille : « Hé! c'est vous, monsieur Kobus; qu'il y a longtemps qu'on ne vous a vu! » tout cela le réjouissait et le remettait dans son assiette ordinaire.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Je vais changer en arrivant, se disait-il, et puis j'irai prendre une chope à la brasserie du *Grand-Cerf*. »

Dans ces agréables pensées il tournait au coin de la mairie, et traversait la place des Acacias, où se promenaient gravement les anciens capitaines en retraite, chauffant leurs rhumatismes au soleil, et sept ou huit officiers de hussards, roides dans leurs uniformes comme des soldats de bois.

Mais il n'avait pas encore gravi les cinq ou six marches en péristyle de sa maison, que la vieille Katel criait déjà dans le vestibule :

« Voici M. Kobus !

—Oui.... oui.... c'est moi, fit-il en montant quatre à quatre.

—Ah! monsieur Kobus, s'écria la vieille en joignant les mains, quelles inquiétudes vous m'avez données !

—Comment, Katel, est-ce que je ne t'avais pas prévenue, en venant chercher les ouvriers, que je serais absent quelques jours?

—Oui, Monsieur, mais c'est égal.... d'être seule à la maison.... de faire la cuisine pour une seule personne....

—Sans doute.... sans doute.... je comprends ça.... je me suis dérangé; mais une fois tous les quinze ans, ce n'est pas trop. Allons, me voilà revenu.... tu vas faire la cuisine pour nous deux. Et maintenant, Katel, laisse-moi, il faut que je change, je suis tout en sueur.

—Oui, Monsieur, dépêchez-vous, on attrape si vite un coup d'air. »

Fritz entra dans sa chambre, et refermant la porte, il s'écria :

« Nous y voilà donc ! »

Il n'était plus le même homme. Tout en tirant les rideaux, en se lavant, en changeant de linge et d'habits, il riait et se disait :

« Hé! hé! hé! je vais donc me refaire du bon sang, je vais donc pouvoir rire encore! Ces bœufs, ces vaches, ces poules de la ferme m'avaient rendu mélancolique. »

Et le grand Schoultz, le percepteur Hâan, le vieux rebbe David, la brasserie du *Grand-Cerf*, la vieille cour de la synagogue, la halle, la place du marché, toute la ville lui repassait devant les yeux, comme des figures de lanterne magique.

Enfin, au bout de vingt minutes, frais, dispos, joyeux, il ressortit, son large feutre sur l'oreille, la face épanouie, et dit à Katel en passant :

« Je sors, je vais faire un tour en ville.

—Oui, Monsieur.... mais vous reviendrez?

—Sois tranquille, sois tranquille; au coup de midi je serai à table. »

Et il descendit dans la rue en se demandant :

« Où vais-je aller? à la brasserie? il n'y a personne avant midi. Allons voir le vieux David, oui, allons chez le vieux rebbe. C'est drôle, rien que de penser à lui, mon ventre en galope. Il faut que je le mette en colère; il faut que je lui dise quelque chose pour le fâcher, cela me secouera la rate, et j'en dînerai mieux. »

Dans cette agréable perspective, il descendit la rue des Capucins jusqu'à la cour de la synagogue, où l'on entrait par une antique porte cochère. Tout le monde traversait alors cette cour, pour descendre par le petit escalier en face, dans la rue des Juifs. C'était vieux comme Hunebourg; on ne voyait là dedans que de grandes ombres grises, de hautes bâtisses décrépites, sillonnées de cheneaux rouillés; et toute la Judée pendait aux lucarnes d'alentour, jusqu'à la cime des airs, ses bas troués, ses vieux jupons crasseux, ses culottes rapiécées, son linge filandreux. A tous les soupiraux apparaissaient des têtes branlantes, des bouches édentées, des nez et des mentons en carnaval : on aurait dit que ces gens arrivaient de Ninive, de Babylone, ou qu'ils étaient réchappés de la captivité d'Égypte, tant ils paraissaient vieux.

Les eaux grasses des ménages suintaient le long des murs, et, pour dire la vérité, cela ne sentait pas bon.

A la porte de la cour se trouvait un mendiant chrétien, assis sur ses deux jambes croisées; il avait la barbe longue de trois semaines, toute grise, les cheveux plats, et les favoris en canon de pistolet; c'était un ancien soldat de l'Empire : on l'appelait *der Frantzoze* [1].

Le vieux David demeurait au fond avec sa femme, la vieille Sourlé, toute ronde et toute grasse, mais d'une graisse jaunâtre, les joues entourées de grosses rides en demi-cercle; son nez était camard, ses yeux très-bruns, et sa bouche ornée de petites rides en étoile, comme un trou.

Elle portait un bandeau sur le front, selon la loi de Moïse, pour cacher ses cheveux, afin de ne pas séduire les étrangers. Du reste elle avait bon cœur, et le vieux David se faisait un plaisir de la proclamer le modèle accompli de son sexe.

Fritz mit un *groschen* dans la sébile du *Frantzoze;* il avait allumé sa pipe, et fumait à grosses bouffées pour traverser le cloaque. En face du petit escalier, dont chaque marche est creusée comme la pierre d'une gargouille, il fit halte, se pencha de côté dans une petite fenêtre ronde, à ras de terre, et vit le rabbin au fond

[1] Le Français.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'une grande chambre enfumée, assis devant une table de vieux chêne, les deux coudes sur un gros bouquin à tranche rouge, et son front ridé entre ses mains.

La figure du vieux David, dans cette attitude réfléchie, et sous cette lumière grise, ne manquait pas d'un grand caractère; il y avait dans l'ensemble de ses traits quelque chose de l'esprit rêveur et contemplatif du dromadaire, ce qui se retrouve du reste chez toutes les races orientales.

« Il lit le Talmud, » se dit Fritz.

Puis, descendant deux marches, il ouvrit la porte en s'écriant :

« Tu es donc toujours enfoncé dans la loi et les prophètes, vieux *poschè-isroel?*

—Ah! c'est toi, *schaude!* fit le vieux rabbin, dont la figure prit aussitôt une expression de joie intérieure, en même temps que d'ironie fine, quoique pleine de bonhomie; tu n'as donc pu te passer de moi plus longtemps, tu t'ennuyais et tu es content de me voir?

—Oui, c'est toujours avec un nouveau plaisir que je te revois, fit Kobus en riant; c'est un grand plaisir pour moi de me trouver en face d'un véritable croyant, un petit-fils du vertueux Jacob, qui dépouilla son frère....

—Halte! s'écria le rebbe, halte! tes plaisanteries sur ce chapitre ne peuvent aller. Tu es un *épicaures* sans foi ni loi. J'aimerais mieux soutenir une discussion en règle contre deux cents prêtres, cinquante évêques et le pape lui-même, que contre toi. Du moins ces gens sont forcés d'admettre les textes, de reconnaître qu'Abraham, Jacob, David et tous les prophètes étaient d'honnêtes gens; mais toi, maudit *schaude,* tu nies tout, tu rejettes tout, tu déclares que tous nos patriarches étaient des gueux; tu es pire que la peste, on ne peut rien t'opposer, et c'est pourquoi, Kobus, je t'en prie, laissons cela. C'est très-mauvais de ta part de m'attaquer sur des choses où j'aurais en quelque sorte honte de me défendre.... envoie-moi plutôt le curé. »

Alors Fritz partit d'un immense éclat de rire, et, s'étant assis, il s'écria :

« Rebbe, je t'aime, tu es le meilleur homme et le plus réjouissant que je connaisse. Puisque tu as honte de défendre Abraham, parlons d'autre chose.

—Il n'a pas besoin d'être défendu, s'écria David, il se défend assez lui-même.

—Oui, il serait difficile de lui faire du mal maintenant, dit Fritz; enfin, enfin, laissons cela. Mais dis donc, David, je m'invite à prendre un verre de kirschenwasser chez toi; je sais que tu en as de très-bon. »

Cette proposition dérida tout à fait le vieux rabbin, qui n'aimait réellement pas discuter avec Kobus de choses religieuses. Il se leva souriant, ouvrit la porte de la cuisine, et dit à la bonne vieille Sourlé, qui pétrissait justement la pâte d'un *schaled* [1] :

« Sourlé, donne-moi les clefs de l'armoire; mon ami Kobus est là qui veut prendre un verre de kirschenwasser.

—Bonjour, monsieur Kobus! s'écria la bonne femme; je ne peux pas venir, j'ai de la pâte jusqu'aux coudes. »

Fritz s'était levé; il regardait dans la petite cuisine toute sombre, éclairée par un vitrail de plomb, la bonne vieille qui pétrissait, tandis que David lui tirait les clefs de la poche.

« Ne vous dérangez pas, Sourlé, dit-il, ne vous dérangez pas. »

David revint, referma la cuisine et ouvrit la porte d'un petit placard, où se trouvaient le kirschenwasser et trois petits verres; il les apporta sur la table, heureux de pouvoir offrir quelque chose à Kobus. Celui-ci, voyant ce sentiment, s'écria que le kirsch était délicieux.

« Tu en as de meilleur, fit le vieux rebbe en goûtant.

—Non, non, David, peut-être d'aussi bon, mais pas de meilleur.

—En veux-tu encore un verre?

—Merci, il ne faut pas abuser des bonnes choses, comme disait mon père; je reviendrai. »

Alors ils étaient réconciliés.

Le vieux rebbe reprit en plissant les yeux avec malice :

« Et qu'est-ce que tu as fait là-bas, *schaude?* Je me suis laissé dire que tu as fait de grosses dépenses, pour creuser un réservoir à poissons. Est-ce vrai?

—C'est vrai, David.

—Ah! s'écria le vieux rebbe, cela ne m'étonne pas; quand il s'agit de manger et de boire, tu ne connais plus la dépense. »

Et, hochant la tête, il dit d'un ton nasillard :

« Tu seras toujours le même! »

Fritz souriait.

« Écoute, David, fit-il, dans six ou sept mois d'ici, lorsque le poisson sera rare, et que tu auras fait ton tour sur le marché, le nez long d'une aune, sans rien trouver de bon.... — car, vieux, tu aimes aussi les bons morceaux, tu as beau hocher la tête, tu es de la race des chats, et le poisson te plaît....

—Mais, Kobus, Kobus! s'écria David, vas-tu maintenant me faire passer pour un *épicaures* de ton espèce? Sans doute, j'aime mieux un beau brochet qu'une queue de vache sur mon

[1] Gâteau juif.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

assiette, cela va sans dire; je ne serais pas un homme si j'avais d'autres idées; mais je n'y pense pas d'avance, Sourlé s'occupe de ces choses.

—Ta! ta! ta! fit Kobus; quand, dans six mois, je t'enverrai des plats de truites, avec des bouteilles de *forstheimer*, à la fête de *Simres-Thora* [1], nous verrons, nous verrons si tu me reprocheras mon réservoir. »

David sourit.

« Le Seigneur, dit-il, a tout bien fait; aux uns il donne la prudence, aux autres la sobriété. Tu es prudent; je ne te reproche pas ta prudence, c'est un don de Dieu, et quand les truites viendront, elles seront les bienvenues.

—Amen! » s'écria Fritz.

Et tous deux se mirent à rire de bon cœur.

Cependant Kobus voulait faire enrager le vieux rebbe. Tout à coup il lui dit :

« Et les femmes, David, les femmes? Est-ce que tu ne m'en as pas trouvé une? la vingt-quatrième ! Tu dois être pressé de gagner ma vigne du Sonneberg. Je serais curieux de la connaître, la vingt-quatrième. »

Avant de répondre, David Sichel prit un air grave :

« Kobus, dit-il, je me rappelle une vieille histoire, dont chacun peut faire son profit. Avant d'être des ânes, disait cette histoire, les ânes étaient des chevaux; ils avaient le jarret solide, la tête petite, les oreilles courtes et du crin à la queue, au lieu d'une touffe de poils. Or, il advint qu'un de ces chevaux, le grand-grand-père de tous les ânes, se trouvant un jour dans l'herbe jusqu'au ventre, se dit à lui-même : « Cette herbe est trop grossière pour « moi; ce qu'il me faut, c'est de la fine fleur, « tellement délicate qu'aucun autre cheval « n'en ait encore goûté de pareille. » Il sortit de ce pâturage, à la recherche de sa fine fleur. Plus loin, il trouva des herbes plus grossières que celles qu'il venait de quitter; il s'en indigna. Plus loin, au bord d'un marais, il trouva des flèches d'eau et marcha dessus. Puis il fit le tour du marais, entra dans un pays aride, toujours à la recherche de sa fine fleur, mais il ne trouva même plus de mousse. Il eut faim, il regarda de tous côtés, vit des chardons dans un creux.... et les mangea de bon appétit. Alors ses oreilles poussèrent; il eut une touffe de poils à la queue, il voulut hennir, et se mit à braire : c'était le premier des ânes ! »

Fritz, au lieu de rire à cette histoire, en fut vexé sans savoir pourquoi.

« Et s'il n'avait pas mangé de chardons? dit-il.

[1] Fête de réjouissance en mémoire de la promulgation de la Loi au peuple juif.

—Alors il aurait été moins qu'un âne vivant, il aurait été un âne mort.

—Tout cela ne signifie rien, David.

—Non; seulement, il vaut mieux se marier jeune, que de prendre sa servante pour femme, comme font tous les vieux garçons. Crois-moi....

—Va-t'en au diable! s'écria Kobus en se levant. Voici midi qui sonne, je n'ai pas le temps de te répondre. »

David l'accompagna jusque sur le seuil, riant en lui-même.

Et comme ils se séparaient :

« Écoute, Kobus, fit-il d'un air fin, tu n'as pas voulu des femmes que je t'ai présentées, tu n'as peut-être pas eu tort. Mais bientôt tu t'en chercheras une toi-même.

—*Posché-isroel*, répondit Kobus, *posché-isroel!* »

Il haussa les épaules, joignit les mains d'un air de pitié, et s'en alla.

« David, criait Sourlé dans la cuisine, le dîné est prêt, mets donc la table. »

Mais le vieux rebbe, ses yeux fins plissés d'un air ironique, suivit Fritz du regard jusque hors la porte cochère; puis il rentra, riant tout bas de ce qui venait d'arriver.

VIII

Après midi, Kobus se rendit à la brasserie du *Grand-Cerf*, et retrouva là ses vieux camarades, Frédéric Schoultz, Hâan et les autres, en train de faire leur partie de *youker*, comme tous les jours, de une à deux heures, depuis le 1er janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Naturellement ils se mirent tous à crier : « Hé! Kobus.... Voici Kobus! »

Et chacun s'empressa de lui faire place; lui, tout riant et jubilant, distribuait des poignées de main à droite et à gauche. Il finit par s'asseoir au bout de la table, en face des fenêtres. La petite Lotchen, le tablier blanc en éventail sur sa jupe rouge, vint déposer une chope devant lui; il la prit, la leva gravement entre son œil et la lumière, pour en admirer la belle couleur d'ambre jaune, souffla la mousse du bord, et but avec recueillement, les yeux à demi fermés. Après quoi il dit : « Elle est bonne ! » et se pencha sur l'épaule du grand Frédéric, pour voir les cartes qu'il venait de lever.

C'est ainsi qu'il rentra simplement dans ses habitudes.

« Du trèfle! du carreau! Coupez l'as! criait Schoultz.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—C'est moi qui donne, » faisait Hâan en ramassant les cartes.

Les verres cliquetaient, les canettes tintaient, et Fritz ne songeait pas plus alors au vallon de Meisenthâl qu'au Grand-Turc ; il croyait n'avoir jamais quitté Hunebourg.

A deux heures entra M. le professeur Speck, avec ses larges souliers carrés au bout de ses grandes jambes maigres, sa longue redingote marron et son nez tourné à la friandise. Il se découvrit d'un air solennel, et dit :

« J'ai l'honneur d'annoncer à la compagnie que les cigognes sont arrivées. »

Aussitôt les échos de la brasserie répétèrent dans tous les coins : « Les cigognes sont arrivées ! les cigognes sont arrivées ! »

Il se fit un grand tumulte ; chacun quittait sa chope à moitié vide, pour aller voir les cigognes. En moins d'une minute, il y avait plus de cent personnes, le nez en l'air, devant le *Grand-Cerf*.

Tout au haut de l'église, une cigogne, debout sur son échasse, ses ailes noires repliées au-dessus de sa queue blanche, le grand bec roux incliné d'un air mélancolique, faisait l'admiration de toute la ville. Le mâle tourbillonnait autour et cherchait à se poser sur la roue, où pendaient encore quelques brins de paille.

Le rebbe David venait aussi d'arriver, et regardant, son vieux chapeau penché sur la nuque, il s'écriait :

« Elles arrivent de Jérusalem !... Elles se sont reposées sur les pyramides d'Égypte.... Elles ont traversé les mers. »

Tout le long de la rue, devant la halle, on ne voyait que des commères, de vieux papas et des enfants, le cou replié, dans une sorte d'extase. Quelques vieilles disaient en s'essuyant les yeux : « Nous les avons encore revues une fois. »

Kobus, en regardant tous ces braves gens, leurs mines attendries, et leurs attitudes émerveillées, pensait : « C'est drôle.... comme il faut peu de chose pour amuser le monde. »

Et la figure émue du vieux rabbin surtout le mettait de bonne humeur.

« Eh bien, rebbe, eh bien, lui dit-il, ça te paraît donc bien beau ? »

Alors l'autre, abaissant les yeux et le voyant rire, s'écria :

« Tu n'as donc pas d'entrailles ? Tu ne vois donc partout que des sujets de moquerie ? Tu ne sens donc rien ?

—Ne crie pas si haut, *schaude*, tout le monde nous regarde.

—Et s'il me plaît de crier haut ! S'il me plaît de te dire tes vérités ! s'il me plaît.... »

Heureusement les cigognes, après un instant de repos, venaient de se remettre en route pour faire le tour de la ville, et prendre possession des nuages de Hunebourg ; et toute la place, transportée d'enthousiasme, poussait un cri d'admiration.

Les deux oiseaux, comme pour répondre à ce salut, tout en planant, faisaient claquer leur bec, et une troupe d'enfants les suivaient dans la rue des Capucins, criant : « Tra, ri, ro, l'été vient encore une fois ! You, you, l'été vient encore une fois. »

Kobus alors rentra dans la brasserie avec les autres ; et, jusqu'à sept heures, il ne fut plus question que du retour des cigognes, et de la protection qu'elles étendent sur les villes où elles nichent ; sans parler d'une foule d'autres services particuliers à Hunebourg, comme d'exterminer les crapauds, les couleuvres et les lézards, dont les vieux fossés seraient infestés sans elles, et non-seulement les fossés, mais encore les deux rives de la Lauter, où l'on ne verrait que des reptiles, si ces oiseaux n'étaient pas envoyés du ciel pour détruire la vermine des champs.

David Sichel étant aussi entré, Fritz, pour se moquer de lui, se mit à soutenir que les Juifs avaient l'habitude de tuer les cigognes et de les manger à la Pâque avec l'agneau pascal, et que cette habitude avait causé jadis la grande plaie d'Égypte, où l'on voyait des grenouilles en si grand nombre, qu'elles entraient par les fenêtres, et qu'il vous en tombait même par les cheminées ; de sorte que les Pharaons ne trouvèrent d'autre moyen pour se débarrasser de ce fléau, que de chasser les fils d'Abraham du pays.

Cette explication exaspéra tellement le vieux rebbe, qu'il déclara que Kobus méritait d'être pendu.

Alors Fritz fut vengé de l'apologue de l'âne et des chardons ; de douces larmes coulèrent sur ses joues. Et ce qui mit le comble à son triomphe, c'est que le grand Frédéric Schoultz, Hâan et le professeur Speck s'écrièrent qu'il fallait rétablir la paix, que deux vieux amis comme David et Kobus ne pouvaient rester fâchés à propos des cigognes.

Ils proposèrent à Fritz de rétracter son explication, moyennant quoi David serait forcé de l'embrasser. Il y consentit ; alors David et lui s'embrassèrent avec attendrissement ; et le vieux rebbe pleurait, disant : « Que sans le défaut qu'il avait de rire à tort et à travers, Kobus serait le meilleur homme du monde. »

Je vous laisse à penser le bon sang que se faisait l'ami Fritz de toute cette histoire. Il ne cessa d'en rire qu'à minuit, et même plus tard

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Quoi donc, mon père? (Page 26.)

il se réveillait de temps en temps pour en rire encore :

« On irait bien loin, pensait-il, pour trouver d'aussi braves gens qu'à Hunebourg. Ce pauvre rebbe David est-il honnête dans sa croyance! Et le grand Frédéric, quelle bonne tête de cheval! Et Hâan, comme il glousse bien! Quel bonheur de vivre dans un pareil endroit! »

Le lendemain, à huit heures, il dormait encore comme un bienheureux, lorsqu'une sorte de grincement bizarre l'éveilla. Il prêta l'oreille, et reconnut que le rémouleur Higuebic était venu s'établir, comme tous les vendredis, au coin de sa maison, pour repasser les couteaux et les ciseaux de la ville, chose qui l'ennuya beaucoup, car il avait encore sommeil.

A chaque instant, le babillage des commères venait interrompre le sifflement de la roue ; puis c'était le caniche qui grondait, puis l'âne qui se mettait à braire, puis une discussion qui s'engageait sur le prix du repassage, puis autre chose.

« Que le diable t'emporte! pensait Kobus. Est-ce que le bourgmestre ne devrait pas défendre ces choses-là? Le dernier paysan peut dormir à son aise, et de bons bourgeois sont éveillés à huit heures, par la négligence de l'autorité. »

Tout à coup Higuebic se mit à crier d'une voix nasillarde : « Couteaux, ciseaux à repasser! »

Alors il n'y tint plus et se leva furieux.

« Il faudra que je parle de cela, se dit-il : je porterai l'affaire devant la justice de paix. Ce

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Non, tous vos plaisirs de garçon, tout cela n'est rien. (Page 15.)

Higuebic finirait par croire que le coin de ma maison est à lui ; depuis quarante-cinq ans qu'il nous ennuie tous, mon grand-père, mon père et moi, c'est assez ; il est temps que cela finisse ! »

Ainsi rêvait Kobus en s'habillant; l'habitude de dormir à la ferme, sans autre bruit que le murmure du feuillage, l'avait gâté. Mais après le déjeuné il ne songeait plus à cette misère. L'idée lui vint de mettre en bouteilles deux tonnes de vin du Rhin qu'il avait achetées l'automne précédent. Il envoya Katel chercher le tonnelier, et se revêtit d'une grosse camisole de laine grise, qu'il mettait pour vaquer aux soins de la cave.

Le père Schweyer arriva, son tablier de cuir aux genoux, le maillet à la ceinture, la tarière sous le bras, et sa grosse figure épanouie.

« Eh bien, monsieur Kobus, eh bien ! fit-il, nous allons donc commencer aujourd'hui ?

—Oui, père Schweyer, il est temps, le *markobrunner* est en fût depuis quinze mois, et le *steinberg* depuis six ans.

—Bon.... et les bouteilles ?

—Elles sont rincées et égouttées depuis trois semaines.

—Oh ! pour les soins à donner au noble vin, dit Schweyer, les Kobus s'y entendent de père en fils; nous n'avons donc plus qu'à descendre ?

—Oui, descendons. »

Fritz alluma une chandelle dans la cuisine ; il prit une anse du panier à bouteilles, Schweyer empoigna l'autre, et ils descendirent à la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cave. Arrivés au bas, le vieux tonnelier s'écria :

« Quelle cave, comme tout est sec ici ! Houm ! houm ! Quel son clair ! Ah ! monsieur Kobus, je l'ai dit cent fois, vous avez la meilleure cave de la ville. »

Puis s'approchant d'une tonne, et la frappant du doigt :

« Voici le *markobrunner*, n'est-ce pas ?

—Oui ; et celui-là, c'est le *steinberg*.

—Bon, bon, nous allons lui dire deux mots. »

Alors se courbant, la tarière au creux de l'estomac, il perça la tonne de *markobrunner*, et poussa lestement le robinet dans l'ouverture. Après quoi Kobus lui passa une bouteille, qu'il emplit et qu'il boucha ; Fritz enduisit le bouchon de cire bleue et posa le cachet. L'opération se poursuivit de la sorte, à la grande satisfaction de Kobus et de Schweyer.

« Hé ! hé ! hé ! faisaient-ils de temps en temps, reposons-nous.

—Oui, et buvons un coup, » disait Fritz.

Alors, prenant le petit gobelet sur la bonde, ils se rafraîchissaient d'un verre de cet excellent vin, et se remettaient ensuite à l'ouvrage.

Toutes les précédentes fois, Kobus, après deux ou trois verres, se mettait à chanter, d'une voix terriblement forte, de vieux airs qui lui passaient par la tête, tels que le *Miserere*, l'*Hymne de Gambrinus*, ou la chanson des *Trois Hussards*.

« Cela résonne comme dans une cathédrale, faisait-il en riant.

—Oui, disait Schweyer, vous chantez bien ; c'est dommage que vous n'ayez pas été de notre grande société chorale de Johannisberg ; on n'aurait entendu que vous. »

Il se mettait alors à raconter comme de son temps, — il y avait de cela trente-cinq à quarante ans, — il existait une société de tonneliers, amateurs de musique, dans le pays de Nassau ; que dans cette société on ne chantait qu'avec accompagnement de tonnes, de tonneaux et de brocs ; que les canettes et les chopes faisaient le fifre, et que les foudres formaient la basse ; qu'on n'avait jamais rien entendu d'aussi moelleux et d'aussi touchant ; que les filles des maîtres tonneliers distribuaient des prix à ceux qui se distinguaient, et que lui, Schweyer, avait reçu deux grappes et une coupe d'argent, à cause de sa manière harmonieuse de taper sur une tonne de cinquante-trois mesures.

Il disait tout cela ému de ses souvenirs, et Fritz avait peine à ne pas éclater de rire.

Il racontait encore beaucoup d'autres choses curieuses, et célébrait la cave du grand-duc de Nassau, « laquelle, disait-il, possède des vins précieux, dont la date se perd dans la nuit des temps. »

C'est ainsi que le vieux Schweyer égayait le travail. Ces propos joyeux n'empêchaient pas les bouteilles de se remplir, de se cacheter et de se mettre en place ; au contraire, cela se faisait avec plus de mesure et d'entrain.

Kobus avait l'habitude d'encourager Schweyer, lorsque sa gaieté venait à se ralentir, soit en lui lançant quelque bon mot, ou bien en le remettant sur la piste de ses histoires. Mais, en ce jour, le vieux tonnelier crut remarquer qu'il était préoccupé de pensées étrangères.

Deux ou trois fois il essaya de chanter ; mais, après quelques ronflements, il se taisait, regardant un chat s'enfuir par la lucarne, un enfant qui se penchait curieusement pour voir ce qui se passait dans la cave, ou bien écoutant les sifflements de la pierre du rémouleur, les aboiements de son caniche, ou telle autre chose semblable.

Son esprit n'était pas dans la cave, et Schweyer, naturellement discret, ne voulut pas interrompre ses réflexions.

Les choses continuèrent ainsi trois ou quatre jours.

Chaque soir Fritz allait à son ordinaire faire quelques parties de *youker* au *Grand-Cerf*. Là, ses camarades remarquaient également une préoccupation étrange en lui : il oubliait de jouer à son tour.

« Allons donc, Kobus, allons donc, c'est à toi ! » lui criait le grand Frédéric.

Alors il jetait sa carte au hasard, et naturellement il perdait.

« Je n'ai pas de chance, » se disait-il en rentrant.

Comme Schweyer avait de l'ouvrage à la maison, il ne pouvait venir que deux ou trois heures par jour, le matin ou le soir, de sorte que l'affaire traînait en longueur, et même elle se termina d'une façon singulière.

En mettant le *steinberg* en perce, le vieux tonnelier s'attendait à ce que Kobus allait, comme toujours, emplir le gobelet et le lui présenter. Or Fritz, par distraction, oublia cette partie importante du cérémonial.

Schweyer en fut indigné.

« Il me fait boire de sa piquette, se dit-il ; mais quand le vin est de qualité supérieure, il le trouve trop bon pour moi. »

Cette réflexion le mit de mauvaise humeur, et quelques instants après, comme il était baissé, Kobus ayant laissé tomber deux gouttes de cire sur ses mains, sa colère éclata :

« Monsieur Kobus, dit-il en se levant, je crois que vous devenez fou ! Dans le temps

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vous chantiez le *Miserere*, et je ne voulais rien dire, quoique ce fût une offense contre notre sainte religion, et surtout à l'égard d'un vieillard de mon âge : vous aviez l'air de m'ouvrir en quelque sorte les portes de la tombe, et c'était abominable quand on considère que je ne vous avais rien fait. D'ailleurs, la vieillesse n'est pas crime; chacun désire devenir vieux; vous le deviendrez peut-être, monsieur Kobus, et vous comprendrez alors votre indignité. Maintenant, vous me faites tomber de la cire sur les mains par malice.

—Comment, par malice? s'écria Fritz stupéfait.

—Oui, par malice; vous riez de tout!... Même en ce moment, vous avez envie de rire; mais je ne veux pas être votre *hans-wurst*[1], entendez-vous? C'est la dernière fois que je travaille avec un braque de votre espèce. »

Ce disant, Schweyer détacha son tablier, prit sa tarière, et gravit l'escalier.

La véritable raison de sa colère, ce n'étaient ni le *Miserere*, ni les gouttes de cire, c'était l'oubli du *steinberg*.

Kobus, qui ne manquait pas de finesse, comprit très-bien le vrai motif de sa colère, mais il ne regretta pas moins sa maladresse et son oubli des vieux usages, car tous les tonneliers du monde ont le droit de boire un bon coup du vin qu'ils mettent en bouteilles, et si le maître est là, son devoir est de l'offrir.

« Où diable ai-je la tête depuis quelque temps? se dit-il. Je suis toujours à rêvasser, à bâiller, à m'ennuyer; rien ne me manque, et j'ai des absences; c'est étonnant.... il faudra que je me surveille. »

Cependant, comme il n'y avait pas moyen de faire revenir Schweyer, il finit de mettre son vin en bouteilles lui-même, et les choses en restèrent là.

IX

Les mardis et les vendredis matin, jours de marché, Kobus avait l'habitude de fumer des pipes à sa fenêtre, en regardant les ménagères de Hunebourg aller et venir, d'un air affairé, entre les longues rangées de paniers, de hottes, de cages d'osier, de baraques, de poteries et de charrettes alignées sur la place des Acacias. C'étaient, en quelque sorte, ses jours de grand spectacle : toutes ces rumeurs, ces mille attitudes d'acheteurs et de vendeurs débattant leur prix, criant, se disputant, le réjouissaient plus qu'on ne saurait dire.

Apercevait-il de loin quelque belle pièce, aussitôt il appelait Katel et lui disait :

« Vois-tu, là-bas, ce chapelet de grives ou de mésanges? vois-tu ce grand lièvre roux, au troisième banc de la dernière rangée? Va voir. »

Katel sortait; il suivait avec intérêt la marche de la discussion; et la vieille servante revenait-elle avec les mésanges, les grives ou le lièvre, il se disait : « Nous les avons! »

Or, un matin, il se trouvait là, tout rêveur contre son habitude, bâillant dans ses mains et regardant avec indifférence. Rien n'excitait son envie : le mouvement, les allées et les venues de tout ce monde lui paraissaient quelque chose de monotone. Parfois il se dressait, et regardant la côte des Genêts tout au loin, il se disait : « Quel beau coup de soleil là-bas, sur le Meisenthâl! »

Mille idées lui passaient par la tête : il entendait mugir le bétail, il voyait la petite Sûzel, en manches de chemise, le petit cuveau de sapin à la main, se glisser sous le hangar et entrer dans l'étable, Mopsel sur ses talons, et le vieil anabaptiste monter gravement la côte. Ces souvenirs l'attendrissaient.

« Le mur du réservoir doit être sec maintenant, pensait-il; bientôt il faudra poser le grillage. »

En ce moment, et comme il se perdait au milieu de ces réflexions, Katel entra :

« Monsieur, dit-elle, voici quelque chose que j'ai trouvé dans votre capote d'hiver. »

C'était un papier; il le prit et l'ouvrit.

« Tiens! tiens! fit-il avec une sorte d'émotion, la recette des beignets! Comment ai-je pu oublier cela depuis trois semaines? Décidément je n'ai plus la tête à moi! »

Et regardant la vieille servante :

« C'est une recette pour faire des beignets, mais des beignets délicieux! s'écria-t-il comme attendri. Devine un peu, Katel, qui m'a donné cette recette?

—La grande Frentzel du *Bœuf-Rouge*.

—Frentzel, allons donc! Est-ce qu'elle est capable d'inventer quelque chose, et surtout des beignets pareils? Non.... c'est la petite Sûzel, la fille de l'anabaptiste.

—Oh! dit Katel, cela ne m'étonne pas, cette petite est remplie de bonnes idées.

—Oui, elle est au-dessus de son âge. Tu vas me faire de ces beignets, Katel. Tu suivras la recette exactement, entends-tu, sans cela tout serait manqué.

—Soyez tranquille, Monsieur, soyez tranquille, je vais vous soigner cela. »

[1] Polichinel allemand.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Katel sortit, et Fritz, bourrant une pipe avec soin, se remit à la fenêtre. Alors tout avait changé sous ses yeux; les figures, les mines, les discours, les cris des uns et des autres : c'était comme un coup de soleil sur la place.

Et, rêvant encore à la ferme, il se prit à songer que le séjour des villes n'est vraiment agréable qu'en hiver; qu'il fait bon aussi changer de nourriture quelquefois, car la même cuisine, à la longue, devient insipide. Il se rappela que les bons œufs frais et le fromage blanc, chez l'anabaptiste, lui faisaient plus de plaisir au déjeuné, que tous les petits plats de Katel.

« Si je n'avais pas besoin, en quelque sorte, de faire ma partie de *youker*, de prendre mes chopes, de voir David, Frédéric Schoultz et le gros Hâan, se dit-il, j'aimerais bien passer six semaines ou deux mois de l'année à Meisenthâl. Mais il ne faut pas y songer, mes plaisirs et mes affaires sont ici : c'est fâcheux qu'on ne puisse pas avoir toutes les satisfactions ensemble. »

Ces pensées s'enchaînaient dans son esprit.

Enfin, onze heures ayant sonné, la vieille servante vint dresser la table.

« Eh bien! Katel, lui dit-il en se retournant, et mes beignets?

—Vous avez raison, Monsieur, ils sont tout ce qu'on peut appeler de plus délicat.

—Tu les as réussis?

—J'ai suivi la recette; cela ne pouvait pas manquer.

—Puisqu'ils sont réussis, dit Kobus, tout doit aller ensemble, je descends à la cave chercher une bouteille de *forstheimer*. »

Il sortait son trousseau à la main, quand une idée le fit revenir; il demanda :

« Et la recette?

—Je l'ai dans ma poche, Monsieur.

—Eh bien, il ne faut pas la perdre; donne que je la mette dans le secrétaire; nous serons contents de la retrouver. »

Et, déployant le papier, il se mit à le relire.

« C'est qu'elle écrit joliment bien, fit-il; une écriture ronde, comme moulée! Elle est extraordinaire, cette petite Sûzel, sais-tu?

—Oui, Monsieur, elle est pleine d'esprit. Si vous l'entendiez à la cuisine, quand elle vient, elle a toujours quelque chose pour vous faire rire.

—Tiens! tiens! moi qui la croyais un peu triste.

—Triste! ah bien oui!

—Et qu'est-ce qu'elle dit donc? demanda Kobus, dont la large figure s'épatait d'aise, en pensant que la petite était gaie.

—Qu'est-ce que je sais? Rien que d'avoir passé sur la place, elle a tout vu, et elle vous raconte la mine de chacun, mais d'un air si drôle....

—Je parie qu'elle s'est aussi moquée de moi, s'écria Fritz.

—Oh! pour cela, jamais, Monsieur; du grand Frédéric Schoultz, je ne dis pas, mais de vous....

—Ha! ha! ha! interrompit Kobus, elle s'est moquée de Schoultz! Elle le trouve un peu bête, n'est-ce pas?

—Oh! non, pas justement; je ne peux pas me rappeler.... vous comprenez....

—C'est bon, Katel, c'est bon, » dit-il en s'en allant tout joyeux.

Et jusqu'au bas de l'escalier, la vieille servante l'entendit rire tout haut en répétant : « Cette petite Sûzel me fait du bon sang. »

Quand il revint, la table était mise et le potage servi. Il déboucha sa bouteille, se mit la serviette au menton d'un air de satisfaction profonde, se retroussa les manches et dîna de bon appétit.

Katel vint servir les beignets avant le dessert.

Alors, remplissant son verre, il dit :

« Nous allons voir cela. »

La vieille servante restait près de la table, pour entendre son jugement. Il prit donc un beignet, et le goûta d'abord sans rien dire; puis un autre, puis un troisième; enfin, se retournant, il prononça ces paroles avec poids et mesure :

« Les beignets sont excellents, Katel, excellents! Il est facile de reconnaître que tu as suivi la recette aussi bien que possible. Et cependant, écoute bien ceci, — ce n'est pas un reproche que je veux te faire, — mais ceux de la ferme étaient meilleurs; ils avaient quelque chose de plus fin, de plus délicat, une espèce de parfum particulier, — fit-il en levant le doigt, — je ne peux pas t'expliquer cela; c'était moins fort, si tu veux, mais beaucoup plus agréable.

—J'ai peut-être mis trop de cannelle?

—Non, non, c'est bien, c'est très-bien; mais cette petite Sûzel, vois-tu, a l'inspiration des beignets, comme toi l'inspiration de la dinde farcie aux châtaignes.

—C'est bien possible, Monsieur.

—C'est positif. J'aurais tort de ne pas trouver ces beignets délicieux; mais au-dessus des meilleures choses, il y a ce que le professeur Speck appelle « l'idéal, » cela veut dire quelque chose de poétique, de....

—Oui, Monsieur, je comprends, fit Katel : par exemple comme les saucisses de la mère Hâfen, que personne ne pouvait réussir aussi bien qu'elle, à cause des trois clous de girofle qui manquaient.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Non, ce n'est pas mon idée; rien n'y manque, et malgré tout.... »

Il allait en dire plus, lorsque la porte s'ouvrit et que le vieux rabbin entra :

« Hé! c'est toi, David, s'écria-t-il; arrive donc, et tâche d'expliquer à Katel ce qu'il faut entendre par « l'idéal. »

David, à ces mots, fronça le sourcil.

« Tu veux te moquer de moi? fit-il.

—Non, c'est très-sérieux, dis à Katel pourquoi vous regrettiez tous les carottes et les oignons d'Égypte....

—Écoute, Kobus, s'écria le vieux rebbe, j'arrive, et voilà que tu commences tout de suite par m'attaquer sur les choses saintes; ce n'est pas beau.

—Tu prends tout de travers, *posché-isroel*. Assieds-toi, et, puisque tu ne veux pas que je parle des oignons d'Égypte, qu'il n'en soit plus question. Mais si tu n'étais pas juif....

—Allons, je vois bien que tu veux me chasser.

—Mais non, je dis seulement que si tu n'étais pas juif, tu pourrais manger de ces beignets, et que tu serais forcé de reconnaître qu'ils valent mille fois mieux que la manne, qui tombait du ciel pour vous purger de la lèpre, et des autres maladies que vous aviez attrapées chez les infidèles.

—Ah! maintenant, je m'en vais; c'est aussi trop fort! »

Katel sortit, et Kobus, retenant le vieux rebbe par la manche, ajouta :

« Voyons donc, que diable! assieds-toi. J'éprouve un véritable chagrin.

—Quel chagrin?

—De ce que tu ne puisses pas vider un verre de vin avec moi et goûter ces beignets : quelque chose d'extraordinaire! »

David s'assit en riant à son tour.

« Tu les as inventés, n'est-ce pas? dit-il. Tu fais toujours des inventions pareilles.

—Non, rebbe, non; ce n'est ni moi ni Katel. Je serais fier d'avoir inventé ces beignets, mais rendons à César ce qui est à César : l'honneur en revient à la petite Sûzel.... tu sais, la fille de l'anabaptiste!

—Ah! dit le vieux rebbe, en attachant sur Kobus son œil gris; tiens! tiens! et tu les trouves si bons?

—Délicieux, David!

—Hé! hé! hé! oui.... cette petite est capable de tout.... même de satisfaire un gourmand de ton espèce. »

Puis, changeant de ton :

« Cette petite Sûzel m'a plu d'abord, dit-il; elle est intelligente. Dans trois ou quatre ans, elle connaîtra la cuisine comme ta vieille Katel; elle conduira son mari par le bout du nez; et, si c'est un homme d'esprit, lui-même reconnaîtra que c'était le plus grand bonheur qui pût lui arriver.

—Ha! ha! ha! cette fois, David, je suis d'accord avec toi, fit Kobus, tu ne dis rien de trop. C'est étonnant que le père Christel et la mère Orchel, qui n'ont pas quatre idées dans la tête, aient mis ce joli petit être au monde. Sais-tu qu'elle conduit déjà tout à la ferme?

—Qu'est-ce que je disais? s'écria David, j'en étais sûr! Vois-tu, Kobus, quand une femme a de l'esprit, qu'elle n'est point glorieuse, qu'elle ne cherche pas à rabaisser son mari pour s'élever elle-même, tout de suite elle se rend maîtresse; on est heureux, en quelque sorte, de lui obéir. »

En ce moment, je ne sais quelle idée passa par la tête de Fritz; il observa le vieux rebbe du coin de l'œil et dit :

« Elle fait très-bien les beignets, mais quant au reste....

—Et moi, s'écria David, je dis qu'elle fera le bonheur du brave fermier qui l'épousera, et que ce fermier-là deviendra riche et sera très-heureux! Depuis que j'observe les femmes, et il y a pas mal de temps, je crois m'y connaître; je sais tout de suite ce qu'elles sont et ce qu'elles valent, ce qu'elles seront et ce qu'elles vaudront. Eh bien, cette petite Sûzel m'a plu, et je suis content d'apprendre qu'elle fasse si bien les beignets. »

Fritz était devenu rêveur. Tout à coup il demanda :

« Dis donc, *posché-isroel*, pourquoi donc es-tu venu me voir à midi; ce n'est pas ton heure.

— Ah! c'est juste; il faut que tu me prêtes deux cents florins.

—Deux cents florins? oh! oh! fit Kobus d'un air moitié sérieux et moitié railleur, d'un seul coup, rebbe?

—D'un seul coup.

—Et pour toi?

—C'est pour moi si tu veux, car je m'engage seul de te rembourser la somme, mais c'est pour rendre service à quelqu'un.

—A qui, David?

—Tu connais le père Hertzberg, le colporteur; eh bien, sa fille est demandée en mariage par le fils Salomon; deux braves enfants, fit le vieux rebbe en joignant les mains d'un air attendri; seulement, tu comprends, il faut une petite dot, et Hertzberg est venu me trouver....

—Tu seras donc toujours le même? interrompit Fritz, non content de tes propres dettes, il faut que tu te mettes sur le dos celles des autres?

—Mais Kobus! mais Kobus! s'écria David

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'une voix perçante et pathétique, le nez courbé et les yeux tournés en louchant vers le sol, si tu voyais ces chers enfants! Comment leur refuser le bonheur de la vie? Et d'ailleurs le père Hertzberg est solide, il me remboursera dans un an ou deux, au plus tard.

—Tu le veux, dit Fritz en se levant, soit; mais, écoute : tu payeras des intérêts cette fois, cinq pour cent. Je veux bien te prêter sans intérêt, mais aux autres....

—Eh! mon Dieu, qui te dit le contraire, fit David, pourvu que ces pauvres enfants soient heureux! le père me rendra les cinq pour cent. »

Kobus ouvrit son secrétaire, compta deux cents florins sur la table, pendant que le vieux rebbe regardait avec impatience; puis il sortit le papier, l'écritoire, la plume, et dit :

« Allons, David, vérifie le compte.

—C'est inutile, j'ai regardé et tu comptes bien.

—Non, non, compte! »

Alors le vieux rebbe compta, fourrant les piles dans la grande poche de sa culotte, avec une satisfaction visible.

« Maintenant, assieds-toi là, et fais mon billet à cinq pour cent. Et souviens-toi que si tu n'es pas content de mes plaisanteries, je puis te mener loin avec ce morceau de papier. »

David, souriant de bonheur, se mit à écrire. Fritz regardait par-dessus son épaule, et, le voyant près de marquer les cinq pour cent :

« Halte! fit-il, vieux *posché-isroel*, halte!

—Tu en veux six?

—Ni six, ni cinq. Est-ce que nous ne sommes pas de vieux amis? Mais tu ne comprends rien à la plaisanterie; il faut toujours être grave avec toi, comme un âne qu'on étrille. »

Le vieux rebbe alors se leva, lui serra la main et dit tout attendri :

« Merci, Kobus. »

Puis il s'en alla.

« Brave homme! faisait Fritz en le voyant remonter la rue, le dos courbé et la main sur sa poche; le voilà qui court chez l'autre, comme s'il s'agissait de son propre bonheur; il voit les enfants heureux, et rit tout bas une larme dans l'œil. »

Sur cette réflexion, il prit sa canne et sortit pour aller lire son journal.

X

Deux ou trois jours après, un soir, au casino, on causait par hasard des anciens temps. Le gros percepteur Hâan célébrait les mœurs d'autrefois: les promenades en traîneaux, l'hiver; le bon papa Christian, dans sa houppelande doublée de renard et ses grosses bottes fourrées d'agneau, le bonnet de loutre tiré sur les oreilles, et les gants jusqu'aux coudes, conduisant toute sa famille à la cime du Rothalps, admirer les bois couverts de givre; et les jeunes gens de la ville suivant à cheval la promenade, et jetant à la dérobée un regard d'amour sur la jolie couvée de jeunes filles, enveloppées de leurs pèlerines, le petit nez rose enfoui dans le minon de cygne plus blanc que la neige.

« Ah! le bon temps, disait-il. Bientôt après, toute la ville apprenait que le jeune conseiller Lobstein, ou M. le tabellion Müntz, était fiancé avec la petite Lotchen, la jolie Rosa, ou la grande Wilhelmine; et c'était au milieu des neiges que l'amour avait pris naissance, sous l'œil même des parents. D'autres fois on se réunissait dans la Madame-Hüte [1], en pleine foire; tous les rangs se confondaient : la noblesse, la bourgeoisie, le peuple. On ne s'inquiétait pas de savoir si vous étiez comte ou baron, mais bon valseur. Allez donc trouver un abandon pareil de nos jours! Depuis qu'on fait tant de nouveaux nobles, ils ont toujours peur qu'on les confonde avec la populace. »

Hâan vantait aussi les petits concerts, la bonne musique de chambre élégante et naïve des vieux temps, à laquelle on a substitué le fracas des grandes ouvertures, et la mélodie sombre des symphonies.

Rien qu'à l'entendre, il vous semblait voir le vieux conseiller Baumgarten, en perruque poudrée à frimas et grand habit carré, le violoncelle appuyé contre la jambe et l'archet en équerre sur les cordes, mademoiselle Séraphia Schmidt au clavecin, entre les deux candélabres, les violons penchés tout autour, l'œil sur le cahier, et plus loin, le cercle des amis dans l'ombre.

Ces images touchaient tout le monde, et le grand Schoultz lui-même, se balançant sur sa chaise, un de ses genoux pointus entre les mains et les yeux au plafond, s'écriait :

« Oui, oui, ces temps sont loin de nous! C'est pourtant vrai, nous vieillissons... Quels souvenirs tu nous rappelles, Hâan, quels souvenirs! Tout cela ne nous fait pas jeunes. »

Kobus, en retournant chez lui par la rue des Capucins, avait la tête pleine des idées de Hâan :

« Il a raison, se disait-il, nous avons vu ces choses qui nous paraissent reculées d'un siècle. »

[1] Salle de danse.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Et regardant les étoiles, qui tremblotaient dans le ciel immense, il pensait :

« Tout cela reste en place, tout cela revient aux mêmes époques; il n'y a que nous qui changions. Quelle terrible aventure de changer un peu tous les jours, sans qu'on s'en aperçoive! De sorte qu'à la fin du compte on est tout gris, tout ratatiné, et qu'on produit aux yeux du nouveau monde qui passe l'effet de ces vieilles défroques, ou de ces respectables perruques dont parlait Hâan tout à l'heure. On a beau faire, il faut que cela nous arrive comme aux autres. »

Ainsi rêvait Fritz en entrant dans sa chambre, et, s'étant couché, ces idées le suivirent encore quelque temps, puis il s'endormit.

Le lendemain il n'y songeait plus, quand ses yeux tombèrent sur le vieux clavecin entre le buffet et la porte. C'était un petit meuble en bois de rose, à pieds grêles terminés en poire, et qui n'avait que cinq octaves. Depuis trente ans il restait là; Katel y disposait ses assiettes avant le dîné, et Kobus y jetait ses habits. A force de le voir, il n'y pensait plus; mais alors il lui sembla le retrouver après une longue absence. Il s'habilla tout rêveur; puis, regardant par la fenêtre, il vit Katel dehors, en train de faire ses provisions au marché. S'approchant aussitôt du clavecin, il l'ouvrit et passa les doigts sur ses touches jaunes : un son grêle s'échappa du petit meuble, et le bon Kobus, en moins d'une seconde, revit les trente années qui venaient de s'écouler. Il se rappela madame Kobus, sa mère, une femme jeune encore, à la figure longue et pâle, jouant du clavecin; M. Kobus, le juge de paix, assis auprès d'elle, son tricorne au bâton de la chaise, écoutant, et lui, Fritz, tout petit, assis à terre avec le cheval de carton, criant : « Hue! hue! » pendant que le bonhomme levait le doigt et faisait : « Chut! » Tout cela lui passa devant les yeux, et bien d'autres choses encore.

Il s'assit, essaya quelques vieux airs et joua le *Troubadour* et l'antique romance du *Croisé*.

« Je n'aurais jamais cru me rappeler une seule note, se dit-il; c'est étonnant comme ce vieux clavecin a gardé l'accord; il me semble l'avoir entendu hier. »

Et, se baissant, il se mit à tirer les vieux cahiers de leur caisse : le *Siége de Prague*, la *Cenerentola*, l'ouverture de la *Vestale* et puis les vieilles romances d'amour, de petits airs gais, mais toujours de l'amour : l'amour qui rit et l'amour qui pleure; rien en deçà, rien au delà!

Kobus, deux ou trois mois avant, n'aurait pas manqué de se faire du bon sang, avec tous ces Lucas aux jarretières roses, et ces Arthurs au plumet noir; il avait lu jadis *Werther*, et s'était tenu les côtes tout le long de l'histoire; mais maintenant il trouva cela fort beau.

« Hâan a bien raison, se disait-il, on ne fait plus d'aussi jolis couplets :

Rosette,
Si bien faite,
Donne-moi ton cœur, ou je vas mourir!

« Comme c'est simple, comme c'est naturel.

Donne-moi ton cœur, ou je vas mourir!

« A la bonne heure! voilà de la poésie; cela dit des choses profondes, dans un langage naïf. Et la musique! »

Il se mit à jouer en chantant :

Rosette,
Si bien faite,
Donne-moi ton cœur, ou je vas mourir!

Il ne se lassait pas de répéter la vieille romance, et cela durait bien depuis vingt minutes, lorsqu'un petit bruit s'entendit à la porte; quelqu'un frappait.

« Voici David, se dit-il en refermant bien vite le clavecin; c'est lui qui rirait, s'il m'entendait chanter *Rosette!* »

Il attendit un instant, et, voyant que personne n'entrait, il alla lui-même ouvrir. Mais qu'on juge de sa surprise en apercevant la petite Sûzel, toute rose et toute timide, avec son petit bonnet blanc, son fichu bleu de ciel et son panier, qui se tenait là derrière la porte.

« Eh! c'est toi, Sûzel! fit-il comme émerveillé.

—Oui, monsieur Kobus, dit la petite; depuis longtemps j'attends Mlle Katel dans la cuisine, et, comme elle ne vient pas, j'ai pensé qu'il fallait tout de même faire ma commission avant de partir.

—Quelle commission donc, Sûzel?

—Mon père m'envoie vous prévenir que les grilles sont arrivées, et qu'on n'attend que vous pour les mettre.

—Comment! il t'envoie exprès pour cela?

—Oh! j'ai encore à dire au juif Schmoule qu'il doit venir chercher les bœufs, s'il ne veut pas payer la nourriture.

—Ah! les bœufs sont vendus?

—Oui, monsieur Kobus, trois cent cinquante florins.

—C'est un bon prix. Mais entre donc, Sûzel, tu n'as pas besoin de te gêner

—Oh! je ne me gêne pas.

—Si, si.... tu te gênes, je le vois bien, sans cela tu serais entrée tout de suite. Tiens, assieds-toi là. »

Il lui avançait une chaise, et rouvrait le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Sans cela je croirais que tu es fâchée contre moi. (Page 27.)

clavecin d'un air de satisfaction extraordinaire :

« Et tout le monde se porte bien là-bas, le père Christel, la mère Orchel?

—Tout le monde, monsieur Kobus, Dieu merci. Nous serions bien contents si vous pouviez venir.

—Je viendrai, Sûzel; demain ou après, bien sûr, j'irai vous voir. »

Fritz avait alors une grande envie de jouer devant Sûzel; il la regardait en souriant et finit par lui dire :

« Je jouais tout à l'heure de vieux airs, et je chantais. Tu m'as peut-être entendu de la cuisine; ça t'a bien fait rire, n'est-ce pas?

—Oh! monsieur Kobus, au contraire, ça me rendait toute triste; la belle musique me rend toujours triste. Je ne savais pas qui faisait cette belle musique.

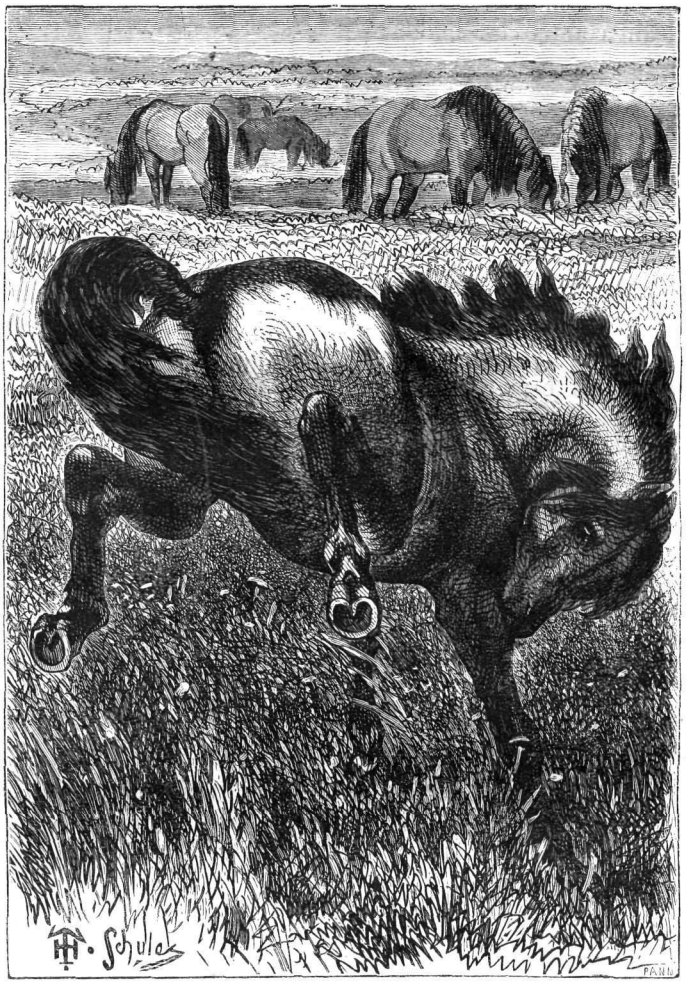
—Attends, dit Fritz, je vais te jouer quelque chose de gai pour te réjouir. »

Il était heureux de montrer son talent à Sûzel, et commença la *Reine de Prusse*. Ses doigts sautaient d'un bout du clavecin à l'autre, il marquait la mesure du pied, et, de temps en temps, regardait la petite dans le miroir en face, en se pinçant les lèvres comme il arrive lorsqu'on a peur de faire de fausses notes. On aurait dit qu'il jouait devant toute la ville. Sûzel, elle, ses grands yeux bleus écarquillés d'admiration, et sa petite bouche rose entr'ouverte, semblait en extase.

Et quand Kobus eut fini sa valse, et qu'il se retourna tout content de lui-même :

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Cette herbe est trop grossière pour moi. (Page 30.)

« Oh ! que c'est beau, dit-elle, que c'est beau !

—Bah ! fit-il, ça, ce n'est encore rien. Mais tu vas entendre quelque chose de magnifique, le *Siége de Prague;* on entend rouler les canons; écoute un peu. »

Il se mit alors à jouer le *Siége de Prague* avec un enthousiasme extraordinaire; le vieux clavecin bourdonnait et frissonnait jusque dans ses petites jambes. Et quand Kobus entendait la petite Sûzel soupirer tout bas : « Oh ! que c'est beau ! » cela lui donnait une ardeur, mais une ardeur vraiment incroyable; il ne se sentait plus de bonheur.

Après le *Siége de Prague,* il joua la *Cenerentola ;* après la *Cenerentola*, la grande ouverture de la *Vestale;* et puis, comme il ne savait plus que jouer, et que Sûzel disait toujours : « Oh ! que c'est beau, monsieur Kobus ! oh ! quelle belle musique vous faites ! » il s'écria :

« Oui, c'est beau ; mais si je n'étais pas enrhumé, je te chanterais quelque chose, et c'est alors que tu verrais, Sûzel ! Mais c'est égal, je vais essayer tout de même ; seulement je suis enrhumé, c'est dommage. »

Et tout en parlant de la sorte, il se mit à chanter d'une voix aussi claire qu'un coq qui s'éveille au milieu de ses poules :

Rosette,
Si bien faite,
Donne-moi ton cœur, ou je vas mourir !

Il balançait la tête *lentement*, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, et chaque fois qu'il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

arrivait à la fin d'un couplet, pendant une demi-heure il répétait d'un ton lamentable, en se penchant au dos de sa chaise, le nez en l'air, et en se balançant comme un malheureux :

Donne-moi ton cœur,
Donne-moi ton cœur...
Ou je vas mourir... je vas mourir.
Je vas mourir... mourir... mourir... !

de sorte qu'à la fin la sueur lui coulait sur la figure.

Sûzel, toute rouge, et comme honteuse d'une pareille chanson, se penchait sans oser le regarder ; et Kobus s'étant retourné pour lui entendre dire : « Que c'est beau ! que c'est beau ! » il la vit ainsi soupirant tout bas, les mains sur ses genoux, les yeux baissés.

Alors lui-même, se regardant par hasard dans le miroir, s'aperçut qu'il devenait pourpre, et ne sachant que faire dans une circonstance aussi surprenante, il passa les doigts du haut en bas et du bas en haut du clavecin, en soufflant dans ses joues et criant : « Prrouh ! prrouh ! » les cheveux droits sur la tête.

Au même instant, Katel refermait la porte de la cuisine, il l'entendit, et, se levant, il se mit à crier : « Katel ! Katel ! » d'une voix d'homme qui se noie.

Katel entra :

« Ah ! c'est bon, fit-il. Tiens... voilà Sûzel qui t'attend depuis une heure. »

Et comme Sûzel alors levait sur lui ses grands yeux troublés, il ajouta :

« Oui, nous avons fait de la musique.... ce sont de vieux airs.... ça ne vaut pas le diable !... Enfin, enfin, j'ai fait comme j'ai pu.... On ne saurait tirer une bonne mouture d'un mauvais sac. »

Sûzel avait repris son panier et s'en allait avec Katel, disant : « Bonjour, monsieur Kobus ! » d'une voix si douce, qu'il ne sut que répondre, et resta plus d'une minute comme enraciné au milieu de la salle, regardant vers la porte, tout effaré ; puis il se prit à dire :

« Voilà de belles affaires, Kobus ! tu viens de te distinguer sur cette maudite patraque.... Oui.... oui.... c'est du beau.... tu peux t'en vanter.... ça te va bien à ton âge. Que le diable soit de la musique ! S'il m'arrive encore de jouer seulement *Père capucin*, je veux qu'on me torde le cou ! »

Alors il prit sa canne et son chapeau sans attendre le déjeuné, et sortit faire un tour sur les remparts, pour réfléchir à son aise sur les choses surprenantes qui venaient de s'accomplir.

XI

On peut s'imaginer les réflexions que fit Kobus sur les remparts. Il se promenait derrière la Manutention, la tête penchée, la canne sous le bras, regardant à droite et à gauche si personne ne venait. Il lui semblait que chacun allait découvrir son état au premier coup d'œil.

« Un vieux garçon de trente-six ans amoureux d'une petite fille de dix-sept, quelle chose ridicule ! se disait-il. Voilà donc d'où venaient tes ennuis, Fritz, tes distractions et tes rêveries depuis trois semaines ! voilà pourquoi tu perdais toujours à la brasserie, pourquoi tu n'avais plus la tête à toi dans la cave, pourquoi tu bâillais à ta fenêtre comme un âne, en regardant le marché. Peut-on être aussi bête à ton âge ?

« Encore, si c'était de la veuve Windling ou de la grande Salomé Rœdig que tu sois amoureux, cela pourrait aller. Il vaudrait mieux te pendre mille fois, que de te marier avec l'une d'elles ; mais au moins, aux yeux des gens, un pareil mariage serait raisonnable. Mais être amoureux de la petite Sûzel, la fille de ton propre fermier, une enfant, une véritable enfant, qui n'est ni de ton rang, ni de ta condition, et dont tu pourrais être le père, c'est trop fort ! C'est tout à fait contre nature, ça n'a pas même le sens commun. Si par malheur quelqu'un s'en doutait, tu n'oserais plus te montrer au *Grand-Cerf*, au *casino*, nulle part. C'est alors qu'on se moquerait de toi, Fritz, de toi qui t'es tant moqué des autres. Ce serait l'abomination de la désolation ; le vieux David lui-même, malgré son amour du mariage, te rirait au nez ; il t'en ferait des apologues ! il t'en ferait !

« Allons, allons, c'est encore un grand bonheur que personne ne sache rien, et que tu te sois aperçu de la chose à temps. Il faut étouffer tout cela, déraciner bien vite cette mauvaise herbe de ton jardin. Tu seras peut-être un peu triste trois ou quatre jours, mais le bon sens te reviendra. Le vieux vin te consolera, tu donneras des dîners, tu feras des tours aux environs dans la voiture de Hâan. Et justement, avant-hier il m'engageait, pour la centième fois, à l'accompagner en perception. C'est cela, nous causerons, nous rirons, nous nous ferons du bon sang, et dans une quinzaine tout sera fini. »

Deux hussards s'approchaient alors, bras

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dessus bras dessous avec leurs amoureuses. Kobus les vit venir de loin, sur le bastion de l'hôpital, et descendit dans la rue des Ferrailles, pour retourner à la maison.

« Je vais commencer par écrire au père Christel de poser le grillage, se dit-il, et de remplir le réservoir lui-même. Si l'on me rattrape à retourner au Meisenthâl, ce sera dans la semaine des quatre jeudis. »

Lorsqu'il rentra, Katel dressait la table. Sûzel était partie depuis longtemps. Fritz ouvrit son secrétaire, écrivit au père Christel qu'il ne pouvait pas venir, et qu'il le chargeait de poser le grillage lui-même; puis il cacheta la lettre, s'assit à table et dîna sans rien dire.

Après le dîné, il ressortit vers une heure et se rendit chez Hâan, qui demeurait à l'hôtel de la *Cigogne*, en face des halles. Hâan était dans son petit bureau rempli de tabac, la pipe aux lèvres, il préparait des sacs et serrait dans un fourreau de cuir de grands registres reliés en veau. Son garçon Gaysse l'aidait :

« Hé! Kobus ! s'écria-t-il, d'où me vient ta visite ? Je ne te vois pas souvent ici.

—Tu m'as dit, avant-hier, que tu partais en tournée, répondit Fritz en s'asseyant au coin de la table.

—Oui, demain matin, à cinq heures; la voiture est commandée. Tiens, regarde ! Je viens justement de préparer mon livre à souches et mes sacs. J'en aurai pour sept ou huit jours.

—Eh bien, je t'accompagne.

—Tu m'accompagnes ! s'écria Hâan d'une voix joyeuse, en frappant de ses grosses mains carrées sur la table. Enfin, enfin, tu finis par te décider une fois, ça n'est pas malheureux... Ha ! ha ! ha ! »

Et, plein d'enthousiasme, il jeta son petit bonnet de soie noire de côté, s'ébouriffa les cheveux sur sa grosse tête rouge à demi chauve, et se mit à crier :

« A la bonne heure !... à la bonne heure !... Nous allons nous faire du bon sang!

—Oui, le temps m'a paru favorable, dit Fritz.

—Un temps magnifique, s'écria Hâan, en écartant les rideaux derrière son fauteuil, un temps d'or, un temps comme on n'en a pas vu depuis dix ans. Nous partirons demain au petit jour, nous courrons le pays.... c'est décidé.... mais ne va pas te dédire !

—Sois tranquille.

—Ah ! ma foi, s'écria le gros homme, tu ne pouvais pas me faire un plus grand plaisir. — Gaysse ! Gaysse !

—Monsieur !

—Ma capote ! tenez.... pendez ma robe de chambre derrière la porte. Vous fermerez le bureau, et vous donnerez la clef à la mère Lehr. Nous allons au *Grand-Cerf*, Kobus ?

—Oui, prendre des chopes; il n'y a pas de bonne bière en route.

—Pourquoi pas ? A Hackmatt, elle est bonne.

—Alors tu n'as plus rien à préparer, Hâan ?

—Non, tout est prêt. Ah ! dis donc, si tu voulais mettre deux ou trois chemises et des bas dans ma valise.

—J'aurai la mienne.

—Eh bien, en route ! » s'écria Hâan, en prenant son bras.

Ils sortirent, et le gros percepteur se mit à énumérer les villages qu'ils auraient à voir, dans la plaine et dans la montagne :

« Dans la plaine, à Hackmatt, à Mittelbronn, à Lixheim, c'est tout pays protestant, tous gens riches, bien établis, belles maisons, bons vins, bonne table, bon lit. Nous serons comme des coqs en pâte les six premiers jours; pas de difficulté pour la perception, les sommes du roi sont prêtes d'avance. Et seulement à la fin, nous aurons un petit coin de pays, le Wildland, une espèce de désert, où l'on ne voit que des croix sur la route, et où les voyageurs tirent la langue d'une aune; mais ne crains rien, nous ne mourrons pas de faim tout de même.»

Fritz écoutait en riant, et c'est ainsi qu'ils entrèrent à la brasserie du *Grand-Cerf*. Là, les choses se passèrent comme toujours : on joua, on but des chopes, et, vers sept heures, chacun retourna chez soi pour souper.

Kobus, en traversant sa petite allée, entra dans la cuisine, selon son habitude, pour voir ce que Katel lui préparait. Il vit la vieille servante assise au coin de l'âtre, sur un tabouret de bois, un torchon sur les genoux, en train de graisser ses souliers de fatigue.

« Qu'est-ce que tu fais donc là ? dit-il.

—Je graisse vos gros souliers pour aller à la ferme, puisque vous partez demain ou après.

—C'est inutile, dit Fritz, je n'irai pas; j'ai d'autres affaires.

—Vous n'irez pas ? fit Katel toute surprise; c'est le père Christel, Sûzel et tout le monde, qui vont avoir de la peine, Monsieur !

—Bah ! ils se sont passés de moi jusqu'à présent, et j'espère, avec l'aide de Dieu, qu'ils s'en passeront encore. J'accompagne Hâan dans sa tournée, pour régler quelques comptes. Et, puisque je me le rappelle maintenant, il y a une lettre sur la cheminée pour Christel; tu enverras demain le petit Yéri la porter, et ce soir tu mettras dans ma valise trois chemises et tout ce qu'il faut pour rester quelques jours dehors.

—C'est bon, Monsieur. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Kobus entra dans la salle à manger, tout fier de sa résolution, et, ayant soupé d'assez bon appétit, il se coucha, pour être prêt à partir de grand matin.

Il était à peine cinq heures, et le soleil commençait à poindre au milieu des grandes vapeurs du Losser, lorsque Fritz Kobus et son ami Hâan, accroupis dans un vieux char à bancs tressé d'osier, en forme de corbeille, à l'ancienne mode du pays, sortirent au grand trot par la porte de Hildebrandt, et se mirent à rouler sur la route de Hunebourg à Michelsberg.

Hâan avait sa grande houppelande de castorine et son bonnet de renard à longs poils, la queue flottant sur le dos, Kobus, sa belle capote bleue, son gilet de velours à carreaux verts et rouges, et son large feutre noir.

Quelques vieilles, le balai à la main, les regardaient passer en disant : « Ils vont ramasser l'argent des villages; ça prouve qu'il est temps d'apprêter notre magot; la note des portes et fenêtres va venir. Quel gueux que ce Hâan ! Penser que tout le monde doit s'échiner pour lui, qu'il n'en a jamais assez, et que la gendarmerie le soutient ! »

Puis elles se remettaient à balayer de mauvaise humeur.

Une fois hors de l'avancée, Hâan et Kobus se trouvèrent dans les brouillards de la rivière.

« Il fait joliment frais ce matin, dit Kobus.

—Ha ! ha ! ha ! répondit Hâan en claquant du fouet, je t'en avais bien prévenu hier. Il fallait mettre ta camisole de laine; maintenant, allonge-toi dans la paille, mon vieux, allonge-toi. — Hue ! Foux, hue !

—Je vais fumer une pipe, dit Kobus, cela me réchauffera. »

Il battit le briquet, tira sa grande pipe de porcelaine d'une poche de côté, et se mit à fumer gravement.

Le cheval, une grande haridelle du Mecklembourg, trottait les quatre fers en l'air, les arbres suivaient les arbres, les broussailles les broussailles. Hâan ayant déposé le fouet dans un coin, sous son coude, fumait aussi tout rêveur, comme il arrive au milieu des brouillards, où l'on ne voit pas les choses clairement.

Le soleil jaune avait de la peine à dissiper ces masses de brume, le Losser grondait derrière le talus de la route; il était blanc comme du lait, et, malgré son bruit sourd, il semblait dormir sous les grands saules.

Parfois, à l'approche de la voiture, un martin-pêcheur jetait son cri perçant et filait; puis une alouette se mettait à gazouiller quelques notes. En regardant bien, on voyait ses ailes grises s'agiter en accent circonflexe à quelques pieds au-dessus des champs, mais elle redescendait au bout d'une seconde, et l'on n'entendait plus que le bourdonnement de la rivière et le frémissement des peupliers.

Kobus éprouvait alors un véritable bien-être; il se réjouissait et se glorifiait de la résolution qu'il avait prise d'échapper à Sùzel par une fuite héroïque; cela lui semblait le comble de la sagesse humaine.

« Combien d'autres, pensait-il, se seraient endormis dans ces guirlandes de roses, qui t'entouraient de plus en plus, et qui, finalement, n'auraient été que de bonnes cordes, semblables à celles que la vertueuse Dalila tressait pour Samson ! Oui, oui, Kobus, tu peux remercier le ciel de ta chance; te voilà libre encore une fois comme un oiseau dans l'air; et, par la suite des temps, jusqu'au sein de la vieillesse, tu pourras célébrer ton départ de Hunebourg, à la façon des Hébreux, qui se rappelaient toujours avec attendrissement les vases d'or et d'argent de l'Égypte; ils abandonnèrent les choux, les raves et les oignons de leur ménage, pour sauver le tabernacle; tu suis leur exemple, et le vieux Sichel lui-même serait émerveillé de ta rare prudence. »

Toutes ces pensées, et mille autres non moins judicieuses, passaient par la tête de Fritz; il se croyait hors de tout péril, et respirait l'air du printemps dans une douce sécurité. Mais le Seigneur Dieu, sans doute fatigué de sa présomption naturelle, avait résolu de lui faire vérifier la sagesse de ce proverbe : « Cache-« toi, fuis, dérobe-toi sur les monts et dans la « plaine, au fond des bois ou dans un puits, « je te découvre et ma main est sur toi ! »

A la Steinbach, près du grand moulin, ils rencontrèrent un baptême qui se rendait à l'église Saint-Blaise : le petit poupon rose sur l'oreiller blanc, la sage-femme, fière avec son grand bonnet de dentelle, et les autres gais comme des pinsons; — à Hoheim, une paire de vieux qui célébraient la cinquantaine dans un pré; ils dansaient au milieu de tout le village; le ménétrier, debout sur une tonne, soufflait dans sa clarinette, ses grosses joues rouges gonflées jusqu'aux oreilles, le nez pourpre et les yeux à fleur de tête; on riait, on trinquait; le vin, la bière, le kirschenwasser coulaient sur les tables; chacun battait la mesure; les deux vieux, les bras en l'air, valsaient la face riante; et les bambins, réunis autour d'eux, poussaient des cris de joie qui montaient jusqu'au ciel. A Frankenthâl, une noce montait les marches de l'église, le garçon d'honneur en tête, la poitrine couverte d'un bouquet

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

en pyramide, le chapeau garni de rubans de mille couleurs, puis les jeunes mariés tout attendris, les vieux papas riant dans leur barbe grise, les grosses mères épanouies de satisfaction.

C'était merveilleux de voir ces choses, et cela vous donnait à penser plus qu'on ne peut dire.

Ailleurs, de jeunes garçons et de jeunes filles de quinze à seize ans cueillaient des violettes le long des haies, au bord de la route; on voyait à leurs yeux luisants qu'ils s'aimeraient plus tard. Ailleurs, c'était un conscrit que sa fiancée accompagnait sur la route, un petit paquet sous le bras; de loin, on les entendait qui se juraient l'un à l'autre de s'attendre. — Toujours, toujours cette vieille histoire de l'amour, sous mille et mille formes différentes; on aurait dit que le diable lui-même s'en mêlait.

C'était justement cette saison du printemps où les cœurs s'éveillent, où tout renaît, où la vie s'embellit, où tout nous invite au bonheur, où le ciel fait des promesses innombrables à ceux qui s'aiment! Partout Kobus rencontrait quelque spectacle de ce genre, pour lui rappeler Sûzel, et chaque fois il rougissait, il rêvait, il se grattait l'oreille et soupirait. Il se disait en lui-même : « Que les gens sont bêtes de se marier! Plus on voyage et plus on reconnaît que les trois quarts des hommes ont perdu la tête, et que, dans chaque ville, cinq ou six vieux garçons ont seuls conservé le sens commun. Oui, c'est positif... la sagesse n'est pas à la portée de tout le monde, on doit se féliciter beaucoup d'être du petit nombre des élus. »

Arrivaient-ils dans un village, tandis que Hâan s'occupait de sa perception, qu'il recevait l'argent du roi et délivrait des quittances, l'ami Fritz s'ennuyait; ses rêveries touchant la petite Sûzel augmentaient, et finalement, pour se distraire, il sortait de l'auberge et descendait la grande rue, regardant à droite et à gauche les vieilles maisons avec leurs poutrelles sculptées, leurs escaliers extérieurs, leurs galeries de bois vermoulu, leurs pignons couverts de lierre, leurs petits jardins enclos de palissades, leurs basses-cours, et, derrière tout cela, les grands noyers, les hauts marronniers dont le feuillage éclatant moutonnait au-dessus des toits. L'air plein de lumière éblouissante, les petites ruelles où se promenaient des régiments de poules et de canards barbotant et caquetant; les petites fenêtres à vitres hexagones, ternies de poussière grise ou nacrées par la lune; les hirondelles, commençant leur nid de terre à l'angle des fenêtres, et filant comme des flèches à travers les rues; les enfants, tout blonds, tressant la corde de leur fouet; les vieilles, au fond des petites cuisines sombres, aux marches concassées, regardant d'un air de bienveillance; les filles, curieuses, se penchant aussi pour voir : tout passait devant ses yeux sans pouvoir le distraire.

Il allait, regardant et regardé, songeant toujours à Sûzel, à sa collerette, à son petit bonnet, à ses beaux cheveux, à ses bras dodus; puis au jour où le vieux David l'avait fait asseoir à table entre eux deux; au son de sa voix, quand elle baissait les yeux, et ensuite à ses beignets, ou bien encore aux petites taches de crème qu'elle avait certain jour à la ferme; enfin à tout : — il revoyait tout cela sans le vouloir!

C'est ainsi que, le nez en l'air, les mains dans ses poches, il arrivait au bout du village, dans quelque sillon de blé, dans un sentier qui filait entre des champs de seigle ou de pommes de terre. Alors la caille chantait l'amour, la perdrix appelait son mâle, l'alouette célébrait dans les nuages le bonheur d'être mère; derrière, dans les ruelles lointaines, le coq lançait son cri de triomphe; les tièdes bouffées de la brise portaient, semaient partout les graines innombrables qui doivent féconder la terre : l'amour, toujours l'amour! Et, par-dessus tout cela, le soleil splendide, le père de tous les vivants, avec sa large barbe fauve et ses longs bras d'or, embrassant et bénissant tout ce qui respire! Ah! quelle persécution abominable! Faut-il être malheureux pour rencontrer partout, partout la même idée, la même pensée et les mêmes ennuis! Allez donc vous débarrasser d'une espèce de teigne qui vous suit partout, et qui vous cuit d'autant plus qu'on se remue. Dieu du ciel, à quoi pourtant les hommes sont exposés!

« C'est bien étonnant, se disait le pauvre Kobus, que je ne sois pas libre de penser à ce qui me plaît, et d'oublier ce qui ne me convient pas. Comment! toutes les idées d'ordre, de bon sens et de prévoyance, sont abolies dans ma cervelle, lorsque je vois des oiseaux qui se becquettent, des papillons qui se poursuivent, de véritables enfantillages, des choses qui n'ont pas le sens commun! Et je songe à Sûzel, je radote en moi-même, je me trouve malheureux, quand rien ne me manque, quand je mange bien et que je bois bien! Allons, allons, Fritz, c'est trop fort; secoue cela, fais-toi donc une raison! »

C'est comme s'il avait voulu raisonner contre la goutte et le mal de dents.

Le pire de tout, quand il marchait ainsi dans les petits sentiers, c'est qu'il lui semblait entendre le vieux David nasiller à son oreille:

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Hé ! Kobus, il faut y passer... tu feras comme les autres.... Hé ! hé ! hé ! Je te le dis, Fritz, ton heure est proche ! — Que le diable t'emporte ! » pensait-il.

Mais, d'autres fois, avec une résignation douloureuse et mélancolique :

« Peut-être, Fritz, se disait-il en lui-même, peut-être qu'à tout prendre les hommes sont faits pour se marier... puisque tout le monde se marie. Des gens mal intentionnés, poussant les choses encore plus loin, pourraient même soutenir que les vieux garçons ne sont pas les sages, mais au contraire les fous de la création, et qu'en y regardant de près, ils se comportent comme les frelons de la ruche. »

Ces idées n'étaient que des éclairs qui l'ennuyaient beaucoup ; il en détournait la vue, et s'indignait contre les gens capables d'avoir d'autres théories que celles de la paix, du calme et du repos, dont il avait fait la base de son existence. Et chaque fois qu'une idée pareille lui traversait la tête, il se hâtait de répondre :

« Quand notre bonheur ne dépend plus de nous, mais du caprice d'une femme, alors tout est perdu; mieux vaudrait se pendre, que d'entrer dans une pareille galère ! »

Enfin, au bout de toutes ces excursions, entendant au loin, du milieu des champs, l'horloge du village, il revenait émerveillé de la rapidité du temps.

« Hé, te voilà ! lui criait le gros percepteur; je suis en train de terminer mes comptes; tiens, assieds-toi, c'est l'affaire de dix minutes. »

La table était couverte de piles de florins et de thalers, qui grelottaient à la moindre secousse. Hâan, courbé sur son registre, faisait son addition. Puis, la face épanouie, il laissait tomber les piles d'écus dans un sac d'une aune, qu'il ficelait avec soin, et déposait à terre près d'une pile d'autres. Enfin, quand tout était réglé, les comptes vérifiés et les rentrées abondantes, il se retournait tout joyeux, et ne manquait pas de s'écrier :

« Regarde, voilà l'argent des armées du roi ! En faut-il de ce gueux d'argent pour payer les armées de Sa Majesté, ses conseillers, et tout ce qui s'ensuit, ha ! ha ! ha ! Il faut que la terre sue de l'or et les gens aussi. Quand donc diminuera-t-on les gros bonnets, pour soulager le pauvre monde ? Ça ne m'a pas l'air d'être de sitôt, Kobus, car les gros bonnets sont ceux que Sa Majesté consulterait d'abord sur l'affaire. »

Alors il se prenait le ventre à deux mains pour rire à son aise, et s'écriait :

« Quelle farce ! quelle farce ! Mais tout cela ne nous regarde pas, je suis en règle. Que prends-tu ?

— Rien, Hâan, je n'ai envie de rien.

— Bah ! cassons une croûte pendant qu'on attellera le cheval ; un verre de vin vous fait toujours voir les choses en beau. Quand on a des idées mélancoliques, Fritz, il faut changer les verres de ses lunettes, et regarder l'univers par le fond d'une bouteille de *gleiszeller* ou d'*umstein*. »

Il sortait pour faire atteler le cheval et solder le compte de l'auberge ; puis il venait prendre un verre avec Kobus ; et, tout étant terminé, les sacs rangés dans la caisse du char à bancs garnie de tôle, il claquait du fouet, et se mettait en route pour un autre village.

Voilà comment l'ami Fritz passait le temps en route ; ce n'était pas toujours gaiement, comme on voit. Son remède ne produisait pas tous les heureux effets qu'il en avait attendus, bien s'en faut.

Mais ce qui l'ennuyait encore plus que tout le reste, c'était le soir, dans ces vieilles auberges de village, silencieuses après neuf heures, où pas un bruit ne s'entend, parce que tout le monde est couché, c'était d'être seul avec Hâan après soupé, sans avoir même la ressource de faire sa partie de *youker*, ou de vider des chopes, attendu que les cartes manquaient, et que la bière tournait au vinaigre. Alors ils se grisaient ensemble avec du *schnaps* ou du vin d'Ekersthâl. Mais Fritz, depuis sa fuite de Hunebourg, avait le vin singulièrement triste et tendre ; même ce petit verjus, qui ferait danser des chèvres, lui tournait les idées à la mélancolie. Il racontait de vieilles histoires : l'histoire du mariage de son grand-père Niclausse, avec sa grand'mère Gorgel, ou l'aventure de son grand-oncle Séraphion Kobus, conseiller intime de la grande faisanderie de l'électeur Hans-Péter XVII, lequel grand-oncle était tombé subitement amoureux, vers l'âge de soixante-dix ans, d'une certaine danseuse française, venue de l'Opéra, et nommée Rosa Fon Pompon ; de sorte que Séraphion l'accompagnait finalement à toutes les foires et sur tous les théâtres, pour avoir le bonheur de l'admirer.

Fritz s'étendait en long et en large sur ces choses, et Hâan, qui dormait aux trois quarts, bâillait de temps en temps dans sa main, en disant d'une voix nasillarde : « Est-ce possible ? est-ce posssible ? » Ou bien il l'interrompait par un gros éclat de rire, sans savoir pourquoi, en bégayant :

« Hé ! hé ! hé ! il se passe des choses drôles dans ce monde ! Va, Kobus, va toujours, je t'écoute. Mais je pensais tout à l'heure à cet animal de Schoûltz, qui s'est laissé tirer les bottes par des paysans, dans une mare. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Fritz reprenait son histoire sentimentale, et c'est ainsi que venait l'heure de dormir.

Une fois dans leur chambre à deux lits, la caisse entre eux, et le verrou tiré, Kobus se rappelait encore de nouveaux détails sur la passion malheureuse du grand-oncle Séraphion et le mauvais caractère de Mlle Rosa Fon Pompon; il se mettait à les raconter, jusqu'à ce qu'il entendît le gros Hâan ronfler comme une trompette, ce qui le forçait de se finir l'histoire à lui-même,—et c'était toujours par un mariage.

XII

L'ami Kobus, roulant un matin par un chemin très-difficile dans la vallée du Rhéethal, tandis que Hâan conduisait avec prudence, et veillait à ne pas verser dans les trous, l'ami Kobus se fit des réflexions amères sur la vanité des vanités de la sagesse ; il était fort triste, et se disait en lui-même :

« A quoi te sert-il maintenant, Fritz, d'avoir eu soin de te tenir la tête froide, le ventre libre et les pieds chauds durant vingt ans? Malgré ta grande prudence, un être faible a troublé ton repos d'un seul de ses regards. A quoi te sert-il de te sauver loin de ta demeure, puisque cette folle pensée te suit partout, et que tu ne peux l'éviter nulle part? A quoi t'a servi d'amasser, par ta prévoyance judicieuse, des vins exquis et tout ce qui peut satisfaire le goût et l'odorat, non-seulement d'un homme, mais de plusieurs, durant des années, puisqu'il ne t'est plus même permis de boire un verre de vin, sans t'exposer à radoter comme une vieille laveuse, et à raconter des histoires qui te rendraient la fable de David, de Schoultz, de Hâan et de tout le pays, si l'on savait pourquoi tu les racontes? Ainsi, toute consolation t'est refusée ! »

Et, songeant à ces choses, il s'écriait en lui-même, avec le roi Salomon :

« J'ai dit en mon cœur : Allons, que je t'éprouve maintenant par la joie; jouis des biens de la terre! Mais voilà que c'était aussi vanité. J'ai recherché en mon cœur le moyen de me traiter délicatement, et que mon cœur cependant suivît la sagesse. Je me suis bâti des maisons, je me suis planté des jardins et des vignes, je me suis creusé des réservoirs et j'y ai semé des poissons délicieux ; je me suis amassé des richesses, je me suis agrandi; et ayant considéré tous ces ouvrages, voilà que tout était vanité! Puisqu'il m'arrive aujourd'hui comme à l'insensé, pourquoi donc ai-je été plus sage? Cette petite Sûzel m'ennuie plus qu'il n'est possible de le dire, et pourtant mon âme se complaît en elle ! Moi et mon cœur, nous nous sommes tournés de tous côtés, pour examiner et rechercher la sagesse, et nous n'avons trouvé que le mal de la folie, de l'imbécillité et de l'imprudence. Nous avons trouvé cette jeune fille, dont le sourire est comme un filet et le regard un lien : n'est-ce point de la folie ? Pourquoi donc ne s'est-elle pas dérangé le pied, le jour de son voyage à Hunebourg? Pourquoi l'ai-je vue dans la joie du festin, et, plus tard, dans les plaisirs de la musique? Pourquoi ces choses sont-elles arrivées de la sorte et non autrement? Et maintenant, Fritz, pourquoi ne peux-tu te détacher de ces vanités? »

Il suait à grosses gouttes, et rêvait dans une désolation inexprimable. Mais ce qui l'ennuyait encore le plus, c'était de voir Hâan tirer la bouteille de la paille, et de l'entendre dire :

« Allons, Kobus, bois un bon coup! Quelle chaleur au fond de ces vallées!

—Merci, faisait-il, je n'ai pas soif. »

Car il avait peur de recommencer l'histoire des amours de tous ses ancêtres, et surtout de finir par raconter les siennes.

« Comment! tu n'as pas soif? s'écriait Hâan, c'est impossible; voyons!

—Non, non, j'ai là quelque chose de lourd, faisait-il en se posant la main sur l'estomac avec une grimace.

—Cela vient de ce que nous n'avons pas assez bu hier soir ; nous avons été nous coucher trop tôt, disait le gros percepteur ; bois un coup, et cela te remettra.

—Non, merci.

—Tu ne veux pas? tu as tort. »

Alors Hâan levait le coude, et Fritz voyait son cou se gonfler et se dégonfler d'un air de satisfaction incroyable. Puis le gros homme exhalait un soupir, tapait sur le bouchon, et mettait la bouteille entre ses jambes en disant :

« Ça fait du bien. — Hue, Foux, hue!

—Quel matérialiste que ce Hâan, se disait Fritz, il ne pense qu'à boire et à manger!

—Kobus, reprenait l'autre gravement, tu couves une maladie; prends garde! Voilà deux jours que tu ne bois plus, c'est mauvais signe. Tu maigris; les hommes gras qui deviennent maigres, et les hommes maigres qui deviennent gras, c'est dangereux.

—Que le diable t'emporte! » pensait Fritz, et parfois l'idée lui passait par la tête que Hâan se doutait de quelque chose; alors, tout rouge, il l'observait du coin de l'œil, mais il était si paisible que le doute se dissipait.

Enfin, au bout de deux heures, ayant franchi la côte, ils atteignirent un chemin uni, sablon-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

... Vit des chardons dans un creux... et les mangea de bon appétit... Alors ses oreilles poussèrent. (Page 30.)

neux, au fond de la vallée, et Hâan, indiquant de son fouet une centaine de masures décrépites sur la montagne en face, à mi-côte, et dominées par une chapelle tout au haut dans les nuages, dit d'un air mélancolique :

« Voilà Wildland, le pays dont je t'ai parlé à Hunebourg. Dans un quart d'heure nous y serons. Regarde, voici deux *ex-voto* suspendus à cet arbre, et là-bas, un autre en forme de chapelle, dans le creux de cette roche; nous allons en rencontrer maintenant à chaque pas; c'est la misère des misères : pas une route, pas un chemin vicinal en bon état, mais des *ex-voto* partout! Et penser que ces gens-là se font dire des messes aussitôt qu'ils peuvent réunir quatre sous, et que le pauvre Hâan est forcé de crier, de taper sur la table, et de s'époumonner comme un malheureux pour obtenir l'argent du roi! Tu me croiras si tu veux, Kobus, mais cela me saigne le cœur d'arriver ici pour demander de l'argent, pour faire vendre des baraques de quatre *kreutzer* et des meubles de deux *pfenning*. »

Ce disant, Hâan fouetta Foux, qui se mit à galoper.

Le village était alors à deux ou trois cents pas au-dessus d'eux, autour d'une gorge profonde et rapide, en fer à cheval.

Le chemin creux où montait la voiture, encombré de sable, de pierres, de gravier, et creusé d'ornières profondes par les lourdes charrettes du pays, attelées de bœufs et de vaches, était tellement étroit, que l'essieu portait quelquefois des deux côtés sur le roc.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Elles arrivent de Jérusalem!... (Page 31.)

Naturellement Foux avait repris sa marche haletante, et seulement un quart d'heure après ils arrivaient au niveau des deux premières chaumières, véritables baraques, hautes de quinze à vingt pieds, le pignon sur la vallée, la porte et les deux lucarnes sur le chemin. Une femme, sa tignasse rousse enfouie dans une cornette d'indienne, la face creuse, le cou long, creusé d'une sorte de goulot, qui partait de la mâchoire inférieure jusqu'à la poitrine, l'œil fixe et hagard, le nez pointu, se tenait sur le seuil de la première hutte, regardant vers la voiture.

Devant la porte de l'autre cassine, en face, était assis un enfant de trois ans, tout nu, sauf un lambeau de chemise qui lui pendait des épaules sur les cuisses; il était brun de peau, jaune de cheveux, et regardait d'un air curieux et doux.

Fritz observait ce spectacle étrange.

La rue fangeuse descendant en écharpe dans le village, les granges pleines de paille, les hangars, les lucarnes ternes, les petites portes ouvertes, les toits effondrés : tout cela confus, entassé dans un étroit espace, se découpait pêle-mêle sur le fond verdoyant des forêts de sapins.

La voiture suivit le chemin à travers les fumiers, et un petit chien-loup noir, la queue en panache, vint aboyer contre Foux. Les gens alors se montrèrent aussi sur le seuil de leurs chaumières, vieux et jeunes, en blouses sales et pantalons de toile, la poitrine nue, la chemise débraillée.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

A cinquante pas dans le village, apparut l'église à gauche, bien propre, bien blanche, les vitraux neufs, riante et pimpante au milieu de cette misère ; le cimetière, avec ses petites croix, en faisait le tour.

« Nous y sommes, » dit Hâan.

La voiture venait de s'arrêter dans un creux, au coin d'une maison peinte en jaune, la plus belle du village, après celle de M. le curé. Elle avait un étage, et cinq fenêtres sur la façade, trois en haut, deux en bas. La porte s'ouvrait de côté sous une espèce de hangar. Dans ce hangar étaient entassés des fagots, une scie, une hache et des coins; plus bas, descendaient en pente deux ou trois grosses pierres plates, déversant l'eau du toit dans le chemin où stationnait le char à bancs.

Fritz et Hâan n'eurent qu'à enjamber l'échelle de la voiture, pour mettre le pied sur ces pierres. Un petit homme, au nez de pie tourné à la friandise, les cheveux blond filasse aplatis sur le front, et les yeux bleu faïence, venait de s'avancer sur la porte, et disait :

« Hé! hé! hé! monsieur Hâan, vous arrivez deux jours plus tôt que l'année dernière.

—C'est vrai, Schnéegans, répondit le gros percepteur; mais je vous ai fait prévenir. Vous avez, bien sûr, ordonné les publications?

—Oui, monsieur Hâan, le *beutel*[1] est en route depuis ce matin; écoutez.... le voilà qui tambourine justement sur la place. »

En effet, le roulement d'un tambour fêlé bourdonnait alors sur la place du village. Kobus, s'étant retourné, vit, près de la fontaine, un grand gaillard en blouse, le chapeau à claque sur la nuque, la corne au milieu du dos, le nez rouge, les joues creuses, la caisse sur la cuisse, qui tambourinait, et finit par crier d'une voix glapissante, tandis qu'une foule de gens écoutaient aux lucarnes d'alentour :

« Faisons savoir que M. l'*einnehmer*[2] Hâan est à l'auberge du *Cheval-Noir*, pour attendre les contribuables qui n'ont pas encore payé, et qu'il attendra jusqu'à deux heures; après quoi, ceux qui ne seront pas venus devront aller à Hunebourg dans la quinzaine, s'ils n'aiment mieux recevoir le *steuerbôt*[3]. »

Sur ce, le *beutel* remonta la rue, en continuant ses roulements, et Hâan, ayant pris ses registres, entra dans la salle de l'auberge; Kobus le suivait. Ils gravirent un escalier de bois, et trouvèrent en haut une chambre semblable à celle du bas, seulement plus claire, et garnie de deux lits en alcôve si hauts, qu'il fallait une chaise pour y monter. A droite se trouvait une table carrée. Deux ou trois chaises de bois dans l'angle des fenêtres, un vieux baromètre accroché derrière la porte, et, tout autour des murs blanchis à la chaux, les portraits de saint Maclof, de saint Iéronimus et de la sainte Vierge, magnifiquement enluminés, complétaient l'ameublement de cette salle.

« Enfin, dit le gros percepteur en s'asseyant avec un soupir, nous y voilà! Tu vas voir quelque chose de curieux, Fritz. »

Il ouvrait ses registres et dévissait son encrier. Kobus, debout devant une fenêtre, regardait, par-dessus les toits des maisons en face, l'immense vallée bleuâtre : les prairies au fond, dans la gorge; avant les prairies, les vergers remplis d'arbres fruitiers, les petits jardins entourés de palissades vermoulues ou de haies vives, et, tout autour, les sombres forêts de sapins; cela lui rappelait sa ferme de Meisenthâl!

Bientôt un grand tumulte se fit entendre au-dessous, dans la salle : tout le village, hommes et femmes, envahissait alors l'auberge. Au même instant, Schnéegans entrait, portant une bouteille de vin blanc et deux verres, qu'il déposa sur la table :

« Est-ce qu'il faut tous les faire monter à la fois? demanda-t-il.

—Non, l'un après l'autre, chacun à l'appel, répondit Hâan en emplissant les verres. Allons, bois un coup, Fritz! Nous n'aurons pas besoin d'ouvrir le grand sac aujourd'hui; je suis sûr qu'ils ont encore fait du bien à l'église. »

Et, se penchant sur la rampe, il cria :

« Frantz Laër! »

Aussitôt un pas lourd fit crier l'escalier, pendant que le percepteur venait se rasseoir, et un grand gaillard en blouse bleue, coiffé d'un large feutre noir, entra. Sa figure longue, osseuse et jaune, semblait impassible. Il s'arrêta sur le seuil.

« Frantz Laër, lui dit Hâan, vous devez neuf florins d'arriéré et quatre florins de courant. »

L'autre leva sa blouse, mit la main dans la poche de son pantalon jusqu'au coude, et posa sur la table huit florins en disant :

« Voilà!

—Comment, voilà! Qu'est-ce que cela signifie? vous devez treize florins.

—Je ne peux pas donner plus; ma petite a fait sa première communion, il y a huit jours; ça m'a coûté beaucoup; j'ai aussi donné quatre florins pour le manteau neuf de saint Maclof.

—Le manteau neuf de saint Maclof?

—Oui, la commune a acheté un manteau neuf, tout ce qu'il y a de beau, avec des broderies d'or, pour saint Maclof, notre patron.

—Ah! très-bien, fit Hâan, en regardant Ko-

[1] L'appariteur.
[2] Le percepteur.
[3] Le porteur de contraintes.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bus du coin de l'œil, il fallait dire cela tout de suite; du moment que vous avez acheté un manteau neuf pour saint Maclof... Tâchez seulement qu'il n'ait pas besoin d'autre chose l'année prochaine. Je dis donc : — Reçu huit florins. »

Hâan écrivit la quittance et la remit à Laër en disant :

« Restent cinq florins à payer dans les trois mois, ou je serai forcé de recourir aux grands moyens. »

Le paysan sortit, et Hâan dit à Fritz :

« Voilà le meilleur du village, il est adjoint; tu peux juger des autres. »

Puis il cria de sa place :

« Joseph Besme! »

Un contribuable parut, un vieux bûcheron qui paya quatre florins sur douze; puis un autre, qui paya six florins sur dix-sept; puis un autre, deux florins sur treize, ainsi de suite : ils avaient tous donné pour le beau manteau de saint Maclof, et chacun d'eux avait un frère, une sœur, un enfant dans le purgatoire, qui demandait des messes; les femmes gémissaient, levaient les mains au ciel, invoquant la sainte Vierge; les hommes restaient calmes.

Finalement, cinq ou six se suivirent sans rien payer; et Hâan furieux, s'élançant à la porte, se mit à crier d'une voix de tempête :

« Montez, montez tous, gueusards! montez ensemble! »

Il se fit un grand tumulte dans l'escalier. Hâan reprit sa place, et Kobus, à côté de lui, regarda vers la porte les gens qui entraient. En deux minutes, la moitié de la salle fut pleine de monde, hommes, femmes et jeunes filles, en blouse, en veste, en jupe rapiécée; tous secs, maigres, déguenillés, de véritables têtes de chevaux : le front étroit, les pommettes saillantes, le nez long, les yeux ternes, l'air impassible.

Quelques-uns, plus fiers, affectaient une espèce d'indifférence hautaine, leur grand feutre penché sur le dos, les deux poings dans les poches de leur veste, la cuisse en avant et les coudes en équerre. Deux ou trois vieilles, hagardes, l'œil allumé de colère et le mépris sur la lèvre; des jeunes filles pâles, les cheveux couleur filasse; d'autres, petites, le nez retroussé, brunes comme la myrtille sauvage, se poussaient du coude, chuchotaient entre elles, et se dressaient sur la pointe des pieds pour voir.

Le percepteur, la face pourpre, ses trois cheveux roussâtres debout sur sa grosse tête chauve, attendait que tout le monde fût en place, affectant de lire dans son registre. Enfin, il se retourna brusquement, et demanda si quelqu'un voulait encore payer.

Une vieille femme vint apporter douze kreutzers; tous les autres restèrent immobiles.

Alors Hâan, se retournant de nouveau, s'écria :

« Je me suis laissé dire que vous avez acheté un beau manteau neuf au patron de votre village; et comme les trois quarts d'entre vous n'ont pas de chemise à se mettre sur le dos, je pensais que le bienheureux saint Maclof, pour vous remercier de votre bonne idée, viendrait m'apporter lui-même l'argent de vos contributions. Tenez, mes sacs étaient déjà prêts, cela me réjouissait d'avance; mais personne n'est venu : le roi peut attendre longtemps, s'il espère que les saints du calendrier lui rempliront ses caisses!

« Je voudrais pourtant savoir ce que le grand saint Maclof a fait dans votre intention, et les services qu'il vous a rendus, pour que vous lui donniez tout votre argent.

« Est-ce qu'il vous a fait un chemin, pour emmener votre bois, votre bétail, et vos légumes en ville? Est-ce qu'il paye les gendarmes qui mettent un peu d'ordre par ici? Est-ce que saint Maclof vous empêcherait de vous voler, de vous piller et de vous assommer les uns les autres, si la force publique n'était pas là?

« N'est-ce pas une abomination de laisser toutes les charges au roi, de se moquer, comme vous, de celui qui paye les armées pour défendre la patrie allemande, les ambassadeurs pour représenter noblement la vieille Allemagne, les architectes, les ingénieurs, les ouvriers qui couvrent le pays de canaux, de routes, de ponts, d'édifices de toute sorte qui font l'honneur et la gloire de notre race; les *steuerbôt*, les fonctionnaires, les gendarmes qui permettent à chacun de conserver ce qu'il a; les juges qui rendent la justice, selon nos vieilles lois, nos anciens usages et nos droits écrits?... N'est-ce pas abominable que de ne pas songer à le payer, à l'aider comme d'honnêtes gens, et de porter tous vos kreutzers à saint Maclof, à Lalla-Boumphel, à tous ces saints que personne ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, dont il n'est pas dit un mot dans les saintes Écritures, et qui, de plus, vous mangent pour le moins cinquante jours de l'année, sans compter vos cinquante-deux dimanches?

« Croyez-vous donc que cela puisse durer éternellement? ne voyez-vous pas que c'est contraire au bon sens, à la justice... à tout?

« Si vous aviez un peu de cœur, est-ce que vous ne prendriez pas en considération les services que vous rend notre gracieux souverain, le père de ses sujets, celui qui vous met le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pain à la bouche? Vous n'avez donc pas de honte de porter tous vos deniers à saint Maclof, tandis que moi, j'attends ici que vous payiez vos dettes envers l'État?

« Écoutez! si le roi n'était pas si bon, si rempli de patience, depuis longtemps il aurait fait vendre vos bicoques, et nous verrions si les saints du calendrier vous en rebâtiraient d'autres.

« Mais puisque vous l'admirez tant, ce grand saint Maclof, pourquoi ne faites-vous donc pas comme lui, pourquoi n'abandonnez-vous pas vos femmes et vos enfants, pourquoi n'allez-vous pas avec un sac sur le dos, à travers le monde, vivre de croûtes de pain et d'aumônes? Ce serait naturel de suivre son exemple? D'autres viendraient cultiver vos terres en friche, et se mettre en état de remplir leurs obligations envers le souverain.

« Regardez un peu seulement autour de vous, ceux de Schnéemath, de Hackmath, d'Ourmath, et d'ailleurs, qui rendent à César ce qui revient à César, et à Dieu ce qui revient à Dieu, selon les divines paroles de Notre Seigneur Jésus-Christ. Regardez-les, ce sont de bons chrétiens; ils travaillent, et n'inventent pas tous les jours de nouvelles fêtes, pour avoir un prétexte de croupir dans la paresse, et de dépenser leur argent au cabaret. Ils n'achètent pas de manteaux brodés d'or; ils aiment mieux acheter des souliers à leurs enfants, tandis que vous autres, vous allez nu-pieds comme de vrais sauvages.

« Cinquante fêtes par an, pour mille personnes, font cinquante mille journées de travail perdues! Si vous êtes pauvres, misérables, si vous ne pouvez pas payer le roi, c'est aux saints du calendrier que la gloire en revient.

« Je vous dis ces choses, parce qu'il n'y a rien dans le monde de plus ennuyeux que de venir ici tous les trois mois, pour remplir son devoir, et de trouver des gueux, — misérables et nus par leur propre faute, — qui ont encore l'air de vous regarder comme un Antechrist, lorsqu'on leur demande ce qui est dû au souverain dans tous les pays chrétiens, et même chez des sauvages comme les Turcs et les Chinois. Tout l'univers paye des contributions, pour avoir de l'ordre et de la liberté dans le travail; vous seuls, vous donnez tout à saint Maclof, et, Dieu merci, chacun peut voir en vous regardant, de quelle manière il vous récompense!

« Maintenant, je vous préviens d'une chose : ceux qui n'auront pas payé d'ici huit jours, on leur enverra le *steuerbôt*. La patience de Sa Majesté est longue, mais elle a des bornes.

« J'ai parlé : — allez-vous-en, et souvenez-vous de ce que Hâan vient de vous dire : le *steuerbôt* arrivera pour sûr. »

Alors ils se retirèrent en masse sans répondre.

Fritz était stupéfait de l'éloquence de son camarade; quand les derniers contribuables eurent disparu dans l'escalier, il lui dit :

« Écoute, Hâan, tu viens de parler comme un véritable orateur; mais entre nous, tu es trop dur avec ces malheureux.

—Trop dur! s'écria le percepteur, en levant sa grosse tête ébouriffée.

—Oui, tu ne comprends rien au sentiment... à la vie du sentiment...

— A la vie du sentiment? fit Hâan. Ah çà! dis donc, tu veux te moquer de moi, Fritz... Ha! ha! ha! je ne donne pas là-dedans comme le vieux rebbe Sichel..... ta mine grave ne me trompe pas..... je te connais!.....

—Et je te dis, moi, s'écria Kobus, qu'il est injuste de reprocher à ces paysans de croire à quelque chose, et surtout de leur en faire un crime. L'homme n'est pas seulement sur la terre pour amasser de l'argent et pour s'emplir le ventre..... Ces pauvres gens, avec leur foi naïve et leurs pommes de terre, sont peut-être plus heureux que toi, avec tes omelettes, tes andouilles et ton bon vin.

—Hé! hé! farceur, dit Hâan, en lui posant la main sur l'épaule, parle donc un peu pour deux; il me semble que nous n'avons vécu ni l'un ni l'autre d'*ex-voto* et de pommes de terre jusqu'à présent, et j'espère que cela ne nous arrivera pas de sitôt. Ah! c'est comme cela que tu veux te moquer de ton vieux Hâan. En voilà des idées et des théories d'un nouveau genre! »

Tout en discutant, ils se disposaient à descendre, lorsqu'un faible bruit s'entendit près de la porte. Ils se retournèrent et virent debout, contre le mur, une jeune fille de seize à dix-sept ans, les yeux baissés. Elle était pâle et frêle; sa robe de toile grise, recouverte de grosses pièces, s'affaissait contre ses hanches; de beaux cheveux blonds encadraient ses tempes; elle avait les pieds nus, et je ne sais quelle lointaine ressemblance remplit aussitôt Kobus d'une pitié attendrie, telle qu'il n'en avait jamais éprouvé : il lui sembla voir la petite Sûzel, mais défaite, malade, tremblante, épuisée par la grande misère. Son cœur se fondit, une sorte de froid s'étendit le long de ses joues.

Hâan, lui, regardait la jeune fille d'un air de mauvaise humeur.

« Que veux-tu? dit-il brusquement, les registres sont fermés, les perceptions finies; vous viendrez tous payer à Hunebourg.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Monsieur le percepteur, répondit la pauvre enfant après un instant de silence, je viens pour ma grand'mère Annah Ewig. Depuis cinq mois, elle ne peut plus se lever de son lit. Nous avons eu de grands malheurs; mon père a été pris sous sa *schlitt* [1] à la Kohlplatz, l'hiver dernier..... il est mort..... Ça nous a coûté beaucoup pour le repos de son âme. »

Hâan, qui commençait à s'attendrir, regarda Fritz d'un œil indigné. « Tu l'entends, semblait-il dire, toujours saint Maclof! »

Puis, élevant la voix :

« Ce sont des malheurs qui peuvent arriver à tout le monde, répondit-il; j'en suis fâché, mais quand je me présente à la caisse générale, on ne me demande pas si les gens sont heureux ou malheureux, on me demande combien d'argent j'apporte; et lorsqu'il n'y en a pas assez, il faut que j'en ajoute de ma propre poche. Ta grand'mère doit huit florins; j'ai payé pour elle l'année dernière, cela ne peut pas durer toujours. »

La pauvre petite était devenue toute triste, on voyait qu'elle avait envie de pleurer.

« Voyons, reprit Hâan, tu venais me dire qu'il n'y a rien, n'est-ce pas? que ta grand'mère n'a pas le sou; pour me dire cela, tu pouvais rester chez vous, je le savais déjà. »

Alors, sans lever les yeux, elle avança la main doucement et l'ouvrit, et l'on vit un florin dedans.

« Nous avons vendu notre chèvre..... pour payer quelque chose..... » dit-elle d'une voix brisée.

Kobus tourna la tête vers la fenêtre; son cœur grelottait.

« Des à-compte, fit Hâan, toujours des à-compte ! encore si la chose en valait la peine. »

Cependant il ouvrit son registre en disant :

« Allons, viens ! »

La petite s'approcha; mais Fritz, se penchant sur l'épaule du percepteur qui écrivait, lui dit à voix basse :

« Bah ! laisse cela.

—Quoi ? fit Hâan en le regardant stupéfait.

—Efface tout !

—Comment.... efface ?

—Oui ! — Reprends ton argent, » dit Kobus à l'enfant.

Et tout bas, à l'oreille de Hâan, il ajouta :

« C'est moi qui paye !

—Les huit florins ?

—Oui. »

Hâan déposa sa plume; il semblait rêveur, et, regardant la jeune fille, il lui dit d'un ton grave :

« Voici M. Kobus, de Hunebourg, qui paye pour vous. Tu diras cela à ta grand'mère. Ce n'est pas saint Maclof qui paye, c'est M. Kobus, un homme sérieux, raisonnable, qui fait cela par bon cœur. »

La petite leva les yeux, et Fritz vit qu'ils étaient d'un bleu doux, comme ceux de Sûzel, et pleins de larmes. Elle avait déjà posé son florin sur la table; il le prit, fouilla dans sa poche et en mit cinq ou six avec, en disant :

« Tiens, mon enfant, tâchez de ravoir votre chèvre, ou d'en acheter une autre aussi bonne. Tu peux t'en aller maintenant. »

Mais elle ne bougeait pas; c'est pourquoi Hâan, devinant sa pensée, dit :

« Tu veux remercier monsieur, n'est-ce pas? »

Elle inclina la tête en silence.

« C'est bon, c'est bon ! fit-il. Naturellement nous savons ce que tu dois penser; c'est un bienfait du ciel qui vous arrive. Tenez-vous au courant maintenant. Ce n'est pas grand'chose de mettre deux sous de côté par semaine, pour avoir la conscience tranquille. Va, ta grand'mère sera contente. »

La petite, regardant Kobus encore une fois, avec un sentiment de reconnaissance inexprimable, sortit et descendit l'escalier. Fritz, tout troublé, s'était approché de la fenêtre; il vit la pauvre enfant se mettre à courir en remontant la rue, on aurait dit qu'elle avait des ailes.

« Voilà nos affaires terminées, reprit Hâan; maintenant, en route ! »

En se retournant, Kobus le vit qui descendait déjà, les registres sous le bras et son gros dos arrondi. Il s'essuya les yeux, et descendit à son tour.

« Hé ! leur cria Schnéegans en bas dans la grande salle, vous ne dînez pas avant de partir, Monsieur le percepteur?

—Est-ce que tu as faim, Kobus ? demanda Hâan.

—Non.

—Ni moi non plus; vous pouvez servir votre dîné à saint Maclof ! Chaque fois que je viens dans ce gueux de pays, je suis comme éreinté durant quinze jours; tout cela me bouleverse. Attelez le cheval, Schnéegans, c'est tout ce qu'on vous demande. »

L'aubergiste sortit. Hâan et Fritz, sur la porte, le regardèrent tirer le cheval de l'écurie et le mettre à la voiture. Kobus monta, Hâan régla la note, prit les rênes et le fouet, et les voilà partis comme ils étaient venus.

Il pouvait être alors deux heures. Tous les gens du village, devant leurs baraques, les regardaient passer, sans qu'un seul eût l'idée de lever son chapeau.

Ils rentrèrent dans le chemin creux de la

[1] Traîneau.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

côte. Les ombres s'allongeaient alors du haut de la roche de Saint-Maclof jusque dans la vallée ; l'autre côté de la montagne était éblouissant de lumière. Hâan paraissait rêveur ; Fritz penchait la tête, s'abandonnant pour la première fois aux sentiments de tendresse et d'amour qui, depuis quelque temps, faisaient invasion dans son âme. Il fermait les yeux, et voyait passer devant ses paupières rouges, tantôt l'image de Sûzel, tantôt celle de la pauvre enfant de Wildland. Le percepteur, très-attentif à conduire au milieu des roches et des ornières, ne disait mot.

A cinq heures, la voiture roulait dans le chemin sablonneux de Tiefenbach. Hâan, regardant alors Kobus, le vit comme assoupi, la tête ballottant doucement sur l'épaule ; il alluma sa grosse pipe et laissa courir. Une demi-lieue plus loin, pour couper au court, il mit pied à terre, et, conduisant Foux par la bride, il prit le chemin escarpé du Tannewald. Fritz resta sur le siége ! il ne dormait pas, comme le croyait son camarade, et s'abandonnait à ses rêves.... jamais il n'avait tant rêvé de sa vie.

Cependant la nuit descendait sur les bois, le fond des vallées s'emplissait de ténèbres ; mais les plus hautes cimes rayonnaient encore.

Après une bonne heure de marche ascendante, où Foux et Hâan s'arrêtaient de temps en temps pour reprendre haleine, la voiture atteignit enfin le plateau. Il ne restait plus qu'à traverser la forêt pour découvrir Hunebourg.

Le percepteur, qui malgré son gros ventre avait marché vigoureusement, mit alors le pied sur le timon, et, claquant du fouet, il enfonça sa large croupe dans le coussin de cuir.

« Allons ! hop ! hop ! » s'écria-t-il.

Et Foux repartit dans le chemin des coupes, en trottant comme s'il n'eût pas déjà fait trois fortes lieues de montagne.

Ah ! la belle vue, le beau coucher de soleil, quand, au sortir des vallées, vous découvrez tout à coup la lumière pourpre du soir, à travers les hauts panaches des bouleaux effilés dans le ciel, et que les mille parfums des bois voltigent autour de vous, embaumant l'air de leur haleine odorante !

La voiture suivait la lisière de la forêt ; parfois tout était sombre, les branches des grands arbres descendaient en voûte ; parfois un coin de ciel rouge apparaissait derrière les mille plantes jaillissant des fourrés ; puis tout se cachait de nouveau, les broussailles défilaient, et le soleil descendait toujours : on le voyait chaque fois, au fond des percées lumineuses, d'un degré plus bas. Bientôt les pointes des hautes herbes se découpèrent sur sa face de bon vivant, une véritable face de Silène, pourpre et couronnée de pampres. Enfin il disparut, et de longs voiles d'or l'enveloppèrent dans les abîmes. Les teintes grises de la nuit envahirent le ciel ; quelques étoiles tremblotaient déjà au-dessus des sombres massifs de la forêt, dans les profondeurs de l'infini.

A cette heure, la rêverie de Kobus devint plus grande encore et plus intime ; il écoutait les roues tourner dans le sable, le pied du cheval heurter un caillou, quelques petits oiseaux filer à l'approche de la voiture. Cela durait depuis longtemps, lorsque Hâan s'aperçut qu'une courroie était lâchée ; il fit halte et descendit. Fritz entr'ouvrit les yeux pour voir ce qui se passait : la lune se levait, le sentier était plein de lumière blanche.

Et comme le percepteur serrait la boucle de la courroie, tout à coup des faneuses et des faucheurs, qui se rendaient chez eux après le travail, se mirent à chanter ensemble le vieux *lied :*

Quand je pense à ma bien-aimée !

Le silence de la nuit était grand, mais il parut grandir encore, et les forêts elles-mêmes semblèrent prêter l'oreille à ces voix graves et douces, confondues dans un sentiment d'amour.

Ces gens ne devaient pas être très-loin ; on entendait leurs pas sur la lisière du bois ; ils marchaient en cadence.

Hâan et Kobus avaient entendu cent fois le vieux *lied ;* mais alors il leur sembla si beau, si bien en rapport avec l'heure silencieuse, qu'ils l'écoutèrent dans une sorte de ravissement poétique. Mais Fritz éprouvait une bien autre émotion que celle de Hâan : parmi ces voix s'en trouvait une, douce, haute, pénétrante, qui commençait toujours le couplet et finissait la dernière, comme un soupir du ciel. Il croyait reconnaître cette voix fraîche, tendre, amoureuse, et son cœur tout entier était dans son oreille.

Au bout d'un instant, Hâan, qui tenait Foux par la bride, pour l'empêcher de secouer la tête, dit :

« Comme c'est juste ! C'est pourtant ainsi que chantent les enfants de la vieille Allemagne. Allez donc ailleurs....

—Chut ! » fit Kobus.

Le vieux *lied* recommençait en s'éloignant, et la même voix s'élevait toujours plus haute, plus touchante que les autres ; à la fin, un frémissement de feuillage la couvrit.

« C'est beau, ces vieilles chansons, dit le percepteur en remontant sur la voiture.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : ÇARRAUD-BAUDRY

—Mais où sommes-nous donc? lui demanda Fritz tout pâle.

—Près de la roche des Tourterelles, à vingt minutes au-dessus de ta ferme, répondit Hâan en se rasseyant et fouettant le cheval, qui repartit.

—C'était la voix de Sûzel, pensa Kobus, je le savais bien! »

Une fois hors du bois, Foux se mit à galoper : il sentait l'écurie. Hâan, tout joyeux de prendre sa chope le soir, parlait des talents de la vieille Allemagne, des vieux *lieds*, des anciens minnesingers. Kobus ne l'écoutait pas, sa pensée était ailleurs ; ils avaient déjà dépassé la porte de Hildebrandt, les lumières, brillant dans toutes les maisons de la grande rue, avaient frappé ses yeux sans qu'il les vît, lorsque la voiture s'arrêta.

« Eh bien! vieux, tu peux descendre, te voilà devant ta porte, » lui dit Hâan.

Il regarda et descendit.

« Bonsoir, Kobus! cria le percepteur.

—Bonne nuit, » dit-il en montant l'escalier tout pensif.

Ce soir-là, sa vieille Katel, heureuse de le revoir, voulut mettre toute la cuisine en feu pour célébrer son retour, mais il n'avait pas faim.

« Non, dit-il, laisse cela ; j'ai bien dîné.... j'ai sommeil. »

Il alla se coucher.

Ainsi, ce bon vivant, ce gros gourmand, ce fin gourmet de Kobus se nourrissait alors d'une tranche de jambon le matin, et d'un vieux *lied* le soir ; il était bien changé !

XIII

Dieu sait à quelle heure Fritz s'endormit cette nuit-là; mais il faisait grand jour lorsque Katel entra dans sa chambre et qu'elle vit les persiennes fermées.

« C'est toi, Katel? dit-il en se détirant les bras, qu'est-ce qui se passe?

—Le père Christel vient vous voir, Monsieur; il attend depuis une demi-heure.

—Ah! le père Christel est là ; eh bien! qu'il entre ; entrez donc, Christel. Katel, pousse les volets. Eh! bonjour, bonjour, père Christel, tiens, tiens, c'est vous! » fit-il en serrant les deux mains du vieil anabaptiste, debout devant son lit, avec sa barbe grisonnante et son grand feutre noir.

Il le regardait, la face épanouie ; Christel était tout étonné d'un accueil si enthousiaste.

« Oui, monsieur Kobus, dit-il en souriant, j'arrive de la ferme pour vous apporter un petit panier de cerises.... Vous savez, de ces cerises croquantes du cerisier derrière le hangar, que vous avez planté vous-même, il y a douze ans. »

Alors Fritz vit sur la table une corbeille de cerises, rangées et serrées avec soin dans de grandes feuilles de fraisiers qui pendaient tout autour; elles étaient si fraîches, si appétissantes et si belles, qu'il en fut émerveillé :

« Ah! c'est bon, c'est bon! oui, j'aime beaucoup ces cerises-là! s'écria-t-il. Comment! vous avez pensé à moi, père Christel?

—C'est la petite Sûzel, répondit le fermier ; elle n'avait pas de cesse et pas de repos. Tous les jours elle allait voir le cerisier, et disait : « Quand vous irez à Hunebourg, mon père, les « cerises sont mûres ; vous savez que M. Kobus « les aime! » Enfin, hier soir, je lui ai dit : « J'irai demain! » et, ce matin, au petit jour, elle a pris l'échelle et elle est allée les cueillir. »

Fritz, à chaque parole du père Christel, sentait comme un baume rafraîchissant s'étendre dans tout son corps. Il aurait voulu embrasser le brave homme, mais il se contint, et s'écria :

« Katel, apporte donc ces cerises par ici, que je les goûte! »

Et Katel les ayant apportées, il les admira d'abord; il lui semblait voir Sûzel étendre ces feuilles vertes au fond de la corbeille, puis déposer les cerises dessus, ce qui lui procurait une satisfaction intérieure, et même un attendrissement qu'on ne pourrait croire. Enfin, il les goûta, les savourant lentement et avalant les noyaux.

« Comme c'est frais! disait-il, comme c'est ferme, ces cerises qui viennent de l'arbre! On n'en trouve pas de pareilles sur le marché ; c'est encore plein de rosée, et ça conserve tout son goût naturel, toute sa force et toute sa vie. »

Christel le regardait d'un air joyeux.

« Vous aimez bien les cerises? fit-il.

—Oui, c'est mon bonheur. Mais asseyez-vous donc, asseyez-vous. »

Il posa la corbeille sur le lit, entre ses genoux, et, tout en causant, il prenait de temps en temps une cerise et la savourait, les yeux comme troubles de plaisir.

« Ainsi, père Christel, reprit-il, tout le monde se porte bien chez vous, la mère Orchel?

—Très-bien, monsieur Kobus.

—Et Sûzel aussi!

—Oui, Dieu merci, tout va bien. Depuis quelques jours, Sûzel paraît seulement un peu triste ; je la croyais malade, mais c'est l'âge

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Rosette — si bien faite — donne-moi ton cœur, ou je vas mourir ! (pag. 39.)

qui fait cela, monsieur Kobus, les enfants deviennent rêveurs à cet âge. »

Fritz, se rappelant la scène du clavecin, devint tout rouge et dit en toussant :

« C'est bon.... oui.... oui.... Tiens, Katel, mets ces cerises dans l'armoire, je serais capable de les manger toutes avant le dîné. Faites excuse, père Christel, il faut que je m'habille.

—Ne vous gênez pas, monsieur Kobus, ne vous gênez pas. »

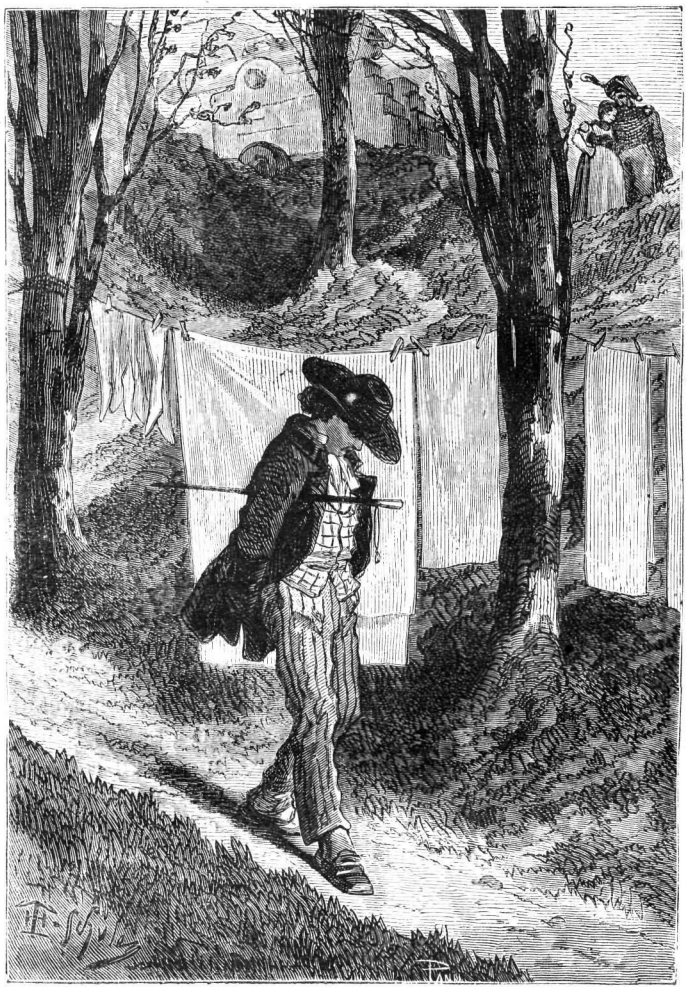
Tout en s'habillant, Fritz reprit :

« Mais vous n'arrivez pas de Meisenthâl seulement pour m'apporter des cerises?

—Ah non ! j'ai d'autres affaires en ville. Vous savez, quand vous êtes venu la dernière fois à la ferme, je vous ai montré deux bœufs à l'engrais. Quelques jours après votre départ, Schmoûle les a achetés; nous sommes tombés d'accord à trois cent cinquante florins. Il devait les prendre le 1er juin, ou me payer un florin pour chaque jour de retard. Mais voilà bientôt trois semaines qu'il me laisse ces bêtes à l'écurie. Sûzel est allée lui dire que cela m'ennuyait beaucoup; et comme il ne répondait pas, je l'ai fait assigner devant le juge de paix. Il n'a pas nié d'avoir acheté les bœufs ; mais il a dit que rien n'était convenu pour la livraison, ni sur le prix des jours de retard ; et comme le juge n'avait pas d'autre preuve, il a déféré le serment à Schmoûle, qui doit le prêter aujourd'hui à dix heures, entre les mains du vieux rebbe David Sichel, car les juifs ont leur manière de prêter serment.

—Ah bon ! fit Kobus, qui venait de mettre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



A trente-six ans amoureux d'une petite fille de dix-sept! (Page 42.)

sa capote et décrochait son feutre; voici bientôt dix heures, je vous accompagne chez David, et, aussitôt après, nous reviendrons dîner; vous dînez avec moi?

—Oh! monsieur Kobus, j'ai mes chevaux à l'auberge du *Bœuf-Rouge*.

—Bah! bah! vous dînerez avec moi. Katel, tu nous feras un bon dîné. J'ai du plaisir à vous voir, Christel. »

Ils sortirent.

Tout en marchant, Fritz se disait en lui-même :

« N'est-ce pas étonnant! Ce matin, je rêvais de Sûzel, et voilà que son père m'apporte des cerises qu'elle a cueillies pour moi; c'est merveilleux, merveilleux! »

Et la joie intérieure rayonnait sur sa figure, il reconnaissait en ces choses le doigt de Dieu.

Quelques instants après, ils arrivèrent dans la cour de l'antique synagogue. Le vieux mendiant *Frantzoze* était là, sa sébile de bois sur les genoux; Kobus, dans son ravissement, y jeta un florin, et le père Christel pensa qu'il était généreux et bon.

Frantzoze leva sur lui des yeux tout surpris; mais il ne le regardait pas, il marchait la tête haute et riante, et s'abandonnait au bonheur d'avoir près de lui le père de la petite Sûzel : c'était comme un souffle du Meisenthâl dans ces hautes bâtisses sombres, un vrai rayon du ciel.

Comme pourtant les hommes ont des idées étranges; ce vieil anabaptiste, qui, deux ou trois mois avant, lui produisait l'effet d'un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

honnête paysan, et rien de plus, à cette heure, il l'aimait, il lui trouvait de l'esprit, et bien d'autres qualités qu'il n'avait pas reconnues jusqu'alors; il prenait fait et cause pour lui et s'indignait contre Schmoûle.

Cependant le vieux rebbe David, debout à sa fenêtre ouverte, attendait déjà Christel, Schmoûle et le greffier de la justice de paix. La vue de Kobus lui fit plaisir.

« Hé! te voilà, *schaude*, s'écria-t-il de loin; depuis huit jours on ne te voit plus.

—Oui, David, c'est moi, dit Fritz en s'arrêtant à la fenêtre, je t'amène Christel, mon fermier, un brave homme, et dont je réponds comme de moi-même; il est incapable d'avancer ce qui n'est pas....

—Bon, bon, interrompit David, je le connais depuis longtemps. Entrez, entrez, les autres ne peuvent tarder à venir : voici dix heures qui sonnent. »

Le vieux David était dans sa grande capote brune, luisante aux coudes; une calotte de velours noir coiffait le derrière de son crâne chauve, quelques cheveux gris voltigeaient autour; sa figure maigre et jaune, plissée de petites rides innombrables, avait un caractère rêveur, comme au jour du *Kipour* [1].

« Tu ne t'habilles donc pas? lui demanda Fritz.

—Non, c'est inutile. Asseyez-vous. »

Ils s'assirent.

La vieille Sourlé regarda par la porte de la cuisine entr'ouverte, et dit :

« Bonjour, monsieur Kobus.

—Bonjour, Sourlé, bonjour. Vous n'entrez pas?

—Tout à l'heure, fit-elle, je viendrai.

—Je n'ai pas besoin de te dire, David, reprit Fritz, que pour moi Christel a raison, et que j'en répondrais sur ma propre tête.

—Bon! je sais tout cela, dit le vieux rebbe, et je sais aussi que Schmoûle est fin, très-fin, trop fin même. Mais ne causons pas de ces choses; j'ai reçu la signification depuis trois jours, j'ai réfléchi sur cette affaire, et.... tenez, les voici! »

Schmoûle, avec son grand nez en bec de vautour, ses cheveux d'un roux ardent, la petite blouse serrée aux reins par une corde, et la casquette plate sur les yeux, traversait alors la cour d'un air insouciant. Derrière lui marchait le secrétaire Schwân, le chapeau en tuyau de poêle tout droit sur sa grosse figure bourgeonnée, et le registre sous le bras. Une minute après, ils entrèrent dans la salle. David leur dit gravement :

« Asseyez-vous, Messieurs. »

Puis il alla lui-même rouvrir la porte, que Schwân avait fermée par mégarde, et dit :

« Les prestations de serment doivent être publiques. »

Il prit dans un placard une grosse Bible, à couvercle de bois, les tranches rouges, et les pages usées par le pouce. Il l'ouvrit sur la table et s'assit dans son grand fauteuil de cuir. Il y avait alors quelque chose de grave dans toute sa personne, et de méditatif. Les autres attendaient. Pendant qu'il feuilletait le livre, Sourlé entra, et se tint debout derrière le fauteuil. Un ou deux passants, arrêtés sur l'escalier sombre de la rue des Juifs, regardaient d'un air curieux.

Le silence durait depuis quelques minutes, et chacun avait eu le temps de réfléchir, lorsque David, levant la tête et posant la main sur le livre, dit :

« M. le juge de paix Richter a déféré le serment à Isaac Schmoûle, marchand de bétail, sur cette question : « Est-il vrai qu'il a été « convenu entre Isaac Schmoûle et Hans Chris- « tel, que Schmoûle viendrait prendre dans « la huitaine une paire de bœufs achetés par « lui le 22 mai dernier, et que, faute de venir, « il payerait à Christel, pour chaque jour de « retard, un florin comme dédommagement « de la nourriture des bœufs. » Est-ce cela?

—C'est cela, dirent Schmoûle et l'anabaptiste ensemble.

—Il ne s'agit donc plus que de savoir si Schmoûle consent à prêter serment.

—Je suis venu pour ça, dit Schmoûle tranquillement, et je suis prêt.

—Un instant, interrompit le vieux rebbe en levant la main, un instant! Mon devoir, avant de recevoir un acte pareil, l'un des plus saints, des plus sacrés de notre religion, est d'en rappeler l'importance à Schmoûle. »

Alors, d'une voix grave, il se mit à lire :

« Tu ne prendras point le nom de l'Éternel, « ton Dieu, en vain. Tu ne diras point de faux « témoignages! »

Puis, plus loin, il lut encore du même ton solennel :

« Quand il sera question de quelque chose « où il y ait doute, touchant un bœuf ou un « âne, ou un menu bétail, ou un habit, ou « tout autre chose, la cause des deux parties « sera portée devant le juge, et le serment de « l'Éternel interviendra entre les deux par- « ties. »

Schmoûle, en cet instant, voulut parler; mais, pour la seconde fois, David lui fit signe de se taire, et dit :

« Tu ne prendras point le nom de l'Éternel,

[1] Journée de jeûne et d'expiation chez les Juifs.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« ton Dieu, en vain ; tu ne porteras point de « faux témoignages ! » Ce sont deux commandements de Dieu, que tout le peuple d'Israël entendit parmi les tonnerres et les éclairs, tremblant et se tenant au loin dans le désert de Sinaï.

« Et voici maintenant ce que l'Éternel dit à celui qui viole ses commandements :

« Si tu n'obéis pas à la voix de l'Éternel ton « Dieu, pour prendre garde à ce que je te « prescris aujourd'hui, les cieux qui sont sur « ta tête seront d'airain, et la terre qui est sous « tes pieds sera de fer.

« L'Éternel te donnera, au lieu de pluie, de « la poussière et de la cendre ; l'Éternel te frap- « pera, toi et ta postérité, de plaies étranges, « de plaies grandes et de durée, de maladies « malignes et de durée.

« L'étranger montera au-dessus de toi fort « haut, et tu descendras fort bas ; il te prê- « tera, et tu ne lui prêteras point.

« L'Éternel enverra sur toi la malédiction « et la ruine de toutes les choses où tu met- « tras la main et que tu feras, jusqu'à ce que « tu sois détruit. Tes filles et tes fils seront « livrés à l'étranger, et tes yeux le verront et « se consumeront tout le jour en regardant « vers eux, et ta main n'aura aucune force « pour les délivrer.

« Ta vie sera comme pendante devant toi, « et tu seras dans l'effroi nuit et jour. Tu di- « ras le matin : « Qui me fera voir le soir ? » « Et le soir, tu diras : « Qui me fera voir le « matin ? »

« Et toutes ces malédictions t'arriveront et « te poursuivront, et reposeront sur toi, jus- « qu'à ce que tu sois exterminé, parce que tu « n'auras pas obéi à la voix de l'Éternel ton « Dieu, pour garder ses commandements et « ses statuts qu'il t'a donnés ! »

« Ce sont ici les paroles de l'Éternel ! » reprit David en levant la tête.

Il regardait Schmoûle, qui restait les yeux fixés sur la Bible, et paraissait rêver profondément.

« Maintenant, Schmoûle, poursuivit-il, tu vas prêter serment sur ce livre, en présence de l'Éternel qui t'écoute ; tu vas jurer qu'il n'a rien été convenu entre Christel et toi, ni pour le délai, ni pour les jours de retard, ni pour le prix de la nourriture des bœufs pendant ces jours. Mais garde-toi de prendre des détours dans ton cœur, pour t'autoriser à jurer, si tu n'es pas sûr de la vérité de ton serment ; garde-toi de te dire, par exemple, en toi-même : « Ce Christel m'a fait tort, il m'a « causé des pertes, il m'a empêché de gagner « dans telle circonstance. » Ou bien : « Il a « fait tort à mon père, à mes proches, et je « rentre ainsi dans ce qui me serait revenu « naturellement. » Ou bien : « Les paroles de « notre convention avaient un double sens, « il me plaît à moi de les tourner dans le sens « qui me convient ; elles n'étaient pas assez « claires, et je puis les nier. » Ou bien : « Ce « Christel m'a pris trop cher, ses bœufs va- « lent moins que le prix convenu, et je reste « de cette façon dans la vraie justice, qui veut « que la marchandise et le prix soient égaux, « comme les deux côtés d'une balance. » Ou bien encore : « Aujourd'hui, je n'ai pas la « somme entière, plus tard je réparerai le « dommage, » ou toute autre pensée de ce genre.

« Non, tous ces détours ne trompent point l'œil de l'Éternel ; ce n'est point dans ces pensées, ni dans d'autres semblables, que tu dois jurer, ce n'est pas d'après ton propre esprit, qui peut être entraîné vers le mal par l'intérêt, qu'il faut prêter serment, *ce n'est pas sur ta pensée, c'est sur la mienne qu'il faut te régler*, et tu ne peux rien ajouter ni rien retrancher, par ruse ou autrement, à ce que je pense.

« Donc, moi, David Sichel, j'ai cette pensée simple et claire : — Schmoûle a-t-il promis un florin à Christel pour la nourriture des bœufs qu'il a achetés, et, pour chaque jour de retard après la huitaine, l'a-t-il promis ? S'il ne l'a pas promis à Christel, qu'il pose la main sur le livre de la loi, et qu'il dise : « Je jure non ! je n'ai rien promis ! » Schmoûle, approche, étends la main, et jure ! »

Mais Schmoûle, levant alors les yeux, dit :

« Trente florins ne sont pas une somme pour prêter un serment pareil. Puisque Christel est sûr que j'ai promis, — moi, je ne me rappelle pas bien, — je les payerai, et j'espère que nous resterons bons amis. Plus tard, il me fera regagner cela, car ses bœufs sont réellement trop chers. Enfin, ce qui est dû est dû, et jamais Schmoûle ne prêtera serment pour une somme encore dix fois plus forte, à moins d'être tout à fait sûr. »

Alors David, regardant Kobus d'un œil extrêmement fin :

« Et tu feras bien, Schmoûle ; dans le doute, il vaut mieux s'abstenir. »

Le greffier avait inscrit le refus de serment, il se leva, salua l'assemblée et sortit avec Schmoûle, qui, sur le seuil, se retourna et dit d'un ton brusque :

« Je viendrai prendre les bœufs demain à huit heures, et je payerai.

—C'est bon, » répondit Christel en inclinant la tête.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Quand ils furent seuls, le vieux rebbe se mit à sourire.

« Schmoûle est fin, dit-il, mais nos vieux talmudistes étaient encore plus fins que lui; je savais bien qu'il n'irait pas jusqu'au bout : voilà pourquoi je ne me suis pas habillé.

—Eh ! s'écria Fritz, oui, je le vois, vous avez du bon tout de même dans votre religion.

— Tais-toi, *épicaures*, répondit David en refermant la porte et reportant la Bible dans l'armoire ; sans nous, vous seriez tous des païens, c'est par nous que vous pensez depuis deux mille ans ; vous n'avez rien inventé, rien découvert. Réfléchis seulement un peu combien de fois vous vous êtes divisés et combattus depuis ces deux mille ans, combien de sectes et de religions vous avez formées ! Nous, nous sommes toujours les mêmes depuis Moïse, nous sommes toujours les fils de l'Éternel, vous êtes les fils du temps et de l'orgueil; avec le moindre intérêt on vous fait changer d'opinion, et nous, pauvres misérables, tout l'univers réuni n'a pu nous faire abandonner une seule de nos lois.

—Ces paroles montrent bien l'orgueil de ta race, dit Fritz ; jusqu'à présent, je te croyais un homme modeste en ses pensées, mais je vois maintenant que tu respires l'orgueil dans le fond de ton âme.

—Et pourquoi serais-je modeste ? s'écria David en nasillant. Si l'Éternel nous a choisis, n'est-ce point parce que nous valons mieux que vous ?

—Tiens, tais-toi, fit Kobus en riant, cette vanité m'effraye ; je serais capable de me fâcher.

—Fâche-toi donc à ton aise, dit le vieux rebbe, il ne faut pas te gêner.

—Non, j'aime mieux t'inviter à prendre le café chez moi, vers une heure; nous causerons, nous rirons, et ensuite nous irons goûter la bière de mars ; cela te convient-il ?

—Soit, fit David, j'y consens, le chardon gagne toujours à fréquenter la rose. »

Kobus allait s'écrier : « Ah ! décidément, c'est trop fort ! » mais il s'arrêta et dit avec finesse : « C'est moi qui suis la rose ! »

Alors tous trois ne purent s'empêcher de rire.

Christel et Fritz sortirent bras dessus bras dessous, se disant entre eux :

« Est-il fin, ce rebbe David ! il a toujours quelque vieux proverbe qui vient à propos pour vous réjouir. C'est un brave homme. »

Tout se passa comme il avait été convenu : Christel et Kobus dînèrent ensemble, David vint au dessert prendre le café, puis ils se rendirent à la brasserie du *Grand-Cerf*.

Fritz était dans un état de jubilation extraordinaire, non-seulement parce qu'il marchait entre son vieil ami David et le père de Sûzel, mais encore parce qu'il avait une bouteille de *steinberg* dans la tête, sans parler du bordeaux et du kirschenwasser. Il voyait les choses de ce bas monde comme à travers un rayon de soleil : sa face charnue était pourpre, et ses grosses lèvres se retroussaient par un joyeux sourire. Aussi quel enthousiasme éclata lorsqu'il parut ainsi sous la toile grise en auvent, à la porte du *Grand-Cerf*.

« Le voilà ! le voilà ! criait-on de tous les côtés, la chope haute, voici Kobus ! »

Et lui, riant, répétait :

« Oui, le voilà ! ha ! ha ! ha ! »

Il entrait dans les bancs et donnait des poignées de main à tous ses vieux camarades.

Durant les huit jours qui venaient de se passer, on se demandait partout :

« Qu'est-il devenu ? quand le reverrons-nous ? »

Et le vieux Krautheimer se désolait, car toutes ses pratiques trouvaient la bière mauvaise.

Enfin, il s'assit au milieu de la jubilation universelle, et fit asseoir le père Christel à sa droite. David alla regarder Frédéric Schoultz, le gros Hâan, Speck et cinq ou six autres qui faisaient une partie de *rams* à deux kreutzers la marque.

On se mit à boire de cette fameuse bière de mars, qui vous monte au nez comme le vin de Champagne.

En face, à la brasserie des *Deux-Clefs*, les hussards de Frédéric-Wilhelm buvaient de la bière en cruchons, les bouchons partaient comme des coups de pistolet ; on se saluait d'un côté de la rue à l'autre, car les bourgeois de Hunebourg sont toujours bien avec les militaires, sans frayer pourtant ensemble, ni les recevoir dans leurs familles, chose toujours dangereuse.

A chaque instant le père Christel disait :

« Il est temps que je parte, monsieur Kobus; faites excuse, je devrais déjà être depuis deux heures à la ferme.

—Bah ! s'écriait Fritz en lui posant la main sur l'épaule, ceci n'arrive pas tous les jours, père Christel; il faut bien de temps en temps s'égayer et se dégourdir l'esprit. Allons, encore une chope ! »

Et le vieil anabaptiste, un peu gris, se rasseyait en pensant : « Cela fera la sixième ! Pourvu que je ne verse pas en route ! »

Puis il disait :

« Mais, monsieur Kobus, qu'est-ce que pen-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sera ma femme si je rentre à moitié gris? Jamais elle ne m'aura vu dans cet état!

—Bah! bah! le grand air dissipe tout, père Christel, et puis vous n'aurez qu'à dire : « M. Kobus l'a voulu! » Sûzel prendra votre défense.

—Ça, c'est vrai, s'écriait alors Christel en riant, c'est vrai : tout ce que dit et fait M. Kobus est bien! Allons, encore une chope! »

Et la chope arrivait, elle se vidait; la servante en apportait une autre, ainsi de suite.

Or, sur le coup de trois heures, à l'église Saint-Sylvestre, et comme on ne pensait à rien, une troupe d'enfants tourna le coin de l'auberge du *Cygne*, en courant vers la porte de Landau; puis quelques soldats parurent, portant un de leurs camarades sur un brancard; puis d'autres enfants en foule; c'était un roulement de pas sur le pavé, qui s'entendait au loin.

Tout le monde se penchait aux fenêtres et sortait des maisons pour voir. Les soldats remontaient la rue de la Forge, du côté de l'hôpital, et devaient passer devant la brasserie du *Grand-Cerf*.

Aussitôt les parties furent abandonnées; on se dressa sur les bancs : Hâan, Schoultz, David, Kobus, les servantes, Krautheimer, enfin tous les assistants. D'autres accouraient de la salle, et l'on se disait à voix basse : « C'est un duel! c'est un duel! »

Cependant le brancard approchait lentement; deux hommes le portaient : c'était une civière pour sortir le fumier des écuries de la caserne de cavalerie; le soldat couché dessus, les jambes pendant entre les bras du brancard, la tête de côté sur sa veste roulée, était extrêmement pâle; il avait les yeux fermés, les lèvres entr'ouvertes et le devant de la chemise plein de sang. Derrière venaient les témoins, un vieux hussard à sourcils jaunâtres et grosses moustaches rousses en paraphe sur ses joues brunes; il portait le sabre du blessé sous le bras, le baudrier jeté sur l'épaule, et semblait tout à fait calme. L'autre, plus jeune et tout blond, était comme abattu, il tenait le shako; puis arrivaient deux sous-officiers, se retournant à chaque pas, comme indignés de voir tout ce monde.

Quelques hussards, devant la brasserie des *Deux-Clefs*, criaient au vieux qui portait le sabre : « Rappel! eh! Rappel! » C'était sans doute leur maître d'armes; mais il ne répondit pas et ne tourna pas même la tête.

Au passage des deux derniers, Frédéric Schoultz, en sa qualité d'ancien sergent de la landwehr, s'écria du haut de sa chaise :

« Hé! camarades.... camarades! »

Un d'eux s'arrêta.

« Qu'est-ce qui se passe donc, camarade?

—Ça, mon ancien, c'est un coup de sabre en l'honneur de Mlle Grédel, la cuisinière du *Bœuf-Rouge*.

—Ah!

—Oui! un coup de pointe en riposte et sans parade; elle est venue trop tard.

—Et le coup a porté?

—A deux lignes au-dessous du teton droit. »

Schoultz allongea la lèvre; il semblait tout fier de recevoir une réponse. On écoutait, penchés autour d'eux.

« Un vilain coup, fit-il, j'ai vu ça dans la campagne de France. »

Mais le hussard, voyant ses camarades entrer dans la ruelle de l'hôpital, porta la main à son oreille et dit :

« Faites excuse! »

Alors il rejoignit sa troupe, et Schoultz, promenant un regard satisfait sur l'assistance, se rassit en disant :

« Quand on est soldat, il faut tirer le sabre; ce n'est pas comme les bourgeois, qui s'assomment à coups de poings. »

Il avait l'air de dire : « Voilà ce que j'ai fait cent fois! »

Et plus d'un l'admirait.

Mais d'autres, en grand nombre, gens raisonnables et pacifiques, murmuraient entre eux :

« Est-il possible que des hommes se tuent pour une cuisinière! C'est tout à fait contre nature. Cette Grédel mériterait d'être chassée de la ville, à cause des passions funestes qu'elle excite entre les hussards. »

Fritz ne disait rien, il semblait méditatif, et ses yeux brillaient d'un éclat singulier. Mais le vieux rebbe, à son tour, s'étant mis à dire : « Voilà comment des êtres créés par Dieu se massacrent pour des choses de rien! » Tout à coup il s'emporta d'une façon étrange.

« Qu'appelles-tu des choses de rien, David? s'écria-t-il d'une voix retentissante. L'amour n'a-t-il pas inspiré, dans tous les temps et dans tous les lieux, les plus belles actions et les plus hautes pensées? N'est-il pas le souffle de l'Éternel lui-même, le principe de la vie, de l'enthousiasme, du courage et du dévouement? Il t'appartient bien de profaner ainsi la source de notre bonheur et de la gloire du genre humain. Ote l'amour à l'homme, que lui reste-t-il? l'égoïsme, l'avarice, l'ivrognerie, l'ennui et les plus misérables instincts; que fera-t-il de grand, que dira-t-il de beau? Rien; il ne songera qu'à se remplir la panse! »

Tous les assistants s'étaient retournés ébahis

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de son emportement; Hâan le regardait de ses gros yeux par-dessus l'épaule de Schoultz, qui lui-même se tordait le cou pour voir si c'était bien Kobus qui parlait, car il ne pouvait en croire ses oreilles.

Mais Fritz ne faisait nulle attention à ces choses.

« Voyons, David, reprit-il en s'animant de plus en plus, quand le grand Homérus, le poëte des poëtes, nous montre les héros de la Grèce qui s'en vont par centaines sur leurs petits bateaux pour réclamer une belle femme qui s'est sauvée de chez eux, traversent les mers et s'exterminent pendant dix ans avec ceux d'Asie pour la ravoir, crois-tu qu'il ait inventé cela? Crois-tu que ce n'était pas la vérité qu'il disait? Et s'il est le plus grand des poëtes, n'est-ce pas parce qu'il a célébré la plus grande chose et la plus sublime qui soit sous le ciel : l'amour! Et si l'on appelle le chant de votre roi Salomon, le Cantique des cantiques, n'est-ce pas aussi parce qu'il chante l'amour, plus noble, plus grand, plus profond que tout le reste dans le cœur de l'homme? Quand il dit dans ce Cantique des cantiques : « Ma bien-« aimée, tu es belle comme la voûte des « étoiles, agréable comme Jérusalem, redou-« table comme les armées qui marchent, leurs « enseignes déployées; » est-ce qu'il ne veut pas dire que rien n'est plus beau, plus invincible et plus doux que l'amour? Et tous vos prophètes n'ont-ils pas dit la même chose? Et depuis le Christ, l'amour n'a-t-il pas converti les peuples barbares? n'est-ce pas avec un simple ruban rose, qu'il faisait d'une espèce de sauvage un chevalier?

« Si de nos jours tout est moins grand, moins beau, moins noble qu'autrefois, n'est-ce pas parce que les hommes ne connaissent plus l'amour véritable, et qu'ils se marient pour de l'argent? Eh bien! moi, David, entends-tu, je dis et soutiens que l'amour vrai, l'amour pur est la seule chose qui change le cœur de l'homme, la seule qui l'élève et qui mérite qu'on donne sa vie pour elle. Je trouve que ces hommes ont bien fait de se battre, puisque chacun ne pouvait renoncer à son amour, sans s'en reconnaître lui-même indigne.

—Hé! s'écria Hâan à l'autre table, comment peux-tu parler de cela, toi? Tu n'as jamais été amoureux; tu raisonnes de ces choses comme un aveugle des couleurs. »

Fritz, à cette apostrophe, resta tout interdit; il regarda Hâan d'un œil terne, ayant l'air de vouloir lui répondre, et bredouilla quelques mots confus en avalant sa chope.

Plusieurs alors se mirent à rire. Aussitot Kobus, relevant sa grosse tête, dont les cheveux s'ébouriffaient comme s'ils eussent été vivants, s'écria d'un air étrange :

« C'est vrai, je n'ai jamais été amoureux! Mais si j'avais eu le bonheur de l'être, je me serais fait massacrer, plutôt que de renoncer à mon amoureuse, ou j'aurais exterminé l'autre.

—Oh! oh! fit Hâan d'un ton un peu moqueur, en battant les cartes, oh! Kobus, tu n'aurais pas été si féroce.

—Pas si féroce! dit-il les deux mains écarquillées. Nous sommes deux vieux amis, n'est-ce pas, Hâan? Eh bien! si j'étais amoureux, et si tu me paraissais seulement convoiter par la pensée celle que j'aurais choisie.... je t'étranglerais! »

En disant cela, ses yeux étaient rouges, il n'avait pas l'air de plaisanter; les autres non plus ne riaient pas.

« Et, ajouta-t-il en levant le doigt, je voudrais que toute la ville et le pays à la ronde eussent un grand respect pour mon amoureuse, quand même elle ne serait pas de mon rang, de ma condition et de ma fortune : le moindre blâme sur elle deviendrait la cause d'une terrible bataille.

—Alors, dit Hâan, Dieu fasse que tu ne tombes jamais amoureux, car tous les hussards de Frédéric-Wilhelm ne sont pas morts, plus d'un courrait la chance de mourir si ton amoureuse était jolie. »

Les sourcils de Fritz tressaillirent.

« C'est possible, fit-il en se rasseyant, car il s'était dressé. Moi je serais fier, je serais glorieux de me battre pour une si belle cause! N'ai-je pas raison, Christel?

—Tout à fait, monsieur Kobus, dit l'anabaptiste un peu gris; notre religion est une religion de paix, mais dans le temps, lorsque j'étais amoureux d'Orchel, oui, Dieu me le pardonne! j'aurais été capable de me battre à coups de faux pour l'avoir. Grâce au ciel, il n'a pas fallu répandre de sang; j'aime bien mieux n'avoir rien à me reprocher. »

Fritz, voyant que tout le monde l'observait, comprit l'imprudence qu'il venait de commettre. Le vieux rebbe David surtout ne le quittait pas de l'œil, et semblait vouloir lire au fond de son âme. Quelques instants après, le père Christel s'étant écrié pour la vingtième fois :

« Mais, monsieur Kobus, il se fait tard, on m'attend; Orchel et Sûzel doivent être inquiètes. »

Il lui répondit enfin :

« Oui, maintenant il est temps; je vais vous reconduire à la voiture. »

C'était un prétexte qu'il prenait pour se retirer.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

L'anabaptiste se leva donc, disant :

« Oh ! si vous aimez mieux rester, je trouverai bien le chemin de l'auberge tout seul.

—Non, je vous accompagne. »

Ils sortirent du banc et traversèrent la place. Le vieux David partit presque aussitôt qu'eux. Fritz, ayant mis le père Christel en route, rentra chez lui prudemment.

Ce jour-là, au moment de se coucher, Sourlé, voyant le vieux rebbe murmurer des paroles confuses, cela lui parut étrange.

« Qu'as-tu donc, David, lui demanda-t-elle, je te vois parler tout bas depuis le soupé, à quoi penses-tu ?

—C'est bon, c'est bon, fit-il en se tirant la couverture sur la barbiche, je rêve à ces paroles du prophète : « J'ai été jaloux pour Héva « d'une grande jalousie ! » et à celles-ci : « En « ces temps arriveront des choses extraor- « dinaires, des choses nouvelles et heu- « reuses. »

—Pourvu que ce soit à nous qu'il ait songé en disant cela, répliqua Sourlé.

—*Amen!* fit le vieux rebbe ; tout vient à point à qui sait attendre. Dormons en paix ! »

XIV

Kobus aurait dû se repentir le lendemain de ses discours inconsidérés à la brasserie du *Grand-Cerf* ; il aurait dû même en être désolé, car, peu de jours avant, s'étant aperçu que le vin lui déliait la langue, et qu'il trahissait les pensées secrètes de son âme, il s'était dit : « La vigne est un plant de Gomorrhe ; ses grappes sont pleines de fiel, et ses pepins sont amers : tu ne boiras plus le jus de la treille. »

Voilà ce qu'il s'était dit ; mais le cœur de l'homme est entre les mains de l'Éternel, il en fait ce qu'il lui plaît : il le tourne au nord, il le tourne au midi. C'est pourquoi Fritz, en s'éveillant, ne songea même point à ce qui s'était passé à la brasserie !

Sa première pensée fut que Sûzel était agréable en sa personne ; il se mit à la contempler en lui-même, croyant entendre sa voix et voir son sourire.

Il se rappela l'enfant pauvre de Wildland, et s'applaudit de l'avoir secourue, à cause de sa ressemblance avec la fille de l'anabaptiste ; il se rappela aussi le chant de Sûzel au milieu des faneuses et des faucheurs, et cette voix douce, qui s'élevait comme un soupir dans la nuit, lui sembla celle d'un ange du ciel.

Tout ce qui s'était accompli depuis le premier jour du printemps lui revint en mémoire comme un rêve : il revit Sûzel paraître au milieu de ses amis Hâan, Schoultz, David et Iôsef, simple et modeste, les yeux baissés, pour embellir la dernière heure du festin ; il la revit à la ferme, avec sa petite jupe de laine bleue, lavant le linge de la famille, et, plus tard, assise auprès de lui, toute timide et tremblante, tandis qu'il chantait, et que le clavecin accompagnait d'un ton nasillard le vieil air :

Rosette,
Si bien faite,
Donne-moi ton cœur, ou je vas mourir !

Et songeant à ces choses avec attendrissement, son plus grand désir était de revoir Sûzel.

« Je vais aller au Meisenthâl, se disait-il ; oui, je partirai après le déjeuné..... il faut absolument que je la revoie ! »

Ainsi s'accomplissaient les paroles du rebbe David à sa femme : « En ces temps arriveront des choses extraordinaires ! »

Ces paroles se rapportaient au changement de Kobus, et montraient aussi la grande finesse du vieux rabbin.

Tout en mettant ses bas, l'idée revint à Fritz, que le père Christel lui avait dit la veille que Sûzel irait à la fête de Bischem, aider sa grand'mère à faire la tarte. Alors il ouvrit de grands yeux, et se dit au bout d'un instant :

« Sûzel doit être déjà partie ; la fête de Bischem, qui tombe le jour de la Saint-Pierre, est pour demain dimanche. »

Cela le rendit tout méditatif.

Katel vint servir le déjeuné ; il mangea d'assez bon appétit, et, aussitôt après, se coiffant de son large feutre, il sortit faire un tour sur la place où se promenaient d'habitude le gros Hâan et le grand Schoultz, entre neuf et dix heures. Mais ils ne s'y trouvaient pas, et Fritz en fut contrarié, car il avait résolu de les emmener avec lui, le lendemain, à la fête de Bischem.

« Si j'y vais tout seul, pensait-il, après ce que j'ai dit hier à la brasserie, on pourrait bien se douter de quelque chose ; les gens sont si malins, et surtout les vieilles, qui s'inquiètent tant de ce qui ne les regarde pas ! Il faut que j'emmène deux ou trois camarades, alors ce sera une partie de plaisir pour manger du pâté de veau et boire du petit vin blanc, une simple distraction à la monotonie de l'existence. »

Il monta donc sur les remparts, et fit le tour de la ville, pour voir ce que Hâan et Schoultz étaient devenus ; mais il ne les vit pas dans les rues, et supposa qu'ils devaient se trouver

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Nous avons vendu notre chèvre... pour payer quelque chose. (Page 53.)

dehors, à faire une partie de quilles au *Panier-Fleuri*, chez le père Baumgarten, au bord du Losser.

Sur cette pensée, Fritz s'avança jusque près de la porte de Hildebrant, et, regardant du côté du bouchon, qui se trouve à une demi-portée de canon de Hunebourg, il crut remarquer en effet des figures derrière les grands saules.

Alors, tout joyeux, il descendit du talus, passa sous la porte, et se mit en route, en suivant le sentier de la rivière. Au bout d'un quart d'heure, il entendait déjà les grands éclats de rire de Hâan, et la voix forte de Schoultz criant : « Deux! pas de chance!..... »

Et, se penchant sur le feuillage, il découvrit devant la maisonnette, — dont la grande toiture descendait sur le verger à deux ou trois pieds du sol, tandis que la façade blanche était tapissée d'un magnifique cep de vigne, — il découvrit ses deux camarades en manches de chemise, leurs habits jetés sur les haies, et deux autres, le secrétaire de la mairie, Hitzig, sa perruque posée sur sa canne fichée en terre, et le professeur Speck, tous les quatre en train d'abattre des quilles au bout du treillage d'osier qui longe le pignon.

Le gros Hâan se tenait solidement établi, la boule sous le nez, la face pourpre, les yeux à fleur de tête, les lèvres serrées et ses trois cheveux droits sur la nuque comme des baguettes : il visait ! Schoultz et le vieux secrétaire regardaient à demi courbés, abaissant l'épaule et se balançant, les mains croisées sur le dos; le petit

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Sûzel cueillait des cerises pour l'ami Fritz. (Page 55.)

Sépel Baumgarten, plus loin, à l'autre bout, redressait les quilles.

Enfin Hâan, après avoir bien calculé, laissa descendre son gros bras en demi-cercle, et la boule partit en décrivant une courbe imposante.

Aussitôt de grands cris s'élevèrent : « Cinq ! » et Schoultz se baissa pour ramasser une boule, tandis que le secrétaire prenait Hâan par le bras et lui parlait, levant le doigt d'un geste rapide, sans doute pour lui démontrer une faute qu'il avait commise. Mais Hâan ne l'écoutait pas et regardait vers les quilles ; puis il alla se rasseoir au bout du banc, sous la charmille transparente, et remplit son verre gravement.

Cette petite scène champêtre réjouit Fritz.

« Les voilà dans la joie, pensa-t-il; c'est bon, je vais leur poser la chose avec finesse, cela marchera tout seul. »

Il s'avança donc.

Le grand Frédéric Schoultz, maigre, décharné, après avoir bien balancé sa boule, venait de la lancer ; elle roulait comme un lièvre qui déboule dans les broussailles, et Schoultz, les bras en l'air, s'écriait : *Der Kœnig! der Kœnig!* [1] lorsque Fritz, arrêté derrière lui, partit d'un éclat de rire, en disant :

« Ah ! le beau coup ! approche, que je te mette une couronne sur la tête »

Tous les autres se retournant alors, s'écrièrent :

[1] La maîtresse quille.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Kobus ! à la bonne heure.... à la bonne heure.... on le voit donc une fois par ici !

—Kobus, dit Hâan, tu vas entrer dans la partie; nous avons commandé une bonne friture, et ma foi, il faut que tu la payes !

—Hé ! dit Fritz en riant, je ne demande pas mieux ; je ne suis pas de force, mais c'est égal, j'essayerai de vous battre tout de même.

—Bon ! s'écria Schoultz, la partie était en train ; j'en ai quinze, on te les donne ! Cela te convient-il ?

—Soit, dit Kobus, en ôtant sa capote et ramassant une boule ; je suis curieux de savoir si je n'ai pas oublié depuis l'année dernière.

—Père Baumgarten ! criait le professeur Speck, père Baumgarten ! »

L'aubergiste parut.

« Apportez un verre pour M. Kobus, et une autre bouteille. Est-ce que la friture avance ?

—Oui, monsieur Speck.

—Vous la ferez plus forte, puisque nous sommes un de plus. »

Baumgarten, le dos courbé comme un furet, rentra chez lui en trottinant ; et dans le même instant Fritz lançait sa boule avec tant de force, qu'elle tombait comme une bombe de l'autre côté du jeu, dans le verger de la poste aux chevaux.

Je vous laisse à penser la joie des autres ; ils se balançaient sur leurs bancs, les jambes en l'air, et riaient tellement, que Hâan dut ouvrir plusieurs boutons de sa culotte pour ne pas étouffer.

Enfin, la friture arriva, une magnifique friture de goujons tout croustillants et scintillants de graisse, comme la rosée matinale sur l'herbe, et répandant une odeur délicieuse.

Fritz avait perdu la partie; Hâan, lui frappant sur l'épaule, s'écria tout joyeux :

« Tu es fort, Kobus, tu es très-fort ! Prends seulement garde, une autre fois, de ne pas défoncer le ciel, du côté de Landau. »

Alors ils s'assirent, en manches de chemise, autour de la petite table moisie. On se mit à l'œuvre. Tout en riant, chacun se dépêchait de prendre sa bonne part de la friture ; les fourchettes d'étain allaient et venaient comme la navette d'un tisserand ; les mâchoires galopaient, l'ombre de la charmille tremblotait sur les figures animées, sur le grand plat fleuronné, sur les gobelets moulés à facettes et sur la haute bouteille jaune, où pétillait le vin blanc du pays.

Près de la table, sur sa queue en panache, était assis Mélac, un petit chien-loup appartenant au *Panier-Fleuri*, blanc comme la neige, le nez noir comme une châtaigne brûlée, l'oreille droite et l'œil luisant. Tantôt l'un, tantôt l'autre, lui jetait une bouchée de pain ou une queue de poisson, qu'il happait au vol.

C'était un joli coup d'œil.

« Ma foi, dit Fritz, je suis content d'être venu ce matin, je m'ennuyais, je ne savais que faire ; d'aller toujours à la brasserie, c'est terriblement monotone.

—Hé ! s'écria Hâan, si tu trouves la brasserie monotone, toi, ce n'est pas ta faute, car, Dieu merci ! tu peux te vanter de t'y faire du bon sang ; tu t'es joliment moqué du monde, hier, avec tes citations du Cantique des cantiques. Ha ! ha ! ha !

—Maintenant, ajouta le grand Schoultz en levant sa fourchette, nous connaissons cet homme grave : quand il est sérieux, il faut rire, et quand il rit, il faut se défier. »

Fritz se mit à rire de bon cœur.

« Ah ! vous avez donc éventé la mèche, fit-il, moi qui croyais....

—Kobus, interrompit Hâan, nous te connaissons depuis longtemps, ce n'est pas à nous qu'il faut essayer d'en faire accroire. Mais, pour en revenir à ce que tu disais tout à l'heure, il est malheureusement vrai que cette vie de brasserie peut nous jouer un mauvais tour. Si l'on voit tant d'hommes gras avant l'âge, des êtres asthmatiques, boursouflés et poussifs, des goutteux, des graveleux, des hydropiques par centaines, cela vient de la bière de Francfort, de Strasbourg, de Munich, ou de partout ailleurs ; car la bière contient trop d'eau, elle rend l'estomac paresseux, et quand l'estomac est paresseux, cela gagne tous les membres.

—C'est très-vrai, Monsieur Hâan, dit alors le professeur Speck, mieux vaut boire deux bouteilles de bon vin, qu'une seule chope de bière ; elles contiennent moins d'eau, et, par suite, disposent moins à la gravelle : l'eau dépose des graviers dans la vessie, chacun sait cela; et, d'un autre côté, la graisse résulte également de l'eau. L'homme qui ne boit que du vin a donc la chance de rester maigre très-longtemps, et la maigreur n'est pas aussi difficile à porter que l'obésité.

—Certainement, monsieur Speck, certainement, répondit Hâan, quand on veut engraisser le bétail, on lui fait boire de l'eau avec du son : si on lui faisait boire du vin il n'engraisserait jamais. Mais, outre cela, ce qu'il faut à l'homme, c'est du mouvement; le mouvement entretient nos articulations en bon état, de sorte qu'on ne ressemble pas à ces charrettes qui crient chaque fois que les roues tournent : chose fort désagréable. Nos anciens, doués d'une grande prévoyance, pour éviter cet inconvénient, aimaient le jeu des quilles, les mâts de cocagne, les courses aux sacs, les parties de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

patins et de glissades, sans compter la danse, la chasse et la pêche ; maintenant, les jeux de cartes de toute sorte ont prévalu, voilà pourquoi l'espèce dégénère.

—Oui, c'est déplorable, s'écria Fritz en vidant son gobelet, déplorable ! Je me rappelle que, dans mon enfance, tous les bons bourgeois allaient aux fêtes de villages avec leurs femmes et leurs enfants ; maintenant, on croupit chez soi, c'est un événement quand on sort de la ville. Aux fêtes de village, on chantait, on dansait, on tirait à la cible, on changeait d'air ; aussi nos anciens vivaient cent ans ; ils avaient les oreilles rouges, et ne connaissaient pas les infirmités de la vieillesse. Quel dommage que toutes ces fêtes soient abandonnées !

—Ah ! cela, s'écria Hâan, très-fort sur les vieilles mœurs, cela, Kobus, résulte de l'extension des voies de communication. Autrefois, quand les routes étaient rares, quand il n'existait pas de chemins vicinaux, on ne voyait pas circuler tant de commis voyageurs, pour offrir dans chaque village, les uns leur poivre et leur cannelle, les autres leurs étrilles et leurs brosses, les autres leurs étoffes de toutes sortes. Vous n'aviez pas à votre porte l'épicier, le quincaillier, le marchand de drap. On attendait, dans chaque famille, telle fête pour faire les provisions du ménage. Aussi les fêtes étaient plus riches et plus belles ; les marchands, étant sûrs de vendre, arrivaient de fort loin. C'était le bon temps des foires de Francfort, de Leipzig, de Hambourg, en Allemagne ; de Liége et de Gand, dans les Flandres ; de Beaucaire, en France. Aujourd'hui, la foire est perpétuelle, et jusque dans nos plus petits villages, on trouve de tout pour son argent. Chaque chose a son bon et son mauvais côté ; nous pouvons regretter les courses aux sacs et le tir au mouton, sans blâmer les progrès naturels du commerce.

—Tout cela n'empêche pas que nous sommes des ânes de croupir au même endroit, répliqua Fritz, lorsque nous pourrions nous amuser, boire du bon vin, danser, rire et nous goberger de toutes les façons. S'il fallait aller à Beaucaire ou dans les Flandres, on pourrait trouver que c'est un peu loin ; mais quand on a tout près de soi des fêtes agréables, et tout à fait dans les vieilles mœurs, il me semble qu'on ferait bien d'y aller.

—Où cela ? s'écria Hâan.

—Mais à Hartzwiller, à Rorbach, à Klingenthâl. Et tenez, sans aller si loin, je me rappelle que mon père me conduisait tous les ans à la fête de Bischem, et qu'on servait là des pâtés délicieux.... délicieux ! »

Il se baisait le bout des doigts ; Hâan le regardait comme émerveillé.

« Et qu'on y mangeait des écrevisses grosses comme le poing, poursuivit-il, des écrevisses beaucoup meilleures que celles du Losser, et qu'on y buvait du petit vin blanc très... très-passable ; ce n'était pas du *johannisberg*, ni du *steinberg*, sans doute, mais cela vous réjouissait le cœur tout de même !

—Eh ! s'écria Hâan, pourquoi ne nous as-tu pas dit cela depuis longtemps ? nous aurions été là ! Parbleu, tu as raison, tout à fait raison.

—Que voulez-vous, je n'y ai pas pensé !

—Et quand arrive cette fête ? demanda Schoultz.

—Attends, attends, c'est le jour de la Saint-Pierre.

—Mais, s'écria Hâan, c'est demain !

—Ma foi, je crois que oui, dit Fritz. Comme cela se rencontre ! Voyons, êtes-vous décidés, nous irons à Bischem ?

—Cela va sans dire ! cela va sans dire ! s'écrièrent Hâan et Schoultz.

—Et ces messieurs ? »

Speck et Hitzig s'excusèrent sur leurs fonctions.

« Eh bien, nous irons nous trois, dit Fritz en se levant. Oui, j'ai toujours gardé le meilleur souvenir des écrevisses, du pâté et du petit vin blanc de Bischem.

—Il nous faut une voiture, fit observer Hâan.

—C'est bon, c'est bon, répondit Kobus, en payant la note, je me charge de tout. »

Quelques instants après, ces bons vivants étaient en route pour Hunebourg, et on pouvait les entendre d'une demi-lieue célébrer les pâtés de village, les *kougelhof* et les *küchlen*, qu'ils disaient leur rappeler le bon temps de leur enfance. L'un parlait de sa tante, l'autre de sa grand'mère ; on aurait dit qu'ils allaient les revoir et les faire ressusciter en buvant du petit vin à la fête de Bischem.

C'est ainsi que l'ami Fritz eut la satisfaction de pouvoir rencontrer Sûzel, sans donner l'éveil à personne.

XV

On peut se figurer si Kobus était content. Des idées de magnificence et de grandeur se débattaient alors dans sa tête ; il voulait voir Sûzel, et se montrer à elle dans une splendeur inaccoutumée ; il voulait en quelque sorte l'éblouir ; il ne trouvait rien d'assez beau pour la frapper d'admiration.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Dans un temps ordinaire, il aurait loué la voiture et la vieille rosse d'un Hans Nickel pour faire le voyage; mais alors, cela lui parut indigne de Kobus. Immédiatement après le dîner, il prit sa canne derrière la porte et se rendit à la poste aux chevaux, sur la route de Kaiserslautern, chez maître Johann Fânen, lequel avait dix chaises de poste sous ses hangars, et quatre-vingts chevaux dans ses écuries.

Fânen était un homme de soixante ans, propriétaire des grandes prairies qui longent le Losser, un homme riche et pourtant simple dans ses mœurs; gros, court, revêtu d'une souquenille de toile, coiffé d'un large chapeau de crin, ayant la barbe longue de huit jours toute grisonnante, et ses joues rondes et jaunes sillonnées de grosses rides circulaires.

C'est ainsi que le trouva Fritz, en train de faire étriller des chevaux dans la cour de la poste.

Fânen, le reconnaissant de loin, vint à sa rencontre jusqu'à la porte cochère, et levant son chapeau, le salua disant :

« Hé! bonjour, monsieur Kobus; qu'est-ce qui me procure le plaisir et l'honneur de votre visite ?

—Monsieur Fânen, répondit Fritz en souriant, j'ai résolu de faire une partie de plaisir à la fête de Bischem, avec mes amis Hâan et Schoultz. Toutes les voitures de la ville sont en route, à cause de la rentrée des foins; il n'y a pas moyen de trouver un char à bancs. Ma foi, me suis-je dit, allons voir M. Fânen, et prenons une voiture de poste; vingt ou trente florins ne sont pas la mort d'un homme, et quand on veut s'amuser, il faut faire les choses grandement. Voilà mon caractère. »

Le maître de poste trouva ce raisonnement très-juste.

« Monsieur Kobus, dit-il, vous faites bien, et je vous approuve; quand j'étais jeune, j'aimais à rouler rondement et à mon aise; maintenant je suis vieux, mais j'ai toujours les mêmes idées : ces idées sont bonnes, quand on a le moyen de les avoir comme vous et moi. »

Il conduisit Fritz sous son hangar. Là se trouvaient des calèches à la nouvelle mode de Paris, légères comme des plumes, ornées d'écussons, et si belles, si gracieuses, qu'on aurait pu les mettre dans un salon, comme des meubles remarquables par leur élégance.

Kobus les trouva fort jolies; et malgré cela, un goût naturel pour la somptuosité cossue lui fit choisir une grande berline rembourrée de soie intérieurement, un peu lourde, il est vrai, mais que Fânen lui dit être la voiture des personnages de distinction.

Il la choisit donc, et alors le maître de poste l'introduisit dans ses vastes écuries.

Sous un plafond blanchi à la chaux, long de cent vingt pas, large de soixante, et soutenu par douze pilliers en cœur de chêne, étaient rangés sur deux lignes, et séparés l'un de l'autre par des barrières, soixante chevaux, gris, noirs, bruns, pommelés, la croupe ronde et luisante, la queue nouée en flot, le jarret solide, la tête haute : les uns hennissant et piétinant, les autres tirant le fourrage du râtelier, d'autres se tournant à demi pour voir. La lumière, arrivant du fond par deux hautes fenêtres, éclairait cette écurie de longues traînées d'or. Les grandes ombres des piliers s'allongeaient sur le pavé, propre comme un parquet, sonore comme un roc. Cet ensemble avait quelque chose de vraiment beau, et même de grand.

Les garçons d'écurie étrillaient et bouchonnaient; un postillon, en petite veste bleue brodée d'argent, son chapeau de toile cirée sur la nuque, conduisait un cheval vers la porte; il allait sans doute partir en estafette.

Le père Fânen et Fritz passèrent lentement derrière les chevaux.

« Il vous en faut deux, dit le maître de poste, choisissez. »

Kobus, après avoir passé son inspection, choisit deux vigoureux roussins gris pommelés, qui devaient aller comme le vent. Puis il entra dans le bureau avec M. Fânen, et tirant de sa poche une longue bourse de soie verte à glands d'or, il solda de suite le compte, disant qu'il voulait avoir la voiture à sa porte le lendemain vers neuf heures, et demandant pour postillon le vieux Zimmer, qui avait conduit autrefois l'empereur Napoléon Ier.

Cela fait, entendu, arrêté, le père Fânen le reconduisit jusque hors la cour; ils se serrèrent la main, et Fritz, satisfait, se remit en route vers la ville.

Tout en marchant, il se figurait la surprise de Sûzel, du vieux Christel et de tout Bischem, lorsqu'on les verrait arriver, claquant du fouet et sonnant du cor. Cela lui procurait une sorte d'attendrissement étrange, surtout en songeant à l'admiration de la petite Sûzel.

Le temps ne lui durait pas. Comme il se rapprochait ainsi de Hunebourg, tout rêveur, le vieux rebbe David, revêtu de sa belle capote marron, et Sourlé, coiffée de son magnifique bonnet de tulle à larges rubans jaunes, attirèrent ses regards dans le petit sentier qui longe les jardins au pied des glacis. C'était leur habitude de faire un tour hors de la ville tous les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

jours de sabbat; ils se promenaient bras dessus bras dessous, comme de jeunes amoureux, et chaque fois David disait à sa femme :

« Sourlé, quand je vois cette verdure, ces blés qui se balancent, et cette rivière qui coule lentement, cela me rend jeune, il me semble encore te promener comme à vingt ans, et je loue le Seigneur de ses grâces. »

Alors la bonne vieille était heureuse, car David parlait sincèrement et sans flatterie.

Le rebbe avait aussi vu Fritz par-dessus la haie, quand il fut à l'entrée des chemins couverts, il lui cria :

« Kobus!... Kobus!... arrive donc ici! »

Mais Fritz, craignant que le vieux rabbin ne voulût se moquer de son discours à la brasserie du *Grand-Cerf*, poursuivit son chemin en hochant la tête.

« Une autre fois, David, une autre fois, dit-il, je suis pressé. »

Et le rebbe souriant avec finesse dans sa barbiche, pensa :

« Sauve-toi, je te rattraperai tout de même. »

Enfin Kobus rentra chez lui vers quatre heures. Quoique les fenêtres fussent ouvertes, il faisait très-chaud, et ce n'est pas sans un véritable bonheur qu'il se débarrassa de sa capote.

« Maintenant, nous allons choisir nos habits et notre linge, se disait-il tout joyeux, en tirant les clefs du secrétaire. Il faut que Sûzel soit émerveillée, il faut que j'efface les plus beaux garçons de Bischem, et qu'elle rêve de moi. Dieu du ciel, viens à mon aide, que j'éblouisse tout le monde! »

Il ouvrit les trois grands placards, qui descendaient du plafond jusqu'au parquet. Madame Kobus la mère, et la grand'mère Nicklausse avaient eu l'amour du beau linge, comme le père et le grand-père avaient eu l'amour du bon vin. On peut se figurer, d'après cela, quelle quantité de nappes damassées, de serviettes à filets rouges, de mouchoirs, de chemises et de pièces de toile se trouvaient entassés là dedans; c'était incroyable. La vieille Katel passait la moitié de son temps à plier et déplier tout cela pour renouveler l'air; à le saupoudrer de réséda, de lavande et de mille autres odeurs, pour en écarter les mites. On voyait même tout au haut, pendus par le bec, deux martins-pêcheurs au plumage vert et or, et tout desséchés : ces oiseaux ont la réputation d'écarter les insectes.

L'une des armoires était pleine d'antiques défroques, de tricornes à cocarde, de perruques, d'habits de peluche à boutons d'argent larges comme des cymbales, de cannes à pomme d'or et d'ivoire, de boîtes à poudre, avec leurs gros pinceaux de cygne; cela remontait au grand-père Nicklausse, rien n'était changé; ces braves gens auraient pu revenir et se rhabiller au goût du dernier siècle, sans s'apercevoir de leur long sommeil.

Dans l'autre compartiment se trouvaient les vêtements de Fritz. Tous les ans, il se faisait prendre mesure d'un habillement complet, par le tailleur Herculès Schneider, de Landau; il ne mettait jamais ces habits, mais c'était une satisfaction pour lui de se dire : « Je serais à la mode comme le gros Hâan si je voulais, heureusement j'aime mieux ma vieille capote; chacun son goût. »

Fritz se mit donc à contempler tout cela dans un grand ravissement. L'idée lui vint que Sûzel pourrait avoir le goût du beau linge, comme la mère et la grand'mère Kobus; qu'alors elle augmenterait les trésors du ménage, qu'elle aurait le trousseau de clefs, et qu'elle serait en extase matin et soir devant ces armoires.

Cette idée l'attendrit, et il souhaita que les choses fussent ainsi, car l'amour du bon vin et du beau linge fait les bons ménages.

Mais, pour le moment, il s'agissait de trouver la plus belle chemise, le plus beau mouchoir, la plus belle paire de bas et les plus beaux habits. Voilà le difficile.

Après avoir longtemps regardé, Kobus, fort embarrassé, s'écria :

« Katel! Katel! »

La vieille servante, qui tricotait dans la cuisine, ouvrit la porte.

« Entre donc, Katel, lui dit Fritz, je suis dans un grand embarras : Hâan et Schoultz veulent absolument que j'aille avec eux à la fête de Bischem; ils m'ont tant prié, que j'ai fini par accepter. Mais à cette fête arrivent des centaines de Prussiens, des juges, des officiers, un tas de gens glorieux, mis à la dernière mode de France, et qui nous regardent par-dessus l'épaule, nous autres Bavarois. Comment m'habiller? Je ne connais rien à ces choses-là, moi, ce n'est pas mon affaire. »

Les petits yeux de Katel se plissèrent; elle était heureuse de voir qu'on avait besoin d'elle dans une circonstance aussi grave, et, déposant son tricot sur la table, elle dit :

« Vous avez bien raison de m'appeler, Monsieur. Dieu merci, ce ne sera pas la première fois que j'aurai donné des conseils pour se bien vêtir selon le temps et les personnes. M. le juge de paix, votre père, avait coutume de m'appeler quand il allait en visite de cérémonie; c'est moi qui lui disais : « Sauf votre respect, Monsieur le juge, il vous manque encore ceci ou cela. » Et c'était toujours juste; chacun devait reconnaître en ville, que, pour la belle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et bonne tenue, M. Kobus n'avait pas son pareil.

—Bon! bon! je te crois, dit Fritz, et je suis content de savoir cela, quoique les modes soient bien changées depuis.

—Les modes peuvent changer tant qu'on voudra, répondit Katel en approchant l'échelle de l'armoire, le bon sens ne change jamais. Nous allons d'abord vous chercher une chemise. C'est dommage qu'on ne porte plus de culotte, car vous avez la jambe bien faite, comme monsieur votre père; et la perruque vous aurait aussi bien convenu, une belle perruque poudrée à la française : c'était magnifique! Mais aujourd'hui les gens comme il faut et les paysans sont tous pareils. Il faudra pourtant que les vieilles modes reviennent tôt ou tard, pour faire la différence; on ne s'y reconnaît plus! »

Katel était alors sur l'échelle, et choisissait une chemise avec soin. Fritz, en bas, attendait en silence. Elle redescendit enfin, portant une chemise et un mouchoir sur ses mains étendues d'un air de vénération; et les déposant sur la table, elle dit :

« Voici d'abord le principal; nous verrons si vos Prussiens ont des chemises et des mouchoirs pareils. Ceci, monsieur Kobus, étaient les chemises et les mouchoirs de grande cérémonie de M. le juge de paix. Regardez-moi la finesse de cette toile, et la magnificence de ce jabot à six rangées de dentelles; et ces manchettes, les plus belles qu'on ait jamais vues à Hunebourg; regardez ces oiseaux à longues queues et ces feuilles brodées dans les jours, quel travail, Seigneur Dieu, quel travail! »

Fritz, qui ne s'était jamais plus occupé de choses semblables que des habitants de la lune, passait les doigts sur les dentelles, et les contemplait d'un air d'extase, tandis que la vieille servante, les mains croisées sur son tablier, exprimait tout haut son enthousiasme :

« Peut-on croire, Monsieur, que des mains de femmes aient fait cela! disait-elle, n'est-ce pas merveilleux?

—Oui, c'est beau! répondait Kobus, songeant à l'effet qu'il allait produire sur la petite Sûzel, avec ce superbe jabot étalé sur l'estomac, et ces manchettes autour des poignets; crois-tu, Katel, que beaucoup de personnes soient capables d'apprécier un tel ouvrage?

—Beaucoup de personnes! D'abord toutes les femmes, Monsieur, toutes; quand elles auraient gardé les oies jusqu'a cinquante ans, toutes savent ce qui est riche, ce qui est beau, ce qui convient. Un homme avec une chemise pareille, quand ce serait le plus grand imbécile du monde, aurait la place d'honneur dans leur esprit; et c'est juste, car s'il manquait de bon sens, ses parents en auraient eu pour lui. »

Fritz partit d'un éclat de rire :

« Ha! ha! ha! tu as de drôles d'idées, Katel, fit-il; mais c'est égal, je crois que tu n'as pas tout à fait tort. Maintenant il nous faudrait des bas.

—Tenez, les voici, Monsieur, des bas de soie; voyez comme c'est souple, moelleux! Madame Kobus elle-même les a tricotés avec des aiguilles aussi fines que des cheveux : c'était un grand travail. Maintenant on fait tout au métier, aussi quels bas! On a bien raison de les cacher sous des pantalons. »

Ainsi s'exprima la vieille servante, et Kobus, de plus en plus joyeux, s'écria :

« Allons, allons, tout cela prend une assez bonne tournure; et si nous avons des habits un peu passables, je commence à croire que les Prussiens auront tort de se moquer de nous.

—Mais, au nom du ciel, dit Katel, ne me parlez donc pas toujours de vos Prussiens! de pauvres diables qui n'ont pas dix thalers en poche, et qui se mettent tout sur le dos, pour avoir l'air de quelque chose. Nous sommes d'autres gens! nous savons où reposer notre tête le soir, et ce n'est pas sur un caillou, Dieu merci! Et nous savons aussi où trouver une bouteille de bon vin, quand il nous plaît d'en boire une. Nous sommes des gens connus, établis; quand on parle de M. Kobus, on sait que sa ferme est à Meisenthâl, son bois de hêtres à Michelsberg....

—Sans doute, sans doute; mais ce sont de beaux hommes, ces officiers prussiens, avec leurs grandes moustaches, et plus d'une jeune fille, en les voyant....

—Ne croyez donc pas les filles si bêtes, interrompit Katel, qui tirait alors de l'armoire plusieurs habits, et les étalait sur la commode; les filles savent aussi faire la différence d'un oiseau qui passe dans le ciel, et d'un autre qui tourne à la broche; le plus grand nombre aiment à se tenir au coin du feu, et celles qui regardent les Prussiens ne valent pas la peine qu'on s'en occupe. Mais tenez, voici vos habits, il n'en manque pas. »

Fritz se mit à contempler sa garde-robe, et, au bout d'un instant, il dit :

« Cette capote à collet de velours noir me donne dans l'œil, Katel.

—Que pensez-vous, Monsieur? s'écria la vieille en joignant les mains, une capote pour aller avec une chemise à jabot!

—Et pourquoi pas? l'étoffe en est magnifique.

—Vous voulez être habillé, Monsieur?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Sans doute.

—Eh bien prenez donc cet habit bleu de ciel, qui n'a jamais été mis. Regardez! »

Elle découvrait les boutons dorés, encore garnis de leur papier de soie :

« Je ne me connais pas aux nouvelles modes; mais cet habit m'a l'air beau; c'est simple, bien découpé, c'est aussi léger pour la saison, et puis le bleu de ciel va bien aux blonds. Il me semble, Monsieur, que cet habit vous irait tout à fait bien.

—Voyons, » dit Kobus.

Il mit l'habit.

« C'est magnifique.... Regardez-vous un peu.

—Et derrière, Katel?

—Derrière, il est admirable, Monsieur, il vous fait une taille de jeune homme. »

Fritz, qui se regardait dans la glace, rougit de plaisir.

« Est-ce bien vrai!

—C'est tout à fait sûr, Monsieur, je ne l'aurais jamais cru; ce sont vos grosses capotes qui vous donnent dix ans de plus, c'est étonnant. »

Elle lui passait la main sur le dos :

« Pas un pli! »

Kobus, pirouettant alors sur les talons, s'écria :

« Je prends cet habit. Maintenant un gilet, là, tu comprends, quelque chose de superbe, dans le genre de celui-ci, mais plus de rouge.»

Katel ne put s'empêcher de rire :

« Vous êtes donc comme les paysans du Kokesberg, qui se mettent du rouge depuis le menton jusqu'aux cuisses! du rouge avec un habit bleu de ciel, mais on en rirait jusqu'au fond de la Prusse, et cette fois les Prussiens auraient raison.

—Que faut-il donc mettre? demanda Fritz, riant lui-même de sa première idée.

—Un gilet blanc, Monsieur, une cravate blanche brodée, votre beau pantalon noisette. Tenez, regardez vous-même. »

Elle disposait tout à l'angle de la commode :

« Toutes ces couleurs sont faites l'une pour l'autre, elles vont bien ensemble; vous serez léger, vous pourrez danser, si cela vous plaît, vous aurez dix ans de moins. Comment! vous ne voyez pas cela! Il faut qu'une pauvre vieille comme moi vous dise ce qui convient!»

Elle se prit à rire, et Kobus, la regardant avec surprise, dit :

« C'est vrai. Je pense si rarement aux habits...

—Et c'est votre tort, Monsieur; l'habit vous fait un homme. Il faut encore que je cire vos bottes fines, et vous serez tout à fait beau : toutes les filles tomberont amoureuses de vous.

—Oh! s'écria Fritz, tu veux rire?

—Non, depuis que j'ai vu votre vraie taille, ça m'a changé les idées, hé! hé! hé! mais il faudra bien serrer votre boucle. Et dites donc, Monsieur, si vous alliez trouver à cette fête une jolie fille qui vous plaise bien, et que finalement..... hé! hé! hé! »

Elle riait de sa bouche édentée en le regardant, et lui, tout rouge, ne savait que répondre.

« Et toi, fit-il à la fin, que dirais-tu?

—Je serais contente.

—Mais tu ne serais plus la maîtresse à la maison.

—Eh! mon Dieu, la maîtresse de tout faire, de tout surveiller, de tout conserver. Ah! qu'il nous en vienne seulement, qu'il nous en vienne une jeune maîtresse, bonne et laborieuse, qui me soulage de tout cela, je serai bien heureuse, pourvu qu'on me laisse bercer les petits enfants.

—Alors, tu ne serais pas fâchée, là, sérieusement!

—Au contraire! Comment voulez-vous..... tous les jours je me sens plus roide, mes jambes ne vont plus; cela ne peut pas durer toujours. J'ai soixante-quatre ans, Monsieur, soixante-quatre ans bien sonnés.....

—Bah! tu te fais plus vieille que tu n'es, dit Fritz, — intérieurement satisfait de ce désir, qui s'accordait si bien avec le sien; — je ne t'ai jamais vue plus vive, plus alerte.

—Oh! vous n'y regardez pas de près.

—Enfin, dit-il en riant, le principal, c'est que tout soit en ordre pour demain. »

Il examina de nouveau son bel habit, son gilet blanc, sa cravate à coins brodés, son pantalon noisette et sa chemise à jabot. Puis, regardant Katel qui attendait,

« C'est tout? fit-il.

—Oui, Monsieur.

—Eh bien! maintenant, je vais boire une bonne chope.

—Et moi, préparer le souper. »

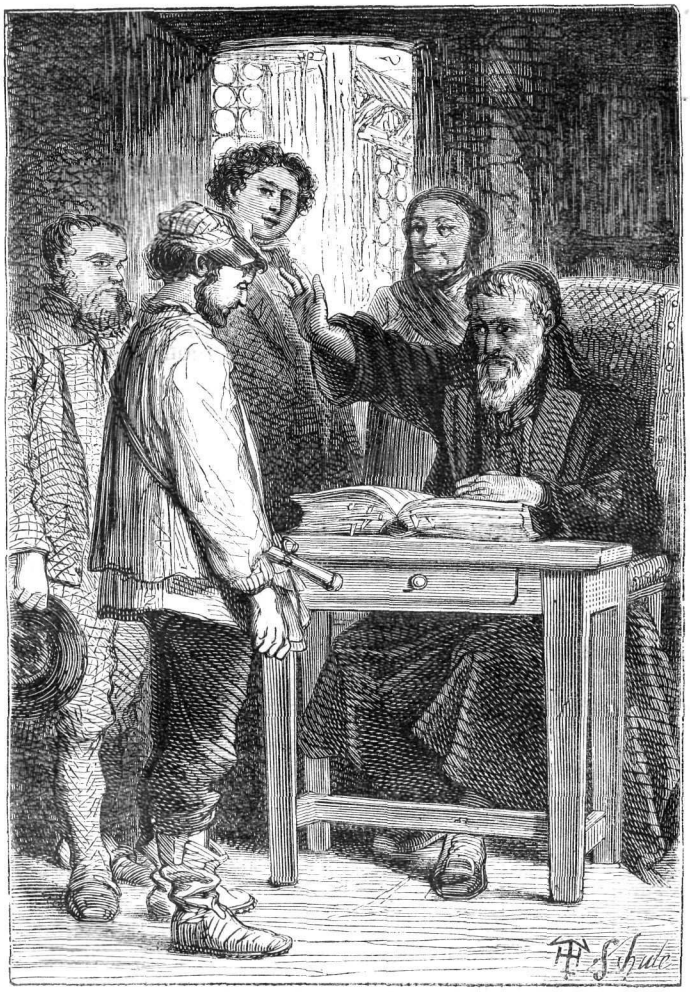
Il décrocha sa grosse pipe d'écume de la muraille, et sortit en sifflant comme un merle.

Katel rentra dans la cuisine.

XVI

Le lendemain, dès huit heures et demie, le grand Schoultz, tout fringant, vêtu de nankin des pieds à la tête, la petite canne de baleine à la main, et la casquette de chasse en cuir bouilli carrément plantée sur sa longue figure brune un peu vineuse, montait l'esca-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Mais garde-toi de prendre des détours dans ton cœur. (Page 59)

lier de Kobus quatre à quatre. Hâan, en petite redingote verte, gilet de velours noir à fleurs jaunes tout chargé de breloques, et coiffé d'un magnifique castor blanc à longs poils, le suivait lentement, sa main grassouillette sur la rampe, et faisait craquer ses escarpins à chaque pas. Ils semblaient joyeux, et s'attendaient sans doute à trouver leur ami Kobus en capote grise et pantalon couleur de rouille, comme d'habitude.

« Eh bien, Katel, s'écria Schoûltz, regardant dans la cuisine entr'ouverte. Eh bien! est-il prêt?

—Entrez, Messieurs, entrez, » dit la vieille servante en souriant.

Ils traversèrent l'allée et restèrent stupéfaits sur le seuil de la grande salle; Fritz était là, devant la glace, vêtu comme un mirliflore : il avait la taille cambrée dans son habit bleu de ciel, la jambe tendue et comme dessinée en parafe dans son pantalon noisette, le menton rose, frais, luisant, l'oreille rouge, les cheveux arrondis sur la nuque, et les gants beurre frais boutonnés avec soin sous des manchettes à trois rangs de dentelles. Enfin c'était un véritable Cupido qui lance des flèches.

« Oh! oh! oh! s'écria Hâan, oh! oh! oh! Kobus... Kobus!... »

Et sa voix se renflait, de plus en plus ébahie.

Schoûltz, lui, ne disait rien; il restait le cou tendu, les mains appuyées sur sa petite canne; finalement, il dit aussi :

« Ça, c'est une trahison, Fritz, tu veux nous faire passer pour tes domestiques... Cela ne peut pas aller... je m'y oppose. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Fritz fait sa toilette pour aller voir Sûzel (Page 71.)

Alors Kobus, se retournant, les yeux troubles d'attendrissement, car il pensait à la petite Sûzel, demanda :

« Vous trouvez donc que cela me va bien ?

—C'est-à-dire, s'écria Hâan, que tu nous écrases, que tu nous anéantis! Je voudrais bien savoir pourquoi tu nous as tendu ce guet-apens.

—Hé! fit Kobus en riant, c'est à cause des Prussiens.

—Comment! à cause des Prussiens?

—Sans doute; ne savez-vous pas que des centaines de Prussiens vont à la fête de Bischem; des gens glorieux, mis à la dernière mode, et qui nous regardent de haut en bas, nous autres Bavarois.

—Ma foi non, je n'en savais rien, dit Hâan.

—Et moi, s'écria Schoûltz, si je l'avais su, j'aurais mis mon habit de landwehr, cela m'aurait mieux posé qu'une camisole de nankin; on aurait vu notre esprit national... un représentant de l'armée.

—Bah! tu n'es pas mal comme cela, » dit Fritz.

Ils se regardaient tous les trois dans la glace, et se trouvaient fort bien, chacun à part soi; de sorte que Hâan s'écria :

« Toute réflexion faite, Kobus a raison, s'il nous avait prévenus, nous serions mieux; mais cela ne nous empêchera pas de faire assez bonne figure. »

Schoûltz ajouta :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAÛDRY

« Moi, voyez-vous, je suis en négligé ; je vais à Bischem sans prétention, pour voir, pour m'amuser...

—Et nous donc ? dit Hâan.

—Oui, mais je suis plus dans la circonstance ; un habit de nankin est toujours plus simple, plus naturel à la fête que des jabots et des dentelles. »

Se retournant alors, ils virent sur la table une bouteille de *forstheimer*, trois verres et une assiette de biscuits.

Fritz jetait un dernier regard sur sa cravate, dont le flot avait été fait avec art par Katel, et trouvait que tout était bien.

« Buvons ! dit-il, la voiture ne peut tarder à venir. »

Ils s'assirent, et Schoûltz, en buvant un verre de vin, dit judicieusement :

« Tout serait très-bien ; mais d'arriver là-bas, habillés comme vous êtes, sur un vieux char à bancs et des bottes de paille, vous reconnaîtrez que ce n'est pas très-distingué ; cela jure, c'est même un peu vulgaire.

—Eh ! s'écria le gros percepteur, si l'on voulait tout au mieux, on irait en blouse sur un âne. On sait bien que des gentilshommes campagnards n'ont pas toujours leur équipage sous la main. Ils se rendent à la fête en passant ; est-ce qu'on se gêne pour aller rire ? »

Ils causaient ainsi depuis vingt minutes, et Fritz, voyant l'heure approcher à la pendule, prêtait de temps en temps l'oreille. Tout à coup il dit :

« Voici la voiture ! »

Les deux autres écoutèrent, et n'entendirent, au bout de quelques secondes, qu'un roulement lointain, accompagné de grands coups de fouet.

« Ce n'est pas cela, dit Hâan ; c'est une voiture de poste qui roule sur la grande route. »

Mais le roulement se rapprochait, et Kobus souriait. Enfin la voiture déboucha dans la rue, et les coups de fouet retentirent comme des pétards sur la place des Acacias, avec le piétinement des chevaux et le frémissement du pavé.

Alors tous trois se levèrent, et, se penchant à la fenêtre, ils virent la berline que Fritz avait louée, s'approchant au trot, et le vieux postillon Zimmer, avec sa grosse perruque de chanvre tressée autour de ses oreilles, son gilet blanc, sa veste brodée d'argent, sa culotte de daim et ses grosses bottes remontant au-dessus des genoux, qui regardait en l'air en claquant du fouet à tour de bras.

« En route ! » s'écria Kobus.

Il se coiffa de son feutre, tandis que les deux autres se regardaient ébahis ; ils ne pouvaient croire que la berline fût pour eux, et seulement lorsqu'elle s'arrêta devant la porte, Hâan partit d'un immense éclat de rire, et se mit à crier :

« A la bonne heure, à la bonne heure ! Kobus fait les choses en grand ; ha ! ha ! ha ! la bonne farce ! »

Ils descendirent, suivis de la vieille servante qui souriait ; et Zimmer, les voyant approcher dans le vestibule, se tourna sur son cheval, disant :

« A la minute, monsieur Kobus, vous voyez, à la minute.

—Oui, c'est bon, Zimmer, répondit Fritz en ouvrant la berline. Allons, montez, vous autres. Est-ce qu'on ne peut pas rabattre le manteau ?

— Pardon, monsieur Kobus, vous n'avez qu'à tourner le bouton, cela descend tout seul. »

Ils montèrent donc, heureux comme des princes. Fritz s'assit et rabattit la capote. Il était à droite, Hâan à gauche, Schoûltz au milieu.

Plus de cent personnes les regardaient sur les portes et le long des fenêtres, car les voitures de poste ne passent pas d'habitude par la rue des Acacias, elles suivent la grande route ; c'était quelque chose de nouveau d'en voir une sur la place.

Je vous laisse à penser la satisfaction de Schoûltz et de Hâan.

« Ah ! s'écria Schoûltz en se tâtant les poches, ma pipe est restée sur la table.

—Nous avons des cigares, » dit Fritz en leur passant des cigares qu'ils allumèrent aussitôt, et qu'ils se mirent à fumer, renversés sur leur siége, les jambes croisées, le nez en l'air et le bras arrondi derrière la tête.

Katel paraissait aussi contente qu'eux.

« Y sommes-nous, monsieur Kobus ? demanda Zimmer.

—Oui, en route, et doucement, dit-il, doucement jusqu'à la porte de Hildebrandt. »

Zimmer, alors, claquant du fouet, tira les rênes, et les chevaux repartirent au petit trot, pendant que le vieux postillon embouchait son cornet et faisait retentir l'air de ses fanfares.

Katel, sur le seuil, les suivit du regard jusqu'au détour de la rue. C'est ainsi qu'ils traversèrent Hunebourg d'un bout à l'autre ; le pavé résonnait au loin, les fenêtres se remplissaient de figures éhahies, et eux, nonchalamment renversés comme de grands seigneurs, ils fumaient sans tourner la tête, et semblaient n'avoir fait autre chose toute leur vie que rouler en chaise de poste.

Enfin, au frémissement du pavé succéda le bruit moins fort de la route ; ils passèrent sous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la porte de Hildebrandt, et Zimmer, remettant son cor en sautoir, reprit son fouet. Deux minutes après, ils filaient comme le vent sur la route de Bischem : les chevaux bondissaient, la queue flottante, le clic-clac du fouet s'entendait au loin sur la campagne ; les peupliers, les champs, les prés, les buissons, tout courait le long de la route.

Fritz, la face épanouie et les yeux au ciel, rêvait à Sûzel. Il la voyait d'avance, et rien qu'à cette pensée ses yeux se remplissaient de larmes.

« Va-t-elle être étonnée de me voir ! pensait-il. Se doute-t-elle de quelque chose? Non, mais bientôt, bientôt elle saura tout.... Il faut que tout se sache ! »

Le gros Hâan fumait gravement, et Schoûltz avait posé sa casquette derrière lui, dans les plis du manteau, pour écarter ses longs cheveux grisonnants, où passait la brise.

« Moi, disait Hâan, voilà comment je comprends les voyages ! Ne me parlez pas de ces vieilles pataches, de ces vieux paniers à salade qui vous éreintent, j'en ai par-dessus le dos ; mais aller ainsi, c'est autre chose. Tu le croiras si tu veux, Kobus, il ne me faudrait pas quinze jours pour m'habituer à ce genre de voitures.

—Ha ! ha ! ha ! criait Schoûltz, je le crois bien, tu n'es pas difficile. »

Fritz rêvait.

« Pour combien de temps en avons-nous? demandait-il à Zimmer.

—Pour deux heures, Monsieur. »

Alors il pensait :

« Pourvu qu'elle soit là-bas, pourvu que le vieux Christel ne se soit pas ravisé ? »

Cette crainte l'assombrissait ; mais, un instant après, la confiance lui revenait, un flot de sang lui colorait les joues.

« Elle est là, pensait-il, j'en suis sûr. C'est impossible autrement. »

Et tandis que Hâan et Schoûltz se laissaient bercer, qu'ils s'étendaient, riant en eux-mêmes, et laissant filer la fumée tout doucement de leurs lèvres, pour mieux la savourer, lui se dressait à chaque seconde, regardant en tout sens, et trouvant que les chevaux n'allaient pas assez vite.

Deux ou trois villages passèrent en une heure, puis deux autres encore, et enfin la berline descendit au vallon d'Altenbruck. Kobus se rappela tout de suite que Bischem était sur l'autre versant de la côte. Le temps de monter au pas lui parut bien long ; mais enfin ils s'avancèrent sur le plateau, et Zimmer, claquant du fouet, s'écria :

« Voici Bischem ! »

En effet, ils découvrirent presque au même instant l'antique bourgade autour de la vallée en face ; sa grande rue tortueuse, ses façades décrépites sillonnées de poutrelles sculptées, ses galeries de planches, ses escaliers extérieurs, ses portes cochères, où sont clouées des chouettes déplumées, ses toits de tuiles, d'ardoises et de bardeaux, rappelant les guerres des margraves, des landgraves, des Armléders, des Suédois, des Républicains ; tout cela bâti, brûlé, rebâti vingt fois de siècle en siècle : une maison à droite du temps de Hoche, une autre à gauche du temps de Mélac, une autre plus loin du temps de Barberousse.

Et les grands tricornes, les bavolets à deux pièces, les gilets rouges, les corsets à bretelles, allant, venant, se retournant et regardant; les chiens accourant, les oies et les poules se dispersant avec des cris qui n'en finissaient plus: voilà ce qu'ils virent, tandis que la berline descendait au triple galot la grande rue, et que Zimmer, le coude en équerre, sonnait une fanfare à réveiller les morts.

Hâan et Schoûltz observaient ces choses et jouissaient de l'admiration universelle. Ils virent au détour d'une rue, sur la place des Deux-Boucs, l'antique fontaine, la *Madame-Hütte* en planches de sapin, les baraques des marchands, et la foule tourbillonnante : cela passa comme l'éclair. Plus loin, ils aperçurent la vieille église Saint-Ulrich et ses deux hautes tours carrées, surmontées de la calotte d'ardoises, avec leurs grandes baies en plein cintre du temps de Charlemagne. Les cloches sonnaient à pleine volée, c'était la fin de l'office ; la foule descendait les marches du péristyle, regardant ébahie: tout cela disparut aussi d'un bond.

Fritz, lui, n'avait qu'une idée : « Où est-elle ? »

A chaque maison il se penchait, comme si la petite Sûzel eût dû paraître à la même seconde. Sur chaque balcon, à chaque escalier, à chaque fenêtre, devant chaque porte, qu'elle fût ronde ou carrée, entourée d'un cep de vigne ou toute nue, il arrêtait un regard, pensant : « Si elle était là ! »

Et quelque figure de jeune fille se dessinait-elle dans l'ombre d'une allée, derrière une vitre, au fond d'une chambre, il l'avait vue ! il aurait reconnu un ruban de Sûzel au vol. Mais il ne la vit nulle part, et finalement la berline déboucha sur la place des Vieilles-Boucheries, en face du *Mouton-d'Or*.

Fritz se rappela tout de suite la vieille auberge ; c'est là que s'arrêtait son père vingt-cinq ans avant. Il reconnut la grande porte cochère ouverte sur la cour au pavé concassé,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la galerie de bois aux piliers massifs, les douze fenêtres à persiennes vertes, la petite porte voûtée et ses marches usées.

Quelques minutes plus tôt, cette vue aurait éveillé mille souvenirs attendrissants dans son âme, mais en ce moment il craignait de ne pas voir la petite Sûzel, et cela le désolait.

L'auberge devait être encombrée de monde; car à peine la voiture eut-elle paru sur la place, qu'un grand nombre de figures se penchèrent aux fenêtres, des figures prussiennes à casquettes plates et grosses moustaches, et d'autres aussi. Deux chevaux étaient attachés aux anneaux de la porte ; leurs maîtres regardaient de l'allée.

Dès que la berline se fut arrêtée, le vieil aubergiste Lœrich, grand, calme et digne, sa tête blanche coiffée d'un bonnet de coton, vint abattre le marchepied d'un air solennel, et dit :

« Si Messeigneurs veulent se donner la peine de descendre.... »

Alors Fritz s'écria :

« Comment, père Lœrich, vous ne me reconnaissez pas? »

Et le vieillard se mit à le regarder, tout surpris.

« Ah ! mon cher monsieur Kobus, dit-il au bout d'un instant, comme vous ressemblez à votre père ! pardonnez-moi, j'aurais dû vous reconnaître. »

Fritz descendit en riant, et répondit :

« Père Lœrich, il n'y a pas de mal, vingt ans changent un homme. Je vous présente mon feld-maréchal Schoûltz, et mon premier ministre Hâan ; nous voyageons incognito. »

Ceux des fenêtres ne purent s'empêcher de sourire, surtout les Prussiens, ce qui vexa Schoûltz.

« Feld-maréchal, dit-il, je le serais aussi bien que beaucoup d'autres; j'ordonnerais l'assaut ou la bataille, et je regarderais de loin avec calme. »

Hâan était de trop bonne humeur pour se fâcher.

« A quelle heure le dîner? demanda-t-il.

—A midi, Monsieur. »

Ils entrèrent dans le vestibule, pendant que Zimmer dételait ses chevaux et les conduisait à l'écurie. Le vestibule s'ouvrait au fond sur un jardin; à gauche était la cuisine : on entendait le tic-tac du tournebroche, le pétillement du feu, l'agitation des casseroles. Les servantes traversaient l'allée en courant, portant l'une des assiettes, l'autre des verres ; le sommelier remontait de la cave avec un panier de vin.

« Il nous faut une chambre, dit Fritz à l'aubergiste, je voudrais celle de Hoche.

—Impossible, monsieur Kobus, elle est prise, les Prussiens l'ont retenue.

—Eh bien, donnez-nous la voisine. »

Le père Lœrich les précéda dans le grand escalier. Schoûltz ayant entendu parler de la chambre du général Hoche, voulut savoir ce que c'était.

« La voici, Monsieur, dit l'aubergiste en ouvrant une grande salle au premier. C'est là que les généraux républicains ont tenu conseil le 23 décembre 1793, trois jours avant l'attaque des lignes de Wissembourg. Tenez, Hoche était là. »

Il montrait le grand fourneau de fonte dans une niche ovale, à droite.

« Vous l'avez vu ?

—Oui, Monsieur, je m'en souviens comme d'hier; j'avais quinze ans. Les Français campaient autour du village, les généraux ne dormaient ni jour ni nuit. Mon père me fit monter un soir, en me disant : « Regarde bien! » Les généraux français, avec leur écharpe tricolore autour des reins, leurs grands chapeaux à cornes en travers de la tête, et leurs sabres traînants, se promenaient dans cette chambre.

« A chaque instant des officiers, tout couverts de neige, venaient prendre leurs ordres. Comme tout le monde parlait de Hoche, j'aurais bien voulu le connaître, et je me glissai contre le mur, regardant, le nez en l'air, ces grands hommes qui faisaient tant de bruit dans la maison.

« Alors mon père, qui venait aussi d'entrer, me tira par ma manche, tout pâle, et me dit à l'oreille : « Il est près de toi! » Je me retournai donc, et je vis Hoche debout devant le poêle, les mains derrière le dos et la tête penchée en avant. Il n'avait l'air de rien auprès des autres généraux, avec son habit bleu à large collet rabattu et ses bottes à éperons de fer. Il me semble encore le voir, c'était un homme de taille moyenne, brun, la figure assez longue; ses grands cheveux, partagés sur le front, lui pendaient sur les joues; il rêvait au milieu de ce vacarme, rien ne pouvait le distraire. Cette nuit même, à onze heures, les Français partirent; on n'en vit plus un seul le lendemain dans le village, ni dans les environs. Cinq ou six jours après, le bruit se répandit que la bataille avait eu lieu, et que les Impériaux étaient en déroute. C'est peut-être là que Hoche a ruminé son coup. »

Le père Lœrich racontait cela simplement, et les autres écoutaient émerveillés. Il les conduisit ensuite dans la chambre voisine leur demandant s'ils voulaient être servis chez eux; mais ils préférèrent manger à la table d'hôte.

Ils redescendirent donc.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La grande salle était pleine de monde : trois ou quatre voyageurs, leurs valises sur des chaises, attendaient la patache pour se rendre à Landau; des officiers prussiens se promenaient deux à deux, de long en large; quelques marchands forains mangeaient dans une pièce voisine ; des bourgeois étaient assis à la grande table, déjà couverte de sa nappe, de ses carafes étincelantes et de ses assiettes bien alignées.

A chaque instant, de nouveaux venus paraissaient sur le seuil. Ils jetaient un coup d'œil dans la salle, puis s'en allaient, ou bien entraient.

Fritz fit apporter une bouteille de *rudesheim* en attendant le dîner. Il regardait d'un air ennuyé la magnifique tapisserie bleu indigo et jaune d'ocre, représentant la Suisse et ses glaciers, Guillaume Tell visant la pomme sur la tête de son fils, puis repoussant du pied, dans le lac, la barque de Gessler. Il songeait toujours à Sûzel.

Hâan et Schoûltz trouvaient le vin bon.

En ce moment un chant s'éleva dehors, et presque aussitôt les vitres furent obscurcies par l'ombre d'une grande voiture, puis d'une autre qui la suivait.

Tout le monde se mit aux fenêtres.

C'étaient des paysans qui partaient pour l'Amérique. Leurs voitures étaient chargées de vieilles armoires, de bois de lit, de matelas, de chaises, de commodes. De grandes toiles, étendues sur des cerceaux, couvraient le tout. Sous ces toiles, de petits enfants assis sur des bottes de paille, et de pauvres vieilles toutes décrépites, les cheveux blancs comme du lin, regardaient d'un air calme; tandis que cinq ou six rosses, la croupe couverte de peaux de chien, tiraient lentement. Derrière arrivaient les hommes, les femmes, et trois vieillards, les reins courbés, la tête nue, appuyés sur des bâtons. Ils chantaient en cœur :

Quelle est la patrie allemande?
Quelle est la patrie allemande?

Et les vieux répondaient :

Amérika! Amérika![1]

Les officiers prussiens se disaient entre eux : « On devrait arrêter ces gens-là! »

Hâan, entendant ces propos, ne put s'empêcher de répondre d'un ton ironique :

« Ils disent que la Prusse est la patrie allemande; on devrait leur tordre le cou! »

Les officiers prussiens le regardèrent d'un œil louche ; mais il n'avait pas peur, et Schoultz lui-même relevait le front d'un air digne.

Kobus venait de se lever tranquillement et de sortir, comme pour s'informer de quelque chose à la cuisine. Au bout d'un quart d'heure, Hâan et Schoûltz, ne le voyant pas rentrer, s'en étonnèrent beaucoup, d'autant plus qu'on apportait les soupières, et que tout le monde prenait place à table.

Fritz s'était souvenu qu'au fond de la ruelle des Oies, derrière Bischem, vivaient deux ou trois familles d'anabaptistes, et que son père avait l'habitude de s'arrêter à leur porte, pour charger un sac de pruneaux secs en retournant à Hunebourg. Et, songeant que Sûzel pouvait être chez eux, il était descendu sans rien dire dans le jardin du *Mouton-d'Or*, et du jardin dans la petite allée des Houx, qui longe le village.

Il courait dans cette allée comme un lièvre, tant la fureur de revoir Sûzel le possédait. C'est lui qui se serait étonné, trois mois avant, s'il avait pu se voir en cet état!

Enfin, apercevant le grand toit de tuiles grises des anabaptistes par-dessus les vergers, il se glissa tout doucement le long des haies, jusqu'auprès de la cour, et là, fort heureusement, il découvrit entre le grand fumier carré et la façade décrépite tapissée de lierre, la voiture du père Christel, ce qui lui gonfla le cœur de satisfaction.

« Elle y est! se dit-il, c'est bon... c'est bon! Maintenant je la reverrai, coûte que coûte; il faudrait rester ici trois jours, que cela me serait bien égal! »

Il ne pouvait rassasier ses yeux de voir cette voiture. Tout à coup Mopsel s'élança de l'allée, aboyant comme aboient les chiens lorsqu'ils retrouvent une vieille connaissance. Alors il n'eut que le temps de s'échapper dans la ruelle, le dos courbé derrière les haies, comme un voleur; car, malgré sa joie, il éprouvait une sorte de honte à faire de pareilles démarches : il en était heureux et tout confus à la fois.

« Si l'on te voyait, se disait-il ; si l'on savait ce que tu fais. Dieu de Dieu! comme on rirait de toi, Fritz! Mais c'est égal, tout va bien ; tu peux te vanter d'avoir de la chance. »

Il prit les mêmes détours qu'il avait faits en venant, pour retourner au *Mouton-d'Or*. On était au second service quand il entra dans la salle. Hâan et Schoûltz avaient eu soin de lui garder une place entre eux.

« Où diable es-tu donc allé? lui demanda Hâan.

—J'ai voulu voir le docteur Rubeneck, un ami de mon père, dit-il en s'attachant la ser-

[1] L'Amérique! l'Amérique!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

viette au menton; mais je viens d'apprendre qu'il est mort depuis deux ans. »

Il se mit ensuite à manger de bon appétit; et comme on venait de servir une superbe anguille à la moutarde, le gros Hâan ne jugea pas à propos de faire d'autres questions.

Pendant tout le dîner, Fritz, la face épanouie, ne fit que se dire en lui-même : « Elle est ici! »

Ses gros yeux à fleur de tête se plissaient parfois d'un air tendre, puis s'ouvraient tout grands, comme ceux d'un chat qui rêve en regardant un moucheron tourbillonner au soleil.

Il buvait et mangeait avec enthousiasme, sans même s'en apercevoir.

Dehors le temps était superbe; la grande rue bourdonnait au loin de chants joyeux, de nasillements de trompettes de bois et d'éclats de rire; les gens en habit de fête, le chapeau garni de fleurs et les bonnets éblouissants de rubans, montaient bras dessus bras dessous vers la place des Deux-Boucs. Et tantôt l'un, tantôt l'autre des convives se levait, jetait sa serviette au dos de sa chaise et sortait se mêler à la foule.

A deux heures, Hâan, Schoûltz, Kobus et deux ou trois officiers prussiens restaient seuls à table, en face du dessert et des bouteilles vides.

En ce moment, Fritz fut éveillé de son rêve par les sons éclatants de la trompette et du cor, annonçant que la danse était en train.

« Sûzel est peut-être déjà là-bas? » pensa-t-il.

Et, frappant sur la table du manche de son couteau, il s'écria d'une voix retentissante :

« Père Lœrich! père Lœrich! »

Le vieil aubergiste parut.

Alors Fritz, souriant avec finesse, demanda: « Avez-vous encore de ce petit vin blanc, vous savez, de ce petit vin qui pétille et que M. le juge de paix Kobus aimait!

—Oui, nous en avons encore, répondit l'aubergiste du même ton joyeux.

—Eh bien! apportez-nous-en deux bouteilles, fit-il en clignant des yeux. Ce vin-là me plaisait, je ne serais pas fâché de le faire goûter à mes amis. »

Le père Lœrich sortit, et quelques instants après il rentrait, tenant sous chaque bras une bouteille solidement encapuchonnée et ficelée de fil d'archal. Il avait aussi des pincettes pour forcer le fil, et trois verres minces, étincelants, en forme de cornet, sur un plateau.

Hâan et Schoûltz comprirent alors quel était ce petit vin et se regardèrent l'un l'autre en souriant.

« Hé! hé! hé! fit Hâan, ce Kobus a parfois de bonnes plaisanteries; il appelle cela du petit vin! »

Et Schoûltz, observant les Prussiens du coin de l'œil, ajouta :

« Oui, du petit vin de France; ce n'est pas la première fois que nous en buvons; mais là-bas, en Champagne, on faisait sauter le cou des bouteilles avec le sabre. »

En disant ces choses il retroussait le coin de ses petites moustaches grisonnantes, et se mettait la casquette sur l'oreille.

Le bouchon partit au plafond comme un coup de pistolet, les verres furent remplis de la rosée céleste.

« A la santé de l'ami Fritz! » s'écria Schoûltz en levant son verre.

Et la rosée céleste fila d'un trait dans son long cou de cigogne.

Hâan et Fritz avaient imité son geste; trois fois de suite ils firent le même mouvement, en s'extasiant sur le bouquet du petit vin.

Les Prussiens se levèrent alors d'un air digne et sortirent.

Kobus, crochetant la seconde bouteille, dit :

« Schoûltz, tu te vantes pourtant quelquefois d'une façon indigne; je voudrais bien savoir si ton bataillon de landwehr a dépassé la petite forteresse de Phalsbourg en Lorraine, et si vous avez bu là-bas autre chose que du vin blanc d'Alsace?

—Bah! laisse donc, s'écria Schoûltz, avec ces Prussiens, est-ce qu'il faut se gêner? Je représente ici l'armée bavaroise, et tout ce que je puis te dire, c'est que si nous avions trouvé du vin de Champagne en route, j'en aurais bu ma bonne part. Est-ce qu'on peut me reprocher à moi d'être tombé dans un pays stérile? N'est-ce pas la faute du feld-maréchal Schwartzenberg, qui nous sacrifiait, nous autres, pour engraisser ses Autrichiens? Ne me parle pas de cela, Kobus, rien que d'y penser, j'en frémis encore : durant deux étapes nous n'avons trouvé que des sapins, et finalement un tas de gueux qui nous assommaient à coups de pierres du haut de leurs rochers, des va-nu-pieds, de véritables sauvages; je te réponds qu'il était plus agréable d'avaler de bon vin en Champagne, que de se battre contre ces enragés montagnards de la chaîne des Vosges!

—Allons, calme-toi, dit Hâan en riant, nous sommes de ton avis, quoique des milliers d'Autrichiens et de Prussiens aient laissé leurs os en Champagne.

—Qui sait? nous buvons peut-être en ce moment la quintessence d'un caporal *schlague!* » s'écria Fritz.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Tous trois se prirent à rire comme des bienheureux; ils étaient à moitié gris.

« Ha! ha! ha! maintenant à la danse, dit Kobus en se levant.

—A la danse! » répétèrent les autres.

Ils vidèrent leurs verres debout et sortirent enfin, vacillant un peu, et riant si fort que tout le monde se retournait dans la grande rue pour les voir.

Schoûltz levait ses grandes jambes de sauterelle jusqu'au menton, et les bras en l'air :

« Je défie la Prusse, s'écriait-il d'un ton de *Hans-Wurst*, je défie tous les Prussiens, depuis le caporal *schlague* jusqu'au feld-maréchal! »

Et Hâan, le nez rouge comme un coquelicot, les joues vermeilles, ses gros yeux pleins de douces larmes, bégayait :

« Schoûltz! Schoûltz! au nom du ciel, modère ton ardeur belliqueuse; ne nous attire pas sur les bras l'armée de Frédéric-Wilhelm; nous sommes des gens de paix, des hommes d'ordre, respectons la concorde de notre vieille Allemagne.

—Non! non! je les défie tous, s'écriait Schoûltz; qu'ils se présentent; on verra ce que vaut un ancien sergent de l'armée bavaroise : Vive la patrie allemande! »

Plus d'un Prussien riait dans ses longues moustaches en les voyant passer.

Fritz, songeant qu'il allait revoir la petite Sûzel, était dans un état de béatitude inexprimable.

« Toutes les jeunes filles sont à la *Madame-Hütte*, se disait-il, surtout le premier jour de la fête : Sûzel est là! »

Cette pensée l'élevait au septième ciel; il se délectait en lui-même et saluait les gens d'un air attendri. Mais une fois sur la place des Deux-Boucs, quand il vit le drapeau flotter sur la baraque et qu'il reconnut, aux dernières notes d'un *hopser*, le coup d'archet de son ami Iôsef, alors il éprouva l'enivrement de la joie, et, traînant ses camarades, il se mit à crier :

« C'est la troupe de Iôsef!... C'est la troupe de Iôsef!... Maintenant, il faut reconnaître que le Seigneur Dieu nous favorise! »

Lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la *Hütte*, le *hopser* finissait, les gens sortaient, le trombone, la clarinette et le fifre s'accordaient pour une autre danse; la grosse caisse rendait un dernier grondement dans la baraque sonore.

Ils entrèrent, et les estrades tapissées de jeunes filles, de vieux papas, de grand'mères, les guirlandes de chêne, de hêtre et de mousse, suspendues autour des piliers, s'offrirent à leurs regards.

L'animation était grande; les danseurs reconduisaient leurs danseuses. Fritz, apercevant de loin la grosse toison de son ami Iôsef au milieu de l'orchestre olivâtre, ne se possédait plus d'enthousiasme, et les deux mains en l'air, agitant son feutre, il criait :

« Iôsef! Iôsef! »

tandis que la foule se dressait à droite et à gauche, et se penchait pour voir quel bon vivant était capable de pousser des cris pareils. Mais quand on vit Hâan, Schoûltz et Kobus s'avancer riant, jubilant, la face pourpre et se dandinant au bras l'un de l'autre, comme il arrive après boire, un immense éclat de rire retentit dans la baraque, car chacun pensait : « Voilà des gaillards qui se portent bien et qui viennent de bien dîner. »

Cependant Iôsef avait tourné la tête, et reconnaissant de loin Kobus, il étendait les bras en croix, l'archet dans une main et le violon dans l'autre. C'est ainsi qu'il descendit de l'estrade, pendant que Fritz montait; ils s'embrassèrent à mi-chemin, et tout le monde fut émerveillé.

« Qui diable cela peut-il être? disait-on. Un homme si magnifique qui se laisse embrasser par le Bohémien.... »

Et Bockel, Andrès, tout l'orchestre penché sur la rampe, applaudissait à ce spectacle.

Enfin Iôsef, se redressant, leva son archet et dit :

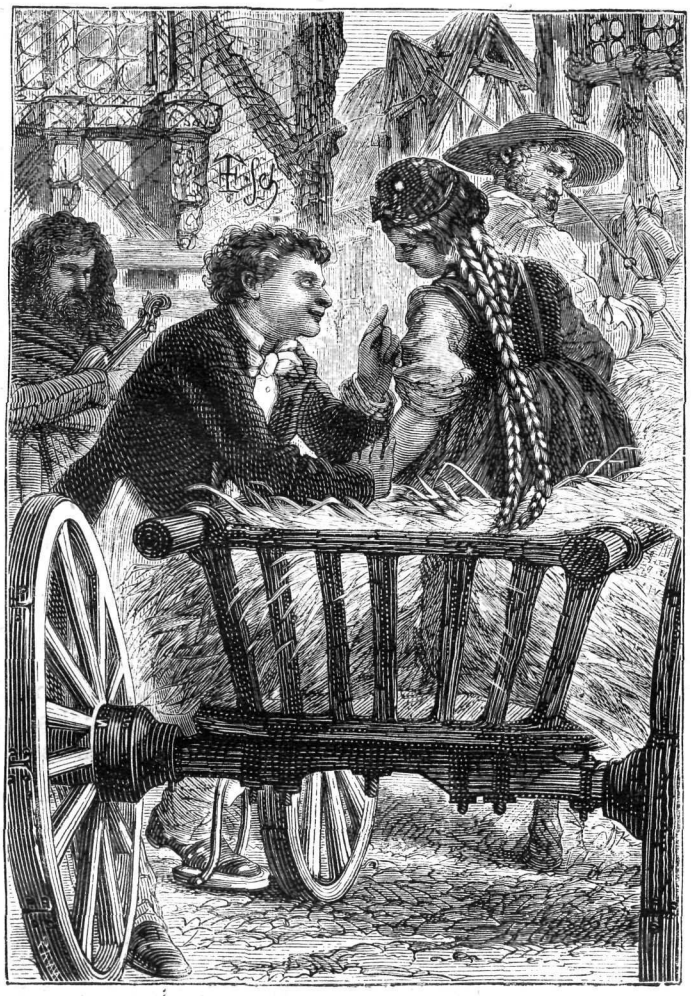
« Écoutez! voici M. Kobus, de Hunebourg, mon ami, qui va danser un *treieleins* avec ses deux camarades. Quelqu'un s'oppose-t-il à cela?

—Non, non, qu'il danse! cria-t-on de tous les coins.

—Alors, dit Iôsef, je vais donc jouer une valse, la valse de Iôsef Almâni, composée en rêvant à celui qui l'a secouru un jour de grande détresse. Cette valse, Kobus, personne ne l'a jamais entendue jusqu'à ce moment, excepté Bockel, Andrès et les arbres du Tannewald; choisis-toi donc une belle danseuse selon ton cœur; et vous, Hâan et Schoûltz, choisissez également les vôtres : personne que vous ne dansera la valse d'Almâni. »

Fritz s'étant retourné sur les marches de l'estrade, promena ses regards autour de la salle, et il eut peur un instant de ne pas trouver Sûzel. Les belles filles ne manquaient pas : des noires et des brunes, des rousses et des blondes, toutes se redressaient, regardant vers Kobus, et rougissant lorsqu'il arrêtait la vue sur elles; car c'est un grand honneur d'être choisie par un si bel homme, surtout pour danser le *treieleins*. Mais Fritz ne les voyait pas rougir; il ne les voyait pas se redresser comme les hussards de Frédéric-Wilhelm à la parade, effaçant leurs épaules et se mettant la bouche

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Nous boirons encore du bon petit vin blanc (Page 85.)

en cœur; il ne voyait pas cette brillante fleur de jeunesse épanouie sous ses regards; ce qu'il cherchait, c'était une toute petite *vergissmeinnicht*, la petite fleur bleue des souvenirs d'amour.

Longtemps il la chercha, de plus en plus inquiet; enfin il la découvrit au loin, cachée derrière une guirlande de chêne tombant du pilier à droite de la porte. Sûzel, à demi effacée derrière cette guirlande, inclinait la tête sous les grosses feuilles vertes, et regardait timidement, à la fois craintive et désireuse d'être vue.

Elle n'avait que ses beaux cheveux blonds tombant en longues nattes sur ses épaules pour toute parure; un fichu de soie bleue voilait sa gorge naissante; un petit corset de velours, à bretelles blanches, dessinait sa taille gracieuse; et près d'elle se tenait, droite comme un I, la grand'mère Annah, ses cheveux gris fourrés sous le béguin noir, et les bras pendants. Ces gens n'étaient pas venus pour danser, ils étaient venus pour voir, et se tenaient au dernier rang de la foule.

Les joues de Fritz s'animèrent; il descendit de l'estrade et traversa la hutte au milieu de l'attention générale. Sûzel, le voyant venir, devint toute pâle et dut s'appuyer contre le pilier; elle n'osait plus le regarder. Il monta quatre marches, écarta la guirlande, et lui prit la main en disant tout bas :

« Sûzel, veux-tu danser avec moi le *treieleins?* »

Elle alors, levant ses grands yeux bleus

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'était ma seule joie, David; je ne pensais plus qu'à elle... (Page 90.)

comme un rêve, de pâle qu'elle était, devint toute rouge :

« Oh! oui, monsieur Kobus! » fit-elle en regardant la grand'mère.

La vieille inclina la tête au bout d'une seconde, et dit : « C'est bien... tu peux danser. » Car elle connaissait Fritz, pour l'avoir vu venir à Bischem dans le temps, avec son père.

Ils descendirent donc dans la salle. Les valets de danse, le chapeau de paille couvert de banderolles, faisaient le tour de la baraque au pied de la rampe, agitant d'un air joyeux leurs martinets de rubans, pour faire reculer le monde. Hâan et Schoûltz se promenaient encore, à la recherche de leurs dansenses; Iôsef, debout devant son pupitre, attendait; Bockel, sa contre-basse contre la jambe tendue, et Andrès, son violon sous le bras, se tenaient à ses côtés; ils devaient seuls l'accompagner.

La petite Sûzel, au bras de Fritz au milieu de cette foule, jetait des regards furtifs, pleins de ravissement intérieur et de trouble; chacun admirait les longues nattes de ses cheveux, tombant derrière elle jusqu'au bas de sa petite jupe bleu clair bordée de velours, ses petits souliers ronds, dont les rubans de soie noire montaient en se croisant autour de ses bas d'une blancheur éblouissante; ses lèvres roses, son menton arrondi, son cou flexible et gracieux.

Plus d'une belle fille l'observait d'un œil sévère, cherchant quelque chose à reprendre, tandis que son joli bras, nu jusqu'au coude suivant la mode du pays, reposait sur le bras

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de Fritz avec une grâce naïve; mais deux ou trois vieilles, les yeux plissés, souriaient dans leurs rides et disaient sans se gêner : « Il a bien choisi ! »

Kobus, entendant cela, se retournait vers elles avec satisfaction. Il aurait voulu dire aussi quelque galanterie à Sûzel, mais rien ne lui venait à l'esprit : il était trop heureux.

Enfin Hâan tira du troisième banc à gauche une femme haute de six pieds, noire de cheveux, avec un nez en bec d'aigle et des yeux perçants, laquelle se leva toute droite et sortit d'un air majestueux. Il aimait ce genre de femmes; c'était la fille du bourgmestre. Hâan semblait tout glorieux de son choix; il se redressait en arrangeant son jabot, et la grande fille, qui le dépassait de la moitié de la tête, avait l'air de le conduire.

Au même instant, Schoûltz amenait une petite femme rondelette, du plus beau roux qu'il soit possible de voir, mais gaie, souriante, et qui lui sauta brusquement au coude, comme pour l'empêcher de s'échapper.

Ils prirent donc leurs distances, pour se promener autour de la salle, comme cela se fait d'habitude. A peine avaient-ils achevé le premier tour, que Iôsef s'écria :

« Kobus, y es-tu? »

Pour toute réponse, Fritz prit Sûzel à la taille du bras gauche, et lui tenant la main en l'air, à l'ancienne mode galante du dix-huitième siècle, il l'enleva comme une plume. Iôsef commença sa walse par trois coups d'archet. On comprit aussitôt que ce serait quelque chose d'étrange; la walse des esprits de l'air, le soir, quand on ne voit plus au loin sur la plaine qu'une ligne d'or, que les feuilles se taisent, que les insectes descendent, et que le chantre de la nuit prélude par trois notes : la première grave, la seconde tendre, et la troisième si pleine d'enthousiasme qu'au loin le silence s'établit pour entendre.

Ainsi débuta Iôsef, ayant bien des fois, dans sa vie errante, pris des leçons du chantre de la nuit, le coude dans la mousse, l'oreille dans la main, et les yeux fermés, perdu dans les ravissements célestes. Et s'animant ensuite, comme le grand maître aux ailes frémissantes, qui laisse tomber chaque soir, autour du nid où repose sa bien-aimée, plus de notes mélodieuses que la rosée ne laisse tomber de perles sur l'herbe des vallons, sa walse commença rapide, folle, étincelante : les esprits de l'air se mirent en route, entraînant Fritz et Sûzel, Hâan et la fille du bourgmestre, Schoûltz et sa danseuse dans des tourbillons sans fin. Bockel soupirait la basse lointaine des torrents, et le grand Andrès marquait la mesure de traits rapides et joyeux, comme des cris d'hirondelles fendant l'air; car si l'inspiration vient du ciel et ne connaît que sa fantaisie, l'ordre et la mesure doivent régner sur la terre !

Et maintenant, représentez-vous les cercles amoureux de la walse qui s'enlacent, les pieds qui voltigent, les robes qui flottent et s'arrondissent en éventail; Fritz, qui tient la petite Sûzel dans ses bras, qui lui lève la main avec grâce, qui la regarde enivré, tourbillonnant tantôt comme le vent et tantôt se balançant en cadence, souriant, rêvant, la contemplant encore, puis s'élançant avec une nouvelle ardeur; tandis qu'à son tour, les reins cambrés, ses deux longues tresses flottant comme des ailes, et sa charmante petite tête rejetée en arrière, elle le regarde en extase, et que ses petits pieds effleurent à peine le sol.

Le gros Hâan, les deux mains sur les épaules de sa grande danseuse, tout en galopant, se balançant et frappant du talon, la contemplait de bas en haut d'un air d'admiration profonde; elle, avec son grand nez, tourbillonnait comme une girouette.

Schoûltz, à demi courbé, ses grandes jambes pliées, tenait sa petite rousse sous les bras, et tournait, tournait, tournait sans interruption avec une régularité merveilleuse, comme une bobine dans son dévidoir; il arrivait si juste à la mesure, que tout le monde en était ravi.

Mais c'est Fritz et la petite Sûzel qui faisaient l'admiration universelle, à cause de leur grâce et de leur air bienheureux. Ils n'étaient plus sur la terre, ils se berçaient dans le ciel; cette musique qui chantait, qui riait, qui célébrait le bonheur, l'enthousiasme, l'amour, semblait avoir été faite pour eux : toute la salle les contemplait, et eux ne voyaient plus qu'eux-mêmes. On les trouvait si beaux, que parfois un murmure d'admiration courait dans la *Madame-Hütte;* on aurait dit que tout allait éclater; mais le bonheur d'entendre la walse forçait les gens de se taire. Ce n'est qu'au moment où Hâan, devenu comme fou d'enthousiasme en contemplant la grande fille du bourgmestre, se dressa sur la pointe des pieds et la fit pirouetter deux fois en criant d'une voix retentissante : *You!* et qu'il retomba d'aplomb après ce tour de force; et qu'au même instant Schoûltz, levant sa jambe droite, la fit passer, sans manquer la mesure, au-dessus de la tête de sa petite rousse, et que d'une voix rauque, en tournant comme un véritable possédé, il se mit à crier : *You! you! you! you! you! you!* ce n'est qu'à ce moment que l'admiration éclata par des trépignements et des cris qui firent trembler la baraque.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Jamais, jamais on n'avait vu danser si bien; l'enthousiasme dura plus de cinq minutes; et quand il finit par s'apaiser, on entendit avec satisfaction la walse des esprits de l'air reprendre le dessus, comme le chant du rossignol après un coup de vent dans les bois.

Alors Schoûltz et Hâan n'en pouvaient plus; la sueur leur coulait le long des joues; ils se promenaient, l'un la main sur l'épaule de sa danseuse, l'autre portant en quelque sorte la sienne pendue au bras.

Sûzel et Fritz tournaient toujours : les cris, les trépignements de la foule ne leur avaient rien fait; et quand Iôsef, lui-même épuisé, jeta de son violon le dernier soupir d'amour, ils s'arrêtèrent juste en face du père Christel et d'un autre vieil anabaptiste qui venaient d'entrer dans la salle, et qui les regardaient comme émerveillés.

« Hé ! c'est vous, père Christel, s'écria Fritz tout joyeux; vous le voyez, Sûzel et moi nous dansons ensemble.

—C'est beaucoup d'honneur pour nous, monsieur Kobus, répondit le fermier en souriant, beaucoup d'honneur; mais la petite s'y connaît donc? Je croyais qu'elle n'avait jamais fait un tour de walse.

—Père Christel, Sûzel est un papillon, une véritable petite fée; elle a des ailes ! »

Sûzel se tenait à son bras, les yeux baissés, les joues rouges; et le père Christel, la regardant d'un air heureux, lui demanda :

« Mais, Sûzel, qui donc t'a montré la danse? Cela m'étonne !

—Mayel et moi, dit la petite fille, nous faisons quelquefois deux ou trois tours dans la cuisine pour nous amuser. »

Alors les gens penchés autour d'eux se mirent à rire, et l'autre anabaptiste s'écria :

« Christel, à quoi penses-tu donc?... Est-ce que les filles ont besoin d'apprendre à walser?... est-ce que cela ne leur vient pas tout seul? Ha ! ha ! ha ! »

Fritz, sachant que Sûzel n'avait jamais dansé qu'avec lui, sentait comme de bonnes odeurs lui monter au nez; il aurait voulu chanter, mais se contenant :

« Tout cela, dit-il, n'est que le commencement de la fête. C'est maintenant que nous allons nous en donner ! Vous resterez avec nous, père Christel; Hâan et Schoûltz sont aussi là-bas, nous allons danser jusqu'au soir, et nous souperons ensemble au *Mouton-d'Or*.

—Ça, dit Christel, sauf votre respect, monsieur Kobus, et malgré tout le plaisir que j'aurais à rester, je ne puis le prendre sur moi; il faut que je parte... et je venais justement chercher Sûzel.

—Chercher Sûzel?

—Oui, monsieur Kobus.

—Et pourquoi?

—Parce que l'ouvrage presse à la maison; nous sommes au temps des récoltes... le vent peut tourner du jour au lendemain. C'est déjà beaucoup d'avoir perdu deux jours dans cette saison; mais je ne m'en fais pas de reproche, car il est dit : « Honore ton père et ta mère ! » Et de venir voir sa mère deux ou trois fois l'an, ce n'est pas trop. Maintenant, il faut partir. Et puis, la semaine dernière, à Hunebourg, vous m'avez tellement réjoui, que je ne suis rentré que vers dix heures. Si je restais, ma femme croirait que je prends de mauvaises habitudes; elle serait inquiète. »

Fritz était tout déconcerté. Ne sachant que répondre, il prit Christel par le bras, et le conduisit dehors, ainsi que Sûzel; l'autre anabaptiste les suivait.

« Père Christel, reprit-il en le tenant par une agrafe de sa souquenille, vous n'avez pas tout à fait tort en ce qui vous concerne; mais à quoi bon emmener Sûzel? Vous pourriez bien me la confier; l'occasion de prendre un peu de plaisir n'arrive pas si souvent, que diable !

—Hé, mon Dieu, je vous la confierais avec plaisir, s'écria le fermier en levant les mains; elle serait avec vous comme avec son propre père, monsieur Kobus; seulement, ce serait une perte pour nous. On ne peut pas laisser les ouvriers seuls... ma femme fait la cuisine, moi, je conduis la voiture.... Si le temps changeait, qui sait quand nous rentrerions les foins? Et puis, nous avons une affaire de famille à terminer, une affaire très-sérieuse. »

En disant cela, il regardait l'autre anabaptiste, qui inclina gravement la tête.

« Monsieur Kobus, je vous en prie, ne nous retenez pas, vous auriez réellement tort; n'est-ce pas, Sûzel? »

Sûzel ne répondit pas; elle regardait à terre, et l'on voyait bien qu'elle aurait voulu rester.

Fritz comprit qu'en insistant davantage, il pourrait donner l'éveil à tout le monde; c'est pourquoi, prenant son parti, tout à coup il s'écria d'un ton assez joyeux :

« Eh bien donc, puisque c'est impossible, n'en parlons plus. Mais au moins vous prendrez un verre de vin avec nous au *Mouton-d'Or*.

—Oh ! quant à cela, monsieur Kobus, ce n'est pas de refus. Je m'en vais de suite avec Sûzel embrasser la grand'mère, et, dans un quart d'heure, notre voiture s'arrêtera devant l'auberge.

—Bon, allez ! »

Fritz serra doucement la main de Sûzel, qui

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

paraissait bien triste, et, les regardant traverser la place, il rentra dans la *Madame-Hütte*.

Hâan et Schoûltz, après avoir reconduit leurs danseuses, étaient montés sur l'estrade ; il les rejoignit :

« Tu vas charger Andrès de diriger ton orchestre, dit-il à Iôsef, et tu viendras prendre quelques verres de bon vin avec nous. »

Le bohémien ne demandait pas mieux. Andrès s'étant mis au pupitre, ils sortirent tous quatre, bras dessus bras dessous.

A l'auberge du *Mouton-d'Or*, Fritz fit servir un dessert dans la grande salle alors déserte, et le père Lœrich descendit à la cave, chercher trois bouteilles de champagne, qu'on mit rafraîchir dans une cuvette d'eau de source. Cela fait, on s'installa près des fenêtres, et presque aussitôt le char à bancs de l'anabaptiste parut au bout de la rue. Christel était assis devant, et Sûzel derrière sur une botte de paille, au milieu des *kougelhof* et des tartes de toute sorte, qu'on rapporte toujours de la fête.

Fritz, voyant Sûzel venir, se dépêcha de casser le fil de fer d'une bouteille, et au moment où la voiture s'arrêtait, il se dressa devant la fenêtre, et laissa partir le bouchon comme un pétard, en s'écriant :

« A la plus gentille danseuse du *treieleins!* »

On peut se figurer si la petite Sûzel fut heureuse ; c'était comme un coup de pistolet qu'on lâche à la noce. Christel riait de bon cœur et pensait : « Ce bon monsieur Kobus est un peu gris, il ne faut pas s'en étonner, un jour de fête ! »

Et entrant dans la chambre, il leva son feutre en disant :

« Ça, ce doit être du champagne, dont j'ai souvent entendu parler, de ce vin de France qui tourne la tête à ces hommes batailleurs, et les porte à faire la guerre contre tout le monde ! Est-ce que je me trompe ?

—Non, père Christel, non ; asseyez-vous, répondit Fritz. Tiens, Sûzel, voici ta chaise à côté de moi. Prends un de ces verres. — A la santé de ma danseuse ! »

Tous les amis frappèrent sur la table en criant : *Das soll gülden*[1] *!* »

Et, levant le coude, ils claquèrent de la langue, comme une bande de grives à la cueillette des myrtilles.

Sûzel, elle, trempait ses lèvres roses dans la mousse, ses deux grands yeux levés sur Kobus, et disait tout bas :

« Oh ! que c'est bon ! ce n'est pas du vin, c'est bien meilleur ! »

Elle était rouge comme une framboise, et Fritz, heureux comme un roi, se redressait sur sa chaise. « Hum ! hum ! faisait-il en se rengorgeant ; oui, oui, ce n'est pas mauvais. »

Il aurait donné tous les vins de France et d'Allemagne pour danser encore une fois le *treieleins*.

Comme les idées d'un homme changent en trois mois !

Christel, assis en face de la fenêtre, son grand chapeau sur la nuque, la face rayonnante, le coude sur la table et le fouet entre les genoux, regardait le magnifique soleil au dehors ; et, tout en songeant à ses récoltes, il disait :

« Oui.... oui.... c'est un bon vin ! »

Il ne faisait pas attention à Kobus et à Sûzel, qui se souriaient l'un l'autre comme deux enfants, sans rien dire, heureux de se voir. Mais Iôsef les contemplait d'un air rêveur.

Schoûltz remplit de nouveau les verres en s'écriant :

« On a beau dire, ces Français ont de bonnes choses chez eux! Quel dommage que leur Champagne, leur Bourgogne et leur Bordelais ne soient pas sur la rive droite du Rhin !

—Schoûltz, dit Hâan gravement, tu ne sais pas ce que tu demandes ; songe que si ces pays étaient chez nous, ils viendraient les prendre. Ce serait bien une autre extermination que pour leur Liberté et leur Égalité : ce serait la fin du monde ! car le vin est quelque chose de solide, et ces Français, qui parlent sans cesse de grands principes, d'idées sublimes, de sentiments nobles, tiennent au solide. Pendant que les Anglais veulent toujours protéger le genre humain, et qu'ils ont l'air de ne pas s'inquiéter de leur sucre, de leur poivre, de leur coton, les Français, eux, ont toujours à rectifier une ligne ; tantôt elle penche trop à droite, tantôt trop à gauche : ils appellent cela leurs limites naturelles.

« Quant aux gras pâturages, aux vignobles, aux prés, aux forêts qui se trouvent entre ces lignes, c'est le moindre de leurs soucis : ils tiennent seulement à leurs idées de justice et de géométrie. Dieu nous préserve d'avoir un morceau de Champagne en Saxe ou dans le Mecklembourg, leurs limites naturelles passeraient bientôt de ce côté-là! Achetons-leur plutôt quelques bouteilles de bon vin, et conservons notre équilibre. La vieille Allemagne aime la tranquillité, elle a donc inventé l'équilibre. Au nom du ciel, Schoûltz, ne faisons pas de vœux téméraires ! »

Ainsi s'exprima Hâan avec éloquence, et Schoûltz, vidant son verre brusquement, lui répondit :

« Tu parles comme un être pacifique, et moi

[1] Ceci doit compter.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

comme un guerrier : chacun selon son goût et sa profession. »

Il fronça le sourcil en décoiffant une seconde bouteille de vin.

Christel, Iôsef, Fritz et Sûzel ne faisaient nulle attention à ces discours.

« Quel temps magnifique ! s'écriait Christel comme se parlant à lui-même ; voici bientôt un mois que nous n'avons pas eu de pluie, et chaque soir de la rosée en abondance ; c'est une véritable bénédiction du ciel. »

Iôsef remplissait les verres.

« Depuis l'an 22, reprit le vieux fermier, je ne me rappelle pas avoir vu d'aussi beau temps pour la rentrée des foins. Et cette année-là le vin fut aussi très-bon, c'était un vin tendre ; il y eut pleine récolte et pleines vendanges.

—Tu t'es bien amusée, Sûzel? demandait Fritz.

—Oh ! oui, monsieur Kobus, faisait la petite, je ne me suis jamais tant amusée qu'aujourd'hui.... Je m'en souviendrai longtemps ! »

Elle regardait Fritz, dont les yeux étaient troubles.

« Allons, encore un verre, » disait-il.

Et en versant il lui touchait la main, ce qui la faisait frissonner des pieds à la tête.

« Aimes-tu le *treieleins*, Sûzel ?

—C'est la plus belle danse, monsieur Kobus, comment ne l'aimerais-je pas ! Et puis, avec une si belle musique !... Ah ! que cette musique était belle !

—Tu l'entends, Iôsef, murmurait Fritz !

—Oui, oui, répondait le bohémien tout bas, je l'entends, Kobus, ça me fait plaisir.... je suis content ! »

Il regardait Fritz jusqu'au fond de l'âme, et Kobus se trouvait tellement heureux qu'il ne savait que dire.

Cependant les trois bouteilles étaient vides ; Fritz, se tournant vers l'aubergiste, lui dit :

« Père Lœrich, encore deux autres ! »

Mais alors Christel se réveillant, s'écria :

« Monsieur Kobus, monsieur Kobus, à quoi pensez-vous donc? Je serais capable de verser !... non.... non.... voici cinq heures et demie, il est temps de se mettre en route.

—Puisque vous le voulez, père Christel, ce sera pour une autre fois. Ce vin-là ne vous plaît donc pas?

—Au contraire, monsieur Kobus, il me plaît beaucoup, mais sa douceur est pleine de force. Je pourrais me tromper de chemin, hé ! hé ! hé ! — Allons, Sûzel, nous partons ! »

Sûzel se leva tout émue, et Fritz, la retenant par le bras, lui fourra le dessert dans les poches de son tablier : les macarons, les amandes, enfin tout.

« Oh ! monsieur Kobus, faisait-elle de sa petite voix douce, c'est assez.

—Croque-moi cela, lui disait-il ; tu as de belles dents, Sûzel, c'est pour croquer de ces bonnes choses, que le Seigneur les a faites. Et nous boirons encore de ce bon petit vin blanc, puisqu'il te plaît.

—Oh ! mon Dieu.... où voulez-vous donc que j'en boive ? un vin si cher ! faisait-elle.

—C'est bon.... c'est bon.... je sais ce que je dis, murmurait-il ; tu verras que nous en boirons ! »

Et le père Christel, un peu gris, les regardait, se disant en lui-même :

« Ce bon monsieur Kobus, quel brave homme ! Ah ! le Seigneur a bien raison de répandre ses bénédictions sur des gens pareils : c'est comme la rosée du ciel, chacun en a sa part. »

Enfin tout le monde sortit, Fritz en tête, le bras de Sûzel sous le sien, disant :

« Il faut bien que je reconduise ma danseuse. »

En bas, près de la voiture, il prit Sûzel sous les bras en s'écriant : « Hop, Sûzel ! » et la plaça comme une plume sur la paille, qu'il se mit à relever autour d'elle.

« Enfonce bien tes petits pieds, disait-il, les soirées sont fraîches. »

Puis, sans attendre de réponse, il alla droit à Christel et lui serra la main vigoureusement :

« Bon voyage, père Christel, dit-il, bon voyage !

—Amusez-vous bien, Messieurs, » répondit le vieux fermier en s'asseyant près du timon.

Sûzel était devenue toute pâle ; Fritz lui prit la main, et, le doigt levé :

« Nous boirons encore du bon petit vin blanc ! » dit-il, ce qui la fit sourire.

Christel allongea son coup de fouet et les chevaux partirent au galop. Hâan et Schoûltz étaient rentrés dans l'auberge. Fritz et Iôsef, debout sur le seuil, regardaient la voiture ; Fritz surtout ne la quittait pas des yeux ; elle allait disparaître au détour de la grande rue, quand Sûzel tourna vivement la tête.

Alors Kobus, entourant Iôsef de ses deux bras, se mit à l'embrasser les larmes aux yeux.

« Oui.... oui, faisait le bohémien d'une voix douce et profonde, c'est bon d'embrasser un vieil ami ! Mais celle qu'on aime et qui vous aime... ah ! Fritz... c'est encore autre chose ! »

Kobus comprit que Iôsef avait tout deviné ! Il aurait voulu répandre des larmes ; mais, tout à coup, il se mit à sauter en criant :

« Allons, mon vieux, allons, il faut rire... il faut s'amuser... En route pour la *Madame-Hütte !* Ah ! le beau jour ! Ah ! le beau soleil ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Zimmer, le postillon, se tenait debout sous la porte cochère, la figure pourpre; Kobus lui remit deux florins :

« Allez boire un bon coup, Zimmer, lui dit-il, faites-vous du bon sang! Nous partirons après souper, vers neuf heures.

—C'est bon, monsieur Kobus, la voiture sera prête. Nous irons comme un éclair. »

Puis, les regardant s'éloigner bras dessus bras dessous, le vieux postillon sourit d'un air de bonne humeur et entra dans le cabaret de l'*Ours-Noir*, en face.

XVII

Le lendemain Fritz se leva dans une heureuse disposition d'esprit; il avait rêvé toute la nuit de Sûzel et se proposait d'aller passer six semaines au Meisenthâl, pour la voir à son aise.

« Que Hâan, Schoûltz et le vieux David rient tant qu'ils voudront, pensait-il, moi, je vais tranquillement là-bas; il faut que je voie la petite, et si les choses doivent aller plus loin, eh bien! à la grâce de Dieu : ce qui doit arriver arrive! »

En déjeunant il se représentait d'avance le sentier du Postthâl, la roche des Tourterelles, la côte des Genêts, la ferme; puis l'étonnement de Christel, la joie de Sûzel, et tout cela le réjouissait. Il aurait voulu chanter comme Salomon : « Te voilà, ma belle amie, ma parfaite; tes yeux sont comme ceux des colombes! » Enfin il se coiffa de son feutre et prit son bâton, plein d'ardeur.

Mais comme il sortait prévenir Katel de ne pas l'attendre le soir ni le lendemain, qu'est-ce qu'il vit? La mère Orchel au bas de l'escalier; elle montait lentement, le dos arrondi et son casaquin de toile bleue sur le bras, comme il arrive aux gens qui viennent de marcher vite à la chaleur.

Je vous laisse à penser sa surprise, lui qui partait justement pour la ferme.

« Comment, c'est vous, mère Orchel? s'écria-t-il; qu'est-ce qui vous amène de si grand matin? »

Katel s'avançait en même temps sur le seuil de la cuisine, et disait :

« Eh! bonjour, Orchel. Seigneur, que vous avez marché vite! vous êtes tout en nage.

—C'est vrai, Katel, répondit la bonne femme en reprenant haleine, je me suis dépêchée. »

Et se tournant vers Fritz :

« J'arrive pour l'affaire dont Christel vous a parlé hier à la fête de Bischem, monsieur Kobus. Je suis partie de bonne heure. C'est une grande affaire; Christel ne veut rien décider sans vous.

—Mais, dit Fritz, je ne sais pas ce dont il s'agit. Christel m'a seulement dit qu'il avait une affaire de famille qui le forçait de retourner au Meisenthâl, et, naturellement, je ne lui en ai pas demandé davantage.

—Voilà pourquoi je viens, monsieur Kobus.

—Eh bien! entrez, asseyez-vous, mère Orchel, dit-il en rouvrant la porte, vous déjeunerez ensuite.

—Oh! je vous remercie, monsieur Kobus, j'ai déjeuné avant de partir. »

Orchel entra donc dans la chambre et s'assit au coin de la table, en mettant son gros bonnet rond qui pendait à son coude; elle fourra ses cheveux dessous avec soin, puis arrangea son casaquin sur ses genoux. Fritz la regardait tout intrigué; il finit par s'asseoir en face d'elle en disant :

« Christel et Sûzel sont bien arrivés hier soir?

—Très-bien, monsieur Kobus, très-bien; à huit heures ils étaient à la maison. »

Enfin, ayant tout arrangé, elle commença, les mains jointes et la tête penchée comme une commère qui raconte quelque chose à sa voisine :

« Vous saurez d'abord, monsieur Kobus, que nous avons un cousin à Bischem, un anabaptiste comme nous, et qui s'appelle Hans-Christian Pelsly; c'est le petit-fils de Frentzel-Débora Rupert, la propre sœur de Anna-Christina-Carolina Rupert, la grand'mère de Christel, du côté des femmes. De sorte que nous sommes cousins.

—C'est très-bien, fit Kobus, se demandant où tout cela devait les mener.

—Oui, dit-elle, Hans-Christian est notre cousin; Christel m'a raconté que vous l'avez vu hier à Bischem. C'est un homme de bien, il a de bonnes terres du côté de Bieverkirch, et un garçon qui s'appelle Jacob, un brave garçon, monsieur Kobus, rangé, soigneux, et qui maintenant approche de ses vingt-six ans : personne n'a jamais rien entendu dire sur son compte. »

Fritz était devenu fort grave :

« Où diable veut-elle en venir avec son Jacob? se dit-il tout inquiet.

—Sûzel, reprit la fermière, n'est pas loin de ses dix-huit ans; c'est en octobre, après les vendanges, qu'elle est venue au monde; ça fait qu'elle aura dix-huit ans dans cinq mois : c'est un bon âge pour se marier. »

Les joues de Fritz tressaillirent, un frisson passa dans ses cheveux, et je ne sais quelle angoisse inexprimable lui serra le cœur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Mais la grosse fermière, calme et paisible de sa nature, ne vit rien et continua tranquillement :

« Je me suis aussi mariée à dix-huit ans, monsieur Kobus; cela ne m'a pas empêchée de bien me porter, Dieu merci!

« Pelsly, connaissant nos biens, avait pensé depuis la Saint-Michel à Sûzel pour son garçon. Mais avant de rien dire et de rien faire, il est venu lui-même, comme pour acheter notre petit bœuf. Il a passé la journée de la Saint-Jean chez nous; il a bien regardé Sûzel, il a vu qu'elle n'avait pas de défauts, qu'elle n'était ni bossue, ni boiteuse, ni contrefaite d'aucune manière; qu'elle s'entendait à toute sorte d'ouvrages, et qu'elle aimait le travail.

« Alors il a dit à Christel de venir à la fête de Bischem, et Christel a vu hier le garçon; il s'appelle Jacob, il est grand et bien bâti, laborieux; c'est tout ce que nous pouvons souhaiter de mieux pour Sûzel. Pelsly a donc demandé hier Sûzel en mariage pour son fils. »

Depuis quelques instants Fritz n'entendait plus : ses joies, ses espérances, ses rêves d'amour, tout s'envolait; la tête lui tournait. Il était comme une chandelle des prés, dont un coup de vent disperse le duvet dans les airs, et qui reste seule, nue, désolée, avec son pauvre lumignon.

La mère Orchel, qui ne se doutait de rien, tira le coin de son mouchoir de sa poche, et baissant la tête, se moucha; puis elle reprit :

« Nous avons causé de cela toute la nuit, Christel et moi. C'est un beau mariage pour Sûzel, et Christel a dit : « Tout est bien; seulement, M. Kobus est un homme si bon, qui nous aime tant, et qui nous a rendu de si grands services, que nous serions de véritables ingrats, si nous terminions une pareille affaire sans le consulter. Je ne peux pas aller moi-même à Hunebourg aujourd'hui, puisque nous avons cinq voitures de foin à rentrer; mais toi, tu partiras tout de suite après le déjeuner, et tu seras encore de retour avant onze heures, pour préparer le dîner de nos gens. » Voilà ce que m'a dit Christel. Nous espérons tous les deux que cela vous conviendra, surtout quand vous aurez vu le garçon; Christel veut le faire venir exprès pour vous l'amener. Et si vous êtes content de lui, eh bien! nous ferons le mariage; et je pense que vous serez aussi de la noce : vous ne pouvez nous refuser cet honneur. »

Ces mots de « noce, » de « mariage, » de « garçon, » bourdonnaient aux oreilles de Fritz.

Orchel, après avoir fini son histoire, étonnée de ne recevoir aucune réponse, lui demanda :

« Qu'est-ce que vous pensez de cela, monsieur Kobus?

—De quoi? fit-il.

—De ce mariage. »

Alors il passa lentement la main sur son front, où brillaient des gouttes de sueur, et la mère Orchel, surprise de sa pâleur, lui dit :

« Vous avez quelque chose, monsieur Kobus?

—Non, ce n'est rien, » fit-il en se levant.

L'idée qu'un autre allait épouser Sûzel lui déchirait le cœur. Il voulait aller prendre un verre d'eau pour se remettre; mais cette secousse était trop forte, ses genoux tremblaient, et comme il étendait la main pour saisir la carafe, il s'affaissa et tomba sur le plancher tout de son long.

C'est alors que la mère Orchel fit entendre des cris :

« Katel! Katel! votre monsieur se trouve mal! Seigneur, ayez pitié de nous! »

Et Katel donc, lorsqu'elle entra tout effarée, et qu'elle vit ce pauvre Fritz étendu là, pâle comme un mort, c'est elle qui leva les mains au ciel, criant :

« Mon Dieu! mon Dieu! mon pauvre maître! Comment cela s'est-il fait, Orchel? Je ne l'ai jamais vu dans cet état!

—Je ne sais pas, mademoiselle Katel; nous étions tranquillement à causer de Sûzel.... il a voulu se lever pour prendre un verre d'eau, et il est tombé!

—Ah! mon Dieu! mon Dieu! pourvu que ce ne soit pas un coup de sang! »

Et les deux pauvres femmes, criant, gémissant et se désolant, le soulevèrent, l'une par les épaules, l'autre par les pieds, et le déposèrent sur son lit.

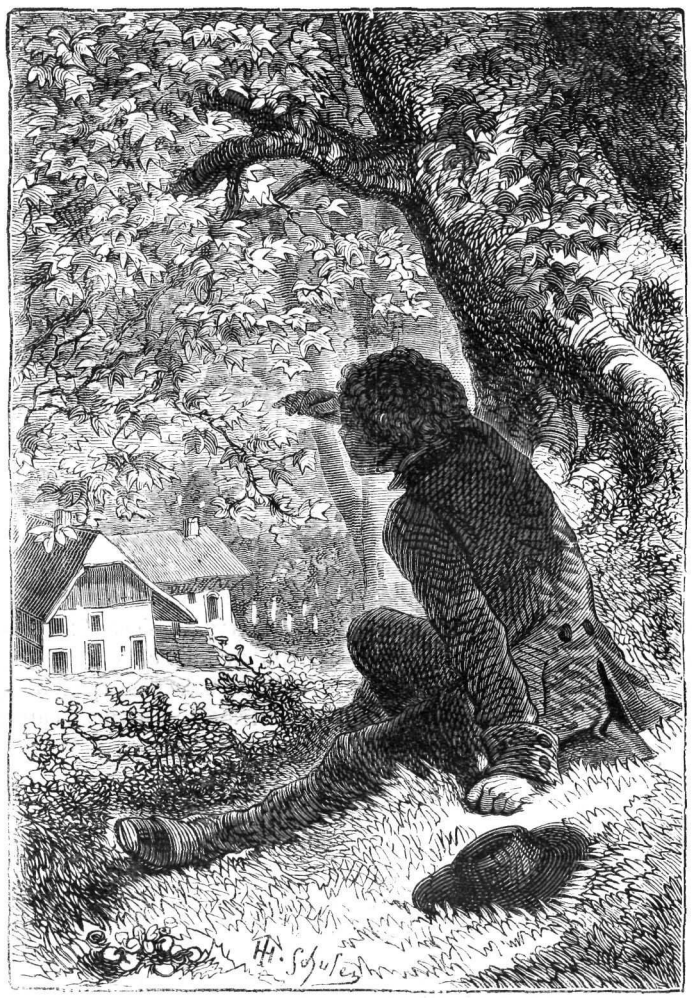
Voilà pourtant à quelles extrémités peut nous porter l'amour! Un homme si raisonnable, un homme qui s'était si bien arrangé pour être tranquille toute sa vie, un homme qui voyait les choses de si loin, qui s'était pourvu de si bon vin avec sagesse, et qui semblait n'avoir rien à craindre ni du ciel ni de la terre.... voilà où le regard d'une simple enfant, d'une petite fille sans ruse et sans malice l'avait réduit! Qu'on dise encore après cela que l'amour est la plus douce, la plus agréable des passions.

Mais on pourrait faire des réflexions judicieuses sur ce chapitre jusqu'à la fin des siècles; — c'est pourquoi, plutôt que de commencer, j'aime mieux laisser chacun tirer de là les conclusions qui lui plairont davantage.

Orchel et Katel se désolaient donc et ne savaient plus où donner de la tête. Mais Katel, dans les grandes circonstances, montrait ce qu'elle était.

« Orchel, dit-elle en défaisant la cravate de son maître, descendez tout de suite sur la place

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



C'est alors que le temps parut long à Fritz. (Page 92.)

des Acacias; vous verrez, à droite de l'église, une ruelle, et, à gauche de la ruelle, une rangée de palissades vertes sur un petit mur. C'est là que demeure le docteur Kipert; il doit être en train de tailler ses œillets et ses rosiers, comme tous les jours. Vous lui direz que M. Kobus est malade et qu'on l'attend.

—C'est bien, » fit la grosse fermière en ouvrant la porte; elle sortit, et Katel, après avoir ôté les souliers de Fritz, courut dans la cuisine faire chauffer de l'eau; car, pour tous les remèdes, il est bon d'avoir de l'eau chaude.

Tandis qu'elle se livrait à ce soin, et que le feu se remettait à pétiller sur l'âtre, Orchel revint :

« Le voici, mademoiselle Katel! » dit-elle tout essoufflée.

Et presque aussitôt le docteur, un petit homme maigre en tricot de laine verte, la culotte de nankin tirée par les bretelles dans la raie du dos, les cinq ou six mèches de ses cheveux gris tombant en touffes autour de son front rouge, parut dans l'allée, sans rien dire, et entra tout de suite dans la chambre.

Orchel et Katel le suivaient.

Il regarda d'abord Fritz, puis il lui prit le pouls, les yeux fixés au pied du lit, comme un vieux chien de chasse en arrêt devant une caille, et au bout d'une minute il dit :

« Ce n'est rien, le cœur galope, mais le pouls est égal.... ce n'est pas dangereux.... Il lui faut une potion calmante, voilà tout. »

Seulement alors la vieille servante se mit à sangloter dans son tablier.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Sûzel, tu ne m'aimes donc pas, que tu refuses de répondre? (Page 93.)

Kipert, se retournant, demanda :

Qu'est-il donc arrivé, mademoiselle Katel?

—Rien, fit la grosse fermière; nous causions tranquillement, quand il est tombé. »

Le vieux médecin, regardant de nouveau Kobus, dit :

« Il n'a rien.... une émotion.... une idée! Allons.... du calme.... ne le dérangez pas.... il reviendra tout seul. Je vais faire préparer la potion moi-même chez Harwich. »

Mais comme il allait sortir et jetait un dernier regard au malade, Fritz ouvrit les yeux.

« C'est moi, monsieur Kobus, dit-il en revenant; vous avez quelque chose.... un chagrin.... une douleur.... n'est-ce pas? »

Fritz referma les yeux, et Kipert vit deux larmes dans les coins.

« Votre maître a des chagrins, » dit-il à Katel tout bas.

Dans le même instant Kobus murmurait :

« Le rebbe!... le vieux rebbe!

—Vous voulez voir le vieux David? »

Il inclina la tête.

« Allons, c'est bon! le danger est passé, dit Kipert en souriant. Il arrive des choses drôles dans ce monde. » Et, sans s'arrêter davantage, il sortit.

Katel, à l'une des fenêtres, criait déjà :

« Yéri! Yéri! »

Et le petit Yéri Koffel, le fils du tisserand, levait son nez barbouillé dans la rue.

« Cours chercher le vieux rebbe Sichel, cours; dis-lui qu'il arrive tout de suite. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

L'enfant se mettait en route, lorsqu'il s'arrêta criant :

« Le voici ! »

Katel, regardant dans la rue, vit le rebbe David, son chapeau sur la nuque, sa longue capote flottant sur ses maigres mollets, qui venait la chemise ouverte, tenant sa cravate à la main, et courant aussi vite que ses vieilles jambes pouvaient aller.

On savait déjà dans toute la ville que M. Kobus avait une attaque. Qu'on se figure l'émotion de David à cette nouvelle ; il ne s'était pas donné le temps de boutonner ses habits, et venait dans une désolation inexprimable.

« Puisque ce n'est rien, dit la mère Orchel, je peux m'en aller.... Je reviendrai demain ou après, savoir la réponse de M. Kobus.

—Oui, vous pouvez partir, » lui répondit Katel en la reconduisant.

La fermière descendit, et se croisa au pied de l'escalier avec le vieux rebbe qui montait. David, voyant Katel dans l'ombre de l'allée, se mit à bredouiller tout bas : « Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il y a ?... Il est malade.... il est tombé, Kobus ! »

On entendait les battements de son cœur.

« Oui, entrez, dit la vieille servante ; il demande après vous. »

Alors il entra tout pâle, sur la pointe de ses gros souliers, allongeant le cou et regardant de loin, d'un air tellement effrayé que cela faisait de la peine à voir.

« Kobus ! Kobus ! » fit-il tout bas d'une voix douce, comme lorsqu'on parle à un petit enfant.

Fritz ouvrit les yeux.

« Tu es malade, Kobus ? reprit le vieux rebbe, toujours de la même voix tremblante ; il est arrivé quelque chose ? »

Fritz, les yeux humides, regarda vers Katel, et David comprit aussitôt ce qu'il voulait dire :

« Tu veux me parler seul ? fit-il.

—Oui, » murmura Kobus.

Katel sortit le tablier sur la figure, et David se penchant demanda :

« Tu as quelque chose... tu es malade ?... »

Fritz, sans répondre, lui entoura le cou de ses deux bras, et ils s'embrassèrent :

« Je suis bien malheureux ! dit-il.

—Toi, malheureux ?

—Oui, le plus malheureux des hommes.

—Ne dis pas cela, fit le vieux David, ne dis pas cela... tu me déchires le cœur ! Que t'est-il donc arrivé ?

—Tu ne te moqueras pas de moi, David.... je t'ai bien manqué.... j'ai souvent ri de toi.... je n'ai pas eu les égards que je devais au plus vieil ami de mon père.... Tu ne te moqueras pas de moi, n'est-ce pas ?

—Mais, Kobus, au nom du ciel ! s'écria le vieux rebbe prêt à fondre en larmes, ne parle pas de ces choses.... Tu ne m'as jamais fait que du plaisir.... tu ne m'as jamais chagriné... au contraire.... au contraire... Ça me réjouissait de te voir rire.... dis-moi seulement....

—Tu me promets de ne pas te moquer de moi ?

—Me moquer de toi ! ai-je donc si mauvais cœur, de me moquer des chagrins véritables de mon meilleur ami ? Ah ! Kobus ! »

Alors Fritz éclata :

« C'était ma seule joie, David ; je ne pensais plus qu'à elle.... et voilà qu'on la donne à un autre !

—Qui donc... qui donc ?

—Sûzel, fit-il en sanglotant.

—La petite Sûzel... la fille de ton fermier ?... tu l'aimes ?

—Oui !

—Ah !... fit le vieux rebbe en se redressant, les yeux écarquillés d'admiration, c'est la petite Sûzel, il aime la petite Sûzel !... Tiens.... tiens.... tiens.... j'aurais dû m'en douter !... Mais je ne vois pas de mal à cela, Kobus.... cette petite est très-gentille.... C'est ce qu'il te faut.... tu seras heureux, très-heureux avec elle....

—Ils veulent la donner à un autre ! interrompit Fritz désespéré.

—A qui ?

—A un anabaptiste.

—Qui est-ce qui t'a dit cela ?

—La mère Orchel.... tout à l'heure.... elle est venue exprès....

—Ah ! ah ! bon.... maintenant je comprends : elle est venue lui dire cela tout simplement, sans se douter de rien... et il s'est trouvé mal... Bon, c'est clair... c'est tout naturel. »

Ainsi se parlait David, en faisant deux ou trois tours dans la chambre, les mains sur le dos.

Puis, s'arrêtant au pied du lit :

« Mais si tu l'aimes, s'écria-t-il, Sûzel doit le savoir.... tu n'as pas manqué de le lui dire.

—Je n'ai pas osé.

—Tu n'as pas osé !... C'est égal, elle le sait. Cette petite est pleine d'esprit.... elle a vu cela d'abord.... Elle doit être contente de te plaire, car tu n'es pas le premier anabaptiste venu, toi.... Tu représentes quelque chose de comme il faut ; je te dis que cette petite doit être flattée, qu'elle doit s'estimer heureuse de penser qu'un monsieur de la ville a jeté les yeux sur elle, un beau garçon, frais, bien nourri, riant, et même majestueux, quand il a sa redingote

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

noire, et ses chaînes d'or sur le ventre ; je soutiens qu'elle doit t'aimer plus que tous les anabaptistes du monde. Est-ce que le vieux rebbe Sichel ne connaît pas les femmes? Tout cela tombe sous le bon sens ! Mais, dis donc, as-tu seulement demandé si elle consent à prendre l'autre ?

—Je n'y ai pas pensé ; j'avais comme une meule qui me tournait dans la tête.

—Hé ! s'écria David en haussant les épaules avec une grimace bizarre, la tête penchée et les mains jointes d'un air de pitié profonde, comment, tu n'y as pas pensé ! Et tu te désoles, et tu tombes le nez à terre, tu cries, tu pleures! Voilà... voilà bien les amoureux ! Attends, attends, si la mère Orchel est encore là, tu vas voir ! »

Il ouvrit la porte en criant dans l'allée :

« Katel, est-ce que la mère Orchel est là?

—Non, monsieur David. »

Alors il referma.

Fritz semblait un peu remis de sa désolation.

« David, fit-il, tu me rends la vie.

—Allons, *schaude*, dit le vieux rebbe, lève-toi, remets tes souliers et laisse-moi faire. Nous allons ensemble là-bas, demander Sûzel en mariage. Mais peux-tu te tenir sur tes jambes? »

—Ah ! pour aller demander Sûzel, s'écria Fritz, je marcherais jusqu'au bout du monde!

—Hé ! hé ! hé ! fit le vieux Sichel, dont tous les traits se contractèrent, et dont les petits yeux se plissaient, hé ! hé ! hé ! quelle peur tu m'as faite !... J'ai pourtant traversé la ville comme cela ; c'est encore bien heureux que je n'aie pas oublié de mettre ma culotte. »

Il riait en boutonnant son gilet de finette et sa grosse capote verte. Mais Fritz n'osait pas encore rire, il remettait ses souliers, tout pâle d'inquiétude ; puis il se coiffa de son feutre et prit son bâton, en disant d'une voix émue :

« Maintenant, David, je suis prêt ; que le Seigneur nous soit en aide !

—*Amen !* » répondit le vieux rebbe.

Ils sortirent.

Katel, de la cuisine, avait entendu quelque chose, et, les voyant passer, elle ne dit rien, s'étonnant et se réjouissant de ces événements étranges. Ils traversèrent la ville, perdus dans leurs réflexions, sans s'apercevoir que les gens les regardaient avec surprise. Une fois dehors, le grand air rétablit Fritz, et, tout en descendant le sentier du Postthâl, il se mit à raconter les choses qui s'étaient accomplies depuis trois mois : la manière dont il s'était aperçu de son amour pour Sûzel ; comment il avait voulu s'en distraire ; comment il avait entrepris un voyage avec Hâan ; mais que cette idée le suivait partout, qu'il ne pouvait plus prendre un verre de vin sans radoter d'amour; et, finalement, comment il s'était abandonné lui-même à la grâce de Dieu.

David, la tête penchée, tout en trottant, riait dans sa barbiche grise, et, de temps en temps, clignant les yeux :

« Hé ! hé ! hé ! faisait-il, je te le disais bien, Kobus, je te le disais bien, on ne peut résister ! Vous étiez donc à faire de la musique, et tu chantais : *Rosette, si bien faite....* Et puis? »

Fritz poursuivait son histoire.

« C'est bien ça... c'est bien ça, reprenait le vieux David, hé ! hé ! hé ! *Ça te persécutait....* c'était plus fort que toi. Oui... oui... je me figure tout cela comme si j'y étais. Alors donc, à la brasserie du *Grand-Cerf*, tu défiais le monde et tu célébrais l'amour.... Va, va toujours, j'aime à t'entendre parler de cela. »

Et Fritz, heureux de causer de ces choses, continuait son histoire. Il ne s'interrompait de temps en temps que pour s'écrier :

« Crois-tu sérieusement qu'elle m'aime, David ?

—Oui.... oui.... elle t'aime, faisait le vieux rebbe, les yeux plissés.

—En es-tu bien sûr ?

—Hé ! hé ! hé ! ça va sans dire.... Mais alors donc, à Bischem, vous avez eu le bonheur de danser le *treieleins* ensemble. Tu devais être bien heureux, Kobus?

—Oh ! » s'écriait Fritz.

Et tout l'enthousiasme du *treieleins* lui remontait à la tête. Jamais le vieux Sichel n'avait été plus content ; il aurait écouté Kobus raconter la même chose durant un siècle, sans se fatiguer ; et, parfois, il remplissait les silences par quelque réflexion tirée de la Bible, comme : « Je t'ai réveillé sous un pommier, là « où ta mère t'a enfanté, là où t'a enfanté celle « qui t'a donné le jour. » Ou bien : « Beaucoup « d'eau ne pourrait pas éteindre cet amour-là, et « les fleuves mêmes ne le pourraient pas « noyer. » Ou bien encore : « Tu m'as ravi le « cœur par l'un de tes yeux ; tu m'as ravi le « cœur par un des grains de ton collier. »

Fritz trouvait ces réflexions très-belles. Pour la troisième fois, il rentrait dans de nouveaux détails, lorsque le vieux rebbe, s'arrêtant au coin du bois, près de la roche des Tourterelles, à dix minutes de la ferme, lui dit :

« Voici le Meisenthâl. Tu me raconteras le reste plus tard. Maintenant, je vais descendre, et toi, tu m'attendras ici.

—Comment! il faut que je reste ! demanda Kobus.

—Oui, c'est une affaire délicate ; je serai sans

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

doute forcé de parlementer avec ces gens; qui sait? ils ont peut-être fait des promesses à l'anabaptiste. Il vaut mieux que tu n'y sois pas. Reste ici, je vais descendre seul; si les choses vont bien, tu me verras reparaître au coin du hangar; je lèverai mon mouchoir, et tu sauras ce que cela veut dire. »

Fritz, malgré sa grande impatience, dut reconnaître que ces raisons étaient bonnes. Il fit donc halte sur la lisière du bois, et David descendit, en trottinant comme un vieux lièvre dans les bruyères, la tête penchée et le bâton de Kobus, qu'il avait pris, en avant.

Il pouvait être alors une heure; le soleil, dans toute sa force, chauffait le Meisenthâl, et brillait sûr la rivière à perte de vue. Pas un souffle n'agitait l'air, pas un grillon n'élevait son cri monotone; les oiseaux dormaient la tête sous l'aile, et, seulement de loin en loin, les bœufs de Christel, couchés à l'ombre du pignon, les genoux ployés sous le ventre, étendaient un mugissement solennel dans la vallée silencieuse.

On peut s'imaginer les réflexions de Fritz, après le départ du vieux rebbe. Il le suivit des yeux jusque près de la ferme Au-delà des bruyères, David prit le sentier sablonneux qui tourne à l'ombre des pommiers, au pied de la côte. Kobus ne voyait plus que son chapeau s'avancer derrière le talus; puis il le vit longer les étables, et au même instant les aboiements de Mopsel retentirent au loin comme les jappements d'un bébé de Nuremberg. David alors se pencha, le bâton devant lui, et Mopsel, ébouriffé, redoubla ses cris. Enfin, le vieux rebbe disparut à l'angle de la ferme.

C'est alors que le temps parut long à Fritz, au milieu de ce grand silence. Il lui semblait que cela n'en finirait plus. Les minutes se suivaient depuis un quart d'heure, lorsqu'il y eut un éclair dans la basse-cour; il crut que c'était le mouchoir de David et tressaillit; mais c'était la petite fenêtre de la cuisine qui venait de tourner au soleil, la servante Mayel vidait son baquet de pelures au dehors; quelques cris de poules et de canards s'entendirent, et le temps parut s'allonger de nouveau.

Kobus se forgeait mille idées; il croyait voir Christel et Orchel refuser... le vieux rebbe supplier... Que sais-je? Ces pensées se pressaient tellement, qu'il en perdait la tête.

Enfin, David reparut au coin de l'étable; il n'agitait rien, et Fritz, le regardant, sentit ses genoux trembler. Le vieux rebbe, au bout d'un instant, fourra la main dans la poche de sa longue capote jusqu'au coude; il en tira son mouchoir, se moucha comme si de rien n'était, et, finalement, levant le mouchoir, il l'agita. Aussitôt Kobus partit, ses jambes galopaient toutes seules : c'était un véritable cerf. En moins de cinq minutes il fut près de la ferme; David, les joues plissées de rides innombrables et les yeux pétillants, le reçut par un sourire :

« Hé! hé! hé! fit-il tout bas, ça va bien... ça va bien... On t'accepte... attends donc... écoute! »

Fritz ne l'écoutait plus; il courait à la porte, et le rebbe le suivait tout réjoui de son ardeur. Cinq ou six journaliers en blouse, coiffés du chapeau de paille, allaient repartir pour l'ouvrage; les uns remettaient les bœufs sous le joug garni de feuilles, les autres, la fourche ou le rateau sur l'épaule, regardaient. Ces gens tournèrent la tête et dirent :

« Bonjour, monsieur Kobus! »

Mais il passa sans les entendre, et entra dans l'allée comme effaré, puis dans la grande salle, suivi du vieux David, qui se frottait les mains et riait dans sa barbiche.

On venait de dîner; les grandes écuelles de faïence rouge, les fourchettes d'étain, et les cruches de grès étaient encore sur la table. Christel, assis au bout, son chapeau sur la nuque, regardait ébahi; la mère Orchel, avec sa grosse face rouge, se tenait debout sous la porte de la cuisine, la bouche béante; et la petite Sûzel, assise dans le vieux fauteuil de cuir, entre le grand fourneau de fonte et la vieille horloge, qui battait sa cadence éternelle, Sûzel, en manches de chemise, et petit corset de toile bleue, était là, sa douce figure cachée dans son tablier sur les genoux. On ne voyait que son joli cou bruni par le soleil, et ses bras repliés.

Fritz, à cette vue, voulut parler; mais il ne put dire un mot, et c'est le père Christel qui commença :

« Monsieur Kobus! s'écria-t-il d'un accent de stupéfaction profonde, ce que le rebbe David vient de nous dire est-il possible : vous aimez Sûzel et vous nous la demandez en mariage? Il faut que vous nous le disiez vous-même, sans cela nous ne pourrons jamais le croire.

—Père Christel, répondit alors Fritz avec une sorte d'éloquence, si vous ne m'accordez pas la main de Sûzel, ou si Sûzel ne m'aime pas, je ne puis plus vivre; je n'ai jamais aimé que Sûzel et je ne veux jamais aimer qu'elle. Si Sûzel m'aime, et si vous me l'accordez, je serai le plus heureux des hommes, et je ferai tout aussi pour la rendre heureuse. »

Christel et Orchel se regardèrent comme confondus, et Sûzel se mit à sangloter; si c'était de bonheur, on ne pouvait le savoir, mais elle pleurait comme une Madeleine.

« Père Christel, reprit Fritz, vous tenez ma vie entre vos mains...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Mais, monsieur Kobus, s'écria le vieux fermier d'une voix forte et les bras étendus, c'est avec bonheur que nous vous accordons notre enfant en mariage. Quel honneur plus grand pourrait nous arriver en ce monde, que d'avoir pour gendre un homme tel que vous? Seulement, je vous en prie, monsieur Kobus, réfléchissez... réfléchissez bien à ce que nous sommes et à ce que vous êtes... Réfléchissez que vous êtes d'un autre rang que nous; que nous sommes des gens de travail, des gens ordinaires, et que vous êtes d'une famille distinguée depuis longtemps non-seulement par la fortune, mais encore par l'estime que vos ancêtres et vous-même avez méritée. Réfléchissez à tout cela... que vous n'ayez pas à vous repentir plus tard... et que nous n'ayons pas non plus la douleur de penser que vous êtes malheureux par notre faute. Vous en savez plus que nous, monsieur Kobus, nous sommes de pauvres gens sans instruction; réfléchissez donc pour nous tous ensemble!

—Voilà un honnête homme! » pensa le vieux rebbe.

Et Fritz dit avec attendrissement :

« Si Sûzel m'aime, tout sera bien! Si par malheur elle ne m'aime pas, la fortune, le rang, la considération du monde, tout n'est plus rien pour moi! J'ai réfléchi, et je ne demande que l'amour de Sûzel.

—Eh bien! donc, s'écria Christel, que la volonté du Seigneur s'accomplisse. Sûzel, tu viens de l'entendre, réponds toi-même. Quant à nous, que pouvons-nous désirer de plus pour ton bonheur? Sûzel, aimes-tu M. Kobus? »

Mais Sûzel ne répondait pas, elle sanglotait plus fort.

Cependant, à la fin, Fritz s'étant écrié d'une voix tremblante :

« Sûzel, tu ne m'aimes donc pas, que tu refuses de répondre? »

Tout à coup, se levant comme une désespérée, elle vint se jeter dans ses bras en s'écriant :

« Oh! si, je vous aime! »

Et elle pleura, tandis que Fritz la pressait sur son cœur, et que de grosses larmes coulaient sur ses joues.

Tous les assistants pleuraient avec eux : Mayel, son balai à la main, regardait, le cou tendu, dans l'embrasure de la cuisine; et, tout autour des fenêtres, à cinq ou six pas, on apercevait des figures curieuses, les yeux écarquillés, se penchant pour voir et pour entendre.

Enfin le vieux rebbe se moucha, et dit :

« C'est bon... c'est bon... Aimez-vous... aimez-vous! »

Et il allait sans doute ajouter quelque sentence, lorsque tout à coup Fritz, poussant un cri de triomphe, passa la main autour de la taille de Sûzel, et se mit à walser avec elle, en criant : « You! houpsa, Sûzel! You! you! you! you! you! »

Alors tous ces gens qui pleuraient se mirent à rire, et la petite Sûzel, souriant à travers ses larmes, cacha sa jolie figure dans le sein de Kobus.

La joie se peignait sur tous les visages; on aurait dit un de ces magnifiques coups de soleil qui suivent les chaudes averses du printemps.

Deux grosses filles, avec leurs immenses chapeaux de paille en parasol, la figure pourpre et les yeux écarquillés, s'étaient enhardies jusqu'à venir croiser leurs bras au bord d'une fenêtre, regardant et riant de bon cœur. Derrière elles, tous les autres se penchaient l'oreille tendue.

Orchel, qui venait de sortir en essuyant ses joues avec son tablier, reparut apportant une bouteille et des verres :

« Voici la bouteille de vin que vous nous avez envoyée par Sûzel, il y a trois mois, dit-elle à Fritz; je la gardais pour la fête de Christel; mais nous pouvons bien la boire aujourd'hui. »

On entendit au même instant le fouet claquer dehors, et Zaphéri, le garçon de ferme, s'écrier : « En route! »

Les fenêtres se dégarnirent, et comme l'anabaptiste remplissait les verres, le vieux rebbe tout joyeux lui dit :

« Eh bien! Christel, à quand les noces? »

Ces paroles rendirent Sûzel et Fritz attentifs.

« Hé! qu'en penses-tu, Orchel? demanda le fermier à sa femme.

—Quand M. Kobus voudra, répondit la grosse mère en s'asseyant.

—A votre santé, mes enfants! dit Christel. Moi, je pense qu'après la rentrée des foins... »

Fritz regarda le vieux rebbe, qui dit :

« Écoutez, Christel, les foins sont une bonne chose, mais le bonheur vaut encore mieux. Je représente le père de Kobus, dont j'ai été le meilleur ami... Eh bien! moi, je dis que nous devons fixer cela d'ici huit jours, juste le temps des publications. A quoi bon faire languir ces braves enfants? A quoi bon attendre davantage? N'est-ce pas ce que tu penses, Kobus?

—Comme Sûzel voudra, je voudrai, » dit-il en la regardant.

Elle, baissant les yeux, pencha la tête contre l'épaule de Fritz sans répondre.

« Qu'il en soit donc fait ainsi, dit Christel.

—Oui, répondit David, c'est le meilleur, et vous viendrez demain à Hunebourg, dresser le contrat. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Alors on but, et le vieux rebbe, souriant, ajouta :

« J'ai fait bien des mariages dans ma vie ; mais celui-ci me cause plus de plaisir que les autres, et j'en suis fier. Je suis venu chez vous, Christel, comme le serviteur d'Abraham, Éléazar, chez Laban : cette affaire est procédée de l'Éternel.

—Bénissons la volonté de l'Éternel, « répondirent Christel et Orchel d'une seule voix.

Et depuis cet instant, il fut entendu que le contrat serait fait le lendemain à Hunebourg, et que le mariage aurait lieu huit jours après.

XVIII

Or, le bruit de ces événements se répandit le soir même à Hunebourg, et toute la ville en fut étonnée; chacun se disait : « Comment se fait-il que M. Kobus, cet homme riche, cet homme considérable, épouse une simple fille des champs, la fille de son propre fermier, lui qui, depuis quinze ans, a refusé tant de beaux partis ? »

On s'arrêtait au milieu des rues pour se raconter cette nouvelle étrange; on en parlait sur le seuil des maisons, dans les chambres et jusqu'au fond des cours ; l'étonnement ne finissait pas.

C'est ainsi que Schoûltz, Hâan, Speck et les autres amis de Fritz apprirent ces choses merveilleuses; et le lendemain, réunis à la brasserie du *Grand-Cerf*, ils en causaient entre eux, disant : « Que c'est une grande folie de se marier avec une femme d'une condition inférieure à la nôtre, que de là résultent des ennuis et des jalousies de toute sorte. Qu'il vaut mieux ne pas se marier du tout. Qu'on ne voit pas un seul mari sur la terre aussi content, aussi riant, aussi bien portant que les vieux garçons. »

« Oui, s'écriait Schoûltz, indigné de n'avoir pas été prévenu par Kobus, maintenant nous ne verrons plus le gros Fritz; il va vivre dans sa coquille, et tâcher de retirer ses cornes à l'intérieur. Voilà comme l'âge alourdit les hommes; quand ils sont devenus faibles, une simple fille des champs les dompte et les conduit avec une faveur rose. Il n'y a que les vieux militaires qui résistent ! C'est ainsi que nous verrons le bon Kobus, et nous pouvons bien lui dire : « Adieu, adieu, repose en paix ! » comme lorsqu'on enterre le Mardi-Gras. »

Hâan regardait sous la table, tout rêveur, et vidait les cendres de sa grosse pipe entre ses genoux. Mais comme, à force de parler, on avait fini par reprendre haleine, il dit à son tour :

« Le mariage est la fin de la joie, et, pour ma part, j'aimerais mieux me fourrer la tête dans un fagot d'épines, que de me mettre cette corde au cou. Malgré cela, puisque notre ami Kobus s'est converti, chacun doit avouer que sa petite Sûzel était bien digne d'accomplir un tel miracle; pour la gentillesse, l'esprit, le bon sens, je ne connais qu'une seule personne qui lui soit comparable, et même supérieure, car elle a plus de dignité dans le port : c'est la fille du bourgmestre de Bischem, une femme *superbe, avec laquelle j'ai dansé le treieleins.* »

Alors Schoûltz s'écria « que ni Sûzel, ni la fille du bourgmestre, n'étaient dignes de dénouer les cordons des souliers de la petite femme rousse qu'il avait choisie ; » et la discussion, s'animant de plus en plus, continua de la sorte jusqu'à minuit, moment où le wachtmann vint prévenir ces messieurs que la conférence était close provisoirement.

Le même jour, on dressait le contrat de mariage chez Fritz. Comme le tabellion Müntz venait d'inscrire les biens de Kobus, et que Sûzel, elle, n'avait rien à mettre en ménage que les charmes de la jeunesse et de l'amour, le vieux David, se penchant derrière le notaire, lui dit :

« Mettez que le rebbe David Sichel donne à Sûzel, en dot, les trois arpents de vigne du Sonneberg, lesquels produisent le meilleur vin du pays. Mettez cela, Müntz. »

Fritz, s'étant redressé tout surpris, car ces trois arpents lui appartenaient, le vieux rebbe, levant le doigt, dit en souriant :

« Rappelle-toi, Kobus, rappelle-toi notre discussion sur le mariage, à la fin du dîner, il y a trois mois, dans cette chambre ! »

Alors Fritz se rappela leur pari :

« C'est vrai, dit-il en rougissant, ces trois arpents de vigne sont à David, il me les a gagnés ; mais puisqu'il les donne à Sûzel, je les accepte pour elle. Seulement, ajoutez qu'il s'en réserve la jouissance ; je veux qu'il puisse en boire le vin jusqu'à l'âge avancé de son grand-père Mathusalem, c'est indispensable à mon bonheur. Et mettez aussi, Müntz, que Sûzel apporte en dot la ferme de Meisenthâl, que je lui donne en signe d'amour ; Christel et Orchel la cultiveront pour leurs enfants, cela leur fera plus de plaisir. »

C'est ainsi que fut écrit le contrat de mariage.

Et quant au reste, quant à l'arrivée de Iôsef Almâni, de Bockel et d'Andrès, accourant de quinze lieues, faire de la musique à la noce

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Oh! si, je vous aime!... (Page 93.)

de leur ami Kobus; quant au festin, ordonné par la vieille Katel, selon toutes les règles de son art, avec le concours de la cuisinière du *Bœuf-Rouge;* quant à la grâce naïve de Sûzel, à la joie de Fritz, à la dignité de Hâan et de Schoûltz, ses garçons d'honneur, à la belle allocution de M. le pasteur Diemer, au grand bal, que le vieux rebbe David ouvrit lui-même avec Sûzel au milieu des applaudissements universels; quant à l'enthousiasme de Iôsef, jouant du violon d'une manière tellement extraordinaire, que la moitié de Hunebourg se tint sur la place des Acacias pour l'entendre, jusqu'à deux heures du matin, quant à tout cela, ce serait une histoire aussi longue que la première.

Qu'il vous suffise donc de savoir qu'environ quinze jours après son mariage, Fritz réunit tous ses amis à dîner, dans la même salle où Sûzel était venue s'asseoir au milieu d'eux, trois mois avant, et qu'il déclara hautement que le vieux rebbe avait eu raison de dire: « qu'en dehors de l'amour tout n'est que vanité; qu'il n'existe rien de comparable, et que le mariage avec la femme qu'on aime est le paradis sur la terre! »

Et David Sichel, alors tout ému, prononça cette belle sentence, qu'il avait lue dans un livre hébraïque, et qu'il trouvait sublime, quoiqu'elle ne fût pas du Vieux Testament:

« Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les « autres. Quiconque aime les autres, connaît « Dieu. Celui qui ne les aime pas, ne connaît « pas Dieu, car Dieu est amour! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

— Des mêmes Auteurs —

ROMANS NATIONAUX ILLUSTRÉS:

HISTOIRE D'UN CONSCRIT DE 1813, illustré de	24	dessins,	par Riou.	1 25
MADAME THÉRÈSE, ou **LES VOLONTAIRES DE 92**,	22	—	—	1 15
L'INVASION	26	—	par Fuchs. . . .	1 35
WATERLOO.	30	—	par Riou.	1 55
Ces quatre ouvrages sont réunis en 1 volume grand in-8. Prix broché.				5
HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE.	29	—	par Riou.	1 50
LA GUERRE	24	—	par Riou.	1 20
LE BLOCUS. — LE CAPITAINE ROCHART.	25	—	par Schuler . .	1 35
Ces trois ouvrages sont réunis en un volume grand in-8, prix, broché.				4
Les Romans nationaux *complets* sont aussi réunis en 1 beau vol. gr. in-8, prix : br. .				9
HISTOIRE D'UN **PAYSAN**, illustrée par Schuler, les 3 premières séries parues.				3 20

CONTES ET ROMANS POPULAIRES ILLUSTRÉS:

L'ILLUSTRE DOCTEUR MATHÉUS, illustré de 20 dessins, par Émile Bayard, suivi de Myrtille. — Série de 10 livraisons. 1 10

HUGUES-LE-LOUP, illustré de 22 dessins, par Émile Bayard, suivi de l'Héritage de l'Oncle Christian, le Combat d'Ours, le Bouc d'Israel, une Nuit dans les Bois, la Reine des Abeilles. — Série de 11 livraisons. 1 15

MAITRE DANIEL ROCK, illustré de 20 dessins, par Gluck, suivi du Tisserand de la Steinbach. — Série de 10 livraisons. 1 05

LES CONTES DES BORDS DU RHIN, illustré de 20 dessins par Léon Benet, suivi de : le Trésor du vieux Seigneur, mon illustre Ami Selsam, la Pêche Miraculeuse, la Voleuse d'Enfants, le Blanc et le Noir, le Cabaliste Hans Weinland, le Requiem du Corbeau, le Chant de la Tonne. — Série de 10 livraisons. 1 10

Ces quatre séries sont réunies en 1 beau volume illustré, grand in-8, prix broché. . 4

L'AMI FRITZ, illustré de 24 dessins, par Théophile Schuler. — Série de 12 livraisons. 1 25

CONFIDENCES D'UN JOUEUR DE CLARINETTE, illustré de 12 dessins, par Schuler, suivi de la Taverne du Jambon de Mayence, les Amoureux de Catherine, Entre deux Vins, illustré de 14 dessins, par Yundt. — Série de 13 livraisons. 1 35

LA MAISON FORESTIÈRE, illustré de 16 dessins, par Schuler, suivi des Bohémiens et le Violon du Pendu, illustrés de 2 dessins, par Riou. — Série de 9 livraisons. . . 1 »

LE JUIF POLONAIS, illustré de 20 dessins par Léon Benet, suivi de : le Rêve d'Aloius, Messire Tempus, l'Œil invisible, la Comète, le Bourgmestre en Bouteille, Coquillage de l'oncle Bernard, la Tresse noire, le Talion, l'Inventeur. Série de 10 livraisons 1 05

Ces quatre séries sont réunies en 1 beau volume illustré gr. in-8, prix, broché. . . . 4 50

Les Contes et Romans populaires *complets*, sont aussi réunis en 1 seul vol. Prix, br. 8 50

Paris.—Imp. Jules Bonaventure, quai des Grands-Augustins, 55.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

CONFIDENCES D'UN JOUEUR DE CLARINETTE

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

La Bohémienne Waldine. (Page 13)

I

Lorsque mon oncle Stavolo acheta son quinzième arpent de vigne, à la succession du vieux Hans Aden Fischer, en l'an de grâce 1840, et qu'il le paya comptant mille écus entre les mains du notaire Bischof, tout le village d'Eckerswir en fut émerveillé. Plusieurs proposèrent de le mettre dans les honneurs, de le nommer bourgmestre ou conseiller municipal; d'autres, plus judicieux, dirent que la place de dégustateur-juré serait plutôt son affaire, attendu qu'il n'y avait pas de plus fin connaisseur en vins que l'oncle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Stavolo; mais il ne tenait pas à ces choses, et répondit modestement:

« Laissez-moi tranquille avec votre place de bourgmestre et de conseiller municipal. Dieu merci, je suis délivré de toute espèce d'ennuis pour mon propre compte; est-ce que j'irai maintenant, à cinquante-trois ans, m'en donner pour la commune? Non, non, ôtez-vous cela de l'esprit. La place de dégustateur-juré me conviendrait mieux, car il est toujours agréable de boire un bon verre de vin qui ne vous coûte rien; mais, grâce au ciel, mes caves sont assez bien fournies en *rikevir*, en *kütterlé*, en *drahenfetz* de toutes qualités, pour n'avoir pas besoin d'aller marauder à droite et à gauche, et mettre le nez dans le crû de mes voisins. Savez-vous ce que je vais faire maintenant? Je n'ai pas l'idée de me croiser les bras sur le dos, vous pouvez le croire. Je vais cultiver mes vignes avec prudence et sagesse; je vais faire remplacer les vieux plants, qui ne donnent plus rien, par des jeunes, et ceux de qualité médiocre, par de meilleurs, autant que possible. Je me promènerai tous les matins le long de la côte avec ma serpe dans ma poche, et si je vois de mauvaises herbes, j'irai les enlever; je rattacherai les sarments défaits à leurs piquets... Les occupations ne me manqueront pas. Ensuite je retournerai tranquillement dans ma maison, me mettre à table avec ma fille Margrédel et mon neveu Kasper; nous boirons un bon coup après le souper, et Kasper nous réjouira d'un air de clarinette. Au temps des vendanges, je soufrerai mes tonneaux, je surveillerai ma cuvée; enfin, au lieu de me mêler de ce qui ne me regarde pas, j'aurai soin de veiller à ce qui me regarde. Il ne suffit pas, mes chers amis, de savoir acquérir, il faut encore savoir conserver; combien de gens, à force de vouloir des honneurs et de la gloire, finissent par se ruiner de fond en comble! Allons, allons, vous êtes de bons enfants; vous avez voulu me faire plaisir, je le sais, mais vous avez pris un mauvais moyen. Ma place n'est pas au conseil municipal, elle est dans mes vignes : je ne veux rien être que Conrad Stavolo... et je le suis, par la grâce de Dieu. »

Ainsi parla mon oncle, et tout le monde comprit qu'il avait raison.

Or, tout ce qu'il avait dit, il le fit exactement, et non-seulement il soigna ses propres vignes, mais il mit encore les miennes en bon état.

Depuis la mort de ma mère, je vivais chez l'oncle Conrad en famille, et, pour vous dire franchement les choses comme elles sont, j'étais amoureux de ma cousine Margrédel : je trouvais ses cheveux blonds, ses joues roses à petites fossettes et ses grands yeux bleus les plus beaux qu'il soit possible de voir. Sa petite toque de taffetas noir, son corset à paillettes d'or et d'argent, sa robe rouge bordée de velours, tout ce qu'elle mettait, me semblait avoir une grâce surprenante, et je me disais : « Dans tout le pays, depuis Münster jusqu'à Saint-Hippolyte, il n'y a pas une jeune fille aussi belle, aussi bien faite, aussi riante, aussi gentille que Margrédel. »

De son côté, Margrédel me regardait d'un œil tendre; à toutes les fêtes de village elle ne dansait qu'avec moi. Nous partions le matin dans la charrette, sur deux bottes de paille, *Fox* et *Rappel* en avant; l'oncle Conrad conduisait, et tout le long de la route nous ne faisions que rire et causer. Encore aujourd'hui, quand je songe à ces petits voyages, à notre arrivée au *Cruchon d'or*, sur la place de Hünevir, à nos danses, il me semble revivre dans un temps meilleur. L'oncle Conrad savait bien que j'aimais Margrédel, mais il nous trouvait encore trop jeunes pour nous marier.

« Kasper, disait-il quelquefois, tâche d'amasser de l'argent avec ta musique, cours les villages, n'oublie aucune fête; on m'a dit que tu es la première clarinette de l'Alsace; que Waldhorn, avec son cor, et toi, vous valez tout un orchestre; c'est le père Niklausse qui m'a raconté ça, et je pense comme lui. Eh bien! quand tu auras amassé de quoi acheter deux arpents de vigne, garçon, je te dirai quelque chose qui te fera plaisir. »

Et, parlant de la sorte, il regardait Margrédel, qui baissait les yeux en rougissant; moi, je sentais mon cœur sauter dans ma poitrine.

Vous ne sauriez croire combien j'aimais Margrédel; souvent, quand je suis seul et que je rêve les yeux tout grands ouverts, il me semble remonter la rue du village dans ce temps-là; je vois la maison de l'oncle Conrad à mi-côte, avec son pignon pointu taillé en dents de scie, qui se détache sur le Fréland couvert de vignes; je vois la petite lucarne à la pointe du toit où voltigeaient les pigeons blancs et bleus, qui faisaient la grosse gorge et tournaient sur la petite fourche en roucoulant; je vois les deux petites fenêtres de la chambre de Margrédel au-dessous, avec ses pots de fleurs en terre vernissée, ses œillets et ses résédas. Je vois Margrédel, qui me regarde venir de loin sans bouger. Elle croyait que je ne la voyais pas; mais je la voyais, et j'étais heureux comme un roi; je serrais ma clarinette, je me redressais, je boutonnais mon habit-veste, j'écartais mes cheveux et je marchais d'un bon pas pour qu'elle pense : « Kasper est le plus beau garçon du village! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Et quand je montais l'escalier, jetant un regard de côté dans la salle, je la voyais déjà déployer la nappe, arranger les verres et les assiettes sur la table; elle était descendue comme un oiseau, et ne voulait pas avoir l'air de savoir que j'arrivais; mais moi j'étais heureux, car elle m'avait attendu, et je me disais : « Elle m'aime ! »

« Hé ! tiens, te voilà, Kasper? faisait-elle; je te croyais encore en route ce matin.

—Oui, Margrédel, me voilà, disais-je en accrochant mon sac au dos du fauteuil, et déposant ma clarinette sur le bord de la fenêtre; j'arrive d'Orbay, de Kirschberg ou de tel autre village des environs.

—Tu t'es bien dépêché?

—Oui, je me suis dépêché. »

Alors nous nous regardions; elle me souriait en me montrant ses petites dents blanches; j'aurais voulu l'embrasser, mais elle m'échappait toujours, criant :

« Kasper, Kasper, voici mon père ! »

Elle se sauvait dans la cuisine; et presque toujours, quand je regardais dans la rue, l'oncle Conrad, avec ses larges épaules, son feutre noir et sa veste grise, était là qui revenait de la vigne. Ah ! toutes ces choses, je les vois, j'y suis. Pourquoi faut-il que ce bon temps de la jeunesse passe si vite, et qu'on y songe toujours !

J'avais le plus grand respect pour l'oncle Conrad, et je l'aimais comme mon propre père, malgré sa voix rude quand il était de mauvaise humeur et surtout quand il se fâchait; cela n'arrivait pas souvent, mais quand cela arrivait, c'était terrible : son grand nez crochu se recourbait en bec d'aigle sur ses lèvres, ses yeux gris lançaient des éclairs, et sa voix éclatait comme la trompette du jugement dernier. Il ne levait jamais la main, connaissant lui-même sa force extraordinaire et craignant de faire mal aux gens.

Une fois cependant je le vis à l'auberge des *Trois-Roses*, où nous étions allés le soir, selon notre habitude, prendre une bouteille de vin en société des vignerons d'Eckerswir, qui se réunissaient en cet endroit, je le vis s'emporter et devenir tout pâle, à propos d'une façon particulière de planter la vigne. Le vieux Mériâne prétendait que les plants de *tokayer* doivent se traîner un peu dans le sillon pour bien venir, et l'oncle Conrad qu'il fallait les mettre tout droit. Mériâne finit par dire que l'oncle Stavolo ne connaissait rien à la vigne, et qu'il ne distinguerait pas un plan de *tokayer* d'un autre de Drahenfeltz. L'oncle se fâcha, et frappant de la main sur la table, les verres, les chopes et les bouteilles sautèrent au plafond. Il s'était levé, criant d'une voix de tonnerre :

« Voyons, vous autres, voyons, qui soutient les propos de Mériâne? Je ne veux pas lui répondre à lui; mais vous autres... mettez-vous trois, quatre, six contre moi ! »

Il regardait autour de la salle; personne ne bougeait. Je sus alors que l'oncle Conrad était l'homme le plus fort du pays; je le vis de mes propres yeux. Il m'était bien arrivé d'entendre raconter que M. Stavolo avait terrassé dans son temps tous les hercules qui se présentaient aux luttes de villages, et que même, peu d'années avant, il était allé provoquer un certain bûcheron Diemer, qu'on appelait le *Chêne des Vosges*, à cause de sa force extraordinaire, et qu'il l'avait renversé sur les deux épaules, oui; mais avec nous il se montrait si raisonnable, il avait tellement l'habitude de dire que la force ne signifie rien, que l'on ne doit pas se vanter d'être fort, et, disant cela, il se caressait le menton d'un air de saint homme tellement convaincu de ces choses, que j'avais fini par le croire sur parole et le considérer comme un être très-pacifique. Sans cesse il me répétait :

« Kasper, s'il t'arrive jamais de te trouver dans une dispute, sais-tu ce qu'il faudra faire?

—Non, mon oncle.

—Eh bien ! comme le Seigneur t'a pourvu de grandes jambes, tu prendras tout de suite la porte et tu gagneras les champs. Toi qui n'es guère plus fort qu'un lièvre, au premier coup tu roulerais à terre, et l'on se battrait sur ton corps. De la prudence, garçon, de la prudence; c'est la première vertu d'un joueur de clarinette qui veut se marier. »

Allez donc croire, après ces paroles judicieuses, que l'oncle Conrad n'était pas prudent, et qu'il aimait autre chose que la vigne, le bon vin et la musique ! Mais ce jour-là, je vis qu'il était glorieux de sa force, et cela me surprit.

Toutefois, s'étant calmé presque aussitôt, il fit des excuses au vieux Mériâne, et dit qu'il avait parlé de la sorte pour voir si, parmi ces jeunes gens, quelques-uns auraient le courage de soutenir les cheveux gris. Après quoi le père Mériâne avoua que l'oncle Conrad était un bon vigneron, qu'il se connaissait en plants de toute sorte, en culture, en vendanges, en cuvées, en fermentation, en tout. Il en dit même tant et fit de l'oncle Stavolo de tels éloges, que celui-ci, tout à fait apaisé, lui répondit en souriant qu'il allait trop loin, qu'on ne connaissait jamais à fond la culture de la vigne, que plus on apprenait de choses, plus il en restait à savoir, et que l'expérience étant toujours ce qu'il y a de plus sûr, les jeunes ne pourraient se mettre sur les rangs pour le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

savoir, que quand les vieux, comme le père Mériâne, ne seraient plus là.

De sorte que, finalement, tous les deux étaient attendris, et que vers onze heures, au moment où le *watchmann* vint nous prévenir qu'il fallait s'en aller, ils s'embrassèrent, en s'appelant l'un l'autre les meilleurs vignerons et les plus honnêtes gens de toute la côte jusqu'à Thann et encore plus loin. Les assistants s'attendrissaient avec eux.

Et voilà comment j'appris que l'oncle Conrad ne méprisait pas la force autant qu'il voulait bien le dire pour se donner des airs raisonnables.

II

Or, cette année-là, vers la fin de l'été, l'oncle Stavolo eut une vache prête à vêler. C'était la plus belle vache d'Eckerswir, de l'espèce suisse, grande, couleur café au lait, très-bonne laitière, et qui s'appelait *Rœsel*. Depuis huit jours, le vétérinaire Hirsch venait la voir et disait chaque fois : « Ce sera pour demain. »

Dans l'intervalle arriva la fête de Kirschberg, où nous allions tous les ans danser et goûter du kirsch-wasser. L'année étant très-abondante en toute espèce de fruits, — cerises noires, prunes, prunelles, mûres, myrtilles, —, tous ceux qui revenaient de Kirschberg disaient que la montagne autour du village et jusqu'à la lisière du bois, était couverte d'arbres tellement chargés de prunes, qu'il fallait les étayer pour les empêcher de se rompre. Ils disaient aussi qu'on distillait nuit et jour à la ferme du père Yéri-Hans, qu'on avait trouvé le moyen de ne plus employer d'alambics, en faisant passer la fumée dans de grosses tonnes cerclées de fer, et autres choses semblables. On pensait donc que la fête serait magnifique, ce qui nous ennuyait beaucoup, car nous voyions bien, Margrédel et moi, que l'oncle Conrad aurait de la peine à quitter la maison. Enfin lui-même nous prit à part dans la salle et nous dit :

« Cette année, nous n'irons pas à la fête de Kirschberg. Ce vétérinaire dit tous les jours : « Ce sera pour demain! » et je ne puis pas abandonner *Rœsel* dans un pareil moment; non, je ne puis pas laisser entre les mains de Hirsch et de la servante une bête qui me coûte cent écus et qui me rapporte six pots de lait matin et soir; je n'aurais pas une minute de tranquillité là-bas. Ecoutez, mes enfants, nous irons à la fête de Wintzenheim, dans quinze jours, cela nous fera autant de plaisir, et nous pourrons boire alors du kirschwasser à l'auberge du *Bœuf rouge*, aussi bien qu'au *Cruchon d'or;* il sera même meilleur étant plus vieux.

—Vous avez raison, mon père, » répondit Margrédel d'un air assez triste.

Et les choses étant réglées de la sorte, nous restâmes à la maison, tandis que la moitié d'Eckerswir allait à Kirschberg. On ne voyait que des voitures partir à la file avec quatre, cinq et six bottes de paille couvertes de gens en habits de fête, rubans aux chapeaux et verroteries dans les cheveux. Nous les regardions tristement de la fenêtre, et les jeunes filles criaient à Margrédel :

« Hé! Margrédel, tu ne viens donc pas? Allons, mets ta belle jupe; nous avons encore de la place.

—Merci, répondait Margrédel, ce sera pour une autre fois. »

Et les garçons me criaient :

« Kasper, prends donc ta clarinette; arrive! Tu te mettras à cheval sur *Schwartz*. Hop, hop, en avant! »

Et je hochais la tête.

L'oncle Conrad, dans son petit verger derrière la maison, étayait les arbres pour ne pas voir ces choses. Cela dura jusque vers dix heures; alors le silence se rétablit, le village était abandonné, on ne voyait que les vieux, assis devant leur porte au soleil; les chiens même avaient suivi les voitures, et l'on n'entendait plus aboyer comme à l'ordinaire.

Pendant le dîner, l'oncle Stavolo dit qu'il y aurait sans doute trop de monde à la fête, qu'on ne pourrait pas se retourner, et que les aubergistes profiteraient de l'occasion pour se débarrasser de leur plus mauvaise piquette et de leurs fromages moisis. Il dit encore que nous serions mieux à Wintzenheim, chez le père Michel Bloum, un de ses anciens camarades, qui l'invitait depuis longtemps à venir manger du *kougelhof* et à goûter son *brimbellewasser*. Puis nous descendîmes ensemble à l'écurie voir *Rœsel*, et il m'avoua qu'elle ne pouvait pas tarder à faire veau, et que, si c'était pour la nuit, nous partirions le lendemain de bonne heure à la fête; mais la chose traîna jusqu'au mardi, alors il était trop tard.

Cependant, le soir du même jour, après souper, l'oncle Conrad, qui fumait rarement, et jamais que du tabac qu'il avait planté lui-même dans son jardin, derrière la maison, l'oncle prit une petite pipe de buis en forme de tulipe, et, l'ayant mise dans la poche de sa veste, il me dit :

« Kasper, arrive; nous allons voir ce qui se

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

passe aux *Trois-Roses;* je suis sûr que plusieurs sont déjà revenus de Kirschberg : le vieux Brêmer, Mériâne, Zaphéri; c'est leur habitude de coucher chez eux depuis trente ans; ils ne restent jamais jusqu'au lendemain. Margrédel, s'il se passe quelque chose à l'écurie, envoie Orchel me chercher tout de suite. »

Nous sortîmes ensemble.

En descendant l'escalier, l'oncle ajouta :

« Je suis pourtant curieux de savoir si l'on s'amuse à la fête; nous allons tout apprendre. »

Et nous traversâmes la rue silencieuse : quelques instants après, nous entrions dans la grande salle des *Trois-Roses.*

L'oncle Conrad ne s'était pas trompé; déjà bon nombre de vieux étaient de retour et fumaient là, les deux coudes sur la table, en se racontant ce qu'ils avaient vu de remarquable en ce jour, et se rappelant l'un à l'autre qu'en telle année, en telle autre année, il y avait de cela dix, vingt ou trente ans, la fête de Kirschberg avait été plus belle, soit au passage du roi Charles X, soit à l'arrivée de Marie-Louise en France, soit du temps de Saint-Just, lorsqu'on avait planté le grand peuplier au milieu du village. Ils se plaignaient que tout dépérissait de jour en jour, que la jeunesse n'avait plus la même ardeur qu'autrefois, que les impositions augmentaient, que le kirsch-wasser, le vin, la bière, la farine, la viande enfin, tout coûtait plus cher; qu'on ne savait pas quand cela finirait, et que c'était l'abomination de la désolation prédite par les saintes Ecritures.

Le vieux greffier de la mairie surtout, le père Brêmer, avec sa perruque roussâtre bien peignée, en forme de bonnet à poil, et sa grosse pipe d'Ulm toute noire, dont il tirait une bouffée de demi-heure en demi-heure, le vieux Brêmer semblait mélancolique selon son habitude, et, les deux oreilles entre ses mains, il regardait dans son verre en parlant des temps écoulés.

L'oncle Conrad et moi, nous nous assîmes parmi les autres; Zaphéri Mutz, le cabaretier, nous apporta deux verres et une bouteille, en nous demandant si *Rœsel* avait mis bas; l'oncle répondit que non; puis nous écoutâmes ce qu'on racontait.

Jusqu'à dix heures, on ne fit que parler des anciennes fêtes, et surtout de la dernière. Malgré l'avis du greffier, plusieurs soutinrent qu'il n'y avait jamais eu plus de monde à Kirschberg, plus de danseurs et de danseuses; que la *Madame Hütte* en était pleine comme une ruche; que le vieux Yéri-Hans, ayant affermé les jeux deux cents écus, avait reconstruit la baraque en planches neuves, qu'il avait renouvelé les drapeaux et mis des bancs à l'intérieur tout autour, ce que chacun devait approuver, puisqu'il est bon que la grand'mère et le grand-père puissent s'asseoir, et regarder leurs petites-filles ou leurs petits-fils qui dansent. Ils dirent aussi que le kirsch-wasser avait un goût très-fin, que la vigne se présentait bien, que les jeux de *rampô*, de quilles, du coq et du mouton avaient déjà couvert les frais de Yéri-Hans.

Enfin on causait de ceci, de cela : des jeunes gens, de la nouvelle mode des bonnets de tulle, que Soffayel Kartiser avait apportée de Strasbourg, avec les manches à gigot et les cheveux arrangés en croix, sur des peignes hauts d'un demi-pied. Le vieux greffier trouvait les vieilles modes du Kirschberg bien autrement belles : les toques de velours à grands rubans, les manches plates, les corsets de satin brodés d'or, les jupes de soie à grands ramages, les longues tresses tombant derrière les oreilles, jusqu'au talon; bref, toutes les anciennes modes, depuis le tricorne, le gilet écarlate, les souliers ronds à boucles d'argent, jusqu'à la veste grise du meunier et au tablier blanc du marchand de fromage, tout lui paraissait plus beau que la blouse et le bonnet de coton.

Mais ces choses n'intéressaient pas l'oncle Conrad, qui bâillait dans sa main, et semblait pouvoir à peine ouvrir les yeux.

« Ecoutez, monsieur Brêmer, s'écria tout à coup le vieux Mériâne, vous avez raison en bien des choses. Oui, les anciennes robes et les anciennes toques étaient plus belles que les cheveux en croix et les sarraux gris; je dirai même plus, la choucroûte et le petit-salé étaient meilleurs autrefois, parce qu'on fumait mieux la viande, et qu'au lieu d'avoir une vis en bois, pour serrer la choucroûte, on mettait une grosse pierre dessus, de sorte que la pierre descendait toujours, au lieu que maintenant, quand on oublie de tourner la vis, la choucroûte se gâte à la cave. Je suis de votre avis pour tout cela; mais il y a pourtant des articles sur lesquels les jeunes gens nous valent. »

Le greffier hocha la tête.

« Vous avez beau hocher la tête, dit Mériâne, c'est certain. Ainsi, par exemple, pour la lutte, pour la force et l'adresse, là, franchement, avez-vous jamais vu un homme mieux bâti, plus solide que le fils de Yéri-Hans, un gaillard qui revient d'Afrique, et qui assommerait un bœuf d'un coup de poing? Avez-vous jamais vu de notre temps un hercule pareil, je vous le demande?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le greffier sembla réfléchir. L'oncle Conrad se remuait sur son banc; il toussa comme pour répondre, mais il se tut, et le vieux Mériâne ajouta :

« Ce grand canonnier, voyez-vous, Brêmer, ne craindrait pas six hommes, des hommes ordinaires, bien entendu, pas comme maître Stavolo ici présent, non, ce serait aller trop loin; mais je soutiens qu'il n'y a jamais eu, de notre temps, un homme qui puisse se comparer à celui-là pour la véritable force. »

Alors le vieux Mériâne vida son verre, et l'oncle Conrad, d'un air d'indifférence, demanda :

« De quel canonnier est-ce qu'on parle donc? Des hommes forts, il y en a eu dans tous les temps, mais ça m'étonne tout de même d'entendre parler pour la première fois de ce canonnier.

—Hé! c'est le fils de Yéri-Hans, le fermier de la côte de Kirschberg, fit Mériâne.

—Ah! ah! bon... bon... je me rappelle... un grand maigre de six pieds, blond, les joues roses, long comme un fil; oui... oui... le fils de Yéri, dit l'oncle en faisant tourner ses pouces; tiens, tiens, il est si fort! Eh bien! je ne m'en serais jamais douté; non, ça me paraît étonnant.

—Il était long et blond avant de partir pour Alger, dit Mériâne, mais à cette heure il est roux, maître Stavolo, il a la peau brune et des épaules, des épaules, — tenez, larges comme cela, fit-il en écartant ses mains d'un air d'admiration.

—La longueur ne fait pas la force, dit l'oncle Conrad en vidant son verre brusquement. Hans, une chopine! Non, la longueur d'un homme ne prouve pas sa force; j'en ai vu de très-longs qui n'étaient pas forts. Quand on me parle d'un homme fort, je demande, moi, qu'est-ce qu'il a fait?

—On voit bien que vous ne revenez pas de la fête, maître Conrad! répondit Mériâne, sans cela vous sauriez qu'on ne parle dans tout le pays que du fils de Yéri-Hans; vous sauriez qu'il a renversé tous ceux qui se permettaient d'avoir l'audace de lutter contre lui.

—Qui? demanda l'oncle.

—Mon Dieu! je ne me rappelle pas leurs noms; des hommes très-forts, tout ce qu'il y avait de plus solide en vignerons, en bûcherons, en charbonniers, en hercules de toute espèce. Ça ne durait pas une minute; on les voyait sur le dos, les jambes en l'air; cela faisait frémir... Quel homme... quel homme que ce Yéri-Hans! »

L'oncle Conrad ne dit rien d'abord; il toussa, puis tirant sa pipe de sa poche :

« Il y a vigneron et vigneron, fit-il avec un sourire étrange. Je veux bien croire que votre grand canonnier est fort; il aura sans doute appris au régiment quelques-uns de ces bons tours dont parle le barbier Münch, et qui consistent à vous accrocher la jambe, ou même à vous donner des coups de pied sur la tête; oui, oui, j'ai souvent entendu parler de choses pareilles; les soldats s'apprennent ces tours entre eux, et puis ils rentrent dans leurs villages renverser des gens faibles, des boiteux, des bossus, de pauvres créatures qui n'ont que le souffle, et par ce moyen on les craint, on répète à droite et à gauche : « Voilà l'homme terrible, l'homme fort! » Seigneur Dieu! il faudrait pourtant, quand on a des cheveux gris, réfléchir avant de parler. Moi, ce que je dis là, vous pensez bien, père Mériâne, que je m'en moque; si votre canonnier est fort, tant mieux pour lui. La force ne prouve pas qu'on ait raison; les bœufs sont aussi très-forts, et cela ne leur donne pas deux liards de bon sens; mais d'entendre répéter des choses semblables, cela vous agace les nerfs. Je souhaite de tout mon cœur que Yéri-Hans soit l'homme le plus fort du monde; son père est un de mes vieux camarades. Enfin, je dis qu'il faut réfléchir, quand on parle devant des gens sérieux. »

Ayant dit cela, l'oncle Conrad alluma sa pipe à la chandelle, et le greffier Brêmer s'écria :

« Tenez, Mériâne, si j'avais à parier pour quelqu'un, entre votre canonnier et maître Stavolo, ce ne serait pas long; tout vieux qu'il est, maître Conrad... »

Mais l'oncle l'interrompit :

« A quoi pensez-vous donc, monsieur Brêmer? Moi... moi... aller lutter contre un jeune homme! Il y a dix, quinze ans, je ne dis pas, oui, ça m'aurait peut-être fait quelque chose, d'entendre répéter sans cesse qu'un autre se vante d'être le plus fort du pays; j'aurais voulu voir; mais à cette heure, non, non, qu'il aille se battre ailleurs, qu'il se retrousse les manches jusqu'aux coudes, je lui prédis qu'il trouvera son maître, mais ce ne sera pas Conrad Stavolo.

—Oh! je pense bien, maître Conrad, que vous êtes incapable d'aller, à votre âge, vous empoigner avec un jeune homme, fit Brêmer; mais, franchement, si vous en veniez là je parierais pour vous. »

L'oncle sourit, et dans ce moment le *watchmann*, frappant le plancher de sa grande canne, nous dit :

« Messieurs, il est onze heures! »

Tout le monde se leva et chacun prit le chemin de sa maison.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Tandis que nous étions en route, l'oncle Conrad, tout pensif, reprit :

« Ce vieux Mériâne perd la tête, il est toujours le même depuis trente ans; quand il voit quelque chose, c'est toujours la plus belle chose; un homme en bat un autre, c'est l'homme le plus fort de l'univers; s'il en bat deux, on n'a jamais vu son pareil depuis Adam et Ève. Je ne peux pas souffrir qu'on voie tout en gros. Mais nous sommes à la maison; bonsoir, Kasper. Pourvu que *Rœsel* se décide cette nuit.

—Oui, mon oncle; Margrédel ne serait pas fâchée tout de même d'aller faire quelques tours de valse à Kirschberg, elle a l'air un peu triste! »

Je montai dans ma chambre, et l'oncle Stavolo entra dans la sienne.

III

L'oncle Conrad, qui ne pouvait quitter la maison à cause de *Rœsel,* monta le lendemain de bonne heure au pigeonnier. Il ouvrit ma porte en passant et me dit de venir avec lui. Le pigeonnier était tout à la pointe du toit, au-dessus du grenier à foin; il fallait grimper une échelle pour l'ouvrir. L'oncle Stavolo avait eu soin d'en garnir l'intérieur de planches clouées contre les lattes, et de mettre de longues pointes autour de la lucarne, pour empêcher les fouines et les martres d'y entrer, car ces animaux carnassiers sont très-avides de sang. Nous entrâmes donc l'un après l'autre, et les pigeons nous connaissaient si bien, qu'ils volaient sur nos épaules. J'avais même l'habitude de mettre du grain dans ma bouche, où ils venaient le prendre en se battant.

L'oncle visita les nids, et tout à coup se pencha dans la lucarne, regardant les trois côtes de Fréland, de Mittelweiser et de Kiensheim couvertes de vignes, aussi loin que pouvait s'étendre la vue. Longtemps il resta penché dans cette ouverture; les pigeons, ne voyant plus le jour, se mettaient les ailes étendues sur leurs petits; moi, je me demandais: « Qu'est-ce que l'oncle regarde donc? »

Il regardait ses vignes, ne pouvant aller les visiter depuis trois jours.

A la fin, il se retira de la lucarne et me dit d'un ton joyeux :

« Kasper, si nous conservons ce temps encore six semaines, nous aurons ce qui s'appelle une année riche en tous les biens de la terre. La vigne n'a plus rien à craindre, le grain est formé, et maintenant il ne lui faut plus que la force du soleil, qui renferme dans ses rayons une douceur singulière; c'est, à proprement parler, la vie et l'âme des hommes, et cette grande douceur vient des comètes. Oui, nous aurons une fameuse année, et je suis bien content de n'avoir pas vendu mes futailles, malgré le bon prix que m'en offrait Mériâne. Les gens de la haute montagne n'auront pas à se plaindre non plus, car il est tombé de la pluie en abondance au printemps; les pommes de terre se sont fortifiées et les blés ont pris du corps. Regarde tout là-haut, sur la côte, ces plaques jaunes comme de l'or entre les sapins, ce sont les avoines de l'anabaptiste Pelsly; il en a six arpents d'une pièce. Et là-bas, dans l'ombre de Réethal, ces grands carrés bruns, ce sont les pommes de terre de Turckheim; les tiges commencent à se flétrir à cause de la grande chaleur, mais elle ne peut plus leur nuire; elles sont toutes formées. Enfin, enfin, tout le monde peut être content, car le Seigneur comble de ses bénédictions toute la terre. Descendons, Kasper; ferme bien la porte, que les fouines n'entrent pas. »

Il descendait alors l'échelle à reculons. Je le suivis dans l'obscurité, après avoir bien refermé la porte et tiré le verrou. Arrivés dans le grenier au-dessous, l'oncle, me posant la main sur l'épaule, me dit en riant :

« C'est pour le coup, Kasper, qu'il va falloir te mettre en route et souffler dans ta clarinette; plus l'année est bonne, plus les gens sont généreux : ils ne regardent pas à deux *groschen*, ni à trois non plus. Tâche de gagner de l'argent, tâche d'avoir tes deux arpents de vigne cet hiver; avec les trois que tu as déjà et les miens, cela fera du bien au ménage. Hé! hé! garçon, pense qu'il faut profiter de ta jeunesse. »

Alors je me sentis vraiment heureux, car, en parlant de la sorte, l'oncle Conrad songeait à mon mariage avec Margrédel. Il descendit ensuite dans la cour, et de ma fenêtre, qui donnait de ce côté, je le vis entrer sous la grande échoppe, visiter ses tonnes et ses foudres, examiner les cercles l'un après l'autre, puis s'arrêter quelques instants après les bras croisés devant le pressoir. Enfin il ouvrit la porte du cellier à droite, et je l'entendis frapper sur les tonnes vides, qui retentissaient au fond des voûtes sonores.

Le soleil était magnifique.

Midi ayant sonné, je descendis dans la grande salle, où je trouvai Margrédel en train de mettre la nappe. Alors je lui racontai les paroles de son père en lui prenant la main; elle baissait les yeux et ne disait rien.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Kasper, tu es un bon garçon. (Page 14.)

« Ah! Margrédel, m'écriai-je, je crois bien que tu m'aimes... mais si tu me le disais, vois-tu, je serais le plus heureux des garçons du village. »

Mais elle alors d'une voix douce répondit :

« Pourquoi donc, Kasper, ne t'aimerais-je pas? N'es-tu pas le plus honnête homme, le plus...

—Non, non, ce n'est pas comme cela, Margrédel, qu'il faut me répondre. Dis seulement : « Kasper, c'est toi que j'aime! »

—Hé! fit-elle en ouvrant la porte de la cuisine, tu n'es jamais content. »

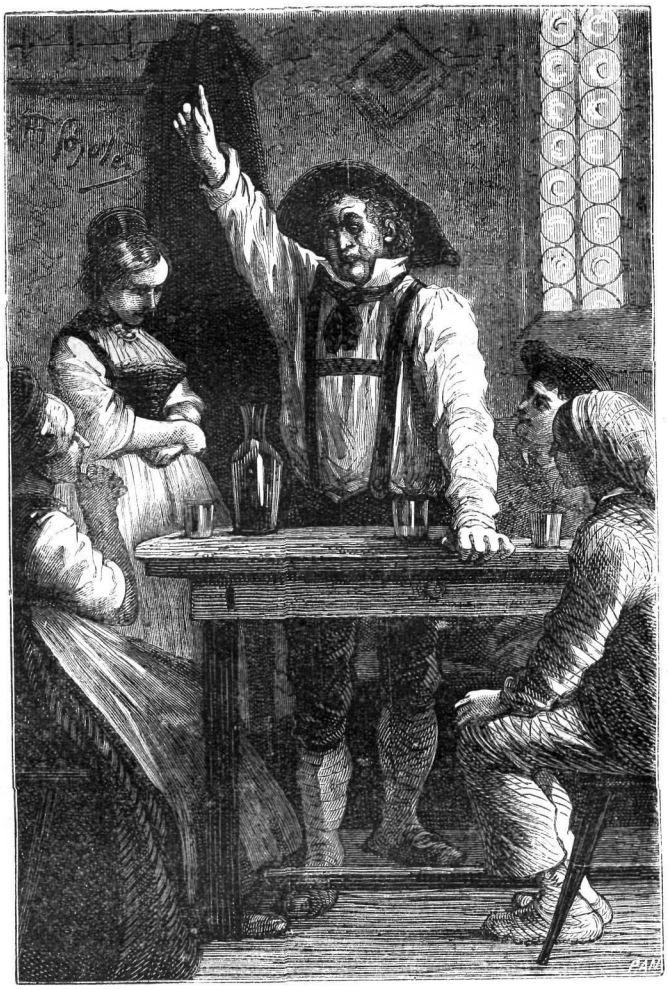
Comme l'oncle traversait alors l'allée, je n'eus pas le temps d'en dire davantage. Il entra d'un air grave, et, s'asseyant, il déploya sa serviette sur ses genoux, quoique Margrédel n'eût encore rien servi.

« C'est drôle, fit-il en regardant des femmes qui passaient sous nos fenêtres avec de grands paniers sur la tête, c'est drôle, quelle masse de gens reviennent de Kirschberg! Depuis ce matin, on ne voit que des paniers de prunes et des tonnelets de kirsch-wasser. »

Margrédel entrait au même instant et déposait la soupière fumante sur la table. Je m'assis à côté d'elle, et l'oncle nous servit; puis Orchel apporta le plat de choucroûte avec un morceau de petit salé. L'oncle Conrad servait et mangeait en silence; personne ne songeait à rien, quand vers la fin du dîner, se redressant sur sa chaise, il s'écria :

« On ne parle plus que de ce canonnier;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Qu'il prenne garde!... (Page 18.)

tout à l'heure encore, deux vieilles, qui traversaient l'allée des houx derrière le hangar, disaient : « Le canonnier a fait ceci ! le canonnier a fait cela ! » C'est étonnant, étonnant ! »

Je vis alors qu'il pensait encore à ce que le père Mériâne nous avait dit la veille aux *Trois-Roses*, et cela me surprit beaucoup, car l'oncle Conrad ne songeait d'habitude qu'à ses propres affaires, et non à celles des autres.

Margrédel aussi parut étonnée.

« De quel canonnier est-ce que tout le monde parle ? fit-elle.

—De ce grand Yéri-Hans, qui vient de finir son congé, dit-il, et qui se donne l'air d'être l'homme le plus fort du pays.

—Le fils du vieux Yéri du Kirschberg ? ah ! je le connais bien, dit Margrédel toute réjouie. C'est un beau garçon, grand et tout blond, n'est-ce pas, mon père ? Il me semble encore le voir, comme il y a aujourd'hui sept ans, la première fois que vous m'avez conduite à la fête. Il dansait dans la *Madame-Hütte*, et tout le monde disait : « Quel beau garçon ! comme « il danse bien ! Il n'y en a pas un au village « pour danser comme le fils du vieux Yéri. » Moi, j'étais encore bien jeune dans ce temps-là, je me tenais derrière les autres avec la tante Christine, mais j'aurais bien voulu danser tout de même ; mes jambes fourmillaient. Je regardais tout le monde qui s'amusait, et personne ne pensait à moi. Voilà que tout à coup Yéri, qui se promenait autour de la salle, me voit, et aussitôt il s'arrête en disant : « Faites « place ! faites place ! » Je ne savais pas ce

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qu'il voulait, et, comme les voisins tournaient la tête : « Tiens, tiens, mademoiselle Margrédel, c'est vous? fit-il; maître Conrad est donc ici? Je ne vous avais pas vue. Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi donc ne dansez-vous pas? — A quoi pensez-vous? s'écria la tante Christine; elle est encore trop jeune, monsieur Yéri! — Trop jeune! C'est maintenant une grande demoiselle... et la plus jolie de la fête encore : je veux être son cavalier ! » Et il me prend par la main, il me tire dehors, et aussitôt la musique recommence. Seigneur Dieu! que nous avons dansé cette nuit-là jusqu'à deux heures du matin! Toutes les autres étaient jalouses. Je m'en rappellerai toute ma vie! »

Ainsi parla Margrédel, les yeux brillants, les joues toutes rouges, en songeant à ces choses. Moi, pendant qu'elle parlait, je sentais mon cœur se serrer, j'étais triste, mais je ne pouvais rien dire. L'oncle Conrad aussi se taisait, tout rêveur.

« Comment! Yéri est revenu maintenant! fit Margrédel. Il ne pense plus à cela, bien sûr; mais c'est égal, il m'a bien fait plaisir tout de même ce jour-là : c'est la première fois que j'ai dansé!

—Eh bien! oui, justement, c'est ce grand blond dont tout le monde parle, répondit l'oncle. Je ne dis pas qu'il ne soit pas fort; je dis seulement qu'on a tort de le mettre au-dessus de tout l'univers. Si j'étais garçon, cela ne pourrait pas aller. Heureusement Kasper est raisonnable, lui; il n'ira jamais chercher dispute à des gens de cette espèce; mais chacun voit les choses à sa manière, et je ne m'étonnerais pas qu'à la fin, un homme solide comme le charbonnier Polack, du Hartzberg, par exemple, ou le bûcheron Diemer, de la Schneethâl, ennuyé d'entendre toutes ses vanteries, n'aille tranquillement le prendre au collet et le jeter sous la table. Oui, cela pourrait bien arriver à Yéri, et ce serait bien fait, car c'est trop fort aussi ce que disait hier le vieux Mériâne, c'est trop fort. »

Alors l'oncle Conrad se leva, prit son feutre et fit trois ou quatre tours dans la chambre, les lèvres serrées. J'étais content de ce qu'il venait de dire; Margrédel ôtait les couverts et repliait la nappe en silence. Et comme nous étions ainsi depuis quelques minutes, Orchel entra en criant que *Rœsel* allait vêler.

Alors toutes ces choses furent oubliées; l'oncle Conrad se débarrassa de sa veste et nous dit, à Margrédel et à moi :

« Restez dans la chambre, vous ne feriez que nous gêner; arrive, Orchel. Quand ce sera fini, vous viendrez. »

Ils sortirent, et Margrédel aussitôt me demanda pourquoi son père était si fâché contre Yéri-Hans. Je lui dis que c'était à cause de ses vanteries extraordinaires; que ce grand canonnier se glorifiait toujours, depuis son retour d'Afrique, d'être l'homme le plus fort et le plus beau garçon du pays, et que toutes les filles devaient tomber amoureuses de lui.

Margrédel m'écouta sans répondre, et quand j'eus fini, baissant les yeux, elle rentra dans la cuisine et se mit à laver les assiettes.

Une demi-heure après, Orchel étant venue nous annoncer que *Rœsel* avait mis bas, nous descendîmes tous ensemble à l'écurie, où nous vîmes la bonne bête qui léchait son veau d'un air tendre, et l'oncle Conrad tout joyeux qui s'écriait :

« Maintenant, je ne regrette plus mes peines. Dans cinq ou six ans, nous n'aurons plus que de l'espèce suisse, c'est la meilleure. A mesure qu'il me viendra des veaux, je me déferai des vieilles bêtes. »

Margrédel et moi, nous étions tout émerveillés de voir que le petit cherchait déjà le pis de sa mère; c'était vraiment curieux à cet âge, et l'oncle lui-même disait :

« Qu'on vienne encore nous chanter après cela que les animaux n'ont pas d'esprit! Quel enfant pourrait se tenir debout en venant au monde? Lequel aurait assez de bon sens pour prendre le sein lui-même, et regarder les gens comme ce petit animal? »

Il célébrait aussi la beauté du veau, sa grosseur, la forme de ses genoux bien carrés et solides. Orchel, la corbeille sous le bras, répandait du sel dessus, pour engager *Rœsel* à le lécher.

Enfin, toute cette journée se passa de la sorte; la joie était dans la maison, et, jusqu'au soir, la porte de l'écurie resta ouverte, pour que les voisins et les voisines pussent venir admirer la belle petite bête. Il y en avait toujours trois ou quatre devant la crèche; l'oncle Conrad, au milieu d'eux, ne tarissait pas en éloges sur l'espèce suisse, et leur expliquait que, pour le travail, la qualité du lait et la viande, il n'y en avait pas de meilleure.

Tout le monde nous enviait, et le soir étant venu, nous bûmes un bon coup de kütterlé à la santé de *Rœsel*. Après quoi chacun alla se coucher, l'oncle Conrad en ayant assez, disait-il, d'entendre tous les bavardages des *Trois-Roses* et les propos inconsidérés du père Mériâne.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

IV

Le lendemain, qui se trouvait être le mercredi de la fête de Kirschberg, l'oncle Conrad sortit de grand matin pour aller voir ses vignes. Il faisait un temps superbe, et lorsque je descendis vers sept heures, les trois fenêtres de la salle étaient ouvertes. Margrédel, le balai à la main, causait dehors sur l'escalier avec la petite Anna Durlach, la grande Berbel Finck et trois ou quatre autres de ses camarades revenues de la fête.

« Ah! qu'on s'est amusé! Ah! qu'on a dansé! Ah! qu'on s'est fait du bon temps! Quel dommage, Margrédel, que tu ne sois pas venue! Il y avait des garçons de tous les villages, d'Orbay, de Turckheim, des Trois-Épis, de Ribauvillé, de Saint-Hippolyte, de partout. Nickel s'est fâché parce que j'ai fait une valse avec Fritz, mais cela m'est bien égal. »

Et ceci... et cela. . comme de véritables pies.

Tout le long de la rue, on ne voyait, devant les portes, que des charrettes en train de décharger leurs *kougelhof*, leurs pâtés, leurs sacs de prunes, leurs tonnelets de kirsch-wasser; des enfants soufflant dans leurs trompettes de bois, des garçons dételant et conduisant les chevaux à l'écurie.

Moi, tranquillement assis devant la table, je déjeunais seul et j'entendais tout ce qui se disait sur l'escalier, sans y faire grande attention; mais tout à coup on parla de Yéri-Hans, et comme j'écoutais, voilà que Margrédel, qui me tournait le dos depuis un quart d'heure, regarda de mon côté par la porte entr'ouverte en se penchant un peu, et dans le même instant tout se tut. Cela ne me parut pas naturel; je me dis :

« Pourquoi donc Margrédel a-t-elle peur qu'on parle de Yéri-Hans devant moi? »

Toute la matinée, cette idée me poursuivit. Je ne pouvais tenir en place; j'aurais donné la moitié de mon bien pour apprendre qu'on avait cassé trois dents sur le devant de la bouche de ce canonnier, ou qu'il avait eu le nez aplati d'un coup de poing terrible. J'allais d'une maison à l'autre, causant de la fête, et partout on me disait que Yéri-Hans était le plus fort de l'Alsace et des Vosges. Quel malheur d'être ennuyé de la sorte, sans qu'il y ait de votre faute!

Enfin, vers onze heures, étant rentré chez nous, je vis l'oncle Conrad qui remontait la rue presque aussi triste que moi. Il s'arrêtait de temps en temps pour causer avec les voisins, chose contraire à ses habitudes. Moi, le coude au bord de la fenêtre, je regardais. Et comme il arrivait devant la maison, voilà que le grand Bastian, notre maître d'école, avec son feutre râpé, son large habit vert-pomme à boutons de cuivre larges comme des cymbales, ses culottes courtes, ses grands souliers plats garnis de boucles de cuivre, se met à descendre la rue majestueusement.

M. Bastian revenait de la fête, son parapluie de toile bleue sous le bras, le nez en l'air; il avait été *jeter au coq* à trois pierres pour deux sous, sur le Thirmark, et comme il ne s'était encore trouvé personne de comparable à lui pour lancer les pierres, l'oncle Conrad pensait naturellement qu'il avait remporté le prix du coq, ainsi que les années précédentes.

M. Bastian était aussi fort grave et fort triste; ses jambes d'une demi-lieue s'allongeaient en cadence; il se tenait raide et sévère, et quand les enfants lui criaient en passant : « Bonjour, monsieur Bastian! bonjour, monsieur Bastian! » il ne répondait pas et regardait les nuages.

« Hé! bonjour, maître Bastian, lui dit l'oncle Conrad, comment ça va-t-il? »

Le maître d'école, reconnaissant cette voix, abaissa les yeux, et levant aussitôt son grand feutre, l'échine inclinée, il répondit humblement :

« Mais ça va bien, monsieur Stavolo, ça va bien; pour vous rendre mes devoirs. »

Alors, l'oncle Conrad l'attirant à part devant l'escalier, sous la fenêtre, commença par lui dire :

« Venez donc un peu par ici, maître Bastian, hors du chemin des voitures; j'ai toujours du plaisir à causer avec vous.

—Vous êtes bien honnête, monsieur Stavolo, bien honnête, » fit le maître d'école, très-flatté de ces paroles.

Ils s'avancèrent près du banc de pierre en souriant.

« Eh bien! fit l'oncle, comment la fête s'est-elle passée au Kirschberg? Vous revenez de la fête, maître Bastian?

—Mais oui, monsieur Stavolo, comme vous voyez; elle s'est passée assez bien... assez bien... il y a eu beaucoup de monde.

—Oui, oui, le temps a été favorable, c'est

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tout simple, tout naturel. — A combien les prunes?

—A trente-deux sous le boisseau, monsieur Stavolo.

—Ah! bon... c'est bon! Et le kirsch-wasser?

—A vingt-quatre sous le litre, bonne qualité.

—Ah! ce n'est pas cher; non, ce n'est pas cher. »

L'oncle Conrad se tut un instant; je voyais bien qu'il ruminait quelque chose, mais je ne savais pas quoi, quand il demanda :

« Et vous avez remporté le prix du coq, maître Bastian, comme toujours? Cela va sans dire, cela ne se demande pas. »

A ces mots, le maître d'école rougit jusqu'aux oreilles, son nez s'effila, il leva les yeux, allongea les lèvres en toussant, et finit par répondre :

« Pardon, monsieur Stavolo, je dois reconnaître... la conscience me force de reconnaître... que cette année... je n'ai pas gagné le prix du coq.

—Comment! comment! vous n'avez pas gagné le prix du coq! fit l'oncle vraiment étonné; mais qui donc l'a gagné? »

Maître Bastian reprit un peu de calme, ses joues se décolorèrent, et il dit :

« C'est un militaire... un canonnier. »

Alors l'oncle se redressant, ses grosses épaules effacées, le nez haut, s'écria :

« Quel canonnier?

—On l'appelle, je crois, monsieur Yéri-Hans fils; c'est un jeune homme du pays. Oui, il a gagné le prix du coq, et plusieurs autres prix considérables, monsieur Stavolo. Il faut rendre hommage à la supériorité de ses émules, et je crois remplir un devoir en publiant ma propre défaite. »

L'oncle Conrad se tut quelques secondes, puis élevant la voix :

« Ah! il a gagné le coq! Il jette donc bien, ce garçon-là!

—Très-bien, très-bien, je dois l'avouer. »

Puis, après une pause, comme pour se recueillir, maître Bastian, les deux mains appuyées sur son parapluie, derrière son long dos plat, le feutre sur la nuque et les yeux levés, reprit d'un accent mélancolique :

« Oui, ce jeune homme a remporté le prix du coq! Je pourrais diminuer l'éclat de ma propre défaite en rabaissant mon adversaire, mais je ne le ferai pas; je n'imiterai pas l'exemple déplorable de ceux qui croient s'élever en abaissant les autres. Seulement, monsieur Stavolo, je ne suis pas le premier qui ait souffert les injustices du sort; je pourrais citer, dans les temps anciens, l'exemple de Cyrus, vaincu par une simple femme, après tant d'éclatantes victoires; d'Annibal...

—Bon, bon, interrompit l'oncle, je sais tout cela; mais voyons, comment cela s'est-il passé? Est-ce honorablement, loyalement?

—Très-loyalement. »

Alors maître Bastian, tirant de sa poche de derrière un grand mouchoir de toile bleue à raies rouges, s'essuya le front, où coulait la sueur, et dit :

« Vers neuf heures et demie, lorsque j'arrivai, le coq était sur sa perche. Je vis d'abord qu'on avait reculé la distance d'une toise et demie, que je mesurai moi-même, ce qui ne laisse pas que d'être considérable, avec les douze autres toises. N'importe, la condition étant égale pour tous, je me décide à concourir. On avait déjà touché le coq plusieurs fois, mais si faiblement, que toutes ses plumes lui restaient. J'assistai jusque vers onze heures au concours, sans y prendre part.

« A cette heure, monsieur Stavolo, je choisis trois pierres et je touche le coq deux fois. Cela m'encourage, et, jusqu'à trois heures, je dépense douze sous, ce qui fait dix-huit pierres, dont plus d'un cinquième avaient touché; mais ce coq, étant de la race sauvage des hautes Vosges, avait la vie si dure, que la moindre goutte d'eau-de-vie le remettait sur ses pattes. Enfin, entre trois et quatre heures, je commençais à désespérer; la somme dépensée était tellement en dehors de mes habitudes et de la valeur du prix, que je restai là fort indécis. Je me décidai pourtant à jeter encore trois pierres, et, de la troisième, j'abasourdis tellement le coq, qu'il resta plus d'une minute à fermer et à rouvrir les yeux. Toute l'assistance proclamait ma victoire, lorsque le jeune homme dont je vous ai parlé tout à l'heure arrive; il ouvre le bec du coq et lui souffle dedans, de sorte que l'animal se réveille comme d'un rêve, se redresse sur la planche et secoue sa crête, comme pour se moquer du monde. J'étais vraiment désespéré, monsieur Stavolo; pareille chose ne s'était jamais vue en Alsace, de mémoire d'homme. Cependant la confiance me restait encore que personne ne ferait mieux que moi; et c'était aussi l'opinion générale. Personne ne voulait plus jeter sur un animal si rebelle au sort qui nous est réservé à tous tôt ou tard.

« Mais cette opinion n'effraya point le fils Yéri-Hans : sans y prendre garde, il choisit trois pierres tranchantes, le fond d'un vieux pot, déclarant qu'il ne dépassera pas ce nombre, et que s'il ne tue pas le coq de ces trois pierres, il l'abandonnera, sans nouvelle tentative, à sa destinée.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Tout le monde considérait cela comme une vaine fanfaronnade, et moi-même, monsieur Stavolo, je me disais en riant : « Voilà bien la folle présomption d'une jeunesse inconsidérée, nourrie d'elle-même ! » Enfin monsieur Yéri-Hans ôte sa veste de canonnier et lance sa première pierre, qui frappe à deux lignes au-dessous de la planchette, avec une force telle, que tous les assistants purent en voir la marque. De la seconde, il toucha le coq et lui fit sauter tant de plumes, qu'il était véritablement plumé de tout le côté droit. On croyait la chose finie; mais alors, à mon tour, et par une juste réciprocité, je soufflai dans le bec du coq, qui se redressa sur la planche, les narines pleines de sang. Tout restait donc encore indécis; mais de sa troisième pierre, le canonnier frappa si juste, qu'il coupa la tête du coq à la naissance du cou, et, par cet accident, il devint impossible de le ranimer, soit en lui versant de l'eau-de-vie, soit en lui soufflant dans le bec, puisque la tête était à terre. Cela décida de la victoire ! »

Pendant ce récit, l'oncle Conrad écoutait tout émerveillé; enfin il dit :

« Oui, c'est adroit. J'ai toujours pensé que ce garçon était plus adroit que les autres; mais la force est toujours la force, et l'adresse ne peut pas faire qu'un sapin soit plus fort qu'un chêne; voilà ce que je soutiens, moi.

—Monsieur Stavolo, faites excuse, dit le maître d'école, ce jeune homme est aussi fort qu'il est adroit. De même qu'il m'a vaincu pour le prix du coq, de même il a vaincu les plus forts de la fête à la lutte.

—Qui? s'écria l'oncle.

—Le nombre en est incalculable, répondit maître Bastian en gonflant ses joues et levant les yeux au ciel; mais, pour ne vous en citer qu'un seul, vous connaissez le bûcheron Diemer, de la Schnéethâl?

—Sans doute je le connais, fit l'oncle Conrad.

—Eh bien! monsieur Stavolo, il a terrassé Diemer comme une mouche.

—Il a mis Diemer à terre sur les deux épaules?

—Précisement sur les deux épaules.

—Ça, monsieur Bastian, si vous me dites que vous l'avez vu, j'en serai plus étonné que de tout le reste.

—Je l'ai vu, monsieur Stavolo.

—Vous l'avez vu ! Mais connaissez-vous les règles de la lutte? Avez-vous observé s'il n'y a pas eu de tours de crochets dans les jambes; si l'on s'est pris au-dessous des bras à la taille, ou si l'on s'est fait de mauvaises feintes?

—Je n'ai vu qu'une chose, c'est que Yéri-Hans fils a pris le bûcheron aux épaules, et qu'il l'a renversé sur le dos; après quoi, comme l'autre voulait recommencer, il l'a enlevé brusquement et jeté par-dessus la palissade de la *Madame-Hütte*, comme un sac.

—Tout cela, ce sont des tours, dit l'oncle devenu tout pâle. Mais voici midi. Merci, monsieur Bastian, il faut que je monte dîner.

—J'ai bien l'honneur, monsieur Stavolo, » dit le maître d'école en levant son feutre.

Puis il ajouta :

« Telle je vous ai raconté cette chose, telle elle est.

—Oui, oui, fit l'oncle, vous n'avez rien vu de ce qu'il fallait voir. Mais, c'est égal, il est adroit tout de même, ce Yéri-Hans. »

Et sur ce, l'oncle Conrad gravit l'escalier tout rêveur; M. Bastian s'éloigna.

Dans l'après-midi du même jour, Waldhorn vint me dire que nous étions engagés à faire de la musique aux noces de Lotchen Omacht, la fille du meunier de Bergheim; qu'il y avait le trombone Zaphéri de Guebwiller, Coucou-Peter et son neveu Mathis, pour la contre-basse et le violon, et moi pour la clarinette; qu'il tâcherait d'avoir un tambour à Zellemberg, et que s'il n'en trouvait point, le *watchman* Brügel consentirait volontiers à remplir cette partie, moyennant trois francs la soirée.

Nous partîmes ensemble à la nuit. Et comme les noces durèrent deux jours, je ne revins à Eckerswir que le samedi suivant, vers dix heures du matin. J'avais gagné mes six écus, ce qui naturellement me mettait de bonne humeur.

V

En remontant la grande rue, je savais déjà que Margrédel était seule à la maison. Elle avait l'habitude, quand son père allait aux vignes le matin, d'ouvrir les fenêtres de la grande salle pour donner de l'air, et justement les fenêtres étaient ouvertes.

Je courais donc, ma clarinette sous le bras et le cœur joyeux, pensant la surprendre; mais au moment de monter l'escalier, qu'est-ce que je vois? La bohémienne Waldine, — avec sa longue figure de chèvre, son bout de pipe entre ses lèvres bleues, son petit Kalep, noir comme un pruneau, dans un sac sur l'épaule, — qui sortait en traînant ses savates et qui riait en se grattant le bas du dos.

L'oncle Conrad ne pouvait pas souffrir cette espèce de gens; il disait que les bohémiens ne sont bons qu'à voler, à piller, à porter les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

commissions des filles et des garçons d'une maison à l'autre, en cachette, pour attraper deux liards. Quand par hasard quelques-uns d'entre eux se trompaient de porte et venaient chez nous, il leur criait d'une voix de tonnerre :

« Voulez-vous bien sortir, tas de gueux !... Voulez-vous bien vous en aller !... Prenez garde !... On n'attrape ici que des coups de bâton ! »

Aussi ne venaient-ils presque jamais.

Vous pensez donc bien que la vue de cette femme m'étonna ; je me dis en moi-même : « Bien sûr qu'elle vient de prendre quelque chose, du chanvre, du lard, des œufs, dans l'armoire de la cuisine, n'importe quoi... d'autant plus qu'elle rit. » Cela me paraissait très-clair, et j'allais crier, quand elle se dépêcha de descendre de l'autre côté de l'escalier, et, presque en même temps, je vis Margrédel qui se penchait à la fenêtre, pour la regarder d'un air de bonne humeur. Alors je me tus, mais je ne sais combien d'idées me passèrent par la tête. Margrédel, m'ayant vu, se retira comme pour balayer la salle, et moi j'entrai, disant :

« Hé ! bonjour, Margrédel ; me voilà de retour. »

Elle semblait un peu fâchée, et répondit :

« Tiens, c'est toi, Kasper ; tu n'as pas été longtemps dehors.

—Ah ! Margrédel, ce n'est pas bien ce que tu dis là, m'écriai-je en riant, mais tout de même triste à l'intérieur ; non ce n'est pas bien, il paraît que tu n'as pas trouvé le temps long après moi. »

Elle parut alors tout embarrassée, et répondit au bout d'un instant :

« Tu vois du mal à tout, Kasper. Chaque fois que nous nous trouvons seuls, la première chose que tu as à me dire, ce sont des reproches.

—Eh bien ! est-ce que je n'ai pas raison ? » m'écriai-je.

Mais voyant qu'au lieu de s'excuser, elle allait entrer dans la cuisine et me planter là.

« Tiens, Margrédel, lui dis-je, quoique tu ne penses pas à moi, je ne t'oublie jamais. Regarde, je viens encore d'acheter cela pour toi. »

Et je lui remis un magnifique ruban de soie bleue que j'avais dans mon sac.

Elle ouvrit le papier d'un air moitié fâché, moitié content, et quand elle eut regardé le ruban et qu'elle l'eut trouvé beau, tout à coup, me souriant les larmes aux yeux, elle me dit :

« Kasper, tu es un bon garçon tout de même !... Oui... oui... je t'aime bien ! »

En même temps elle m'embrassa, ce qu'elle n'avait jamais fait. Je me sentis tout triste ; j'aurais bien voulu lui demander pourquoi la bohémienne était venue à la maison, mais je n'osais pas. Je lui dis seulement :

« Cela me réjouit de voir que ce ruban te plaît, Margrédel ; j'avais peur tout le long de la route qu'il ne fût pas de ton goût.

—Oui, il me plaît, dit-elle en s'approchant du miroir, et le pliant en flot sous son joli menton rose ; il est très-beau ; tu m'as fait plaisir, Kasper. »

En entendant cela, tout le reste fut oublié, et je demandai :

« Qu'est-ce que la bohémienne est venue faire ici ? »

Margrédel rougit, et dans ses yeux je vis un grand trouble.

« Waldine ?... fit-elle.

—Oui, Waldine ; qu'est-ce qu'elle est venue faire ?

—C'est une pauvre femme... avec son petit enfant... Je lui ai donné des noix... Mais il est temps que j'aille voir si le dîner avance ; voici onze heures, mon père va bientôt revenir. »

Elle entra dans la cuisine. Moi, je montai dans ma chambre, déposer mon sac et ma clarinette, rêvant à ce qui venait d'arriver, au trouble de Margrédel, et pensant en moi-même qu'elle s'était fait dire la bonne aventure ; car des amoureux, elle n'en a pas d'autre que moi dans le village. Chacun savait que le père Stavolo ne plaisantait pas sur ce chapitre.

Ces idées me parurent naturelles, et je finis par trouver que j'avais tort d'être inquiet ; que Margrédel faisait comme toutes les jeunes filles, et qu'elle avait bien raison de me reprocher ma méfiance. Cela me rendit tout joyeux. Enfin, au bout d'un quart d'heure, comme je rêvais encore à ces choses, j'entendis la voix forte de l'oncle Conrad, qui me criait d'en bas, au pied de l'escalier :

« Hé ! Kasper, descends donc te mettre à table. Te voilà de retour ! Hé ! quel beau ruban tu as apporté à Margrédel ! Tu vas te ruiner, garçon ! »

Je descendis, et l'oncle riait de si bon cœur, que moi-même j'en fus content. Une grosse omelette au lard était déjà sur la table. Tout en mangeant, je racontai comment s'était passée la noce de Bergheim, ce que Margrédel aimait toujours à entendre.

Mais vers la fin du dîner, et comme nous allions nous lever, voilà qu'une hotte et un panier grimpent l'escalier devant les fenêtres ; on frappe à la porte.

« Entrez ! Hé, c'est la mère Robichon et son fils ! crie l'oncle Conrad. Bonjour donc, bonjour, il y a longtemps qu'on ne vous a vus. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'était la mère Robichon et son garçon Nicolas, les colporteurs de la verrerie de Wildenstein. La vieille avait son grand panier rempli de verres, des *maënnelglaësser,* qui se vendent par centaines en Alsace, et Nicolas, sa grande hotte, qui lui remontait en forme de casque jusque par-dessus la tête, pleine de bouteilles. Ces gens n'étaient pas fâchés de s'asseoir, car il faisait chaud dehors, et la route de Wildenstein à Eckerswir est longue,

« Mon Dieu, oui, c'est nous, maître Conrad, fit la vieille; nous venons voir s'il ne vous faut pas de gobelets.

—Bon, bon, asseyez-vous, mère Robichon; nous causerons de cela tout à l'heure. »

Il aida la vieille à descendre son panier, pendant que je soutenais la hotte de Nicolas au bord de la table, pour qu'il pût retirer ses bretelles. On appuya la hotte au mur, et l'oncle Conrad, qui aimait les gens laborieux, s'écria :

« Margrédel, va chercher deux verres; la mère Robichon et Nicolas prendront un verre de vin avec nous. Asseyez-vous; avancez des chaises par ici, près de la table.

—Vous êtes bien bon, dit la mère en s'asseyant; ce n'est pas de refus un verre de vin, par la chaleur qu'il fait dehors. »

Nicolas, avec son bonnet de coton bleu rayé de rouge, sa blouse, ses pantalons de toile grise et ses souliers à gros clous, tout blancs de poussière, se tenait debout au milieu de la salle, sans oser s'asseoir.

« Allons donc, assieds-toi, Nicolas, » lui dit l'oncle en lui montrant une chaise.

Alors il s'assit.

Margrédel apporta des verres et l'oncle versa jusqu'aux bords.

« A votre santé, mère Robichon.

—A la vôtre, et que Dieu vous le rende! »

On but, et l'oncle, plus joyeux, se mit à causer de ceci, de cela : des peines du métier de colporteur, des mauvaises payes, du chemin qu'il fallait faire pour gagner sa vie, etc. Il s'informa du prix des verres, de ce que contenaient les auberges, de ce que rapportait chaque tournée, enfin de tout ce qui se passait en Alsace depuis Belfort jusqu'à Strasbourg, car c'était son habitude d'interroger ainsi les étrangers : il aimait à tout connaître.

La mère Robichon soupirait; elle disait que les temps devenaient plus durs. Nicolas, les deux mains sur ses genoux et le dos tout rond, ne disait rien; seulement il regardait la bouteille, et l'oncle Conrad remplit encore une fois les verres, ce qui lui fit plaisir, car il rit de ses grosses lèvres et s'essuya le nez du revers de sa manche, comme pour s'apprêter à boire; mais la vieille n'était pas pressée, et il attendait qu'elle avançât la main.

Margrédel et moi nous écoutions, plaignant ces pauvres gens, qui font un bien rude métier, été comme hiver, tant qu'ils peuvent aller, et qui finissent par rester misérables malgré leurs peines. Je bénissais le ciel de m'avoir donné le goût de la clarinette plutôt que la hotte de Nicolas.

Finalement, après avoir fait un grand détour, l'oncle Conrad s'écria :

« A propos, mère Robichon, vous avez été bien sûr à la fête de Kirschberg?

—Oui, monsieur Stavolo, oui, nous y avons été. A la fête de Kirschberg, voyez-vous, le kirsch-wasser et l'eau-de-vie de myrtilles font casser plus de verres et de bouteilles qu'à toutes les autres fêtes de l'Alsace. Nous arrivons toujours avec nos paniers pleins, et nous retournons à Wildenstein les paniers vides. Quelquefois Nicolas emporte sur sa hotte une petite tonne de kirsch-wasser, pour les messieurs de Wildenstein, mais pas tous les ans.

—Ah! vous avez été à Kirschberg, fit l'oncle. Et dites donc, est-ce que vous avez entendu parler du fils Yéri-Hans, le canonnier?

—Si nous en avons entendu parler, Seigneur Dieu! dit la mère en joignant ses mains sèches; je crois bien que oui, monsieur Stavolo, et beaucoup.

—Ah! bon! Est-ce que tout ce qu'on dit sur son compte est vrai?

—Si c'est vrai, Dieu du ciel! je crois bien, on ne peut pas en dire assez. Ça, monsieur Stavolo, c'est un homme des vieux temps, un homme beau, un homme...

—Voyons, mère Robichon, voyons, interrompit l'oncle, vous avez couché dans la grange du père Yéri-Hans, n'est-ce pas, comme toujours, et... »

La vieille devina tout de suite ce que l'oncle voulait dire et répondit :

« Pour ça, oui, monsieur Stavolo, nous avons logé dans la grange de M. Yéri-Hans; mais ce n'est pas ce qui nous fait parler, non, c'est la vérité : le canonnier est tout ce qu'il y a de plus beau, de plus dansant, de plus riant et de plus honnête.

—Je ne dis pas le contraire, s'écria l'oncle, mais...

—Et d'abord, fit la vieille, vous saurez qu'en arrivant il m'a reconnue tout de suite et qu'il a crié : « Hé! voici la mère Robichon! bon« jour, la mère Robichon! ça va-t-il toujours « bien? » Et il m'a fait asseoir, il m'a versé un verre de vin. Après cela, vous le croirez si vous le voulez, il m'a même acheté sur la foire un pain d'épice d'une demi-livre en disant :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Hue, *Fox!* hue, *Rappel!* (Page 19.)

« Mère Robichon, vous vous rappelez que dans « le temps, il y a dix-huit ans, quand vous arri- « viez à la ferme, vous m'apportiez toujours « des petits pains d'épice anisés! » Et c'est la pure vérité, monsieur Stavolo, ce pauvre enfant était tout pâle, tout pâle ; la mère Yéri ne pensait pas le conserver; je lui apportais des pains d'épice contre les vers, de chez le pharmacien Hospes. Et à cette heure, quel homme, Seigneur Dieu, quel homme! Ah! quand on voit des enfants, on ne peut pas savoir ce qu'ils deviendront. »

Ainsi parla la vieille d'une seule haleine. L'oncle Conrad semblait impatient; Margrédel écoutait, la bouche entr'ouverte, et moi je regardais Margrédel, pensant : « Comme ses yeux brillent! »

L'idée de la bohémienne me revenait malgré moi.

« Bon, bon, cria l'oncle, il vous a donné du pain d'épice, c'est beau de sa part, ça prouve qu'il est reconnaissant; mais pourquoi donc est-ce qu'on dit qu'il est l'homme le plus fort du monde?

—Du monde, monsieur Stavolo, pour ça, je ne sais pas; non, dans le monde, il doit y en avoir d'aussi forts, mais le plus fort du pays, ça, c'est sûr.

—Du pays! dit l'oncle. Et le charbonnier Polak, le bûcheron Diemer...

—Il les a mis par terre, interrompit la vieille,

—Comment... qui?

—Le charbonnier, monsieur Stavolo

—Le charbonnier était là?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

On dirait qu'ils n'ont jamais vu d'entorse. (Page 26.)

—Oui, c'est le dernier qu'il a renversé; même qu'après la lutte, il a fallu faire prendre à Polak trois grands verres de kirsch-wasser, à cause des efforts qu'il s'était donnés; ses genoux tremblaient, ses mains et ses épaules aussi; on aurait cru qu'il allait mourir.

—Vous avez vu ça?

—Je l'ai vu, monsieur Stavolo. N'est-ce pas, Nicolas?

—Oui, ma mère, » répondit le garçon à voix basse.

Alors l'oncle Conrad, regardant la table et sifflant entre ses dents je ne sais quoi, ne dit plus rien. De sorte qu'au bout d'une minute, la mère Robichon reprit :

« Et même, monsieur Stavolo, tenez, à cette heure ça me revient : il m'a parlé de vous.

—De moi, fit l'oncle en relevant la tête.

—Oui, il m'a dit en se frottant les mains : « Mère Robichon, je les ai tous mis sous la « table, mais il en reste encore un plus fort « que les autres : le père Conrad Stavolo; il « faut que nous nous regardions le blanc des « yeux, et quand je l'aurai couché sur le dos, « celui-là, sans lui faire du mal, bien entendu, « car c'est un homme que je respecte, je « pourrai me croiser les bras, en attendant « qu'il arrive des hercules du Nord. »

Pendant que la mère Robichon parlait, les joues de l'oncle Conrad se tiraient lentement; son nez crochu se courbait, ses yeux lançaient des éclairs en dessous.

« Il a dit ça? fit-il.

—Oui, monsieur Stavolo.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Polisson! bégaya l'oncle en se contenant; parler ainsi d'un homme comme moi, d'un homme de mon âge, d'un homme...

—Mais, cria la vieille, ce n'est pas pour vous faire du mal.

—Du mal, dit l'oncle d'une voix éclatante, du mal! Qu'il prenne garde, lui, que Conrad Stavolo n'aille le trouver. Du mal! »

Et levant le doigt :

« Qu'il prenne garde!.. Défier un homme paisible... un homme qui a livré plus de cinquante batailles... »

Alors il se dressa.

« Un homme qui a bousculé Staumitz, le fameux Staumitz, de la haute montagne, comme une mouche.... oui, je l'ai bousculé! Et Rochart, le terrible Rochart, qui portait douze cents; et le grand ségare Durand, qui renversait un taureau par les cornes, et Mütz, et Nickel Loos, et le contrebandier Toubac, et le boucher Hertzberg, de Strasbourg... tous, tous m'ont passé sous les jambes! » s'écria-t-il d'une voix qui faisait trembler les vitres.

Puis tout à coup il se calma, se rassit, vida son verre d'un trait et dit :

« De ce grand canonnier, je me moque comme d'une pipe de tabac. Que le Seigneur lui fasse seulement la grâce de ne pas me rencontrer, voilà tout ce que je lui souhaite. Mais c'est bon, je n'ai pas le temps de bavarder comme une pie-borgne. Que Yéri-Hans soit fort ou faible, cela m'est égal. Margrédel, donne-moi ma veste; je vais au Reethal poser, comme arbitre, une pierre entre Hans Aden et le vieux Richter. Voici bientôt deux heures; le juge de paix m'attend à la mairie. »

Margrédel, toute tremblante, alla chercher la veste. La mère Robichon et son fils rechargèrent leur hotte et leur panier sans rien dire, et l'oncle sortit comme si personne n'avait été là.

Moi, je ne revenais pas de toutes les batailles dont l'oncle Conrad s'était glorifié pour la première fois. Il paraît que, durant sa jeunesse, l'ardeur de la guerre le faisait aller jusqu'à douze ou quinze lieues, dans les Vosges, provoquer les hommes forts pour son plaisir: mais l'âge avait calmé son enthousiasme. Voilà ce que je me dis.

La mère et le fils Robichon nous souhaitèrent le bonjour, et s'en allèrent comme ils étaient venus.

VI

L'oncle Conrad, en rentrant le soir, ne dit plus rien de ces choses; il soupa tranquillement et se coucha de bonne heure, étant fatigué.

Je n'étais pas fâché non plus, après avoir passé deux nuits à faire de la musique, de m'étendre dans un bon lit. Mais le lendemain vers sept heures, comme je dormais encore, l'oncle m'éveilla :

« Lève-toi, Kasper, dit-il, nous allons acheter des petits cochons à Kirschberg, chez la mère Kobus; sa truie a fait la semaine dernière; il me faut six petits cochons pour envoyer à la glandée, on ne trouve pas de bonnes occasions d'acheter tous les jours.

—Des cochons de lait pour aller à la glandée, vous n'y pensez pas, mon oncle, lui dis-je. Dans six semaines, à la bonne heure, ils auront des dents; mais...

—Je te dis qu'il me faut des petits cochons, reprit-il d'un ton sec; quand on a deux vaches fraîches à lait et des eaux grasses, on peut nourrir six et même huit petits cochons, je pense. D'ailleurs je vais seulement les choisir; la mère Kobus me les enverra dans une quinzaine de jours par le *hardier* Stenger. Allons, habille-toi et descends.

—Tout de suite, mon oncle; seulement vous avez tort de vous fâcher; je n'ai pas voulu vous contrarier.

—Bon, bon, je n'étais pas fâché, mais arrive! »

Alors il descendit, et moi en m'habillant je pensai : « C'est tout de même un peu drôle que l'oncle, au lieu de faire du beurre avec le lait de ses vaches et d'envoyer la grosse Orchel le vendre au marché de Ribauvillé, comme toujours, veuille maintenant nourrir des petits cochons avec; ce sera de la viande bien délicate. »

Et songeant à ces choses, je descendis dans la grande salle. La voiture était déjà sous les fenêtres, tout attelée. L'oncle Conrad avait déjeuné.

« Bois un coup, Kasper, me dit-il; prends un morceau de viande et du pain dans ton sac, tu mangeras en route. »

On aurait cru que la foire était sur le pont.

Je vis aussi que l'oncle avait mis sa belle camisole grise, son grand feutre, ses culottes brunes et ses bas de laine, qui lui donnaient un air respectable. Il avait relevé le col de sa

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

chemise par-dessus ses oreilles, et je pensais en moi-même : « Est-ce qu'il a besoin de s'habiller en dimanche pour acheter des cochons? »

Comme nous descendions l'escalier, Margrédel se pencha par la petite fenêtre de la cuisine pour nous crier de sa voix douce :

« Vous serez de retour avant la nuit?

—Sois tranquille, répondit l'oncle en m'aidant à monter sur la botte de paille, et s'asseyant auprès de moi. — Hue, *Fox!* hue, *Rappel!* »

La voiture partit comme le vent.

L'oncle Conrad paraissait grave. Lorsque nous fûmes hors du village, galopant entre les deux longues files de peupliers qui mènent à Kirschberg, il dit :

« Je vais acheter des cochons. C'est la bonne saison; voici le temps de la glandée. Je vais au village de Kirschberg, parce que la mère Kobus m'a dit, il y a cinq jours, qu'elle a des petits cochons à vendre. Nous arriverons pour cela; tu comprends, Kasper?

—Hé! c'est facile à comprendre.

—Justement, c'est facile à comprendre; voilà ce que je voulais dire.—Hue, *Fox*, hue! »

Il tapait sur les chevaux.

Moi, je pensais : « L'oncle Conrad me croit donc bien bête, puisqu'il m'explique les choses comme à un petit enfant : « Nous allons acheter « des cochons... c'est la bonne saison... Nous « arriverons pour cela chez la mère Kobus, « et non pour autre chose... Tu comprends, « Kasper. »

Au bout d'un instant, il dit encore :

« Moi, je suis un homme de la paix, de la tranquillité, un bon bourgeois d'Eckerswir, qui s'en va tranquillement acheter des petits cochons dans un village voisin; mais si quelqu'un lui cherche dispute, il se défendra, naturellement. »

Alors je regardai l'oncle, et je me dis en moi-même : « Ah! ah! voilà donc pourquoi nous allons à Kirschberg! »

Et rien qu'à voir sa figure paisible, j'en avais la chair de poule; il arrondissait son dos, il s'était fait raser le matin, il avait mis une chemise blanche : il avait la figure d'un bon bourgeois, c'est vrai; mais en regardant son nez crochu et ses yeux gris, je pensai tout de suite : « Celui qui voudrait nous attaquer se tromperait joliment; ce serait une drôle de surprise pour lui. » Et toutes les histoires de bataille de mon oncle me revenaient à l'esprit. Je ne pouvais m'empêcher de l'admirer en moi-même, avec son air de bon vigneron, amateur de la paix. Et comme nous galopions toujours, je lui dis :

« Qui est-ce qui pourrait vouloir nous attaquer, oncle Conrad? Il n'y a plus de brigands sur les grandes routes.

—Je dis seulement, « si on nous attaquait; » Kasper, tu comprends, ce serait bien mal d'insulter un homme paisible comme moi, qui a des cheveux gris, un père de famille qui ne demande qu'à passer son chemin; n'est-ce pas?

—Oh! oui, ce serait bien mal, lui dis-je. Celui qui ferait cela pourrait s'en repentir.

—Ça, oui! car on se défendrait; il faudrait faire son possible. On ne peut pourtant pas se laisser bousculer sans répondre, fit l'oncle d'un air bonhomme; ce serait trop commode pour les gueux, si les gens de bien se laissaient battre, cela les engagerait dans le mal, et finalement ils se croiraient les forts des forts, parce qu'on n'aurait rien dit. — Hue, *Rappel!* »

Je vis bien alors que l'oncle Conrad allait exprès au Kirschberg pour se faire attaquer par Yéri-Hans, et d'abord j'eus peur de ce qui pouvait arriver. Je songeais au moyen de prévenir cette terrible rencontre, car le grand canonnier ne pouvait manquer de venir au *Cruchon d'or*, en apprenant que l'oncle s'y trouvait; c'était sûr, d'après ce que nous avait dit la mère Robichon. Que faire? Comment engager l'oncle à revenir?

Je le regardais du coin de l'œil en rêvant à ces choses; la voiture galopait; il semblait si calme, il avait mis tellement le beau jeu de son côté, il paraissait si ferme avec son air de bonhomme, que je ne savais la manière de m'y prendre.

Comme je rêvais ainsi, l'idée me vint que l'oncle Conrad pourrait bien renverser Yéri-Hans, et qu'alors la guerre serait entre eux; que le grand canonnier ne pourrait jamais se montrer à Eckerswir sans honte, qu'il ne ferait plus danser Margrédel, et cette idée me réjouit intérieurement. Ensuite je me dis que si l'oncle Conrad était le plus faible, ce serait bien pire encore : qu'il ne pourrait plus revoir Yéri-Hans, qu'il le maudirait, qu'il défendrait à Margrédel d'en parler devant lui, qu'il le traiterait de bandit, de va-nu-pieds, etc. C'était une mauvaise pensée, je le sais bien; mais que voulez-vous? J'aimais Margrédel, et l'idée que la bohémienne pouvait être venue de Kirschberg m'inquiétait; je songeais à Yéri-Hans comme à la peste, depuis que Margrédel s'était rappelée qu'il l'avait fait danser sept ans auparavant. Enfin les choses sont comme cela; je ne cache rien, ni le bien ni le mal. Voilà donc ce que je me dis; et je pensais même que si le grand canonnier ne venait pas au

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Cruchon d'or, l'oncle le mépriserait ; de sorte que, de toutes les façons, Margrédel ne reverrait plus Yéri.

Bien loin de détourner l'oncle Conrad d'aller à Kirschberg, ma seule crainte était alors qu'il n'eût lui-même le bon sens de retourner à Eckerswir, soit par crainte ou tout autre motif.

Je me figurais d'avance ce grand canonnier roulant à terre, et je riais en moi-même. Voilà pourtant comme les idées des hommes changent d'une minute à l'autre, quand ils voient leur intérêt quelque part.

Enfin, vers onze heures, le village de Kirschberg se montra sur la côte, au milieu des arbres fruitiers ; la grande ferme du père Yéri-Hans en haut contre le bois, et les petites maisons, avec leurs hangars, le long de la route.

Nous approchions vite ; le bouchon de *l'Arbre vert* et les premières maisons, séparées les unes des autres par des tas de fumier, furent bientôt dépassés.

L'oncle Conrad, à la vue du *Cruchon d'or*, au détour de la rue, sur notre gauche, fouetta les chevaux, et dans le même instant, la diligence, toute couverte de conscrits en blouse bleue et calotte rouge, passa comme le tonnerre. Elle sortait de l'auberge, la porte cochère était encore ouverte, et beaucoup d'autres conscrits, des marchands d'hommes, des vieillards, des femmes et quelques jeunes filles se tenaient sur le chemin, saluant ceux qui partaient, et qui secouaient leur bonnet par toutes les fenêtres de la diligence. Quelques-uns, debout en haut, levaient le bras et chantaient la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, mais le roulement de la voiture empêchait de les entendre.

C'est au milieu de ce bruit que nous entrâmes dans la cour de l'auberge. Le garçon d'écurie vint prendre les chevaux ; nous descendîmes de voiture, et l'oncle, secouant la paille de ses habits, me dit :

« Arrive, Kasper, arrive, nous allons boire une bouteille de *rangen* avant de dîner ; ensuite nous irons chez la mère Kobus. »

Je le suivis sous la voûte, et nous entrâmes dans la grande salle, où fourmillait le monde. Quelques femmes pleuraient, le tablier sur les yeux, d'autres se consolaient en buvant du vin blanc et mangeant des *bredstelles*. Les marchands d'hommes fumaient gravement dans leurs grandes pipes de porcelaine, et madame Diederich, avec son grand bonnet de tulle et sa figure ronde toute réjouie, tenait l'ardoise derrière son comptoir.

On ne fit d'abord pas attention à nous ; mais quand nous fûmes assis près des fenêtres, dans un coin à droite, madame Diederich, nous voyant, vint dire bonjour à l'oncle Conrad d'un air agréable. Elle lui demanda pourquoi nous n'étions pas venus à la fête, comment se portait mademoiselle Margrédel, si tout le monde jouissait d'une bonne santé chez nous, etc. A quoi l'oncle répondit aussi d'un air joyeux. Alors madame Diederich se retira et j'entendis plusieurs personnes murmurer autour de nous :

« Monsieur Stavolo, d'Eckerswir... monsieur Stavolo. »

Et tout le long des tables, les têtes se tournaient pour nous voir. Le tonnelier Gross, près de la porte, dit d'une voix enrouée :

« Celui-là... c'est le plus fort d'Eckerswir : M. Conrad Stavolo, je le connais, il n'aurait pas peur de Yéri-Hans. »

L'oncle entendit ces mots, et je vis à sa figure que cela lui faisait plaisir.

Ensuite la servante nous ayant apporté une bouteille de *rangen* et deux verres sur un plateau, l'oncle versa gravement.

« A ta santé, Kasper, dit-il.

—A la vôtre, mon oncle, » lui répondis-je.

Quelques instants après, la servante nous apporta des biscuits sur une assiette, car à des personnes distinguées comme l'oncle Stavolo, on n'apporte pas des *knapwurst* avec des petits pains blancs, mais des biscuits ou des macarons, pour leur faire honneur.

Voyant ces choses, je commençais à penser en moi-même que Yéri-Hans n'oserait pas défier l'oncle, et que, s'il venait, nous aurions raison de le mépriser, puisque des gens considérés comme nous ne pouvaient pas aller s'empoigner avec le premier venu. Et je me disais que tout le monde donnerait tort à ce garçon, de sorte que nous aurions remporté la victoire sans nous être battus.

Enfin, pour la seconde fois, je changeais d'idée depuis le matin, quand tout à coup un grand canonnier, avec son petit habit-veste bien rembourré et serré comme le casaquin d'une fille à la taille, sa casquette pointue, à visière relevée, sur l'oreille, le pantalon de toile grise très-large, un homme brun, les yeux bleus, le nez carré, les moustaches blondes tirant sur le roux, les oreilles écartées de la tête, enfin un gaillard de huit pouces, solide comme un chêne, passa devant la fenêtre, tenant une petite baguette de noisetier, avec quelques feuilles au bout, qu'il balançait agréablement, et suivi du tonnelier Gross, les mains dans les poches sous son tablier.

Deux secondes après, la porte s'ouvrit, et cet homme, sans entrer, se pencha du dehors dans la salle, en regardant à droite et à gauche ;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

puis il monta les trois marches, la main ouverte près de son oreille droite, et dit :

« Pour vous rendre mes devoirs ! »

Tous les jeunes gens criaient :

« Yéri ! Hé ! Yéri ! par ici !... un verre ! »

Lui riait d'un air de bonne humeur, suivant les tables, donnant des poignées de main et frappant doucement sur l'épaule des vieux qui pleuraient, en leur disant :

« Hé ! père Frantz... père Jacob... allons donc... du courage, que diable ! Il reviendra; je suis bien revenu, *moi* ! »

A quoi les vieux hochaient la tête sans répondre, ou, se cachant la figure dans leurs mains crevassées, murmuraient d'une voix sanglotante :

« Laisse-moi tranquille, Yéri; laisse-moi tranquille. »

On voyait tout de même que ce Yéri-Hans était un bon garçon, je ne peux pas dire le contraire; mais voilà justement ce qui m'ennuyait le plus; j'aurais voulu pouvoir penser que c'était un gueux, et que Margrédel, en le voyant, le trouverait abominable.

L'oncle Conrad faisait semblant de rêver. Il sortit sa pipe et la bourra tranquillement, puis, au lieu de l'allumer, il la remit dans sa poche et me dit :

« Kasper, il fait beau temps aujourd'hui.

—Oui, mon oncle, très-beau temps.

—Le raisin va profiter jusqu'à la fin du mois.

—Ça, c'est sûr; tous les jours il profite.

—Nous ferons au moins cent mesures cette année.

—C'est bien possible, oncle Conrad; et du bon.

—Oui, Kasper; il vaudra celui de 1822 : c'était un bon petit vin tendre, et qui s'est vendu jusqu'à trente-cinq francs la mesure trois ans après. »

Pendant que l'oncle disait ces choses, il avait l'air de regarder le forgeron Martine, en face de l'auberge, qui ferrait un cheval, le sabot sur son tablier. Moi, j'aurais voulu faire comme lui, mais je regardais toujours Yéri-Hans, qui, de son côté, ne paraissait pas nous voir. Finalement Gross lui toucha l'épaule, ce que je remarquai très-bien, mais il ne se retourna pas tout de suite; il dit encore quelques paroles en riant à une jeune fille qui le regardait de bon cœur, puis, se balançant d'un air content de lui-même, il tourna doucement sur ses talons et regarda de notre côté.

L'oncle Conrad, l'oreille dans la main et le coude sur la table, lui montrait le dos; mais, au bout d'une minute, ayant repris son verre pour le boire, il se retourna vers la salle, et Yéri-Hans fit semblant de le reconnaître :

« Eh ! je ne me trompe pas, s'écria-t-il, c'est monsieur Stavolo, d'Eckerswir. »

Il s'approcha la main à sa casquette; et l'oncle, toujours assis, le nez en l'air, lui répondit, faisant l'étonné :

« C'est vrai que je suis Stavolo, d'Eckerswir, mais votre figure ne me revient pas.

—Comment ! vous ne reconnaissez pas le petit Yéri-Hans, le fils du père Yéri? dit l'autre,

—Ah ! c'est toi, Yéri? dit l'oncle en riant un peu; tiens, tiens, te voilà donc revenu du régiment ! eh bien ! ça me fait plaisir.

—Oui, monsieur Stavolo, il y aura demain douze jours que je suis de retour au pays, dit le canonnier. Vous avez peut-être entendu parler de moi?

—Mon Dieu, non, fit l'oncle, à trois lieues les uns des autres, on ne reçoit pas de nouvelles du jour au lendemain; je te croyais encore en Afrique. »

Alors Yéri-Hans ne sut plus que dire; un instant il regarda de mon côté du coin de l'œil, et d'un ton de bonne humeur :

« C'est que, fit-il, voyez-vous, père Stavolo, on s'est un peu travaillé les côtes à la fête, et, ma foi, je pensais... hé ! hé ! hé !... que le bûcheron Diemer, le charbonnier Polak et trois ou quatre autres de vos anciennes connaissances auraient pu vous donner de mes nouvelles.

—Quelles nouvelles?

—Hé ! je les ai mis sous la table.

—Ah ! ah ! fit l'oncle, tu es donc le fort des forts, Yéri? Tu as rapporté des tours de la guerre?... Diable... diable... oh ! oh !... c'est que maintenant on n'osera plus te regarder de travers, te voilà comme qui dirait à la cime de la gloire ! »

Il disait ces choses d'un air tellement drôle, qu'on ne savait pas trop si c'était sérieux. Plusieurs même, le long des tables, tournaient la tête pour cacher leur envie de rire.

Le canonnier, malgré sa peau brune, devint tout rouge, et seulement au bout d'une minute, il répondit :

« Oui... c'est comme cela, monsieur Stavolo; je les ai mis sur le dos, et s'il plaît à Dieu, ce ne seront pas les derniers. »

Alors les joues de l'oncle tremblèrent, et, comme il allait répondre, Yéri-Hans lui dit :

« Faites excuse, mon verre est là.

—Ne te gêne pas, » répondit l'oncle d'un ton sec.

Yéri-Hans alla s'asseoir en face de nous à l'autre table, parmi trois ou quatre de ses camarades qui lui gardaient un verre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« A votre santé, monsieur Stavolo, s'écria-t-il en clignant les yeux.

—A la tienne, Yéri-Hans, » répondit l'oncle.

Ils continuèrent à se parler ainsi d'une table à l'autre, en élevant la voix. Toute la salle écoutait; moi, j'aurais bien voulu m'en aller; je me repentais d'être venu là. L'oncle, lui, semblait être plus jeune de vingt ans, tant il relevait la tête, tant ses yeux gris étincelaient, mais il conservait son calme; seulement son grand nez en bec d'aigle se recourbait plus fièrement, et ses cheveux gris semblaient se dresser autour de ses oreilles.

« Ainsi, monsieur Stavolo, s'écria le canonnier en riant, vous n'avez pas entendu parler de la fête? C'est étonnant!

—Pourquoi?

—Mais vous, un ancien, qu'on disait si terrible dans la bataille, il me semble que l'âge n'a pu refroidir tout à fait votre sang, et que ces choses-là devraient vous toucher; cela devrait vous réveiller, comme on voit les vieux chevaux de cavalerie hennir et dresser l'oreille quand on sonne la charge. Après ça... la vieillesse... la vieillesse! »

L'oncle était devenu tout pâle, mais il voulut encore se contenir et répondit :

« Les chevaux sont des bêtes, Yéri-Hans; l'homme avec l'âge apprend la raison. Tu ne sais pas encore cela, mon garçon, tu l'apprendras plus tard. C'est bon pour la jeunesse de se battre à tort et à travers. Les hommes d'âge, comme moi, se montrent rarement, mais quand ils se montrent, les autres voient que le vieux sang est comme le vieux vin : il ne pétille plus, mais il réchauffe. »

En parlant, l'oncle Conrad avait quelque chose de beau, et j'entendis dans toute la salle les vieux se dire entre eux :

« Voilà ce qui s'appelle parler. »

Le grand canonnier lui-même, un instant, regarda l'oncle d'un air de respect, puis il dit:

« C'est égal, j'aurais voulu vous voir à la fête, monsieur Stavolo. Puisque vous ne luttez plus, vous auriez jugé des coups.

—Tout cela, dit l'oncle, c'est pour faire entendre que je suis vieux, n'est-ce pas? que je ne suis plus bon qu'à me tenir dans le cercle et à crier comme les femmes : « Ah! Seigneur Dieu... ils vont se faire du mal... séparez-les! » Eh bien, tu te trompes; regarde-moi bien en face, Yéri, quand j'arriverai, ce sera pour te montrer ton maître.

—Oh! oh!

—Oui, garçon, ton maître; car c'est aussi trop fort d'entendre un homme se glorifier hautement; mais aujourd'hui je suis venu pour acheter des petits cochons chez la mère Kobus.

—Des petits cochons! » s'écria Yéri-Hans en poussant un éclat de rire.

Alors l'oncle se leva tout pâle en criant d'une voix terrible :

« Oui, des petits cochons, braillard! Mais je ne me laisserai pas marcher sur le pied; tout vieux que je suis. Lève-toi donc, lève-toi, puisque tu n'es venu que pour ça, puisque tu me défies! »

Et d'un ton plus grave, regardant toute la salle :

« Est-ce qu'un homme de mon âge, par vanité, par amour de la bataille, ou autre chose sotte pareille, serait arrivé tout exprès à Kirschberg? Non, ce n'est pas possible; il n'y a qu'un fou capable de pareille chose. J'étais venu pour mes affaires; mon neveu peut le dire. Mais, vous l'avez vu, ce jeune homme se moque de mes cheveux gris. Eh bien! qu'il vienne, qu'il essaye de me renverser!

—Ceci vaut mieux que des paroles, s'écria Yéri-Hans; moi je suis pour ceux qui s'avancent hardiment, et je laisse les femmes parler ensuite. »

Il sortit de sa place, et déjà tout le monde rangeait les bancs et les tables aux murs en disant :

« Ce sera cette fois une véritable bataille, une terrible bataille; le père Stavolo est encore fort; Yéri-Hans aura de la peine. »

L'oncle Conrad et Yéri, seuls au milieu de la salle, attendaient que tout fût en ordre. Madame Diederich et les servantes s'étaient sauvées dans la cuisine; on les voyait, dans l'ombre, regarder les unes par-dessus les autres.

Moi, je ne savais plus que penser; je me tenais debout, dans un coin de la fenêtre, regardant le canonnier, qui me paraissait alors plus grand et plus fort qu'auparavant. Et je me disais en moi-même qu'il avait une figure de lion, avec ses moustaches blondes, d'un lion joyeux, qui est sûr d'avance de tout renverser, de tout avaler : cela me faisait frémir. Ensuite, regardant l'oncle Conrad, large, trapu, carré, le dos rond, les bras gros comme des jambes, le nez en forme de crampon, et ses cheveux plats descendant sur le front jusqu'aux sourcils, cela me rendait un peu de confiance, et je croyais qu'il finirait tout de même par être le plus fort. Mais, en même temps, je sentais froid le long du dos; et tout le bruit de ces tables qu'on reculait, de ces bancs qu'on traînait, me tombait en quelque sorte dans les jambes. Je regardais à droite et à gauche pour m'asseoir, il n'y avait plus de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

chaises; toute la grande salle était débarrassée, et les gens, debout sur les tables, la tête près du plafond, attendaient. Yéri-Hans ouvrit son habit et remit sa casquette à quelqu'un pour la tenir.

« Attrape, Kasper! » me cria l'oncle en me jetant son feutre, qui tomba à terre.

Cela me parut de mauvais augure, mais, lui, n'y prit pas garde; et retroussant les manches de sa veste, comme lorsqu'il travaillait à la vigne :

« Qu'on n'aille pas me soutenir plus tard, dit-il encore, que j'ai provoqué ce jeune homme; c'est Yéri qui m'a défié.

—Oui, oui, je prends tout sur moi, s'écria le canonnier en riant.

—Vous l'entendez, dit l'oncle. Eh bien donc, à la grâce de Dieu! »

En même temps, il arrondit son dos, la jambe gauche en avant et demanda :

« Y es-tu, Yéri?

—Oui, monsieur Stavolo. »

Et ils se prirent aussitôt au collet de la veste, à la mode des Alsaciens, sans se toucher le corps. Il faut que les collets de leurs habits aient été d'un bon drap, car d'abord l'oncle Conrad enleva Yéri-Hans de terre à la force des poignets, et le tint ainsi un instant comme pour le lancer au mur; puis ce fut son tour d'être soulevé de la même manière. Tous deux retombèrent d'aplomb. On ne respirait plus dans la salle.

« Tu as de solides poignets, dit l'oncle, je dois le reconnaître, hé! hé! hé!

—Et vous aussi, monsieur Stavolo, » dit le canonnier.

Presque aussitôt, l'oncle le poussa de toutes ses forces, les bras en avant et la tête en bas, comme un taureau qui veut enfoncer quelque chose avec ses cornes; il essayait de le lever en même temps, mais Yéri-Hans, penché contre lui, glissa sur ses pieds tout le long de la salle avec un bruit de rabot; et à peine l'oncle eut-il fini de le pousser que, jetant un cri sauvage : « A mon tour! » il repoussa l'oncle de la même manière, sans parvenir à le renverser. Et quand il fut au bout, tous deux se levèrent en se regardant le blanc des yeux, et l'on entendit toute la salle reprendre haleine. On voyait les traces de leurs clous sur le plancher. L'oncle Conrad était pâle, le canonnier rouge comme une brique. Ils se lâchèrent un instant, et Yéri-Hans dit d'un ton de colère :

« C'est bon!

—Tu es déjà las? fit l'oncle.

—Ah! las... las... »

Et, dans le même instant, il reprit l'oncle Conrad au collet, en le secouant, comme pour essayer quelque chose; l'oncle l'avait aussi repris. Ils s'observèrent ainsi plus d'une minute, en riant d'un rire étrange. Puis, tout à coup, Yéri attira l'oncle avec tant de force, qu'il eut besoin de se pencher en arrière pour résister, et comme il se penchait, l'autre, poussant un cri sourd du fond de sa poitrine, se jeta sur lui brusquement, de sorte que l'oncle Conrad, qui ne s'attendait pas à cela, fut culbuté les deux jambes en l'air et les épaules sur le plancher.

Mille cris de triomphe s'élevèrent alors de toutes les tables, et Yéri-Hans se frotta les mains en se gonflant les joues jusqu'aux oreilles; il avait eu de la peine, car ses yeux étaient rouges comme du sang.

L'oncle, les lèvres pâles et tremblantes, se releva; mais il était à peine debout, pour recommencer la bataille avec acharnement, que sa jambe plia, et qu'il dut s'appuyer contre une table pour se soutenir. Il se fit aussitôt un grand silence dans la salle, et Yéri demanda :

« Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur Stavolo? Est-ce que vous avez mal?

—Va-t'en au diable, mauvais gueux! cria l'oncle, tu m'as cassé la jambe. Ah! le bandit, il m'a pris en traître, et voilà que j'ai la jambe cassée! »

En entendant cela, je m'écriai :

« Seigneur Dieu! mon oncle est estropié; vite un médecin! »

Et Yéri-Hans, remettant sa casquette dit :

« J'en suis bien fâché, monsieur Stavolo, oui, bien fâché; vous avez tort de vous mettre en colère; je ne l'ai pas fait exprès.

—Ah! le gueux! il me casse la jambe avec ses tours, et il ose me soutenir qu'il ne l'a pas fait exprès! dit l'oncle, qu'on avait fait asseoir, et qui grinçait des dents pendant qu'on lui ôtait le soulier. Tu me répondras de cela, Yéri, tu m'en répondras!

—Oui, monsieur Stavolo, quand vous voudrez, dit Yéri-Hans; mais vous avez tort de tant crier; parole d'honneur, cela me fait de la peine. »

On voyait qu'il disait la vérité; mais l'oncle, qui croyait remporter la victoire, ne pouvait comprendre cela.

« Va-t'en! va-t'en! disait-il; de te voir, ça me retourne le sang! Ah! le bandit, estropier un homme de mon âge! »

Alors Yéri-Hans sortit tout triste, et, comme on avait ôté le soulier et le bas à l'oncle Conrad, Summer, le charcutier de la petite place, s'agenouilla devant la chaise, et se mit à tâter la jambe du haut en bas. Tout le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Mon pauvre père !. . mon pauvre père !... Page 26 »

monde en cercle regardait. La colère de l'oncle passait vite; il bégayait :

« Être boiteux maintenant pour le restant de mes jours, et par la faute de ce bandit! Ah! quelle mauvaise idée j'ai eue de venir acheter des petits cochons à Kirschberg!... Ah! le brigand!... Moi qui buvais là tranquillement sans penser à rien! Encore si ce n'était pas un tour de régiment qu'il a rapporté d'Afrique, le gueux, pour estropier les gens de bien! »

Le vieux Summer, avec son bonnet de coton et son tablier blanc, tâtait toujours, et finalement il dit :

« Des os cassés, je n'en trouve pas, mais une grosse entorse.

—Une entorse? fit l'oncle.

—Oui, c'est encore pire qu'un os cassé, monsieur Stavolo. Il faut bien vite mettre le pied dans un baquet d'eau froide; car, voyez-vous, si l'on tardait longtemps, on pourrait être forcé de couper la jambe. »

L'oncle alors me regarda, tellement pâle, que je sentis les larmes me remplir les yeux; il voulut parler, mais il ne put dire que deux mots :

« De l'eau, Kasper! de l'eau, bien vite! »

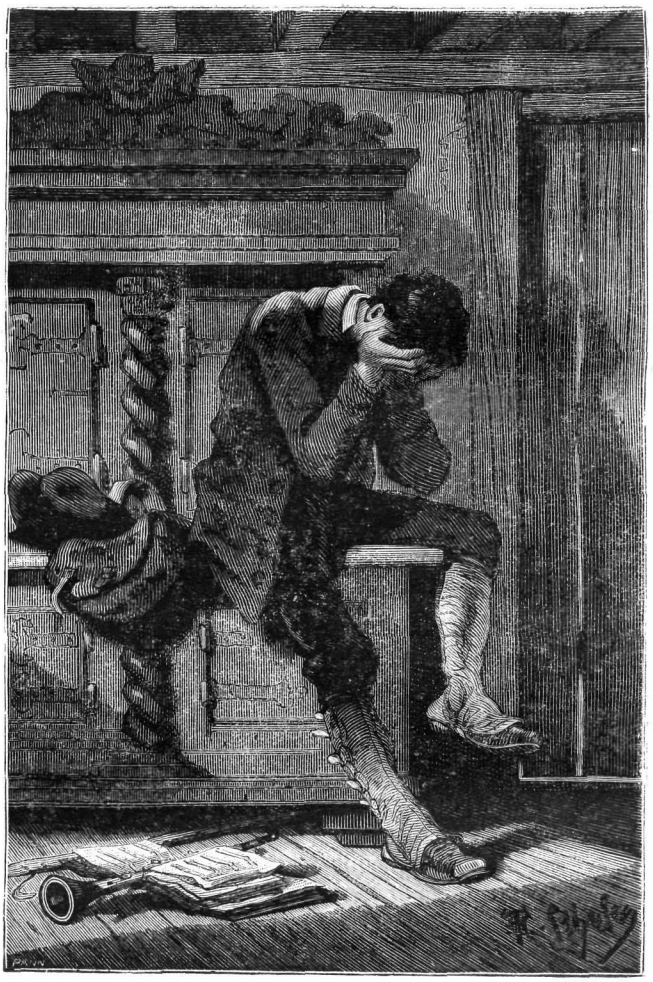
Je courus dans la cuisine, où la servante Zeffen était en train de pomper un baquet d'eau; c'est moi-même qui l'apportai dans la salle, et l'oncle y mit le pied en grelottant; c'était de l'eau de roche, froide comme la glace.

Madame Diederich dit alors :

« Vous ne sauriez croire, monsieur Stavolo,

Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Je m'assis sur mon vieux bahut, la tête entre les mains. (Page 31.)

combien je suis désolée qu'un pareil malheur se soit passé dans mon auberge!

—Et moi encore plus! cria l'oncle vraiment fâché.

—Vous coucherez ici?

—Moi, coucher à Kirschberg? Jamais! Je ne resterai pas ici plus d'un quart d'heure. On ne me reverra plus dans ce gueux de pays. Dieu me préserve de venir jamais acheter de petits cochons dans un pays pareil. »

Tous les gens de l'auberge s'en allaient l'un après l'autre répandre la grande nouvelle; au bout d'un quart d'heure, il n'y avait plus dans la salle que l'oncle Conrad, Summer, les servantes et moi, car madame Diederich était aussi sortie pour dire au domestique d'atteler.

« Monsieur Stavolo, vous feriez bien de rester, dit Summer; il serait dangereux de vous mettre en route.

—Cela m'est égal, dit l'oncle; j'ai ce pays en horreur.

—Vous êtes décidé!

—Oui.

—Eh bien! nous pouvons sortir la jambe du baquet et mettre du linge mouillé autour, cela fera le même effet jusqu'à votre arrivée là-bas. »

Il regarda la jambe et dit encore :

« C'est une grosse entorse. »

Puis il l'entoura de linges, que madame Diederich venait d'apporter. Il versa de l'eau dessus, et l'on transporta l'oncle, dans un fauteuil, jusqu'à la voiture. On le mit derrière, la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

jambe sur une botte de paille, et c'est moi qui pris le fouet.

Tout le village était aux fenêtres pour nous voir passer. Madame Diederich ne parla pas de sa note, et le père Summer cria :

« J'irai vous voir un de ces quatre matins, monsieur Stavolo ; savoir de vos nouvelles.

—C'est bon, c'est bon ! fit l'oncle en claquant des dents, car il avait froid. Dépêche-toi, Kasper. »

Nous partîmes à travers le village au grand galop ; l'oncle était honteux de voir tant de monde sur les portes et criait :

« Comme les gens sont bêtes à Kirschberg ; on dirait qu'ils n'ont jamais vu d'entorse !... Cela peut arriver au premier venu de glisser. »

Enfin, quand nous fûmes dehors, sur la grande route, il se calma d'un coup et ne dit plus rien. La colère de sa défaite le rendait comme sauvage. Moi, je fouettais les chevaux, et je me disais que dans ces malheurs il y avait encore quelque chose de bon, puisque Margrédel allait maudire Yéri-Hans, et que l'oncle entrerait dans des fureurs terribles chaque fois qu'on lui parlerait de cet homme.

C'est au milieu de ces pensées que nous arrivâmes à Eckerswir, vers trois heures du soir. L'oncle regardait à droite et à gauche d'un air inquiet, craignant la rencontre du père Brême, de Mériane ou de tout autre de ceux que nous voyions le soir à l'auberge des *Trois-Roses*, et qui n'auraient pas manqué de nous saluer, ou même de nous arrêter pour s'informer de notre voyage, surtout en voyant l'oncle Conrad assis derrière la voiture et moi sur le devant. Heureusement, rien de tout cela n'eut lieu ; nous arrivâmes près de la maison au petit trot, sans avoir fait de pareilles rencontres. Mais à peine étions-nous arrêtés, que Margrédel regarda par une des fenêtres de la salle, et parut tout étonnée de nous voir déjà de retour. Puis, voyant l'oncle Conrad la jambe en l'air, elle quitta son ouvrage et courut sur l'escalier en criant :

« Qu'est-ce qui se passe ? qu'est-ce que tu as, mon père ?

—Rien, Margrédel, répondit l'oncle ; ce n'est rien, j'ai glissé.

—Glissé ! ou donc, mon Dieu ?

—Dans l'auberge du *Cruchon d'or*, et ça m'a fait une petite entorse, voilà tout. »

Margrédel voyait bien à notre mine que c'était plus grave qu'il ne disait ; aussi, sans écouter davantage, se mit-elle à crier :

« Orchel ! Orchel ! vite, vite, cours chercher M. Lehmann ! »

Elle descendit de l'escalier et grimpa sur la voiture, en disant d'une voix si tendre : « Mon pauvre père ! mon pauvre père ! » et en l'embrassant tellement, que j'aurais souhaité d'être à sa place avec son entorse.

Lui paraissait attendri :

« Ce n'est rien... ce n'est pas dangereux, Margrédel, faisait-il ; seulement je ne peux pas descendre tout seul ; il faut chercher le vieux Rœmer et le grand Hirsch pour m'aider. »

Déjà plusieurs voisines étaient sorties de leurs baraques aux cris de Margrédel. On prit l'oncle sous les bras et sous les jambes, et on le porta de la sorte, la tête en bas, jusqu'au haut de l'escalier.

Margrédel pleurait à chaudes larmes. Orchel était partie, et l'oncle se trouvait étendu sur le lit depuis quelques minutes, les fenêtres ouvertes, et la moitié des commères autour de lui, parlant toutes à la fois, disant que le blanc d'œuf, les oignons hachés avec du persil, de l'huile de noix avec du poivre étaient tout ce qu'il y avait de mieux pour les entorses ; et l'on ne savait quoi choisir parmi toutes ces choses, lorsque le docteur Lehmann entra, disant :

« Qu'on commence d'abord par évacuer la chambre ; je n'aime pas à entendre toutes ces pies bavarder autour de moi. »

Puis s'approchant de l'oncle Conrad, qui le regardait les yeux écarquillés :

« Eh bien ! monsieur Stavolo, fit-il en lui serrant la main, que diable avons-nous ?

—J'ai glissé, dit l'oncle, j'ai glissé dans la salle de l'auberge du *Cruchon d'or*, à Kirschberg, et cela m'a dérangé le pied.

—Voyons. Venez ici, Kasper, et que mademoiselle Margrédel nous fasse le plaisir d'aller voir ce qui se passe dans la chambre voisine, » dit Lehmann.

Après quoi il se mit à défaire les linges de la jambe, regarda et dit :

« C'est bel et bien une bonne entorse. Comment diable, père Stavolo, vous, un homme si solide, avez-vous pu, dans une salle, sur un plancher, attraper une entorse pareille, d'avant en arrière, car vous avez glissé brusquement d'avant en arrière, cela se voit ; il n'y avait donc rien pour vous retenir ?

—Cela s'est fait, dit l'oncle après avoir rumné quelques secondes, par un coup de traître. »

Le docteur Lehmann se redressa de toute sa hauteur en disant :

« Comment ! un coup de traître ?

—Oui, monsieur Lehmann, c'est la pure vérité ; Kasper est là pour le dire. »

Alors il raconta comment nous étions partis le matin, avec l'idée d'acheter des petits cochons à Kirschberg, chez la mère Kobus ;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

comment Yéri-Hans l'avait attaqué par surprise dans la salle du *Cruchon d'or*, et comment il avait glissé sur un noyau de prune; ce qui sans doute était cause de son entorse.

« Ah! bon, bon, maintenant je comprends, dit le docteur en riant un peu; nous avons voulu essayer nos forces, père Stavolo, cela ne réussit pas toujours, vous avez eu le dessus assez longtemps, et...

—Non, non, cria l'oncle tout honteux, Kasper est là pour dire que Yéri-Hans m'a pris en traître, et que sans le noyau... N'est-ce pas, Kasper? »

Je n'avais rien vu de ces choses; mais l'oncle Conrad me paraissait bien assez malheureux avec son entorse, sans aller le contredire encore.

« C'est clair comme le jour, lui dis-je; le canonnier vous a d'abord attiré pour vous tendre la jambe, ensuite il vous a poussé en arrière, et vous avez glissé sur le noyau.

—Oui, il m'a tendu la jambe... c'est un bandit! Mais si le noyau n'avait pas été là!...

—Enfin, n'importe! L'entorse est forte, dit Lehmann, elle pourra vous tenir six semaines sur le flanc, si vous commettez la moindre imprudence. Vous avez bien fait de mettre le pied dans l'eau froide, seulement le bandage ne vaut rien. »

Alors il lia le pied de l'oncle Conrad tellement bien, qu'il aurait pu marcher; mais il lui recommanda de ne pas bouger et de mouiller le linge le plus souvent possible. Cela fait, le docteur sortit comme il était venu, disant qu'il reviendrait le lendemain.

L'oncle Stavolo était consterné de voir que Lehmann avait découvert la vérité d'abord. C'est pourquoi, quand nous fûmes seuls, il me dit :

« Ces médecins ne valent pas la corde pour les pendre; on a beau leur dire la vérité cent fois, ils ne croient à rien. Puisque c'est comme cela, je ne dirai plus rien du tout; quand on me demandera comment la chose s'est passée, je répondrai : « Demandez à Kasper, il sait bien que c'est par un coup de traître qu'on m'a renversé; il a tout vu, le crochet dans mes jambes et le noyau! Mais il ne convient pas que je le dise moi-même, car j'aurais l'air de vouloir m'excuser, de me défendre avec la langue; cela ne peut pas aller. Kasper, tu diras la pure vérité, comme tu l'as dite à Lehmann, voilà! Et maintenant laisse-moi tranquille, toutes ces choses m'ont chagriné, j'ai sommeil. »

Je sortis de la chambre, et trouvant Margrédel qui pleurait près de la fenêtre, sa jolie figure dans les mains, je lui dis que Yéri-Hans était cause de tout; qu'il avait attaqué son père, qu'il l'avait défié, et finalement renversé par un coup de traître.

Elle ne répondait pas et sanglottait toujours.

Au souper, elle prit son assiette et alla se mettre près de son père, pour le veiller; et moi je soupai seul, pensant que Margrédel ne se fâchait pas assez contre Yéri-Hans, et qu'à sa place je l'aurais maudit mille et mille fois.

VII

Le bruit de ces événements s'étant répandu dans le pays, la réputation de l'oncle Conrad en fut singulièrement diminuée. On ne parlait plus que de Yéri-Hans; on célébrait sa force extraordinaire, on disait que tous les autres n'étaient rien auprès de lui.

Vers la même époque, l'oncle Conrad se mit à faire des réflexions profondes sur la vanité des choses humaines. Il rêvait du matin au soir, et souvent, quand j'étais assis près de son lit, il commençait à dire.

« Kasper, plus j'y pense et plus je vois que les hommes sont des fous de s'échiner comme ils font. Qu'est-ce que la gloire? Je te le demande un peu. Je me rappelle que le vieux curé Jéronimus criait toujours : « La gloire, c'est la fumée de la fumée! » Tant que vous êtes fort, vous avez de la gloire, parce que les autres ont peur de vous, parce qu'ils vous en veulent sans oser le dire; mais quand vous devenez vieux, ou qu'il vous arrive de glisser sur un noyau, par hasard, la gloire s'en va. Et pour l'argent, c'est la même chose : à quoi sert d'avoir du bien, quand on ne peut plus en profiter? Moi, par exemple, Kasper, à quoi me sert d'avoir quinze arpents de vignes, puisque je ne peux plus aller les voir? A quoi me sert d'avoir du vieux vin dans ma cave, puisque Lehmann me défend d'en boire, de peur d'enflammer mon entorse? A quoi me sert tout ce que j'ai maintenant? J'aimerais autant n'en avoir que la moitié et pouvoir en jouir! Pour le reste, on en peut dire autant, car autrefois j'avais une bonne femme que j'aimais, et j'aurais eu du bonheur de vivre avec elle jusque dans mes vieux jours; tous mes biens m'auraient fait cent fois plus de plaisir, si j'avais pu les avoir avec Christine; mais c'est du temps perdu quand on parle d'elle, puisqu'elle est morte! Sait-on seulement bien si elle pense à nous, si elle voit ce qui se passe à Eckerswir? Je le crois, mais je n'en suis pas sûr. Et ma fille Margrédel? je l'ai

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

élevée, je l'ai fait danser sur mes genoux, je l'ai vue grandir, et c'était mon bonheur. Eh bien! voilà qu'elle a vingt et un ans; supposons que tu ne sois pas là, Kasper, un autre viendrait, il trouverait Margrédel belle, et il faudrait encore que je donne de l'argent pour qu'il la prenne en mariage. N'est-ce pas abominable cela, d'élever sa fille pour des gaillards qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, et qui croient encore vous faire beaucoup d'honneur en se laissant graisser la patte? Je soutiens, moi, que tout n'est rien, et que sans notre sainte religion, qui nous promet la vie éternelle, il vaudrait bien mieux n'être pas venu dans ce monde! »

Ainsi parlait l'oncle à cause de son entorse; on n'avait jamais vu d'homme plus raisonnable, et je lui disais :

« Vous avez raison, mon oncle; seulement il faut faire comme tout le monde, et se marier, puisque c'est la mode en Alsace. Quand vous serez guéri, vous penserez autrement; vous irez voir vos vignes, vous boirez du vieux *kutterlé*. Et moi, vous me connaissez, si j'ai le bonheur de plaire à Margrédel, nous resterons tous ensemble et nous serons heureux. »

L'oncle ne voulait plus voir personne du dehors; le vieux Brêmer, le père Mériâne et plusieurs autres s'étant présentés, il avait défendu de les laisser entrer.

Ce qui le fâchait surtout, c'était d'entendre parler de Yéri-Hans; chaque fois qu'on prononçait son nom, il changeait de couleur et bégayait :

« Ah! le gueux... si je le rencontre jamais au détour d'un chemin! »

Margrédel ayant un jour voulu dire quelques paroles en faveur du canonnier, sous prétexte qu'il n'était pas cause de l'entorse, mais le noyau, il devint tout pâle et dit d'une voix sourde :

« Tais-toi, Margrédel, tais-toi; si tu veux m'achever, tu n'as qu'à soutenir ce brigand. »

Je reconnus alors que Margrédel aimait Yéri-Hans, et je bénis le Seigneur de tout ce qui s'était accompli, me disant en moi-même :

« C'est le bon Dieu qui, dans sa sagesse, a fait ces choses, afin que l'oncle Conrad et le grand canonnier fussent ennemis l'un de l'autre! »

Et pendant que l'oncle trouvait que tout allait mal, je trouvais, moi, que tout allait bien.

Margrédel était triste, elle ne chantait plus à la cuisine, elle ne riait plus à table; elle rêvait, les yeux abattus.

« Ah! me disais-je en la regardant aller et venir tout inquiète, maintenant je sais pourquoi la bohémienne est venue à la maison; je sais pourquoi tu rougissais, Margrédel, le jour où je te demandais : « Qu'est-ce que cette vieille est venue faire ici? » Je sais pourquoi tu te rappelais si bien ce grand blond qui t'avait fait danser autrefois à Kirschberg; je sais pourquoi tu t'attristes. Mais tout cela, Margrédel, ne sert à rien; Yéri-Hans ne viendra jamais dans la maison du père Conrad Stavolo; non, non, c'est fini, Margrédel, il faut penser à quelque autre brave garçon qui t'aime bien; ce grand canonnier est un gueux, pourquoi t'obstiner? »

Je la plaignais intérieurement, et j'étais content tout de même; je me disais :

« Quand Margrédel se sera bien attristée de la sorte, elle oubliera l'autre, et je serai là pour la consoler. Nous nous marierons et tout sera très-bien. Même un jour, dans cinq, six ou dix ans, quand nous aurons des petits enfants, et qu'elle sera tranquillement assise un soir au coin du feu, je lui demanderai tout à coup : « Hé! Margrédel, est-ce que, dans le « temps, tu n'as pas eu des idées pour Yéri-« Hans, de Kirschberg? Dis-le hardiment; tu « n'as pas besoin de te cacher. » Alors elle rougira et finira par répondre : « Comment « peux-tu croire ces choses, Kasper? Jamais, « jamais une idée pareille n'est entrée dans « ma tête. »

Et, me figurant cela, j'en avais les larmes aux yeux; je bénissais le Seigneur d'avoir inspiré l'idée de la bataille à l'oncle Conrad, pour avancer mon mariage avec Margrédel.

Cela dura trois semaines. De temps en temps, l'oncle m'envoyait dehors voir si le raisin mûrissait; je lui rapportais quelques grappes qu'il goûtait; mais il aurait voulu sortir, visiter la côte lui-même, préparer ses tonnes, retenir ses gens pour les vendanges. On ne saurait s'imaginer sa désolation d'être étendu là sans pouvoir bouger, et toutes les paroles qu'il inventait pour maudire celui qui l'avait mis dans cet état.

Le docteur Lehmann, avec sa longue casaque de velours jaune clair et son bonnet gris à visière relevée, les bras fourrés jusqu'aux coudes dans ses poches, et ses demi-bottes de cuir roux au bout de ses longues jambes en échasses, venait le voir chaque matin.

« Cela va bien, disait-il après avoir levé le bandage. Encore un peu de patience, père Stavolo, votre pied se fortifie, l'enflure disparaît; dans quelques jours, vous pourrez sortir avec un bâton.

—Dans quelques jours! criait l'oncle; ça ne finira donc jamais?

—Eh! que voulez-vous? pour les entorses, il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

faut de la patience. Je sais bien que c'est ennuyeux de rester étendu sur le dos, à rêver qu'il fait beau temps, que la vigne avance, que le raisin mûrit, qu'il faudra soufrer les tonnes, dresser le chantier, nettoyer la cave et graisser le pressoir; je sais tout cela, mais qu'y faire? Vous avez encore de la chance, maître Conrad.

—Comment, de la chance?

—Sans doute; la même chose aurait pu vous arriver en pleines vendanges; il aurait fallu laisser à d'autres le soin de tout; et puis l'entorse aurait pu être plus forte. Enfin tout va bien; seulement du calme, maître Stavolo. »

Alors, passant la main sur sa longue barbe fauve en pointe, et souriant en lui-même, il entrait dans la grande salle et s'arrêtait toujours une minute à causer avec Margrédel, qui cousait près de la fenêtre.

« Eh bien! eh bien! Margrédel, on est toujours fraîche et jolie comme un bouton de rose, hé! hé! hé!

—Oh! monsieur Lehmann, vous dites toujours de belles choses aux gens.

—Non pas, non pas; je dis la vérité, je dis ce que je pense. Kasper n'est pas malheureux; je voudrais bien être à sa place. »

Margrédel rougissait, et lui, riant, sortait en me serrant la main.

Voilà comment les choses se passaient.

L'oncle Conrad n'y tenait plus, quand un beau matin le docteur, après avoir vu le pied, dit :

« Cette fois, monsieur Stavolo, tout est en ordre. Vous pouvez vous lever et marcher avec un bâton. »

La figure de l'oncle s'éclaircit :

« La jambe est remise? dit-il.

—Oui, il ne faut plus qu'un peu d'exercice pour fortifier les nerfs. »

Puis le docteur, se relevant, se prit à rire et s'écria :

« Seulement, père Stavolo, prenez garde; vous savez, il y a tant de noyaux dans le monde! Il ne faut pas mettre le pied dessus; ce serait pire que la première fois. »

L'oncle, en entendant parler de noyau, devint tout rouge.

« C'est bon, fit-il, les noyaux ne sont pas toujours pour les mêmes!

—Non, père Stavolo, mais il ne faut pas non plus les chercher, sans cela on les rencontre plus souvent qu'à son tour. Allons, au plaisir de vous revoir le plus rarement possible. »

Et sur ce, le docteur sortit en riant, et l'oncle Stavolo, s'asseyant sur son lit, s'écria :

« Ce grand Lehmann m'ennuie avec ses noyaux; il a l'air de dire que Yéri-Hans m'a renversé sans noyaux; je ne peux pas souffrir les gens qui se moquent de tout.

—Bah! lui dis-je, il vous a remis la jambe en bon état, qu'est-ce que le reste peut vous faire?

—Oui, mais je ne l'avais pas envoyé chercher pour me parler de noyaux. »

Malgré sa mauvaise humeur, l'oncle Conrad se leva, s'habilla, et, sans écouter la recommandation du docteur, il sortit le même jour, dans l'après-midi, pour aller voir ses vignes. Il revint au soir très-content et nous dit :

« Tout va bien; mes deux jambes sont aussi solides l'une que l'autre. Allons, allons, il aurait pu m'arriver pire que d'attraper une entorse. Ne pensons plus à ces choses. La vigne est belle, nous aurons une bonne année, voilà le principal. »

J'étais très-content de voir l'oncle Conrad entièrement rétabli.

Depuis ce moment jusque huit jours avant les vendanges, vers la Saint-Jérôme, qui se trouve être le patron d'Eckerswir, l'oncle ne parla plus de Yéri-Hans et ne s'occupa que de ses vignes, de ses caves et de son pressoir.

Moi je sortais souvent avec Waldhorn; je gagnais de l'argent et je disais : « Encore deux cents écus, et j'aurai mes deux arpents de vignes, avec Margrédel. »

C'était mon bonheur de rêver à cela. Tout le long des chemins, en écoutant chanter les alouettes, je ne faisais que penser à mes noces. En revenant de chaque tournée, j'apportais quelque chose à Margrédel : un ruban, des boucles d'oreilles, enfin ce qu'il y avait de plus beau. Elle recevait tout cela d'assez bon cœur, mais plus pourtant avec la même joie que dans les premiers temps. Elle ne souriait plus, elle ne me remerciait plus et semblait dire : « C'est tout simple qu'il m'achète ces choses, puisqu'il veut m'avoir! »

Cette différence me faisait de la peine, mais je me consolais en songeant que l'oncle Conrad ne pouvait pardonner à Yéri-Hans, et qu'une fois marié avec Margrédel, elle oublierait l'autre et deviendrait une bonne petite femme de ménage.

VIII

Or, cinq ou six jours avant la fête d'Eckerswir, un matin qu'il faisait très-chaud, je jouais un air de clarinette dans la grande salle, mon cahier appuyé contre le mur, entre les deux fenêtres ouvertes. L'oncle Conrad

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fendait du bois dehors, au bas de l'escalier, et j'entendais Margrédel laver des assiettes dans la cuisine. Cela durait depuis environ une demi-heure, lorsque l'oncle entra en manches de chemise et se mit à se promener autour de moi tout rêveur. Et comme j'allais toujours mon train, tout à coup, m'appuyant la main sur l'épaule, il me dit :

« C'est un bel air que tu joues là, Kasper; mais laisse un peu ta musique, causons; qu'est-ce que les gens disent de moi dans le village? »

Alors je déposai ma clarinette, et m'étant retourné sur ma chaise :

« Que voulez-vous qu'on dise, mon oncle? lui répondis-je. Vous savez bien que depuis votre entorse je n'ai pas été aux *Trois-Roses*.

—Bon, fit-il, tout le monde se réjouit de voir que Yéri-Hans a manqué de me casser la jambe.

—Oh! comment pouvez-vous avoir des idées pareilles?

—C'est bien, tu ne veux pas me faire de la peine; mais je me moque de tout le village. D'abord, sans le noyau qui m'a fait glisser, Yéri-Hans en aurait vu des dures. Malgré cela, j'ai eu tort de crier contre lui; quand on joue et qu'on perd, on paye et on se tait. Enfin, ce noyau m'avait mis en colère; si Yéri m'avait renversé par sa force, j'aurais trouvé cela tout naturel; mais d'être tombé par la faute d'un noyau, c'est trop fort, surtout quand on risque de se casser la jambe.

—Sans doute, lui répondis-je. Ce qui est fait est fait, n'en parlons plus.

—Non, il ne faut plus en parler, Kasper; mais les choses ne peuvent pas en rester là. »

Je vis aussitôt qu'il ruminait d'avoir sa revanche; et le retour de Yéri-Hans, la joie de Margrédel, tout me passa devant les yeux comme un éclair.

« Qu'est-ce que cela vous fait, mon oncle, de passer pour l'homme le plus fort du pays? m'écriai-je. Qu'est-ce que cela vous rapporte? Pas un liard; au contraire, les gens vous en veulent; ils voudraient vous voir les os cassés; ils ne vous plaignent pas quand il vous arrive malheur, ils disent que c'est bien fait!

—Ah! ils disent cela, répondit l'oncle Conrad; voilà justement ce que je voulais savoir. Maintenant, grâce au ciel, ma jambe est remise; il faut que je revoie le grand canonnier.

—Comment, vous, un homme si raisonnable!

—Raisonnable tant que tu voudras, Kasper. Est-ce qu'on est raisonnable parce qu'on garde les coups sans les rendre? Non, tout cela c'est bon pour un joueur de clarinette, mais ça ne me convient pas. Lève-toi, neveu; viens ici que je te montre quelque chose. »

Il me prit par un bouton de ma veste et me conduisit au milieu de la salle en disant :

« Voici la fête d'Eckerswir qui vient dans cinq jours. Je n'aime pas à me battre dans une salle d'auberge remplie de noyaux, de morceaux de pain, de fromage et autres choses glissantes. Eh bien! on ne peut pas souhaiter de meilleure occasion pour lutter à bras-le-corps sur la place; et c'est ce que je ferai. J'ai découvert un moyen de mettre ce canonnier sur le dos. Tiens, Kasper, empoigne-moi solidement, je vais te montrer cela; y es-tu?

—Oui.

—Tu me tiens bien?

—Oui, mon oncle.

—Eh bien, regarde! »

En même temps, il me prit le bras gauche au coude, me passa l'épaule au-dessous, et sans savoir comment cela se faisait, je sentis mes jambes tourner en l'air, et je tombai tout à plat de mon haut, croyant avoir les reins cassés. Cela m'étonna tellement, que je restai plus d'une demi-minute bouche béante, sans pouvoir rien dire ni reprendre haleine.

« Eh bien! criait l'oncle tout glorieux, as-tu vu, neveu?

—Oui, j'ai vu, lui dis-je en me levant, c'est très-bon... mais vous auriez pu m'expliquer cela d'une autre manière.

—Tu n'aurais pas aussi bien compris, Kasper, fit-il. Voilà comment je vais m'y prendre avec Yéri-Hans; seulement, il faudrait l'attirer ici, et ce ne sera pas facile. Tu retourneras toi-même à Kirschberg l'inviter, de ma part, à dîner chez nous le dimanche de la fête.

—Oh! pour ça, non! m'écriai-je vraiment indigné; je ne vous ai jamais contrarié, j'ai toujours fait ce que vous avez voulu; mais amener moi-même Yéri-Hans ici, jamais! jamais!

—Allons, allons, calme-toi, Kasper, j'enverrai Nickel, » dit l'oncle.

Et comme je voulais répondre, il ajouta :

« Tout ce que tu pourrais dire ou rien du tout, ce serait la même chose. Il faut que Yéri-Hans vienne, il faut que je le voie les jambes en l'air, comme il m'a vu. »

Dans cette extrémité, je compris qu'il ne me restait qu'une ressource pour éloigner de plus grands malheurs.

« Oncle Conrad, lui dis-je, vous avez tort. Consultons Margrédel, vous verrez qu'elle pense comme moi. »

Et sans attendre de réponse :

« Margrédel! m'écriai-je en ouvrant la porte

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de la cuisine, écoute; sais-tu que ton père veut encore se battre avec Yéri-Hans, qu'il veut l'attirer ici pour l'exterminer? »

Je croyais naturellement qu'elle allait crier en levant les mains au ciel, et supplier son père de rester tranquille, car plus elle aimait Yéri et l'oncle Conrad, plus elle devait les empêcher de se battre; mais allez donc vous fier aux femmes! Margrédel, pour la finesse de l'oreille, n'avait pas sa pareille, et je crois qu'elle était derrière la porte; car, étant entrée, elle écouta son père tranquillement, le tablier sur les bras, sans s'émouvoir. L'oncle Conrad se mit à lui dire que ce serait la plus grande honte s'il ne renversait pas Yéri-Hans, qu'on mépriserait les Stavolo, qu'il n'oserait plus se montrer aux *Trois-Roses*, ni nulle part, etc., etc.

Pendant ce discours, Margrédel regardait à terre comme une innocente, et lorsqu'il eut fini:

« Tu as raison, mon père, dit-elle doucement, oui, je ne peux pas dire le contraire; mais Yéri-Hans n'oserait pas venir, car il sait bien que tu as glissé sur un noyau, et n'osera jamais s'empoigner avec toi sur la place; c'est sûr, tu verras.

— Eh bien! s'écria l'oncle, la honte retombera sur lui. »

Et se tournant de mon côté :

« Tu vois, Kasper, dit-il d'un air joyeux, tu vois que Margrédel a plus de bon sens que toi; elle sait bien ce qui convient, elle voit que j'ai raison. Allons, continue ton air de clarinette, moi je vais dire à Nickel de prendre son bâton et de partir tout de suite pour Kirschberg. »

Il sortit; l'innocente Margrédel rentra dans la cuisine, et je restai seul tellement consterné de ces choses, que je pouvais à peine y croire. Durant plusieurs minutes, je me représentai ce Yéri-Hans arrivant tout fier, tout glorieux, le poing sur la hanche, souriant à Margrédel et me regardant du haut de sa grandeur : j'en étais suffoqué, et tout à coup je courus dans la cuisine en criant :

« Mais à quoi penses-tu donc, Margrédel? Mais ce gueux de canonnier va estropier ton père! Mais c'est abominable, une conduite pareille! Tu vois bien que ton père est le plus faible, puisque l'autre l'a bousculé comme une mouche, et maintenant tu veux qu'il vienne recommencer? »

Je pleurais presque en disant ces choses; elle ne s'en émouvait pas du tout et continuait tranquillement à lever le couvercle de ses marmites et à goûter ses sauces; je voyais aux couleurs de ses joues et dans ses yeux qu'elle éprouvait une grande satisfaction, et cela m'indignait de plus en plus.

« Bah! fit-elle enfin, tu vois tout en noir, Kasper. Le père a glissé sur un noyau; cette fois ce sera tout autre chose.

—Glissé sur un noyau! Il n'y avait pas plus de noyau que dans le creux de ma main; l'oncle a trouvé cela pour s'excuser auprès du monde; je ne pouvais pas le contredire. Mais si Yéri-Hans arrive, il en trouvera d'autres de noyaux sur la place, dans les rues et partout! »

Au lieu de toucher Margrédel par ces judicieuses observations, je la rendis encore plus obstinée; elle se mit à essuyer ses assiettes et me répondit d'un air d'indifférence :

« On verra! Qu'il y ait des noyaux ou non, je tiens pour mon père; Yéri sera renversé! Je suis sûre qu'il sera renversé, s'il ose venir, mais il ne viendra pas. »

Et comme dans ce moment j'entendais l'oncle revenir, il fallut me taire. Je rentrai dans la salle, je pris mon cahier et ma clarinette sur la table, et je montai dans ma chambre comme un fou, sans savoir ce que je faisais.

Là-haut, je m'assis sur mon vieux bahut, la tête entre les mains, avec une envie de pleurer et de gémir qui me crevait le cœur. Je commençais à comprendre que nos plans pour l'avenir s'en allaient au diable, et cela par la faute de cet oncle Conrad, que j'avais toujours considéré comme un être raisonnable, et qui me paraissait alors, avec son amour de la gloire, le plus insensé des hommes.

C'était le commencement de la fin.

A midi, pendant le dîner, l'oncle ne fit que raconter les bons tours qu'il avait découverts pour remporter la victoire; Margrédel l'approuvait à chaque parole en penchant la tête et s'extasiant; elle répétait sans cesse :

« Pourvu qu'il vienne... pourvu qu'il n'ait pas peur de venir... mais il n'osera pas! »

Et l'oncle disait d'un ton ferme :

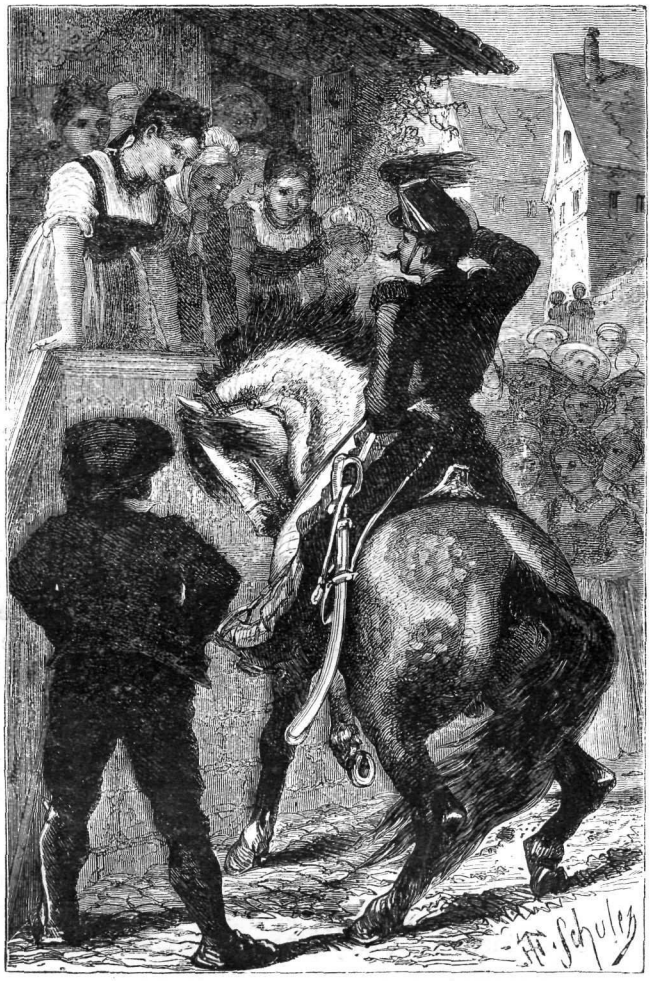
« S'il ne vient pas, tout le pays saura que j'ai glissé sur un noyau. »

Moi je pensais : « Dieu du ciel, est-il possible d'être aussi simple à l'âge de cinquante-trois ans! S'il avait le bonheur de renverser Yéri-Hans, il en mourrait de joie. Et cette Margrédel, comme elle mène ce pauvre vieux, en lui faisant croire qu'il est le plus fort! Voilà comme elle m'aurait mené toute ma vie! »

Oh! que cet esprit de ruse me faisait de la peine!

Malgré cela je trouvais Margrédel belle. J'aurais voulu m'en aller, pour ne pas laisser paraître ma désolation; je voyais dans ses yeux qu'elle devinait toutes mes pensées, mais que, par finesse, elle faisait semblant de croire que Yéri-Hans ne viendrait pas, tandis que la bohémienne, peut-être depuis un mois,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



— Oh! monsieur Yéri, fit l'innocente Margrédel, vous ne pensez pas ce que vous dites, bien sûr! (Page 36.)

lui donnait des nouvelles du canonnier : je voyais cela, j'en étais presque sûr, et il fallait rester.

Ah! que j'aurais voulu apprendre que le grand Yéri était tombé du haut de sa grange la tête en avant, ou qu'il s'était fait casser les reins par un plus fort que lui! Quel n'aurait pas été mon bonheur! Mais aucune de ces choses n'arriva, et maintenant il faut que je raconte la fête; — puisque j'ai commencé, il faut que je finisse.

IX

La réponse de Kirschberg arriva le soir même, vers huit heures. Nous étions à souper, lorsque Nickel entra le bâton à la main, et nous annonça que Yéri-Hans acceptait le dîner de M. Stavolo, qu'il était content de le savoir rétabli de son entorse, et qu'il se ferait un véritable honneur de lutter avec lui sur la place d'Eckerswir, devant tout le monde.

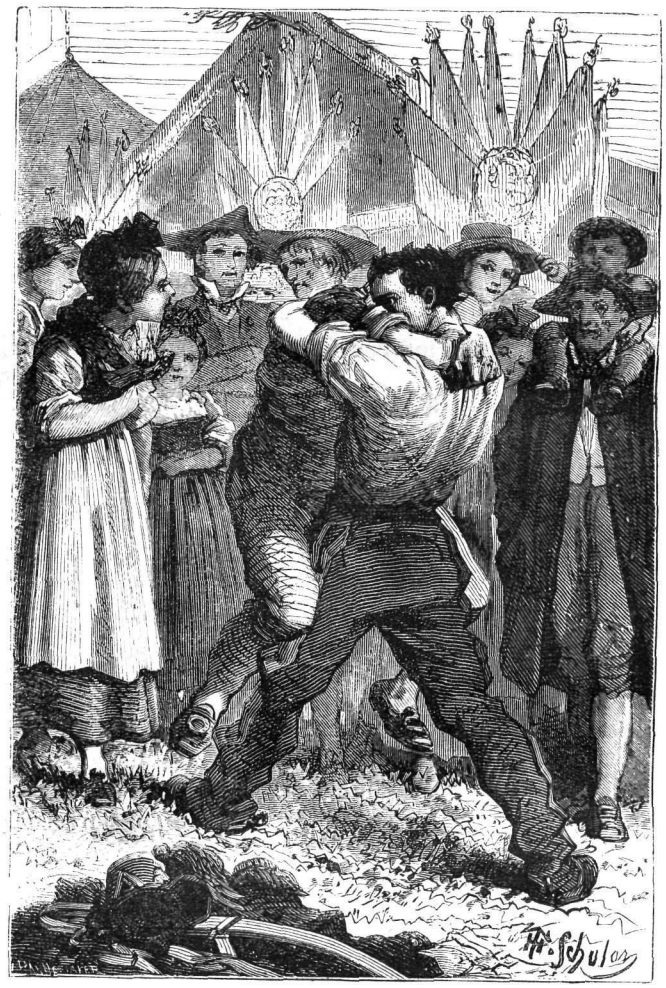
Ces nouvelles remplirent Margrédel de joie, mais elle était bien trop maligne pour le laisser paraître.

« Voyez pourtant, s'écria-t-elle d'un air étonné, Kasper avait raison! Je n'aurais jamais cru que Yéri-Hans viendrait, non, je ne l'aurais jamais cru. »

L'oncle Conrad, dans son enthousiasme, voulut me montrer tout de suite plusieurs nouveaux tours qu'il avait inventés pour abat-

Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Elle regardait Yéri-Hans fixement, comme pour lui rappeler quelque chose. (Page 39.)

tre le grand canonnier, mais j'en avais bien assez.

« Merci, mon oncle, lui dis-je fort triste, je vous crois sur parole; montrez ces tours à Yéri-Hans lui-même, moi je n'y connais rien. Tout ce que je souhaite maintenant, c'est qu'il n'y ait pas de noyaux sur la place. »

Et disant cela, je sortis de la salle dans une désolation inexprimable.

« Attends donc, Kasper, attends donc! » me criait l'oncle.

Mais je ne tournai seulement pas la tête; j'aurais voulu tout voir au diable, Yéri-Hans, l'oncle, Margrédel et moi-même; je songeais à me sauver en Amérique, en Algérie, n'importe où.

Le lendemain commencèrent les préparatifs de la fête; on se mit à blanchir la grande salle, à récurer les tables, les bancs, à laver les fenêtres, à sabler le plancher. On aurait dit que Yéri-Hans était un prince, tant l'oncle Conrad s'inquiétait de le bien recevoir. Margrédel fit venir Catherina Vogel, la cuisinière du vieux curé Bockes, pour préparer ses *küchlen*, ses *kougelhof*, ses tartes à la crème et au fromage. La cuisine était en feu de six heures du matin à neuf heures du soir.

Et voyez la ruse des femmes : plus le moment approchait, plus Margrédel me faisait bonne mine, sans doute pour me tenir dans l'incertitude et m'empêcher de prévenir l'oncle de ce qui se passait.

« Hé! Kasper, qu'as-tu donc d'être si triste? me disait-elle; Kasper, ris donc un peu. Al-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lons, allons, je voudrais bien savoir ce qui te chagrine. »

Elle riait de si bon cœur, en me montrant ses petites dents blanches, que j'étais forcé de paraître gai, les larmes aux yeux. Quelquefois même je me traitais d'être défiant, je me disais :

« Est-ce que Margrédel serait capable de se contrefaire à ce point, de me regarder d'un air d'amour, si dans le fond elle ne m'aimait pas un peu? Non, c'est impossible! C'est mal, Kasper, d'avoir des idées pareilles. »

Et je cherchais toutes les raisons pour me donner tort, pour me faire croire que Margrédel m'aimait, qu'elle ne pensait pas à Yéri-Hans, qu'elle faisait ces choses pour m'éprouver, pour me rendre jaloux; enfin j'inventais mille explications de sa conduite, pour l'aider à me tromper; mais toujours, toujours je voyais clair, et je me disais en moi-même : « Pauvre Kasper! pauvre Kasper! Tiens, va-t'en, cela vaudra mieux : à quoi sert de t'aveugler? c'est l'autre qu'elle aime; c'est parce que l'autre arrive qu'elle chante, qu'elle danse, qu'elle rit et qu'elle prépare toutes ces friandises. Est-ce qu'elle en a jamais fait le quart autant pour moi? »

Ah! qu'il est triste de penser ces choses et de n'être sûr de rien! Si l'on était sûr, on prendrait son sac et l'on partirait; et plus tard, à la suite des temps, on finirait tout de même par se consoler. Voilà ce que j'ai pensé depuis bien souvent.

Ce qui m'étonnait le plus, c'était la confiance de Margrédel; car, d'après ce que j'avais eu soin de lui dire au sujet du noyau, elle devait savoir que Yéri-Hans renverserait son père, et qu'alors toutes les invitations, tous les compliments et toutes les marques d'amitié de l'oncle pour le grand canonnier se changeraient en haine et en malédictions. Ceux qui connaissaient le caractère de l'oncle Conrad, son amour extraordinaire de la gloire, et son chagrin d'avoir été renversé, devaient prévoir ces choses, et Margrédel, avec sa finesse, savait bien que si Yéri-Hans remportait encore une fois la victoire, il n'oserait plus mettre les pieds à la maison, et que s'il venait la demander en mariage, l'oncle serait capable de le recevoir à coups de fourche; c'était très-sûr! Eh bien, Margrédel ne s'en inquiétait pas; elle était joyeuse : je devinais encore là-dessous quelque ruse abominable; je soupçonnais la bohémienne d'être revenue, j'avais toutes sortes d'idées pareilles, et je finissais toujours par me dire : « Pourvu que l'oncle soit battu, pourvu que Yéri-Hans le bouscule; alors tout ira bien; Margrédel aura beau gémir, elle aura beau s'attrister, pleurer, l'oncle restera ferme comme un roc : rien qu'à voir le canonnier, il entrera dans de grandes fureurs. C'est malheureux qu'il doive encore être battu; mais c'est ce qu'il y a de mieux pour la satisfaction de tout le monde. »

Et je reprenais confiance dans cette idée; je riais même un peu quand elle me passait par la tête. Que voulez-vous? lorsqu'on tombe, on se raccroche à toutes les branches, et l'on ne réfléchit pas longtemps si c'est bien.

Jusqu'à la veille de la fête, Margrédel me fit bonne mine. Je me rappellerai toujours que ce soir-là, vers six heures, quelques instants avant le souper, comme je rêvais assis contre la boîte de l'horloge, les jambes croisées, écoutant le tic-tac de la pendule et le pétillement du feu de la cuisine, tout à coup Margrédel entra en petite jupe, les bras nus et me fit signe de venir, pour ne pas déranger l'oncle Conrad, qui lisait le *Messager boiteux* au coin de la table, ses besicles sur son nez et les yeux écarquillés. Je la suivis; la porte étant refermée, elle me montra d'abord ses tartes et ses beignets rangés en bel ordre sur les planches de l'étagère, et, comme je regardais, elle me conduisit devant une assiette de *küchlen* couverts de sucre fin en disant :

« Kasper, tiens, j'ai préparé cela pour toi, et tu n'es pas content!

—Pour moi, Margrédel? lui dis-je avec douceur.

—Oui, oui, pour toi, s'écria-t-elle, exprès pour toi! Pourquoi donc ne crois-tu pas ce que je te dis? »

Alors, ne sachant que répondre, je m'assis au coin de l'âtre, où la mère Catherine allait et venait, en levant les couvercles des marmites, et je me mis à manger ces beignets, tandis que les larmes coulaient malgré moi sur mes joues.

Je pensais : « Elle m'aime encore! » et je trouvais ses beignets très-bons.

Margrédel était sortie pour mettre la nappe; quand elle rentra, je lui souris, et lui prenant la main :

« Ah! Margrédel, Margrédel, m'écriai-je, il faut que tu me pardonnes quelque chose.

—Quoi donc? fit-elle tout étonnée.

—Non... non... Je ne puis pas te dire cela maintenant... plus tard, plus tard! »

Je pensais que j'avais eu tort de croire qu'elle me trompait, et c'est cela qui me faisait lui demander pardon. Elle me regarda; je ne sais si dans ce moment elle devina ma pensée, mais elle rougit et me dit :

« Entre, Kasper, le souper est servi; le père t'attend.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Ah! que les beignets étaient bons! m'écriai-je; je n'ai plus faim.

—Allons! allons! nous n'avons pas besoin d'homme ici, » dit la mère Catherine en riant.

Et je rentrai me mettre à table avec plus de confiance.

« Waldhorn est au village, me dit aussitôt l'oncle Conrad; j'ai oublié de te dire qu'il est venu pour te voir cette après-midi, pendant que tu te promenais au Réeberg. Il t'attend ce soir aux *Trois Pigeons* avec tout l'orchestre. Demain tu gagneras deux écus, Kasper, après-demain autant, jusqu'au dernier jour de la fête : c'est un bon état d'être joueur de clarinette. »

Et riant, il ajouta :

« Les deux arpents avancent, garçon, du courage! »

Comme il disait cela, je sentis un grand poids se lever de mon cœur; il me semblait avoir fait un mauvais rêve.

A peine le souper fini, je courus aux *Trois Pigeons*, où Waldhorn m'attendait : tous les camarades étaient là, leurs trombones et leurs cors de chasse pendus aux murs. On se serra les mains, on but deux ou trois chopes en causant d'affaires. Il fut convenu qu'on irait faire de la musique le lendemain, à tous les grands dîners, de une heure à trois, et qu'après vêpres on jouerait les danses à la *Madame-Hütte;* Waldhorn avait déjà cette entreprise.

Je rentrai vers dix heures; l'oncle Conrad était couché; Margrédel et Catherine Vogel continuaient leurs préparatifs. En passant, je regardai Margrédel par le châssis de la cuisine, puis je montai dans ma chambre, où, m'étant couché, je dormis jusque vers huit heures du matin, ce qui ne m'était pas arrivé depuis six semaines.

C'est le bruit de la foire, le bourdonnement des trompettes d'enfants, les cris des marchands et des maîtres de jeux qui m'éveillèrent. Je sautai de mon lit tout joyeux, et ayant passé mes pantalons, j'ouvris ma fenêtre. Le temps était magnifique, l'air plein de soleil; le drapeau flottait sur la *Madame-Hütte*; les gens se promenaient entre les baraques, autour des poteries étalées sur la place, achetant, marchandant et regardant les étalages; les joueurs formaient déjà cercle autour des *rampô*, et tout le long de la route, à perte de vue, on ne voyait que des charrettes, et ces grandes voitures du pays, à longues échelles, encombrées de tricornes, de gilets rouges, de toques brodées, de petites jupes coquelicot et de jolies figures riantes.

On pense bien qu'en ce jour, sachant que Yéri-Hans allait venir, je n'oubliai pas de me faire la barbe. Huit jours auparavant, en revenant de Münster, j'avais apporté tout exprès une chemise neuve, brodée de rouge au collet et sur le devant, tout ce qu'il est possible de voir de plus beau; je la mis. Je mis aussi des boucles d'oreilles d'or, une boucle d'argent en cœur sur le devant de ma chemise, mes bretelles brodées, larges comme la main, mon habit vert à boutons de cuivre luisants et mes bottes.

J'étais heureux en me donnant ces soins; je rêvais à Margrédel; je pensais qu'elle me trouverait plus beau que le canonnier, et j'en étais attendri. De temps en temps, je m'asseyais pour rêver et pour écouter ce qui se passait en bas. On allait, on venait, on causait dans la grande salle; à chaque instant la voix forte de l'oncle Conrad s'élevait pour saluer ses convives.

« Hé! bonjour, monsieur le bourgmestre. Ah! ah! ah! vous me faites plaisir d'arriver. Eh bien, eh bien, un beau temps. — Hé! madame Seypel, Dieu du ciel, vous rajeunissez tous les jours.

—Oh! monsieur Stavolo, monsieur Stavolo!

—Mais c'est la pure vérité; vous me rappelez le bon temps, il y a vingt-cinq ans, madame Seypel, quand je vous faisais danser le *Hopser* de Lutzelstein, hé! hé! hé! »

Et l'on riait, on s'asseyait, on traînait les chaises sur le plancher; j'écoutais toujours; je me regardais dans mon miroir, je brossais mon chapeau, j'avais toujours peur de trouver une tache n'importe où.

Dehors, la fête bourdonnait de plus en plus. J'avais laissé la porte de ma chambre ouverte, et l'odeur des tartes d'anis, des pâtés, des *küchlen* montait l'escalier. Il venait de sonner onze heures, et je m'étonnais que Yéri-Hans ne fût pas encore arrivé. L'oncle, deux ou trois fois, dans l'escalier, avait dit à Margrédel :

« Ce gueux n'arrive pas! Est-ce qu'il aurait voulu me faire un tour? S'il n'est pas ici dans un quart d'heure, on se mettra tranquillement à table. »

J'entendais à sa voix qu'il se fâchait; Margrédel ne disait rien. Moi, je riais intérieurement et j'allais descendre, quand tout à coup l'oncle s'écria :

« Le voilà! »

J'avais déjà le pied dans le vestibule; ce cri de l'oncle me produisit un effet étrange, je rentrai dans ma chambre, je me penchai doucement à la fenêtre, et je vis au pied de l'escalier extérieur, devant la maison, Yéri-Hans sur un grand cheval gris pommelé, gras, luisant, la tête en l'air et la queue tourbillonnante. Il avait son magnifique uniforme de canon-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nier, son schako, les canons de cuivre en croix sur le devant et le panache rouge au-dessus, ce qui lui donnait un air superbe. Figurez-vous cet homme fier, sur son cheval gris qui piaffe et gratte le pavé; et tout le long de la rampe, les convives de l'oncle Conrad qui s'appuient sur la balustrade pour le saluer : Margrédel les bras nus, en petite toque de soie bleue et manches de chemise bien blanches, les joues roses et les yeux brillants; le gros bourgmestre, qui lève son tricorne en arrondissant son ventre comme un bouvreuil; madame la conseillère Seypel, qui sourit d'un air agréable, son grand bonnet piqué en forme de matelas sur la nuque, les joues sèches, le nez pointu, la robe montant au milieu du dos; monsieur le percepteur Reinhart, le père Brêmer et ses deux grandes filles rousses Lotchen et Grédelé, le vieux Mériâne, Orchel, Catherina Vogel; figurez-vous tous ces gens-là penchés les uns sur les autres; et tout autour les commères du voisinage regardant par leurs fenêtres, et la foule qui se retourne sur la foire, pour contempler ce spectacle. Voilà ce que je vis, et je ne pus m'empêcher de penser que Margrédel allait être éblouie par ce bel uniforme, et que mes habits n'auraient l'air de rien auprès, ce qui me jeta dans un grand trouble. J'avais en quelque sorte honte de moi-même; j'aurais voulu me cacher, et malgré moi le chagrin me retenait là.

L'oncle Stavolo, son feutre orné d'un ruban bleu, ses larges épaules serrées dans sa veste brune, la figure épanouie, venait de descendre dans la rue et regardait le grand canonnier du haut en bas d'un air d'enthousiasme; il lui serrait la main en s'écriant :

« Sois le bien venu, Yéri-Hans, sois le bien venu, et sans rancune!

—De la rancune entre nous, monsieur Stavolo, dit l'autre d'un ton joyeux, jamais! Depuis notre rencontre à Kirschberg, je vous aime et vous estime encore plus qu'auparavant.

—A la bonne heure, fit l'oncle, à la bonne heure; la table est servie, tu arrives à propos.»

Alors le grand Yéri, levant les yeux, vit Margrédel et s'écria :

« Salut, mademoiselle Margrédel; toujours plus belle, toujours plus fraîche et plus gracieuse. Ah! maître Stovolo, vous pouvez être fier!

—Oh! monsieur Yéri, fit l'innocente Margrédel, vous ne pensez pas ce que vous dites, bien sûr!

—Moi! j'en pense mille fois plus, » s'écria le canonnier, dont les yeux reluisaient comme ceux d'un chat qui regarde un oiseau sur sa branche.

Puis il salua les autres personnes en portant la main à son oreille, et, sautant à terre, il donna la bride de son cheval au conseiller Spitz, qui parut flatté de cet honneur et se mit à rire comme une vieille pie, le bec fendu jusqu'à la nuque. Oh! les hommes! il y en a pourtant qui ont l'âme bien basse! Et penser qu'un conseiller municipal fait de ces choses-là! Il fallut qu'Orchel vînt prendre la bride et conduire le cheval à l'écurie, sans cela M. Spitz l'aurait gardée jusqu'à la fin des siècles.

Moi, voyant Yéri-Hans grimper l'escalier, je pensai qu'il était temps de descendre, pour ne pas causer d'esclandre à la maison; car si je n'étais pas venu me mettre à table, l'oncle Conrad aurait voulu savoir pourquoi. Je descendis donc, et Yéri-Hans, me rencontrant dans la cuisine, s'écria :

« Hé! c'est toi, Kasper; comment cela va-t-il, Kasper? »

Vous pensez quelle fut mon indignation intérieure d'être tutoyé par un gueux pareil, mais comme il me tendait la main, je fus bien forcé de la prendre et de dire :

« Mais ça ne va pas trop mal, Yéri; ça va bien... très-bien.

—Allons, allons, tant mieux, » fit-il en riant et montrant ses longues dents blanches.

Nous étions entrés dans la salle, et justement Catherina Vogel arrivait de la cuisine avec la grande soupière fumante. Yéri-Hans retroussa ses moustaches et dit, comme se parlant à lui-même :

« J'ai bon appétit. »

Et moi je passai derrière en pensant : « Que le diable t'emporte! »

« Hé! Yéri, Yéri, par ici, cria l'oncle, en montrant le bout de la table; à côté de moi! Que les autres se placent où ils voudront. »

Yéri trouva cela tout naturel d'avoir la place d'honneur; il s'assit auprès de l'oncle Conrad, et les autres convives prirent chacun la place qui leur convenait. Moi, j'étais près de la fenêtre du fond, à côté de madame Seypel, qui cause peu, et du vieil Omacht, qui ne dit pas grand'chose. Dans la disposition d'esprit où j'étais, cette place me convenait beaucoup; j'aurais voulu pleurer et j'étais forcé de faire bonne mine et de manger. Margrédel, elle, ne me regardait plus; ma belle chemise, mon habit vert, mes boucles d'oreilles, tout était en pure perte. L'oncle Conrad et sa fille ne voyaient plus que Yéri-Hans.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

X

J'aurais bien des choses à dire sur ce dîner, qui dura jusqu'à trois heures; oui, j'aurais bien des choses à dire, quoiqu'il se soit passé du temps depuis.

Je vois encore à la file, monsieur le conseiller municipal Spitz, avec son long nez mince, ses gros yeux ronds et sa perruque à queue de rat qui frétille, je le vois grignoter et rire à chaque parole de l'oncle Conrad; et, près de lui, le gros bourgmestre chauve, qui lève le coude et qui boit en regardant le plafond d'un air d'extase; et mademoiselle Sophia Schlick, la maîtresse d'école de Margrédel, deux petites anglaises au coin des yeux et quatre cheveux tendus sur le front, comme les cordes d'une épinette, je l'entends répéter sans cesse : « Quel malheur! quel malheur d'avoir déjeuné si tard! je n'ai plus d'appétit! » Ce qui ne l'empêchait pas de ravager les plats de saucisses, les pâtés, les *küchlen*, les *kougelhof* et tout ce qui se présentait sur la table; et madame Wagner, la femme de l'ancien brigadier de gendarmerie, grosse, grasse, jaune, un bonnet à grands rubans rouges autour de sa tête crépue, et les grands anneaux de ses boucles d'oreilles descendant jusqu'au bas de ses joues pendantes; je la vois se reculer de la table en soupirant, à chaque nouveau service, et finalement piquer dans son assiette le bras tendu. Et monsieur le percepteur Reinhart, qui prenait des pilules trois jours avant les repas de noces et de fêtes où ses nombreux amis l'invitaient; et le vieux Mériâne, qui claquait de la langue chaque fois qu'il vidait son verre, et murmurait tout bas : « Ça, c'est du trente-quatre de Kütterlé; ça c'est du Rangen de l'année dernière; ça, c'est du Drahenfeltz; » ainsi de suite, sans s'inquiéter du reste.

Et l'oncle Conrad, qui se redressait sur sa chaise et toussait comme pour raconter ses vieilles batailles, mais qui n'osait pas, en se rappelant l'histoire de Kirschberg; et le grand canonnier, droit, fier, superbe, retroussant ses moustaches où perlait le vin, s'essuyant le menton, et regardant vers la porte toute grande ouverte de la cuisine, où l'innocente Margrédel entrait et sortait, apportant les plats et les bouteilles d'un air timide, et souriant toujours pour montrer ses petites dents blanches.

Ah! Dieu du ciel! oui, je pourrais en dire sur ce dîner; je sais que les mêmes convives ont assisté plus tard à des festins où je n'étais pas, et que plusieurs se sont moqués de ma simplicité; comme si la faute des autres, leur manque de foi, leur hypocrisie devaient m'être imputés, comme s'il était honteux de croire à la parole de ceux qu'on aime, et comme si les honnêtes gens étaient ridicules de se laisser tromper toujours à cause de leur bonté! Je pourrais les peindre à mon tour, montrer leur gourmandise extraordinaire; mais j'aime mieux me taire, car les mauvaises langues diraient que je parle de la sorte par envie et par jalousie; oui, j'aime mieux me taire et rester avec mon injustice.

Ce repas n'en finissait plus; je m'ennuyais, je voyais que les choses allaient de mal en pis, qu'on vidait bouteille sur bouteille, et que, malgré sa défaite, l'oncle allait commencer l'histoire de ses batailles; car depuis l'aventure de Kirschberg, au lieu de se taire modestement comme autrefois, il ne parlait plus que de ses anciennes victoires. Il allait commencer, lorsque Orchel me toucha l'épaule, et me dit que Waldhorn était dehors avec les autres camarades, et qu'il m'attendait pour faire notre tournée au village.

Je saisis ce prétexte et je sortis, à la satisfaction de Margrédel, de Yéri-Hans et à la mienne. A quoi bon tant d'hypocrisie? Pourquoi ne pas dire tout simplement aux gens : « Je ne veux plus de vous! » Pourquoi me donner des *küchlen* la veille? Pourquoi me laisser espérer jusqu'à la fin? — Cette conduite de Margrédel m'indignait.

Malgré cela, je sortis d'un air joyeux, pour ne pas laisser au grand canonnier le plaisir de voir qu'il me faisait de la peine. Je saluai Waldhorn sur l'escalier, en riant comme un fou de ma propre bêtise, ce qui l'étonna, car il m'avait vu triste depuis quelque temps.

« Tu as donc bu, Kasper? me dit-il.

—Moi! pas plus d'un verre de vin, non; je ris des idées qui me passent par la tête.

—Et ta clarinette?

—Je vais la chercher. »

Comme je traversais la salle pour monter à ma chambre, l'oncle Conrad me cria :

« Hé! Kasper!

—Quoi, mon oncle?

—Les musiciens sont dehors?

—Oui.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Eh bien, pourquoi n'entrent-ils pas?

—Vous voulez de la musique?

—Cela va sans dire, un jour pareil!

—Bon! nous arrivons. »

Je montai prendre ma clarinette; puis, par la fenêtre, je criai aux camarades de venir. Étant tous entrés, nous fîmes de la musique, mais une musique tellement gaie, moi surtout avec ma clarinette, que j'en fus étonné. Margrédel me regardait tout inquiète, et je riais, je lui lançais des regards moqueurs; je n'étais plus le même homme, j'étais hors de moi.

L'oncle Conrad chantait, frappant sur la table. Deux fois il nous rappela, comme nous étions déjà sur l'escalier pour aller ailleurs. A la fin, il voulut encore chanter l'air des *Trois housards* qui partent pour la guerre, et qui finit toujours par ces mots: « Adieu! adieu! adieu! » Ce sont leurs amoureuses, leurs mères, leurs oncles et leurs cousines qui disent adieu à ces *housards*.

Et comme l'oncle chantait de sa voix forte, accompagné par la musique et tous les invités en chœur, Margrédel sortit de la salle; le grand canonnier marquait la mesure avec le manche de son couteau, et moi je mis ma clarinette sous le bras, car je tremblais des pieds à la tête, je n'avais plus la force de souffler, je sentais froid dans mes joues et jusque dans mes cheveux. Et quand, pour la dernière fois, tous en chœur répétèrent: « Adieu! adieu! adieu! » je me retournai, regardant vers la porte de la cuisine, où se cachait Margrédel, pensant qu'elle allait aussi me dire en chantant: « Adieu! adieu! adieu! » mais elle ne dit rien.

Alors tout le monde s'étant tu, je me mis à rire; il me semblait qu'il y avait quelque chose de cassé dans ma poitrine, comme le ressort d'une horloge qui tourne sans qu'on puisse l'arrêter, et qui marque toutes les heures dans une minute.

Je vis que les autres musiciens sortaient; je les suivis sans que personne se fût aperçu de rien. Dehors, je redevins plus calme, et comme les camarades remontaient en troupe la grande rue, mon vieil ami Waldhorn me retint un peu derrière et me dit:

« Kasper, tu ris, tu joues et tu parles comme un homme heureux; mais moi, je vois que tu es triste.

—C'est vrai; je voudrais fondre en larmes, lui dis-je.

—Et pourquoi? »

Tout en marchant je lui racontai ce qui m'arrivait.

« Bah! fit-il, ce n'est que cela? Eh bien, tant mieux, un musicien ne doit pas se marier. Et puis ta Margrédel...

—Eh bien, quoi?

—Je te raconterai cela plus tard. Nous voici devant la porte de l'adjoint Dreyfous; entrons. Tout cela, Kasper, ne vaut pas la peine qu'un homme de bon sens y pense deux minutes; quand une femme va vous tomber sur le dos, et qu'un autre se risque pour vous, il faut en bénir le ciel cent fois, cela prouve que le bon Dieu vous aime. »

Ayant parlé de la sorte, Waldhorn m'entraîna dans la salle, où nous fîmes une seconde pause. Enfin, jusqu'à deux heures et demie, nous vîmes tous les gens riches du village, et à trois heures nous étions sur notre estrade, dans la *Madame-Hütte*.

Je songeais toujours aux paroles de Waldhorn; mais je n'en étais pas moins triste, et je pensais que ce qui convient aux uns ne convient pas aux autres.

Il y avait beaucoup de monde à la danse, il en était venu de Kirschberg, de Ribeauvillé, de Saint-Hippolyte, de Lapoutraye, d'Orbay, de partout; et tous ces feutres, ces tricornes, ces robes de mille couleurs tourbillonnant sous mes yeux m'étourdissaient; la joie, les cris, les éclats de rire me serraient le cœur, je ne me possédais plus, j'étais comme fou.

De temps en temps Waldhorn me disait:

« Au nom du ciel, Kasper, souffle moins fort; on n'entend que toi dans la musique! »

Mais j'allais, j'allais toujours, tantôt un demi-ton au-dessus des autres, tantôt un demi-ton au-dessous, les joues gonflées jusqu'au bout du nez et la vue trouble.

Waldhorn se désolait, et les camarades me regardaient ébahis, car pareille chose n'était jamais arrivée.

Tout à coup, vers quatre heures, la voix tonnante de l'oncle Conrad m'éveilla de mes rêveries; alors j'essuyai mes yeux et je regardai.

Tous les convives entraient, on peut se figurer dans quel état, l'oncle en tête, son grand feutre, orné de rubans, sur l'oreille, et la mère Wagner au bras; puis Yéri-Hans avec Margrédel; le bourgmestre avec madame Seypel, et les autres à la suite, deux à deux, rouges comme des écrevisses. L'oncle, les bras en l'air, poussait des: « hourra! » des « hourrasa! » à faire trembler la *Madame-Hütte*; le grand canonnier se penchait, les yeux humides, vers Margrédel, et causait avec elle d'un air amoureux en retroussant ses moustaches.

A cette vue, je me mis à souffler tellement fort, que les canards se suivaient sans interruption, et que Waldhorn, n'y tenant plus, s'écria:

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Kasper, es-tu sourd ? Tiens, tais-toi, pour l'amour de Dieu ! tu vas mettre toute la baraque en fuite. »

Que me faisaient ces cris? ma désolation était si grande que je n'écoutais personne.

Cependant l'oncle se mit à valser avec la mère Wagner, en lui posant les mains sur les épaules, à la vieille mode ; puis tous les invités, et je ne vis plus rien ; tout tournait autour de moi, la baraque et les gens. J'entendais le cor ronfler, la trompette chanter, la seconde clarinette nasiller, les souliers traîner sur le plancher; je voyais les rubans voltiger, la poussière monter, les bras des danseurs se lever avec la main des danseuses, les têtes riantes tourbillonner au-dessous, comme ces images de Montbéliard, où l'on voit les gens de la noce qui descendent à l'enfer en riant, en sautant, en s'embrassant, en se gobergeant.

Comme je rêvais à ces choses, la valse finit, les danseurs conduisirent les danseuses à leurs places, et j'entendis l'oncle Stavolo s'écrier :

« Yéri, voici le moment, allons, es-tu prêt?

—Oui, monsieur Stavolo, » répondit le canonnier.

Il se fit un grand silence.

Je compris qu'ils allaient lutter ensemble. J'eus un instant l'espérance que Yéri-Hans enfoncerait deux ou trois côtes à l'oncle et qu'ils deviendraient ennemis à mort. Je me représentai Margrédel revenant à moi, et je me dis : « Ah ! ah ! tu reviens maintenant; mais je te connais, je ne veux plus de toi ! »

Ce fut comme un éclair, et les choses présentes reprenant le dessus, je regardai l'oncle Conrad et Yéri-Hans sortir de la hutte. La foule les suivait en masse. En passant, Margrédel et Yéri-Hans se regardèrent; Margrédel était toute pâle, elle resta dans la *Madame-Hütte*, près de la porte, ne voulant point assister à la bataille ; Yéri souriait, je le vis incliner la tête et je me demandai : « Qu'est-ce qu'il a voulu dire par ce signe ? »

Mais presque aussitôt j'entendis crier dehors :

« Faites place ! faites place ! »

C'était la voix de l'oncle Conrad.

Waldhorn et deux ou trois de mes camarades, ne pouvant quitter l'estrade, venaient d'ôter une planche de la baraque, pour voir sur la place. Je m'approchai de cette ouverture, et je vis au-dessous la foule qui formait déjà le cercle : des hommes, des femmes et quelques enfants sur les épaules de leurs pères. Au milieu du cercle, l'oncle Stavolo et Yéri-Hans, ayant ôté tous deux leurs vestes et donné leurs chapeaux à tenir, s'observaient gravement l'un l'autre.

« Yéri, nous allons nous prendre cette fois corps à corps, dit l'oncle.

— Comme vous voudrez, monsieur Stavolo, je vous attends, répondit le canonnier.

—Eh bien donc, en avant et sans rancune ! cria l'oncle d'une voix de tonnerre.

—Sans rancune, » répondit Yéri-Hans.

Ils s'empoignèrent avec une force terrible, les jambes croisées, les bras imprimés dans leurs reins comme des cordes, cherchant à se bousculer et soupirant, l'écume aux lèvres.

Je vis d'abord que l'oncle Conrad voulait montrer son tour à Yéri-Hans ; mais celui-ci le connaissait, il se mit à sourire et retira son bras. L'oncle alors essaya de poser sa jambe en équerre, pour renverser l'autre par-dessus; mais Yéri-Hans imita le même mouvement de l'autre côté, de sorte qu'il s'agissait de savoir lequel aurait la force de pencher son adversaire, chose aussi difficile pour l'un que pour l'autre.

L'oncle était tout pâle, comme la première fois : Yéri tout rouge. La foule autour regardait en silence, quand un enfant sur le dos de son père s'écria :

« Le canonnier est le plus fort ! »

Alors l'oncle, tournant la tête, regarda l'enfant d'un air furieux, et presque au même instant Margrédel, restée derrière, se fit place dans le cercle, et je vis qu'elle regardait Yéri-Hans fixement, comme pour lui rappeler quelque chose. Le grand canonnier avait les yeux rouges, les moustaches hérissées; il tenait l'oncle Stavolo en l'air; celui-ci, les jambes écartées, se donnait un tour de reins terrible, cherchant à retrouver terre sans pouvoir y parvenir ; il allait être renversé ; mais à peine Margrédel eut-elle paru, que les yeux de Yéri s'adoucirent, et, soupirant, il laissa le père Stavolo reprendre pied. Puis, au bout d'une minute, ayant l'air de perdre haleine, il se laissa enlever lui-même et lancer à terre, au milieu des cris d'étonnement universels. En essayant de se lever, il s'affaissa sur le dos et les deux épaules touchèrent, de sorte que l'oncle Conrad était vainqueur.

L'oncle alors, stupéfait de sa victoire, car il s'était jugé perdu, l'oncle accourut, prit les mains du grand canonnier et lui demanda :

« Yéri, as-tu du mal?

—Non, monsieur Stavolo, non, grâce à Dieu, répondit Yéri-Hans en regardant Margrédel de ses yeux flamboyants, non, je ne me suis jamais mieux porté. Mais à vous la palme, maître Conrad, vous m'avez vaincu ! »

Il s'essuyait le pantalon en disant ces choses.

L'oncle, transporté d'enthousiasme, s'écria :

« Yéri, tu es l'homme le plus fort au collet

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Margrédel, par sa conduite, me lassa tellement d'elle en ce jour, que mon parti fut pris tout de suite. (Page 42.)

que je connaisse; moi, je suis le plus fort à bras-le-corps, c'est vrai; mais pas de rancune, embrassons-nous!

—Je veux bien, » dit le canonnier en regardant toujours Margrédel.

Ils s'embrassèrent, et Margrédel, les observant de loin, porta la main sur son cœur. Alors je compris tout : ce grand gueux de canonnier s'était laissé vaincre par amour, sachant que, s'il renversait l'oncle sur la place, jamais il ne pourrait revoir Margrédel ni la demander en mariage ; c'est par la ruse qu'il venait de gagner l'affection de l'oncle Conrad, homme orgueilleux, plein de vanité, et d'autant plus aveugle, qu'il avait eu peur de Yéri-Hans, et ne comprenait pas lui-même sa victoire. Son unique crainte maintenant était d'être forcé de donner sa revanche au grand canonnier; aussi l'embrassa-t-il sur les deux joues en répétant :

« Oui, Yéri-Hans, au collet il n'y en a pas un qui te vaille. »

Et se tournant vers la foule :

« Entendez-vous, au collet voici l'homme le plus fort! C'est moi, Stavolo, qui le dis, et si quelqu'un ose soutenir le contraire, c'est à moi qu'il aura affaire. — Ah! Yéri, tu m'as donné de la peine, mais à cette heure il faut se réjouir; prends Margrédel, Yéri, prends Margrédel : dansez ensemble, mes enfants, réjouissez-vous! Tu resteras à la maison toute la fête, entends-tu, Yéri? nous allons nous réjouir, nous faire du bon temps; oui, tu resteras à la maison.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Je t'aimerai toujours comme un frère, Kasper! (Page 42.)

—Je veux bien, monsieur Stavolo, c'est un grand honneur pour moi.

—Un honneur! allons donc! l'honneur est de mon côté.

—Hé! irez-vous bientôt au diable, vous autres? » cria l'oncle aux gens qui l'écoutaient tout ébahis, car il craignait encore que la vue du cercle n'inspirât la mauvaise idée à Yéri-Hans de recommencer.

Il boutonna sa veste, aida le grand canonnier à passer les manches de son uniforme, puis, le prenant par le bras : « Ah! camarade, s'écria-t-il, hein, si l'on nous défiait nous deux! dix, quinze, vingt hommes, toute la fête, hein, est-ce que nous aurions peur? »

Ainsi parla ce vieux fou, comme un enfant de six ans.

Le canonnier riait sans répondre; mais la vue de Margrédel l'attendrissait. Il boutonna sa veste, et finalement il dit :

« Mademoiselle Margrédel, maintenant que je suis vaincu par votre père, il ne faut pas avoir honte de danser avec moi.

—De la honte! s'écria l'oncle, je voudrais bien voir cela; est-ce que tu n'es pas le plus fort au collet? De la honte! Ecoute, Margrédel, le plus grand plaisir que tu puisses me faire, c'est de danser avec Yéri-Hans. Moi, je vais boire un coup aux *Trois Pigeons*. Garde ma fille, Yéri; je reviendrai tout à l'heure. »

Cet homme, autrefois si raisonnable, aurait alors donné femme, enfant, maison et tout, pour être le plus fort du pays. Rien que d'y penser, encore aujourd'hui les cheveux m'en

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dressent sur la tête : voilà pourtant l'amour de la gloire !

Yéri-Hans rentra donc avec Margrédel dans la *Madame Hütte*, et vous dire comme ils dansèrent, les regards qu'ils se jetaient, la manière dont Margrédel appuyait le front sur la poitrine de ce canonnier en valsant, comme ils sautaient, enfin tout ce qu'ils firent, je ne le puis ; mais, pour tout vous exprimer en un mot, Margrédel, par sa conduite, me lassa tellement d'elle en ce jour, que mon parti fut pris tout de suite.

« Quand même, me dis-je, Yéri-Hans s'en retournerait en Afrique, jamais je n'épouserai Margrédel ; c'est fini, je n'en veux plus ! »

Mais c'est égal, je souffrais d'un tel spectacle, et durant les trois jours de la fête, ayant perdu toute espérance, j'ose vous l'avouer, j'aurais voulu mourir.

Ce qu'il y avait de plus triste dans tout cela, c'est l'aveuglement de l'oncle Stavolo ; Yéri-Hans était devenu son véritable dieu, il se faisait gloire de le goberger et de se promener avec lui bras dessus bras dessous, dans le village. Le grand canonnier avait la plus belle chambre de la maison ; chaque matin, l'oncle Conrad montait l'éveiller, vers sept heures, avec une bouteille de Kütterlé et deux verres qu'il posait sur la table de nuit ; on les entendait rire et causer de leurs anciennes batailles. Margrédel ne se possédait pas d'impatience, jusqu'à ce que Yéri fût descendu ; alors elle lui souriait, elle lui versait le café, elle balançait la tête avec grâce, elle sautillait sur la pointe des pieds en marchant, elle ne savait que faire pour charmer et séduire de plus en plus cet homme fort, ce beau, ce brave, ce terrible Yéri-Hans Moi, j'étais dans la maison comme un étranger !

Enfin, au quatrième jour, las de tout cela, le matin, de grand matin, je fis mon sac, je pliai mes habits, mes chemises, tous mes effets en bon ordre, je pris ma clarinette, et vers sept heures, au moment où l'oncle montait avec sa bouteille et ses deux verres, il me rencontra dans l'escalier, le bâton à la main.

« Tiens, c'est toi, Kasper, dit-il, où diable vas-tu de si grand matin ?

—Je pars avec Waldhorn et les autres camarades, lui dis-je ; voici la saison des fêtes, il faut en profiter ; je pourrai bien rester un mois dehors.

—Ah ! bon ! fit-il. N'oublie pas les deux arpents de vigne !

—Soyez tranquille, mon oncle, je n'oublierai rien. »

Et nous étant serré la main, je descendis.

Dans le vestibule, Margrédel, impatiente de voir Yéri, passait justement avec la cafetière ; mes genoux plièrent, et d'une voix tremblante :

« Adieu, Margrédel, » lui dis-je.

Elle me regarda tout étonnée.

« Ah ! c'est toi, Kasper ?

—Oui, c'est moi... Adieu.. Margrédel !

—Tiens... tu t'en vas ?

—Oui... je m'en vais.. pour assez longtemps... »

Et je la regardai dans le blanc des yeux ; elle paraissait me comprendre et deviner que je partais pour toujours, je le vis bien à son trouble. Moi, je pleurais intérieurement ; je sentais comme des larmes tomber une à une sur mon cœur. Cependant, raffermissant un peu ma voix, je dis :

« Portez-vous bien... Soyez heureux pendant que je ne serai plus là... »

Alors elle s'écria :

« Kasper ! »

Mais elle ne dit pas un mot de plus ; et, comme j'attendais, elle ajouta tout bas, les yeux baissés :

« Je t'aimerai toujours comme un frère, Kasper ! »

Alors moi, ne pouvant me retenir, je lui pris la tête entre les mains, et l'embrassant au front :

« Oui... oui... je sais cela ! lui dis-je en baissant la voix ; c'est pour ça que je m'en vais... Il faut que je parte... Ah ! Margrédel, tu m'as déchiré le cœur ! »

Et ayant dit cela, je courus sur l'escalier en sanglotant. Il me sembla entendre quelqu'un qui m'appelait : « Kasper ! Kasper ! »

Mais je n'en suis pas sûr, c'étaient peut-être mes sanglots que j'entendais.

Il n'y avait pas de monde dans la rue ; j'arrivai de la sorte aux *Trois Pigeons* sans que personne m'eût vu pleurer.

Le même jour, je partais avec Waldhorn et les camarades pour Saint-Hippolyte, et cette histoire est finie ! Attendez . environ six semaines après, au commencement de l'hiver, étant à Wasselonne, je reçus une lettre de l'oncle Conrad ; la voici, je l'ai conservée ·

« Mon cher neveu Kasper,

« Tu sauras d'abord que les vendanges sont « faites et que nous avons cent vingt-trois « mesures de vin à la cave. Cela nous a donné « beaucoup d'ouvrage ; enfin, grâce à Dieu, « tout est en ordre. Sur les cent vingt-trois « mesures, il y en a dix-neuf à toi, je les ai « mises à part dans le petit caveau, sous le « pressoir. C'est un bon vin, il a du feu et se « conservera longtemps. Mériâne est venu « m'offrir trente francs de la mesure quand le « vin était encore sur les grappes ; j'ai refusé.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Si la mesure vaut trente francs pour Mériâne, « elle les vaut aussi pour nous. Je ne suis pas « pressé de vendre ; dans trois ou quatre ans, « ce vin aura du prix, alors nous verrons

« Mais il ne s'agit pas de cela. Tu sauras, « Kasper, que depuis ton départ il s'est passé « bien des choses ; le père Yéri-Hans est venu « me demander Margrédel en mariage pour « son garçon, et Margrédel a consenti : voilà « l'affaire en deux mots. Moi, j'ai dit que tu « avais ma parole, et que je la tiendrais mal- « gré tout. Je ne te cache pas que Yéri-Hans « est un brave et honnête homme, c'est pour- « quoi, si tu ne veux pas me mettre dans de « grands embarras, tâche de revenir le plus « vite possible. Réponds-moi d'une façon ou « d'une autre.

« Je t'embrasse.

« Ton oncle, Conrad Stavolo. »

A cela, je répondis que j'aimais trop Margrédel pour faire son malheur, et que Yéri-Hans pouvait l'épouser, puisqu'il avait son amour. Ce qu'il m'en coûta pour écrire cette lettre et pour l'envoyer, je ne me le rappelle qu'en tremblant.

Cet hiver fut bien triste pour moi. Mais le printemps revient tous les ans avec ses fleurs et ses alouettes. Et quand on regarde ce beau ciel bleu, quand on sent la douce chaleur vous entrer dans le cœur, et qu'on voit les dernières neiges se fondre derrière les haies, alors on est tout de même heureux de vivre et de louer le Seigneur.

Un jour, vers le printemps, Waldhorn, son cor en sautoir, et moi, ma clarinette sous le bras, nous suivions la petite allée de sureaux derrière Saint-Hippolyte, pour nous rendre à Sainte-Marie-aux-Mines. Je songeais à Margrédel, à l'oncle Conrad, à la maison, à tout le village; j'aurais voulu retourner là-bas, seulement un jour, pour voir de loin le pays, les montagnes, le coteau.

« Qu'est-ce qu'ils font maintenant? me disais-je. A quoi rêve Margrédel, et l'oncle Stavolo, et... l'autre? »

Je marchais, le front penché, quand tout à coup Waldhorn me dit :

« Kasper, tu te rappelles qu'à la fin de l'automne dernier, à Eckerswir, je t'ai parlé de Margrédel Stavolo... eh bien! tu sauras que cette fille et Yéri s'aimaient depuis longtemps. »

Et comme j'écoutais sans répondre, il poursuivit :

« Tu connais Waldine, c'est une des nôtres, une bohémienne; elle-même m'a dit que depuis la fête de Kirschberg, elle portait à Margrédel les paroles de Yéri-Hans. Quand personne n'était à la maison, Margrédel mettait un pot de réséda sur le bord de la fenêtre près de l'escalier, et Waldine entrait. Voilà comment ils étaient d'accord.

—Pourquoi ne m'as-tu pas raconté cela dans le temps? dis-je à Waldhorn.

—Bah! fit-il, ce qui doit arriver, arrive; si Margrédel aimait mieux le canonnier que toi, c'est tout naturel qu'elle l'ait épousé, cela vaut mieux : elle t'aurait rendu malheureux! Et puis, supposons que tu te sois marié, Kasper, je n'aurais jamais trouvé d'aussi bon clarinette que toi ; de cette manière tout est bien : nous pourrons faire de la musique ensemble, et traîner la semelle jusqu'à la fin de nos jours. »

FIN DES CONFIDENCES D'UN JOUEUR DE CLARINETTE.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LA TAVERNE

DU

JAMBON DE MAYENCE

I

Le 1er septembre 1840, de neuf heures du matin à six heures du soir, Frantz Christian Sébaldus Dick, maître de taverne au *Jambon de Mayence*, à Bergzabern, propriétaire du moulin de la Fromuhle, de la prairie de l'Eichmatt, des vignobles de Rothalps, de Frankenthal, de Gleiszeller et autres coins fameux, régala ses amis et connaissances en l'honneur de sa nouvelle acquisition des vignes de Kilian.

La taverne du *Jambon de Mayence* est située au fond de l'antique cour des Trabans, où l'on entre par une porte cochère, en face de la fontaine Saint-Sylvestre. Sa large toiture plate descend à quinze ou vingt pieds du sol; une file de hautes fenêtres, étroites, à petites vitres rondes, donnent du jour à l'intérieur et s'ouvrent sur la grande cour. De ces fenêtres on voit, à droite le jeu de quilles qui longe les murs décrépits de la vieille synagogue; à gauche, par-dessus les échoppes d'une foule de chaudronniers, de savetiers, de vanniers et autres gens de cette espèce, on découvre les pignons innombrables de la ville, avec leurs sculptures gothiques, leurs dentelures, leurs gargouilles, leurs girouettes bizarres et leurs nids de cigogne; la flèche de granit rouge de l'antique cathédrale qui perce les nuages, et, plus loin, la côte de Frankentha couverte de vignes qui s'élèvent, d'étage en étage, jusqu'au sommet de la montagne. Tout est lumière là-haut, et quand, du fond de la cour sombre, on regarde les vignerons, la houe sur l'épaule, grimper les sentiers arides entre les vignes, ou les jeunes filles en petite jupe, les jambes nues, traîner leurs ânes, chargés de fumier, de terrasse en terrasse jusqu'à la cime des airs, vos yeux en sont éblouis.

Du haut de la côte, la cour lointaine, au milieu de ses vieilles bâtisses, produit l'effet d'une citerne; pourtant le soleil y descend aussi tout chargé de poussière d'or, et la brise, en automne, y chasse les feuilles rouges que recueillent les pauvres vieilles, pour servir de litière à leurs chèvres.

C'est là, dans cette cour profonde, que maître Sebaldus donna son festin, et ce fut quelque chose de solennel, quelque chose de vraiment grandiose. Jamais je ne pourrai vous dépeindre ces longues tables couvertes de nappes blanches, à l'ombre des murs de la synagogue, les grandes soupières fleuronnées à ventre rebondi, les plats énormes de bœuf, de veau, de choux aux petites saucisses; les pâtés aux larges flancs dorés, les hures de sanglier au vin blanc, les rôtis de cerf, les bouillies de gruau au sucre brun, les chapons et les cochons de lait croustillants, les gelées de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

volaille, les pâtisseries de Hunebourg, les fromages d'Ourmatt, d'Emmenthâl et de Hirschland, qui furent consommés en cette occasion mémorable.

Les garçons de taverne, en manches de chemise et tablier de cuir, couraient avec leurs brocs autour des tables, remplir les verres de *Deidisheim*, de *Gleiszeller*, d'*Umstein*, de *Bodenheimer*, selon le goût des convives; les verres cliquetaient, les canettes tintaient, les bouteilles gloussaient; la joie, le bonheur, se peignaient sur toutes les figures. L'orchestre du *Hareng Saur*, celui des *Trois Boudins* et du *Bœuf Gras* jouaient ensemble sur les immenses estrades dressées jusqu'aux toits; le soleil chaud remplissait l'air; on avait plaisir à se rafraîchir, et chacun, la joue rouge, l'œil ardent, la lèvre humide, taillait, déchiquetait, levait le coude, avalait, riait et criait :

« Vive maître Sébaldus ! honneur à maître Sébaldus ! »

Toute la ville de Bergzabern assistait au gala; tous les toits d'alentour étaient couverts de têtes contemplant le service splendide, respirant l'odeur des viandes fumantes, et s'étonnant que maître Sébaldus eût invité tant de mauvais gueux, quand les honnêtes bourgeois auraient consenti volontiers à l'honorer de leur présence.

On s'indignait de voir Toubac, le chaudronnier; Hans Aden, le marchand d'amadou; Karl Bentz, le vannier; Nickel Finck, le vétérinaire; Bèvel Henné, la cardeuse de laine; Trievel Rasimus, la ravaudeuse; Ildes Jacob, le savetier; Paulus Borbès, le rémouleur, et cent autres véritables chenapans, le bonnet de travers, le chapeau râpé, les manches trouées aux coudes, la chemise débraillée, les bottes éculées, la jupe pendante, avaler des alouettes rôties, des cuisses de poulet et de grands verres de *Deidisheim*, comme s'ils n'eussent fait que cela toute leur vie, et lâcher les boutons de leurs culottes l'un après l'autre, pour se farcir à l'aise de crème, de *kougelhof*, de *küchlen*, de compote et de toutes les choses les plus délicates.

« Oh ! les gueux, se disait-on, comme ils mangent ! Voyez, n'est-ce pas abominable ! Ils avalent cinquante plats à la file, tandis que tant d'honnêtes gens se contenteraient d'un plat de choucroûte et d'une omelette au lard les dimanches. Ils mériteraient d'être pendus, et on leur fait encore de la musique ! »

Tout cela n'empêchait pas le banquet d'aller son train, les éclats de rire de redoubler, les bouteilles de se vider, et l'orchestre d'élever ses chœurs joyeux jusqu'au ciel. Les musiciens, sur leurs estrades, avaient trois garçons pour les servir, qui montaient et descendaient sans cesse le long de la rampe, le broc au poing. A chaque morceau, après s'être desséché le gosier à souffler dans leurs trombones, leurs cors de chasse et leurs clarinettes, ils recevaient une grande coupe de vin frais, pour s'entretenir l'haleine. Ils jouèrent le *Volfort* de Rastadt, le *Lutzelsteiner*, la *Course en traîneau*, les trois *Hopser* de Pirmesens, et les *Lendlers* de Creutznach.

Le vieux chef d'orchestre, Rosselkasten battait la mesure; on aurait dit, à le voir lever son archet, appuyer la jambe, se pencher, faire des signes à droite et à gauche, que c'était le diable en personne.

Vers trois heures, on n'entendait plus qu'un immense bourdonnement d'éclats de rire, de lambeaux de musique, de trépignements, de cris enroués et d'apostrophes joyeuses : Toubac pinçait la vieille Rasimus, Hans Aden entonnait le chant des *Pèlerins*. Au bout de la grande table du milieu, Christian, le peintre, sa toque de velours noir sur l'oreille, ses grands yeux bleus noyés de douces larmes, regardait la petite Fridoline Dick, fraîche et rose comme une églantine, qui rougissait et baissait modestement ses longues paupières. Maître Sébaldus, en face du capucin Johannes, à l'autre bout de la table, les joues cramoisies, son triple menton boursoufflé comme un coq d'Inde, les bras nus jusqu'aux coudes, sa large panse repliée en forme de cornemuse sur les cuisses, les yeux arrondis à fleur de tête, et son gros nez, du plus beau vermillon qu'il soit possible de voir, riait à faire trembler les vitres d'alentour, et criait, en présentant sa coupe au garçon :

« Verse, Kasper, verse jusqu'au bord. Ha ! ha ! ha ! ça va bien... Buvons ! »

Et tous les autres répétaient en chœur, le verre haut :

« Buvons ! Oui... oui... il faut boire ! »

Le digne maître de taverne avait un goût particulier pour le vin rouge du Rhingau, il le préférait à tout autre, cela lui réjouissait le cœur.—Son ami Johannes, au contraire, préférait le vin blanc de Bodenheimer, et, chose étrange, plus il en buvait, plus sa joue gauche se relevait, plus il s'assombrissait; de petites rides lui sillonnaient les tempes comme des éclairs, il riait en nasillant et bégayait :

« Ça va bien ! Que maintenant les trente-cinq mille légions de Belzébuth se déchaînent ! que la race d'Abimélech soit confondue ! que l'ange du Seigneur extermine les premiers-nés d'Egypte ! hé ! hé ! hé ! »

Puis il faisait trois ou quatre grimaces et posait sa longue mâchoire sur ses deux poings velus.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le jour baissait alors, mais le soleil oblique n'en était pas moins chaud. Un grand nombre de curieux se retiraient des toits ; les plus obstinés seuls restaient à se pâmer sur les tuiles. Quelques bambins s'étaient approchés des tables, et tantôt l'un, tantôt l'autre des convives leur passait son verre ou leur fourrait des *küchlen* dans les poches. La vieille Rasimus bégayait d'une voix chevrotante :

« Ah ! maintenant... maintenant, je n'en puis plus !... Toubac, je vous ai toujours aimé !

—Et moi aussi, Trievel, » répondait le chaudronnier.

Et ils se faisaient des yeux à mourir de rire.

Partout il en était de même ; seulement les musiciens n'avaient plus de souffle, et l'ardeur de Rosselkesten commençait à se ralentir.

Or, comme on croyait le festin fini, et que plusieurs criaient :

« Entrons nous rafraîchir avec de la bière ! »

Voilà que du fond de la taverne s'avance un énorme pâté représentant le château de Rôthalps. Quatre garçons l'apportaient de la cuisine sur une large planche, et Grédel Dick, qui venait de mettre son bonnet à rubans roses, marchait à côté toute joyeuse. Et tandis que tout le monde soupirait, regardant ce beau pâté, le chef-d'œuvre de Grédel, et pensant qu'on ne pourrait jamais en venir à bout, on le déposa sur la table du milieu, puis deux paons farcis, ornés de leur queue en éventail, ce qui formait un coup d'œil superbe. L'orchestre se tut, et maître Sébaldus, faisant asseoir sa femme près de lui, se leva pour parler.

Le capucin Johannes, les sourcils joints en touffe à la racine du nez, les joues brunes, la barbe rousse, le gros capuchon de bure rabattu sur ses larges épaules, le contemplait en louchant d'un air rêveur, comme il arrive aux boucs quand ils regardent le soleil. Tous les autres convives, le nez en l'air, semblaient attentifs. Maître Sébaldus toussa trois fois, et dit d'une voix grasse et retentissante :

« Chers compagnons, voilà bientôt vingt ans que nous menons joyeuse vie ensemble ; nous pouvons nous vanter et nous glorifier d'avoir bu des chopes, des pintes et des *moos*, Dieu merci !

« J'ai toujours fait en sorte de contenter tout le monde, d'avoir le meilleur vin, la meilleure bière, les meilleures andouilles, jambons, saucisses, boudins, et généralement tout ce qui peut satisfaire des gens qui jouissent d'un esprit sain et d'une bonne conscience. Par ce moyen, la taverne du *Jambon de Mayence* est devenue célèbre sur les deux rives du Rhin, depuis Strasbourg jusqu'à Cologne. C'est d'abord à moi, Frantz Christian Sébaldus Dick, qu'elle le doit ; ensuite à vous, chers amis et compagnons !

« Oui, vous avez fait la réputation de ma taverne, et elle grandira dans les siècles des siècles, comme je l'espère ; car, après moi, d'autres viendront de ma race, qui ne la laisseront jamais périr. — Je suis, en quelque sorte, votre feld-maréchal, chers amis et compagnons ; nous avons gagné bien des batailles ensemble ; j'ai remporté le butin de la guerre : les moulins, les gras pâturages, les vignobles, et vous... vous... »

Maître Sébaldus ne sachant pas ce que les autres avaient gagné à cette guerre, prit son *moos* à deux mains et but un bon coup pour s'ouvrir les idées. Après quoi, posant sa cruche sur la table, il ajouta en riant aux éclats :

« Vous avez gagné la gloire... Ha ! ha ! ha ! »

Ces paroles ne plurent pas à tout le monde, et plusieurs pensèrent qu'il voulait se moquer d'eux. Cependant personne ne dit rien, et le gros homme, émerveillé de sa propre éloquence, poursuivit :

« Regardez, chers camarades, regardez ! Voici les vignes de Frankenthal, celles de Lupersberg, celles de Rothalps, et plus loin celles de Lauterbach, et bien d'autres que l'on ne peut voir d'ici. Eh bien, vous avez gagné tout cela pour Frantz Christian Sébaldus Dick. Est-ce que dans tout Bergzabern un seul bourgeois peut se glorifier d'en avoir autant ? Non, pas même le bourgmestre Omacht ; je vous dis qu'il n'en a pas la moitié, pas le quart !

« Et cette taverne, la plus grande, la mieux fournie en nobles vins, à qui est-elle ? Et ma femme, Grédel Dick, la meilleure cuisinière du Rhingau, et ma fille Fridoline, et ma bonne santé ? — Quant aux amis, je n'en parle pas. Dieu merci, les amis ne manquent jamais lorsqu'on les régale ; lorsqu'on leur donne des combats de coqs, des fêtes et des galas, les amis vous arrivent par centaines, ha ! ha ! ha ! comme les moineaux dans les blés, comme les pinsons dans le chanvre vert : ils ont toujours trente-deux dents à votre service et une besace vide.

« Aussi je puis dire que le Seigneur m'aime, car... »

En ce moment, le capucin Johannes, dont les joues, le nez, et même les oreilles, frissonnaient depuis le commencement de ce beau discours, s'écria :

« Maître Sébaldus, vous avez tort de laisser éclater votre orgueil comme vous le faites, ce n'est pas chrétien.

—Chrétien ! s'écria le tavernier, furieux d'être interrompu, je me moque bien d'être chrétien, moi. Tel que vous me voyez, je

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

n'ai jamais eu de respect que pour le soleil.

—Le soleil, dit Johannes en haussant les épaules, vous êtes donc un païen? vous ne croyez pas à notre sainte religion, aux prophètes, aux apôtres, à la vocation du Seigneur? Vous n'avez donc ni foi ni loi; vous adorez les oignons, les choux, les raves et les vaches d'Égypte! vous êtes un Amalécite, un Moabite, un Madianite, un Philistin! »

Chacun alors regardait, tendait l'oreille.

« Moi, répondit maître Sébaldus, je n'adore pas les oignons, ni les choux, ni les raves; j'aime bien mieux les boudins et les andouilles. Mais ça ne m'empêche pas de respecter le dieu Soleil. Celui-là, au moins, on le voit, on sait ce qu'il fait pour nous. En hiver, quand il s'en va, tout le monde grelotte; au printemps, quand il revient, chacun danse, rit, chante; les oiseaux, les poissons, les animaux à quatre pattes et les hommes, et jusqu'aux hannetons, oui, les hannetons se réjouissent de le revoir. Le soleil fait la pluie et le beau temps; sans lui, mes prés, mes champs et mes vignes ne me rapporteraient pas un *pfenning*: je tiens pour le dieu Soleil!

—Pourquoi donc allez-vous à la messe les dimanches? répliqua Johannes indigné.

—A cause de ma fille Fridoline, pour lui donner le bon exemple. Mais, quant à moi, je dis qu'il faut être aveugle, et même estropié du cerveau pour croire à autre chose qu'au soleil.

—Alors, qu'est-ce que nous sommes donc, nous autres? hurla le capucin. Nous sommes donc des artisans de mensonge et d'hypocrisie?

—Non, vous êtes des goinfres, » répondit le gros tavernier d'un ton goguenard.

Et dans le même instant la cour retentit d'une véritable tempête d'éclats de rire; on se tordait les côtes le long des tables, on se balançait, on s'étouffait, on n'en pouvait plus, de douces larmes coulaient sur les joues, et Sébaldus, tenant son large ventre à deux mains, criait:

« Ha! ha! ha! si j'ai jamais dit la vérité, c'est bien cette fois! »

Mais le père Johannes ne riait pas; il avait le vin mauvais, et surtout le vin blanc. Après avoir regardé quelques secondes cette foule qui s'égayait à ses dépens, ses yeux gris se plissèrent, puis il se leva les lèvres frémissantes. On crut qu'il allait s'en aller, et plusieurs jouissaient déjà de sa déconfiture; mais lui, s'arrêtant derrière la chaise de Sébaldus, prit sa longue trique de cormier à deux mains, et, l'ayant balancée lentement, il en déchargea un coup si furieux sur les reins charnus du gros homme, que tous les assistants en eurent la chair de poule. Et, bien loin d'être satisfait, il continua de la sorte jusqu'à ce que maître Sébaldus, qui faisait le gros dos et exhalait des hein! lamentables, se mit à crier:

« Ah! ah! mes amis... on me tue... au secours... au... secours! »

Tout le monde alors ne fit qu'un cri:

« Assommons le capucin! tombons sur le capucin! »

Mais Johannes, reculant vers la porte des Trabans, ne semblait pas s'effrayer de ces cris.

Il était possédé d'une sainte fureur et faisait tourbillonner son énorme trique comme le vent. Les plats, les assiettes, les cruches volaient autour de lui par douzaines. Quelques-uns, indignés de l'orgueil du tavernier, venaient se joindre au terrible moine; d'autres se sauvaient à toutes jambes; les femmes gémissaient, Fridoline sanglotait dans les bras de Christian, la mère Grédel ôtait la cravate de maître Sébaldus, et voyant son dos tout bleu, levait les mains en appelant la vengeance céleste. Lui, ne disait rien, il paraissait ahuri, le vin coulait sur ses jambes, dans ses manches et jusque dans ses poches; il murmurait des paroles confuses. Sa triple couche de graisse l'avait seule empêché d'avoir les côtes rompues.

Toubac, Hans Aden, la vieille Rasimus, tous les savetiers, vanniers, chaudronniers et rémouleurs, s'acharnaient à la poursuite de Johannes. Sous la voûte des Trabans, la mêlée devint épouvantable; Toubac, s'étant trop approché de la terrible trique, reçut sur l'oreille un coup qui le renversa dans un coin, Paulus Borbès venait d'être éreinté, et la vieille Rasimus, sa tignasse grise arrachée, se retirait lentement de la bagarre en traînant derrière elle ses guenilles.

Lorsque Sébaldus sortit de sa stupeur profonde, il vit au loin le père Johannes qui battait en retraite en assommant les gens, comme l'ange exterminateur.

« Ah! gueux de capucin, s'écria-t-il, tu viendras encore me demander de remplir les paniers de ton âne! je t'en donnerai des œufs, du beurre, du fromage et des boudins, je t'en donnerai! »

Au bout d'un quart d'heure, les défenseurs du dieu Soleil restèrent enfin maîtres du champ de bataille. Mais quel spectacle! quel dégât! les vitres enfoncées, les tables renversées, les gens éclopés, le grand pâté et les paons à terre, les cruches, les assiettes en mille morceaux! — Allez donc donner des festins de Balthazar à des savetiers, à des chaudronniers, à des capucins; servez-leur du *Forstheimer*, du *Pleis-*

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Nous pourrons faire de la musique ensemble et traîner la semelle jusqu'à la fin de nos jours. (Page 43.)

zeller, de l'*Umstein* : que le ciel nous préserve d'avoir de pareils amis.

Ce qu'il y avait de pire, c'est que tout Bergzabern riait de la débâcle universelle, et disait que les honnêtes gens n'ont de meilleures raisons pour se réjouir, que lorsque les gueux s'exterminent les uns les autres.

II

Et voilà comment ces deux vieux camarades, le père Johannes et maître Sébaldus, se séparèrent brusquement à propos du dieu Soleil, qui ne les regardait pas et faisait très-bien ses affaires sans eux. Cela nous prouve que les idées divisent bien plus les hommes que les choses; car les choses, on les voit, on les sent, on les goûte, on en jouit, tandis que pour les idées, chacun s'en forge d'après son tempérament et la couleur du vin qu'il a bu. Et cela nous prouve encore qu'il faut toujours boire du même vin que ses amis, si l'on veut rester d'accord avec eux.

Depuis vingt ans, le père Johannes remontait, chaque matin, au petit jour, la rue des Trabans, et sa longue figure de bouc s'épanouissait à la vue de la porte cochère; car maître Sébaldus était là, sur le seuil de la vieille taverne enfumée, qui l'attendait en manches de chemise, et lui tendait les bras.

« Hé! bonjour, père Johannes, lui criait-il de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Aussi je puis dire que le Seigneur m'aime... (Page 46.)

« loin ; comment ça va-t-il ce matin? Est-ce « que les andouilles d'hier soir ont bien passé? « — Hé, mon Dieu oui, maître Sébaldus, ré- « pondait le capucin d'un ton joyeux ; dame « Grédel n'a pas son égale pour les andouilles, « toute la nuit je m'en suis léché les mousta- « ches. Et votre petit vin d'*Umstein* est une « fameuse sauce pour les andouilles... Hé ! « hé ! hé ! »

Alors, tous deux, riant et jubilant, se ser- raient la main. Ils entraient dans la taverne; le père Johannes déposait son bâton derrière la porte, et maître Sébaldus criait d'une voix retentissante : « Grédel ! Grédel ! voici le père « Johannes, tu peux apporter la friture. Allons, « père Johannes, asseyez-vous, je vais tirer « une pinte du vieux vin pour nous rafraîchir. « Il va faire joliment chaud aujourd'hui, il « faut s'y prendre d'avance. »

Et le gros homme, embrassant sa panse à deux mains, descendait dans le cellier à droite, sous la galerie vermoulue, tandis que dame Grédel ouvrait la porte de la cuisine en criant : « Soyez le bienvenu, père Johannes, soyez le « bienvenu. »

On entendait le beurre rire dans la poêle, et l'on voyait la flamme danser dans l'âtre et grimper comme un diablotin à la crémaillère.

Le père Johannes s'asseyait, les yeux riants, tendus par deux grandes rides circulaires qui faisaient le tour de ses joues musculeuses, et dame Grédel accourait avec un grand plat de *professersvurst* tout violets et couverts de petites taches blanches de graisse bouillante. Maître

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Sébaldus remontait de la cave sombre un broc au poing, et, le déposant sur la table, s'asseyait en face de son joyeux compère, en exhalant un gros soupir : « Déjeunons, père Jo-« hannes, disait-il. Grédel, apporte des chopes. « Vous allez me donner des nouvelles de ce « vin-là, père Johannes; c'est de ce vin gris « clair que nous avons récolté nous-mêmes il « y a sept ans; il n'a fait que se bonifier de-« puis, tous les jours. En visitant ma cave du « fond, sous le *schlossgarten* avant-hier, je l'ai « vu et j'ai dit : « Toi, je te reconnais ! » C'est « quelque chose de délicieux ! » Et il baisait le bout de ses gros doigts d'un air d'extase. « Nous allons voir, » répondait le capucin en retroussant ses grosses moustaches.

Maître Sébaldus lâchait quatre ou cinq boutons de sa culotte, et l'on empoignait les fourchettes. Un peu plus tard apparaissait Fridoline au haut de la vieille galerie, où s'ouvrait sa chambre; elle s'inclinait sur la rampe, les yeux encore endormis, le petit bonnet blanc noué sous son menton rose, et le petit fichu de soie en croix sur son sein. « Eh ! bonjour, père « Johannes, disait-elle. Bon appétit, papa Sé-« baldus. »

Et tous deux levaient la tête, l'un sa longue barbe luisante de graisse, l'autre ses joues pleines; ils répondaient ensemble : « Bonjour, « mon enfant, bonjour ! Viens donc prendre « un doigt de vin, ces *professersvurst* sont déli-« cieux. »

Elle descendait, et venait les embrasser l'un après l'autre.

Ah ! qu'ils aimaient cette enfant ! Combien de fois, depuis quinze ans, le père Johannes l'avait-il prise sur son âne *Polak*, lorsqu'il allait en quête ! combien de fois l'avait-il fait sauter dans ses larges mains velues ! Toute petite, il la promenait des heures entières sur les larges manches de sa robe de bure, elle sa petite joue rose contre sa joue brune, ses petites mains vermeilles dans sa barbe fauve, lui tout heureux, tout souriant, et les yeux un peu humides de satisfaction intérieure.

Il la promenait ainsi dans tout Bergzabern, dans la campagne, lui montrant de loin la ligne bleue du Rhin, qui s'éloigne dans les plaines verdoyantes, et du haut du Bocksberg, les villages innombrables, la vieille ville aux toits en équerre, les petites cours intérieures, les échoppes, les bouges; puis, au retour, il lui faisait voir la vieille Rasimus nourrissant ses lapins, Toubac raccommodant ses casseroles, ou la mère Bével filant de la laine. Partout il s'accoudait le long des fenêtres, pour lui faire plaisir et lui donner une idée de toutes choses. — Ah ! qu'il aimait cette enfant, qu'il aimait la taverne, qu'il aimait Sébaldus, et qu'il était aimé d'eux ! Tous les souvenirs de Fridoline se confondaient avec les bonnes explications du vieux capucin; elle le voyait, elle se le rappelait partout, elle le croyait de la famille.

Après le déjeuner, vers sept heures en été, huit heures en hiver, arrivaient les autres amis du *Jambon de Mayence* : Hans Aden, Toubac, Borbès, la vieille Rasimus, quelquefois tous ensemble les jours de fête, le plus souvent les uns après les autres, à mesure que chacun avait fini son ouvrage. On prenait un petit verre sur le pouce, on dépêchait un plat de choucroûte, on entrait, on sortait, ceux qui n'avaient rien à faire jouaient au *rams*, au *youker*, ou bien aux quilles dans la cour. Puis on dînait.

Le peintre Christian, le plus joli garçon de Bergzabern, avec sa petite toque et sa polonaise de drap vert bien serrée sur les hanches, l'œil vif, les dents blanches et la petite moustache blonde retroussée, arrivait d'habitude vers cinq heures du soir, en faisant résonner les talons de ses bottes dans la cour et sifflotant tout bas : « Que je t'aime, que je t'aime, ma tourterelle ! » Fridoline alors retirée dans sa petite chambre sous les toits, derrière ses pots de fleurs, le voyant venir, déposait aussitôt son ouvrage et descendait bien vite à la taverne. Elle était là, derrière le comptoir, quand il entrait. « Hé ! criait le brave garçon, salut, père « Johannes ! salut, maître Sébaldus et tous les « amis ! Une petite chope pour l'amour de Dieu, « maman Grédel ! — Hé ! c'est le petit, disait « Johannes; à la bonne heure ! je commen-« çais à croire qu'il ne viendrait pas ce soir, « et ça me faisait de la peine. »

Il regardait du coin de l'œil la petite Fridoline, qui rougissait jusqu'aux oreilles. Christian serrait la main de tout le monde; puis, les deux coudes sur les épaules du vieux capucin, il faisait semblant de regarder la partie de Toubac, de Hans Aden ou de tout autre, sans quitter des yeux sa chère Fridoline, qui baissait ses longues paupières toute rêveuse. On ne rentrait guère chez soi avant minuit, et le père Johannes partait toujours le dernier, avec sa grande lanterne de fer-blanc, pour l'ermitage de Luppersberg.

Je ne parle pas des jours de combats de coqs, de combats d'ours, de grand concours de pinsons en automne, de la course des sacs, de la fête des asperges et des vendanges; ces jours-là, c'était bien autre chose encore, et la vieille Rasimus se distinguait en dansant le *Ho ser* de Lutzelstein avec Toubac.

Telle était la vie de tous les jours; une vie grasse, plantureuse, une existence vraiment

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fortunée, et qui promettait de durer ainsi des siècles, à la satisfaction universelle.

Mais, pour en revenir à la grande bataille, cette nuit-là maître Sébaldus, indigné, ne fit que traiter le père Johannes de mauvais gueux, de va-nu-pieds, de pendard, de mendiant, de goinfre. Il ne croyait jamais en avoir assez dit sur son compte, et se ranimait à chaque instant pour l'accabler d'injures. Toubac, la vieille Rasimus et les autres, réunis autour des grandes tables de la taverne, ne cessaient de se glorifier de leur victoire, et d'avaler des chopes avec enthousiasme.

Cependant, vers quatre heures du matin, quelques-uns furent pris tout à coup de la mélancolie des chats, et s'endormirent, en gémissant, le nez dans leur chope; d'autres eurent encore la force de se retirer en trébuchant. On les entendait au loin frapper à leur porte; on entendait les voisins ouvrir leurs fenêtres et les maudire, les chiens aboyer et les coqs annoncer l'approche du jour.

A cette heure, Sébaldus, assis derrière son comptoir, les yeux ronds et les joues pendantes, se prit à sentir la fraîcheur du dehors, car les fenêtres étaient restées ouvertes, et le brouillard matinal se répandait dans la taverne. Alors le gros homme eut l'idée d'aller se coucher; mais qu'on juge de sa consternation, lorsqu'il se sentit roide comme une bûche, et que des douleurs terribles lui passèrent tout le long du dos, depuis la nuque jusqu'au croupion.

« Seigneur Dieu! fit-il, qu'est-ce que cela veut dire? »

Et tentant un nouvel effort, la douleur fut telle qu'il se prit à crier :

« Grédel!... ah! Seigneur, qu'est-ce que je sens! Ce gueux de capucin m'a cassé les reins... Ouf... je suis mort! »

Et ses joues devinrent pourpres; il soufflait, clignait des yeux et criait :

« Ho! ho! ho! Seigneur, ayez pitié de moi. »

Le restant des convives s'éveilla stupéfait, épouvanté, comme ceux du festin de Balthazar.

Grédel accourut en criant :

« Sébaldus! Sébaldus! qu'as-tu?

—Ne me touche pas! ne me touche pas! gémissait le pauvre homme; quand on me touche, c'est comme si je recevais mille coups de bâton. Ah! Dieu du ciel, dire que je ne peux plus bouger ni bras ni jambes; il faudra maintenant qu'on m'aide à boire... Ah! Seigneur... Encore, si j'étais sûr d'en réchapper... Grédel, Grédel, cours vite chez le docteur Eselskopf... qu'il vienne tout de suite. Ah! brigand de capucin, moi qui t'ai nourri... Que le diable emporte le soleil... Je me moque pas mal du soleil! »

Il criait si fort, que tous ses amis et Toubac lui-même en furent épouvantés; la vieille Rasimus seule conserva tout son calme, et fourrant ses cheveux gris dans son bonnet, elle puisa une large prise dans sa tabatière de carton noir, et dit d'un air philosophique :

« Il a une courbature, le pauvre cher homme. Ne vous effrayez pas, dame Grédel, ne vous effrayez pas; les coups de bâton sont marqués sur son dos, c'est tout naturel. Restez tranquillement chez vous, faites un emplâtre de graine de lin; moi, je vais éveiller Eselskopf, il ordonnera des compresses à l'eau-de-vie, c'est ce qu'il y a de mieux contre les coups de bâton, je sais ça! »

Et elle sortit en marmottant :

« Dieu du ciel, que ces hommes gras sont douillets; moi, j'en aurais reçu dix fois autant, que je ne dirais pas seulement : « Ho! » Ce que c'est pourtant d'avoir la peau blanche et luisante comme un ortolan. »

III

Le jour commençait à blanchir les pignons décrépits, et Trievel Rasimus, la tête penchée, un pan de sa robe traînante relevé dans la main, les grandes franges de son bonnet retombant sur son nez rouge, trottait comme une vieille hase dans la ruelle du Pot-Cassé, en murmurant des paroles confuses :

« Quelle noce nous avons faite! Dieu de Dieu, quelle noce! m'en suis-je donné! se disait-elle. Hé! hé! la bonne aubaine! En voilà pour six semaines, jusqu'à la fête des vendanges. Les pommes de terre, les carottes et les navets vont recommencer : gueux de navets, je ne peux pas les sentir! Et quand on pense qu'il y a des gens qui mangent tous les jours des omelettes au lard, des harengs saurs et de la morue, et qui font des noces tout le long de l'année! »

Puis rêvassant tout haut :

« Toubac en tient pour moi, se disait-elle; je l'ai ébloui, c'est clair comme le jour; il faut que je l'entortille tout à fait, pour que nous nous marions ensemble. Alors, tout sera bien; il travaillera comme le caniche du cloutier Hans; moi, je ferai tranquillement mon café tous les jours au coin du feu, je rôtirai des marrons en société de la mère Schmutz et de mademoiselle Sclapp, ma bonne chaufferette sous mes jupons, pendant que Toubac gèlera dehors à raccommoder ses casseroles. Tiens, c'est tout simple, quand on adore la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

beauté, il faut qu'on se sacrifie pour elle. »

Et la vieille, en pensant à ces choses, se donnait des tours de reins gracieux, et souriait dans sa barbe grise; elle croyait déjà tenir le chaudronnier sous sa coupe.

Au bout de dix minutes environ, Trievel Rasimus déboucha sur la Kapougnerstras, en face d'une maison étroite, ayant deux fenêtres grillées au rez-de-chaussée, la porte précédée de cinq ou six marches raboteuses.

« Nous y voilà! » se dit-elle.

Et tirant sa tabatière du fond de sa poche, elle aspira d'abord une prise, s'essuya les moustaches du revers de la manche; après quoi, grimpant les marches de la cassine, elle donna trois coups de marteau, qui retentirent au loin dans la rue silencieuse.

Presque aussitôt on entendit quelqu'un remuer dans la maison.

« Eselskopf met ses savates et sa robe de chambre verte; il a peur d'attraper un gros rhume, » fit la vieille en clignant de l'œil.

Puis elle prêta l'oreille, et, n'entendant plus rien, elle se remettait à frapper de plus belle, quand une fenêtre s'ouvrit brusquement au premier, et une tête longue, jaune, maigre, les joues creuses, le front étroit, surmonté du bonnet de coton en pyramide, une grosse cravate de laine bouffante autour d'un vrai cou de girafe, et les épaules revêtues de la robe de chambre verte à larges fleurs jaunes; bref, la tête, le cou et le bras maigre du docteur Eselskopf se penchèrent au dehors. Le digne homme, regardant dans la rue, se prit à crier :

« Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'on veut? Vous n'avez pas besoin de frapper jusqu'à demain; je ne suis pas sourd.

—Ah! pardon, monsieur Eselskopf, dit la vieille; il faut arriver bien vite chez maître Sébaldus Dick, à la taverne du *Jambon de Mayence*.

—Est-ce que maître Sébaldus est malade?

—Oui, monsieur le docteur, son ami Johannes lui a donné des coups de bâton sur le dos, et le pauvre cher homme ne peut plus remuer.

—Ah! ah! j'avais prévu cela, fit Eselskopf, dont la longue figure jaune s'illumina de satisfaction. C'est un corps brûlé par les liqueurs spiritueuses; maintenant il a recours à moi, quand l'incendie se déclare. Bon, bon, j'arrive. »

Et Eselskopf se retira de la fenêtre.

Ce docteur, le seul de Bergzabern, aimait autant l'eau que maître Sébaldus aimait le vin. Il avait même essayé de fonder en ville une société de tempérance, pour combattre l'ivrognerie et le débordement de la chair. Mais allez donc fonder une société de tempérance en pays vignoble, en face de la cour des Trabans! Sauf trois ou quatre goutteux, deux ou trois graveleux et cinq ou six vieilles filles quinteuses, Eselskopf n'avait pu rallier personne à sa doctrine. Il avait eu beau prédire les plus terribles accidents aux amis du *Jambon de Mayence*, pas un ne s'en était ému, et le pire, c'est que tous continuaient d'être gros et gras, frais, vermeils, riants et jubilants.

M. Eselskopf, maigre comme un coucou et jaune comme un citron, nourrissait une sorte de malveillance secrète contre maître Sébaldus, dont la nature plantureuse était la critique vivante de ses idées sur le vin et la bonne chère. Qu'on juge de sa satisfaction en apprenant que le gros homme avait enfin besoin de lui; il triomphait d'avance, et voyait tous les suppôts de Bacchus embrigadés dans sa doctrine. Pendant qu'il s'habillait, la vieille Rasimus se prit à songer qu'un incendie de liqueurs spiritueuses dans l'estomac devait être quelque chose de terrible, et quand, dix minutes après, le docteur parut sur le seuil avec son vieil habit de ratine noire, sa culotte de velours, ses bas de soie et ses souliers ronds à boucles d'argent, le jonc à pomme d'ivoire sous le bras et le tricorne en tête, elle lui demanda d'un ton de confidence :

« Vous pensez donc, monsieur Eselskopf, que maître Sébaldus a le feu dans le corps?

—Sans doute, dit-il; voilà les effets de l'intempérance; que ceci vous serve de leçon! Combien de fois n'ai-je pas averti maître Sébaldus qu'il se précipitait dans un abîme sans fond et sans rivages, par l'abus du vin et des viandes succulentes? Bien loin de m'écouter, il se moquait encore de mes avis salutaires; il portait même l'inconvenance jusqu'à me rire au nez, en m'appelant buveur d'eau et mangeur de fromage blanc. Plût à Dieu qu'il n'eût jamais bu que de l'eau et mangé du fromage blanc! au lieu d'acquérir cette énorme corpulence, cette face pourpre, signe d'apoplexie imminente, il se serait maintenu dans d'heureuses conditions hygiéniques; les fluides se seraient tenus en équilibre dans ses vaisseaux, et nous ne serions pas forcés aujourd'hui d'éteindre cet embrasement colossal, qui se déchaîne spontanément et comme je l'avais prévu.

« Quand on songe à ce que cet homme a bu de vin, de kirschwasser, de bière, de liqueurs de toutes sortes depuis vingt ans, il y a de quoi frémir; on doute que toutes les eaux du Rhin et toutes les neiges de la mer Glaciale puissent apaiser l'inflammation intérieure qui le consume. C'est incroyable, c'est quelque chose d'exorbitant et de sinistre. Enfin, il faut essayer, la science nous impose le pénible de-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

voir d'essayer. Si nous avions le bonheur de réussir, ce serait une cure merveilleuse, unique dans son genre ; j'en enverrais la description à toutes les académies de l'Europe. »

Ainsi parlait Eselskopf tout en marchant, s'adressant plutôt ces réflexions à lui-même qu'à Trievel Rasimus.

La vieille, d'après le ton du docteur, jugeait maître Sébaldus un homme mort, et faisait vœu pour son compte de ne plus jamais boire que de l'eau.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à la cour des Trabans, où régnait alors une agitation inusitée, car tous les amis de Sébaldus, à la nouvelle de son accident, étaient revenus, encore tout engourdis du sommeil de l'ivresse.

La porte de la taverne était ouverte ; on ne faisait qu'entrer, sortir, regarder en tous sens, se raconter la chose, lever les mains au ciel, maudire Johannes et boire du vin blanc pour se donner du courage. La mère Grédel s'essuyait les yeux avec son tablier, en racontant le malheur à cinq ou six commères, qui se pressaient autour d'elle, et Christian, assis derrière le comptoir, cherchait à consoler la petite Fridoline qui pleurait à chaudes larmes.

Lorsque Eselskopf et la vieille Rasimus parurent sous la voûte des Trabans, une foule de voix s'écrièrent :

« Les voilà... les voilà ! »

Eselskopf devint fort grave ; en traversant la cour, ses yeux se portèrent sur les tables, où Toubac et plusieurs autres levaient le coude un peu dans l'ombre. Le digne homme, à cette vue, parut éprouver une sorte d'horreur, et, quand il fut sur le seuil du *Jambon de Mayence*, s'arrêtant une seconde, il dit :

« Oui, me voilà, me voilà ! Quand des gens de cette espèce — il montrait les buveurs — ont passé dix, quinze, vingt ans à s'ingérer tous les poisons de la nature, du matin au soir, et qu'il leur arrive enfin de se sentir tout à coup embrasés, consumés jusqu'aux entrailles, jusquà la moelle des os, alors on nous appelle, on nous crie : « Le voilà... le voilà... Sauvez-nous ! » Mais nous ne sommes pas des dieux, ce qui est brûlé est brûlé. »

Il avait l'air de vouloir en dire davantage, mais comme Toubac lui répondit tranquillement, en vidant sa chope :

« A votre santé, monsieur Eselskopf ! »

Il haussa les épaules et demanda :

« Voyons le malade. »

La mère Grédel, tout en larmes, le précéda dans le vieil escalier de la taverne, et toutes les commères les suivirent dans une sorte de recueillement religieux. Au haut de l'escalier s'ouvrait la chambre de Sébaldus, sur l'antique galerie vermoulue ; cette chambre, assez vaste et haute recevait le jour de la cour intérieure par deux fenêtres. Il y avait à droite une vieille armoire sculptée, à belles ferrures luisantes ; à gauche, un grand lit à baldaquin, les rideaux bleu de ciel à carreaux blancs, et dans ce lit était couché, la tête haute, le dos dans un énorme tas de coussins, maître Sébaldus, dont on découvrait à peine le nez pourpre et les grosses joues en forme de citrouille, sous un bonnet de coton. Le gros homme avait une physionomie vraiment consternée ; à peine vit-il entrer Eselskopf qu'il gémit :

« Sauvez-moi, monsieur Eselskopf ; vous êtes mon unique consolation dans le malheur ; ce gueux de capucin m'a brisé les os, je ne peux plus seulement remuer le cou. Ah ! le brigand ! un homme que j'aimais comme mon propre frère ! »

Eselskopf, sans rien dire, déposa son tricorne au rebord de la fenêtre et sa canne dans un coin ; puis, relevant ses manchettes jaunes, il s'approcha lentement du lit et prit le pouls de maître Sébaldus, qui le regardait, les yeux arrondis par la crainte. Le savant docteur, son front chauve, étroit et jaune, contracté, les yeux fixes, les lèvres serrées et le menton dans sa cravate blanche, semblait réfléchir. Derrière, Grédel, Christian, Toubac, Hans Aden, une dizaine de commères, attendaient, se regardant les uns les autres. Fridoline n'osait monter, de peur d'apprendre qu'il n'y avait plus de remède. Et comme Eselskopf ne disait rien, l'épouvante de Sébaldus grandissait de seconde en seconde. A la fin, n'y tenant plus, il allait crier : « Est-ce que je suis mort sans rémission ? » lorsque enfin le docteur dit en hochant la tête :

« Fièvre latente ! pouls irrégulier ! soubresauts des tendons ! symptômes gastriques ! haleine embarrassée ! »

Et il continua de la sorte, jusqu'à ce que Sébaldus, qui pâlissait à mesure, s'écria :

« J'ai donc toutes les maladies réunies, maintenant !

—Vous ne les avez pas toutes, dit Eselskopf, vous êtes trop usé, trop épuisé, trop annihilé par l'usage immodéré de la boisson, pour les avoir toutes, mais vous en avez au moins la moitié, et les plus dangereuses. »

Sébaldus voulut encore parler, mais sa langue était devenue si épaisse, qu'il ne put dire un mot.

« Ah ! s'écria la mère Grédel, quand on pense que ce malheureux père Johannes est cause de tout.

—Non, madame Dick, non ! s'écria Eselskopf

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

avec dignité, n'attribuez pas la cause d'un pareil état aux coups de bâton portés par cet homme; rendons à César ce qui appartient à César. La cause de ce mal est bien antérieure aux événements d'hier soir; la cause de ce mal remonte à quinze, vingt et peut-être trente ans; toutes les liqueurs, tous les vins absorbés par monsieur Dick, ont déposé lentement en lui un germe de toute espèce de maladies; de sorte qu'en se réunissant, ces germes ont formé dans sa personne une sorte d'œuf, contenant en graine toutes les infirmités, comme la boîte de Pandore. Il y avait hier dans cet œuf la gravelle, la goutte, la sciatique, les rhumatismes articulaires, la gastrite, les rétentions de toute sorte, l'apoplexie séreuse et l'apoplexie sanguine, la paralysie générale et partielle, et une foule d'autres maladies qu'il serait trop long d'énumérer. Tout cela se trouvait dans l'œuf, madame Dick; l'œuf devait éclore tôt ou tard : cela pouvait encore durer trois mois, six mois, un an peut-être. Je veux bien admettre que les coups de bâton du père Johannes aient cassé l'œuf, mais les petits étaient dedans, et le capucin ne les y avait pas mis; c'est maître Sébaldus, ici présent, qui les y avait mis et couvés lui-même.

—Il n'y a donc plus de remède? s'écria la mère Grédel en joignant les mains.

—Si, madame Dick, il y a un remède propre à toutes les maladies, un remède qui guérit tous les maux, toutes les infirmités humaines, ce remède est le contraire du vin, qui produit toutes les misères; c'est l'eau, madame Dick, c'est l'eau, dont les hommes ingrats méconnaissent les vertus, c'est l'eau que nous allons appliquer. »

Et comme maître Sébaldus, recouvrant la voix, disait :

« Ah! pourvu que je guérisse, je boirai de l'eau... Oui, j'en boirai... quoique depuis bien longtemps j'en aie perdu l'habitude.

—Vous guérirez, dit Eselskopf d'un ton ferme; seulement ce sera peut-être un peu long, car, pour entraîner les mauvais germes, il vous faudra boire autant d'eau que vous avez bu de vin. Or, comme vous buvez du vin depuis vingt à trente ans, et quelquefois six, sept, huit et dix bouteilles par jour, jugez du nombre de bouteilles d'eau qu'il vous faudra boire. »

Alors la figure de Sébaldus, qui commençait à s'épanouir, devint sombre, ses joues tombèrent, et il bégaya :

« Je ne peux pourtant pas en boire plus de dix pintes par jour, et si ça dure trente ans, je serai trop vieux pour pouvoir reprendre du vin. »

A cette réflexion, Eselskopf se fâcha.

« Du vin! s'écria-t-il, vous pensez encore à reprendre du vin! en ce cas, je n'ai plus qu'à m'en aller. »

Il saisissait déjà sa canne et son tricorne, quand la mère Grédel et tous les autres le supplièrent de rester. Il se laissa fléchir, et prescrivit d'appliquer sur-le-champ à maître Sébaldus, des compresses d'eau à la glace sur les reins, et de renouveler ces compresses de quart d'heure en quart d'heure. Quant à la boisson, de l'eau claire; et pour le manger, des épinards, de l'oseille et des choux cuits à l'eau. Il défendit les pommes de terre comme trop nourrissantes, et prévint la mère Grédel que le moindre écart de régime tuerait du coup maître Sébaldus, comme un poison violent.

Alors il sortit majestueusement, et je vous laisse à penser la mine et les réflexions que dut faire maître Sébaldus, quand on lui appliqua sa première compresse de glace sur la nuque, et qu'on lui donna son premier verre d'eau pour le consoler.

« Ah! seigneur Dieu, criait-il, qu'est-ce que j'ai fait pour mériter un si triste sort? Grédel, Grédel, ce linge froid me donne des frissons... Je ne me sens plus... Ah! le gueux de capucin... Eselskopf a beau dire : sans lui, l'œuf aurait pu durer encore longtemps; c'est ce misérable Johannes qui l'a cassé, et maintenant, voilà que tous mes vieux péchés sortent par centaines. »

Et chaque fois qu'on lui présentait un verre d'eau, le pauvre homme faisait une mine vraiment pitoyable.

« De l'eau... toujours de l'eau! gémissait-il; je n'en puis plus, et c'est avec de l'eau qu'on veut me ressusciter; encore si elle était rouge, je pourrais du moins la regarder; mais de l'eau claire, rien qu'à la voir, mon pauvre estomac grelotte! Et puis, ces épinards, cette oseille, ces choux à l'eau; toujours des épinards, des choux, de l'oseille, ça me fait prendre la verdure en grippe. Qui jamais aurait cru que je pourrais en venir là? je suis sûr qu'en me voyant, je me ferais peur à moi-même. »

Le fait est que le pauvre homme maigrissait d'heure en heure; sa graisse fondait à vue d'œil, son gros nez devenait bleu, et son triple menton, se vidant, ne forma bientôt plus qu'une mince collerette transparente, qui lui descendait en serpentant sur la poitrine.

« Allons, Sébaldus, allons, du courage! lui disait sa femme. Tiens, je t'apporte ce que tu aimes le mieux, tes bons choux, à la place de l'oseille qui t'agace les dents.

—Mes choux... mes bons choux... tu veux

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

te moquer de moi, Grédel; mes bons choux! faisait-il, c'est abominable de rire d'un pauvre malade.

—Voyons, Sébaldus, calme-toi; si tu te fâches et si tu te plains déjà le cinquième jour, comme tu fais, que sera-ce donc dans trois ou quatre mois? Il faut de la patience. »

Ces réflexions judicieuses stupéfiaient tellement Sébaldus, qu'il ne trouvait plus un mot à dire. Quelquefois, lorsque Fridoline, les yeux tout rouges, venait le voir, il la regardait longtemps, et une larme coulait lentement sur sa joue pendante :

« Tu vois, mon enfant, tu vois à quel état est réduit ton pauvre père, murmurait-il tout bas; ce n'est plus qu'une ombre, mais c'est une ombre qui t'aime bien, Fridoline; c'est une ombre qui voudrait te voir bien heureuse, chère enfant. Dans ma misère, avec cette eau froide sur le dos, et ces épinards dans l'estomac, j'ai encore la force de t'aimer! »

Alors ils sanglotaient tous deux ensemble, il y avait de quoi vous fendre l'âme.

Quant à Eselskopf, il venait régulièrement deux fois par jour, et voyant Sébaldus maigrir, pâlir et s'affaissant, il disait :

« Bon... bon... ça va bien... ça va très-bien. Puisque les épinards et l'oseille produisent un si bon effet, il faut continuer. Et si l'oseille agace les dents du malade, il faudra s'en tenir aux épinards. »

Peindre la figure de Sébaldus, lorsqu'il entendait ces choses, serait impossible; ses yeux s'arrondissaient, ses joues pâlissaient; la colère, l'indignation l'étouffaient; l'aspect seul d'Eselskopf lui donnait froid. L'idée de cet homme et celle de l'eau claire n'en faisaient plus qu'une dans sa tête; il en avait horreur, et parfois il se prenait à croire qu'Eselskopf se vengeait de lui, ce qui l'exaspérait plus qu'il n'est possible de le dire.

IV

Cependant le bruit de ces événements étranges : de la grande bataille, des coups de trique et de la maladie de maître Sébaldus, s'était répandu dans le pays, et c'est alors qu'on put voir combien le digne maître de taverne avait d'amis sur la rive gauche du Rhin.

En effet, le dimanche suivant, une foule innombrable de buveurs accoururent s'informer de son état. Il en arrivait de cinq, six et jusqu'à dix lieues à la ronde. Il y en avait de vieux à perruque, le dos cassé, les genoux en zigzag, le tricorne sur la nuque et le nez bleu; il y en avait des jeunes en bien plus grand nombre, et même quelques femmes arrivant de Pirmesens et de Landau. Tous ces braves gens défilaient en procession sous la voûte des Trabans; ils se serraient la main d'un air triste, puis s'acheminaient vers la taverne, où la mère Grédel les recevait tout en larmes, leur recommandant de s'asseoir le long des grandes tables et de ne faire aucun bruit, car maître Sébaldus ne pouvait plus entendre le glou-glou des bouteilles et le cliquetis des fourchettes, depuis qu'il buvait de l'eau et se nourrissait de légumes.

Vers une heure, ces braves gens, au nombre de cinquante ou soixante, présentaient un coup d'œil attendrissant; tous buvaient et causaient dans un recueillement qui vous faisait venir les larmes aux yeux. L'un vantait le bon cœur de maître Sébaldus, l'autre ses bonnes idées, l'autre son humeur joyeuse.

Le vieux greffier Frantz Schlouck, le plus fin connaisseur en vins du Rhingau, racontait comment il l'avait vu jadis arriver à Bergzabern, simple garçon vigneron, ne possédant que son tablier de cuir, son gilet rouge et sa serpe, mais plein de bon sens, doué d'un grand appétit et d'une soif proportionnée; comment il s'était marié fort heureusement avec Grédel Baltzer, la cuisinière du grand hôtel de l'*Aigle*, par amour du vin rouge, du jambon et du pâté de veau, ce qui prouvait, disait-il, un rare discernement; comment il s'était établi d'abord dans le cul-de-sac des Tanneurs, à l'enseigne des *Trois Harengs*, où les charbonniers et les marchands de bois avaient commencé sa réputation; mais que plus tard, aspirant au grand monde, il avait vendu cette petite taverne, pour acheter le fonds de la vieille synagogue, ce qui fut un véritable trait de génie, car ses affaires n'avaient fait que croître et s'embellir tous les jours, la foule s'étant portée en masse à la cour des Trabans.

« Et depuis, grâce au ciel, disait le digne greffier, la vieille cour était plus fréquentée que l'église. Voilà ce que font le bon vin, la bonne humeur et les bons comestibles, ajouta-t-il, ils font les bonnes digestions, et les bonnes digestions sont les trois quarts de la santé, du plaisir et de la prospérité en ce bas monde.»

Chacun reconnaissait la justesse de ce discours.

D'autres alors exaltèrent les exploits de maître Sébaldus aux grands concours de la *Cruche de Rudesheim*. En telle année, il avait battu tous les vignerons, et même le fameux

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Est-ce que maître Sébaldus est malade? (Page 52.)

Sexomen de Neustadt. En telle autre année, il avait mis tous ses adversaires sous la table ; une tonne d'une mesure ne lui faisait pas peur, d'autant plus qu'il mangeait en proportion, ce que les autres ne pouvaient faire. On célébra ses heureuses opérations, ses grandes caves, son cellier, le plus frais de Bergzabern, et, finalement, comme trois heures sonnaient à l'église Saint-Sylvestre, le vieux Zaphéri Mutz dit qu'il fallait aller le voir ; que cela lui ferait certainement plaisir; qu'on lui souhaiterait une bonne santé, et qu'on lui témoignerait l'espérance de le voir bientôt assis au milieu de ses anciens camarades, la cruche au poing, ce qui ne pouvait manquer de lui mettre la joie au cœur.

Tous, à l'unanimité, trouvèrent cette idée très-bonne; la mère Grédel eut beau leur dire qu'il avait besoin de repos.

« Bah! s'écria Zaphéri, nous le connaissons bien, rien que le plaisir de nous voir serait capable de le guérir. »

Et, bon gré, mal gré, la mère Grédel dut aller prévenir Sébaldus que ses vieux compagnons allaient défiler autour de son lit et lui serrer la main. Sébaldus venait de prendre sa huitième pinte d'eau quand il reçut cette nouvelle ; il était aussi pâle et défait que les autres étaient rouges et joyeux; son nez pourpre avait pris des teintes violettes, par le froid intérieur; la consternation se peignait dans ses yeux. Avant qu'il eût eu le temps de répondre, la porte s'ouvrit, et ses joyeux compères d'autrefois entrèrent deux à deux en disant :

Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il regardait du coin de l'œil la petite Fridoline. (Page 50.)

« Hé ! hé ! maître Sébaldus, comment ça va-t-il ? Ha ! ha ! ha ! vous voilà donc malade une fois... ça ne vous arrive pas souvent... Ça ne sera rien... ça ne sera rien ! »

Mais à peine l'eurent-ils regardé, que la voix leur manqua ; un frisson leur passa dans le dos, et plusieurs se tournèrent vers la porte pour s'en aller. Comment un homme si gros, si frais, si vermeil il y avait huit jours, pouvait-il être réduit à ce point ? Cela ne leur semblait pas naturel. Les derniers arrivants poussant les autres, bientôt toute la chambre fut remplie de ces bons vivants, la bouche béante, les yeux écarquillés, regardant muets de terreur.

Zaphéri Mutz avait préparé quelques mots d'encouragement pour le malade, mais alors il n'eut pas le courage de les prononcer et se prit à bégayer :

« Oh ! le gueux de capucin ! dans quel état il vous a mis, mon pauvre Sébaldus ; ça fait dresser les cheveux sur la tête.

—Oui, oui, balbutia le pauvre homme, qui, lisant la stupeur sur toutes ces figures, en conçut une peur singulière ; oui... ça ne peut plus durer longtemps comme cela... Je ne tiens plus ensemble... *je m'en va*... je n'ai plus seulement la force de tousser... Ho ! ho ! ho ! quel malheur... quel malheur !

—Le brigand de capucin ! s'écrièrent plusieurs autres, le misérable gueux ! si nous avions été là, tout cela ne serait pas arrivé !

—Ah ! fit Sébaldus, il vous aurait tous exterminés jusqu'au dernier ; vous ne connaissez

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pas sa fureur !... C'est le Seigneur lui-même... c'est l'ange du Seigneur qui m'a puni de mes péchés innombrables, de ma paresse, de mon ivrognerie, de ma gourmandise, de mes blasphèmes contre son saint nom. Jamais le père Johannes n'aurait eu cette force tout seul. Son bâton m'entrait dans le dos comme un sabre! Maintenant me voilà... Que la volonté du Seigneur soit faite... Oui, que votre volonté soit faite, mon doux Jésus! Je ne murmure pas... je reconnais votre justice... je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres!... C'est fini... je le sais bien... Il y a longtemps que la mesure était pleine... elle a débordé par ma faute... par ma très-grande faute. J'ai blasphémé... Les tempêtes se sont déchaînées sur moi! »

Il disait ces choses par la peur horrible qu'il avait de mourir; on aurait juré, à le voir les mains jointes et le nez violet, que c'était un véritable saint du paradis.

« Bah! fit Zaphéri Mutz tout pâle, vous en reviendrez, maître Sébaldus; vous pouvez encore en revenir.

—Non, Zaphéri, non; je sais bien que ma fin approche. Tout ce que je désire maintenant, c'est que vous profitiez de mon exemple pour vous convertir, car nous menions tous ensemble une vie bien criminelle, et que vous renonciez aux faux biens de la terre. Regardez-moi : à quoi me servent maintenant mes fermes, mes vignes, mes moulins, mes caves, mes vieux vins de Rudesheim, de Markobrünner, de Johannisberg, et tant d'autres, que je réservais pour la satisfaction de ma bouche et la perdition de mon âme? Tout cela n'existe plus pour Frantz Christian Sébaldus Dick. Hélas! c'est la vanité des vanités! »

Alors il se prit à pleurer en songeant à ces choses.

Chacun se disait :

« Maître Sébaldus est un saint homme, nous ne l'aurions jamais cru, il parle comme un prophète. »

On ne pouvait rien voir de plus édifiant, surtout quand on songeait que le digne maître de taverne avait déclaré huit jours auparavant qu'il fallait être estropié du cerveau, pour croire à autre chose qu'au dieu Soleil.

Voilà comment les réflexions inspirées par l'eau claire vous ramènent un homme aux saines doctrines, et voilà pourquoi les saints anachorètes sont toujours représentés vivant de racines au milieu du désert. C'est un symbole, une sorte d'apologue en peinture.

Mais tout cela n'empêchait pas les amis du *Jambon de Mayence* d'être consternés d'une pareille transformation, et de faire un triste retour sur eux-mêmes. « La même chose peut nous arriver, pensaient-ils; tout le vin que nous avons bu peut tourner en vinaigre du jour au lendemain. Alors, au lieu d'être frais et vermeils, nous tomberons ensemble, comme une vessie qu'on désenfle, et ce sera, pour chacun de nous en particulier et pour tous en général, l'abomination de la désolation prédite par les saintes Écritures. »

Or, ces réflexions judicieuses ne leur paraissaient pas gaies; au contraire, ils en devenaient tout mélancoliques, et tous, les uns après les autres, se retiraient doucement, gagnaient l'escalier, puis la cour des Trabans et la rue, et s'en allaient la tête basse, sans oser regarder ni à droite ni à gauche. Au bout de vingt minutes, maître Sébaldus restait seul dans la chambre avec la vieille Rasimus et Grédel, qui tricotaient en silence, Christian qui rêvait, et la petite Fridoline qui n'avait plus de larmes, à force d'avoir pleuré. Tous les vieux camarades étaient partis, et cela prouve que si le chanvre vert attire les moineaux et les pinsons, l'épouvantail du malheur les chasse bien vite.

V

La désertion des amis de maître Sébaldus eut un effet étrange à Bergzabern; le bruit se répandit que toutes les prédictions d'Eselskopf s'étaient vérifiées; que le digne maître de taverne, à force d'excès, était tombé dans un état d'affaissement incurable; qu'il maigrissait, qu'il s'en allait, qu'il radotait, qu'il fondait comme du beurre dans la poêle. Ainsi les honnêtes gens attribuaient au vin rouge l'effet déplorable des légumes et de l'eau claire. La société de tempérance prenait racine, les adhérents du bon vin étaient en déroute, et Eselskopf, grâce à sa persévérance, triomphait sur toute la ligne.

Adieu les combats de coqs, adieu les combats d'ours et de chiens, adieu les fêtes de saint Magloire, de saint Pancrace, de saint Boniface, de saint Crépin, de saint Cyprien, de tous les saints du calendrier que maître Sébaldus avait l'habitude de célébrer avec magnificence. Adieu la fête des asperges et celle des vendanges, adieu la course des sacs, le grand concours des *Biberons* en automne, adieu! « Maintenant tout est fini, » se disaient les véritables soutiens du *Jambon de Mayence* : les vanniers, les cloutiers, les savetiers, les gagne-petit, les chaudronniers, les marchands d'amadou, Hans Aden, Toubac, Paulus Borbès et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cent autres, qui s'étaient fait une habitude, une seconde vie, une manière d'être à part dans l'antique et respectable taverne. La désolation était au milieu d'eux, la consternation se peignait sur leurs figures. Bien loin d'abandonner maître Sébaldus, ils se relayaient dans la grande salle, causant à voix basse, s'informant des ordonnances et de la santé du malade, s'essuyant les yeux du revers de la manche, lorsqu'il y avait une petite amélioration, et se désolant lorsque la nuit avait été mauvaise.

La mère Rasimus seule avait le bonheur de veiller auprès du malade. Chaque fois qu'elle entr'ouvrait la porte sur la galerie vermoulue, on lui faisait signe de descendre; alors elle attirait ses guenilles, et, relevant les loques de son bonnet, elle se penchait sur la rampe, et tout bas leur donnait des nouvelles : « Ça va bien! — Ça va mal! — Il ne veut plus d'oseille. — Il se fâche contre Eselskopf. »

Tels étaient, du matin au soir, les bruits qui couraient dans l'antique cour de la synagogue, et qui faisaient la joie ou la désolation de ces pauvres diables.

Tant que maître Sébaldus sentit ses maux de reins, ce qui dura bien une douzaine de jours, il se soumit avec résignation aux ordonnances du docteur; mais, aussitôt après la figure d'Eselskopf lui devint odieuse. A chacune de ses visites, il se retournait la face au mur pour ne pas le voir; et quand il l'entendait répéter sans cesse : « Ça va bien! continuons les légumes! » une indignation profonde lui remuait les entrailles. Mais ce qui le désespéra plus que tout autre chose, ce fut lorsqu'un soir Eselskopf, frappé lui-même de sa pâleur et de son état de vacuité complète, se prit à sourire en lui montrant ses dents jaunes et dit :

« Monsieur Dick, maintenant je réponds de vous! vous êtes en bonne voie de guérison; encore un ou deux mois du même régime, et tous vos liquides seront en équilibre, vos flegmes auront disparu, et vous aurez une taille comme cela. »

Eselskopf se serrait les hanches de ses deux longues mains sèches avec une sorte d'admiration pour lui-même.

« Va-t'en au diable! » murmura Sébaldus en se retournant tout désolé.

Et de toute la nuit il ne put fermer l'œil. Il se voyait aussi maigre qu'Eselskopf, et n'osait lever les yeux.

« Comment paraître ainsi devant les honnêtes gens? se disait-il. Que pensera-t-on de moi? Tous ceux qui m'ont connu me montreront du doigt; je serai forcé de me cacher; le petit tailleur Eisenlœffel sera un géant auprès de moi, et le vieux Diederich Sauffer pourra me renverser d'une chiquenaude. J'aime mieux mourir, oui, j'aime mieux mourir que de suppporter une pareille honte. »

Or, dans la matinée, Trievel Rasimus vint, comme d'habitude, relever la mère Grédel au petit jour. Depuis longtemps elle était revenue sur le compte d'Eselskopf, et le considérait comme un âne; la peur qu'il lui avait faite d'abord s'était dissipée.

« Ce gueux, se disait-elle parfois en levant son tablier, et tirant de sa poche un long flacon couvert d'osier, ce gueux d'Eselskopf, il avait entortillé tout le monde. Moi qui voulais boire de l'eau, hé! hé! hé! Oui, je t'en donnerai de l'eau, ma pauvre Trievel, de l'eau pour t'éclaircir le teint, en voilà! »

Et, levant le coude, elle buvait d'un air de jubilation goguenarde, puis faisait claquer sa langue et glissait le flacon dans sa poche.

« Oh! la bonne eau de fontaine! »

Et tout aussitôt elle levait la jambe et se balançait sur les hanches, comme au moment de danser un *hopser* avec Toubac.

Mais elle se serait bien gardée de souffler un mot de ses idées sur Eselskopf à dame Grédel, qui considérait M. le docteur comme un oracle.

« Pas si bête! faisait-elle, on me chasserait de la maison, et je ne pourrais plus secourir ce bon maître Sébaldus, qui est bien la crème des honnêtes gens. Pauvre cher homme, il n'a plus que la peau et les os... Qu'est-ce qu'il lui faudrait? Des bouillons gras pour lui remonter le cœur... et on lui verse de grands verres d'eau froide! Ah! gueux d'Eselskopf, c'est pire que les coups de bâton du capucin. »

Donc, ce matin-là, Trievel Rasimus tricotait et rêvassait comme d'habitude au coin de la fenêtre. Un beau rayon de soleil pourpre et or s'étendait sur les vitres, à travers le feuillage d'un grand acacia qui s'élevait dans la cour; une troupe de moineaux pillards se chamaillaient; on les entendait crier, se démener, puis s'enfuir au moindre bruit. La vieille, fourrant les aiguilles de son tricot dans sa tignasse grise, regardait alors ce qui se passait aux environs sur les toits; elle observait le chat du voisin Yéri-Péter, un gros chat roux, qui faisait sa ronde matinale dans les lucarnes et balançait la queue en cadence; les beaux nuages blancs voguant dans l'azur; elle songeait aux prochaines vendanges; enfin elle regardait maître Sébaldus, les paupières closes, dans l'ombre du baldaquin, et se remettait à l'ouvrage.

Parfois un petit cliquetis de verres et de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bouteilles arrivait jusque dans la chambre, quoique la porte fût fermée, et que la mère Grédel eût bien recommandé de faire doucement. Aussitôt les paupières du malade s'entr'ouvraient, il prêtait l'oreille, puis soupirait longuement, et jetait un coup d'œil triste sur la carafe étincelante au bord de la cheminée, entre deux grandes chopes bien propres.

« Quelle misère! murmurait-il, quelle misère! »

Dans un de ces moments, n'y tenant plus, il fit un effort pour lever le rideau, et voyant la vieille toute seule, il se prit à dire :

« Ah! je voudrais être enterré sous le Schlossgarten! J'en ai bien assez de choux, d'épinards et d'oseille comme cela. Trievel, tiens, puisque ma femme et Fridoline ne sont pas là, je te le dis à toi : oui, j'aimerais mieux être mort, que de continuer à boire de l'eau. Je me suis bien assez donné de bon temps; et si c'est fini, si je ne dois plus descendre dans ma taverne que les pieds en avant... eh bien, j'aimerais autant qu'on m'achevât tout de suite avec une cruche de *Rudesheim* ou de *Johannisberg*; ça serait au moins une mort digne de Sébaldus Dick!... Mais mourir en buvant de l'eau... pouah! Rien que d'y penser, ça me retourne le cœur de fond en comble... J'aurais cassé mon broc sur la tête de celui qui m'aurait dit ça! »

Le brave homme parlait avec tant de conviction et d'un accent si pathétique, que Trievel Rasimus en fut attendrie. Elle se retourna; ils se regardèrent deux ou trois secondes dans le blanc des yeux d'un air expressif; puis la vieille se leva, déposa son tricot au bord de la fenêtre, et tout doucement alla entr'ouvrir la porte. Elle vit à travers la balustrade de la galerie, dans l'ombre de la taverne, Hans Aden, Toubac et plusieurs autres, assis le coude sur la table, d'un air mélancolique, et vidant leur petite chope sans rien dire; la mère Grédel, toute pensive, les mains jointes sur ses genoux, derrière le comptoir, et Fridoline auprès d'elle. Alors, bien sûre que personne ne pouvait la troubler, elle revint près du lit, et, souriant à maître Sébaldus d'un air étrange :

« Du vin! fit-elle; seigneur Dieu! vous donner du vin! mais ce serait votre mort, maître Sébaldus. Si vous me demandiez de l'eau, à la bonne heure; de la bonne eau du Sonneberg, je ne dis pas. Oui, je vous en donnerais, quoiqu'elle soit un peu forte pour un malade.

—De l'eau du Sonneberg, bégaya Sébaldus.

—Oui... vous ne connaissez pas ça... c'est une eau... une eau bonne pour les yeux... et toutes les autres infirmités du corps, maître Sébaldus; une eau si bonne, que ma grand'mère Annah, qui ne manquait jamais d'en boire au moins deux pintes par jour, lisait encore son almanach sans lunettes à quatre-vingts ans. »

Et comme maître Sébaldus ne répondait pas, tant il avait en horreur toutes les eaux du monde, elle tira sa gourde de sa grande poche et dit :

« Cette nuit, j'ai été en chercher, tout exprès pour vous, ce petit flacon... Hé! hé! hé! Tenez, goûtez-moi ça? »

Le bon tavernier détournait la tête d'un air désolé; mais à peine eut-il le goulot près des lèvres, que, se relevant bien vite sur le coude, il prit la gourde d'une main tremblante et se mit à boire, les yeux écarquillés, avec une sorte d'extase inexprimable. Son cou se gonflait et se dégonflait, comme celui d'un rossignol qui chante l'amour. C'était admirable de le voir; il ne finit qu'à la dernière goutte, en exhalant un soupir de regret. La vieille, sa longue figure lie de vin penchée entre les rideaux, le regardait d'un œil tendre.

« Eh bien, fit-elle en reprenant le flacon vide et le glissant dans sa grande poche, eh bien! que pensez-vous de mon eau du Sonneberg? Ça va-t il mieux? hé! hé! hé! Ça vous éclaircit-il la vue, hein?

—Oui... oui... bégaya le brave homme, oui, ça m'éclaircit la vue... ça me rafraîchit les idées! Ça, Trievel, c'est comme l'eau de la piscine miraculeuse qui guérissait les paralytiques. Est-ce que tu en as encore de cette bonne eau?

—Soyez tranquille, je vais en chercher.

—Une grande bouteille, n'est-ce pas? une bouteille de deux pintes.

—Oui, maître Sébaldus, oui, dit la vieille en riant de bon cœur.

—Et tu la mettras ici dans le placard, derrière mon lit.

—Ne vous inquiétez de rien; mais il ne faudra pas en prendre trop à la fois : s'il vous arrivait quelque chose, je serais perdue.

—Il ne m'arrivera rien, Trievel. Oh! la bonne eau!. . Tu m'en chercheras tous les jours au... au Sonneberg; c'est sous le Sonneberg qu'elle coule? fit-il en clignant les yeux.

—Oui, sous la roche du Sonneberg, au pied du coteau.

—Bon... bon... je m'en doutais; elle doit venir de là... Ah! si j'avais déjà l'autre flacon, je serais guéri!

—Chut! fit Trievel Rasimus en se dépêchant de reprendre son tricot, dame Grédel arrive. »

Maître Sébaldus, se tournant aussitôt la face

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vers le mur, fit semblant de dormir, et la vieille se rassit au coin de la fenêtre.

Ce n'étaient pas seulement Grédel, Fridoline et Christian qui montaient à la chambre, c'était aussi le docteur Eselskopf, qui venait faire sa visite.

« Il dort, » dit la vieille à voix basse.

Eselskopf, inclinant la tête, posa son tricorne sur la table et sa canne dans un coin; s'approchant du lit, il leva doucement la couverture et prit le pouls du malade. Tout le monde le regardait; il semblait tout étonné, et, se retournant au bout d'une minute :

« Qu'avez-vous donné à monsieur Dick? fit-il?

—De l'eau et de l'oseille, répondit la mère Grédel.

—Rien que de l'eau et de l'oseille ?

—Oui, monsieur le docteur. »

Il reprit le pouls et réfléchit.

« C'est vraiment étrange, je le disais bien, l'eau est encore trop nourrissante. Ce fait mérite d'être consigné dans les *Annales médicales* du Hundsrück. »

Et les lèvres serrées, le front soucieux, tout à coup il sortit, oubliant son tricorne. Christian courut après lui :

« Hé! monsieur Eselskopf, vous oubliez votre canne et votre chapeau. Que faudra-t-il faire aujourd'hui? vous n'avez pas tracé d'ordonnance.

—Ah! vous réduirez les épinards de moitié et vous ne donnerez pas tant d'eau; l'eau est délicieuse, excellente, mais il ne faut pas en abuser.

—C'est tout?

—Oui, je repasserai demain; il faut que je réfléchisse. »

Eselskopf s'en alla.

Tous les assistants étaient inquiets, surtout la vieille Rasimus, qui ne pouvait se défendre d'admirer la pénétration du docteur.

« Il en sait pourtant plus que je ne croyais, » se disait-elle.

Malgré cela, comme maître Sébaldus n'éprouvait aucun inconvénient de la chose, et Grédel s'étant installée dans la chambre, la bonne vieille se mit en devoir d'aller chercher de l'eau du Sonneberg, selon sa promesse.

VI

Trievel Rasimus n'était pas sortie depuis un quart d'heure, que maître Sébaldus, grâce à la bonne eau qu'il avait bue, dormait profondément. Jusqu'à huit heures du soir, le brave homme ne fit que rêver de vendanges, de combats de coqs, de fêtes, de noces et de festins. Tantôt il se voyait en face d'un magnifique pâté à la croûte brune, qui répandait une odeur délicieuse, et dont il creusait les flancs avec jubilation. Tantôt, debout sur le char des vendanges, entre les grandes tonnes cerclées de fer, et couronné de pampres, il levait sa large coupe pleine d'un vin écumeux, et célébrait la gloire du dieu Soleil; le père Johannes, à côté de lui, comme un vieux faune attaché à la famille, faisait danser dans ses mains la petite Fridoline; et Christian, derrière le char, sa toque sur l'oreille, et les joues gonflées, tirait des airs amoureux d'une longue trompe d'écorce. Puis tout à coup il se retrouvait dans l'antique cour des Trabans, au milieu des cages d'osier; son coq, le *Petit-Vigneron*, venait de remporter une grande victoire sur l'*Amiral-Hollandais* du bourgmestre Omacht, et l'air retentissait de mille cris d'enthousiasme.

Au milieu de ces rêves joyeux, des paroles confuses trahissaient l'agitation du brave homme; la mère Grédel et Fridoline n'étaient pas sans inquiétude. Mais vers le soir sa respiration devint calme et régulière, puis douce comme celle d'un enfant.

Enfin, sur le coup de huit heures à l'église Saint-Sylvestre, il s'éveilla, bâilla, détira ses bras, et dans le moment même ses yeux se rencontrèrent avec ceux de la vieille Rasimus, déjà de retour, et qui tricotait au coin de la fenêtre. Elle lui fit signe, d'un clin d'œil expressif, que la gourde était dans le placard, et cela le remplit d'une satisfaction inexprimable.

« Grédel ! fit-il.

—Ah! te voilà éveillé.

—Oui, et je me sens tout à fait bien! Cet Eselskopf est un savant homme, il m'a sauvé. Maintenant, vous pouvez aller vous coucher tranquillement, je n'ai plus besoin de vous. »

Il disait ces choses afin d'écarter Grédel et Fridoline, pour s'emparer de la gourde.

« Tu n'as pas envie de manger?

—Si, je mangerais bien une andouille, une omelette au lard, une...

—Une andouille! s'écria la mère Grédel; Seigneur Dieu, tu perds la tête; tant que tu auras des idées pareilles, Sébaldus, tu ne seras pas guéri. »

Le brave homme comprit qu'il venait de commettre une grande imprudence, et s'efforçant de rire :

« C'est une plaisanterie, fit-il, pour voir ce que tu dirais, Grédel. Dieu me garde de vouloir manger une andouille, du boudin, ou

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

toute autre chose de pareil! Ce sont des choux, de l'oseille, des épinards qu'il me faut. Mais allez-vous coucher. Trievel, dis donc à Grédel d'aller se coucher; de la voir toujours veiller auprès de moi, ça me fait de la peine. Et cette pauvre petite Fridoline, comme elle a les yeux rouges! Viens m'embrasser, mon enfant, viens embrasser ton bon père, et puis va dormir. N'est-ce pas, Trievel, que j'ai raison?

—Oui, monsieur Dick, je l'ai déjà dit cent fois à dame Grédel; elle se tue, il lui faudrait un peu de repos. »

Grédel alors, sans savoir pourquoi, se prit à concevoir une vague défiance.

« Fridoline a veillé la moitié de la nuit dernière, dit-elle, Trievel veillera demain; à chacun son tour. Que tout le monde aille se coucher, je resterai ce soir.

—Mais, dit Sébaldus, ça me gêne qu'on veille auprès de moi, ça m'empêche de dormir; cette chandelle-là m'ennuie.

—On la mettra derrière le rideau, répliqua Grédel d'un ton ferme. Bonne nuit, Trievel; bonsoir, Fridoline. »

Bon gré, mal gré, la vieille Rasimus dut s'en aller. Avec sa finesse habituelle, elle avait compris qu'en insistant, les doutes de Grédel ne feraient que se confirmer. Elle se leva donc, et dit en bâillant :

« Eh bien, au revoir, maître Sébaldus, je ne suis pas fâchée de faire un bon somme cette nuit; je vais m'en donner pour aujourd'hui et demain. »

Et Fridoline, ayant embrassé son père, elles sortirent ensemble, tandis que la mère Grédel plaçait la lumière au rebord de la fenêtre, et reprenait son tricot.

Maître Sébaldus ne se possédait plus d'indignation et de convoitise.

« Faut-il être malheureux pour avoir une femme si bonne, se disait-il; à force de m'aimer, elle me ferait manger des légumes et boire de l'eau toute ma vie. A-t-on jamais rien vu de pareil! C'est pire que l'amitié du père Johannes, au moins lui voulait m'assommer tout de suite. Comment faire maintenant pour avoir la gourde? Si je remue, si j'étends le bras, elle regardera, elle verra la chose, elle criera, elle chassera la vieille Rasimus, et moi je resterai tranquillement avec ma bonne femme d'un côté et Eselskopf de l'autre. »

Ces idées allaient et venaient dans sa tête; il entendait les aiguilles du tricot poursuivre leur jeu sans relâche, il voyait le profil de Grédel se dessiner contre le rideau, il écoutait le tic-tac de l'horloge, et son impatience grandissait de seconde en seconde.

« Au nom du ciel! Grédel, dit-il au bout d'une heure, je t'en prie, va te coucher. De te voir veiller comme cela, ça me crève le cœur. Tu maigris, tu n'es plus la même... Tu finiras par tomber malade. »

Il parlait d'un ton si naturel et si tendre, que Grédel en fut touchée.

« Ne pense pas à moi, Sébaldus, dit-elle, tâche seulement de dormir. »

Un mouvement de colère prit le gros homme, mais il se contint et dit avec expression :

« Tu ne peux pas t'imaginer, Grédel, comme tu me ferais plaisir de te coucher. Je me sens tout à fait bien; mais de te voir là, ma pauvre femme, ça me tourne le sang; je me dis en moi-même : « Comme elle est bonne, cette pauvre Grédel! comme elle se fatigue à cause de moi! » Va donc te coucher, au nom du ciel! Tiens, voilà onze heures qui sonnent; si tu te couches, je vais m'endormir tout de suite. »

Grédel, vraiment épuisée de fatigue, finit par céder. Elle déposa son ouvrage et s'étendit sur un lit de repos, en face de l'alcôve, en disant :

« Tu le veux, Sébaldus, je vais donc tâcher de dormir un peu, mais s'il te fallait quelque chose...

—J'appellerai... je crierai.

—Tu n'auras pas besoin de crier, dis seulement « Grédel! » et je serai là. »

L'excellente femme ayant soufflé la lumière, Sébaldus attendit encore un bon quart d'heure; puis, tout doucement, tout doucement, il s'empara de la gourde et but à sa satisfaction. Après quoi, tout glorieux de son triomphe et riant en lui-même, il ramena la couverture sur son épaule et se prit à ronfler comme un bienheureux.

Il faisait grand jour lorsque la bonne mère Grédel fut éveillée par une musique étrange. Elle prêta l'oreille, croyant que Kaspér, le garçon de taverne, chantait, en rinçant ses chopes et ses canettes, ce qu'il faisait tous les matins vers six heures; mais quelle ne fut pas sa surprise d'entendre maître Sébaldus lui-même fredonner la chansonnette de Karl Ritter :

Ah! qu'on est bien sous la treille!
Tra deri dera, tra deri dera lallà!

« Seigneur Dieu! s'écria-t-elle, Sébaldus devient fou! »

Mais lui, d'un ton calme, répondit :

« Fou, Grédel, oh! que non; quand j'ai fait venir Eselskopf, à la bonne heure, j'étais fou; mais à cette heure, j'ai repris mon bon sens. Tra deri dera! »

Malgré cette assurance, Grédel bégayait en mettant ses jupes à la hâte :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Eselskopf... bien vite! il faut chercher Eselskopf. »

Et comme elle ouvrait la porte, la mère Rasimus, qui venait la relever, lui apparut dans l'escalier de la galerie.

« C'est le Seigneur qui vous amène, Trievel, s'écria la pauvre femme.

—Quoi! qu'est-ce qui se passe? » demanda la vieille sans trop s'émouvoir, sachant combien dame Grédel était peureuse.

Sébaldus, qui de son lit entendait tout, s'écria :

« Hé! Trievel, il se passe que ma femme perd la tête. Grédel, n'as-tu pas honte d'effrayer les gens? Va... je te croyais plus de bon sens. »

La mère Rasimus était montée, et les mains sous son grand châle replié, les franges jaunes de son bonnet pendant jusque sur les sourcils, elle regardait Sébaldus en souriant.

« Mais cet homme-là se porte comme un charme, fit-elle. Qu'est-ce que vous me chantez donc, dame Grédel? il n'a jamais été plus frais, plus réjoui. Hé! Fridoline, venez donc voir, il a rajeuni de vingt ans depuis hier, le pauvre cher homme! »

Fridoline accourut en petite jupe blanche, puis Christian, qui venait justement d'arriver pour avoir des nouvelles, puis Kasper, le garçon tonnelier, Soffayel, la cuisinière; et Sébaldus, le teint coloré, souriait à tout ce monde, comme un gros poupon qui s'éveille et regarde autour de son berceau, tout émerveillé :

« Ha! ha! ha! fit-il enfin, le temps des légumes est passé! Hum! hum! ça va bien... ça va très-bien! »

Puis, regardant la mère Rasimus, ses gros yeux se troublèrent; il lui tendit la main sans rien dire :

« Est-ce que vous voulez me tâter le pouls? demanda la vieille en riant.

—Non, Trievel, non, grâce au ciel, tu n'as pas besoin qu'on te tâte le pouls, pour savoir que tu as bon cœur, Dieu merci! Je veux seulement t'embrasser, Trievel; viens, que je t'embrasse. »

Et la vieille, émue à son tour, dit :

« Si ça peut vous faire plaisir, monsieur Dick, moi je ne demande pas mieux; vous êtes un bel homme, il n'y a pas de honte. »

Et ils s'embrassèrent.

Grédel restait stupéfaite.

Alors le bon maître de taverne, se remettant un peu, s'écria :

« Grédel, Fridoline, regardez cette bonne vieille Trievel Rasimus; regardez-la bien, c'est elle qui m'a sauvé la vie. Vous vous rappelez comme j'étais encore hier faible, minable et pâle; je n'avais plus une goutte de sang dans les veines : c'est ce gueux d'Eselskopf qui m'avait mis dans cet état. Ah! j'ai réfléchi depuis hier, j'ai pensé à bien des choses; les coups de bâton du père Johannes n'étaient rien, qu'est-ce qu'il m'aurait fallu? un cataplasme sur le dos, oui, un simple cataplasme, et au bout de trois ou quatre jours, on n'aurait plus rien vu que des lignes jaunes et vertes, comme lorsqu'on reçoit un coup sur la figure. Au lieu de ça, ce gueux de médecin a voulu me dessécher le corps, pour dire à tous les bons vivants de Bergzabern : « Voyez cet homme maigre, long, jaune, qui passe en toussant, qui n'a ni bras, ni cuisses, ni mollets, ni rien, et qui ressemble à un manche à balai, c'est Frantz Christian Sébaldus Dick, le gros Sébaldus, vous savez, celui qui était si gros; c'est le même, je l'ai sauvé : sans moi, sans mon eau claire, il était mort... Que cela vous serve d'exemple! » Et l'on aurait eu peur, tout le monde aurait bu de l'eau, et Eselskopf aurait écrit de gros livres sur mon histoire, sur l'eau, sur les légumes; il aurait été fier, et on l'aurait appelé à Vienne, à Munich, à Berlin, pour guérir tous les gens un peu gros. Ah! j'ai bien réfléchi... oui, c'est ça... Le bandit... qu'il arrive!... Heureusement son coup est manqué... et c'est à elle, c'est à Trievel que je dois mon bonheur, ma santé, ma vie... tenez! »

Il tira une gourde énorme du placard, et la levant d'un air de vénération :

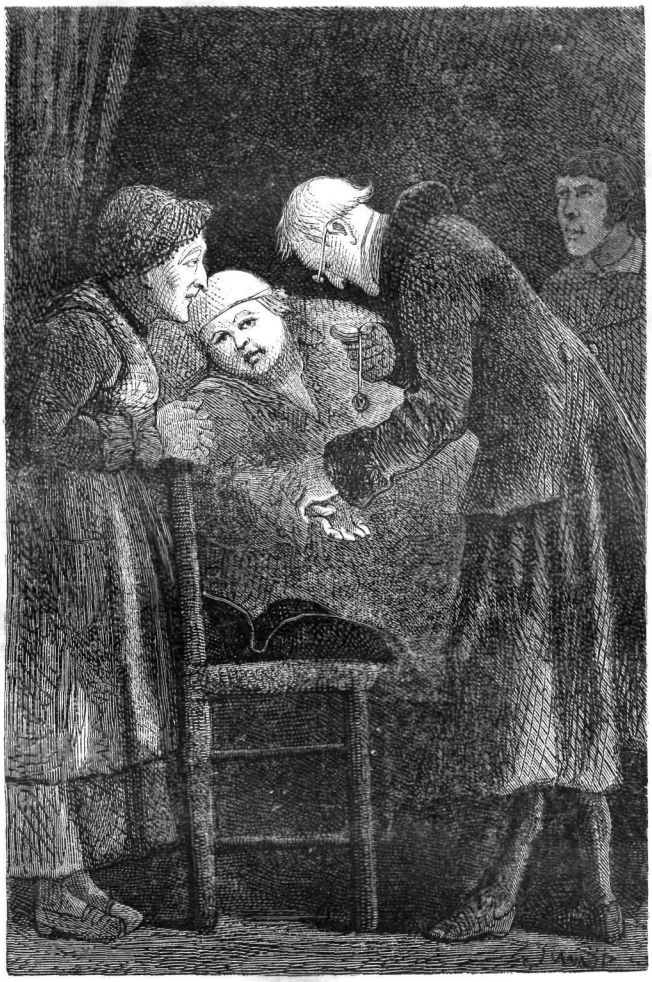
« C'est avec ça qu'elle m'a guéri! O Rasimus, Rasimus, je n'oublierai jamais que je te dois la lumière du jour! — Toi, Grédel, je ne t'en veux pas, tu es la bête du bon Dieu; Eselskopf t'avait fait croire que l'eau et les légumes allaient me sauver, tu l'as cru, je ne puis pas t'en vouloir; mais qu'il revienne, lui, qu'il revienne, j'aurai quelque chose à lui dire en particulier! »

Le brave homme reprit haleine; puis, regardant Fridoline, qui pleurait de joie au pied du lit, il lui fit signe d'approcher et la tint longtemps serrée sur son cœur en silence. Christian n'était pas le moins ému de cette scène; maître Sébaldus le vit immobile et pâle à l'angle de la fenêtre.

« Hé! garçon, fit-il, approche donc un peu... Tu ne m'as pas abandonné... tu es venu tous les jours savoir de mes nouvelles... Sois tranquille... sois tranquille... Sébaldus Dick n'est pas ingrat. J'ai quelque chose pour toi qui te fera plaisir. »

Il regarda Fridoline encore penchée sur son épaule, et Christian se prit à trembler si fort,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Fièvre latente ! pouls irrégulier ! soubresauts des tendons ! symptômes gastriques !... » (Page 53)

que, durant quelques secondes, il ne put répondre un mot ; enfin il dit :

« Vous savez, maître Sébaldus, que je vous aime, et toute votre famille, depuis longtemps.

—Oui, oui, je sais ; nous recauserons de ça plus tard. »

Et, s'adressant de nouveau à la mère Rasimus :

« Trievel, s'écria-t-il en riant, il ne faut pas croire que je paye les gens avec de belles paroles : tu sauras que ta place est marquée à ma table tous les jours, tant que nous durerons l'un et l'autre, avec la grâce de Dieu, afin que tu n'aies plus à t'inquiéter de rien, que de prendre ta fourchette et ton verre. Et si, par malheur, je mourais avant toi, eh bien, Grédel et Fridoline seront là pour se rappeler ma promesse.

—Ça, fit la vieille toute joyeuse, ce n'est pas de refus, maître Sébaldus, au contraire, je ne dirais pas ce que je pense, si j'avais la délicatesse de refuser.

—Oui, mais ce n'est pas tout, Trievel, il faut que je te fasse un présent, en échange de cette belle gourde, que je garde comme souvenir ; je me suis fourré ça dans la tête depuis hier soir. Tu vas me demander quelque chose, n'importe quoi. Voyons, forme un vœu. Si tu me demandais ma vigne de Kilian ou mon moulin de la Fromuhle, je serais capable de te les donner, car tu es une brave femme, et pas sotte comme on en voit tant. »

La vieille Rasimus, à ces mots, devint grave ;

Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il prit la gourde d'une main tremblante et se mit à boire. (Page 60.)

de petites plaques rouges se formèrent à droite et à gauche de son grand nez, sur ses joues et ses tempes; jamais elle ne s'était trouvée en aussi belle passe. Cependant cette émotion disparut vite; et, tirant de sa poche profonde sa grande tabatière de carton noir, elle ferma l'œil gauche, aspira une prise lentement, regarda tout autour d'elle les gens qui l'observaient, se disant tout bas : « Voilà Trievel devenue riche d'un seul coup. C'est maintenant le plus beau parti de Bergzabern après mademoiselle Fridoline. » Elle regarda, dis-je, toutes ces bouches béantes, puis elle finit par répondre :

« Puisqu'il faut que je fasse un vœu... eh bien, nous verrons ça plus tard... Je n'ai pas l'habitude de faire des vœux, il pourrait m'arriver comme à la femme des trois boudins et des trois vœux. Elle souhaita d'abord un boudin, et elle l'eut; ensuite, étant en colère, elle le souhaita au nez de son mari; ensuite il lui fallut son dernier vœu pour l'ôter de là. Moi, je vais réfléchir. Si je pouvais me souhaiter trente ans de moins, avec un joli garçon pour mari, ce serait bientôt fait; mais, à mon âge, il faut que je réfléchisse.

—Allons, réfléchis, s'écria Sébaldus en riant. Et maintenant, Christian, tu vas aller chez le watchmann Purrhus, et tu lui diras de trompetter et de publier par toute la ville, au coin de toutes les rues, que Frantz Christian Sébaldus Dick se porte bien, et qu'il invite tous ses amis et connaissances, pour dimanche en huit, à une grande noce, à cette fin de célébrer son

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rétablissement et de rendre grâce au Seigneur. Tu lui recommanderas de s'arrêter sous les fenêtres d'Eselskopf, et de trompetter jusqu'à ce qu'il arrive, et qu'il entende que toutes ses gueuseries n'ont servi à rien... que je me moque de lui, et que je vais boire du vin, du vieux vin... tout ce qu'il y a de mieux en fait de *Rudesheim* afin de rattraper le temps perdu. Va, Christian, et reviens vite, car Grédel ne peut pas manquer de nous préparer une bonne friture, pour célébrer mon rétablissement; il me semble déjà entendre le beurre dans la poêle. Ha! ha! ha!

—Sébaldus, dit Grédel d'un ton de reproche, prends garde; il ne faut pas recommencer tout d'un coup.

—Ne crains rien, femme, je sais ce qu'il me faut pour me conserver. Je n'ai plus envie de boire de l'eau, et puis la mère Rasimus sera là pour m'avertir. Allons, déguerpissez, que je me lève; — vive la joie! »

Tout le monde alors sortit, causant de ces événements merveilleux, de la générosité de maître Sébaldus, et du bonheur de Trievel, qui se trouvait tout à coup élevée au pinacle de la gloire, n'ayant qu'un vœu à faire pour être riche. On ne se lassait point d'admirer ces choses, et la nouvelle s'en répandit aussitôt dans la cour des Trabans.

VII

Trievel Rasimus habitait une petite cassine, à cinquante pas sur la gauche du *Jambon de Mayence*. Cette cassine était recouverte de vieilles planches moisies, de quelques tuiles disjointes et d'un morceau de tôle en forme de cheneau, où passait la pluie comme dans une écumoire; elle avait deux lucarnes à fleur de terre, garnies d'un vitrail de plomb nacré par la lune.

Contre les murs décrépits, la vieille ravaudeuse suspendait aux beaux jours toutes ses guenilles : ses vieux casaquins, ses jupons rapiécés, ses chapeaux, ses bas et ses savates.

Elle accrochait aussi aux jambages vermoulus de sa porte, dans une petite cage d'osier, son merle Jacob, un oiseau superbe au large bec jaune, aux yeux luisants comme des perles d'agate, et qui chantait l'air « J'ai du bon tabac » jusqu'à la première reprise. Ces cinq ou six notes, sans cesse répétées d'une voix sonore, éveillaient tous les échos de la cour et formaient une sorte d'harmonie avec le tic-tac du marteau de Toubac, le sifflement de la roue du gagne-petit Paulus, le chant nasillard du vannier Karl Bentz, qui tressait ses corbeilles, et les mille bruits, les mille rumeurs de l'antique cloaque.

Jacob était en quelque sorte le chef d'orchestre des grillons, des bourdons, des savetiers, des vanniers, des rémouleurs, des marchands d'amadou, des vieilles commères bavardes, et des enfants criards de tout le voisinage. C'était le dieu familier de l'endroit, la première voix du printemps, le dernier soupir de l'automne. Quand Jacob ne chantait plus, tout se taisait; la neige encombrait les petites lucarnes, il y avait de la boue dehors, on grelottait au coin du feu. Quand il se remettait à siffler « J'ai du bon tabac, » il suffisait d'ouvrir sa porte pour voir le soleil, le beau soleil trébucher du haut des toits dans la cour fangeuse, et vous dire en riant : « Me voilà de retour! Regardez là-haut, les violettes fleurissent, les dernières neiges fondent sous les haies du Bocksberg. »

Aussi la vieille Rasimus aimait son merle plus qu'il n'est possible de le dire; elle le nourrissait de fromage blanc et nettoyait sa cage tous les matins.

Du reste, rien de simple comme l'intérieur de la cassine : le grabat au fond, à droite le bahut; au-dessus du bahut, une petite Vierge habillée de soie toute passée, et couronnée de macaroni jaune; à gauche, le merle rêveur dans sa cage; les lapins qui grignotent dans l'ombre ou se promènent, la queue en trompette, sous le lit; enfin les guenilles suspendues à des clous.

C'est là-dedans que vivait Trievel, depuis trente-cinq ou quarante ans. Elle n'aurait pas changé sa baraque pour un empire, et je crois qu'elle n'avait pas tout à fait tort, car ce qui fait valoir les choses, ce sont les souvenirs qui s'y rattachent. Or, la baraque de Trievel lui rappelait de fort jolis moments; elle n'avait pas toujours eu le nez rouge, l'excellente femme, et le merle n'avait pas toujours chanté seul à la maison. Pauvre Trievel, rien que de se courber sous la petite porte, tous les airs de sa jeunesse lui revenaient comme un songe, et, sans le vouloir, elle en fredonnait des bribes, tantôt mélancoliques, mais le plus souvent joyeuses, surtout quand elle sortait de la taverne.

On pense bien que ce jour-là Trievel n'était pas triste, bien au contraire; elle riait et se dandinait en traversant la cour, et quelques finauds du voisinage, feignant de ne pas savoir la nouvelle, lui disaient en passant :

« Hé! mère Rasimus, comment ça va-t-il ce matin? Vous ne prenez pas une prise? »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ils lui tendaient leur tabatière par la fenêtre, pensant se bien mettre avec elle ; mais Trievel, clignant de l'œil, répondait :

« Merci, Fritz ! merci, Yokel !... ce sera pour une autre fois ; vous êtes bien honnête... bien honnête... Hé ! hé ! hé ! on m'attend à déjeuner ; il faut que je m'habille. »

Et, tout en descendant les marches concassées de sa vieille cassine : « Dieu du ciel ! que l'on a d'amis, se disait-elle, quand on n'en a plus besoin ! »

Les lapins, effarouchés, disparurent alors dans leur cabane, le merle se prit à chanter. Elle, toute préoccupée, sans faire attention à ces choses, se mit à choisir, dans ses plus belles nippes, ce qu'il y avait de mieux : un grand bonnet de tulle à rubans larges comme la main, une robe orange à grands ramages verts, des bas bleus, un châle traînant rouge et noir, et une paire de souliers presque neufs.

« Maintenant, Trievel, pensait-elle tout haut, tu n'as plus rien à ménager ; il faut te mettre comme la bourgmestre. Dieu merci ! tu vaux bien Catherina Omacht, sans te flatter. Il faut te soigner, Trievel, pour faire honneur à la table de maître Sébaldus ; il faudra t'arracher les moustaches avec des pincettes, comme mademoiselle Kœnig, la fille du bedeau ; ça ne convient pas aux demoiselles à marier d'avoir des moustaches. »

Elle déposa ses effets sur le vieux bahut, puis, tout en s'habillant, songeant à ce qu'elle venait de penser :

« Hé ! hé ! hé ! de quoi t'inquiètes-tu, Trievel ? fit-elle en riant ; est-ce que tu veux devenir folle à ton âge ? grâce au ciel, le temps des folies est passé. »

Et la pauvre vieille exhala un soupir.

En ce moment deux coups retentirent à la porte.

« Hé ! cria-t-elle, n'entrez pas, je mets ma robe.

—C'est moi, Trievel ; c'est Toubac, dit le chaudronnier.

—Attendez, attendez une minute, je vais avoir fini. »

Et tout bas, elle se dit à elle-même :

« Ah ! le gueux, il vient me faire sa déclaration, maintenant. Ah ! nous allons voir, nous allons entendre. »

Et ayant passé sa jupe :

« Vous pouvez entrer, Toubac ; entrez ! »

Toubac, tout affairé, ses yeux gris un peu troubles, les pommettes de ses joues enluminées et les narines dilatées, entra gravement, comme un caniche qui fait le beau. Il avait son feutre des dimanches, une chemise blanche, dont le col lui coupait les oreilles en ligne droite à la hauteur des tempes, sa belle veste brune à boutons de cuivre luisants, et son pantalon de toile bleue, qu'il ne mettait que les jours de fête, pour aller à l'église.

« Bonjour, Trievel, dit-il en adoucissant sa voix, d'habitude un peu voilée par le kirschwasser et la pipe, bonjour, Trievel. Seigneur Dieu, que vous êtes belle ! rien que de vous voir, ça m'éblouit ; vous rajeunissez tous les jours, Trievel, vous êtes comme un buisson d'églantines : quand il n'y en a plus le soir, il en repousse le matin.

—Hé ! hé ! hé ! fit la vieille. Est-ce bien possible, Toubac ? vous ne pensez pas ce que vous dites !

—Trievel, comment pouvez-vous croire qu'à mon âge...

—Toubac, vous êtes un enjôleur.

—Moi, Trievel ? Oh ! si j'en étais capable...

—Oui, vous avez beau faire, Toubac ; avec vos belles paroles...

—Mais... mais... Trievel... quand je vous dis là... parole d'honneur... c'est la pure vérité : votre beauté me tire les yeux de la tête. Voilà vingt-cinq ans que je vous regarde, et de jour en jour vous embellissez, vous rajeunissez.

—Tiens... tiens... tiens... c'est drôle... vous trouvez que je rajeunis ?

—Oui... je vous aurais déjà cent fois demandée en mariage, mais j'avais peur d'être refusé ; ça m'aurait donné le coup de la mort.

—Pas possible, Toubac ?

—Ça, c'est sûr ; j'en aurais dépéri. Que voulez-vous ? je suis craintif comme un enfant ; à moins d'avoir bu un coup de trop, je n'ose pas dire ce que j'ai sur le cœur. Comme à la grande fête, il y a quinze jours ; vous vous en rappelez, Trievel ?

—Oui ; mais vous ne m'avez plus reparlé de cela depuis.

—Justement, je n'ai pas osé ! Mais je suis amoureux de plus en plus ; tenez, Trievel, regardez, j'en tremble. »

La vieille alors avait le dos tourné, elle mettait son bonnet en face du petit miroir et riait tout bas. Toubac entendit qu'elle riait, et lui dit :

« Vous riez, Trievel, c'est pourtant comme ça ; vous faites mon malheur, je rêve de vous nuit et jour.

—Je ris, Toubac, parce que tout le monde m'adore depuis ce matin ; les uns m'offrent des prises de tabac, les autres disent que je suis comme un buisson de fleurs et que je rajeunis ; tout cela me fait plaisir. Je veux bien croire, Toubac, que vous m'aimez ; je ne suis pas déjà trop Rasimus pour qu'on ne puisse pas m'aimer ; il y en a qui ont plus de pattes de mouches

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

au bout du nez que moi, et qu'on adore tout de même. Et puis, vous m'avez déjà raconté ça dans le temps, deux ou trois fois, ce qui montre que vous êtes un homme d'esprit... Mais... mais... là... franchement, Toubac, pour venir me demander en mariage aujourd'hui, plutôt que la semaine dernière, et sans avoir bu un coup de trop, comme vous dites, il doit y avoir autre chose. »

Et, se retournant, elle se prit à rire :

« Voyons... est-ce vrai? »

Toubac fit un geste pour nier.

« Vous n'avez pas entendu dire que maître Sébaldus veut que je fasse un souhait, que je lui demande quelque chose? »

Le chaudronnier ne savait plus sur quel pied danser.

« J'ai bien entenu causer de cela, fit-il en se grattant l'oreille; mais je ne croirai jamais que maître Sébaldus...

—Eh bien! voilà justement ce qui vous trompe, » interrompit la vieille, en minaudant un sourire, et se balançant la tête d'un air gracieux.

Elle fit ainsi le tour de la chambre, se dandinant, tirant son châle et se regardant pardessus l'épaule, pour voir si la robe balayait le plancher convenablement.

« Voilà ce qui vous trompe, monsieur Toubac, il a dit ça; je n'ai qu'à souhaiter quelque chose : une maison, une vigne, une grosse somme, il me la donnera!

—Est-ce possible? fit le chaudronnier d'un air naïf. Et qu'est-ce que vous allez souhaiter, Trievel? qu'est-ce que vous allez demander? »

Alors la vieille, s'arrêtant, reprit son air bonasse habituel, et puisant une prise dans sa tabatière, elle l'aspira lentement avec un bruit de trompette, et sans y mettre de coquetterie; puis, d'un ton rêveur, elle répondit :

« Quant à cela, il faudra voir. Vous comprenez, ça mérite qu'on y pense. Je me déciderai le jour de la grande fête, et, selon que je voudrai me marier à un bourgmestre, un conseiller ou un chaudronnier, je demanderai autre chose. Il faut que je choisisse d'abord un homme, et, Dieu merci! il ne m'en manquera pas maintenant; ensuite je choisirai la dot. Mais, pour le quart d'heure, je ne vous réponds ni oui ni non, Toubac. Puisque vous me trouvez belle femme, moi, je vous trouve aussi bel homme; mais si d'autres viennent se mettre sur les rangs, alors je regarderai, j'aurai les moyens de faire la difficile : je choisirai selon mon goût.

—Trievel! s'écria le chaudronnier en faisant mine de s'arracher les cheveux, si vous en choisissez un autre que moi, je me pends à votre porte.

—Bah! Toubac, allons déjeuner, dit la vieille; tenez, venez avec moi, ça vaudra mieux que de vous désespérer, donnez-moi le bras et en route. »

Toubac s'empressa de lui donner le bras, et ils sortirent ensemble gravement. Tout le monde était anx fenêtres dans la cour et disait :

« Toubac a séduit Trievel. Faut-il qu'elle soit encore bête, pour croire que c'est pour ses beaux yeux qu'il est venu! Regardez comme elle se redresse, comme elle se donne des airs. Hé! hé! hé! »

La vieille, entendant ces choses, fermait à moitié les yeux et se pinçait les lèvres, pour faire encore mieux enrager ces gens; et c'est ainsi qu'ils arrivèrent à la porte du *Jambon de Mayence*. A peine maître Sébaldus, assis derrière la table, les eut-il aperçus, qu'il se mit à frapper des mains au-dessus de sa tête, en s'écriant :

« Trievel!... Trievel!... à la bonne heure!... Ha! ha! ha! tu me feras toujours du bon sang!... Viens ici, voici ta place, et toi, Toubac, voici la tienne. »

Et comme Trievel, sans rire, saluait et faisait la révérence d'un air de grande dame, le gros tavernier, tout réjoui, se prit à rire de si bon cœur, que les échos de la vieille taverne, depuis longtemps assoupis, se réveillèrent à leur tour, et lui répondirent jusqu'au fond de la cuisine.

VIII

Ce jour-là fut une véritable fête pour les bons vivants de la cour des Trabans et de tout Bergzabern. On entendait au loin retentir le tambour du watchmann Purrhus et sa voix perçante crier :

« Faisons savoir que, par la grâce de Dieu et l'intercession de la sainte Vierge, maître Frantz Christian Sébaldus Dick s'est heureusement rétabli de son accident; qu'il se porte bien, et qu'il invite tous ses amis et connaissances à venir de dimanche en huit, après la grand'messe, célébrer les louanges du Seigneur le verre à la main. Il y aura banquet dans la cour de la vieille synagogue, musique des trois orchestes, jeu de quilles, jeu de bague, jeu de tonneau, etc., etc. »

Le dieu Soleil semblait lui-même prendre part à la jubilation universelle, jamais il n'a-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vait été plus beau, plus splendide. On voyait, par les hautes fenêtres de la taverne, l'automne pourpre s'étaler sur la côte, les vignes, à perte de vue, chargées de raisin, et la forêt de chênes du Schlosswald au-dessus, dont le feuillage vert commençait à brunir.

Dans la cour tout bruissait, tout s'agitait, tout bourdonnait à la chaleur un peu humide, concentrée entre les hautes bâtisses sombres. Le coq roux d'Anna Schmidt battait de l'aile et grasseyait au milieu de ses poules; le merle de la vieille Rasimus chantait comme un coucou, ses quatre notes, toujours les mêmes. Des milliards de petites mouches dorées voltigeaient dans la lumière rouge tombant du haut des toits. Et dans le fond de la taverne obscure, autour de la grande table du milieu, maître Sébaldus, la vieille Rasimus, Christian, Fridoline, Toubac, Grédel et vingt autres, la face épanouie, buvaient, mangeaient, se donnaient du bon temps, et serraient la main de ceux qui, par trois, quatre, six, accouraient sans cesse de la voûte des Trabans, agitant leurs feutres, et s'écriant :

« Hé! salut, salut, maître Sébaldus! quel bonheur de vous revoir en bonne santé!—Ah! diable, vous nous avez fait peur; ce gueux d'Eselskopf vous avait mis bien bas. Enfin, vous voilà revenu, grâce au ciel!—Savez-vous, maître Sébaldus, qu'il fallait être taillé comme vous pour en réchapper?

—Je crois ma foi bien! s'écriait le brave homme, cinquante autres y auraient laissé leur peau. Il m'a fallu vivre quinze jours de ma propre graisse, heureusement il y avait de quoi. Mais gare à Eselskopf, si je le rencontre, gare! »

Il levait le poing avec expression, et tout le monde approuvait sa colère. Mais le brave homme, enveloppé de son ancien habit marron comme d'une robe de chambre, en voyant les larges manches s'aplatir sur ses bras et le collet descendre le long de ses reins, comme la capuche du père Johannes, semblait fort triste.

« On en mettrait quatre comme moi là-dedans, disait-il; mais un peu de patience, Grédel, un peu de patience! Je me charge de le remplir tout seul; avant quinze jours ou trois semaines, je veux qu'il n'y ait plus un seul pli. Christian, verse donc, ma coupe est vide! Trievel, passe-moi les boudins. Dieu de Dieu! quel bonheur de se sentir là, le ventre à table, et de ne plus voir cette longue figure jaune d'Eselskopf, qui vous crie à chaque bouchée : « Halte! halte! c'est trop, prenez garde! vous mangez trop d'épinards!... Est-ce qu'un pareil gueux ne mériterait pas d'être pendu? J'ai toujours dit qu'il n'y a pas de justice sur la terre; sans cela, cet Eselskopf serait depuis longtemps à gigotter au bras de la potence, sur le Galgenberg! »

Toute la journée se passa dans ces occupations agréables. Vers six heures du soir, le vieux Rosselkasten, à la tête de l'orchestre des *Trois-Harengs*, vint jouer une sérénade à la porte du *Jambon de Mayence*. Il y avait trois clarinettes, deux trombones, un fifre et Rosselkasten, qui tenait la contre-basse. Ils jouèrent la grande symphonie : « Soleil, lève-toi, voici ton fils qui te contemple! » Maître Sébaldus, dans un doux recueillement, écoutait, de grosses larmes coulaient sur ses joues, et il s'écria :

« Seigneur Dieu! quand on pense pourtant que j'aurais pu mourir! »

Et à ces paroles touchantes, toute l'assistance frémit; Grédel pâlit, et Fridoline vint se jeter dans les bras du brave homme, qui sanglotait comme un enfant.

On fit alors entrer Rosselkasten et tout l'orchestre, pour boire un coup au rétablissement du digne maître de taverne.

Cependant il fallut partir plus tôt que d'habitude, car maître Sébaldus, un peu fatigué, se retira de bonne heure. Grédel, la mère Rasimus, Fridoline et Christian, après tant de veilles et d'inquiétudes, éprouvaient aussi le besoin de repos.

Ce qui réjouit le plus ces braves gens, c'est qu'à la nuit tombante, Purrhus, après avoir fait sa tournée en ville, vint dire qu'Eselskopf s'était embarqué dans la patache de Baptiste Kromer, sous prétexte d'aller visiter sa tante à Creuznach. Tout le monde comprit qu'il se sauvait, pour cacher la honte de sa défaite.

Maître Sébaldus vida sa coupe en l'honneur de ce nouveau triomphe; après quoi, les jambes un peu vacillantes, soutenu d'un côté par Christian, et de l'autre par Toubac, il remonta dans sa chambre. En même temps, ses amis évacuèrent la salle, et longtemps on les entendit aux environs, causer entre eux de ces choses extraordinaires, du bonheur singulier de maître Sébaldus Dick qui, dans toutes les circonstances orageuses de sa vie, avait toujours été protégé par les puissances invisibles.

On parla beaucoup aussi de la chance surprenante de Trievel Rasimus, des tendres regards que la petite Fridoline reposait sur Christian, et d'une foule d'autres choses semblables. La nuit était si belle, si parsemée d'étoiles, si calme et si douce, qu'on ne pouvait se décider à rentrer.

Enfin toutes ces conversations, tous ces chuchotements se turent. Vers onze heures, tout

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dormait à Bergzabern, en attendant la fête promise et les événements de l'avenir, que personne ne peut prévoir.

IX

L'Ecclésiaste a dit dans sa sagesse que tout est vanité sur la terre; que l'amour, la richesse, la santé, l'ambition satisfaite, l'humiliation de nos ennemis et notre propre glorification ne font point le bonheur; que jamais nous ne sommes contents de nous-mêmes ni des autres, et que les choses vont ainsi de jour en jour, de mois en mois, d'année en année, jusqu'à ce qu'enfin, maigres, jaunes, chauves, cassés, perclus, tremblants, l'œil terne, l'oreille sourde, la mâchoire dégarnie, le nez et le menton en carnaval, nous finissions par nous écrier d'une voix chevrotante : « *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas!* »

Hélas! le roi, le prophète, le philosophe, le vieux rabbiniste, quel qu'il soit, qui jadis (il y a deux ou trois mille ans), écrivait ces choses, celui-là connaissait les hommes et la vie humaine; il avait vu, palpé, senti, goûté, observé, raisonné : il avait raison, mille fois raison; mais ces vérités ne sont pas consolantes, et, sauf meilleur avis, il aurait mieux fait de se taire que de nous mettre la mort dans l'âme.

Toujours est-il que le vieux rabbin avait raison. Que manquait-il alors à maître Sébaldus pour être parfaitement heureux? N'avait-il pas recouvré sa bonne santé, son bon appétit et sa bonne mine? N'était-il pas délivré d'Eselskopf? Ne voyait-il pas autour de lui Grédel, Fridoline, Christian, Trievel Rasimus et les gens qu'il aimait le plus au monde? Le temps des vendanges n'approchait-il pas? et le jour, le grand jour du festin, fixé par lui-même pour célébrer son heureuse convalescence, n'était-ce pas le deuxième dimanche suivant?

Sans doute, tout aurait dû le satisfaire, et pourtant Trievel Rasimus, dès le lendemain, avait remarqué qu'il n'était plus le même homme; qu'il ne buvait plus avec autant de recueillement; qu'il ne riait plus d'aussi bon cœur, et qu'à tous les instants de la journée, ses gros yeux se tournaient vers la porte, comme s'il y eût cherché quelque chose.

C'était surtout le matin que la vieille ravaudeuse, en mettant le nez à sa lucarne, remarquait en lui cette inquiétude étrange. Dès la pointe du jour, il descendait de sa chambre, ouvrait la taverne, et, les mains croisées sur le dos, l'épaule appuyée au mur, il regardait vers la porte des Trabans. On voyait l'ennui se peindre sur sa bonne figure; il entrait, sortait, regardait encore; puis, tout abattu, tout mélancolique, il s'asseyait devant son déjeuner, l'œil vague, l'air distrait. Souvent sa fourchette lui tombait des mains, son verre restait à mi-chemin de ses lèvres, il le déposait avant d'avoir bu. L'arrivée de Fridoline même ne pouvait le faire sourire.

« Assieds-toi là, mon enfant, disait-il, causons. »

Mais Fridoline ni lui ne trouvaient rien à dire.

« Ah! s'écriait-il parfois, le bon temps est passé, il ne reviendra plus! »

Presque toujours alors la mère Rasimus, qui s'était dépêchée de mettre sa jupe et d'accourir, entrait en disant :

« Bonjour, monsieur Dick. Eh bien, l'appétit marche-t-il ce matin?

—Tiens, assieds-toi, Trievel, répondait le brave homme, mange, bois; ces andouilles sont excellentes, mais je n'ai plus faim, j'ai quelque chose de dérangé à l'intérieur. »

Et, appuyant le doigt sur son cœur :

« Là... là! faisait-il d'un accent ému, il y a quelque chose de dérangé, je le sens bien, ça me serre, ça ne va plus. »

Alors, il se mettait à crier contre le père Johannes :

« Le gueux! c'est lui qui m'a tué... il m'a porté un coup qui me fait dépérir... Ah! le brigand, moi qui l'aimais tant! moi qui lui aurais tout donné, tout, la moitié de mon bien; moi qui le regardais comme mon propre frère! »

Et sa voix devenait de plus en plus sourde; il pâlissait :

« Je vois bien, disait-il, que c'est fini pour moi. »

Et il se levait; il se mettait à marcher, la tête basse, les yeux pleins de larmes, en criant :

« C'est toujours ceux qu'on aime le plus qui nous font aussi le plus souffrir. On ne devrait jamais aimer personne... Je n'ai pas pu faire autrement; ce gueux-là, quand je le voyais, mon cœur riait; j'aurais dû le jeter à la porte. Oui, mais que voulez-vous? c'était écrit. »

En de telles circonstances, la mère Rasimus ne disait rien; elle laissait sa colère suivre son cours, et cela durait quelquefois une demi-heure. Puis il venait se rasseoir et buvait en silence.

Quelquefois Toubac, ou tout autre, arrivant sur l'entrefaite, voulait ajouter quelque chose aux imprécations du brave homme contre le capucin, mais il les interrompait tout de suite en s'écriant :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« De quoi vous mêlez-vous? C'est moi qui dois me plaindre. Est-ce que j'ai besoin de vous pour dire que c'est un gueux, un mendiant, un bandit? Est-ce que je ne peux pas le dire moi-même? Est-ce moi, oui ou non, qu'il a lâchement attaqué par derrière? Qu'on ne me parle plus de lui, il ne mérite pas qu'on en parle. Qu'est-ce qu'on vient donc toujours m'ennuyer avec cet homme-là? Je ne le connais plus... c'est comme s'il n'avait jamais existé! »

Presque tous les jours il arrivait que des bûcherons ou des charbonniers entraient en passant au *Jambon de Mayence*, prendre leur chope de vin. Maître Sébaldus, connaissant tous les gens du pays, allait aussitôt s'appuyer les deux mains sur leur table, et sans s'asseoir, causant des récoltes, du prix des bois, de ceci, de cela :

« Et le bandit... le capucin? finissait-il par dire.

—Ah! maître Sébaldus, répondaient ces gens, il n'est pas à la noce tous les jours comme autrefois; maintenant ses andouilles sont des pommes de terre cuites sous la cendre, et son *Pleiszeller*, c'est l'eau de la fontaine.

—Est-ce qu'il est bien maigre? demandait-il.

—S'il est maigre? il n'a plus que la peau et les os.

—Pourquoi ne fait-il pas des quêtes avec son âne *Polak?*

—Ah! monsieur Dick, le monde n'est plus aussi charitable que dans le temps. Les capucins n'ont plus la ressource de visiter les cheminées du village; le père Johannes a beau chanter des *oremus* du matin au soir, le corbeau d'Élie ne lui apporte pas de boudins; il dépérit, il décline.

—Ah! bon! bon! faisait le brave homme, je suis content. Ah! c'est comme cela; le gueux n'aurait pas le cœur de venir me voir et de me dire : « Maître Sébaldus, c'est le vin blanc qui « m'a fait pécher contre vous. » Ce ne serait pourtant pas bien difficile d'inventer ça, et je ferais semblant de le croire; mais il aime mieux dépérir, par orgueil; il veut que j'aille lui dire : « Père Johannes, venez donc manger « mes boudins, mes andouilles, boire mon « Pleiszeller! » Oui, oui, j'irai lui dire ça; qu'il attende! »

Et il ajoutait :

« Quel bonheur d'être débarrassé d'un pareil gueux, quel bonheur! Je peux dire hardiment que le jour où j'ai reçu ses coups de bâton est le plus beau jour de ma vie; au moins me voilà débarrassé pour toujours de cette peste. »

Ainsi le digne maître de taverne était heureux de tout ce qu'il voyait, de tout ce qu'il entendait, et pourtant sa tristesse semblait grandir à mesure que s'avançait le jour de la fête.

Vers le milieu de la semaine, il fallut songer aux apprêts du festin, à l'ordonnance des tables, à l'élévation des estrades pour la musique, à la décoration de la cour.

On voyait maître Sébaldus se promener, le mètre en main, avec le menuisier Furst et le charpentier Ulrich, prendre des mesures et discuter les dispositions générales lui-même, chose qu'il n'avait jamais faite; et dès lors on put prévoir que cette solennité serait plus grande, plus imposante que toutes celles du même genre qui l'avaient précédée.

Lui-même descendit dans ses caves immenses et les parcourut d'un bout à l'autre, accompagné du tonnelier Schweyer et de ses garçons, indiquant les tonneaux qu'il faudrait mettre en perce pour le premier, le deuxième et le troisième service, et choisissant les vins en bouteille qui devaient paraître au dessert. Lui-même aussi s'occupa des commandes de comestibles; il écrivit à tous ses correspondants de Spire, de Mayence, de Francfort, et jusqu'à Cologne.

Contrairement à l'avis de Grédel, il voulut avoir de la marée, et comme sa femme avoua qu'elle ne connaissait pas la manière d'apprêter le poisson de mer, n'étant jamais sortie du pays, lui, ne voulant rien négliger, écrivit au célèbre cuisinier Hâfenkouker, de l'hôtel du *Rœimer*, à Francfort, de venir présider en personne à cette partie de la cuisine.

Toutes ces choses l'occupèrent beaucoup, et Fridoline, la mère Rasimus ainsi que Christian furent consultés. Christian eut particulièrement à veiller sur la décoration, qui devait être de différents feuillages : le chêne, le hêtre, le platane et le mélèze y furent employés.

Le grand monde de Bergzabern se relayait sous la voûte des Trabans, pour contempler ces préparatifs grandioses : ces guirlandes, qui s'élevaient en courbes immenses jusqu'à la cime des toits, ces murailles tapissées de mousse, cette profusion de feuilles et de fleurs recouvrant les pauvres échoppes d'alentour, au point qu'on ne découvrait plus que leurs petites vitres miroitantes.

Dès le jeudi de la deuxième semaine, les tables étaient dressées; elles formaient fer à cheval. Entre les deux branches se trouvait une autre table pour les amis intimes de Sébaldus, pour sa famille et les gens qu'il voulait honorer.

Ce jour-là, lorsqu'il s'agit de désigner la place de chacun, afin que tous les amis fussent

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Toubac, tout affairé, ses yeux gris un peu troubles. (Page 67.)

ensemble, le menuisier Furst, montrant le haut bout de la table du milieu, ayant dit :

« Maître Sébaldus, voici la place d'honneur, vous pourriez y mettre notre bourgmestre Omacht.

—Le bourgmestre? s'écria maître Sébaldus indigné, je me moque bien de votre bourgmestre, moi ! Un homme qui fait venir des coqs d'Amsterdam pour exterminer les nôtres. Qu'il s'en aille au diable, qu'il se mette où il voudra !

—Mais, dit Furst, alors à qui donner la place d'honneur? Vous ne pouvez pas être assis aux deux bouts à la fois, monsieur Dick, cela ne s'est jamais vu.

—Cette place restera vide, dit alors le gros homme d'une voix sourde, oui, elle restera vide; on ne mettra personne à cette place. »

Et s'animant :

« Celui qui devrait y être est un gueux, dit-il, un être rempli d'orgueil et de vanité, et qui n'aura pas seulement le cœur de se présenter, je vous en préviens; un être qui s'est rendu méprisable aux yeux de tout l'univers; sa place restera vide, et chacun dira : « Voyez, le capucin devrait être là, mais lui-même se reconnaît indigne de venir s'asseoir en face de celui qui l'a nourri, abreuvé, aimé comme un frère pendant vingt ans. » Voilà ce que je veux ! Et qu'on ne pense pas que je lui ôte sa place ; non, j'en suis incapable, ça n'entre pas dans mes idées. Car, si par hasard, il revenait, vous m'entendez, et s'il voyait sa place occupée par un autre, ça lui crèverait le cœur,

Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

On fit alors entrer Rosselkasten et tout l'orchestre, pour boire un coup. (Page 69.)

et la honte alors retomberait sur ma tête. »

Ainsi parla le digne maître de taverne, et quoique personne ne comprît rien à ses raisons, Furst lui répondit :

« Ah! c'est bien différent, bien différent; j'ignorais ces choses. »

Au dernier jour, arrivèrent les envois de tous les pays d'Allemagne; la grande salle était tellement encombrée de paniers, de bourriches, de colis, de caisses et de ballots, que cinq personnes avaient peine à mettre tout en ordre. La cuisine était en feu pour la prépation des *küchlen*, des *kougelhof* et autres pâtisseries, que Grédel préparait à l'avance.

Dans la cour s'entendaient des exclamations enthousiastes à l'arrivée de chaque nouvelle voiture. Mais ce qui surprit le plus la foule, ce fut l'arrivée des poissons de mer; jusqu'alors maître Sébaldus avait eu de l'inquiétude à ce sujet. Le célèbre Hâfenkouker était arrivé la veille, avec ses trois principaux marmitons en veste blanche et bonnet de coton; il avait fait aussitôt construire un fourneau de briques dans l'un des angles de la cour, la cuisine n'étant pas assez grande pour suffire à la préparation de tant de viandes succulentes, ni la porte assez large pour les servir.

La marée arriva donc dans l'après-midi du samedi, en telle abondance, que la voiture eut peine à passer sous la voûte des Trabans. Et quand, au milieu de la cour, entre les longues tables de sapin, on se mit à décharger ces poissons inconnus, — larges et plats comme des assiettes, gluants, blancs d'un côté, noirs ou

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

roses de l'autre, aux larges nageoires dentelées comme des ailes de chauve-souris, — ces soles, ces raies, ces merlans, ces turbots, tous ces êtres étranges dont on ne reconnaissait pas la tête de la queue, et qui avaient la bouche au milieu du ventre; des êtres absolument ignorés dans la montagne, et que maître Sébaldus lui-même ne connaissait que de nom, alors il est facile de concevoir la stupéfaction générale. On se tenait autour en cercle, on regardait, on contemplait, on discutait pour savoir s'ils nageaient debout, de côté ou à plat. On ne pouvait concevoir que le Seigneur eût créé des êtres aussi hideux, et chacun se promettait à part soi de ne jamais y mordre. Maître Sébaldus lui-même, se bouchant le nez, dit :

« Ça, c'est bon pour les sauvages, quand ils ont jeûné trois ou quatre jours, et qu'ils ne leur reste plus d'autre ressource que de se dévorer entre eux, ou de manger ces grands têtards. Je croyais que c'était autre chose, sans quoi je n'en aurais pas demandé. »

Cependant tout le monde fut satisfait de voir qu'il y avait parmi ces monstres vingt-quatre écrevisses de mer si magnifiques, que les plus belles du Hundsrück auraient paru petites à côté.

Hâfenkouker, lui, n'était pas de l'avis des assistants; ils trouvait les poissons de mer fort beaux, et les fit transporter dans sa baraque de planches, affirmant que maître Sébaldus lui-même reviendrait de ses préventions sur leur compte, lorsqu'il les verrait apprêter convenablement.

Ainsi les expéditions arrivaient de toutes parts, les tables étaient dressées, la cour décorée, les fourneaux en feu, et pourtant maître Sébaldus, au milieu de sa gloire, semblait triste; au lieu de rire et de se glorifier lui-même comme autrefois, il regardait ces choses d'un air d'indifférence. Dans la soirée de ce jour, en soupant, la mère Rasimus remarqua même que le digne homme avait les yeux pleins de larmes.

« Chers enfants, dit-il tout à coup, en s'adressant à Fridoline et à Christian, qui se souriaient tendrement après avoir suspendu leurs dernières guirlandes; chers enfants, vous ne sauriez croire combien je suis satisfait de vous; tous mes désirs, vous les avez accomplis; aussi ce n'est pas sans orgueil et sans attendrissement que je vous contemple. Oui, Frantz Christian Sébaldus Dick est le plus heureux des hommes, et demain sera un beau jour pour tout le monde; pour vous d'abord, mes enfants, pour Trievel Rasimus, qui formera son souhait, pour tous nos amis et nos parents, pour tous, excepté... »

Alors il ne finit pas sa pensée, et seulement au bout d'un instant il ajouta :

« Je voudrais pourtant bien que les pauvres, ceux qui n'ont que des pommes de terre à manger et de l'eau à boire, se réjouissent avec nous! »

Et d'une voix attendrie, il témoigna le désir que les débris du grand festin fussent distribués aux pauvres, avec une somme de cent gulden.

« Christian et Fridoline feront cela, dit-il, et le Seigneur étendra sur eux ses bénédictions. »

Il n'en dit pas davantage et monta dans sa chambre fort ému.

Trievel comprit que le brave homme désirait revoir son vieux compagnon Johannes; que cette privation gâtait tout son bonheur, et que l'idée de le savoir dans la misère, tandis que tout autour de lui respirait la joie et l'abondance, l'accablait.

Mais que faire à cela? L'orgueil du capucin n'était pas moins grand que celui du maître de taverne; Johannes tenait mordicus au Dieu de Jacob, Sébaldus se serait méprisé lui-même de renoncer au dieu Soleil. — Allez donc les décider à faire le premier pas l'un ou l'autre! C'était impossible. — Trievel rentra dans sa baraque, rêvant à ces choses.

IX

Or, dans cette nuit du samedi au dimanche, vers trois heures du matin, tout à coup les lucarnes de la cassine de Trievel Rasimus s'illuminèrent; la vieille se leva, passa ses jupes, puis, entr'ouvrant sa porte, elle se mit à regarder le ciel tout scintillant d'étoiles.

« La nuit est magnifique, se dit-elle, il va faire bon marcher à la fraîcheur. »

Alors elle finit de s'habiller.

Son merle Jacob, tout étonné d'être éveillé bien avant le jour, lui qui, depuis longtemps, avait pris l'habitude d'éveiller les autres, Jacob ne bougeait pas; du fond de sa cage, la tête inclinée, il suivait, de ses petits yeux luisants, la lumière allant et venant dans la chambre. Les lapins aussi se taisaient; seulement, le plus vieux, le grand-père de la nichée, un superbe lapin blanc à taches rousses, que la mère Rasimus appelait familièrement *Abraham*, à cause de ses grands favoris ébouriffés, de sa fécondité singulière et de son air vénérable, *Abraham*, sur le seuil de sa cabane, regardait tout émerveillé, relevant et abais-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sant tour à tour ses grandes oreilles, et se grattant le nez de sa patte, comme pour dire : « Que fait-elle là? Pourquoi court-elle de si grand matin? En voudrait-elle à mon cher petit *Isaac*, l'espoir et la consolation de ma vieillesse? »

Enfin Trievel, ayant mis ses gros souliers, prit son bâton et sortit sans se donner d'autre peine que de repousser la petite porte criarde et de tirer le verrou, puis elle se dirigea vers la voûte des Trabans et gagna la rue.

La rue des Trabans, au sortir de la cour, descend à gauche dans la ville basse, jusqu'à la petite porte des Halles et des Vieilles-Boucheries. Elle s'élève à droite vers la côte du Schlosswald, derrière laquelle se trouve l'ermitage de la sainte chapelle du Lupersberg. C'est cette dernière direction, plus rapprochée de la campagne, que prit Trievel Rasimus. Elle allait en trottinant, la tête penchée, sa longue robe de rayage bleu et rouge lui remontant au milieu du dos, la main sur son bâton, et les franges de son bonnet caressant ses joues couleur de brique. On l'eût prise, dans l'ombre des murs, où se découpaient les pâles rayons de la lune, pour une vieille bohémienne en maraude, d'autant plus qu'elle courait sans relâche.

Au bout d'un quart d'heure, elle avait atteint le sentier qui monte à travers les vignes jusqu'au sommet de la côte. La lune, en rase campagne, brillait comme un miroir, éclairant les petits murs de pierres sèches, les ceps noueux aux larges feuilles rouges, les broussailles et jusqu'aux plus petits cailloux du sentier : on y voyait mieux qu'en plein jour. Le temps était doux; au loin, une perdrix claquait du bec, on entendait frôler ses ailes et de petits cris amoureux lui répondre.

Trievel Rasimus s'arrêta deux secondes au pied de la vieille croix moussue où s'agenouillent les pèlerins de Marienthal; elle tira sa gourde de sa poche et but un bon coup; puis, saisissant le bas de sa jupe de la main gauche, elle se mit à grimper comme une chèvre, ne s'arrêtant que de loin en loin, sur les petits plateaux en terrasse, pour reprendre haleine.

Bientôt elle fut au-dessus de la cour des Trabans. La vieille ville, de cette hauteur, avec ses pignons aigus, ses toits immenses à quatre et cinq étages de lucarnes, ses flèches, ses gargouilles, ses rues étroites, enchevêtrées les unes dans les autres, ses hangars en auvent, ses tourelles découpant leurs ombres noires sur le pavé blanc comme neige; l'église Saint-Sylvestre, fouillée de mille sculptures en relief, avec ses trois portails sombres et ses mille statuettes de saints et de saintes, argentées par la lune sur le fond obscur des niches; la synagogue décrépite, la taverne et les échoppes innombrables dans la cour profonde des Trabans, où ne descendait pas la pâle lumière; tout cela présentait un coup d'œil étrange, mystérieux et grandiose. Tout dormait à Bergzabern; seulement, dans l'un des angles de la cour des Trabans, une vive lumière rouge annonçait que les fourneaux de Hâfenkouker étaient en pleine activité; Hâfenkouker lui-même et ses marmitons, en bonnet de coton, passaient parfois devant cette flamme comme des diablotins, et leurs grandes ombres tourbillonnaient alors tout autour des hautes murailles revêtues de feuillage.

« Hé! hé! hé! fit la vieille en riant, la bonne odeur monte jusqu'ici. Quelle fête, Dieu de Dieu, quelle fête nous allons avoir! »

Après cette réflexion, Trievel se reprit à grimper. Aux vignes succédèrent bientôt les broussailles, puis les bruyères; enfin, sur le coup de quatre heures, et comme déjà des centaines de coqs se saluaient d'une ferme à l'autre, et que les aboiements des caniches et des roquets de la ville s'élevaient à la cime des airs en rumeurs confuses, Trievel Rasimus atteignit le plateau aride, et vit en face d'elle, sur l'autre pente du Lupersberg, le clocher de la petite chapelle de Saint-Jean et la large toiture de chaume de l'ermitage se découper en vignette dans les brumes matinales. Pas un bruit ne s'entendait de ce côté, pas un murmure. Comme la lune s'inclinait vers Pirmesens, l'ombre du plateau couvrait toute cette pente de la montagne. Un éclair intérieur illuminait parfois les deux lucarnes de la hutte, puis tout redevenait sombre.

« Allons, nous y voilà, » se dit Trievel en aspirant une large prise de tabac; puis elle poursuivit son chemin. Deux minutes après, elle arrivait près de la masure; et, le cou tendu, se penchait dans l'une des lucarnes pour voir à l'intérieur.

D'abord elle ne vit rien, tant il y faisait sombre; mais bientôt elle distingua quelques poutres en l'air, à travers lesquelles pendaient des milliers de brindilles de paille, de foin et d'herbages, comme d'une grande hotte; ensuite, une grande caisse pleine de feuilles sèches, et un sac pour oreiller; puis à gauche, une ouverture dans la muraille, un trou noir, au fond duquel s'agitait quelque chose. Trievel crut d'abord que c'était le capucin, qui se couchait dans ce trou par esprit de pénitence; mais en regardant mieux, elle reconnut que c'était l'âne *Polak*, dont les grandes oreilles et la tête mélancolique se dessinaient parfois au-dessus de la crèche, et presque aussitôt elle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vit le père Johannes assis à terre, les jambes écartées devant la pierre de l'âtre ; il retournait des pommes de terre sous la cendre, et, comme le feu se prit à briller, toutes les brindilles du plafond, les barreaux de la crèche, la tête ébouriffée de l'âne, son bât et son licou suspendus au mur, le vieux crucifix de chêne et le petit bénitier de faïence au-dessus de la caisse, le pot à eau dans un coin et la grande trique de cormier dans un autre ; toutes ces choses confuses, entassées, hérissées, se prirent à danser avec leurs ombres autour des murailles de terre glaise : c'était vraiment étrange.

Le père Johannes, le coude sur le genou, la joue sur le poing, ressemblait alors au bouc *Hazazel*, qui porte les péchés du genre humain; il était devenu jaune, sec et maigre comme un vieux buis; ses sourcils joints en V à la racine du nez semblaient s'être rapprochés davantage, et ses yeux regardaient les pommes de terre en louchant. Trievel, connaissant le caractère ombrageux du capucin, après avoir vu ces choses, se retira tout doucement dans les bruyères, puis elle fit du bruit en approchant de la porte, pour avoir l'air d'arriver.

« Hé ! c'est moi, père Johannes ! Êtes-vous là? Ouvrez ! c'est Trievel Rasimus ! » cria-t-elle d'un accent joyeux.

Quelques instants après, la porte s'ouvrit et le capucin, qui s'était fait une mine moins désolée, lui dit en souriant :

« Hé ! c'est Trievel Rasimus ! d'où venez-vous donc de si bonne heure, Trievel?

—J'arrive de Hirschland, père Johannes ; je n'ai pas voulu passer si près de l'ermitage sans vous souhaiter le bonjour.

—Et vous avez bien fait, Trievel; entrez, entrez. »

Ils se courbèrent sous les bottes de paille du fenil et entrèrent, la figure épanouie.

« Asseyez-vous, Trievel, dit le capucin en présentant à la vieille le seul escabeau de la hutte, chauffez-vous, il fait assez frais ce matin. Ah ! vous arrivez de Hirschland?

—Mon Dieu, oui, je viens d'inviter mon cousin Frantz Piper, le clarinette, à la grande fête d'aujourd'hui, et j'ai quitté Hirschland de bon matin, pour arriver avant la chaleur. »

Les oreilles du père Johannes se dressèrent en entendant parler de fête, mais il ne dit rien.

« C'est très-bien, fit-il, c'est très-bien. »

Trievel s'était assise près de l'âtre et se fourrait les cheveux dans son bonnet; puis regardant autour d'elle :

« Mais vous n'êtes pas trop mal ici, père Johannes, dit-elle; en hiver surtout, avec votre âne, vous devez avoir bien chaud. Et puis, ce lit de feuilles... moi, j'aime les lits de feuilles, ça n'est pas aussi salissant que le linge, on n'a qu'à remuer un peu... Enfin, je vois que vous êtes tout à fait bien.

—Oui, oui, on pourrait être plus mal logé, » répondit le capucin d'un air rêveur.

Et, revenant à la charge :

« Ainsi, vous arrivez de Hirschland pour une fête. Il y a donc fête aujourd'hui, Trievel, en l'honneur de quel saint?

—Comment ! vous ne savez pas ça? dit la vieille d'un air naïf; vous ne savez pas que maître Sébaldus donne une fête, un banquet, un festin, mais quelque chose, là, quelque chose de tellement extraordinaire, qu'on en parle jusqu'à Landau, jusqu'à Neustadt, enfin partout? »

Le père Johannes, durant un instant, parut stupéfait.

« Ah bah ! fit-il ; comment ! il donne une fête pareille? »

Et le brave homme resta les yeux fixes, les narines tirées, comme s'il eût vu ce spectacle; puis, se réveillant :

« Maître Sébaldus est donc rétabli, demanda-t-il, tout à fait rétabli? Ah ! bon... bon... tant mieux, ça me fait plaisir ! Mais, quoique cela, je déplore, oui, je déplore qu'un homme d'âge, un homme d'expérience, à peine échappé des bras de la mort, songe à se replonger tout de suite dans un océan de jouissances sensuelles, à se gorger de nourriture succulente, à s'abreuver de vins délicieux; c'est déplorable, tout à fait déplorable. »

En parlant de nourriture succulente, de vins délicieux, de jouissances sensuelles, Johannes en avait la bouche pleine, son nez remuait, et une légère teinte pourpre colorait ses joues brunes. Trievel l'observait en clignant des yeux.

« Vous avez bien raison, dit-elle, ça fait frémir de penser à cela; mais que voulez-vous? le danger passé, on songe à autre chose. Figurez-vous, père Johannes, qu'on a fait venir de Mayence trois de ces pâtés d'anguilles, vous savez, de ces pâtés fondants, aux petites *knœpfe* et aux champignons blancs, de ces pâtés...

—Ne me parlez pas de ça, interrompit le capucin en se levant, ne me parlez pas de ça ! Dire que ce Sébaldus, au lieu de songer à son salut, après une crise terrible, ne s'inquiète que de se farcir la panse de choses délicates, c'est révoltant, c'est abominable. »

Mais, remarquant que la vieille l'épiait du coin de l'œil :

« Seigneur Dieu, fit-il d'un ton paterne en joignant les mains, je vous remercie de m'avoir

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

éclairé de votre divine lumière ; je vous remercie de m'avoir arrêté sur le bord de cet abîme sans fond du sensualisme, et de m'avoir appris que les choses humaines ne sont que la vanité des vanités. Il ne m'appartient pas, indigne que je suis, de critiquer la conduite de mon prochain, mais il m'est permis de verser des larmes sur ses égarements. »

Alors le vieux pêcheur se passa la main sur la figure en reniflant, et la mère Rasimus lui dit d'un ton de pitié bonasse :

« C'est beau, père Johannes, c'est beau ce que vous venez de dire là ; j'ai toujours pensé que vous finiriez par devenir un saint homme; même dans le temps, quand vous buviez la grand'coupe de *Gleiszeller* de l'an XI, vous leviez les yeux au plafond avec un air d'adoration qui me faisait penser : « Quel beau saint ça ferait ! Dieu du ciel, quel beau saint, en peinture, dans la cathédrale ! »

Le père Johannes regarda la vieille de travers, croyant qu'elle voulait rire; mais elle semblait si convaincue, de si bonne foi, et si bonasse avec ses mains jointes sur les genoux, et les franges de son bonnet pendant sur son nez rouge, qu'il ne douta point qu'elle ne parlât sérieusement.

« Oui, reprit-elle, vous avez bien raison, père Johannes ; tout ça, les jambons, les andouilles, les *professerswurst*, les pâtés d'anguilles, les dindes farcies, les bouteilles de *Forstheimer*, de *Bodenheimer*, tout ça, c'est de la vanité ! Il n'y a de bien sûr, là, de bien sûr, que la vie éternelle, les anges, les saints et les séraphins qui volent en l'air en soufflant dans des trompettes, comme on en voit dans la chapelle Saint-Sylvestre ; ça, c'est sûr... c'est clair ! Aussi, déjà plus de cent fois, j'ai eu l'idée de me convertir ; mais la chair est si faible, père Johannes, rien qu'en sentant l'odeur de la cuisine, ça bouleverse toutes mes bonnes résolutions. »

Le capucin ne disait rien ; au bout d'un instant seulement, il toussa :

« Hum ! hum ! fit-il, oui... oui... la chair... la chair ! »

Mais il n'ajouta rien, et Trievel poursuivit, en aspirant une prise de tabac :

« La chair, c'est la perdition des hommes et des femmes. Ainsi, par exemple, vous ne pouvez pas croire comme tous les bourgeois de Bergzabern viennent saluer maître Sébaldus, pour être de sa fête, c'est une procession du matin au soir. Mais, pour dire la vérité, tout ce que vous avez vu jusqu'à présent, auprès de cette fête-là, n'est qu'une véritable misère. On a fait venir de la haute montagne du gibier de toute sorte, des grives du Hundsrück, des bécasses, des gélinottes et des coqs de bruyère des Vosges, trois sangliers pour être farcis avec des châtaignes, trois chevreuils pour être farcis avec des olives ; on a fait venir des poissons du Rhin : de la carpe, du saumon, des truites en abondance, et des poissons de mer tellement extraordinaires, tellement délicats, que le sacristain Kœnig, le conseiller Baltzer et tous ceux qui s'y connaissent disent que ça fait les délices du corps et de l'âme. On a fait venir des fruits de Hoheim, de Vandenheim, de Baden et d'ailleurs, dans de petites corbeilles garnies de mousse : des poires fondantes, des rainettes grises, tout ce qu'il est possible de se figurer de plus beau ; rien qu'à les voir, l'eau vous en vient à la bouche. Et, pour la première fois, maître Sébaldus a consenti de verser au deuxième service des vins de France, du vin de Bourgogne, de Bordeaux et de Champagne rose et blanc, chose qu'il n'avait jamais voulu faire, à cause de son grand respect pour la patrie allemande ; mais cette fois il veut que toutes les délices de la terre, de la mer et du ciel soient réunies sur sa table, et qu'on s'en souvienne dans les siècles des siècles.

—Dans les siècles des siècles ! dit le capucin en haussant les épaules, voilà bien son orgueil et sa sotte vanité ; dans les siècles des siècles, je vous demande un peu ! Et quand ce serait, la belle gloire qu'il aurait là, de passer pour un goinfre jusqu'à la centième génération !... O honte ! ô être matériel, être porté sur sa bouche !... Enfin... enfin...—fit-il en bredouillant et se promenant à grands pas dans la hutte, — que faire ? que dire à cela ? C'est l'opprobre, c'est la honte de Bergzabern et de toute la ligne du Rhin ! Dans le temps, on songeait aux choses divines, et aujourd'hui on ne pense qu'à s'introduire des choses agréables dans le gosier ; ainsi périssent les civilisations, ainsi la terre fut inondée par le déluge universel, ainsi Sodome et Gomorrhe furent englouties par une mer de flammes ! Et je plaignais cet homme ; je me repentais, je m'en voulais presque de l'avoir châtié, j'éprouvais presque un serrement de cœur en songeant...

—Alors, interrompit Trievel, vous ne viendrez pas au banquet ?

—Venir au banquet, moi ! mais ce serait le comble de la honte, ce serait renier mon Dieu, ma foi, mes convictions ; Dieu m'en préserve ! »

Il marchait en faisant de grands gestes ; Trievel le suivait des yeux, tournant la tête tantôt à droite, tantôt à gauche, comme une girouette.

« Et pourtant, père Johannes, dit-elle, pour-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tant votre place est là... maître Sébaldus vous a gardé votre place. »

A ces mots, le capucin s'arrêta tout court, et, regardant la vieille d'un œil perçant :

« Comment ! maître Sébaldus m'a gardé ma place ? dit-il ; alors il ne m'en veut donc plus ? il reconnaît ses torts ? il veut entrer en accommodement avec moi ? Il a toujours eu du bon, je dois le reconnaître ; c'est son maudit orgueil qui le perd ; mais, sauf cela, c'est un excellent cœur. Ah ! il m'a réservé ma place ! Tu penses bien, Trievel, que je ne peux pas retourner à la taverne après l'affront que j'ai reçu, non, non ! mais je l'avoue, en songeant que j'avais perdu l'affection de tous mes vieux camarades : de Toubac, de Hans Aden, de Paulus Borbès, la tienne, celle de la mère Grédel, — une excellente femme, une femme estimable, la meilleure cuisinière du Rhingau, et qui ne se vante pas, qui ne se glorifie pas à tort et à travers,—en songeant que j'avais perdu son affection, celle de Christian, et surtout celle de la petite Fridoline, de cette chère enfant que j'ai portée dans mes bras, que j ai bercée sur mon sein... pauvre petite !... Oui, je l'avoue, de ne plus revoir tout ce monde, ça m'était pénible, c'était dur, bien dur, j'en souffrais plus, mille fois plus que de tout le reste. Enfin, c'est un grand soulagement pour moi de savoir qu'il n'y a pas de rancune entre nous ; mais, de retourner au *Jambon de Mayence*, de m'incliner devant maître Sébaldus, jamais ! jamais ! »

Trievel Rasimus, pendant ce beau discours, semblait fort attentive.

« Jamais ! répéta le capucin, plutôt périr de misère. Ah ! si maître Sébaldus faisait le premier pas, s'il reconnaissait qu'il a eu tort, s'il envoyait quelqu'un pour m'inviter formellement... »

Il s'arrêta, regardant la vieille, et pensant qu'elle allait lui dire : « Mais je suis ici pour cela, père Johannes. » Aussi sa déception fut grande, lorsque Trievel s'écria :

« Reconnaître ses torts, lui ! allons donc ! Ah ! vous ne le connaissez guère.

—Mais puisqu'il me garde ma place.

—Sans doute, il vous garde votre place, par défi.

—Comment, par défi ?

—Oui, par défi. Vous n'avez donc rien appris de ses publications ?

—De quelles publications, Trievel ? voyons, explique-toi.

—Mais de celles que le watchmann Purrhus a fait dans toute la ville, annonçant, par l'ordre de maître Sébaldus, que votre place serait là, et que vous n'oseriez pas venir la prendre pour soutenir le Dieu de Jacob ; qu'il vous en défiait à la face de l'univers, et que si vous ne veniez pas, comme c'était probable, alors tout le monde devrait reconnaître que vous étiez terrassé, foulé aux pieds, et que vous demandiez grâce. En raison de quoi, lui, Sébaldus, se chargerait alors de faire proclamer à son de trompe, la victoire définitive du dieu Soleil et votre défaite éclatante. Comment ! vous ne savez rien de ces choses ? mais on ne parle que de ça dans tout le pays : les uns disent que vous viendrez, les autres que vous n'oserez jamais. »

Le capucin était devenu tout pâle, ses joues tremblotaient de colère.

« Comment ! comment ! se prit-il à bégayer, ce gros âne, ce matérialiste, cet ignorant, cette outre gonflée d'orgueil ose me défier, moi... moi... de venir ! Ah ! c'est trop fort. Tout ce que j'avançais tout à l'heure, Trievel, touchant son bon cœur et son bon sens, je le retire. Il est clair que la vanité le suffoque, qu'il perd la tête. Oui, je vois de plus en plus, et malgré mon indulgence, que c'est un être borné, stupide, arriéré de vingt siècles. Son dieu Soleil ! son dieu Soleil ! ha ! ha ! ha ! quelle découverte : la religion des premiers sauvages !... Mais... mais vraiment c'est incroyable... c'est...

—Vous viendrez donc ? demanda Trievel en baissant la tête pour cacher un sourire.

—Si je viendrai défendre mon Dieu, le Dieu de nos pères ! Certainement, certainement. Mais qu'on ne s'imagine pas que j'arrive pour manger et boire, non, voilà ma nourriture. »

Il montrait ses pommes de terre.

« Je préparais cela pour aller en quête aujourd'hui, mais dans des circonstances aussi graves, je renonce à ma quête, je pars, je marche à la rencontre des hérétiques ; je vais, comme le saint roi David, au-devant du géant Goliath, armé de ma houlette, de ma fronde et de mes trois cailloux. Ah ! il me défie ! »

Il y eut un instant de silence, et Trievel Rasimus, se levant, murmura :

« Aussi je m'étonnais, père Johannes, de votre grande tranquillité ; je ne pouvais comprendre qu'au moment de la bataille, vous restiez ainsi les bras croisés, comme si vous vous sentiez battu d'avance.

—Battu d'avance ! fit le capucin. Écoute, Trievel, c'est aujourd'hui qu'on verra le triomphe de Jéhovah, du Dieu fort, du Dieu jaloux. Tu peux aller dire de ma part à Bergzabern...

—Soyez tranquille, soyez tranquille, fit la vieille en prenant son bâton, je vais annoncer partout la grande nouvelle. Le banquet com-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mence à onze heures, arrivez un peu d'avance; tous les amis seront là.

—Oui, Trievel, je compte sur toi, et je te remercie d'être venue me prévenir. Dieu du ciel, quand je pense que sans toi, le Dieu des armées recevait une défaite en ce jour! »

Ils sortirent ensemble, et le capucin ranimé, les yeux étincelants, ayant reconduit Trievel Rasimus à cinquante pas dans les bruyères, lui serra la main en répétant :

« Tu peux dire que je viendrai; quand toutes les légions des ténèbres seraient là, maître Sébaldus en tête, je viendrai! »

Trievel Rasismus s'éloigna, riant dans les franges de son grand bonnet en capuche. Il était alors près de six heures du matin, le jour dorait la côte. Au moment où la vieille atteignit le sentier de Bergzabern, Johannes sonnait matines à tour de bras, et les tintements de la petite cloche de Saint-Jean se prolongeaient d'échos en échos jusqu'au pied de la montagne.

X

Cette nuit-là, maître Sébaldus dormit grassement de neuf heures du soir à huit heures du matin; le jour étincelait sur ses vitres lorsqu'il s'éveilla. Depuis longtemps la mère Grédel, Hâfenkouker et ses marmitons, Schweyer et ses garçons tonneliers, Christian et Fridoline, tous les domestiques et toutes les servantes du *Jambon de Mayence* étaient en l'air, allant et venant, causant, se dépêchant de prendre les dernières dispositions du banquet. La brise d'automne balançait les guirlandes dans la cour; la taverne était pleine de cette bonne odeur de feuillage qu'on respire autour des reposoirs à la Fête-Dieu, et sous la voûte des Trabans se pressaient une foule de curieux, qui se renouvelaient sans cesse, pour contempler ces merveilles.

Maître Sébaldus, en tournant la tête, vit son grand tricorne à banderoles roses et bleues et ses habits de gala sur la commode; Grédel avait tout prévu d'avance; c'était une femme de grande exactitude et qui n'oubliait jamais rien. Le brave homme se leva donc, il mit ses bas de laine noire, ses souliers à boucles d'argent et sa culotte de velours, qu'il commençait à remplir de nouveau de son heureux embonpoint.

Puis, ayant revêtu son magnifique gilet écarlate, il ouvrit une fenêtre, et voyant que la cour sombre, avec ses hauts pignons couronnés de chêne, sous la voûte immense du ciel, ressemblait à la cathédrale Saint-Sylvestre et qu'elle avait même plus de grandeur imposante, il en fut saisi d'admiration; mais au lieu de pousser comme autrefois des éclats de rire retentissants et de s'écrier : « C'est moi... moi... Frantz Christian Sébaldus Dick, par la grâce de Dieu, qui suis l'auteur de ces choses, » il devint tout grave et garda le silence.

Durant plus d'une demi-heure, le digne tavernier, en manches de chemise, sa grosse tête grisonnante ébouriffée, resta plongé dans une douce extase, regardant les longues tables couvertes de leurs nappes blanches à filets rouges, les couverts innombrables miroitant tout autour, les trépieds d'argent, que Hâfenkouker avait placés lui-même de distance en distance, pour servir le poisson; les garçons tonneliers remontant de la cave profonde, le dos courbé, une tonne sur l'épaule, qu'ils plaçaient le long de l'estrade et mettaient tout de suite en perce, pour n'avoir plus qu'à tourner le robinet, lorsque le moment de la presse serait venu. Tout cet ensemble lui plaisait : « Sébaldus! se disait-il, c'est bien, c'est très-bien; toi-même, tu n'aurais pu mieux arranger tout cela. »

Mais ce qui l'attendrissait le plus, c'était de voir Christian et Fridoline élever ensemble des pyramides de fruits, de fleurs et de mousse pour orner le festin : Christian, en polonaise de velours violet, sa toque noire surmontée d'une superbe plume de coq, vert changeant et or, les petites moustaches retroussées, les lèvres pourpres, ses grands yeux étincelants d'amour; et Fridoline en robe blanche, une rose sur son sein gracieusement arrondi, les cheveux soigneusement nattés et tressés sur son cou de cygne, les joues d'un rose transparent, et ses longues paupières abaissées, humides de tendresse. Ces deux jolis enfants se regardaient, ils rougissaient, ils soupiraient, ils roucoulaient tout bas; leurs mains se touchaient, et alors une sorte de frisson les faisait pâlir, surtout Christian, dont la plume de coq en faucille tremblotait d'enthousiasme.

Maître Sébaldus, regardant ainsi, croyait renaître au beau temps de sa jeunesse :

« Comme ils s'aiment! comme ils s'aiment! murmurait-il, les yeux pleins de larmes; Dieu du ciel, peut-on s'aimer de la sorte! »

Alors, songeant aux temps écoulés, il revoyait Grédel telle qu'il l'avait vue la première fois, fraîche, accorte et souriante, et il se rappelait tous les bons moments qu'ils avaient eus ensemble : la naissance de Fridoline, leur bonheur, la joie de sa femme, l'extase de la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« La nuit est magnifique, se dit-elle, il va faire bon marcher à la fraîcheur. » (Page 74.)

grand'mère Dick, penchée sur le petit berceau tout blanc, joignant ses vieilles mains ridées et murmurant : « Cher petit ange, descendu du ciel pour la joie de mes vieux jours, sois béni, sois aimé, sois adoré! » Il revoyait aussi l'enfant, comme un petit bouton de rose, et s'il avait pu la peindre, il l'aurait peinte jour par jour, à tous les âges, à tous les moments de sa vie; et ces amours de tous les instants n'en formaient plus qu'un dans son cœur : c'était sa chère Fridoline!

Ensuite, regardant Christian, qu'il savait bon et tendre, il se disait : « Vont-ils être heureux! vont-ils s'aimer! »

Voilà ce qui l'attendrissait.

Puis, dans cette longue suite de souvenirs, l'image de son vieux compagnon Johannes, à la barbe rousse, lui revenait aussi; il revoyait le capucin promener la petite sur les larges manches de sa robe de bure et la bercer dans ses mains musculeuses, tandis que de longues rides sillonnaient ses joues brunes, et qu'il riait d'une voix cassée dans la joie de son âme.

Et, se rappelant ces choses, il pensait en lui-même : « Je ne puis cependant pas marier Fridoline sans qu'il soit là pour la bénir... Non, je ne le puis pas... ce serait contraire au bon sens... Il faut que Johannes arrive... pourquoi ne vient-il pas? Est-ce qu'il me croit assez mauvais cœur pour lui tenir rancune? Est-ce que je pense encore à ses coups de bâton, moi? Est-ce que le vin blanc n'est pas cause de tout? S'il revenait, est-ce que je ne serais pas content, et Fridoline, et Grédel, et

Paris.— Imprimerie Bonaventure et Ducessois.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Maître Sébaldus, sa large tête grisonnante découverte, et tenant à la main Fridoline. (Page 86.)

Christian, et tout le monde? Oui, le capucin devrait être là. S'il ne revient pas, tout sera manqué; qui pourra chanter comme lui : « Buvons! buvons! buvons! » Il n'y en a pas un dans tout Bergzabern... dans tout Bergzabern? allons donc, il n'y en a pas un dans tout le pays, dans tout l'univers!... Ah! s'il revenait... tout serait en ordre. »

Et ses yeux se tournaient involontairement vers la porte des Trabans; il exhalait de longs soupirs.

Cependant le moment de la fête approchait; de grandes rumeurs s'élevaient par toute la ville; la foule, hommes, femmes, enfants, pêle-mêle, riant, chantant, sifflant, remontait en tumulte de la place des Halles et des Vieilles-Boucheries, et se précipitait vers la voûte de l'antique synagogue; et le tambour du watchmann Purrhus, se rapprochant de seconde en seconde, marquait la mesure de cette marche colossale. Il y avait des cris, des grognements, des hurlements, des murmures, des éclats de rire et des clameurs étranges, inouïes, mais toujours le pan, pan, pan du tambour dominait le bruit, comme à la danse des ours.

Toutes les tables alors étaient prêtes; la mère Grédel, Hâfenkouker, Christian et Fridoline rentrèrent à la taverne, où se trouvaient déjà réunis bon nombre des amis du *Jambon de Mayence* : Toubac, Hans Aden, Trievel Rasimus, Paulus Borbès, Bével Henné, sans parler du bourgmestre Omacht, du conseiller Baltzer et d'une quantité d'autres personnages de la ville.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La foule commençait à se répandre dans la cour; à l'arrivée de Purrhus, il se fit comme un roulement d'orage, c'était la cohue qui grimpait aux estrades. Maître Sébaldus, en ce moment, revêtit son grand habit marron et se coiffa de son magnifique tricorne; puis, exhalant un soupir, il ouvrit la porte des vieilles galeries et se mit à descendre gravement l'escalier extérieur de la taverne, au milieu des acclamations universelles. Le digne homme s'efforçait de paraître joyeux, comme il convient en pareille circonstance; mais il avait beau faire, il avait beau se redresser, rejeter sa grosse tête entre ses épaules, souffler dans ses joues rouges, se croiser les mains sur le dos, ce n'était plus le vainqueur des vainqueurs aux combats de coqs, à la course des ânes, et son sourire même, son bon gros sourire, avait quelque chose d'amer.

Toutefois l'enthousiasme de ses amis et connaissances ne laissa pas de l'attendrir encore, et surtout la vue de Christian et de Fridoline, qui vinrent l'embrasser. Il sourit à Trievel Rasimus, parée de ses plus beaux atours, et que Toubac couvait des yeux, comme un épervier mélancolique en arrêt *devant une vieille poule jaune et maigre qu'il* voudrait agripper et qui se moque de lui dans sa cage.

Puis, levant son tricorne, il salua gravement à la ronde M. le conseiller Baltzer, M. le bourgmestre Omacht, et les autres dignitaires de Bergzabern, en possession d'assister à toutes les fêtes et de boire du vieux *Forstheimer* qui ne leur coûtait rien.

Mais, cela fait, maître Sébaldus se crut suffisamment acquitté de ses obligations, et, prenant les deux mains de Trievel Rasimus, il lui dit avec sentiment :

« Trievel, Trievel! ta vue me réjouit le cœur!

—Je vous crois, monsieur Dick, répondit la vieille en se donnant des grâces et lorgnant Toubac du coin de l'œil, dans l'espoir de le rendre jaloux, je vous crois, hé! hé! hé! ça ne m'étonne pas, on sait se mettre, Dieu merci, on sait se nipper; on n'est pas embarrassée de trouver des maris à la douzaine. Si vous n'étiez pas marié par-devant notre sainte Église, maître Sébaldus, je vous choisirais tout de suite.

—Oui, poursuivit le gros homme avec attendrissement, j'ai du plaisir à te voir; tu es encore une ancienne, une de celles que j'ai toujours rencontrées depuis trente ans; tu n'oublierais pas, toi, les vieux amis, par orgueil, par vanité.

—Oh! pour ça, non, interrompit Trievel, je suis à la vie, à la mort, pour le *Jambon de Mayence.*

—C'est bien, c'est bien, fit Sébaldus, je le sais, j'en suis sûr. »

Et d'un ton d'indignation profonde, les mains étendues vers la voûte des Trabans, il s'écria :

« On ne dira pas maintenant que j'ai manqué de patience; si ceux qui devraient être ici n'y sont pas, est-ce par ma faute? Quelqu'un osera-t-il dire que c'est par la faute de Frantz Christian Sébaldus Dick? Si quelqu'un le disait, ce ne pourrait être qu'un gueux, car la vérité est la vérité, j'ai toujours eu en horreur le mensonge et l'artifice. Qu'on ne dise pas que Sébaldus Dick a manqué de patience et qu'il n'a pas attendu jusqu'à la fin; mais l'orgueil est la ruine de la vieille amitié, oui, l'orgueil nous montre ces choses abominables! »

Alors, il fit trois ou quatre fois le tour de la salle, murmurant des paroles confuses; et tous les assistants, comprenant qu'il parlait du père Johannes, s'indignaient contre le capucin, disant entre eux :

« C'est un homme rempli d'orgueil! »

Dehors, les rumeurs, les cris, les sifflements, les roulements de pas sur les estrades redoublaient; on aurait dit que la vieille synagogue allait s'écrouler.

Maître Sébaldus, s'arrêtant de nouveau devant la porte, s'écria :

« Il ne viendra pas, c'est sûr, je vous le prédis hardiment, et voilà que la fête commence; les gens s'impatientent, il faut se mettre à table sans lui! »

Et s'indignant de plus en plus :

« Quelle honte! quelle honte! tout le pays va savoir que sa place était là, et qu'elle est restée vide! N'est-ce pas la plus grande honte qui se puisse concevoir, non-seulement pour lui, mais encore pour toute ma maison? Et c'est un ancien ami, mon plus vieil ami qui me fait de ces choses, à moi, à moi, Sébaldus! —Encore, reprit-il au bout d'un instant, pour moi, je ne veux rien dire, puisque nous sommes censés fâchés ensemble; mais ces enfants, ces chers enfants qu'il a baptisés et portés dans ses bras, qu'est-ce qu'il peut leur reprocher, Toubac? Qu'est-ce qu'il peut dire?

—Moi, je n'en sais rien, dit Toubac; que voulez-vous, c'est un gueux, un va-nu-pieds, un vrai pendard.

—Je ne dis pas ça, s'écria Sébaldus, pourpre d'indignation, tout le monde ne peut pas avoir toutes les qualités réunies; celui qui soutiendrait que le père Johannes n'est pas le meilleur capucin, le plus digne homme du pays, c'est

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

à Frantz Christian Sébaldus Dick qu'il aurait à faire, entendez vous ! »

Et, se retournant vers la porte après un instant de silence, d'une voix sourde il dit :

« Dans le temps, je me rappelle que la grand'mère Orchel répétait sans cesse que l'orgueil nous a tous perdus, au moyen d'un serpent, et c'est la pure vérité : le serpent de l'orgueil avait une pomme de la science, et cette pomme était comme qui dirait la science du bien et du mal. J'ai toujours pensé cela, et je vois bien aujourd'hui que j'avais raison, car le père Johannes, à cause de son Dieu de Jacob, se croit plus savant que tous les autres, et... »

En ce moment, le digne homme pâlit, puis rougit et s'écria :

« C'est lui ! le voilà ! Hé ! je savais bien qu'il viendrait, j'en étais sûr; ça ne pouvait pas être autrement. »

Tout le monde s'était précipité aux fenêtres. En effet, le père Johannes, du fond de la voûte sombre, en face, fendait la presse lentement. Maître Sébaldus, de son côté, les bras étendus, semblait vouloir se jeter à la nage, pour aller repêcher son vieux camarade. Mais plus le capucin avançait, plus sa tête de bouc, sèche et osseuse, exprimait la douleur et l'indignation.

Johannes, depuis son entrevue avec Trievel Rasimus, avait roulé dans son âme de terribles arguments contre le dieu Soleil. Il voulait terrasser Sébaldus et le forcer de crier grâce; mais, à la vue de cette antique taverne, témoin de tant d'heureux instants passés le verre en main et le sourire aux lèvres ; à la vue de son vieux compagnon, les bras étendus, la face épanouie; à la vue de Grédel, de Fridoline, de Christian et de tant d'autres vieux amis attentifs et souriants dans l'ombre, son cœur fut saisi d'une tristesse inexprimable ; il aurait voulu s'écrier : « Écartez, écartez ce calice de mes lèvres ! » Mais l'obstination de son esprit, aussi bien que son orgueil, l'emportait. Il marchait donc, l'oreille droite en avant, la tête basse comme pour lancer un coup de corne, tandis que dans son œil gauche scintillait une larme tremblotante. Ces signes n'annonçaient rien de bon, les bras de maître Sébaldus lui tombèrent, et il se prit à bégayer :

« Qu'est-ce que le capucin me veut encore? Il a l'air fâché. »

Johannes, arrivé devant la taverne, à quinze pas, s'arrêta brusquement, ferma les yeux à demi, pour en voiler les larmes, et le nez en l'air, la barbe en avant et la main étendue, il s'écria :

« Quand les tribus de Lévi et de Roboam furent reçues dans la tente du vénérable patriarche Sichem, et qu'ayant accordé leur sœur Dina au fils aîné de ce monarque, elles abusèrent de son hospitalité, au point d'exterminer ses fils circoncis, le troisième jour de la fièvre, ce fut un crime à la face de Jacob, et le Seigneur blâma leur conduite. Or, moi, je ne viens pas de la sorte ; je ne viens pas avec des intentions perfides. Je me rappelle votre hospitalité, respectable Sébaldus Dick; je me rappelle aussi que votre chère enfant et votre digne épouse m'ont accordé cent fois le pain, le sel et la place au foyer de votre estimable taverne. C'est donc avec des sentiments de paix que j'arrive en votre présence. Mais autre chose, respectable Sébaldus, autre chose est la reconnaissance de la chair, et l'accomplissement des devoirs de l'âme ! Pourquoi faut-il que vous m'ayez défié? Pourquoi faut-il qu'au son de la trompe, vous ayez provoqué le père Johannes? Pourquoi l'avez-vous appelé solennellement à la défense du Dieu de ses pères, de son propre Dieu, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob? Pourquoi, je vous le demande, l'orgueil vous-t-il porté à de telles extrémités? Me voilà donc, avec des sentiments de paix, les reins ceints pour la guerre ; car tel est mon devoir, telle est ma foi, tel est l'ordre de notre sainte religion. »

Ayant parlé de la sorte au milieu du plus grand silence, car toute la cour prêtait l'oreille, le père Johannes se tut, et maître Sébaldus resta quelques instants stupéfait, la bouche béante.

Puis, se retournant vers sa femme, non moins étonnée :

« Grédel, lui dit-il, est-ce que tu as entendu parler de ces choses? Est-ce que j'ai défié quelqu'un sans le savoir? Je ne me rappelle rien, moi ! C'est terrible... terrible... la grande bataille va recommencer. »

Le père Johannes aussi regardait, attendant une réponse; la stupéfaction se peignait sur toutes les figures ; on prévoyait des événements graves. Et comme tout le monde restait ainsi dans l'attente, Trievel Rasimus, clignant de l'œil, s'avança, sortit sa grande tabatière de carton noir du fond de sa poche et prit une bonne prise. Après quoi elle alla simplement se placer entre maître Sébaldus et Johannes, et leur dit :

« Écoutez, et ne vous fâchez pas contre Trievel Rasimus, car elle a fait ces choses pour la joie universelle. Vous êtes deux êtres remplis d'orgueil et d'obstination; plutôt que de faire le premier pas, vous aimeriez mieux vous consumer d'ennui l'un et l'autre ; c'est abominable d'avoir des caractères pareils ! Comment ! deux vieux camarades, deux hommes du bon Dieu vont se tenir rancune à perpé-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tuité, parce l'un a bu du vin rouge et l'autre du vin blanc? Ça n'a pas le sens commun. Donc, moi, voyant cela, je suis allée dire ce matin au père Johannes que maître Sébaldus le défiait de venir soutenir son Dieu de Jacob; ça l'a remué de fond en comble, et il est venu, hé! hé! hé!... Maintenant, monsieur Dick, vous savez que vous m'avez promis de m'accorder ce que je vous demanderais. Eh bien, embrassez votre vieux compagnon, et que la paix soit avec vous : — c'est le souhait de Trievel Rasimus! »

A mesure que parlait la vieille ravaudeuse, la bonne grosse figure de Sébaldus s'épanouissait de bohneur, et le front du capucin se déridait aussi. Ils se regardaient l'un l'autre avec attendrissement; et, quand elle eut fini, le gros maître de taverne, étendant les bras avec expression, se prit à bégayer tendrement :

« Père Johannes... père Johannes... est-ce que vous m'en voulez encore à cette heure? »

Alors le capucin, les bras étendus, la tête basse, pour cacher ses larmes, monta les trois marches de la taverne, et jeta ses grandes manches autour du cou de Sébaldus, la joue contre la joue, en sanglotant. Et tous les deux sanglotaient ensemble comme de véritables enfants, bégayant :

« Hé! hé! hé! Hi! hi! hi! Étions-nous bêtes... étions-nous bêtes! »

Tous les assistants, autour d'eux, pleuraient aussi et s'embrassaient l'un l'autre sans savoir pourquoi. Grédel embrassait Trievel, Toubac embrassait Hans Aden, et ceux qui ne pouvaient pas pleurer disaient :

« Je ne peux pas pleurer... mais ça me fait plus de mal qu'à ceux qui pleurent. »

D'autres se mouchaient; enfin on n'avait jamais rien vu de pareil.

Borbès était tout honteux de ne pouvoir pleurer; il alla se cacher dans la cuisine, et Bével Henné le traita de brigand, en lui disant :

« Je n'aurais jamais cru ça de toi; tu as un cœur de roche! »

Et lui ne savait que répondre.

Dans la cour on poussait des acclamations universelles, et dans la taverne on ne pouvait plus se calmer. Enfin, maître Sébaldus, levant la tête, se prit le ventre à deux mains, et poussa de tels éclats de rire, que les vitres de la taverne en grelottèrent. Il ne se possédait plus d'enthousiasme, et le père Johannes, à côté de lui, riait aussi, comme un vieux bouc qu'on ramène au bois après l'hiver, et qui respire l'odeur du chèvrefeuille; de douces larmes coulaient jusque dans sa barbe.

Les embrassades avaient cessé, Grédel s'essuyait les yeux avec le coin de son tablier, Christian et Fridoline s'étaient mis à danser, et toute la salle, du haut en bas, répétait en riant :

« Ha! ha! ha! le bon temps est revenu; les chopes, les canettes, les andouilles, les saucisses vont reprendre leur train jusqu'à la consommation des siècles.

—Trievel! Trievel! s'écria Sébaldus, tu m'as déjà sauvé d'Eselskopf, et maintenant tu me rends mon vieux compagnon Johannes, tu es la première femme du monde. »

Et prenant Johannes par le bras, il lui raconta comment Trievel l'avait sauvé; puis, tout à coup s'interrompant, il dit :

« Mais ce n'est pas tout, non, ce n'est pas tout, mon pauvre vieux capucin; tu arrives toujours au bon moment. Hé! Christian! Fridoline! approchez un peu. »

Il finissait à peine de parler, que l'orchestre du *Hareng Saur*, celui des *Trois Boudins* et celui du *Bœuf gras* arrivaient dans la cour; on entendit Rosselkasten crier dehors :

« Faites place! faites place! »

Puis la grosse caisse frappa trois coups, les cymbales frémirent, les clarinettes nasillèrent pour se mettre d'accord, et de grandes rumeurs annoncèrent que la multitude avait fini par monter sur les toits de la synagogue.

« Christian! Fridoline! répéta le digne maître de taverne, arrivez ici. »

Alors les deux enfants, tout émus, s'approchèrent, et maître Sébaldus, d'un ton grave, s'exprima en ces termes :

« Grédel, Johannes, Trievel Rasimus, et vous tous, écoutez-moi. Voici le plus beau jour de ma vie, car, grâce à Dieu, je commence à ravoir mon bon appétit, et puis j'ai retrouvé mon vieux compagnon Johannes. C'est pourquoi je suis content, et je veux que d'autres le soient aussi; je veux que la joie règne dans ma maison, et que nous soyons tous entre nous comme les oiseaux du ciel : les ramiers, les bouvreuils, les merles, les grives et les mésanges, qui nichent ensemble dans le même arbre, les uns en haut, les autres un peu plus bas, les autres tout à fait dans l'herbe au-dessous, comme les fauvettes, les perdrix et les cailles, mais tous en paix, tous sifflant, se réjouissant et célébrant la gloire du Seigneur. Il faut aussi que les jeunes s'accouplent et qu'ils produisent de nouvelles générations d'êtres bien portants, heureux, chantant et sifflant, afin que les bonnes espèces se multiplient à la face du ciel, selon la parole du Seigneur, n'est-ce pas, capucin? »

Johannes inclina la tête, et Christian et Fridoline devinrent rouges comme des pivoines.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La mère Grédel se remit à pleurer d'attendrissement, et la vieille Trievel se bourra le nez de tabac avec enthousiasme.

« Or donc, reprit Sébaldus, voici deux jeunes êtres qui m'ont l'air de s'aimer, et de s'accorder pour travailler ensemble à la vigne du Seigneur. Ma fille Gretchen Fridolina Dick entre dans sa dix-huitième année depuis hier, et Kasper Christian Diemer aura vingt et un ans à la Noël prochaine. Qu'en pensez-vous... si nous les mariions? »

Alors il se fit une grande émotion dans la salle, et Christian s'écria :

« Oh! maître Sébaldus! oh! maître Sébaldus! »

Mais il n'en put dire davantage, tant la joie le suffoquait.

« Si nous les mariions, répéta le gros homme, voudriez-vous les bénir, père Johannes?

—Ce sont de braves enfants, et que j'aime bien, murmura le capucin attendri, je les bénirais du fond de mon cœur.

—Eh bien donc! dit maître Sébaldus, Christian, embrasse Fridoline, ta fiancée. Dans quinze jours, elle sera ta femme. »

A ces mots, Christian, levant sa toque, fit entendre un cri de triomphe tel qu'on n'en avait jamais entendu de pareil, et d'un bond il embrassa Fridoline et la serra sur son cœur.

La pauvre enfant, toute confuse, n'osant lever les yeux sur lui, cachait sa jolie figure dans son sein; on aurait dit qu'ils allaient s'envoler au ciel.

Et, chose étrange, aussitôt les trois orchestres commencèrent à jouer la *Flûte enchantée*, de Mozart : « O mon âme, mon âme adorée! » soit que maître Sébaldus l'eût ordonné de la sorte, soit que le Seigneur lui-même eût prévu ces choses depuis l'origine des temps.

Tout se taisait donc pour entendre cette noble harmonie, et cependant le digne maître de la taverne, d'un accent ému, poursuivit :

« Je te la donne pour l'aimer, pour l'honorer et la rendre heureuse. Mais écoute bien ceci, Christian, tu n'abandonneras pas le grand art de la peinture; tu vivras avec nous, loin de tout souci, de toute inquiétude, de tout chagrin, mais tu seras peintre. Il faut toujours que les hommes fassent quelque chose, et qu'est-il de plus beau que de représenter les œuvres de Dieu par de vives couleurs? Durant mon voyage en Hollande, j'ai vu partout que les grands peintres représentaient leurs tavernes; c'est là qu'ils buvaient l'ale et le porter, c'est là qu'ils consommaient glorieusement le hareng et la morue frite dans l'huile douce. Toi, tu boiras du vin du Rhin, tu consommeras des andouilles, et tu seras le peintre du *Jambon de Mayence*, de la cour des Trabans et de l'antique synagogue.

—Ne vous inquiétez de rien, papa Sébaldus, interrompit Christian, comme illuminé d'un rayon du ciel, ne vous inquiétez de rien, je serai peintre; et là... là... — fit-il en montrant la haute muraille enfumée au fond de la taverne, — là, tout Bergzabern viendra contempler mon premier chef-d'œuvre : la côte verdoyante du Braumberg couverte de vignes jusqu'aux nuages, les ceps noueux écrasés sous les raisins vermeils, le père Johannes couronné de pampres, en dieu Bacchus; et vous, papa Sébaldus, tout rond, tout riant, tout barbouillé de lie de vin, assis sur l'âne Eselskopf, qui tirera la langue d'une aune, vous irez à la conquête des nobles coteaux du Johannisberg avec votre nourrisson. Vous aurez le ventre en forme de cornemuse; vous serez le bon, le digne, le vénérable Silénus, et tout le long de la route, on verra des auberges, des hôtelleries, des tavernes et des bouchons ouverts tout au large pour vous recevoir, à perte de vue.

—Ha! ha! ha! fit le gros homme, dont les yeux s'étaient arrondis d'admiration, c'est un beau dessin, Christian; fasse le Seigneur que tu puisses l'exécuter comme je me le représente. Mais il est temps de se mettre à table, nous recauserons de ces choses plus tard. »

En effet, l'église Saint-Sylvestre sonnait alors midi.

Après l'ouverture de la *Flûte enchantée*, on n'entendait plus qu'un immense murmure dans la cour. Tous les cris avaient cessé, tout le monde était à sa place : les convives autour des tables, les musiciens sur les estrades; les garçons tonneliers, le tablier de cuir aux genoux, auprès de leurs tonnes; les servantes en petite jupe rouge et en manches de chemise, les marmitons et les sommeliers à leur poste; la foule partout, le long des rampes, aux lucarnes des greniers, sur les toits, sous la voûte sombre des Trabans, et jusqu'à la cime du clocher de Saint-Sylvestre, car le sonneur Pétrousse avait loué des places.

Tout le monde attendait le signal du festin.

Alors Frantz Christian Sébaldus Dick ouvrit la porte de la taverne à deux battants, et cet immense coup d'œil frappa les regards. La cour, comme une immense corbeille de feuillage, contenait la foule innombrable et frémissante; les estrades pliaient sous le poids de la multitude; partout on ne voyait que des têtes attentives, jeunes ou vieilles. Sur la grande estrade, appuyés contre l'antique synagogue, se trouvaient les trois orchestres; la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

grosse caisse, au-dessus de la foule, arrondissait son ventre dans les airs, et, tout autour, les trombones, les chapeaux chinois, les cors de chasse, les cymbales resplendissaient au soleil.

Mais, plus haut encore, sur le dernier gradin, se tenaient debout quatre trompettes, vêtus mi-partie de rouge, de jaune, d'azur et de violet, à l'ancienne mode des Trabans, et tels qu'on les voit encore sur les jeux de cartes; ils tenaient à leurs lèvres les longues trompes recourbées, à fanon de velours brodé d'argent et d'or, la toque sur l'oreille et le poing sur la hanche ; on les eût pris de loin pour les quatre pitons en cariatides de la toiture sombre.

Or, à peine maître Sébaldus eut-il apparu sur le seuil de la taverne, que ces quatre *musikanten* se mirent à sonner l'antique fanfare du duc Rodolphe, entrant à Bergzabern en l'an 1575. Ces sons éclatants, renvoyés par les échos, firent passer sur toutes les figures une pâleur étrange; les vieilles générations éteintes de Bergzabern semblaient venir assister à la grande fête du *Jambon de Mayence*.

Mais ce que le père Johannes admira plus que tout le reste, ce fut la magnifique ordonnance du festin : les trois sangliers dans de larges bassins d'argent, une touffe de fenouil au grouin; les chevreuils, les coqs de bruyère, les paons ornés de leur queue en éventail, les gélinottes, les faisans, les vases de fleurs, les pyramides de fruits, les immenses soupières au large ventre fleuronné, envoyant au ciel leur fumée odorante, comme un pur encens, les buissons d'écrevisses, les hautes croquantes; tout cela, confusément d'abord, — avec les mille éclairs de la vaisselle d'argent, que le riche Sébaldus avait tirée pour la première fois de ses armoires, — tout cela frappa, éblouit, transporta le capucin, qui se prit à renifler, à écarquiller les yeux et à se lever sur la pointe des pieds pour voir de plus loin.

Les grands hanaps ciselés et les hautes aiguières à cou de cygne, pleines d'un vin rouge écumeux, n'étaient pas ce qui flattait le moins ses regards, et tout nous porte à croire que le digne capucin dut se féliciter d'avoir quitté son ermitage le matin, et pris congé définitif de ses pommes de terre cuites sous la cendre.

Maître Sébaldus, sa large tête grisonnante découverte, et tenant à la main Fridoline, traversait alors gravement la cour; puis, venaient à sa suite, et deux à deux, Christian et la mère Grédel, le père Johannes et Trievel Rasimus, Toubac et Bével Henné, enfin tous les vieux et solides amis de la maison. Lorsqu'ils furent arrivés à leurs places, tous les autres convives, debout derrière leurs chaises, s'assirent, et maître Sébaldus resta seul debout à l'extrémité de la table du milieu.

Alors, d'une voix grave, onctueuse, il dit :

« Chers amis et compagnons, et vous tous quels que vous soyez, habitants de cette bonne ville, ou même étrangers au pays, nous célébrons en ce jour du Seigneur notre heureux rétablissement, dont nous rendons grâce au ciel, et non pas au docteur Eselskopf, qui est un âne, c'est moi qui vous le dis, afin que chacun le sache et qu'on se le répète. — Nous célébrons aussi notre réconciliation avec le brave, le digne, le vénérable père Johannes, notre ami selon le cœur, et notre frère en Dieu. —Enfin, nous célébrons les fiançailles de notre chère fille Gretchen Fridolina, avec le jeune peintre Christian Diemer, et nous vous prévenons que, d'aujourd'hui en quinze, vous êtes tous invités à revenir ici célébrer les noces, qui seront dignes de la fille bien-aimée de Frantz Christian Sébaldus Dick. Sur ce, chers amis et compagnons, buvons, mangeons, réjouissons-nous, et jouissons de toutes les bonnes choses que le Seigneur a faites pour ses enfants! »

Mille cris d'enthousiasme s'élevèrent jusqu'aux nuages.

Et maître Sébaldus, s'étant assis en face du capucin, on plongea les grandes cuillers dans les bonnes soupes aux écrevisses.

FIN DE LA TAVERNE DU JAMBON DE MAYENCE.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LES AMOUREUX DE CATHERINE

I

Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu meilleure cuisinière ni plus grand feu, dans toute l'Alsace, qu'à l'auberge de *la Carpe*, chez Catherine Kœnig, au village de Neudorf, près de Huningue.

En 1812, Catherine approchait de vingt-quatre ans; elle était fraîche, rieuse et bien nourrie en chair. On ne pouvait voir de figure plus appétissante; d'autant plus qu'elle se mettait toujours proprement à la mode de Neudorf : la jupe large à raies blanches et rouges, la taille longue, le corset orné de bretelles, et ses cheveux bruns soigneusement peignés et enfermés dans le bavolet de taffetas noir.

C'était vraiment une agréable personne; son menton, un peu gras, ses joues roses, son nez droit, légèrement relevé par le bout, ses dents blanches comme neige, et ses lèvres fraîches comme un bouquet de cerises, charmaient vos regards et vous faisaient naître des idées d'abondance, de jubilation et de satisfaction inexprimable.

Aussi, tous les gros Jacques du pays, tous les rouliers, tous les voituriers qui, dans ce temps-là, allaient et venaient sur la route de Mulhouse à Bâle, en Suisse, s'arrêtaient à l'auberge de *la Carpe*. Il fallait voir comment Catherine les recevait, comment elle les dorlotait, comment elle leur tapait sur l'épaule.

« Eh ! c'est Andreusse. Ah ! vous voilà. Que j'ai donc trouvé le temps long depuis votre dernier voyage ! Mais savez-vous, Andreusse, que vous devenez rare comme les beaux jours ! Qu'allez-vous prendre? Un petit déjeuner, n'est-ce pas? Oui... oui... c'est clair, il faut remonter la grosse horloge. Hé! Katel, Orchel, mettez la nappe pour l'ami Andreusse. J'ai là justement un gigot tout prêt ; vous m'en donnerez des nouvelles. Kasper, conduis les chevaux à l'écurie et la voiture sous le hangar. N'oublie pas que c'est la voiture d'Andreusse; que la crèche soit pleine d'avoine. Allons, allons, tout va bien... Maintenant que vous êtes là, je suis tranquille. »

Elle riait; le roulier était content.

Quelle bonne vivante, que Catherine ! On ne serait pas allé ailleurs pour un empire. Quand arrivait le moment de régler le petit compte, on n'osait pas marchander d'un *groschen* avec une si brave commère. Et puis, il faut bien le dire, Catherine tenait à ses pratiques; elle ne surfaisait jamais; son vin était toujours bon.

« Allons, compère Andreusse, à table; courage, bon appétit ! »

Le roulier entrait dans la grande salle, où l'attendaient trois ou quatre de ses confrères arrivés le matin ou la veille; les verres tin-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Ah! monsieur Rebstock, soyez le bienvenu... (Page 90.)

taient, les bouteilles gloussaient, le gigot à l'ail remplissait la maison de sa bonne odeur. Et voilà comment Catherine Kœnig menait ses affaires, voilà comment elle recevait son monde; qu'il s'appelât Andreusse, Jean-Claude ou Nicolas, n'importe, c'étaient toujours des amis, de vieilles connaissances.

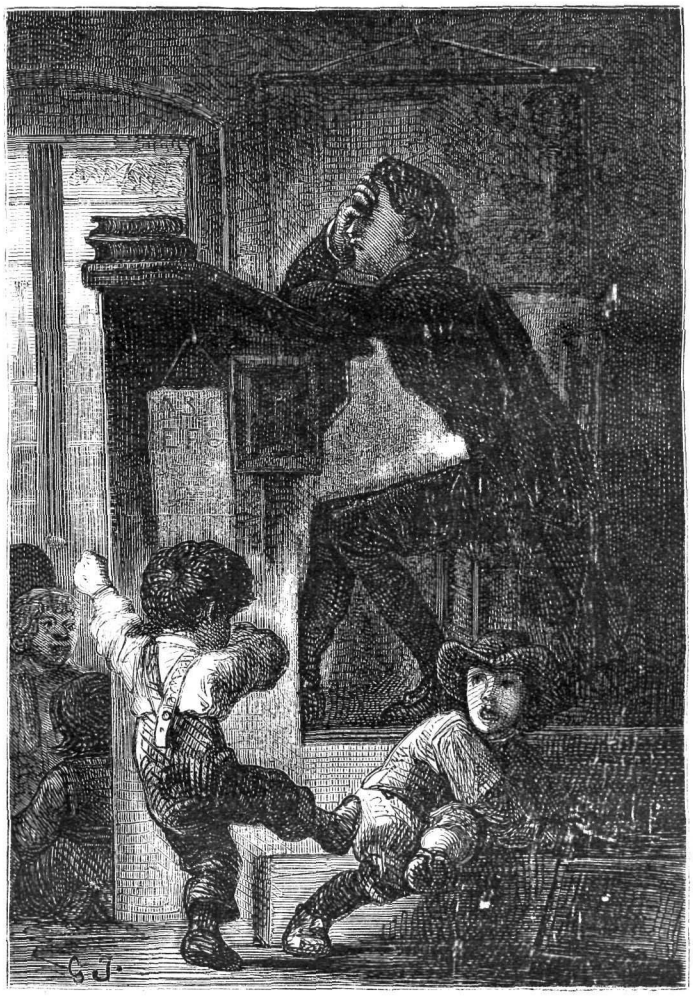
On pense bien que Catherine, avec ses dix arpents de vigne, les plus beaux et les mieux cultivés de la côte, sa grande prairie des *Trois-Chênes*, sa magnifique auberge, ses granges, sa distillerie, sa basse-cour, où chantait le coq au milieu d'un régiment de poules; on pense bien que Catherine, avec sa bonne mine, ses yeux vifs et doux, et son rire joyeux, ne manquait pas d'amateurs au pays. Mon Dieu! elle en avait à revendre; c'était curieux de les voir arriver à la file les dimanches et les jours de fête, sous prétexte de prendre leur petit pain blanc et leur chopine de vin avant d'aller à la messe; on aurait dit une procession.

Cela commençait par Johann Noblat, le brasseur, un solide gaillard à barbe blonde, qui faisait cinq ou six tours dans la cuisine, les mains sur le dos, en méditant sa déclaration d'amour, qu'il n'osait jamais faire. Il demandait des nouvelles de la maison, des vendanges, de ceci, de cela, toussait, jetait un coup d'œil de côté sur Catherine, qui répondait d'un air d'indifférence, et, finalement, il entrait dans la salle, se disant à lui-même :

« Ce sera pour un autre jour; elle n'a pas l'air de bonne humeur ce matin. Dimanche prochain, nous verrons. »

Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Le pauvre Walter avait des visions merveilleuses. (Page 92.)

Puis arrivait Conrad Schœffer, le marchand de chevaux, avec sa longue jaquette de laine grise, son large chapeau de crin et sa barbiche en pointe, saluant jusqu'à terre :

« Que le Seigneur vous bénisse, Catherine, disait-il en louchant comme un bouc; vous êtes donc toujours fraîche et rose, contente et souriante ! Eh ! eh ! eh ! »

A quoi Catherine répondait :

« Vous êtes bien bon, monsieur Schœffer. Entrez, entrez; votre petite chope de vin est déjà prête ; Johann Noblat vous attend. »

Schœffer hésitait; il aurait bien voulu dire autre chose; mais la présence de la servante le gênait. Il prenait donc le pas de Johann, tout rêveur, son grand chien sur les talons, la queue traînante et l'oreille basse.

Puis venait Michel Matter, le meunier de Tiefenbronn, en petite veste bleu de ciel, la figure épanouie, les cheveux roux frisés, et son gros bonnet de loutre sur l'oreille. Celui-là riait à faire trembler les assiettes; ses petits yeux bruns se plissaient; rien qu'à voir Catherine, il se sentait tout gaillard, et d'une voix tonnante, il s'écriait :

« Hé ! voisine, quand donc nous marierons-nous? Ah ! ah ! ah ! Ça n'en finira donc jamais? Ah ! Catherine, Catherine, vous me faites trop languir. Voyons, une bonne fois, parlez ! Est-ce que ça sera pour le mois prochain, pour la Saint-Jean, ou pour la semaine des trois jeudis?

« Ah ! monsieur Michel, répondait Catherine, que me dites-vous là? Vous n'y pensez pas, bien sûr.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Je n'y pense pas! Oh! que si, j'y pense jour et nuit, » criait le meunier en prenant Catherine à la taille.

Alors elle se fâchait, les autres arrivaient de la salle et disaient, moitié riant, moitié furieux :

« Ce Michel ne sait pas vivre! Est-ce que ce sont des manières, cela?

—Mêlez-vous de vos affaires, criait Matter d'un ton bourru; est-ce que cela vous regarde? »

Et cela finissait pour lui comme pour les autres; il entrait dans la salle, fronçant le sourcil et maudissant les femmes, qui ne savent jamais ce qu'elles veulent, et dont personne ne peut avoir le dernier mot.

A peine Michel Matter était-il assis en face de sa chope, grommelant entre ses dents, que le vieux Rebstock, le maire de la commune, se présentait à son tour dans la cuisine. Rebstock, le plus riche vigneron de Neudorf, en habit carré, gilet rouge et culotte courte, la face enluminée, le nez pourpre, la tête chauve, deux boucles de cheveux gris autour des oreilles. Il levait son tricorne et s'arrêtait un instant sur le seuil d'un air d'extase, contemplant les hautes poutres brunes, la grande cheminée flamboyante, l'étagère où brillaient les plats fleuronnés, les soupières rebondies, et respirant l'odeur du gigot, de l'oie ou du lapereau à la broche, admirant les larges dalles bien balayées et la batterie de cuisine étincelant à la muraille; sa figure s'épanouissait.

« Ah! qu'on serait bien ici! » pensait-il.

Catherine l'avait bien vu, mais elle faisait mine de regarder ailleurs; elle écumait le bouillon, levait le couvercle des marmites, donnait des ordres à la vieille Salomé, et lui, l'observant, exhalait un long soupir et s'écriait :

« Hé! bonjour, Catherine; me voilà! »

Alors elle se retournait :

« Ah! monsieur Rebstock, soyez le bien venu... Je ne vous attendais pas encore... Mon Dieu! qu'est-ce qui vous fait venir de si bonne heure?

—Ce qui me fait venir de si bonne heure, Catherine, pouvez-vous me le demander? »

Et il clignait des yeux et toussait doucement en s'écriant :

« Pouvez-vous me le demander? Ne savez-vous pas ce que je souffre à cause de vous? Ah! Catherine, jamais, jamais mon pauvre cœur n'a tant souffert que cela... Non, pas même du temps de ma jeunesse, quand je courais après ma pauvre défunte. »

Elle baissait les yeux et prenait un air de jeune innocente, tout en salant la soupe. Puis, après avoir écouté les soupirs du vieux Rebstock, elle répondait :

« Ah! monsieur Rebstock, vous êtes toujours le plus grand enjôleur du village. Faut-il de la vertu à ces pauvres femmes, leur en faut-il, Seigneur Dieu! Salomé, prends donc garde, le rôti brûle.

—Enjôleur! s'écriait le vieux vigneron, vous savez bien que c'est pour le bon motif... Voyons, je ne plaisante pas. »

Mais elle, voyant arriver une déclaration en règle, s'écriait :

« Ah! mon Dieu! moi qui oubliais de faire mettre la grosse tonne en perce... aujourd'hui dimanche. Pardon, monsieur Rebstock, il faut que je me dépêche. Kasper, arrive; Salomé, tu surveilleras le rôti. »

Et elle courait au cellier.

Rebstock alors hochait la tête, et d'un ton sec disait :

« Une chopine de vin blanc, Salomé, et un cervelas. »

Puis il entrait dans la grande salle de fort mauvaise humeur, envoyant Catherine à tous les diables; mais elle avait de si belles vignes, une maison si bien montée, de si beaux écus!

« Il faut qu'elle en aime un autre, se disait-il; oui, oui, ça ne peut pas être autrement... Bien sûr un jeune homme qui n'a pas le sou... Toutes les femmes sont les mêmes, elles ne regardent qu'à la figure. »

Là-dessus, le vieux vigneron s'asseyait au bout de la table, contre le mur tapissé de paysages de la Suisse, avec des montagnes vertes, des rivières bleues et des chemins rouges.

D'autres arrivaient encore : Nickel Finck, le ferblantier; Zaphéri Goëtz, le maréchal ferrant; Jacob Yaëger, le brigadier forestier; Joseph Kroug, Christophel Henné, que sais-je? Et, tous, Catherine avait l'esprit de les éconduire doucement, sans leur faire perdre l'espoir, car elle tenait à vendre son vin, ses cervelas et ses pains blancs. C'était toujours autant de gagné les dimanches; il faut penser à tout. Oh! c'était une fine commère, et qui connaissait les hommes par bon sens naturel; cent fois elle s'était promis de ne jamais se marier, et l'on peut dire qu'elle avait bien raison. Vous n'avez qu'à regarder dans le village une maison après l'autre, pour voir que le mariage rapporte plus de coups de bâton que de bons morceaux, principalement aux femmes. Les hommes se rattrapent au cabaret; mais les femmes, Seigneur Dieu! faut-il que le dos leur démange, pour se hasarder dans une si terrible aventure!

Catherine n'avait donc pas envie de se marier, et pourtant de passer seule sa vie dans

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ce monde, c'est une chose bien dure. Il est vrai que le matin, quand on se lève pour aller à l'ouvrage, quand l'auberge bourdonne, que les chevaux piaffent à l'écurie, que les uns demandent à déjeuner avant de partir, que les autres arrivent au petit jour; quand il faut allumer du feu sur l'âtre, dans la grande salle et dans les chambres, courir à la cave remplir les bouteilles, à l'écurie garnir les râteliers, donner des ordres aux servantes et aux domestiques, écouter les réclamations : « Madame, voilà le boulanger... Voici le boucher... Madame, à quelle tonne faut-il tirer le vin pour Jacob, pour Christian? etc., etc. » — Quand celui-ci veut du rôti, cet autre une omelette et de la salade... il est bien vrai que tout cela fait passer le temps, et qu'on ne songe qu'à ses affaires. Mais, le soir, quand on est fatiguée d'aller et de venir, quand on s'asseoit à son tour pour prendre son repas; et puis, quand tout le monde dort déjà et qu'on monte se coucher, oh! alors, il vous passe bien des idées par la tête, et d'être seule cela vous rend triste.

Je ne sais pas si Catherine songeait à ces choses; mais quelquefois le soir, en entrant dans sa chambre au-dessus de la porte cochère, après avoir déposé sa chandelle sur la table de nuit en soupirant, elle écartait ses rideaux et regardait, de l'autre côté de la rue, le jeune maître d'école Heinrich Walter, seul dans sa petite mansarde sous le pignon, en face de la lampe, lisant dans un gros bouquin à tranches rouges, et levant de quart d'heure en quart d'heure au plafond ses grands yeux mélancoliques. Elle voyait au fond son petit lit, à droite les quatre rayons de sa bibliothèque, sur le devant sa petite table de sapin avec l'écritoire dans l'ombre du toit; et cela lui semblait triste, mais triste à répandre des larmes.

Heinrich Walter pouvait avoir vingt-cinq ans. Dieu sait les peines qu'il s'était données depuis dix-huit mois pour instruire les enfants du village, pour leur apprendre l'orthographe, l'arithmétique, l'histoire sainte, la civilité puérile et honnête, pour leur défendre de se moucher dans les doigts, de crier dans les rues comme des aveugles, de voler les fruits de leurs voisins, et d'aller mendier le jeudi et le dimanche sur les grandes routes. Eh bien! le pauvre jeune homme ne pouvait pas se glorifier d'avoir réussi; au contraire, tout le village s'indignait contre lui; les femmes se moquaient de son vieil habit noir râpé jusqu'à la corde, de son petit tricorne usé, de son teint pâle, de sa vieille culotte et de ses bas rapiécés. Enfin, elles perdaient toute espèce de retenue à son égard, et pourquoi? Parce qu'il lui était arrivé de dire un jour en classe à leurs enfants : « Mes chers amis, si cela continue, vous serez tous des ânes, comme vos papas et mamans; M. Imant, mon prédécesseur, n'a jamais pu leur fourrer dans la tête le B-A BA, et quant à vous, je ne vous apprendrai jamais à distinguer le numéro 1 du numéro 2. »

Et c'était la triste vérité; autant ces malheureux apprenaient vite à compter sur leurs doigts, autant ils avaient de peine à faire une addition sur l'ardoise.

Mais, à partir de ce jour, Walter eut la réputation d'être le plus sot, le plus pâle et le plus maigre des maîtres d'école d'Alsace. Il avait même été question, au conseil municipal, de lui retirer les deux cents francs de la commune, ce qui n'aurait pas été, je pense, un bon moyen de l'engraisser.

Tel était le pauvre garçon que Catherine regardait tous les soirs avant de se mettre au lit, et, chose singulière, plus elle le regardait, moins elle le trouvait laid; sa figure blanche, son front haut, entouré de cheveux bruns bouclés, ses lèvres tendres et mélancoliques, tout attendrissait Catherine, tout, jusqu'à ses manches trop courtes, d'où sortaient ses longues mains, un peu sèches, jusqu'à ses joues creuses, jusqu'à la teinte bleuâtre qui cernait ses grands yeux rêveurs.

« Qu'il a l'air doux, se disait-elle, et bon... et beau!... oui, il est beau... Je l'aime autant que Michel Matter avec ses larges épaules, et que Jacob Yaëger avec ses moustaches longues d'une aune. Qu'on dise ce qu'on voudra, ce n'est pas un vilain homme; il ne lui manque que de rire plus souvent; et s'il avalait le quart de chopes de Joseph Kroug ou du vieux Rebstock, il serait aussi frais, aussi bien portant que pas un autre du village. »

Ainsi raisonnait Catherine.

C'était peut-être la petite lampe qui lui montrait Walter en beau; mais une autre chose encore l'avait intéressée au pauvre jeune homme : c'est que Walter ne pouvait la voir, même de loin, sans rougir jusqu'aux oreilles, et que souvent, lorsqu'elle venait à passer au temps des récoltes ou des moissons, coiffée de son grand chapeau de paille, la faucille sous le bras ou le râteau sur l'épaule, pour aller fauciller les blés ou retourner les foins, elle avait remarqué que Walter, au fond de son école et derrière les *exemples* pendues à des ficelles, pensant n'être pas vu, se dressait sur la pointe des pieds, pour la suivre d'un long et doux regard. Et alors elle s'était sentie toute fière; son cœur s'était mis à battre plus fort, et même elle n'avait osé tourner la tête

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et s'était dépêchée d'aller plus vite, pour n'avoir l'air de rien.

Et voilà pourtant comment sont les femmes : cette Catherine, si gaie, si riante à la cuisine, si bien avec Michel Matter, Joseph Kroug, Nickel et Finck, enfin tous les beaux hommes du pays, rêvait aux maigres épaules, aux grands yeux bruns d'un simple maître d'école. Et parfois même elle chantait tout bas un vieil air commençant ainsi : « O jeune homme pâle, tourne, tourne tes regards vers moi! » et autres balivernes semblables. Elle en pleurait de tendresse et murmurait en se couchant : « Je suis pourtant sûr qu'il m'aime... Oui, j'en suis sûre! » Ce qui lui procurait un doux sommeil.

Catherine ne se trompait pas. Heinrich Walter l'aimait, ou plutôt il l'adorait; il ne pouvait rassasier sa vue de la voir; il trouvait Catherine la plus belle, la plus gracieuse, la plus admirable créature du Seigneur en ce monde; rien que d'entendre sa voix de loin, le pauvre garçon en tressaillait jusqu'au fond du cœur. Mais de pouvoir l'approcher un jour, lui toucher la main, oh! jamais une idée pareille ne serait entrée dans son esprit; lui, le fils d'un simple bûcheron de Hirschland, sans fortune, sans autre ressource que sa petite place d'instituteur, comment aurait-il pu concevoir des espérances si orgueilleuses? Il en aurait rougi, il se serait regardé comme un présomptueux; mais il aimait Catherine, il songeait à elle nuit et jour, même au milieu de ses classes.

C'était plus fort que lui; surtout en été, vers le temps des foins et des moissons, dans ces beaux jours où chantent tous les oiseaux du ciel, où l'air bourdonne de mille insectes, où la chaleur est si grande, que nos paupières se ferment d'elles-mêmes, les deux coudes sur le pupitre de sa chaire, son front dans la main, le pauvre Walter avait des visions merveilleuses; il s'oubliait des heures entières à rêver.

Et les enfants de son école, avec leurs grosses joues rouges, leurs yeux écarquillés, leur impatience de sortir, avaient beau causer, remuer, bâiller, éternuer, traîner leurs sabots sous les bancs, ils ne pouvaient le tirer de son extase. Il n'entendait rien; sa pensée était au milieu des marguerites, des mille fleurs des prés agitant leurs tiges, leurs épis, leurs collerettes blanches ou bleues, leurs festons et leurs étoiles les unes par-dessus les autres; il entendait bourdonner les abeilles, il voyait voltiger les sauterelles par milliards autour de lui; sa poitrine alors se soulevait de bonheur, il respirait l'air libre du dehors en rêve : au loin les petites jupes des faneuses flottaient à la brise; leurs grands chapeaux de paille se retroussaient; leurs râteaux allaient et venaient en cadence; leurs cous bruns, hâlés par le soleil, se balançaient au-dessus de la plaine, et Catherine, Catherine, plus svelte, plus élancée, plus gracieuse, apparaissait au milieu d'elles, les aidant, leur donnant ses ordres.

Oh! qu'il était attentif à ce spectacle intérieur, et comme il se trouvait heureux!

Et vers le soir, quand les grands chariots, chargés jusqu'au-dessus des échelles, remontaient lentement le chemin de Neudorf, quand les faucheurs, leur faux luisante sur l'épaule, la pierre à repasser pendue aux reins, les manches de chemise retroussées, suivaient, respirant de leurs fatigues, et que les faneuses, assises sur la voiture, au milieu du foin, comme une couvée de rouges-gorges dans leur nid, entonnaient en chœur le vieux *lied* si mélancolique de *Rinaldo*, ou quelque autre vieil air du même genre, alors prêtant l'oreille, il reconnaissait entre toutes la voix de Catherine, qui lui paraissait celle d'un ange du paradis; il n'osait respirer de peur d'en perdre un soupir, et c'est dans ce moment qu'il aurait fallu le voir se lever, se dresser sur la pointe des pieds et regarder par-dessus les *exemples*.

Tout le temps de décharger les foins, il ne bougeait pas, observant Catherine et l'admirant d'un air d'extase. Puis, quand elle était rentrée, il restait encore longtemps, le cou tendu, à contempler les beaux chevaux, la tête penchée sur le poitrail, et les grands bœufs sous le joug, la paupière close, bavant et sommeillant debout.

Il aimait ces bœufs et ces chevaux, parce qu'ils étaient à Catherine; il comptait les bottes et les gerbes que la fourche luisante engouffrait dans le grenier, où la vieille Salomé les recevait les bras tout grands ouverts. Et il bénissait le Seigneur des grâces qu'il répandait sur la tête de Catherine.

Et quand arrivaient cinq heures et qu'au coup de la pendule tous les bambins se levaient, en saisissant leurs sacs et leurs bonnets, et roulaient du haut des bancs, criant d'un ton de triomphe :

« Bonsoir, monsieur Walter! Bonsoir, monsieur Walter! »

Alors lui, tout étonné et les yeux fixés sur le cadran, murmurait :

« — Déjà!... que le temps a passé vite aujourd'hui! »

Puis, sur le seuil de la maison d'école, il suivait des yeux les enfants courant comme des lièvres et se dispersant dans les rues, les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

talons aux épaules et le nez presque à terre, tant ils étaient heureux de s'échapper.

« Ah ! le bon temps, le bon temps ! pensait-il; voilà pourtant comme j'étais il y a quinze ans. »

Il regrettait ce temps, car d'être amoureux sans espoir, c'est bien triste, chacun sait cela. Les jours ordinaires étaient pourtant ses plus beaux jours, il pouvait au moins rêver à son aise; mais les dimanches, lorsqu'il voyait tous les richards entrer à l'auberge de *la Carpe* et prendre leur chopine de vin dans la grande salle, c'est alors qu'il souffrait et qu'il s'indignait contre son triste sort :

« Seigneur Dieu ! pensait-il, quand on songe qu'il y a des êtres assez fortunés sur la terre pour s'asseoir dans cette maison, pour voir mademoiselle Catherine, et même pour causer avec elle! On a bien raison de dire que les gens naissent avec une bonne ou une mauvaise étoile. »

Et voilà pourquoi Heinrich Walter était si mélancolique. Ah! s'il avait pu savoir que Catherine le contemplait chaque soir assis devant ses livres, s'il avait pu savoir qu'elle ne le trouvait pas déjà si laid, et qu'elle pensait en elle-même : « Pauvre jeune homme, qu'il a l'air doux et timide, je l'aime mieux que Michel Matter, que Finck, etc., » s'il avait su que Catherine pensait ces choses en le regardant, c'est alors qu'il aurait remercié le ciel de l'avoir fait pâle et maigre, pauvre et mélancolique, afin d'attirer les yeux d'une personne si compatissante. Mais il n'en savait rien et renfermait son amour en lui-même, pour ne pas exciter la malveillance des notables, qui n'auraient pas manqué de demander son renvoi, s'ils s'étaient doutés de quelque chose. Et d'ailleurs, voyant tous les villageois gros et gras, et se voyant pâle et maigre, il se trouvait laid et pour ainsi dire contrefait. Chacun sait que de grosses joues rouges et des oreilles écarlates sont indispensables pour être un bel homme dans le Brisgau, et qu'en dehors de cela, il n'y a pas de salut.

Or, il advint que le vieux Rebstock, allant tous les jours de grand matin à ses vignes, remarqua Heinrick Walter adossé contre le mur de l'école et perdu dans des réflexions si profondes, qu'il ne voyait pas même les gens qui passaient sur la route. Heinrich avait l'habitude de balayer la salle et de dresser son pot-au-feu au petit jour. Cela fait, il sortait pour regarder le soleil se lever derrière les montagnes bleues du Schwartz-Wald. Il écoutait au loin la caille sonner le réveil dans les champs d'orge, les coqs se saluer d'une ferme à l'autre. C'était un vrai bonheur pour lui de voir les alouettes monter dans les blanches vapeurs, où le jour étendait sa pâle lumière, puis de les entendre, une fois au-dessus et scintillant comme des étincelles dans la brume, de les entendre commencer leurs babillages d'amour et leurs chants de triomphe. — Et les chiens qui sortent de leurs niches, rôdant de porte en porte autour des fumiers; et le premier son de la corne du pâtre, réunissant le troupeau près de la fontaine; et les petites maisonnettes qui s'ouvrent une à une; les commères qui s'appellent en se grattant le chignon; les enfants en chemise qui s'avancent nu-pieds, rentrent et ressortent, regardent et trottent comme des nichées de lapins blancs; et enfin le grand troupeau qui se met en route à la file, deux à deux, quatre à quatre, les chèvres en tête, la barbiche levée, leurs gros yeux or pâle pleins de lumière étrange, trottant à petits pas et chevrotant d'un ton doctoral; et les pauvres moutons qui pleurnichent et se plaignent toujours; les belles vaches et les grands bœufs, qui mugissent du fond de leur poitrail, le cou tendu, la bouche béante; et les porcs, le dos rond, la queue en trompette, qui fouillent du groin toutes les ordures; et tout ce troupeau confus, qui s'allonge ou se resserre, qui galope ou se ralentit, selon que le chien est devant ou derrière; ce tourbillon qui s'éloigne sur la route poudreuse, aux heures pourpres du crépuscule : tout cela c'était la vie, le bonheur de Walter, car, voyant ces choses, il rêvait à Catherine, il se la représentait éternellement jeune et belle, ignorant son amour, mais accompagnée de tous ses vœux à travers une longue et calme existence.

On ne pouvait lui faire un crime de ces contemplations, elles ne nuisaient à personne; mais Rebstock, le voyant ainsi plusieurs jours de suite, conçut des soupçons, et ces soupçons grandirent un matin qu'il aperçut Catherine, en petite jupe de laine, qui choisissait quelques légumes derrière la haie de son jardin. De très-loin, car il avait la vue bonne, il lui sembla qu'elle se levait de temps en temps, pour jeter un regard furtif vers la maison d'école, et s'était approché tout doucement; il ne conserva bientôt plus aucun doute.

« Ah! ah ! se dit-il, je comprends maintenant pourquoi Catherine ne veut pas de moi, elle aime le maître d'école; oui, oui, c'est clair. »

Le vieux renard savait bien que les femmes s'obstinent quand on les contrarie, et que même on leur donne quelquefois des idées qui ne leur seraient pas venues; aussi se garda-t-il de rien dire, mais il prit la résolution de se débarrasser de Heinrich Walter.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'est pourquoi, cinq ou six jours après, on entendit un beau matin la cloche de la mairie qui convoquait le conseil municipal. C'était vers le commencement du mois d'août, au temps des grandes récoltes; aussi tout le monde fut-il étonné, car, en cette saison, chacun aime mieux aller à ses affaires que de délibérer sur celles de la commune : le conseil se réunit rarement. Malgré cela, chacun, pensant qu'il s'agissait d'une affaire grave, revêtit son habit des dimanches et se coiffa de son tricorne pour aller voir.

Vers huit heures, tous les membres du conseil étaient présents, savoir : Conrad Schœffer, Michel Matter, Christophe Henné, etc. Et tous s'étant assis, le père Rebstock se leva, déposa son tricorne sur la table et, d'un ton grave, se prit à dire :

« Que c'était une abomination de nourrir des fainéants aux frais de la commune, des gens qui restent assis depuis sept heures du matin jusqu'à midi, et d'une heure à cinq, près d'un bon feu en hiver, et les fenêtres ouvertes, au frais, en été, tandis que des centaines de gens laborieux sont à grelotter devant leur porte, en fendant des bûches, ou à suer sang et eau dehors en fauchant, faucillant ou piochant, les reins au soleil. »

Puis il s'écria :

« C'est de Heinrich Walter que je parle, de cet individu qui traite d'ânes les pères de famille et les meilleurs bourgeois de Neudorf, dont le moindre vaut cent mille fois mieux que lui. Ces bruits n'étaient pas encore arrivés à mon oreille; sans cela, depuis longtemps, je sais ce qu'il aurait fallu faire. Qu'est-ce donc que ce Walter, pour mépriser tout le monde? Un va-nu-pieds qui vit à nos dépens, sans rendre le moindre service à la commune.

« Autrefois, au moins, nous avions la consolation d'entendre le maître d'école chanter au lutrin; le vieux Imant, malgré son âge, avait une voix magnifique; mais celui-ci chante comme un grillon dans l'herbe desséchée, on ne l'entend pas; notre pauvre curé est forcé de chanter pour quatre, et de risquer d'avoir un coup de sang, parce que ce Walter ne veut pas se donner la peine d'ouvrir la bouche.

« Ce qu'il y a de pire, c'est que les gens, en allant le matin à l'ouvrage, voient le grand flandrin qui respire le frais, les mains dans ses poches, et qui regarde du côté de l'auberge de *la Carpe*, comme si les alouettes rôties devaient lui tomber dans le bec. Il ne salue pas seulement ceux qui vont lui déterrer des pommes de terre; ah! bien oui, un si grand seigneur se croirait déshonoré de vous tirer le chapeau. C'est étonnant qu'il ne demande pas encore des subventions, pour qu'une servante vienne lui faire la soupe, lui couper le pain et les carottes. Écoutez, cela ne peut pas durer plus longtemps; il faut que nous demandions un autre maître d'école, un homme d'âge, ayant de bons poumons, un homme raisonnable. De cette façon, un maître d'école sera bon à quelque chose. Mais allez donc demander à M. Walter de gagner les deux cents francs qu'on lui donne! Je vous le dis, il faut demander un autre maître d'école, et qui soit marié... voilà mon opinion. »

Alors Rebstock s'assit et, comme le temps pressait, tous les autres furent de son avis. Le secrétaire Vendling choisit aussitôt le modèle des décisions à l'unanimité; chacun mit sa signature au-dessous, de sorte qu'on put aller à l'ouvrage tout de suite, et que Walter, entre huit et neuf heures, sans avoir été entendu et qu'il y eût de sa faute, fut en quelque sorte destitué.

Mais la grande nouvelle ne se répandit que le soir, car, en ce jour, la moitié de Neudorf était dehors à lier les blés.

Heurensement Rebstock et les autres amis de *la Carpe* n'étaient pas au bout de leurs peines. On a bien raison de dire que l'homme propose et que Dieu dispose; je crois même que l'homme ferait mieux de le laisser proposer et disposer tout seul; il n'aurait pas l'occasion de se repentir si souvent.

II

Ce jour-là, pas une âme ne restait à l'auberge de *la Carpe*, excepté la vieille Salomé et sa maîtresse; Orchel et Kasper étaient partis de grand matin avec les bœufs et la voiture, et comme les rouliers avaient aussi de l'ouvrage chez eux, le tourne-broche reposait pour la première fois depuis trois semaines.

Il faisait un temps si lourd et si chaud, que les volets étant fermés vers la rue, à cause du soleil, et les fenêtres ouvertes dans l'ombre sur le jardin, pour donner de l'air, cela ne vous empêchait pas de suer à grosses gouttes. Catherine se sentait tout inquiète et abattue; elle ne savait à quel saint se recommander; elle montait et descendait l'escalier comme une âme en peine, elle ouvrait ses armoires, visitait ses piles de linge, rêvait et regardait la vieille Salomé, qui sommeillait au coin de l'âtre, au lieu de peler ses pommes de terre,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

puis de temps en temps ouvrait les yeux à demi, prenait une grosse prise de tabac et se remettait à l'ouvrage.

Enfin, au bout d'une heure, et comme neuf heures sonnaient à l'église, Catherine ouvrit tout doucement un volet sur la rue et regarda vers la maison d'école. Walter, les coudes au bord de la fenêtre, était là tout pâle, et tout rêveur; il regardait dehors d'un air de tristesse inexprimable. Catherine, après l'avoir longtemps contemplé dans l'ombre, retira le volet sans bruit et s'approcha de Salomé, qui venait décidément de s'endormir et ronflait comme un tuyau d'orgue.

Un rayon de soleil, tout fourmillant de poussière, traversait la cuisine obscure et tremblotait au fond de la cheminée, sur les oreilles et le dos du chat, qui dormait aussi, les poings fermés sous le ventre. Dehors on entendait un grand bourdonnement, mais pas d'autre bruit.

Catherine, debout, regardait toujours sa servante, et tout à coup, lui touchant l'épaule, elle l'éveilla. Salomé alors, regardant les yeux écarquillés, vit sa maîtresse devant elle.

« Ah ! pardon, madame, je dormais... il fait si chaud... je vais me dépêcher.

—Non, Salomé, non, dit Catherine d'une voix douce, ce n'est pas pour ça que je t'éveille, je t'aurais bien laissé dormir, mais... mais il faut que je te consulte sur quelque chose. Je sais que tu es portée pour moi, oui, j'en suis sûre !

—Si je suis portée pour vous ! Ah ! madame, vous seriez ma propre fille, que je ne prendrais pas plus vos intérêts. »

Puis, reniflant une bonne prise, elle mit sa tabatière dans la poche de son tablier et demanda :

« Mais, Seigneur Dieu ! qu'est-ce qu'il y a donc?

—Viens, fit Catherine, entrons dans la grande salle, il fait plus frais. Tire le verrou, que personne n'entre. »

En disant cela, Catherine fermait elle-même le verrou, puis entrait dans la salle, où les bancs et les tables se voyaient à peine dans l'ombre, tandis que le trou des volets brillait comme de l'or. Un de ces volets restait entr'ouvert, et deux grandes roses blanches se balançaient dehors contre le mur. De temps en temps une abeille venait bourdonner dans cette lumière, puis regagnait les champs.

C'était une fine commère que cette Salomé, et qui savait bien des choses; dans le temps, elle avait été mariée à un certain hussard chamboran, nommé Barabas Heck, qui la menait, comme on dit, au doigt et à la baguette; aussi comprit-elle tout de suite qu'il se passait des événements extraordinaires, et même elle devina presque ce dont il s'agissait.

« Asseyons-nous, » fit Catherine en lui montrant une chaise et s'asseyant elle-même au coin du banc, près de la fenêtre.

On ne pouvait voir de plus jolie fille que Catherine en ce moment, avec ses grands yeux bleus et son air embarrassé. La vieille servante fourrait ses cheveux gris dans sa cornette et la regardait en silence.

Longtemps Catherine ne dit rien, ne sachant par où commencer; enfin, élevant la voix, elle dit :

« Oui, je suis sûre que tu m'aimes, Salomé, et voilà pourquoi je veux te demander quelque chose. Tu sais que tous les garçons du village, les jeunes et les vieux, Yaëger, Matter, Schœffer, Johann Noblat, et même Rebstock, courent après moi.

—Ah ! ah ! pensa Salomé, j'en étais sûre, c'est bien ça. »

Puis elle dit :

« Mon Dieu ! madame, ce n'est pas étonnant, car, pour une fille bien faite, riante et avenante comme vous, on serait bien embarrassé d'en trouver deux au village, et peut-être dans les environs; sans parler de vos biens, de vos terres...

—Oui, interrompit Catherine; mais voyons, lequel me conseillerais-tu de choisir, si je voulais me marier; car, de vivre comme cela, Salomé, sans famille, c'est bien dur... Pourquoi est-ce qu'on travaille?...

—C'est pour être contente et satisfaite, dit Salomé, et pour se passer toutes les douceurs de la vie; ça, c'est sûr, madame, et même je me suis déjà bien des fois étonnée que vous n'y ayez pas pensé plus tôt.

—Alors, dit Catherine, tu me conseilles de me marier?

—Ça va sans dire, ça va sans dire. Le mariage, voyez-vous, madame, c'est tout ce qu'il y a de plus agréable quand on tombe bien; car les gueux ne manquent pas; on trouve assez de Barabas, comme j'en avais un, pour vous échiner; mais un mari jeune, bien tourné, qui fait tout ce que vouz voulez, qui vous mène à la danse, ça, madame, c'est le bonheur de la vie; à côté de ça, tout le reste ne vaut pas la peine qu'on en parle ! »

Alors elles se regardèrent l'une l'autre durant quelques secondes, et Catherine, d'un ton rêveur, dit :

« Je crois que tu as raison, Salomé; mais lequel choisir?

—Oh ! pour ça, c'est difficile de vous répondre; ça dépend des goûts et des couleurs,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Cela devait arriver tôt ou tard... Ah! l'amour... l'amour!... » (Page 100.)

madame. Il y en a des bruns, des blonds, des châtains, il y en a des roux, des gris et même de tout blancs qui valent bien leur prix; mais c'est rare. Moi, je ne suis pas pour les gris et les blancs; par exemple, comme le père Rebstock, tout bien conservé qu'il ait l'air d'être. Et puis, voyez-vous, la vieillesse rend avare; c'est triste, ça tousse, ça reste dans un fauteuil, ça n'est jamais de bonne humeur, ou si rarement que c'est encore une chance tous les trente-deux du mois. Outre ça, madame, les gris et les blancs sont jaloux comme des ânes rouges; ça voit tout, ça se défie de tout, ça mâche du jus de réglisse. Non, pour l'amitié que je vous porte, croyez-moi, défiez-vous des gris et des blancs.

—Et les roux? demanda Catherine.

—Les roux, c'est autre chose, ça possède des qualités, les roux, oui, mais gare au bâton. Ainsi, par exemple, le meunier Matter, je suppose; eh bien! je suis sûre qu'il ne plaisanterait pas souvent avec sa femme, s'il avait le bonheur d'en avoir une. Maintenant il rit bien; il veut vous embrasser; il crie : Ha! ha! ha! hé! hé! hé! — C'est bon, c'est bon, je connais ça; mon Barabas était roux et il ne me refusait pas les coups de trique. C'est pourtant bien triste de ne savoir jamais sur quel pied danser. Et puis, c'est défiant en diable, comme les vieux, et ce qu'il y a de pire, c'est traître : vous croyez qu'il faut rire, justement ça les fâche, ça ne vous dit jamais ce que ça pense. Mais si vous avez du goût pour Matter...

Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Et vous pensez que de cette façon tout sera réparé? (Page 102.)

—Non ! interrompit Catherine, ce n'est pas dans mes idées.

—Eh bien! madame, vous avez raison, dit la vieille, cent fois raison ! Défiez-vous des roux, que le ciel vous en préserve, c'est la couleur du diable. Mais les bruns, à la bonne heure, parlez-moi de ça; oh! les bruns, surtout les bruns frisés. »

Catherine rougit, Walter était brun frisé, et Salomé vit tout de suite que ce conseil lui convenait; c'est pourquoi elle poursuivit avec un redoublement d'enthousiasme :

« Les bruns frisés... oh! l'agréable couleur ! c'est doux, c'est vif, ça vous a toujours le mot pour rire, et puis c'est dur au travail. Tenez, sans vous commander, Jacob Yaëger, le brigadier forestier qui vient tous les dimanches, je suis sûre que cet homme-là fait ses dix et même ses douze lieues par jour sans s'en apercevoir. C'est agréable d'avoir un homme qui se porte bien, car la bonne santé fait la bonne humeur.

—Sans doute, dit Catherine avec indifférence, sans doute Jacob Yaëger est un brave homme, un homme gai; mais un forestier, c'est toujours en route, et quand on se marie...

—Ah! je vois bien, dit la rusée Salomé, que vous aimez les blonds, et pour dire la vérité, je ne peux pas blâmer votre goût. D'abord les blonds ont le cœur tendre et les yeux bleus; ils vous regardent jusqu'au fond de l'âme, les pauvres blonds! Ils sont craintifs avec leur femme, ils obéissent comme des moutons; ils

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

auraient peur de vous dire un mot de travers, et puis, ils ont le teint rose comme une jeune fille. Dire qu'ils ne valent pas les bruns, ce serait aller un peu loin, car même je crois qu'ils sont plus tendres. Enfin, madame, enfin, moi, voyez-vous, entre les blonds et les bruns, je serais bien embarrassée; Jacob Yaëger est plus vieux que Johann Noblat, mais ce bon Johann...

— Eh! qui te parle de Johann Noblat? Je me moque bien de lui!

—Mais alors, qui donc? Est-ce que ce serait Zaphéri Goëtz, le maréchal ferrant; Conrad Schœffer, le marchand de chevaux; Joseph Krougs...?

—Non, dit Catherine, aucun de ces gens-là ne me plaît. »

Puis, d'un accent de tendresse inexprimable, les yeux levés au plafond, les joues roses, elle dit :

« Ce que j'aimerais, Salomé, ce serait un bon jeune homme, doux, un peu craintif, et qui m'aimerait comme je l'aime; qui ne penserait pas du matin au soir à gagner de l'argent, et qui me chanterait, d'une voix douce, de vieux airs; un pauvre jeune homme qui saurait beaucoup de choses et qui me trouverait la plus belle!

—Mais, madame, s'écria la vieille servante stupéfaite, il n'y en a pas comme cela dans le monde, il n'y en aura jamais; celui que vous me dites doit être blond comme la paille, il doit avoir des ailes!

—Non, il est brun, dit Catherine tout bas.

—Brun? ça n'est pas possible!

—Si, c'est possible.

—Alors il doit tousser du matin au soir; il doit être tout à fait maigre et pâle; il doit être malade. »

Catherine ne put s'empêcher de sourire; et, se levant :

« Salomé, dit-elle, tu es folle; j'ai voulu rire, et voilà que tu prends toutes ces choses au sérieux.

—Ah! madame, madame, dit la vieille servante en levant le doigt, vous n'avez pas confiance en moi, et vous avez tort; maintenant je sais qui vous aimez... Il regarde bien assez souvent par ici, le pauvre jeune homme! »

Catherine rougit jusqu'aux oreilles.

« Tu te trompes peut-être, Salomé, » dit-elle.

Puis, se ravisant :

« Et de celui-là, que penses-tu? »

Salomé allait répondre, lorsqu'on entendit une lourde voiture s'avancer dehors, et, dans le même temps, quelqu'un essayer d'ouvrir la porte de la cuisine.

« Hé! voici Kasper qui rentre, dit Salomé; allons, allons, il faut ouvrir la grange. »

Alors, poussant le volet, elle vit la grande voiture, couverte de gerbes jusqu'au premier étage, étendre son ombre sur la façade de l'auberge; Kasper, Orchel et les journaliers autour, le cou nu, la poitrine découverte et baignés de sueur, attendant qu'on vînt leur ouvrir, et les grands bœufs, l'œil hagard, les jambes écartées, le cou dans les épaules.

« Hé! vite, bien vite, cria Catherine; monte au grenier ouvrir la grande lucarne; moi, je descends à la cave chercher du vin pour nos gens. »

Et la maison fut ranimée. Tout le monde se mit à l'ouvrage pour décharger la voiture.

Dehors on entendait les enfants de l'école crier en chœur : B-A BA, B-E BE.

Et la vieille Salomé à la lucarne, en recevant les gerbes, se disait :

« Ce pauvre Walter, il ne se doute pas du bonheur qui l'attend. Ah! ce garçon-là peut se vanter d'avoir de la chance! »

III

Les voitures continuèrent d'arriver depuis midi jusqu'à six heures; à peine l'une était-elle déchargée qu'il en venait une autre. C'était un grand ouvrage, mais il faut profiter du beau temps; jamais les récoltes ne sont mieux qu'au grenier, dans la grange ou sous le hangar; qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il grêle, alors on peut louer le Seigneur de ses bénédictions.

Enfin vers sept heures tout était fini; les gerbes s'élevaient en muraille des deux côtés de la grange. C'est pourquoi Catherine fit monter une petite tonne de sept à huit pots, et Kasper, Orchel, Brêmer, tous les moissonneurs et moissonneuses, en manches de chemise, les joues, la nuque et le dos trempés de sueur, entrèrent dans la cuisine boire un bon coup.

La tonne était placée au coin de la table, le vin pleuvait dans les verres; on causait des belles récoltes, de la bonté des grains, des prochaines vendanges, qui promettaient d'être magnifiques.

« Allons, Brêmer, allons, Kasper, disait Catherine, encore un coup! »

Et naturellement ils ne demandaient pas mieux; car chacun aime à se faire du bien, surtout quand cela ne vous coûte que la peine de lever le coude.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La nuit arrivait; Salomé venait d'allumer la lampe, et plusieurs, jetant leur veste sur l'épaule, s'apprêtaient à sortir, lorsque Kasper, se retournant vers sa maîtresse, dit :

« Vous connaissez la grande nouvelle, madame ?

—Quelle nouvelle, Kasper? demanda Catherine.

—Hé ! notre maître d'école s'en va; le conseil municipal lui donne son congé ! »

Catherine, à ces mots, ne put s'empêcher de rougir, et durant plus d'une minute elle ne dit rien. La vieille Salomé, dans l'ombre, la regardait, et comme le silence continuait, Kasper reprit :

« Oui, Michel Matter nous a raconté ça d'abord, sur la route; ensuite, la mère Frentzel et ses deux filles, qui glanaient derrière nous; il paraît qu'on est las de lui.

—Pourquoi? dit Catherine; qu'est-ce qu'il a fait? »

Orchel, Kasper, Brêmer et les autres se regardèrent du coin de l'œil sans répondre; puis Brêmer s'écria :

—« Des mensonges, des misères ! Il ne faut pas croire ce que disent les gens. »

Catherine se sentit toute troublée, car elle voyait bien qu'on lui cachait quelque chose. Elle alla s'essuyer les mains à la serviette, derrière la porte, et demanda d'un air d'indifference :

« Et qu'est-ce que les gens disent? »

Alors le père Brêmer prit sur lui de tout raconter :

« On le chasse, dit-il, parce qu'au lieu de s'occuper de son école, Rebstock lui reproche de regarder toute la sainte journée du côté de cette maison, et que même il se lève de grand matin pour se planter le nez en l'air devant vos fenêtres; mais je sais bien que c'est faux.

—Oui, c'est faux, dit Kasper, et surtout ce que chantait Matter. »

Catherine, en entendant cela, rougissait de plus en plus.

« Et qu'est-ce qu'il chante donc ce Michel Matter? fit-elle

—Hé ! que vous regardez aussi par-dessus la haie du jardin, en ayant l'air de couper des choux, et qu'il était temps de faire partir l'autre.

—Ah! c'est parce qu'il regarde ici qu'on chasse ce pauvre jeune homme, dit Catherine d'un air étrange; on devrait donc me chasser aussi, moi?

—Oh ! vous, madame, vous êtes la maîtresse dans votre auberge.

—C'est bien heureux, fit-elle, c'est bien heureux ! »

Alors tout le monde se tut, et Brêmer, au bout de quelques instants, s'écria :

« Quel tas de gueux on trouve pourtant dans le monde ! Mais tout cela ne nous regarde pas. Allons, bonsoir, vous autres; bonsoir, Catherine.

—Attendez donc, dirent les moissonneurs, nous sortons avec vous. »

Tous vidèrent leurs verres et sortirent.

Aussitôt Catherine monta dans sa chambre, et la vieille Salomé fit du feu sur l'âtre.

Catherine redescendit à huit heures pour souper et remonta tout de suite après. Kasper et Orchel allèrent dormir; ensuite Salomé, vers dix heures.

C'est ainsi que les choses se passèrent en ce jour, et chacun peut se figurer l'indignation de Catherine; mais sa douleur était encore peu de chose auprès du désespoir de Walter : elle était riche, elle pouvait mettre Rebstock, Matter, Schœffer, tout le conseil municipal à la porte; lui, perdait à la fois son unique bonheur et son pain.

Dès onze heures, le pauvre garçon avait tout appris. Comme il regardait les enfants sortir de l'école, selon son habitude, des femmes s'étaient écriées en passant :

« Hé ! bon voyage, monsieur Walter, bon voyage ! »

Puis elles s'en étaient allées riant entre elles. Plusieurs autres passants l'ayant ensuite salué d'un air moqueur, il avait conçu des inquiétudes. Et comme Wendling, le secrétaire de la mairie, après avoir écrit la demande du conseil municipal à M. le sous-préfet, s'en retournait chez lui des papiers sous le bras et le cou dans les épaules, Walter l'avait arrêté quelques instants pour savoir ce qui se passait. Alors le petit bossu, le regardant, non sans quelque pitié, s'était écrié de sa voix glapissante :

« Monsieur Walter, écoutez, vous êtes jeune... bien jeune ! Je ne vous en dis pas davantage.

—Mais qu'ai-je donc fait, monsieur Wendling?

—Ce que vous avez fait !... Ne le savez-vous pas mieux que moi?

—Au nom du ciel, quelle faute ai-je donc commise?

—Non, non, monsieur Walter, vous avez beau dire, tout cela ne doit pas vous étonner; c'est votre faute, vous ne connaissez pas les hommes; j'étais sûr qu'un jour ou l'autre M. le maire demanderait votre changement...

—Mon changement?

—Eh oui, c'est une affaire terminée, la décision est prise; je viens d'écrire la demande

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

du conseil à M. le sous-préfet. Mon Dieu ! cela me fait de la peine, car vous êtes un honnête garçon; mais, je vous le répète, c'est votre faute; cela devait arriver tôt ou tard... Ah! l'amour... l'amour ! »

Et le digne bossu, agitant sa grosse tête jaunâtre d'un air de commisération profonde, poursuivit son chemin en bredouillant des paroles confuses.

Walter, pâle comme la mort, le regarda s'éloigner, puis il rentra dans la salle; ses genoux tremblaient, il eut à peine la force de pousser le verrou et de rentrer dans sa petite chambre en se tenant à la rampe.

« Qu'ai-je donc fait? se disait-il. Ces malheureux enfants ne travaillent pas, c'est vrai, mais en suis-je cause? Si le conseil me renvoie, je suis perdu; un instituteur révoqué sur la demande d'un conseil municipal ne peut plus rien espérer ! »

Ces idées frappèrent d'abord Walter; il se voyait chassé, rentrant à Hirschland, chez son vieux père infirme, qu'il avait l'habitude de secourir, et qui, maintenant, serait forcé de le faire vivre de sa propre misère; car, de manier la hache, de scier des troncs, de *schlitter* du bois, Walter ne s'en sentait point capable; il était trop faible pour un si rude état.

« Que faire? que faire? » murmurait-il, allant et venant la mort dans l'âme.

Il voulait aller trouver M. le maire, M. l'adjoint, M. l'inspecteur, leur exposer son innocence; et ce n'est que bien tard, vers dix heures, qu'il prit la résolution d'aller voir le lendemain M. le curé Dimones, avant l'office, pour le supplier d'intercéder en sa faveur.

« Oui, c'est le mieux, pensait-il; on écoutera M. le curé, on reviendra sur cette décision trop prompte. Il est juste qu'on m'entende; les règlements veulent qu'on m'entende. »

Il s'était assis, les coudes sur la table, la tête entre les mains; malgré sa confiance en M. le curé, il se sentait désespéré.

Jusqu'alors toute sa joie, tout son bonheur en ce monde, avait été de voir Catherine, de se la figurer dans son auberge, dans sa petite chambre, dans la cour au milieu de ses poules, toujours fraîche et souriante. Une sorte de pressentiment l'avertissait que ses malheurs venaient de là, mais il n'avait pas la force de regretter son amour; au contraire, il s'y complaisait encore au milieu de sa souffrance.

L'image du vieux Rebstock, de Michel Matter, de Schœffer, de tous ces gens qui venaient le dimanche à l'auberge, sous prétexte de prendre une chopine, frappa son esprit, et, pour la première fois, il ne douta point que tout ce monde ne vînt se disputer la main de Catherine; il comprit les dernières paroles du greffier Wendling et maudit sa triste destinée; il voulut courir à son tour chez Catherine et crier :

« Mais, je vous aime ! on me chasse parce que je vous aime; je vaux mieux que ces gens... Je ne demande qu'un de vos regards pour être heureux... qu'ils prennent vos terres, vos vignes, tous vos biens, et me laissent mon seul bonheur... Ah ! les misérables, je suis sur qu'ils ne vous aiment pas comme je vous aime ! »

Et, se penchant sur la table, les bras ployés et la face dessus, il fondit en larmes.

« Non, murmurait-il, aucun ne l'aime comme je l'aime; c'est celui qui l'aime le plus qu'elle doit préférer. »

Mais ensuite, songeant à sa misère profonde, au mépris des notables qui l'accablait, au ridicule de sa vieille capote et de son tricorne tout usés, il fut comme anéanti.

Longtemps il resta dans cette attitude désolée, en face de la lampe, rêvant à l'insolence, à la joie, aux richesses de ceux qui n'ont ni cœur, ni honte, ni tendresse, et qui ne craignent pas de prendre tout ce qui leur plaît, sans se demander s'ils le méritent, et sans s'inquiéter du désespoir des autres.

« Heureux, se disait-il, ceux qui n'ont pas d'âme, qui naissent sans pudeur; ceux-là sont les maîtres de la terre; c'est pour eux que tout a été créé; aux autres il ne faudrait qu'une fleur pour être heureux; ces fortunés la cueillent, et tout est dit. Si quelqu'un s'y oppose, ils le dénoncent à tort, ils le font chasser comme un mendiant; ils ont pour eux tous les gueux, et les gueux font le grand nombre. »

Or, tandis que Walter pleurait et se désolait de la sorte, Catherine, ayant éteint sa chandelle pour ne pas être vue, le regardait de sa petite fenêtre en face; elle le voyait étendre ses regards désolés vers l'auberge, elle devinait ses pensées, et sentant tout ce qu'il y avait de tendresse pour elle dans le cœur du pauvre Walter, elle l'en aimait davantage, et, tout en le plaignant, elle se trouvait heureuse d'un pareil amour.

Enfin, après une longue rêverie, Walter songeant qu'il faudrait aller voir M. le curé de bonne heure le lendemain, se leva, éteignit sa lampe et se coucha. Mais chacun peut bien penser qu'il ne dormit guère, et que les plus tristes préoccupations le poursuivirent dans le sommeil.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

IV

Le lendemain, qui se trouvait être un dimanche, tous les habitués de *la Carpe*, en tricornes, en feutres noirs ou gris, habits carrés, gilets rouges et bas de laine, défilaient l'un après l'autre dans la cuisine, selon leur habitude. Ils regardaient à droite et à gauche, pour faire leur compliment à Catherine, mais elle n'était pas là. Kasper, en manches de chemise et la pipe à la bouche, dépouillait un vieux lièvre roux accroché par les pattes de derrière à la porte de la cour, et la vieille Salomé, debout devant l'évier, récurait sa batterie de cuisine.

« Hé! faisaient-ils, qu'est-ce qui se passe donc ce matin, Salomé? Est-ce que mademoiselle Catherine est malade, qu'on n'a pas le plaisir de la voir? »

Salomé, sans même se retourner pour répondre, disait :

« Malade? hé! hé! hé! je ne crois pas! Non, monsieur Yaëger; non, monsieur Matter, Dieu merci; elle se porte comme un charme; elle ne s'est jamais mieux portée, la pauvre chère enfant. — Kasper, une chopine de vin blanc pour monsieur Yaëger. »

Eux, alors, entraient dans la salle tout rêveurs et s'asseyaient devant leur chope. Plusieurs parlaient de la déconfiture du maître d'école, d'autres jouaient aux cartes, mais ils ne tapaient pas sur la table comme à l'ordinaire et semblaient inquiets.

Sur le coup de neuf heures, Catherine descendit enfin, légère comme une hirondelle. Elle avait mis sa petite jupe coquelicot, son beau casaquin bleu de ciel et son petit béguin de velours à broderies d'or et grands rubans de moire. Catherine n'avait pas fermé l'œil durant toute la nuit; elle s'était retournée bien des fois dans son lit, ne sachant à quoi se résoudre; mais, à cette heure, elle avait pris sa résolution, et toute sa gaieté naturelle lui était revenue; jamais elle n'avait été si fraîche, si vive, si animée.

« Salomé, dit-elle, tu vas préparer un bon petit dîner... nous aurons du monde aujourd'hui. Moi, je sors... j'ai à faire... tu m'entends?

—Oui, madame, répondit la vieille servante, avec un sourire qui voulait dire bien des choses; vous pouvez être tranquille... votre monde sera content! »

Au même instant, Rebstock entrait dans la cuisine.

« Hé, bonjour, mademoiselle Catherine! s'écria-t-il en ouvrant sa grande bouche jusqu'aux oreilles; que vous êtes donc belle ce matin!

—Vous trouvez, monsieur Rebstock?

—Oui, Catherine, oui, je trouve!

—Eh bien, ça me fait joliment plaisir! C'est que, voyez-vous, monsieur Rebstock, je veux plaire aujourd'hui.

—Vous voulez plaire!... et à qui donc?

—Ah! voilà, c'est mon secret, vous saurez cela plus tard! »

Et, tournant le dos au vieux vigneron, elle entra dans l'allée qui donne sur la rue.

Le pauvre Heinrich Walter, dans son long habit noir rapé, son petit tricorne sous le bras, sortait justement pour se rendre chez M. le curé Dimones.

Catherine, descendant l'escalier, lui cria de sa jolie voix claire :

« Monsieur Walter! monsieur Walter! »

Alors lui, voyant celle qu'il aimait, devint tout pâle et resta la main sur le loquet.

« Monsieur Walter, lui dit Catherine en souriant, entrons chez vous, s'il vous plaît; j'aurais à vous parler. »

Walter était tellement saisi qu'il ne put répondre et tourna la clef dans la serrure en silence. Catherine entra, puis le pauvre garçon, qui ne se tenait plus sur ses jambes.

Voilà ce que virent, à leur grande stupéfaction, les amoureux de Catherine, le nez aplati contre les vitres de l'auberge; — et voici maintenant ce qui se passa dans la salle d'école.

Catherine était toute rouge; il lui avait fallu du courage pour faire une démarche pareille, mais on voyait dans ses beaux yeux brillants qu'elle était bien contente tout de même. Walter, appuyé contre la chaire, était pâle comme la mort; il n'osait la regarder; il avait chaud et froid, ne sachant pourquoi elle était venue.

« Monsieur Walter, dit Catherine en prenant son petit air sérieux, j'ai de grands reproches à vous faire.

—A moi! mademoiselle, fit le maître d'école tout consterné.

—Oui, monsieur Walter; votre conduite imprudente me fait beaucoup de tort; voilà plus

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'un an que vous regardez du côté de l'auberge; tout le monde en parle... Hier, on n'entendait que cela dans le village.

—Oh! pardonnez-moi, dit le pauvre garçon, les mains jointes; oui, je le reconnais, j'aurais dû réfléchir qu'un maître d'école... mais, c'était plus fort que moi, mademoiselle... j'étais si abandonné, si malheureux, dans ma triste position... de vous voir un instant le matin, cela me faisait du bonheur pour toute la journée... je ne pensais pas que cela pourrait vous nuire... Mon Dieu! j'en suis bien puni... puisqu'on me chasse... puisqu'il faut que je parte! »

Il sanglotait; de grosses larmes brillantes coulaient sur ses joues pâles.

Catherine, le voyant ainsi, sentait son cœur se fondre dans sa poitrine.

« Mon Dieu! monsieur Walter, reprit-elle avec douceur, je ne suis pas plus méchante qu'une autre... Je ne demande pas la mort du pécheur... nous sommes tous faibles! Mais si je vous pardonne... si j'oublie... que ferez-vous pour réparer vos torts?

—*Je partirai!* s'écria le pauvre jeune homme d'une voix déchirante; oui, quand je devrais en mourir, je quitterai le village pour toujours... Vous n'entendrez plus parler de moi!

—Et vous pensez que de cette façon tout sera réparé, monsieur Walter? Vous croyez que votre départ empêchera les mauvaises langues d'aller leur train?

—Mais alors que faut-il donc faire? s'écria-t-il vraiment désespéré.

—Ce qu'il faut faire? Mon Dieu, ce n'est pas moi qui devrais vous l'apprendre... mais, puisque vous m'y forcez, monsieur Walter, il faut bien que je vous le dise : quand un honnête homme a compromis une jeune fille, il ne se sauve pas, il la demande en mariage. »

Alors le pauvre garçon, croyant avoir mal entendu, leva la tête; mais à la vue de Catherine, qui le regardait avec un doux sourire, et les yeux humides de tendresse, toutes les joies du ciel furent dans son âme.

Oui, la plus grande félicité qu'il soit donné à l'homme de connaître sur cette terre, Walter l'éprouva, lorsque, sans savoir comment cela s'était fait, il pressa Catherine sur son sein, et que leurs lèvres se touchèrent dans un premier baiser. A côté de ce bonheur-là, c'est moi qui vous le dis, tous les autres sont peu de chose. Et si quelqu'un prétend le contraire, croyez qu'il est bien à plaindre; car c'est le Dieu bon et miséricordieux qui a fait l'amour pour ses enfants. N'est-ce pas lui qui leur a dit : — Aimez-vous! Croissez et multipliez! Remplissez la terre et l'assujettissez, et dominez sur les poissons de la mer et sur les oiseaux du ciel, et sur toute bête qui se meut! » — Or, puisque Dieu lui-même a trouvé cela bien, quel être assez insensé pourrait le trouver mauvais?

Walter et Catherine étaient là depuis une minute, se regardant jusqu'au fond de l'âme, et ne songeant qu'au bonheur de se voir, lorsqu'une ombre, vers la fenêtre, les étonna; et, levant les yeux, ils virent tous les amis de *la Carpe* qui les observaient, le nez long d'une aune sous leurs grands tricornes, et l'œil arrondi comme en face d'une vision.

« Ah! ah! cria le vieux Rebstock d'une voix enrouée, en tapant du doigt contre la vitre, voilà donc comment se comporte mademoiselle Catherine Kœnig? »

Catherine, d'abord un peu émue, se remit aussitôt et ouvrit la fenêtre.

« Oui, monsieur Rebstock, dit-elle en riant de bon cœur, c'est la surprise que je vous réservais; voilà justement pourquoi je m'étais faite si belle ce matin : je voulais plaire à M. Walter Vous lui avez ôté sa pauvre petite place par méchanceté; eh bien, moi, je lui en donne une autre beaucoup meilleure. »

Et comme personne n'avait rien à répondre, et que tous restaient ébahis, Walter et Catherine sortirent de la salle, bras dessus, bras dessous, et traversèrent la rue. Ils étaient si rayonnants, qu'on aurait dit que tout le soleil donnait sur eux.

C'est ainsi qu'ils entrèrent dans l'auberge, et, comme la vieille servante les regardait tout émerveillée :

« Salomé, lui dit Catherine d'une voix joyeuse, voici notre maître! Nous allons prévenir M. le curé de publier les bans, et puis nous viendrons dîner. Tâche que tout soit bon! »

Je pourrais encore en raconter longtemps sur le bonheur de Walter et de Catherine, mais tout homme de bon sens comprendra le reste. Trois semaines après, ils se marièrent; M. le maire Rebstock étant malade ce jour-là, ce fut l'adjoint Baumgarten qui remplit ses fonctions. Aucun des amoureux de Catherine n'assistait à la cérémonie. Cela n'empêcha pas la noce d'être très-gaie, et les convives de célébrer, le verre à la main, le bonheur des nouveaux mariés : je vous laisse à penser si les vieux vins de Rangen et de Drahenfeltz coulèrent en cette circonstance.

FIN DES AMOUREUX DE CATHERINE.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ENTRE DEUX VINS

Pendant la messe de minuit de l'an 1847, à Phalsbourg, le petit greffier de la justice de paix, Conrad Spitz et moi, nous vidions notre troisième bol de punch au café Schweitzer, près de la porte d'Allemagne. Tout le monde était à l'église. La veuve Schweitzer, avant de partir, avait éteint les quinquets; la chandelle, placée entre Spitz et moi, éclairait vaguement un angle du billard, notre bol et nos verres : le reste se perdait dans l'ombre. La servante Grédel chantait à voix basse dans la cuisine, et nous venions d'entendre une chaise tomber au milieu du silence.

En ce moment, le petit greffier se prit à dire : « Comment se fait-il, mon cher monsieur Vanderbach, qu'à cette heure indue, sans nous être dérangés de notre place au café Schweitzer, nous nous trouvions transportés chez Holbein, le tisserand, au coin de la halle aux grains et des vieilles boucheries? »

Ces paroles m'étonnèrent. Je regardai autour de moi, et je reconnus qu'en effet nous étions assis dans une petite chambre tellement basse, que les poutres enfumées du plafond nous touchaient presque la tête. Les petites vitres à mailles de plomb étaient ensevelies sous la neige. Un métier de tisserand en forme de buffet, des écheveaux de chanvre suspendus à des traverses, un lit à baldaquin drapé de serge grise, un antique fauteuil à fond de cuir poli comme un plat à barbe, trois chaises effondrées, des ficelles tendues en tous sens, où pendaient des guenilles : voilà ce que je vis dans ce recoin du monde. Enfin, entre le métier et le pied du lit, une perruque jaunâtre s'élevait et s'abaissait tour à tour, et je reconnus que c'était la tête du grand-père Holbein, tombé en enfance, et qui dormait toujours à la même place, plus jaune, plus ratatiné qu'une momie du temps de Sésostris.

Mais ce qui m'étonna le plus, c'est qu'en me retournant vers Conrad Spitz, pour lui témoigner ma surprise, je me trouvai face à face avec une vieille pie chauve, posée sur le bâton supérieur de la chaise du greffier, le bec droit, la tête enfoncée entre les épaules, les yeux recouverts d'une pellicule blanche qu'elle relevait de temps en temps, et ses petites pattes sèches et noires, cramponnées au bois vermoulu. Elle était immobile et rêveuse.

Je me dis aussitôt que Spitz, connu par son humeur caustique, s'était transformé en pie pour jouir de ma confusion; rien de plus naturel, il avait profité du moment où je tournais la tête. Du reste, son habit noir, sa cravate blanche, son nez pointu, ses petites mains nerveuses, lui donnaient les plus grandes facilités à cet égard. « Oh! oh! camarade, lui dis-je, si tu veux jouir de mon embarras, tu te trompes. Ce n'est pas moi qui m'étonne de ces choses-là. Il y a bel âge que j'ai entendu raconter de semblables histoires!

—» Ce n'est pas pour cela que j'ai pris cette forme, dit-il, c'est parce qu'elle m'est plus commode. Ces chaises mal rempaillées ne me conviennent pas. Je suis bien mieux sur ce petit bâton; il semble avoir été fait tout exprès pour moi. »

Je compris que ses raisons pouvaient être bonnes. Cependant, sa nouvelle physionomie me parut bizarre, et je le considérais avec une curiosité singulière. « Conrad, repris-je en dissimulant mes véritables pensées, je m'étonne que Holbein, sa femme et sa grande fille borgne, abandonnent ainsi leur maison au milieu de la nuit, car enfin, si nous n'étions pas d'honnêtes gens, nous pourrions fort bien enlever ces écheveaux de chanvre et cette pièce de toile : il y a tant de coquins dans ce monde!

—Oh! fit-il, je suis ici pour garder la maison.

Ce fut pour moi un trait de lumière. J'avais souvent remarqué sur le seuil de la vieille cassine une pie chauve. J'avais observé cet animal avec une vague défiance, ainsi que la mère Holbein, aux mains sillonnées de grosses veines bleuâtres, aux cheveux plus blancs que le lin. « Hé! hé! me disait la vieille en branlant la tête... vous regardez mon oiseau. Vous voudriez bien l'avoir, mais il est de la famille! »

Je ne doutai pas alors que cette pie ne fût Conrad Spitz lui-même; le petit greffier venait se reposer là de ses fatigues, se voyant bien accueilli par ces braves gens. Je lui communiquai ma supposition. « Hé! fit-il, vous êtes plus perspicace que je ne l'aurais cru, monsieur Vanderbach. En effet, c'est bien moi! Que voulez-vous? la vieille Ursule me soigne bien; elle se priverait plutôt que de me laisser manquer. Chacun cherche ses avantages. »

Nous causions ainsi, quand la voix du père Holbein se fit entendre au dehors, criant : « Orchel, tu as oublié de fermer notre porte. Que le diable emporte la vieille folle. Nous sommes peut-être volés! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Walter et Catherine sortirent de la salle bras dessus bras dessous. (Page 102.)

En même temps il entra, et me voyant assis en face de la lampe : « Hé ! fit-il, c'est monsieur Vanderbach ! » Puis la vieille, avec son livre de prières... puis la fille, secouant la neige attachée au bas de sa robe, entrèrent à leur tour, en me saluant d'un : « Dieu vous bénisse ! »

La pie s'envola sur l'épaule de la vieille, et Holbein, me regardant, dit à sa femme : « Hé ! hé ! hé ! ce bon M. Vanderbach ! Comment diable est-il ici ? Il m'a l'air d'avoir fait le réveillon.

—Oui, dit la femme, conduis-le chez lui.

—Allons, monsieur, dit le tisserand, il est tard... Prenez mon bras.

—Oh ! je retournerai bien tout seul, lui répondis-je.

—C'est égal... c'est égal... faites-moi le plaisir de vous appuyer un peu. »

Nous venions de sortir. Il y avait deux pieds de neige. « Et Spitz ? lui dis-je en marchant.

—Qui, Spitz ?

—Le greffier ?... la pie ?...

—Ah ! fit-il, oui... oui... je vous comprends... la pie va dormir... Vous avez causé avec elle... C'est un animal bien intelligent. »

Et le brave homme me conduisit jusqu'à la porte de ma maison. Ma servante m'attendait; elle le remercia. Cette nuit-là, je dormis comme un bienheureux. Le lendemain, quand je rencontrai Spitz, il ne se souvenait plus de rien; il prétendit que j'étais sorti seul du café, et que j'étais entré en trébuchant chez les Holbein. Du reste, il ne voulut jamais convenir de sa transformation, et s'indigna même de mes propos à ce sujet !

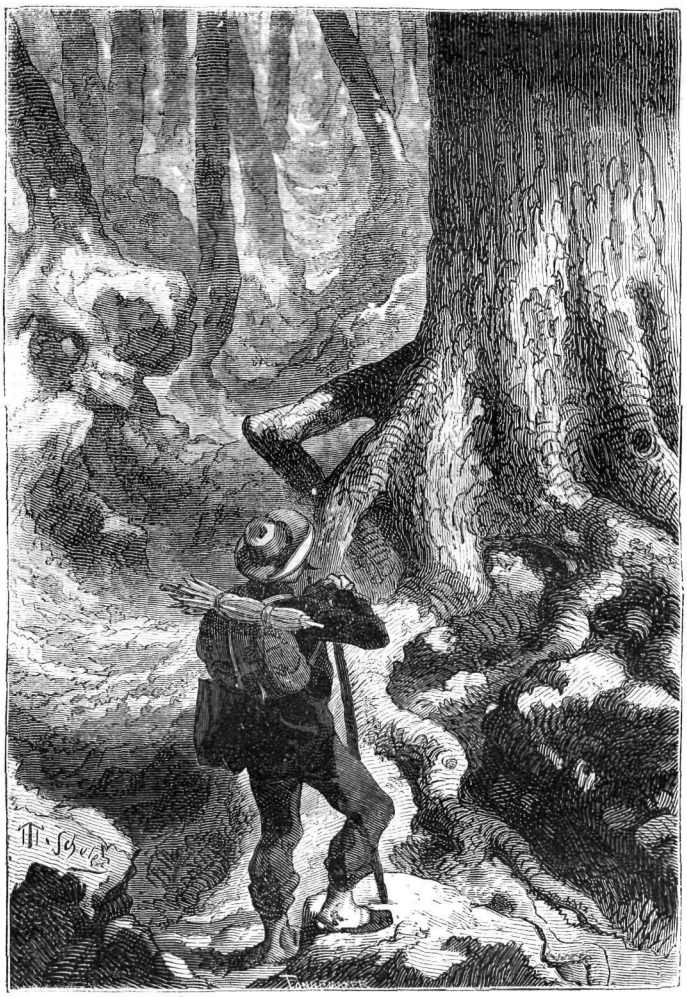
Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LA MAISON FORESTIÈRE

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN



« Que pensez-vous de l'âme universelle, monseigneur le chêne? » (Page 2.)

I

Au bon temps de la jeunesse, dit Théodore, quand le ciel paraît plus bleu, le feuillage plus vert, l'eau des torrents plus fougueuse et plus sonore, celle des lacs plus calme et plus limpide; quand tout se revêt de grâces mystérieuses à nos regards, quand tout chante dans notre cœur et nous parle d'amour, d'art, de poésie; à cet âge heureux, je parcourais seul les grands bois de Hundsrück.

Alors, je ne savais pas raisonner mes impressions, j'acceptais le bonheur sous toutes ses formes sans le discuter; tout était doué

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de vie, de sentiment pour moi : la pierre, l'arbre, la mousse, les fleurs. Et si quelque vieux chêne, au détour du chemin, m'avait adressé tout à coup la parole, je n'en aurais pas été trop surpris : « Monseigneur le chêne, me serais-je écrié, Théodore Richter, peintre de paysage à Dusseldorf, vous salue. Il voit avec plaisir que vous avez daigné rompre votre long silence en sa faveur. Causons de la sublime nature, notre mère à tous; vous devez avoir fait provision d'idées sur cette matière importante; que pensez-vous de l'âme universelle, monseigneur le chêne ? »

Tels étaient ma foi naïve, ma confiance, mon enthousiasme ; et quant au reste, le Seigneur Dieu m'avait favorisé d'une de ces constitutions sèches, vigoureuses et sobres, qui bravent impunément la fatigue et les privations.

J'allais de bourgade en bourgade, de maison forestière en maison forestière, chantant, sifflant, observant au hasard, sans but déterminé, conduit par la fantaisie, cherchant toujours une retraite plus lointaine, plus profonde, plus touffue, où nul bruit, nul murmure autre que celui du ciel et des bois ne pût arriver.

Or, un matin, j'avais quitté bien avant le jour l'hôtellerie du *Cygne*, à Pirmasens, pour me rendre, par les cimes boisées du Rothalps, au hameau de Wolfthal. Le garçon était venu m'éveiller à deux heures, selon mon ordre, car, vers la fin du mois d'août, il est bon de voyager la nuit; passé neuf heures, les chaleurs du jour, concentrées au fond des gorges, deviennent insupportables.

Me voilà donc en route dans la nuit, ma petite veste de chasse serrée aux hanches, le sac bouclé aux épaules et le bâton au poing. J'allais d'un bon pas ; aux vignes succédaient les vignes, aux chenevières les chenevières, puis apparut le bois de sapins, où descendait le sentier sombre; la lune pâle au-dessus, y traçait d'un côté son immense sillon de lumière.

L'animation de la marche, le silence profond de la solitude, le gazouillement d'un oiseau effarouché dans l'ombre, le passage rapide, sur les feuilles, d'un écureuil matinal allant boire à la source voisine; les étoiles tremblotant entre les hautes cimes, le murmure lointain des eaux dans les vallées; les instants de halte où l'on reprend haleine, où l'on écoute, où l'on allume sa pipe; puis encore le départ, la voix du torrent qui grossit et qui nous annonce qu'il va falloir passer sur un tronc d'arbre, ou sauter de pierre en pierre dans l'écume; les premiers sifflements de la grive s'écriant de la flèche du plus haut sapin : « Là-bas, tout là-bas, je vois une lueur; le jour arrive ! » et enfin le pâle crépuscule, le premier reflet pourpre de l'horizon, où se découpe le sombre profil des taillis : ces mille impressions du voyage me conduisirent insensiblement à la naissance du jour.

Vers cinq heures, je débouchais de l'autre côté du Rothalps, à trois lieues de Pirmasens, dans une gorge étroite, sinueuse, qu'on devrait appeler la gorge des bergeronnettes, car ce petit oiseau gris d'ardoise, à tête noire et longue queue blanche, y abonde.

Je me rappellerai toujours le sentiment de fraîcheur et de ravissement que me fit éprouver la vue de cette retraite. Au fond, un petit torrent, limpide comme le cristal, galopait sur les cailloux verdâtres; à droite, le long de la côte, grimpait à perte de vue une forêt de bouleaux; et à gauche, sous les sombres pyramides d'une sapinière, passait le chemin sablonneux aux ornières profondes, aux quartiers de roc froissés et argentés par les roues pesantes des chariots montagnards. Je m'étais dit souvent, entre Creuznack et Pirmasens, que les petits bœufs au front crépu, à la lèvre baveuse, la nuque courbée sous le joug, l'œil hagard, traînant les troncs énormes du chêne et du hêtre, avaient dû sentir leur échine massive ployer bien des fois, pour tracer des sillons pareils dans le granit.

Au-dessous du chemin commençaient les bruyères, et les genêts chargés de boutons d'or, puis, plus bas, quelques ronces, puis les flèches d'eau, puis le cresson frais, touffu, verdoyant.

Ceux qui, durant leur jeunesse, ont eu le bonheur de rencontrer un site pareil en pleine forêt, à l'heure où la nature sort de son bain de rosée et se drape de soleil, où la lumière s'éparpille dans le feuillage, et plonge ses lames d'or au fond des fourrés les plus impénétrables; où la mousse, le chèvrefeuille, toutes les plantes grimpantes fument dans l'ombre et confondent leurs parfums sous le dôme des hautes futaies; où les mésanges bleues et vertes tourbillonnent autour des branches, à la recherche des pucerons; où la grive, le bouvreuil et le merle descendent au ruisseau et boivent en se rengorgeant, les ailes palpitantes étendues sur l'écume des petites cascades; où les geais pillards traversent par bandes la cime des arbres, s'appelant et se dirigeant à la file vers les cerisiers sauvages ; à l'heure, enfin, où tout s'anime, où tout célèbre l'amour, la vie, la lumière : ceux-là seuls comprendront mon extase.

Je m'assis sur la racine d'un vieux chêne moussu, le bâton entre les genoux, et durant

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

une heure je m'abandonnai comme un enfant à des rêveries sans fin.

Tantôt étendu, le coude dans la mousse, les paupières closes, j'écoutais l'immense murmure, les bruits étranges, indéfinissables de la vie universelle. Le bourdonnement d'une guêpe matinale, le frôlement d'ailes d'un grillon interrompaient seuls de loin en loin cette rêverie sans bornes.

Tantôt j'entr'ouvrais les yeux, et je voyais au-dessus de moi les rameaux du chêne découpant leurs festons dans le ciel. Quelque chose s'agitait dans le sombre feuillage : c'était un écureuil ébouriffé tournoyant autour des branches, épiant de ses petits yeux noirs en tous sens; ou bien un pivert, ses grandes pattes jaunes cramponnées à l'écorce vermoulue, attaquant le vieil arbre de ses coups de pic redoublés, ou tel autre merveilleux spectacle de ce genre.

Puis je refermais les yeux tout ébloui, et je revoyais ces choses au fond de mon âme, comme dans un miroir.

Au loin, bien loin, une biche bramait, appelant son faon, et je me la représentais sous les hautes ramures du Rothalps, bondissant, écoutant, flairant la brise.

Plus le jour montait, plus le bourdonnement des insectes grandissait; la voix mélancolique d'un coucou, répétant aux échos ses deux notes éternelles, marquait en quelque sorte la mesure de l'immense concert.

Au milieu de ces rêveries, une note aiguë, faiblement modulée, lointaine, frappait sans cesse mes oreilles. Dès mon arrivée, j'avais entendu cette note sans y faire attention, mais du moment que je l'eus distinguée parmi les mille autres rumeurs de la forêt, je me dis : « C'est le sifflet d'un chasseur à la pipée; sa hutte n'est pas loin, il doit y avoir près d'ici quelque maison forestière. » Et me levant, je regardai les cimes environnantes. Rien n'apparaissait à droite : aussi loin que pouvaient s'étendre mes regards, rien que des gorges, des vallons, des ravins, des crêtes feuillues enchevêtrées les unes dans les autres; mais à gauche, vers le sommet de la côte, je découvris bientôt un toit en auvent, dont les petites lucarnes en tabatière et la blanche cheminée scintillaient entre les flèches innombrables des sapins. Il y avait bien une demi-heure de marche pour arriver là, ce qui ne m'empêcha pas de m'écrier :

« Seigneur Dieu, soyez béni de vos grâces! »

Car ce n'est pas une petite affaire, au milieu des bois, de savoir où l'on pourra s'asseoir en face d'une miche de pain et d'un cruchon de kirschenwasser. Je rebouclai donc mon sac et je repartis tout joyeux, suivant le sentier qui m'avait l'air de conduire au gîte.

Durant quelques instants encore le sifflet du pipeur continua ses appels enthousiastes, puis tout à coup il se tut. Vers sept heures, les petits oiseaux ont terminé leur repas du matin; le jour, de plus en plus ardent, leur découvre l'ennemi derrière l'épais feuillage de sa hutte : il est temps de lever les gluaux.

Tout en marchant, je me disais ces choses, regrettant de ne pas m'être mis en route plus tôt, quand à cinquante ou soixante pas sur ma droite, et tout au fond d'une clairière verdoyante, m'apparut le pipeur, un bon vieux garde forestier, grand, sec, maigre, vêtu d'une petite blouse bleue, la grosse gibecière de cuir en sautoir, la plaque d'argent sur la poitrine, et la petite casquette pointue, à visière relevée, sur l'oreille. Il était en train de lever ses baguettes, et je ne vis d'abord que son grand dos voûté, ses longues jambes sèches, nerveuses, à hautes guêtres de toile bise, dont les boutons d'os se perdaient sous sa blouse; mais ensuite, s'étant retourné, j'aperçus son profil osseux, un vrai profil de vieux chien de chasse, l'œil gris recouvert de flasques paupières, les lèvres pendantes à grosses moustaches blanches, les sourcils blancs, un honnête profil, un peu grave, un peu rêveur, un peu naïf même; mais sa grosse nuque gris argenté, et je ne sais quel scintillement du regard au fond des orbites, corrigeaient ce que cette physionomie avait de trop débonnaire au premier abord. Et si son gros dos vous paraissait un peu rond, les épaules attenantes étaient tellement larges, qu'on ne pouvait s'empêcher d'en concevoir un certain respect pour le vieux garde.

Il allait à droite, à gauche, sans se douter de rien, tantôt en pleine lumière, tantôt dans l'ombre du feuillage, allongeant le bras, se courbant, enfin comme chez lui. Je le regardais de bas en haut, debout dans le sentier, appuyé sur mon bâton, et je me disais qu'il eût été beau à peindre sous la haute ramée lumineuse. On pose toujours plus ou moins, au village, le coude sur la table, le verre en main; mais dans la solitude des bois, quand on se croit seul, bien seul, c'est alors qu'on est vraiment soi-même.

Après avoir levé ses gluaux, il les enveloppa soigneusement dans une toile cirée; puis, le genou en terre, il se mit à enfiler ses mésanges, ses rouges-gorges, ses bouvreuils, ses merles et ses grives par le bec, les plus petits en haut et les plus gros en bas, en forme de guirlande. De temps en temps, il relevait le chapelet, pour voir si tout était en ordre, lissant les plumes et retournant les queues avec

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

une satisfaction visible, sans doute par amour de la symétrie et de la belle distribution des couleurs. Enfin, après avoir bien arrangé sa guirlande de becs-fins, il entr'ouvrit sa gibecière et plongea le tout au fond; puis, se levant, il regarda la hauteur du soleil, fit passer d'un mouvement d'épaules le sac sur son dos, et ramassant un gros bâton de houx déposé près de lui, il descendit vers le sentier.

Alors seulement il m'aperçut, et d'abord sa figure prit un caractère d'observation en rapport avec ses fonctions de garde; mais insensiblement son front se dérida, et ses yeux gris exprimèrent la bienveillance.

« Hé! cria-t-il en français, avec un accent allemand comique, bonjour, monsieur; comment vous portez-vous ce matin? Ça marche-t-il comme vous voulez?

—Mais, oui, pas trop mal, lui répondis-je dans la même langue.

—Hé! hé! hé! fit le brave homme, vous êtes Français, j'ai vu ça tout de suite.

Et portant la main à sa petite casquette, par un geste familier aux vieux soldats :

« N'est-ce pas que vous êtes Français?

—Pas tout à fait. Je suis de Dusseldorff.

—Ah! de Dusseldorff. C'est égal, fit-il en reprenant le dialecte de la vieille Allemagne, vous avez l'air d'un bon enfant tout de même.»

Et me posant la main sur l'épaule avec bonhomie :

« N'auriez-vous pas du feu à me prêter? J'ai laissé mon briquet à la maison, et je ne serais pas fâché d'allumer ma pipe.

—Avec plaisir, monsieur. »

Je lui remis la pierre, le briquet, l'amadou. Il sortit de dessous sa blouse une petite pipe de terre noire, et la serrant entre ses lèvres, il se mit à faire du feu.

« Vous êtes en route de grand matin, reprit-il.

—Oui, j'arrive de Pirmasens.

—Il y a trois bonnes lieues d'ici Pirmasens; vous êtes parti vers trois heures.

—A deux heures, mais je me suis arrêté dans la vallée là-bas.

—Ah! oui, près des sources du Vellerst. Et, sans indiscrétion, vous allez?

—Moi, je vais partout... Je me promène... je regarde...

—Vous êtes entrepreneur de coupes?

—Non, je suis peintre.

—Peintre... Ah! bon... Un fameux état, on gagne des trois et quatre écus par jour, à se promener les mains dans les poches. Il est déjà venu des peintres dans ce pays; j'en ai vu deux ou trois depuis trente ans. C'est un bon état. Tenez, monsieur; merci, ça va bien.»

Il lançait de grosses bouffées en l'air, et reprenait son bâton appuyé contre un arbre.

Nous poursuivîmes notre route ensemble vers la maison forestière, lui le dos courbé, allongeant ses grandes jambes; moi derrière, rêvant au bonheur d'avoir découvert un gîte. Le soleil ardent arrivait alors de tous côtés, la montée était rude. Parfois d'immenses perspectives s'ouvraient sur la gauche : des vallées engrenées les unes dans les autres, des gorges profondes, des lointains bleuâtres, allant en pente jusqu'aux rives du Rhin; et, par delà, les plaines poudreuses s'étendant à l'infini et se confondant avec le ciel.

« Quel magnifique pays! » m'écriai-je en face d'un de ces tableaux grandioses.

Nous étions au sommet de la côte, plongés dans les bruyères jusqu'au ventre; des milliards d'insectes tourbillonnaient autour de nous.

Le vieux garde, à mon exclamation, s'arrêta, et, ses yeux perçants étendus dans l'espace, il répondit gravement :

« Ça, c'est vrai, monsieur, j'ai le plus beau finage de toute la montague jusqu'à Neustadt. Tous ceux qui viennent voir le pays, M. le garde général lui-même, disent que c'est beau. Tenez, regardez là-bas, le Losser qui descend entre les rochers, regardez cette ligne blanche, c'est de l'écume. Il faut voir ça de près, msnsieur, il faut entendre ce bruit au moment de la fonte des neiges, vers la fin d'avril, c'est beau comme le tonnerre dans la montagne, par un grand orage. Et puis, regardez là-haut, cette côte fleurie de bruyères et de genêts; c'est le Valdhorn! maintenant les fleurs commencent à tomber, mais au printemps vous diriez un bouquet qui monte dans le ciel. Et le Birckenstein donc, si vous aimez les curiosités, il ne faut pas l'oublier non plus; tous les gens instruits, comme il en arrive un ou deux par an, ne manquent jamais de se promener là pour lire de vieilles inscriptions sur les pierres.

—C'est donc une ruine?

—Oui, un vieux pan de mur sur une roche, entouré d'orties et de broussailles; un vrai nid de hiboux. Moi, j'aime mieux le Losser, le Krapenfelz, le Valdhorn; mais comme disent les Français, à chacun ses goûts et ses couleurs. Nous avons de tout ici, de la haute, de la moyenne et de la basse futaie, des taillis et des broussailles, des rochers, des cavernes, des torrents, des rivières...

—Vous n'avez pas de lacs? dis-je au brave homme.

—Des lacs! fit-il comme étonné, si, nous en avons un derrière le Losser, un vrai lac d'une

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lieue de tour, sombre, profond, au milieu des rochers et des hautes sapinières du Veierschloss ; on l'appelle le *lac des Comtes-Sauvages*. »

Et, le front incliné, il parut réfléchir quelques secondes, puis tout à coup, secouant la tête, et sans ajouter un mot, il se remit en route. Il me sembla que le vieux garde, tout à l'heure si glorieux de ses montagnes, venait d'entrer dans un ordre d'idées mélancoliques. Je le suivais tout méditatif. Lui, courbé, l'air pensif, appuyé sur son grand bâton de houx, allongeait tellement le pas, que ses longues jambes paraissaient se fendre sous sa blouse jusqu'au milieu du dos.

La maison forestière commençait alors à se découvrir entre les arbres, au milieu d'une prairie verdoyante, à mi-côte : on voyait, tout au fond de la vallée, la rivière suivre les ondulations de la montagne, plus haut dans l'intérieur de la gorge, une quantité d'arbres fruitiers, quelques champs de labour, un petit jardin entouré d'un mur de pierres sèches, et enfin sur une terrasse, adossée contre le bois, la maison du vieux garde, une maison blanche, un peu décrépite, ayant trois fenêtres et la porte au rez-de-chaussée, quatre au-dessus à petites vitres hexagones, et quatre autres en mansardes, dans la haute toiture de tuiles brunes.

Vers le bois, dans notre direction, la maison soutenait une vieille galerie vermoulue à balustrade sculptée, l'escalier extérieur en retour appuyé au mur. Il y avait des deux côtés un treillage de lattis, où grimpaient des lianes de chèvrefeuille et de vigne, dont le feuillage s'inclinait en berceau sous la saillie du toit. A travers cette verdure miroitaient les petites vitres noires dans l'ombre. Sur le mur du potager se promenait un coq au milieu de ses poules ; sur le toit moussu tourbillonnaient une volée de pigeons ; dans la rivière nageaient une flottille de canards ; et du seuil de la vieille demeure se découvraient toute la gorge en pente, toute la vallée, et les sombres lisières des forêts à perte de vue.

Un peu plus loin, adossée contre le bâtiment, apparaissait de profil la grange, avec son gerbier et sa porte cochère ; au milieu de la porte était cloué un épervier floconneux, dont le duvet s'envolait à chaque souffle de la brise : cela paraît éloigner les oiseaux pillards, et surtout les moineaux, êtres intelligents qui comprennent fort bien la valeur des signes.

Plus loin encore, sur la même ligne, l'étable et les réduits à porc formaient une suite de petites constructions en pente. La fontaine, avec son auge verdâtre, se trouvait à droite de la maison, derrière le four en saillie.

Rien de calme, de paisible comme cette demeure perdue dans la solitude des montagnes ; son aspect seul vous touchait plus qu'il n'est possible de le dire ; on aurait voulu passer là le reste de ses jours.

Deux vieux chiens de chasse, l'un terrier à jambes torses, gras, roux, le nez rond, les oreilles larges et traînantes ; l'autre, chien courant haut sur pattes, également roux, sec, musculeux, les côtes en saillie, accouraient à notre rencontre. Une jeune fille étendait du linge sur la balustrade, et, voyant les chiens partir, elle levait les yeux.

Le vieux garde souriait en pressant le pas.

« Vous êtes chez vous ? lui dis-je.

—Oui, c'est ma maison.

—Pourrais-je casser une croûte et prendre un verre de vin à votre table ?

—Hé ! cela va sans dire ; si les gardes forestiers renvoyaient les voyageurs au milieu des bois, à quelle auberge iraient-ils ? Vous êtes le bienvenu, monsieur. »

Nous atteignions alors la porte en treillis du petit jardin ; les chiens bondissaient autour de nous, et la jeune fille, du haut de son balcon, levait la main pour nous saluer. Au bout du jardin, une seconde porte nous fit entrer dans la cour, et le garde, se retournant, me dit d'un accent joyeux :

« Vous êtes maintenant chez Frantz Honeck, garde-chasse du grand-duc Ludwig ; entrez dans la salle, le temps de déposer mon sac et d'ôter mes guêtres, et je suis à vous. »

Nous traversions une petite allée. Tout en parlant, le brave homme poussait la porte d'une salle basse, carrée, blanchie à la chaux, et garnie tout autour de chaises en hêtre, le dos plat percé d'un cœur. Une haute armoire de noyer, à ferrures luisantes et pieds en forme de boule ; au fond, une vieille horloge de Nuremberg ; dans un coin à droite, le fourneau de fonte en pyramide, et près des petites fenêtres ombreuses, une table de sapin, les jambes en X, complétaient l'ameublement de cette pièce. Sur la table se trouvaient déjà une miche de pain et deux gobelets.

« Asseyez-vous, mettez-vous à votre aise, répéta le vieux garde, je reviens tout de suite. »

Et il s'éloigna.

Je l'entendis entrer dans la chambre voisine. Quant à moi, heureux de trouver un si bon gîte, je commençai par me débarrasser de mon sac. Les chiens rôdaient sous les bancs et la table.

« Loïse ! Loïse ! » criait le vieux Frantz.

J'entendais ses gros souliers rouler sur le plancher ; la jeune fille passait devant les fe-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nêtres, et sa jolie figure rose et blonde écartait la verdure pour regarder à l'intérieur. Je la saluai, elle rougit et se retira bien vite.

« Loïse, répétait le vieux.

—Me voilà ! me voilà ! grand-père, » répondit-elle d'une voix douce en traversant l'allée.

Alors j'entendis toute la conversation.

« Il y a un voyageur, un brave garçon, qui déjeune ici. Tu vas tirer une cruche de vin blanc et tu mettras deux assiettes.

—Oui, grand-père.

— Va chercher ma camisole de laine et mes sabots. Les grives ont bien donné ce matin, et les mésanges aussi; c'est pour l'hôtel du *Cygne*, à Pirmasens. Quand Kasper reviendra, tu le feras entrer.

— Il est sur la côte à garder les bêtes, grand-père; faut-il l'appeler?

— Non; il sera temps dans une heure. »

Chaque parole m'arrivait comme dans un timbre. Dehors, les chiens aboyaient, les poules caquetaient, les feuilles frissonnaient aux petites vitres : tout était lumière, fraîcheur, verdure.

Je déposai mon sac sur la table, et je m'assis en songeant au bonheur de vivre là, sans autre souci que le travail de chaque jour. « Quelle existence, me disais-je, comme on respire ici, comme le cœur s'ouvre, comme la poitrine se dilate ! Ce vieux Frantz est aussi solide qu'un chêne, malgré ses soixante-dix ans. Et que sa petite-fille est jolie! »

J'avais à peine eu le temps de me dire ces choses, que le vieillard, dans sa camisole de tricot et ses grands sabots fourrés, rentrait tout riant et s'écriait :

« Me voilà ! l'ouvrage est fini pour ce matin. J'étais en route avant vous, monsieur; à quatre heures, j'avais fait mon tour dans les coupes. Maintenant, nous allons nous reposer, boire un coup et fumer encore une pipe : toujours des pipes ! mais dites donc, si vous aviez besoin de changer, je vous conduirais dans ma chambre.

— Merci, père Frantz, lui répondis-je; je n'ai besoin de rien, que de me rafraîchir un peu. »

Ce nom de père Frantz parut charmer le brave homme; ses joues se plissèrent.

« C'est vrai que je m'appelle Frantz, dit-il, et que je pourrais être votre père et même votre grand-père. Sans vous interroger, quel âge avez-vous?

— Vingt-deux ans bientôt.

— Vingt-deux ans ! A vingt-deux ans je faisais ma première campagne, contre le général républicain Custine; d'un seul trait il nous passa sur le ventre et tomba sur Mayence. Alors nous entrâmes dans la montagne. On nous envoya Hoche, Kléber et Marceau, et, finalement, on nous mit en quatre départements, et nous partîmes tous ensemble, bras dessus bras dessous, conquérir l'Italie. Nous étions devenus Français, sans savoir comment ni pourquoi. »

Le vieux garde se prit à rire dans sa barbe, ses yeux clignotèrent, et, regardant au-dessus de la porte où se trouvaient suspendus trois fusils :

« Ça ! fit-il en désignant un mousqueton de cavalier, tout en haut contre le plafond, c'est comme qui dirait ma première maîtresse; nous nous sommes promenés ensemble depuis... »

Mais en ce moment la petite Loïse entrait, tenant d'une main la cruche de vin blanc, et de l'autre un fromage de pays, sur une belle assiette de faïence à grandes fleurs rouges. Le père Frantz se tut, pensant peut-être qu'il n'était pas convenable de parler, devant sa petite-fille, de ses anciennes maîtresses.

Loïse pouvait avoir seize ans; elle était blonde comme un épi d'or, assez grande et très-bien prise de taille. Elle avait le front haut, les yeux bleus, le nez droit, légèrement relevé par le bout, le narines délicates, les lèvres en cœur, humides et fraîches comme deux cerises jumelles, l'air naïf et timide. Elle portait la robe de toile bleue à raies blanches, soutenue par deux bretelles, suivant la mode du Hundsrück. Ses manches de chemise ne lui descendaient guère que jusqu'aux coudes, et laissaient à découvert ses bras ronds, un peu hâlés par le grand air. On ne pouvait voir de créature plus douce, plus simple, plus naïve; et je me persuade que les ingénues de Berlin, de Vienne ou d'ailleurs, auraient mieux compris leurs rôles en la regardant.

Le père Frantz, assis au bout de la table, semblait tout fier. Loïse déposa devant nous la cruche et l'assiette sans rien dire. Moi, je me taisais, tout rêveur. Loïse, étant sortie, revint avec deux serviettes bien blanches et deux couteaux. Puis elle voulut s'en aller, mais le vieux garde, élevant la voix, lui dit :

« Reste, Loïse; reste donc; on dirait que ce monsieur te fait peur. C'est pourtant un brave garçon. Hé ! comment vous appelez-vous? Je n'ai pas encore eu l'idée de vous le demander.

— Je m'appelle Théodore Richter.

— Eh bien ! monsieur Théodore, si le cœur vous en dit, prenez un couteau et mangeons. »

En même temps il entamait le fromage, et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Loïse allait s'asseoir timidement près du fourneau, jetant un regard furtif de notre côté.

« Oui, c'est un peintre, reprit le père Honeck en mangeant de bon appétit. Et maintenant je me rappelle qu'il y avait au régiment, au 6e dragons, un nommé Pfersdorf, un capitaine, qui peignait aussi. Il peignait des batailles : les balles sifflaient, les boulets ronflaient, et lui, il peignait tranquillement. Et quand on criait : « En avant! » Pfersdorf mettait son papier dans un grand tuyau de fer-blanc, il empoignait son sabre et montait à cheval. J'ai vu ça, moi. C'était un Alsacien des environs de Wissembourg. Je crois qu'il est devenu capitaine de gendarmerie plus tard; mais il y a longtemps, c'est comme un rêve. A votre santé, monsieur Théodore.

— A la vôtre, père Frantz.

— Si vous voulez nous faire voir de votre peinture, reprit le vieux garde, ça nous fera grand plaisir; n'est-ce pas, Loïse?

— Oh! oui, grand-père, dit la jeune fille, je n'en ai jamais vu. »

Depuis quelques instants, l'idée de rester à la maison forestière et d'en étudier les environs me trottait en tête, mais je ne savais comment entamer cstte question délicate : l'occasion s'offrait d'elle-même.

» Hé! père Frantz, m'écriai-je, je ne demande pas mieux; mais, je vous en préviens, je n'ai pas grand'chose, je n'ai que des projets, des esquisses; il me faudrait quinze jours, trois semaines pour mettre tout cela au net. Ce n'est pas de la peinture, c'est du dessin.

— N'importe, montrez-moi toujours ce que vous avez.

— Bon, bon, avec plaisir. »

Je débouclai mon sac.

« Vous allez voir les environs de Pirmasens; mais qu'est-ce que les environs de Pirmasens auprès de vos montagnes? Votre Valdhorn, votre Krapenfelz, voilà ce que je voudrais peindre, voilà des sites, voilà des paysages! »

Le père Honeck d'abord ne dit rien. Il prit gravement le dessin que je lui présentais : la haute ville, le temple neuf, sur un fond de montagnes. J'avais coloré cela de quelques teintes à la gouache.

Le digne homme, après avoir regardé quelques instants, le sourcil haut, les joues tendues par la contemplation, en choisissant son jour dans une éclaircie de la petite fenêtre, dit gravement :

« Ça, monsieur, c'est joliment beau. A la bonne heure! à la bonne heure! »

Et il me regarda comme attendri.

« Oui, ça ressemble, c'est bien fait, on reconnaît tout. Loïse, arrive ici; regarde-moi ça. Tiens, regarde de ce côté; n'est-ce pas tout à fait la vieille halle, avec la vieille fruitière Catherine au coin? Et ça la maison de l'épicier Froëlig; et ça le devant de l'église; et ça la devantage du boulanger Spieg? Enfin, tout, tout y est : il n'a rien oublié. Ces montagnes bleues derrière, c'est l'Altenberg; il me semble que je le vois. A la bonne heure! »

Loïse, penchée sur l'épaule du brave homme, semblait émerveillée; elle ne disait rien, mais quand le vieux garde lui demanda:

« Qu'est-ce que tu penses de ça, Loïse?

— Je pense comme vous, grand-père, fit-elle tout bas, c'est bien beau!

— Oui, s'écria le brave homme en relevant la tête et me regardant en face, je n'aurais jamais cru ça de vous; je pensais : Ce garçon-là se promène pour prendre l'air. Maintenant, je vois que vous savez quelque chose. Mais des maisons, des églises, c'est plus facile à peindre que des bois, voyez-vous. A votre place, je ne ferais que des maisons. Puisque vous avez attrapé la chose, je continuerais toujours; c'est plus sûr. »

Alors, riant de la naïveté du bonhomme, je lui remis une petite toile que j'avais terminée à Hornbach, représentant un lever de soleil, sur la lisière du Hôwald. Si le dessin l'avait frappé, cette fois il parut en extase. Et ce n'est qu'au bout d'un instant que, levant les yeux, il me dit :

« Vous avez fait ça? c'est comme un miracle, un vrai miracle : on voit le soleil derrière les arbres, on voit les arbres et on reconnaît si ce sont des bouleaux, des hêtres ou des chênes. Ça, monsieur Théodore, si vous l'avez fait, je vous respecte.

—Et si je vous proposais, père Frantz, lui dis-je, de rester ici quelques jours, en payant bien entendu, pour aller observer les environs et les peindre, est-ce que vous me mettriez à la porte? »

Une vive rougeur passa sur les joues du brave homme.

« Écoutez, dit-il, vous êtes un bon enfant, vous avez besoin de voir ce pays, le plus beau pays de la montagne, et je me regarderais comme un gueux de vous refuser. Vous mangerez avec nous ce que nous aurons : des œufs, du lait, du fromage, de temps en temps un lièvre; vous aurez la chambre de M. le garde général, qui ne viendra pas cette année; mais, quant au reste, vous comprenez que je ne peux pas recevoir d'argent de vous.

—Pourquoi cela?

—Non, non, cela ne se peut pas; si vous étiez l'entrepreneur Rebstock, le marchand de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La maison forestière. (Page 8.)

bois Evig, ou tout autre personnage de ce genre, à la bonne heure.

—Pourtant, père Frantz...

—Hé! non, je ne veux pas recevoir un sou. D'ailleurs, je ne suis pas aubergiste, mais... »

Ici le brave homme parut hésiter.

« Mais, fit-il, vous pourriez peut-être... Je n'ose pas vous demander ça; c'est trop!

—Voyons, de quoi s'agit-il? »

Il tourna les yeux vers Loïse, en rougissant de plus en plus, et finit par me dire :

« Cette enfant-là, monsieur Théodore, est-ce que ça serait bien difficile à peindre? »

Loïse, à ces mots, perdit contenance.

« Ah! grand-père, balbutia-t-elle.

— Halte! s'écria le bonhomme, le bras étendu, n'allez pas croire que je vous la demande en grand; non, non, sur un petit papier, tenez, grand comme la main. Ecoute, Loïse, dans trente ou quarante ans, quand tu seras toute grise, ça te ferait joliment plaisir de te revoir en jeune fille. Moi, je ne vous cache pas, monsieur Théodore, que si je me revoyais en dragon, le casque sur l'oreille et le sabre au côté, avec mon petit habit vert et mes grosses bottes, ça me flatterait beaucoup.

—Comment, père Honeck, il ne s'agit que de cela? m'écriai-je; parbleu, c'est tout simple!

—Vous acceptez?

—Si j'accepte! non-seulement je peindrai mademoiselle Loïse sur une belle toile, mais je veux vous peindre aussi vous-même dans ce fauteuil, votre fusil entre les genoux, vos

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Qu'est-ce que tu penses de ça, Loïse? » (Page 7.)

grandes guêtres aux jambes et vos gros souliers ferrés aux pieds; Mademoiselle Loïse, debout, appuyée sur le dos du fauteuil, et, pour que la chose soit complète, nous mettrons ce gaillard-là dans le tableau. »

J'indiquais le chien courant étendu sur le plancher, le museau entre les pattes et les paupières closes.

Le vieux garde me regardait les yeux humides.

« Je savais bien que vous étiez un brave garçon, dit-il après un instant de silence. Ça me fera plaisir d'être avec ma petite-fille, au moins elle me verra toujours comme je suis. Et si plus tard elle se marie et qu'il y ait des petits enfants, elle pourra leur dire : « Ça, c'est le grand-père Frantz; le voilà comme il était. »

Loïse, en ce moment, sortit; le vieux garde, tournant la tête vers la porte, voulut la rappeler, mais il avait la voix enrouée et se tut. Quelques instants après, ayant toussé deux ou trois fois dans sa main, il reprit en me montrant le chien :

« Ça, monsieur Théodore, c'est un bon chien courant, je ne dis pas le contraire, il a du nez et du jarret; mais on en trouve d'aussi bons. Si la chose vous était égale, nous mettrions l'autre dans le tableau. »

Il lança un coup de sifflet, le basset bondit de l'allée dans la salle; l'autre chien s'était aussi levé; tous deux vinrent, la queue frétillante, poser la tête sur les genoux de leur maître.

« Ce sont tous les deux de bonnes bêtes, dit-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

il en les caressant; oui, Fox a de bonnes qualités; il tient encore solidement la piste, malgré son grand âge; je lui ferais tort en disant le contraire. Mais, si vous voulez voir une bête rare, regardez Waldine : elle a le nez aussi fin et plus fin encore que l'autre; elle est docile, elle ne se lasse jamais, elle a tout ce qu'un bon chien de chasse doit avoir. Mais tout cela n'est rien, monsieur Théodore, ce qu'il faut considérer dans les animaux, c'est le bon sens, c'est l'esprit naturel.

—Comment, le bon sens?

—Oui, c'est le principal dans les animanx, comme chez les gens. Quand un chien se laisse tromper par les malices d'un renard ou d'un lièvre, quand il suit son nez comme un aveugle, quand il n'a pas le jugement de reconnaître un crochet, une fausse voie ou toute autre ruse pareille; quand il ne profite pas de son expérience et qu'il commet toujours les mêmes fautes, alors vous pouvez avoir un bon chien, mais c'est toujours une bête. Tenez, vous croyez peut-être que Waldine nous entend sans nous comprendre? Eh bien! vous auriez tort de le croire; si j'en disais du mal, au lieu de remuer la queue et de nous regarder d'un air joyeux, elle s'en irait bien vite, et il faudrait siffler plus d'une fois pour la faire revenir. Fox, au contraire, resterait là tranquillement et remuerait la queue, comme si je lui faisais des compliments; pourvu que je ne crie pas, il est toujours content. C'est pour vous dire, monsieur Théodore, que s'il y a des hommes et même des femmes assez bêtes, il y a des bêtes très-raisonnables. Et voilà pourquoi, si cela vous était égal, j'aimerais mieux avoir Waldine près de moi que Fox dans le tableau; car les vrais chasseurs, en la voyant, penseraient : « Ce vieux garde-là se connaissait en chiens; il savait choisir, entre les bons et les meilleurs, ce qu'il y avait de mieux; il ne devait pas revenir souvent la gibecière vide. » Ce qui naturellement me serait plus agréable que de savoir d'avance qu'ils penseraient le contraire.

—Soyez tranquille, papa Frantz, lui dis-je, nous les mettrons tous les deux.

—Non, ce serait trop d'ouvrage, un bon chien suffit, deux tiendraient trop de place; il en faut aussi pour Loïse et pour moi. Mais nous causerons de tout cela plus tard; venez, nous allons voir votre chambre. »

Je repris mon sac, et nous sortîmes pour monter à la galerie; le linge y était encore étendu au soleil. Deux portes donnaient sur le balcon; nous passâmes devant la première, en écartant les touffes de lierre qui s'épanouissaient à travers la balustrade, et le père Honeck ouvrit la porte du fond.

On ne saurait se figurer mon bonheur en songeant que j'allais passer quinze jours, un mois, toute la belle saison peut-être, au milieu de cette nature verdoyante, loin du tracas et des soucis de la ville.

Les contrevents de la chambre que le vieux garde venait d'ouvrir étaient fermés depuis le départ du garde général, à la fin de l'automne précédent. Je ne sais quelle bonne odeur de fruits mûrs imprégnait l'air, le fruitier était sans doute au-dessus. Le père Honeck entra, et poussant le contrevent dans le feuillage qui tapissait le mur extérieur :

« Voilà, monsieur Théodore, s'écria-t-il, regardez. »

Le jour tamisé par la verdure entrant alors, je vis une pièce assez vaste et haute, dont les deux fenêtres s'ouvraient directement sur la vallée, à la cime des airs. Aussi, malgré le feuillage, la lumière des hautes régions y pénétrait dans tout son éclat, découpant sur le mur les festons de la vigne et du chèvrefeuille. Entre les deux fenêtres se trouvait une de ces antiques commodes de chêne sculpté, à ventre rebondi et cuivres ciselés, comme il s'en rencontre fréquemment dans les plus humbles hameaux, depuis la grande dispersion des objets d'art en 1792. A droite, au fond d'une sorte d'alcôve, s'élevait le lit à trois étages de paillasses. Quatre chaises du même style que la commode occupaient l'embrasure des petites fenêtres; et à gauche, dans un vieux cadre noir, se voyait une gravure de Frédéric II, le tricorne penché sur l'épaule et la canne à la main, dans l'attitude d'un caporal *schlague*. Il y avait sur la commode une carafe et deux verres de Bohême.

« Hé! je vais me trouver ici comme un roi, papa Frantz, m'écriai-je transporté d'enthousiasme.

—Vous êtes content?

—Si je suis content! mais à moins d'être un prince, on ne trouve jamais mieux nulle part. Oui, oui, je suis content, très-content, jamais je ne me suis vu aussi bien. Je suis tout à fait au septième ciel! — m'écriai-je en me placant à l'une des fenêtres, et plongeant les yeux de la cour au jardin, du jardin au verger, du verger à la prairie, à la rivière, à l'infini. — Quelle vue! Ah! que je vais bien travailler, que je vais bien respirer, que je vais m'en donner de vos bois, de vos vallons, de vos montagnes, Seigneur Dieu! Et quand je pense que je n'aurai qu'un pas à faire pour être au milieu de ces mousses, de ces bruyères, dans l'ombre de ces arbres... Papa Frantz, il faut que je vous embrasse.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Allons, allons, dit le brave homme, tant mieux que cela vous convienne; mais regardez si rien ne vous manque.

—Que voulez-vous qu'il me manque? Est-ce que tout n'a pas l'air d'avoir été fait pour moi? est-ce que... Ah! un instant... attendez...

—Hé! je le disais bien.

—Diable! ce n'est pas facile à trouver ici.

—Quoi donc?

—Un chevalet.

—Qu'est-ce que c'est?

—Une sorte de pupitre pour poser mes tableaux.

—Je n'en ai jamais vu, dit le brave homme inquiet.

—Après ça, père Frantz, à la rigueur on peut s'en passer; seulement ce n'est pas commode.

—Si je savais... si j'en avais vu... peut-être...

—Je vais vous donner une idée de la chose.»

Alors ouvrant mon sac, en quatre coups de crayon je lui dessinai un chevalet. Le vieux garde comprit aussitôt.

« Ce n'est que ça! fit-il en riant; soyez tranquille, vous en aurez un demain matin. Je suis un peu menuisier, monsieur Théodore, un peu charpentier, un peu tourneur, je sais un peu de tout; il faut ça quand on vit dans les bois. La petite m'a donné plus d'une fois de l'ouvrage. Laissez-moi faire, je vais prendre ma scie et mon rabot, vous m'aiderez, nous arrangerons tout ensemble.

—Bon, c'est entendu. »

Et, plein d'ardeur, je me mis à déballer mes couleurs, mes pinceaux, ma palette, expliquant au brave homme l'emploi de toutes ces choses, qui lui paraissaient merveilleuses, et dont il attendait avec impatience que je fisse usage. Je déroulai aussi ma toile, afin de fixer les proportions du tableau qu'il s'agissait d'entreprendre; le père Honeck se chargea d'en faire le châssis.

Tous ces détails et ces explications nous prirent bien deux heures. Nous étions encore là, causant, discutant, arrêtant nos mesures, lorsque le son d'une corne nous annonça le retour du petit Kasper.

« Hé! le temps ne dure pas avec vous, dit le vieux garde en se levant. Voici déjà midi; les bêtes arrivent. Descendons, et aussitôt après dîné nous commencerons notre travail.

—En route? » lui répondis-je.

Et nous sortîmes tout joyeux.

II

Au moment où le père Honeck et moi nous reparûmes sur la vieille galerie, il était midi juste; une chaleur accablante régnait dans la montagne. C'est l'heure où tout ce qui vit et respire cherche l'ombre : le bétail au pied des grands arbres, les genoux ployés sous le poitrail, les paupières closes; les fauves dans leurs cavernes humides; les oiseaux au plus épais du feuillage. Alors tout se tait, les insectes seuls bourdonnent par milliards sur les côtes arides, parmi les ronces et les bruyères, et cet immense murmure semble encore grandir le silence.

Le petit Kasper,—ses cheveux jaunes épars sur le front comme une touffe de gazon, la figure couleur de pain d'épice, ses petits bras secs et noirs sortant jusqu'aux coudes d'une toute petite veste de toile autrefois teinte en bleu, et ses pantalons de toile grise filandreux tombant en franges le long de ses jambes, — le petit Kasper, les pieds nus, le nez en l'air, arrivait fièrement, soufflant dans sa corne; et derrière lui cinq ou six chèvres la mamelle traînante, un vieux bouc et trois biquets suivaient au pas dans le sentier poudreux. Ils semblaient devoir être grillés par le soleil, et cependant Kasper se faisait un plaisir de prolonger ses notes d'une seule haleine, jusqu'au fond des abîmes.

« Hé! Kasper, lui cria le vieux garde du haut de l'escalier, commence par faire rentrer tes chèvres, après ça tu feras de la musique jusqu'au soir si tu veux. »

Le petit pâtre ne dit rien; il s'essuya le nez du revers de la main, ouvrit le treillis de la cour, et m'observant du coin de l'œil, il laissa défiler ses chèvres, qui s'empressèrent d'aller cabrioler en chevrotant à la porte de l'étable. Alors le père Frantz me regardant avec un sourire, me dit :

« Ces enfants, il faut toujours crier contre eux! »

Et nous descendîmes l'escalier; puis, ayant tourné le coin, nous entrâmes dans la salle sombre et fraîche à cause du feuillage qui voilait les fenêtres. Loïse venait de déployer une petite nappe blanche à filets rouges au bout de la table. Au milieu de la nappe était une petite soupière et trois assiettes autour. Je ne pus m'empêcher d'éprouver une certaine satisfaction en songeant que Loïse dînerait avec nous.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Il faut de l'air quand on dîne, dit le vieux garde en ouvrant les croisées; j'aime encore mieux avoir un peu chaud que de ne pouvoir pas respirer à mon aise. Asseyez-vous là, monsieur Théodore, maintenant que vous êtes des nôtres, ce sera votre place. »

Je m'assis contre le mur. Presque aussitôt Loïse parut avec une carafe d'eau limpide, toute couverte de gouttelettes scintillantes, et la cruche de vin blanc.

En déposant ces objets sur la table, elle leva sur moi un timide regard, et voyant que je la regardais, elle rougit jusqu'aux oreilles. Moi, par un effet sympathique étrange, je me sentis tout ému.

« Eh bien! Loïse, qu'est-ce que nous aurons à dîner? demanda le père Honeck.

—Tu sais bien, grand-père, qu'il n'y a pas de viande à la maison, répondit Loïse d'une voix tremblante; j'ai fait une omelette.

—Une omelette, et il n'y a pas de lard?

—Si, il y a du lard.

—Bon, bon; aussi je pensais... Enfin, monsieur Théodore, voilà; une autre fois nous aurons un lièvre ou des légumes, une autre fois...

—Hé! père Frantz, allez-vous me prendre pour un gourmand, à cette heure?

—Non. Je ne suis pas gourmand non plus, mais les bons morceaux ne me font pas peur. »

Il découvrit la soupière, et l'odeur d'une excellente soupe à la crême se répandit dans la salle. Et la soupe étant servie, nous mangeâmes de bon appétit, le vieux Frantz et moi.

« Quelle fameuse soupe! m'écriai-je en déposant la cuiller.

—Oui, oui, elle n'est pas mauvaise, fit le bonhomme en se passant la langue sur les moustaches. »

Loïse, quelques instants après, étant sortie prendre l'omelette, il se pencha vers moi et me dit tout bas :

« Elle fait les soupes à la crême aussi bien et mieux que la mère Grédel de l'auberge du *Cygne*; c'est une véritable bénédiction. Mais, voyez-vous, monsieur Théodore, il ne faut pas flatter la jeunesse; la flatterie vous enfle le cœur d'une fausse gloire, comme dit le pasteur Baumgarten de Pirmasens, et c'est la pure vérité, il faut toujours... »

Loïse rentrait, il se tut. Après l'omelette, nous eûmes du fromage pour dessert, et un bon coup de vin par là-dessus termina le repas.

« J'ai bien dîné, dit le garde en se levant, et vous, monsieur Théodore?

—Parfaitement, on ne peut mieux, papa Frantz.

—Eh bien donc, allumons une pipe. Kasper, Kasper, arrive ici! »

Le petit Kasper apparut, la tignasse ébouriffée, sur le seuil de la cuisine.

« Ecoute, lui dit le brave homme; tu vas partir tout de suite pour Pirmasens. J'ai promis des grives et des becs-fins à l'hôtel du *Cygne*. Mais ce soir, à six heures, tu seras de retour. »

Le bambin ne répondit pas. Ils entrèrent ensemble dans la chambre voisine, et quelques instants après Kasper traversait l'allée, tenant à la main le chapelet de mésanges et de rouges-gorges, que maître Frantz avait pris le matin. Il gagna le sentier en bondissant comme un cabri. Le père Honeck et moi nous le regardâmes en riant, jusqu'à ce qu'il eût atteint le bois.

« Ce geux-là, dit le garde, n'aime qu'à courir. Il n'a pas de plus grand bonheur que d'être sur les quatre chemins. Hé! hé! hé! »

Puis il entra dans la cuisine, alluma sa pipe, et ressortit en s'écriant :

« A l'ouvrage! »

Il était près d'une heure; les ombres commençaient à s'étendre dans la cour, les deux chiens dormaient sur le pas de la porte, les poules le long des murs, sous la treille.

Nous tournâmes la cour de la maison; je vis en passant Loïse, derrière les petites vitres de la cuisine, qui lavait nos assiettes sur l'évier, et je ne pus m'empêcher de lui faire un petit signe de tête amical. Le vieux garde marchait devant moi. Sous l'escalier de la vieille galerie s'ouvrait une sorte de caveau, où l'on descendait par trois marches. Au milieu se trouvait une de ces tables massives dont se servent les menuisiers pour leur travail; le long des murs pendaient des scies, des rabots, des maillets et d'autres ustensiles du métier.

Le père Frantz se débarrassa de sa camisole, retroussa ses manches, et, prenant une planche de sapin, il l'étendit sur la table en disant :

« Je crois que celle-ci fera notre affaire. Donnez-moi les mesures, monsieur Théodore. »

Alors nous nous mîmes à l'œuvre.

Et voilà, mes chers amis, comment, en l'an de grâce 1839, pendant les plus beaux jours du mois d'août, je me vis installé chez le vieux garde Frantz Honeck, au milieu des immenses forêts du Rothalps.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

III

Encore aujourd'hui je me rappelle avec bonheur les premiers temps de mon séjour à la maison forestière. Le père Honeck venait m'éveiller de grand matin.

« Allons ! monsieur Théodore, me disait-il en posant la lanterne sur la commode, le jour approche, il est temps de se lever. »

Moi, détirant mes bras et mes reins, je bégayais :

« Ah ! père Frantz, ah ! si vous saviez comme j'ai sommeil !

—Sommeil, à votre âge ! Bah ! bah ! vous m'avez dit l'autre jour de ne pas vous écouter, que tout cela n'était que des plaisanteries. Voyons, levez-vous ; il fait un temps superbe. »

Alors, prenant mon courage à deux mains, je sautais de mon lit, je tirais mes pantalons, je me passais une poignée d'eau sur la figure, et, tout grelottant, je me penchais dans le treillis pour jeter un coup d'œil sur la montagne.

La rosée tombait en abondance, produisant au loin sur le feuillage son immense et doux murmure ; tout était gris, vague, confus. Le vieux garde venait de descendre, laissant sa lanterne sur la commode. Je m'habillais, je mettais mes grosses bottes de cuir roux, pour marcher dans la pluie, et, cinq minutes après, Waldine et Fox grimpaient quatre à quatre l'escalier de la galerie, et me sautaient aux jambes, la queue frétillante, comme pour me dire :

« Dépêche-toi, dépêche-toi : le maître t'attend ! »

Et je m'enfonçais mon grand feutre sur les oreilles, je me glissais devant la petite chambre de Loïse, je descendais dans la cour, où maître Honeck, debout sous le hangar, la carabine en bandoulière, me disait :

« Vous voilà? bon, en route? »

Il ouvrait le treillis du jardin, et nous prenions le sentier qui conduit au Grinderwald. Nous allions d'un bon pas, le père Frantz en avant, le dos courbé, les jambes solides comme à vingt ans ; moi, derrière, la tête encore un peu lourde, les yeux ensommeillés ; mais bientôt la fraîcheur matinale, le mouvement, la satisfaction d'avoir vaincu ma paresse dissipaient toutes ces impressions fâcheuses. Au bout de quelques minutes, je me sentais d'un calme, d'une vigueur incroyables, j'aurais fait quinze lieues sans fatigue. Oh ! la marche de nuit, la solitude des bois, la fraîcheur, le parfum des grands sapins et des mille plantes sauvages, que tout cela vous donne de force, que tout cela vous éclaircit les idées et active en vous les ressorts de la vie !

Combien d'âmes aspirions-nous dans cette longue descente du Grinderwald, d'âmes de fleurs, de lierre, de ronces, de mousses? Je n'en sais rien. Mais toutes ces âmes fraîches, jeunes, imbues de rosée, venaient se réchauffer près de notre cœur, comme autour d'un foyer l'hiver ; elles se disaient mille choses qu'il me serait impossible de rendre, et qui me montaient à l'esprit en vagues aspirations poétiques ; puis elles s'envolaient une à une de notre bouche en fumée bleuâtre, et allaient se perdre dans le feuillage avec un doux murmure.

Oui ! le père Honeck avait raison de m'éveiller, et de me forcer à le suivre ; ce sont encore les plus beaux souvenirs de ma vie.

Et nous ne disions rien, nous marchions livrés à nos impressions, sans éprouver le besoin de nous les communiquer ; nous allions vers les *coupes* lointaines du Grinderwald, parmi les populations des bois.

Avez-vous entendu, mes chers amis, de grand matin, la hache du bûcheron frapper le chêne en cadence ? Avez-vous entendu au loin, bien loin, sur la côte, ces coups secs qui se prolongent dans les échos silencieux? Puis les craquements de l'arbre qui s'incline, le cri : « Hé ! oh hé ! là-bas ! Attention ! » Le froissement des feuilles, et le choc sourd du géant qui vient de mesurer la terre, en écrasant les broussailles? Vous est-il arrivé de voir briller, sous la ramée sombre, le feu du charbonnier, enveloppant les bruyères, les mousses et jusqu'à la cime des plus hauts sapins de son auréole pourpre ; puis, resserrant ses zones lumineuses, jusqu'à n'être plus qu'une étincelle, pour se développer encore? Et la noire silhouette de l'homme des bois, accroupi près de la flamme, son large feutre aplati sur le dos, fumant son bout de pipe et retournant ses pommes de terre sous la cendre, l'avez-vous aperçue derrière les taillis? Eh bien, c'est au milieu de ce monde perdu dans les vastes forêts du Rothalps que le père Honeck et moi nous allions tous les jours.

Souvent il nous arrivait de rencontrer, au détour du sentier, le sabotier Frantz Sépel, de Rheinthal, Nickel Biger, le charron de Pirmasens, Hans Aden, le menuisier Mayer Fischer, le charpentier, venant chercher eux-mêmes dans les coupes leurs poutres, leurs solives, leurs cœurs de chêne ; ou quelques autres braves gens : colporteurs, facteurs, marchands

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'amadou, chrétiens ou juifs, toujours en route pour les choses de leur métier. Alors c'étaient de petites haltes ; on se donnait une poignée de main, on allumait une pipe, on se demandait des nouvelles de la mère Orchel et du père Kasper de tel ou tel village, et dont on n'avait plus entendu parler depuis deux ou trois ans. « Est-il mort? — Se porte-t-il encore bien? — Il doit se faire vieux? — Et la petite Grédel, qui s'est mariée l'année dernière, comment va son ménage? — L'homme est-il aussi bon ouvrier qu'on le disait?... »

On parlait des coupes prochaines, du prix des blés, de la navette, du bétail, rien n'était indifférent au père Honeck; c'est tout simple, quand on n'a que le *Messager boiteux*, de Silbermann, à lire les douze mois de l'année, il faut bien se rafraîchir la mémoire par autre chose.

Grâce à ces courses matinales, au bout de trois semaines je connaissais le pays à fond : les rochers, les torrents, les ravins, les coupes, les charbonnières, les vieux chemins de *schlitte*, bref tous les points de vue de la montagne, sauf pourtant celui du lac des Comtes-Sauvages, dont le vieux garde ne voulait pas entendre parler.

Je me rappellerai toujours qu'un matin, comme nous allions au Grinderwald, la fantaisie me prit pour la vingtième fois d'interroger le père Frantz sur ce fameux lac.

« Ah ça! papa Honeck, m'écriai-je tout à coup, et le lac des Comtes-Sauvages? Quand donc irons-nous le voir? »

Il marchait en avant et se retourna lentement; après m'avoir observé quelques secondes d'un air étrange, il étendit la main vers le nord et me dit d'un ton rude :

« Le lac est là, monsieur Théodore, entre ces trois grands pics; vous pouvez y aller si cela vous fait plaisir.

—Comment, vous ne voulez pas me servir de guide?

—Vous servir de guide pour aller au lac des Comtes-Sauvages? non, non! Chacun est libre de faire ce qui lui plaît. Je ne vous empêche pas d'y aller, puisque le diable vous pousse ; mais Frantz Honeck n'aime pas ce côté-là de la montagne. »

Ainsi s'était exprimé le vieillard d'un ton mystérieux qui me donnait beaucoup à penser; mon désir de voir le lac des Comtes-Sauvages n'avait fait que s'en accroître; une sorte de déférence pour l'avis de mon hôte m'empêchant d'y aller, j'attendais une occasion favorable.

Mais pour en revenir à nos courses au Grinderwald, après notre grand tour, nous rentrions à la maison forestière, vers sept ou huit heures. Loïse avait mis la nappe; l'omelette au lard et la cruche de vin blanc nous attendaient au bout de la table. On s'asseyait de bon cœur, on mangeait de bon appétit, on buvait un bon coup, puis on allumait une pipe et l'on s'accoudait sur la fenêtre, pour voir le petit Kasper ouvrir l'étable en faisant claquer son fouet, et grimper la côte, suivi de sa longue file de vaches et de chèvres. On regardait les belles bêtes défiler lentement par la porte de la cour, puis tourner la tête, et prolonger leurs mugissements mélancoliques jusqu'au fond des abîmes. C'était encore un bon quart d'heure de la journée, une de ces scènes champêtres calmes et douces, dont le souvenir vous revient avec bonheur.

J'allais aussi quelquefois seul, le matin, sur la lisière du Hôwald, au bord du Losser, dessiner une roche, un bouquet de chênes, un coin de forêt, ou sur la montagne en face, étudier de plus larges perspectives. Jamais je n'ai travaillé plus ni mieux de ma vie.

Tout cela n'empêchait pas notre portrait d'avancer et même de prendre une assez belle tournure; mais Dieu sait que ce n'était pas la faute du père Honeck. Autant le brave homme se montrait simple, conciliant et modeste pour tout ce qui concernait son état : l'évaluation d'une coupe, l'estimation d'un arbre, le tracé d'un sentier dans les bois, choses qu'il connaissait à fond et dont il ne se vantait jamais, autant il se croyait fort en peinture.

Il me semble encore le voir, assis dans son bel uniforme vert à passe-poil jaune, sa petite casquette pointue inclinée sur l'oreille, bien boutonné, bien brossé, bien solennel, la carabine entre les genoux, la poire à poudre, le sac à plomb d'un côté, la gibecière de l'autre, et ses grosses moustaches grises retroussées; puis, derrière lui, Loïse, rouge comme un coquelicot, ses beaux cheveux blonds coiffés de la petite toque de crins noirs à gros œillets rouges et paillettes d'or, le petit fichu de soie bleu de ciel croisé sur le sein, et ses jolis bras nus potelés appuyés sur le dossier du fauteuil.

J'avais eu beau prier le père Honeck de mettre sa camisole brune de tous les jours, de se tenir moins roide, de se pencher un peu plus selon son habitude, et de prendre une physionomie moins sévère, mes recommandations restaient inutiles.

« Je suis garde-chef, monsieur Théodore, disait-il gravement; sauf votre respect, je me mépriserais moi-même, si je ne portais pas mon uniforme; on dirait : « Voilà un vieux braconnier, un vieux chasseur en contravention, un homme qui n'avait pas de rang dans

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

les forestiers ! » Ça, c'est contraire à mon opinion, j'aimerais mieux ne pas être peint du tout, que de n'avoir pas mon grade dans le tableau. Je sais bien que le vert est plus difficile à peindre que le reste ; mais, pourvu qu'on voie mon grade, c'est le principal.

—Vous êtes dans l'erreur, père Frantz, le vert n'est pas plus difficile à peindre que le jaune, le brun ou le noir.

—Alors raison de plus, s'écriait-il d'un ton ferme, si ça n'est pas plus difficile, pourquoi mettre ma vieille souquenille au lieu de mon frac? »

J'avais rencontré la même résistance chez lui pour l'attitude.

« Un garde, me disait-il, un vrai garde doit être droit comme au port d'armes; s'il se penche à droite ou à gauche, chacun pense : « Ça, c'est un cagnard, un homme qui remplit mal son service. » Vous comprenez bien, monsieur Théodore, qu'un homme comme moi, qui n'a rien à se reprocher, ne peut pas souffrir qu'on pense cela de lui. Dans le temps, quand j'étais au 6e dragons, je me serais battu plutôt mille fois, que de laisser dire de pareilles choses sur mon compte, à plus forte raison de les laisser peindre, car on oublie les morts, et les peintres ça reste. Si je me penche un peu quand je marche, c'est l'âge qui en est cause et l'habitude de grimper des montagnes; mais, grâce à Dieu, je peux encore me tenir droit devant mes supérieurs. »

Impossible de le détacher de ses idées sur ce chapitre; la moindre observation contraire le rendait aussitôt sombre, il se croyait offensé dans sa dignité personnelle. Outre cela, le père Honeck, d'habitude si calme pour tout le reste, ne pouvait se tenir dix minutes tranquille; une curiosité singulière le poussait à venir voir mon ouvrage. Il inventait dans ce but mille prétextes :

« Maintenant, monsieur Théodore, s'écriait-il tout à coup, fumons une pipe, hein? »

Ou bien :

« Si nous buvions un petit coup, monsieur Théodore, ça nous reposerait; il fait joliment chaud cette après-midi. »

Et, sans attendre la réponse, il se levait et venait se planter derrière moi, disant :

« Hé! hé! tenez, vous mettez un peu trop de rouge, ou un peu trop de gris de ce côté ; je n'ai pas le nez aussi rouge ni les joues. Il y en a quelques-uns qui, dans le temps, ont voulu me faire du tort, en répandant le bruit que je buvais trop ; cela, c'est tout ce qu'on peut inventer de pire contre un homme; si je les avais connus, j'aurais été capable de leur tordre le cou. Oui, il y a trop de rouge sur le nez.

—Mais soyez donc tranquille, père Frantz, ce n'est pas pour rester, c'est pour le fond, nous couvrirons cette teinte, seulement, au nom du ciel, soyez un peu plus calme.

—Oh! grand-père, murmurait Loïse tout émue, je t'en prie, écoute M. Théodore.

—Allons ! allons ! puisqu'on va couvrir le rouge, c'est bon, je n'ai plus rien à dire. Tiens-toi donc tranquille, Loïse. Ce gueux de chien ne fait que remuer ; si cela vous gêne, monsieur Théodore, je vais lui donner une *danse*, pour lui apprendre à se tenir en repos?

—Non, non, tout est bien ; tournez-vous un peu vers la lumière, c'est cela. Maintenant, ne bougez pas; encore un quart d'heure de patience et je n'aurai plus besoin de vous jusqu'à demain. »

Malgré toutes ces contrariétés, le portrait avançait, les personnages ressortaient de mieux en mieux; j'avais surtout un jour admirable : cette belle lumière tamisée par la verdure. Le feuillage à droite, la petite fenêtre à mailles de plomb, la douce figure de Loïse, ses bras ronds, ses petites mains potelées, son costume de la montagne si frais, si pittoresque, et la figure brune, ridée du vieux garde à l'œil gris, perçant, sous les épais sourcils blancs, tout cela s'harmonisait très-bien dans cette lumière ombreuse.

Et puis j'y mettais du mien, je peignais un peu de mon cœur, de mon amour, de mon enthousiasme, de ma vie en plein air, de mon admiration pour la montagne, de mon existence calme, recueillie au milieu de la forêt; il y avait de tout cela dans ce tableau, le plus complet, le mieux senti que j'eusse fait jusqu'alors.

Plus l'ouvrage avançait, plus aussi le bon père Honeck m'accordait de son estime, de son affection. Souvent, en rentrant de mes courses vers le soir, je le trouvais dans ma chambre, à se contempler avec une sorte d'extase.

« Ah ! vous voilà, monsieur Théodore, disait-il, je suis en train de me regarder.

—Et cela vous convient-il un peu plus? Êtes-vous content?

—Monsieur Théodore, est-ce que vous avez besoin de l'avis d'un pauvre vieux comme moi? Vous êtes un peintre, et moi je suis un vieux garde qui ne sait rien. Je vois bien maintenant que vous avez eu raison de mettre du gris, du rouge, du brun et de tout ce qu'il fallait. Vous êtes un vrai peintre. Ça, voyez-vous, quoique ce soit le portrait de Frantz Honeck et de sa petite-fille Loïse, ça ne devrait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Je suis garde-chef, monsieur Théodore. » (Page 14.)

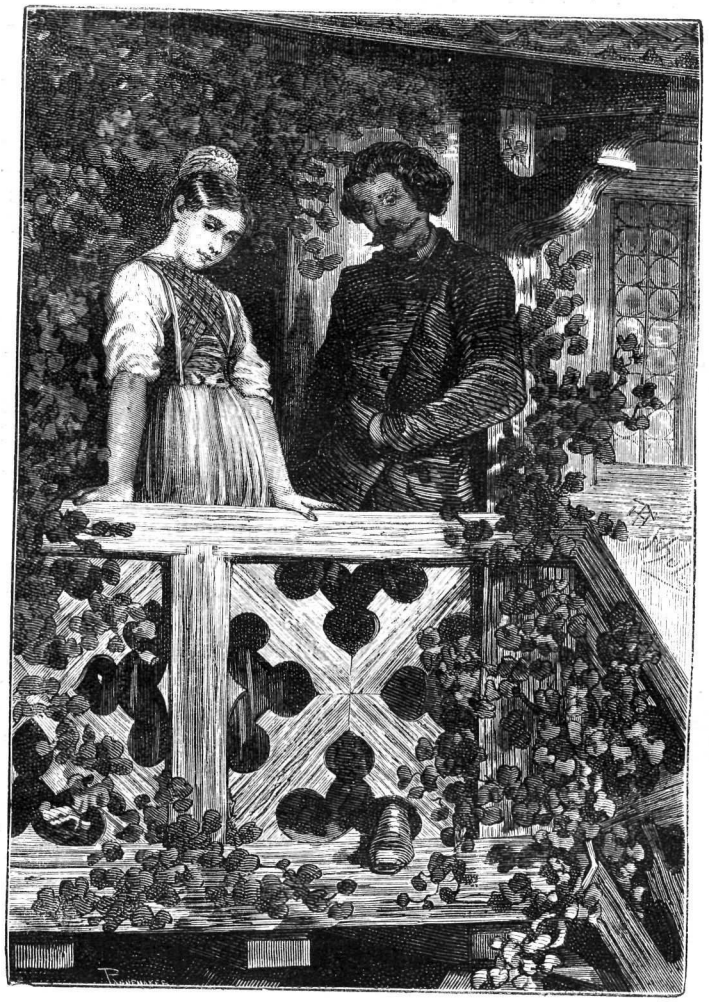
pas rester dans la maison d'un pauvre forestier, ça devrait aller dans un château, je vous le dis.

—Oh ! père Frantz, vous vous enthousiasmez trop.

—Non, monsieur Théodore, non; ce n'est pas la première fois que je vois de la peinture; j'en ai vu dans tous les pays : en France, en Allemagne, en Italie, dans les Flandres; seulement alors j'étais jeune, je ne faisais guère attention à ces choses. Maintenant, cela me revient. Je me rappelle que les peintures des Flamands me plaisaient beaucoup plus que les autres; au moins elles représentaient des choses de notre temps : des kermesses, des combats de coqs, des chasses, des danses au village, des bourgmestres; on voyait la maison, le bout de haie, avec le linge de la ménagère étendu au soleil, le pigeonnier, le jeu de quilles, le cheval gris qui mâche sa pitance à la porte de l'auberge, le chemin qui tourne, les femmes en train de faire rouir le chanvre: cela vous réjouissait le cœur. Quel dommage que ces gens-là n'aient pas connu la montagne! comme ils auraient peint les rochers, les vallons, les bois, les torrents, les sentiers! mais ils n'avaient que des moulins à vent et des mares à canards sous les yeux, et par-ci, par-là quelques vaches dans un carré de prairie, avec un vieux saule creux et un ruisseau à grenouilles au bord de la route.

Et en Italie, monsieur Théodore, ils ne peignent que des saints et des saintes, le petit enfant Jésus dans la crèche et l'âne auprès.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Durant plus d'un quart d'heure nous restâmes silencieux. (Page 18.)

C'est toujours beau, mais on finit tout de même par en avoir assez. Ce qu'il y a de pire, c'est que dans une église vous voyez sainte Catherine et sainte Madeleine avec des cheveux blonds, et dans une autre avec des cheveux noirs ou bruns, de sorte qu'on ne reconnaît jamais la véritable. »

Ainsi parlait le vieux garde, d'un ton de conviction qui me charmait; son jugement avait autant de poids à mes yeux que celui du docteur Everbeck de Tubingue, le plus fameux critique en matière d'art de toute l'Allemagne. Mais c'est surtout l'opinion de Loïse que j'aurais voulu connaître; je n'osais la lui demander, et pourtant j'en avais un désir extrême.

« Voyez le bon sens de cette petite, me dit un jour le père Frantz : hier matin, en revenant du Grinderwald, je rêvais tout le long de la route à notre portrait, et je me demandais comment un peu de vert, de jaune ou de rouge sur du gris, peut représenter des personnes tellement bien, qu'on croirait les voir longtemps encore après qu'elles sont mortes. Plus je rêvais à cela, moins je comprenais la chose. En ouvrant la cour, je vois Loïse en train de donner à manger aux poules. « Hé! Loïse, que je lui dis, fais-moi le plaisir, si tu peux, de me dire pourquoi notre portrait est plus beau que celui de sainte Catherine, de l'église de Pirmasens? — Mon Dieu, grand-père, c'est parce qu'il est vivant. — Vivant? — Hé! oui! ce n'est pas votre figure ni la mienne que M. Théodore a voulu peindre, ni les feuilles de vigne à la fenêtre, ni le jour derrière, c'est

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

notre esprit. » Comprenez-vous cette finesse ? s'écria le bonhomme; elle avait deviné la chose au premier coup. Hé! hé! hé! il n'y a plus d'enfants! il n'y a plus d'enfants. »

Et le père Frantz se mit à rire. Moi, j'étais heureux ; enfin, je savais ce que pensait Loïse.

Le vieux garde ne se doutait pas de mon affection croissante pour sa petite-fille; et moi-même, m'en rendais-je bien compte? Je n'en sais rien. Toujours est-il que l'image de Loïse se confondait chaque jour de plus en plus avec celles des êtres qui m'étaient le plus chers au monde. A la maison, je ne pouvais entendre son pas furtif, le frôlement de sa robe sur la vieille galerie, ses allées et ses venues dans la cour, sans prêter l'oreille. Dehors, à la campagne, Loïse était là, je la voyais marcher devant moi dans le sentier; sa taille gracieuse, sa blonde chevelure, sa démarche légère m'apparaissaient au loin dans l'ombre des taillis. Et le soir, quand, hâtant le pas, le toit de la maison forestière se découvrait à travers le feuillage, ce n'était pas le père Honeck que je voyais d'abord, c'était encore Loïse sur la galerie, dans le jardin, ou bien à la plus haute lucarne du grenier, liant les folles brindilles du lierre et du chèvrefeuille.

« Hé! monsieur Théodore, avez-vous trouvé de beaux paysages? me criait-elle de sa douce voix. Êtes-vous content de votre course d'aujourd'hui?

—Oui, Loïse, oui, je suis heureux, bien heureux, tout est beau dans la montagne! »

J'aurais bien voulu pouvoir en dire davantage, mais le regard si calme, si limpide, si bienveillant de la petite-fille du vieux garde m'inspirait peut-être encore plus de respect que d'amour.

Pourtant, un soir que nous étions sur la vieille galerie à regarder le soleil d'automne, ce beau soleil rouge comme du feu, s'incliner dans les gorges lointaines, et que tous deux, immobiles et rêveurs, nous nous taisions en face de ce grand spectacle, tout à coup, et comme malgré moi, je m'écriai d'une voix frémissante :

« Oh! mon Dieu, mon Dieu, pourquoi ne puis-je rester ici toujours? Pourquoi faut-il quitter ce pays? »

Loïse me regarda toute surprise.

« Vous voulez partir, monsieur Théodore? fit-elle, tandis qu'une légère teinte rose colorait son front.

—Oui, Loïse, oui, il le faut! On m'attend là-bas, à Dusseldorf... et puis... le tableau est fini! »

Ma voix tremblait. Loïse, qui m'avait regardé, baissa la tête sans répondre. Après un long silence, elle murmura comme se parlant à elle-même :

« Mon Dieu!... je n'avais jamais pensé à cela ! »

Durant plus d'un quart d'heure, nous restâmes silencieux, accoudés au bord du balcon et n'osant levant les yeux. J'entendais une voix intérieure me crier : « Parle... parle donc... dis-lui que tu l'aimes! » Mais une autre voix plus forte me disait : « Non, Théodore, ne fais pas cela... rappelle-toi l'hospitalité du père Honeck... songe que le vieillard t'a traité comme son propre fils... Ce que tu promettrais à Loïse, tu n'es pas sûr de pouvoir le tenir. »

Et comme j'écoutais ces deux voix, ne sachant à quoi me résoudre, le petit Kasper apparut à la lisière de la forêt, suivi de sa longue file de chèvres; alors Loïse, se levant comme au sortir d'un rêve, me dit :

« Voici sept heures, monsieur Théodore, le père ne peut plus tarder à rentrer; il faut que j'aille voir à la cuisine. »

Elle descendit l'escalier le front penché, l'air rêveur. Moi, j'entrai dans ma chambre, et la tête entre les mains, au bord de la fenêtre, je réfléchis à ce qui venait de se passer, jusqu'à ce que la voix joyeuse du père Honeck se fit entendre :

« Hé! monsieur Théodore, criait-il, descendez donc, la nappe est mise. »

Alors je descendis me mettre à table. Le père Frantz avait abattu ce jour-là un superbe coq de bruyères et se proposait de le porter lui-même au garde général à Pirmasens. Il nous raconta qu'en revenant des chaumes, une harde de sangliers avaient déboulé sur sa route, et qu'il irait un de ces quatre matins leur rendre visite, pour me faire goûter de la hure au vin blanc. Tout cela le mettait en joie, et il but même un coup de plus qu'à son ordinaire. Puis, se passant la main sur les moustaches :

« Enfant, dit-il à Loïse, la nuit est belle, allons-nous asseoir sur le banc dehors, et chantons le cantique :

Seigneur Dieu, père des bons cœurs. »

Loïse rougit et dit qu'elle ne se sentait pas bien disposée à chanter.

« Bah! fit le brave homme en la prenant par le bras, il faut s'y mettre, et ça viendra tout seul. Monsieur Théodore, vous n'avez pas encore entendu chanter Loïse, elle a une voix, une voix... enfin, venez, je n'en dis pas plus. »

Nous sortîmes.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le petit Kasper était en train de se couper un manche de fouet dans la haie du jardin. Nous nous assîmes sur le vieux banc de pierre moussu, contre le feuillage, et le père Honeck, d'une voix grave, commença :

« Seigneur Dieu, père des bons cœurs. »

La douce voix de Loïse, s'élevant doucement après la sienne, monta vers les cieux d'un élan si juste, que toutes les fibres de mon cœur en tressaillirent.

Cette voix grave et forte et cette voix si pure avaient des accords tellement parfaits, que je ne me souviens pas d'avoir entendu quelque chose de plus beau; c'était comme un lierre dont les festons s'enlacent avec grâce jusqu'à la cime d'un vieux chêne du Grinderwald. Et puis la nuit était splendide; les bandes pourpres du couchant s'étendaient d'une vallée à l'autre, une faible brise agitait le feuillage. Moi, grave, recueilli, j'écoutais, et à la fin, entraîné par une force intérieure, ma voix finit par s'unir à celles du vieux garde et de sa petite-fille. Cette nuit-là, le Seigneur, en nous écoutant, dut être satisfait de ses enfants et se dire : » S'il y en a beaucoup de cette espèce, nous ne recommencerons pas de sitôt le déluge. »

Le petit Kasper, étendu dans une broussaille voisine, allongeait le cou, et, ses grands yeux bruns écarquillés, nous regardait d'un air d'extase. Quand nous eûmes fini, le père Honeck s'étant écrié :

« Eh bien ! Kasper, que penses-tu de cela ! »

Le petit, pour toute réponse, s'essuya la joue du revers de la main.

Jamais cette belle soirée ne s'effacera de ma mémoire ; nous restâmes là tous trois à chanter, à causer du tableau, à parler de chasse, de courses lointaines, de beaux paysages, jusque vers dix heures.

Les étoiles brillaient par milliards, quand enfin le vieux garde, se levant, dit :

« Demain, à trois heures, il faut que je sois en route pour Pirmasens. Allons nous coucher. Bonsoir, monsieur Théodore.

—Bonsoir, père Frantz ; bonsoir, mademoiselle Loïse. »

Et je montai l'escalier, remerciant le Seigneur de ses grâces infinies.

IV

Une fois seul dans ma chambre, lorsque je me pris à rêver aux événements de ce jour, une mélancolie douce et profonde s'empara de mon âme. Je n'éprouvais nulle envie de dormir, et je m'assis, le coude au bord de la fenêtre, la tête sous les larges feuilles de vigne qu'argentait la lune.

Tous les bruits de la maison forestière expiraient un à un, le vieux garde se mettait au lit, les chiens s'arrangeaient dans leur niche, le silence, le grand silence arrivait, à peine interrompu par le vague murmure de la brise, et moi je pensais :

« Dans quelques jours, tu seras, le sac au dos et le bâton à la main, sur le seuil de cette maison ; Loïse te dira de sa douce voix : « Adieu, monsieur Théodore, adieu ! » Le père Honeck t'accompagnera cent pas sur la côte, jusqu'à l'embranchement de la source, puis il te serrera la main en s'écriant : « Allons, allons, il faut nous quitter ; je vous souhaite un bon voyage, monsieur Théodore, que le ciel vous conduise ! » Et tout sera fini ; ces jours de bonheur, de calme et d'amour, ne seront plus qu'un rêve. »

Et, songeant à ces choses, mon cœur se gonflait.

« Ah ! si tu pouvais vivre de tes œuvres, me disais-je, ou si ta tante Catherine te faisait une bonne pension, tu saurais bien à quoi te décider. Mais, en cet état, il faut que tu partes, et, puisque ta voix tremble chaque fois que tu parles à Loïse, il faut éviter d'être seul avec elle, afin que le père Frantz, en pensant à toi, se dise toujours : « C'était un brave garçon, un honnête homme ! » Et que toi-même tu penses la même chose sur ton propre compte. »

Je résolus alors d'aller le lendemain au lac des Comtes-Sauvages, dès que le père Honeck serait en route pour Pirmasens, et je me couchai vers onze heures, satisfait d'avoir pris ces résolutions.

Mais d'autres événements devaient s'accomplir en cette nuit, des événements étranges et tels qu'ils ne s'effaceront jamais de ma mémoire.

Les savants pensent qu'il n'est rien en ce monde qui ne tombe sous nos sens, et les mêmes hommes, à l'heure de la mort, regardent dans l'ombre d'un air effrayé, comme s'ils voyaient quelque chose de terrible, et leurs yeux font peur à voir; alors chacun se dit : « Qu'est-ce qu'ils regardent ainsi ? Il y a donc d'autres êtres parmi nous qui vont et viennent, et que les mourants seuls aperçoivent ? »

La mouche, tant qu'elle voltige au soleil, ne voit point l'araignée qui la guette dans sa toile; elle ne la voit qu'au moment où, prise entre ses pattes velues, il est trop tard. Mais

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que peut-on affirmer sur un pareil sujet? Ces êtres existent-ils, ou n'existent-ils pas? c'est ce que nous saurons un jour; le plus tard possible sera le mieux.

Moi, je me borne à raconter ce que j'ai vu, estimant qu'il ne faut rien ajouter ni retrancher en pareille matière, de peur d'avoir à s'en repentir.

Je dormais donc depuis une heure environ, quand les aboiements plaintifs de Waldine et de Fox m'éveillèrent en sursaut. Je me levai sur le coude, prêtant l'oreille. La lune était magnifique, et juste en face de ma fenêtre; le treillis, avec ses feuilles et ses grappes, se découpait sur son disque étincelant en ombres noires, ainsi que les petites vitres hexagones, et, plus loin, cinq ou six flèches de sapin en vignette.

Au sortir du sommeil, cet effet d'ombres et de lumière éblouissante me parut merveilleux; mais les aboiements des chiens avaient quelque chose de lugubre: c'étaient des hurlements à plein gosier, lents, prolongés, partant des tons les plus bas, pour s'élever jusqu'aux notes les plus aiguës.

Je me rappelai aussitôt que Spitz, le vieux chien de ma tante Catherine, avait gémi de la sorte durant toute l'agonie de mon pauvre oncle Mathias, et ce souvenir me glaça le sang.

Bientôt les sourds mugissements des vaches, le nasillement des chèvres et les grognements des pourceaux, levant du groin les volettes de leurs réduits, se confondirent avec la plainte des chiens dans un tumulte épouvantable. Puis le père Honeck bondit de son lit, la fenêtre au-dessous s'ouvrit brusquement, et le tic-tac sec, rapide, d'un fusil qu'on arme, frappa mon oreille. Je m'attendais à entendre un coup de feu retentir dans la nuit, et cette attente me donnait froid; mais les chiens continuaient de hurler, les bestiaux de mugir sans interruption; et finalement, comme je sentais le sang se retirer lentement de mes joues, la voix forte du vieux garde s'éleva, criant d'un ton rude :

« Fox, Waldine, vous tairez-vous à la fin! »

Ce fut un soulagement pour mon cœur d'entendre cette voix; et, le dirai-je, les craintes superstitieuses qui s'étaient emparées de mon âme se dissipèrent; il me sembla que les influences mauvaises étaient en fuite, et je me levai plein de courage.

De la vieille galerie j'aperçus aussitôt, sous les vifs rayons de la lune, le père Honeck, son fusil à la main, debout devant le petit mur de la cour. Il était en simple pantalon, la tête haute, ses cheveux gris ébouriffés, et semblait écouter quelque chose.

Je descendis l'escalier à la hâte.

« Au nom du ciel! père Frantz, qu'est-ce que tout cela? m'écriai-je à voix basse.

—Hé! fit-il sans tourner la tête et le bras étendu vers la gorge du Losser, c'est le gueux qui passe avec sa bande. Écoutez là-bas! »

Je prêtai l'oreille; pas un bruit autre que le grondement lointain de la rivière ne s'entendait dans la montagne. Cela m'étonna.

« Mais, père Frantz, repris-je après un instant de silence, je n'entends rien. »

Alors le vieux garde, comme au sortir d'un rêve, se retourna tout pâle, et, ses yeux gris fixés sur les miens, il dit d'un air étrange :

« C'est un loup! Oui... c'est le vieux loup du Veierschloss avec ses louveteaux. Tous les ans, ce gueux-là vient rôder autour de la maison. Les chiens l'ont senti... ils ont eu peur! »

Et, s'approchant des chiens, il leur passa la main sur la tête pour les calmer, disant :

« Allons, allons, Waldine, couchez-vous... la maudite bête est déjà loin... elle ne veut pas revenir. »

Les chiens tout tremblants se serraient aux jambes de leur maître; le nasillement des chèvres et le beuglement du bétail commençaient à se calmer.

Le père Honeck, s'étant relevé, désarma son fusil, et me dit en s'efforçant de sourire :

« Je suis sûr que vous avez eu peur, monsieur Théodore? D'entendre la nuit des chiens hurler à la mort, ça produit toujours un drôle d'effet; mille idées vous passent par la tête. Que voulez-vous, les chiens sont comme les gens, quand ils deviennent vieux ils radotent, un pauvre loup maigre les effraye; au lieu de tomber dessus, ils crient comme des aveugles, et se sauveraient volontiers par le trou de la grange. Enfin, enfin, les voilà tranquilles, on n'entend plus rien à l'écurie. Allons nous coucher, et tâchons de nous rendormir. »

Ce disant, le père Frantz ouvrit sa porte, et moi, tout frémissant encore, je remontai dans ma chambre.

Tout ce que je venais de voir et d'entendre ne me paraissait pas naturel : le ton du vieux garde, sa pâleur, l'expression singulière de ses yeux gris en me parlant de loups et de louveteaux, tout cela me semblait équivoque. J'étais agacé jusqu'au bout des nerfs. Était-ce le froid de la rosée, l'interruption de mon sommeil, ou toute autre cause qui m'avait mis dans cet état de surexcitation? je n'en sais rien; mais, pour la première fois, des idées de puissances invisibles, d'êtres surnaturels, me traversèrent l'esprit.

Bref, je me couchai et m'enveloppai de ma couverture jusqu'aux oreilles; puis, les yeux

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tout grands ouverts, je me pris à regarder vers les petites vitres, songeant à ces choses. La lune avait dépassé la fenêtre, elle éclairait la côte et la sapinière au-dessous. Tout en rêvant, j'écoutais le grondement sourd des chiens se ranimer de seconde en seconde, comme un bruit d'orage qui s'éloigne : ces animaux frémissaient comme moi.

Enfin tout se tut, et, l'esprit frappé de lassitude par ces événements étranges, je m'endormis profondément.

V

Il faisait grand jour lorsque je m'éveillai ; les poules caquetaient dans la cour, les chiens galopaient sur la côte, tout était calme, paisible, autour de la maison forestière. Je m'habillai tranquillement et je descendis dans la grande salle. Là, le père Honeck, en camisole de laine, se promenait de long en large d'un air soucieux. Les assiettes fleuronnées, le fromage d'Emmental, la cruche de vin blanc, brillaient sur la nappe à petits filets rouges au bout de la table.

« Encore ici, père Honeck ! m'écriai-je tout étonné, je vous croyais en route pour Pirmasens.

—Kasper est allé porter le coq là-bas, monsieur Théodore, » me répondit le brave homme.

Puis, au bout d'un instant, quand nous fûmes assis, il ajouta :

« Il faut que je reste, Loïse est un peu malade ; elle ne se lèvera pas aujourd'hui. »

Les événements de la nuit me revinrent aussitôt à l'esprit ; je me rappelai que Loïse n'était pas sortie pendant notre grande alerte, et cela me parut étrange. J'aurais bien voulu parler de ces choses au père Frantz ; mais, jusqu'à la fin du déjeuner, le vieux garde resta rêveur, il me sembla moins communicatif qu'à l'ordinaire ; évidemment il me cachait quelque chose, je ne crus pas convenable de l'interroger.

« Allons, allons, ce ne sera rien, père Honeck, dis-je en me levant après le repas.

—Espérons que ce ne sera rien, fit-il d'un ton grave. Sortez-vous aujourd'hui, monsieur Théodore ?

—Oui, je vais dessiner la *Roche aux Grives*, dans le Hôwald.

—Bon, allez, dit-il, comme heureux d'être débarrassé de moi. Si vous avez faim à midi, vous descendrez à la scierie des *Trois-Hêtres*, et vous casserez une croûte avec le vieux Reinhart. »

J'inclinai la tête et je sortis. Quelques instants après je suivais le sentier du Hôwald, mon carton sous le bras.

« Il est temps que tu partes, me disais-je fort triste. Le portrait est fini, la petite est malade, le père Frantz a des secrets, tu deviens une gêne pour eux. Tout a son terme dans ce bas monde ; on t'a fait bon accueil, on t'a bien hébergé, tu dois être satisfait. Maintenant, adieu, monsieur Théodore, portez-vous bien ! »

J'étais désolé.

L'image de Loïse, cette douce figure blonde et rose, me tenait au cœur. Le ton un peu sec du vieux garde, en me parlant de sa petite-fille, me donnait aussi beaucoup à penser. Loïse était-elle réellement malade, ou le père Honeck se doutait-il de mon affection pour elle ? Que d'idées je me forgeais sur ce mystère ! J'allais au hasard : une éclaircie lointaine dans les taillis, le profil d'un vieil arbre, la silhouette grise de quelque roche pourrie, rongée de mousse ou couverte de lierre, m'arrêtait ; j'aurais voulu travailler, emporter de la montagne un dernier souvenir, mais je n'avais de goût à rien : l'image blonde seule me préoccupait.

Vers trois heures, le temps devint brumeux ; jusqu'alors je n'avais vu les grands bois que drapés de soleil ; une pluie fine, bleuâtre, se mit à tomber. Je descendis à la scierie, et le vieux ségare, étendant la main, s'écria :

« Voilà l'automne, monsieur Théodore ; encore six semaines ou deux mois, et nous aurons l'hiver. Je le sens déjà dans mes vieux os ! »

Longtemps debout sous le toit de l'échoppe, nous regardâmes la pluie rayer l'air et les arbres s'estomper dans la brume ; mais, la pluie continuant toujours, Reinhart dut me prêter sa grande casaque de laine grise, pour retourner chez mon hôte.

En grimpant le sentier, où l'eau ruisselait en abondance, je pris la résolution définitive d'avertir le père Honeck que j'allais reprendre le chemin de Dusseldorf.

Vers six heures, j'approchais de la maison forestière, et j'apercevais de loin le vieux garde qui m'attendait sur le seuil. Il leva la main et parut content de me revoir ; mais ce ne fut qu'un éclair, et sa figure reprit aussitôt une expression sérieuse.

« Avez-vous des habits pour changer, monsieur Théodore ? me dit-il dans la cour.

—Oui, j'ai tout ce qu'il faut.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Eh bien ! montez, je vous attends, la table est mise.

—C'est bien ; j'arrive dans cinq minutes. »

Il rentra dans l'allée ; je grimpai l'escalier de la vieille galerie, et, m'étant changé des pieds à la tête, je redescendis m'asseoir à table. Comme le temps était sombre, Frantz Honeck venait d'allumer la lampe. Nous soupâmes en tête-à-tête sans échanger une parole, lui, rêveur, les yeux fixés dans son assiette, moi, gêné de ce silence, auquel notre manière d'être ordinaire ne m'avait pas habitué.

Cela dura près d'une demi-heure ; la vieille horloge de Nuremberg, par son tic-tac monotone, et le grand murmure de la pluie sur le feuillage au dehors, semblaient allonger les minutes à l'infini, en vous forçant de les compter par millièmes de seconde. Cette soirée ne s'effacera jamais de ma mémoire. Comment annoncer au garde mon prochain départ ? C'était tout simple, je n'avais qu'à dire : « Père Honeck, je pars demain. » Oui, mais que penserait-il d'une résolution si subite ? Ne pourrait-il pas l'attribuer au mécontentement que me faisait éprouver sa tristesse, à l'ennui de ne plus voir Loïse, peut-être même à la découverte du secret qu'il voulait me cacher ? Que sais-je ? Dans l'incertitude, tout vous arrête.

Je regardais le vieux garde, qui fronçait ses sourcils blancs et ne paraissait guère songer à moi. Cependant, comme il reculait sa chaise et prenait sa pipe au bord de la fenêtre, ce qu'il faisait toujours après le souper, tout à coup, élevant la voix, je lui dis :

« Père Frantz, voici la pluie ; elle peut durer quelques jours... Le portrait est fini... ma tante Catherine m'attend à Dusseldorf... Ma foi, j'aime autant vous l'annoncer tout de suite : demain, je pars ! »

Alors lui, fixant son œil gris sur moi, me regarda jusqu'au fond de l'âme, et, au bout de quelques secondes, il répondit :

« Oui... oui... je m'attendais à cela... Vous allez partir... et vous emporterez une mauvaise idée de Frantz Honeck et de sa petite-fille.

—Une mauvaise idée ! mais je n'ai jamais trouvé nulle part, maître Frantz, une hospitalité comme la vôtre, aussi franche, aussi cordiale, aussi...

—Bon, bon, ce n'est pas cela que j'entends. Il ne faut pas vous cacher de moi, monsieur Théodore, vous avez une figure trop honnête pour cacher vos pensées aux autres. J'ai vu la nuit dernière, et je vois encore maintenant dans vos yeux, que vous avez deviné quelque chose : vous soupçonnez Frantz Honeck de vous cacher des secrets. »

Je ne pus m'empêcher de rougir, et lui, tout en bourrant sa pipe, ajouta :

« Eh bien ! vous ne dites pas non, vous voyez bien que j'avais raison. Mais il ne sera pas dit qu'un honnête garçon comme vous, un homme de cœur, un vrai peintre, quittera cette maison avec de mauvais soupçons sur notre compte. Non, non, cela ne peut pas aller, vous saurez tout : vous saurez pourquoi j'ai refusé de vous conduire au lac des Comtes-Sauvages, pourquoi les chiens hurlaient à la mort la nuit dernière... pourquoi Loïse est malade... enfin tout ! J'ai réfléchi ; depuis ce matin je pense à cela. Ce n'est pas au premier venu qu'on va confier des choses de la famille, des choses saintes, je dis des choses de la religion et de l'honneur ; non, il faut connaître, il faut aimer et estimer les gens pour en venir là.

—Maître Honeck, votre estime et votre amitié me touchent beaucoup, mais si vous voyez le moindre inconvénient...

—Non, il n'y en a pas, il n'y en aurait que si vous étiez un gueux. Écoutez, monsieur Théodore, je vais descendre à la cave chercher une cruche de vin, et, puisque vous voulez partir, eh bien ! nous boirons un bon coup ensemble. »

Et, sans attendre ma réponse, il descendit à la cave.

On peut s'imaginer mon étonnement ; le ton grave du père Frantz m'annonçait de sérieuses confidences. La scène étrange de la nuit précédente, ces hurlements lugubres des chiens, l'indisposition de Loïse, le refus du vieux garde de me conduire au lac des Comtes-Sauvages, comment tout cela pouvait-il s'expliquer ? Quelle histoire mystérieuse pouvait rendre compte de faits si disparates ? Je l'avoue, toutes ces choses avaient surexcité ma curiosité au plus haut point.

Lorsque le père Honeck reparut dans la salle, sa figure était transfigurée, son air préoccupé depuis la veille, avait fait place à une sorte d'exaltation. Il déposa la cruche sur la table, puis s'asseyant et remplissant les verres :

« Bourrez d'abord votre pipe, me dit-il, ce sera long ; mais, quand on se quitte pour longtemps et peut-être pour toujours, on ne regrette pas une nuit passée ensemble. A votre santé, monsieur Théodore.

—A la vôtre, maître Frantz. »

Nous bûmes. Le vieux garde, se penchant dans la fenêtre, regarda dehors : la nuit était venue, la pluie avait cessé, et l'on n'entendait plus que le clapotement régulier des gouttes d'eau glissant et tombant d'une feuille sur

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'autre. Il revint ensuite s'asseoir d'un air rêveur, et commença en ces termes :

« Vous saurez qu'il y a quatre cents ans vivait dans ce pays une famille de loups. Quand je dis de loups, j'entends de gens farouches, qui n'aimaient que la chasse et la guerre, et qui se figuraient que les plantes, les animaux et les hommes avaient été créés pour être mangés par eux. On appelait ces gens les Comtes-Sauvages, et dans nos anciennes chartes forestières, ils n'ont pas d'autre nom. Eux-mêmes se prétendaient de la vieille souche des rois *Burckar* de Souabe. Vous dire s'ils avaient raison, je n'en sais rien; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils étaient tous velus, trapus et larges des épaules; qu'ils avaient tous, de père en fils, le front bas et plat, les yeux jaunes, le nez en griffe, la bouche très-grande garnie de dents blanches, solides et bien plantées, et le menton massif couvert d'une barbe fauve, qui leur montait jusqu'aux tempes. Leurs bras étaient si longs, ainsi que leurs mains, qu'ils pouvaient dénouer leurs jarretières sans se baisser, et cela leur donnait un grand avantage pour manier le sabre, la hache ou tout autre instrument de mort dont ils se servaient volontiers.

Du reste, il faut être juste, on n'a jamais vu sur les deux rives du Rhin, de Strasbourg à Cologne et plus loin encore, de meilleurs cavaliers et de plus fameux chasseurs que ces Comtes-Sauvages : ils passaient les jours et les nuits à cheval, soit à poursuivre le cerf, soit à piller, à voler, à brûler et à saccager les petits châteaux, les couvents, les églises et les bourgades des environs.

Cette espèce de brigands nobles s'était nichée, depuis les temps de Jésus-Christ, dans une forteresse bâtie sur le roc vif, au bord du lac qui porte leur nom; les moindres blocs de cette forteresse avaient au moins dix pieds en tous sens; les herbes poussaient entre à foison, et même les arbustes, comme le houx, la ronce et l'épine blanche. On aurait dit une ligne de rochers; mais derrière ce feuillage s'ouvraient des fentes, par lesquelles les archers lançaient leurs flèches sur les passants, comme les chasseurs à l'affût abattent un pauvre lièvre sans défiance.

Un large fossé, rempli par les eaux du lac, entourait ces murs, et au-dessus se dressaient quatre hautes tours carrées où se balançaient, au bout de longues barres de fer, les malheureux paysans qui s'étaient permis de braconner sur les terres des Comtes-Sauvages.

Naturellement, les corbeaux, les chouettes et les éperviers se plaisaient beaucoup dans un endroit où la chair ne manquait jamais. On en voyait dans tous les trous du Veierschloss, se grattant la nuque de la patte, ou se nettoyant les plumes en attendant l'heure du déjeuner, ou rangés à la file, le cou dans les épaules et le bec encore rouge, en train de sommeiller et de digérer après le repas, sur les cordons des remparts. Le soir, leurs cris sinistres remplissaient la vallée, avec les chansons des reîters, comme autour d'une bonne ferme les cris des moineaux se mêlent au tic-tac des batteurs en grange, après les moissons.

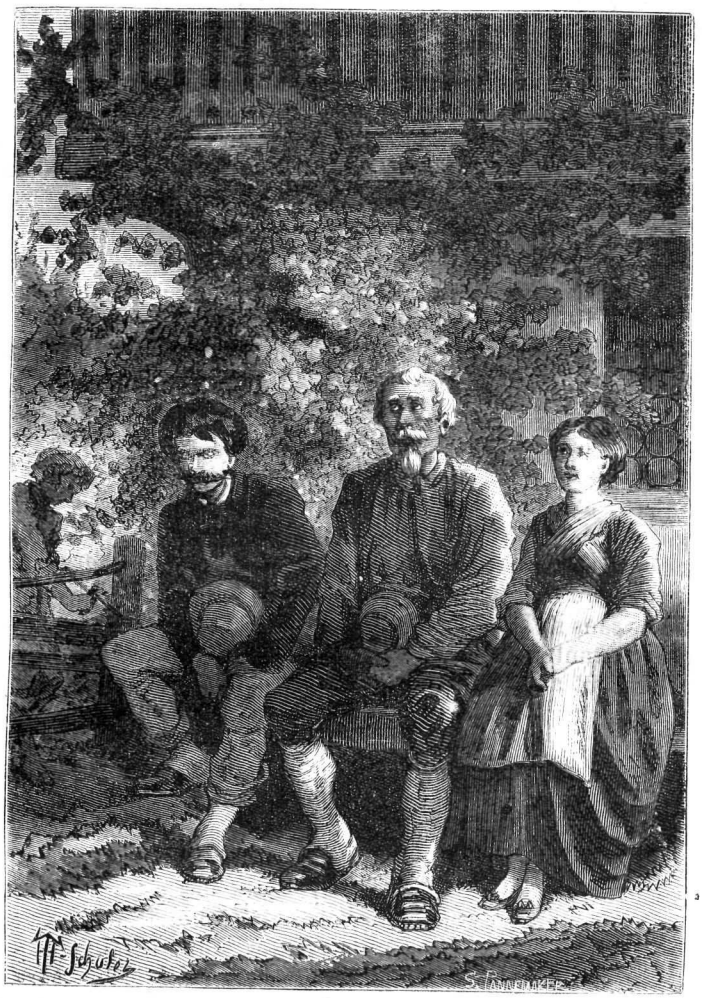
Voilà, monsieur Théodore, la manière dont vivaient ces Burckar, en société des gueux qu'ils avaient rassemblés pour accomplir leurs mauvais coups : cela menaçait de durer toujours. Heureusement, lorsque la misère est trop grande parmi les hommes, le Seigneur du ciel vient à leur secours, par des moyens que de pareils bandits ne peuvent pas se figurer.

Le dernier de ces Burckar s'appelait Vittikâb; il ressemblait à tous les autres par la figure, la couleur de la barbe, la longueur des bras, l'amour de l'or, de l'argent, de la chasse, des chevaux et des chiens.

Et puisque nous en sommes là, je vous dirai que les Comtes-Sauvages avaient obtenu, par le croisement du chien de berger, du danois et du loup, une race de chiens tellement bons pour la chasse, tellement hardis, tellement infatigables, qu'on n'en a jamais vu de pareils. C'étaient des chiens-loups, maigres, musculeux, l'oreille droite, les yeux dorés, les mâchoires solides comme des crampons de fer; ils avaient la queue traînante, les jarrets en équerre comme toutes les bêtes fauves, les griffes noires. Dans toute la vénerie ancienne on parle de ces chiens; on voudrait en ressusciter l'espèce, car, pour l'attaque du sanglier, elle manque toujours; mais c'est une race perdue, on a beau faire, elle ne reviendra jamais.

Vittikâb avait donc les mêmes goûts et le même caractère que les autres Burckar : c'était le plus grand chasseur et le plus grand pillard de son temps. Je me rappelle avoir vu dans mon enfance un vieil Almanach où l'on représentait son pillage de Landau. Toutes les maisons étaient en feu, les gens grimpaient sur les toits et levaient les mains au ciel; on jetait les paillasses par les fenêtres ; les Trabans, au bout de la rue, avaient deux ou trois enfants enfilés dans leurs lances comme des grenouilles; ça vous faisait dresser les cheveux sur la tête. Quand on pense que des hommes ont pu faire des choses pareilles, il y a de quoi frémir. En bas on lisait : « Grand pillage de Lan-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Seigneur Dieu, père des bons cœurs. (Page 18.)

dau, année 1409. » Et sur une autre page on voyait le portrait de Vittikâb, farouche, une espèce de pot de fer sur la tête, avec un bec qui lui descendait depuis le front jusqu'au bas du nez. Rien qu'à le voir, on pensait : Celui-ci méritait d'être écorché vif; c'était le plus grand gueux de la terre. »

En ce moment, le père Frantz, devenu pâle d'indignation, alluma gravement sa pipe à la chandelle; il avait les paupières baissées, et attendait que le tabac fût bien allumé; une pensée triste assombrissait son front. Moi, je le regardais tout rêveur. Enfin, il remit la chandelle au milieu de la table et poursuivit :

« Maintenant, je suis forcé de vous dire que, dans le nombre des gens de Vittikâb, était mon sept ou huitième grand-père. Cela me fait de la peine chaque fois que j'y pense; j'aimerais mieux descendre d'un de ces misérables paysans qui, pendant des siècles, ont souffert les injustices et les barbaries de gueux pareils; car cela m'attendrirait sur le sort de mes ancêtres, au lieu que je suis forcé d'en rougir. Comme je ne peux rien y changer, je considère cela comme une punition de mon orgueil, si j'étais capable d'en avoir; mais vous savez bien, monsieur Théodore, que je n'en ai pas, et que je tiens seulement à l'honneur de mon grade, comme tout homme doit y tenir, lorsqu'il l'a mérité.

Ce Honeck donc était grand veneur du Veierschloss. Si vous passez demain près du lac des Comtes-Sauvages, vous verrez les ruines du château; c'est un grand tas de dé-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Hé ! c'est le gueux qui passe avec sa bande. (Page 20.)

combres qui couvrent au moins trois arpents de bruyères. Deux tours sont encore debout vers la montagne. Entre les deux tours, on voit l'arc de la porte, et au-dessus de la porte, à droite, près de la fente d'où sortait une des poutres du pont-levis, reste une fenêtre ronde. C'est là que demeurait Zaphéri Honeck, dans une espèce de voûte au-dessus du corps-de-garde. On ne peut plus y monter, parce que l'escalier en est tombé; mais, dans ma jeunesse, je me rappelle bien que mon grand-père Gottlieb m'a conduit là, pour me raconter cette histoire.

De la voûte, Zaphéri voyait d'un côté la montagne en face, et de l'autre il pouvait regarder dans la première cour du Veierschloss; car il y avait deux cours entourées de hautes murailles, et sombres comme des citernes. Dans la première, le veneur voyait toutes les niches des chiens burckars à la file; un escalier à droite qui menait aux appartements du Comte-Sauvage; à gauche un escalier pareil, qui montait à la galerie des reîters; et au fond, les cuisines, la boucherie et la buanderie. Dans la seconde cour, où l'on entrait par une grande porte cochère, se trouvaient les écuries et le bûcher. Vous pourrez visiter cela demain, et vous reconnaîtrez que c'était solidement bâti.

Honeck venait coucher dans cette voûte, et le reste du temps, il courait la montagne. Je ne sais pas s'il prenait part aux expéditions de Vittikâb, mais il ne devait pas être meilleur que les autres, d'autant plus que le Comte-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Sauvage l'aimait beaucoup : il ne partait jamais pour la chasse sans lui; ils couraient ensemble dans les bois comme le vent; ils s'entendaient aussi bien l'un que l'autre aux ruses et aux détours du gibier. On n'a jamais trouvé d'homme pour sonner du cor comme ce Honeck, excepté Vittikâb, dont la trompe était trois fois plus grande, et dont le souffle déchirait presque l'airain. Quand ils sonnaient ensemble la fanfare, on les entendait des cimes de Hôwald à celles du Steinberg; les vieux bois en tremblaient.

Honeck avait quelque chose de joyeux dans le caractère, mais Vittikâb était toujours sombre comme la nuit; ses yeux jaunes semblaient chercher quelque chose à tuer; il ne riait jamais. Chaque soir, dans son ennui, il faisait monter Honeck dans sa caverne entourée de haches d'armes, d'épées à deux mains, de vieux bois de cerf, de défenses extraordinaires clouées au mur, et, lui montrant la table, il disait :

« Mange, bois, ton maître te l'ordonne ! »

Et le veneur, qui ne demandait pas mieux, s'asseyait devant le plat de venaison; il mangeait de bon appétit, et buvait à grands gobelets le vin des moines, comme disait le comte. C'était le vin du pillage de Marmoutier. Ils se grisaient ensemble. Honeck portait le vin comme une outre; il avait les joues et le nez cramoisis. Vittikâb, plus il buvait, plus il devenait pâle, plus les pensées sombres abaissaient ses sourcils fauves, plus il éprouvait le besoin de détruire. Alors quelquefois, à la nuit close, quand au dehors les hiboux par milliers babillaient entre eux côte à côte le long des corniches, secouant leurs ailes et faisant claquer leur bec tout bas, le Comte-Sauvage regardait, face à face, durant des demi-heures son ami Honeck sans cligner de l'œil, les lèvres serrées et le nez courbé d'un air terrible. Et quand l'autre y pensait le moins, il s'écriait tout à coup :

« Pourquoi ris-tu, mauvais gueux? »

Honeck, comme tous les vieux chasseurs, fermait l'œil gauche sans le vouloir; c'était un tic, il ne pouvait s'en empêcher.

« Je ne ris pas, monseigneur, disait-il.

—Et moi je dis que tu ris, hurlait le Burckar.

—Puisque vous le voulez, je ris, faisait Honeck; mais c'est plus fort que moi.

—Pourquoi ris-tu? répétait le comte furieux.

—Je pensais à la chasse, et...

—Tu mens... tu pensais... tu pensais à quelque chose d'autre...

—A quoi diable voulez-vous que je pense? s'écriait Zaphéri. Si vous me disiez seulement une bonne fois à quoi vous voulez que je pense, je vous répéterais toujours la même chose, et vous seriez content. »

Ces paroles calmaient Vittikâb quand il avait encore une lueur de bon sens, mais d'autres fois sa fureur augmentait; ses yeux jaunes avaient des reflets d'or, au lieu d'être pleins de sang; alors il n'était que temps pour Honeck de se sauver; car, lorsqu'il avait cette figure, le Burckar essayait toujours d'assommer son veneur. Aussi, sans perdre une minute et sans dire bonsoir, au premier éclair que celui-ci voyait dans les yeux de son maître, il courait à la porte, le comte le suivait comme un loup enragé, bégayant : « Arrête ! arrête... ou je te fais pendre ! » Mais Zaphéri ne l'écoutait plus; il dégringolait de l'escalier comme un voleur. Les chiens hurlaient dans la cour, les reîters sortaient du corps-de-garde pour voir, et le comte, au grand air, se calmait aussitôt; les hurlements des chiens le réveillaient de son ivresse, il rentrait en trébuchant et nasillant des paroles confuses.

Honeck grimpait dans sa voûte et poussait les deux gros verrous de la porte de chêne, puis il s'étendait sur une peau d'ours pour cuver son vin.

C'est ainsi que les deux ivrognes passaient tous les jours et les nuits que fait le Seigneur. Cela se renouvelait régulièrement tous les soirs, à moins que, pendant le souper, on entendît dehors se démener un grand orage; c'étaient les plus beaux temps pour Vittikâb : il écoutait avec bonheur le tonnerre gronder dans les gorges du Hôwald; et lorsque la pluie, le vent, la grêle se battaient ensemble dans l'air, lorsque le lac tout entier, blanc d'écume, se dressait aux remparts du Veierschloss, lorsque tous les oiseaux des créneaux, arrachés de leurs trous, partaient dans les ténèbres comme des feuilles mortes raflées par l'ouragan, le Comte-Sauvage se levait brusquement et criait : « En route ! »

Et ils descendaient, Honeck et lui, chancelants, appuyés l'un sur l'autre; ils sellaient des chevaux. Les reîters, qui les avaient vus descendre, s'étaient dépêchés d'abaisser le pont; ils partaient ensemble comme la foudre, se mêler aux bruits, aux hurlements. Alors, Vittikâb riait au milieu du fracas des arbres renversés et de la pluie battante; il riait comme on grince des dents. Puis, revenant au petit jour, à travers les bourgades lointaines, il disait au veneur :

« Honeck, ce matin je vais pouvoir dormir un peu. Ça ne m'était pas arrivé depuis longtemps. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Et les pauvres gens des villages forestiers, les bûcherons, les charbonniers, — souvent sans travail et sans pain, le toit de chaume percé par la pluie, la femme et les enfants grelottant de froid, — tout hagards sur le seuil de leurs misérables baraques, voyant passer le terrible Burckar, les joues plus tirées et les yeux plus enfoncés que les leurs, se disaient entre eux :

« Un si grand seigneur, un homme si puissant, qui possède tous les biens de la terre, dont les greniers ploient sous le blé, dont les caves sont pleines d'or, comment peut-il avoir l'air si misérable?... Ah! si nous étions à sa place... si nous avions la centième partie de ses biens, et seulement les miettes de sa table, c'est nous qui serions heureux!... c'est nous qui bénirions le Seigneur! »

Oui... oui... c'est facile à dire : « Nous serions heureux! » seulement il faudrait voir le fond de l'âme des autres, avant de vouloir être à leur place. Les moineaux ont aussi froid et faim chaque hiver, ils crient d'une manière pitoyable et demandent à manger; mais au printemps comme ils redeviennent gais, comme ils se poursuivent de branche en branche, comme ils chantent! A quoi me sert d'avoir toujours printemps, si je ne jouis de rien? A quoi me sert d'avoir la plus belle prairie de la montagne, si la rosée du ciel ne descend jamais dessus et si les herbes se dessèchent? A quoi me sert d'être le plus fort, le plus puissant, le plus riche, si jamais un regard de tendresse ne vient me réchauffer le cœur, et si jamais le souvenir d'une bonne action ne me remue les entrailles? Chacun sent bien où son bât le blesse, mais il ne porte pas le fardeau des autres... Avant de vouloir en changer, il faudrait essayer un peu. »

Le vieux garde, en cet endroit, cligna de l'œil en souriant ; il remplit nos verres.

« A votre santé, monsieur Théodore.

—A la vôtre, père Frantz.

—Vous croyez peut-être, reprit-il, que c'est le remords de ses meurtres, de ses incendies, de ses pillages qui rendait le Burckar si misérable? Eh bien, au contraire, il regrettait de ne pas en avoir fait assez! Ce qui le rendait si furieux contre le genre humain, ce brigand, vous allez le savoir; et vous verrez s'il n'y a pas une providence sur la terre, vous verrez si les pauvres honnêtes n'ont pas de meilleures raisons d'être réjouis, que les gens riches et prospères en apparence, mais qu'un ver ronge intérieurement.

Vingt ans avant, du temps que Vittikâb en avait trente, il s'était marié avec une fille de la noble famille de Lichtenberg, appelée Oursoula. Le Comte-Sauvage aimait cette jeune femme, belle et plus instruite que lui des choses de notre sainte religion; et il l'écoutait quelquefois, lorsqu'elle lui demandait de remettre une redevance à des misérables, au lieu de les faire pendre. Il agissait de la sorte dans l'espérance de voir bientôt naître d'elle un rejeton de la noble race des Burckar, lequel aurait aussi des droits sur le Lichtenberg, parce qu'Oursoula était fille unique : ces idées adoucissaient son caractère.

Mais, quand arriva l'enfant, figurez-vous sa rage de voir un véritable monstre, un être hideux, qui ne ressemblait à rien des hommes. Au lieu de se dire que cela provenait de la férocité des Burckar, qui, de père en fils, s'étaient conduits comme des loups, et de se soumettre à la justice du Seigneur, il arracha l'enfant à sa mère pour l'étrangler. Cette jeune femme, qui malgré tout aimait la pauvre créature, car vous savez, monsieur Théodore, que le cœur des mères est ainsi fait, qu'elles aiment leurs enfants en proportion de leur faiblesse, de leurs défauts et de leurs infirmités : — c'est l'Éternel qui l'a voulu dans sa pitié pour des êtres aussi faibles que les petits enfants; il a voulu que l'amour fût aussi grand que le besoin, et nous devons le bénir à cause de sa bonté infinie, puisque cet amour de mère, il l'a tiré de lui-même.— Eh bien! cette pauvre mère se jeta sur le bras du Comte-Sauvage en gémissant tellement, en le suppliant si fort, avec tant de larmes et des paroles si touchantes, que lui, le plus grand monstre de sa race, se sentit presque attendri; il éprouva quelque chose en faveur de la misérable créature. Malgré cela il repoussa sa femme et se sauva dans sa caverne, à l'autre bout de la galerie. Et comme il courait derrière la balustrade, voyant tous les veneurs, tous les piqueurs et les reîters au-dessous, dans la cour, avec leurs trompes et leurs cors de chasse, qui attendaient la naissance du jeune Burckar, pour le saluer d'une fanfare de guerre, comme ses nobles ancêtres, il leur cria d'une voix terrible :

« Le Burckar est mort! Que Goëtz arrive, et que les autres s'en aillent au diable! »

Puis il entra dans son repaire.

Le Goëtz qu'il avait fait appeler était un vieux chasseur de cinquante ans encore robuste, et qui l'avait élevé, lui Vittikâb. C'était le plus dévoué serviteur de sa maison. Dans les derniers temps, cet homme ayant voulu tuer le sanglier acculé, en s'agenouillant, le couteau ferme au genou, et criant : *Vildsaü!* selon la coutume, avait manqué la gorge, et l'animal furieux, par un coup de boutoir sous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la hanche, l'avait rendu boiteux pour le restant de ses jours. Il était rude de caractère et de figure, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir assez bon cœur tout de même.

Deux minutes après il entrait chez le Comte-Sauvage, qui, lui montrant le monstre étendu sur la table, s'écria :

« Tiens... regarde ça... c'est un Burckar ! »

L'autre recula, et le comte, riant comme un renard le cou pris dans un piége, dit :

« C'est le sang de tes maîtres... D'abord l'idée m'est venue de l'exterminer... mais le sang des Burckar mérite plus de considération. Écoute, vieux, te voilà boiteux, tu ne peux plus marcher, tu montes difficilement à cheval; eh bien ! tu vas prendre ce descendant de Virimar, tu te cacheras avec lui dans la tour des Martres, et vous vivrez ensemble. Peut-être qu'il finira par embellir avec l'âge. »

Et comme Goëtz voulait faire une observation :

« J'ai honte de mon sang, dit Vittikâb, il faut que je le cache; je ne puis compter que sur toi. Si tu me refuses, je jetterai le monstre au lac; mais ensuite malheur à toi si je me repens.

—C'est bon, répondit Goëtz, j'obéirai. »

Le jour même, on fit courir le bruit qu'on enterrait l'enfant. Goëtz et Vittikâb descendirent dans le caveau de Virimar le premier des Burckar, avec un petit cercueil, et suivis d'une vingtaine de reîters portant des torches. On enferma le cercueil dans le tombeau de Virimar; puis Goëtz se retira dans la tour des Martres avec le monstre; et Hatvine, la nourrice de Vittikâb, une vieille pillarde toute grise, qui suivait les expéditions sur une mule, pour panser les blessés et surveiller le butin, Hatvine fut chargée de porter la pâture à ces deux êtres abandonnés. Chaque matin, elle sortait de la cuisine et grimpait là-haut avec une grande casserole : elle prenait l'escalier de la galerie, et montait à la tour des Martres, la plus haute du Veierschloss.

La mère, qui nuit et jour criait, pleurait, sanglotait pour revoir son fils, finit par en mourir de chagrin; et les femmes de Lichtenberg qui l'avaient suivie pour la servir, disparurent sans qu'on ait su ce qu'elles étaient devenues. Seulement, la sage-femme Lisbeth de Pirmasens, qui avait accouché la comtesse, fut dévorée par deux gros chiens danois, un soir qu'elle était descendue dans la cour. Ces deux chiens, qu'on ne lâchait jamais, à cause de leur férocité, que pour la grande attaque de la louve sur ses petits, ou du solitaire, cette nuit-là se promenaient par hasard; ils dévorèrent la sage-femme, et ce fut tout.

Vittikâb, après ces événements étranges, ne se possédait plus de fureur; il en voulait à tout le monde et surtout aux enfants. C'est alors qu'il entreprit ses grandes guerres de Trèves, de Lutzelstein, de Schirmeck, de Landau. Tout le Hundsrück, l'Alsace et les Vosges retentirent de ces événements épouvantables, et le souvenir s'en est transmis à travers quatre siècles, pour démontrer jusqu'où peut aller la cruauté des hommes sans foi, ni religion, ni honneur. Les animaux féroces, si l'on pouvait écrire ce qu'ils font, n'auraient pas d'histoire aussi terrible. Mais que voulez-vous? Otez de notre cœur la crainte de Dieu, l'amour de nos semblables, enseignés par l'Évangile, et tous, tant que nous sommes, nous ne connaîtrons plus que nos intérêts, nos ambitions et nos haines : nous serons pires que les bêtes, ayant plus de moyens de nous nuire et de nous déchirer.

A la fin de ces guerres, qui durèrent huit ans, Vittikâb revint au Veierschloss tout pâle, au lieu d'être rouge comme autrefois, et tout sombre, au lieu d'être bon vivant avec son capitaine Jacobus, son lieutenant Kraft et sa vieille nourrice Hatvine. Il ne pouvait plus supporter que Honeck, parce qu'ils chassaient et buvaient ensemble.

Toujours il ruminait quelque chose : tantôt d'aller massacrer le monstre, tantôt d'aller le prendre malgré sa laideur, et de le proclamer Burckar, en exterminant tous ceux qui ne le trouveraient pas beau; car de penser que les Géroldsek, les Dagsbourg, les Lutzelstein, ses proches cousins, tous sauvages comme lui, chassant, guerroyant, cherchant à se détruire les uns les autres, de penser que des parents qu'il aurait voulu voir en enfer, hériteraient un jour de ses biens, qu'ils partageraient entre eux ses forêts, ses chiens, ses chevaux et l'or entassé depuis tant de siècles par les Burckar dans les caveaux du Veierschloss, de penser que cela devait arriver tôt ou tard, des flammes rouges lui passaient devant les yeux : il frémissait des pieds à la tête, et se promenait de long en large sur ses galeries, les yeux écarquillés, sa barbe rousse ébouriffée, l'air sombre et rêveur, comme un tigre derrière les barreaux de sa cage.

« Comment sortir de là?... comment sortir de là?... »

Plus il y pensait, moins il en voyait le moyen. Il aurait voulu tout brûler, le Veierschloss et les bois; mais la terre restait toujours, l'or et les décombres; ses cousins pouvaient rebâtir. « Comment faire ! » Il se grisait pour s'ouvrir les idées, puis, à la nuit, on le voyait s'accrocher aux balustrades, de ses longues

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mains poilues, et grimper l'escalier de la tour des *Martres*. Il allait voir si le monstre, que le vieux Goëtz avait baptisé du nom de Hâsoum, finissait par ressembler à un homme; mais il en redescendait toujours plus rempli d'horreur.

La vieille Hatvine seule et Goëtz connaissaient le secret; on se doutait bien au Veierschloss que des choses mystérieuses se passaient là-haut; mais personne ne se serait hasardé d'aller y voir; si par malheur Vittikâb vous avait rencontré sur l'escalier, il vous aurait fendu la tête jusqu'au menton.

Ces choses durèrent en cet état douze ans, pendant lesquels eurent lieu de nouvelles expéditions contre les châteaux de Triefels, du Haut-Barr, de Fénétrange et beaucoup d'autres, car, dans ces temps sauvages, tous les seigneurs de la ligne des Vosges et du Mont-Tonnerre étaient en guerre perpétuelle; pour un reîter tué, mille autres se présentaient: les paysans payaient toujours; mais quand ils avaient tout perdu, quand ils n'avaient plus ni feu ni lieu, l'idée de se faire reîter et d'abandonner père, mère, femme, enfants; de ne plus songer qu'à soi, de boire, de chanter, de se goberger, de piller, de brûler, de saccager et de pendre, au lieu d'être brûlé, saccagé et pendu soi-même, cette idée du diable finissait par leur venir, et voilà pourquoi les reîters ne manquaient jamais. Pour rester honnête homme, il fallait un grand courage.

Vittikâb réussissait dans toutes ses entreprises, mais à quoi bon? Regardait-il fièrement ses vieux chênes et ses hêtres en revenant de la chasse? aussitôt il pensait : « Mes cousins auront de belles forêts! » Ses vassaux, par centaines, arrivaient-ils avec leurs charrettes de blé, d'orge, d'avoine, de foin, de poules, d'œufs, de beurre, au temps des redevances? au lieu d'être content, il se disait à lui-même : « Mes cousins seront riches! » Avait-il fait une bonne campagne, le chemin était-il couvert de ses mules, pliant sous le poids de l'or et de l'argent pillé dans les églises, dans les couvents et les bourgades d'Alsace ou de Lorraine? il ne chantait pas avec son grand capitaine Jacobus et ses reîters joyeux; seul derrière et tout pâle, il s'écriait entre ses dents : « C'est encore pour les Géroldsek et les Dagsbourg que je viens de risquer ma peau; je remplis les caves de Virimar, ils les videront! » Ainsi de suite; plus il vieillissait, plus la plaie s'envenimait.

Et puis, de temps en temps, surtout le soir, après le départ de Honeck, une idée terrible lui passait par la tête. Il se rappelait tout à coup que pendant l'incendie de Landau, comme un vieux forgeron tout chauve s'échappait de la rue des Trois-Lances, traînant son petit-fils dans une paillasse, pour le sauver du carnage, il les avait fait jeter tous deux dans la flamme, et que ce vieillard, debout au milieu du brasier, tenant l'enfant des deux mains en l'air, pour le préserver aussi longtemps que possible, s'écriait :

« Burckar sans entrailles, Burckar sans cœur et sans pitié, tu auras besoin d'entrailles et de pitié, et tu n'en trouveras point. Exterminateur d'enfants, tu demanderas des enfants et tu n'en auras point... Sois maudit comme Hérode! »

Il revoyait cela dans l'ombre : cette figure de vieillard, ces yeux étincelants; il entendait cette voix, et malgré l'ivresse du vin, il bégayait : « Tu mens!... tu mens!... j'aurai des enfants! » Et le vieux semblait lui répondre : « C'est toi qui mens! tu n'en auras point; tu n'auras que des monstres! »

Ce rêve ne l'empêchait pas de penser toujours : « Je suis encore jeune, je peux me marier, je peux choisir une femme de noble sang, de sang pur, qui rafraîchisse le sang brûlé des Burckar, et je peux avoir des enfants. »

Or il advint, au bout de la douzième année, un événement qui le fit réfléchir encore plus que tout le reste. C'était au commencement de l'automne; on lui avait annoncé, la veille de ce jour, que des marchands de Flandre allaient passer dans les défilés de Hôwald, avec un grand nombre de mules chargées d'argent et d'étoffes de soie; et tout aussitôt le gueux, à la tête de ses reîters, commandés par le capitaine Jacobus et le lieutenant Kraft, était allé s'embusquer au fond de la vallée des Roches, à cinq ou six lieues du Veierschloss.

Les marchands tardèrent longtemps de venir; enfin ils parurent vers onze heures ou minuit. Alors Vittikâb et les autres, poussant leur cri de bataille : « *Wildsaü!* » se précipitèrent en avant. Mais quelle ne fut pas leur surprise d'entendre, au lieu des gémissements et des cris de grâce, un autre cri de guerre, celui des Geierstein : « *Haslach!* » retentir en face d'eux, dans une autre gorge! C'était le terrible bossu du Geierstein, le fameux brigand Bockel, qui, prévenu comme Vittikâb du passage des marchands, venait lui disputer la proie.

Ce Bockel, vraiment monstrueux par la voûte de ses épaules musculeuses et sa figure de sanglier, ne lâchait pas facilement ce qu'il avait cru tenir. Il était tout aussi résolu que le Comte-Sauvage, tout aussi vigoureux, il avait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

à peu près le même nombre d'hommes. Leur indignation à tous deux, lorsqu'ils virent qu'au lieu de prendre, il s'agissait de gagner le butin, ne connut plus de bornes. Le clair de lune, au milieu de la vallée, était magnifique. Sans s'être dit un mot, sans parler de s'entendre ni de partager, les Burckar et les Geierstein, comme deux troupes de vautours, fondirent l'un sur l'autre; et durant un quart d'heure, on n'entendit que le bruit des masses d'armes frappant les cuirasses et les casques, comme les marteaux l'enclume, les cris de rage des blessés, les apostrophes haletantes des chefs, qui s'étaient saisis pour se renverser. On ne vit bientôt plus que des reîters dans la prairie, des chevaux débandés, partant ventre à terre, la crinière droite, dans toutes les directions, et le reflet des lames, des haches et des cuirasses entassées les unes sur les autres dans la vallée.

Les marchands, pendant ce temps, filaient aussi vite que possible et tâchaient de gagner la plaine. Vittikâb et le bossu, voyant cela, en frémissaient d'indignation. Ils étaient alors aux prises. Vittikâb, avec sa latte, cherchait le défaut de l'armure et ne le trouvait pas; c'était une cotte de mailles; il finit par saisir Bockel à la gorge pour l'étrangler, mais celui-ci, dans le même instant, lui donnait de sa hache un tel coup sur la tête, que le pot de fer à bec d'aigle en fut broyé, et que sans l'épaisseur de son crâne, Vittikâb eût enfin obtenu la récompense de ses crimes : il tomba de cheval comme mort. Le bossu aurait bien voulu l'achever, car depuis longtemps il maudissait le Comte-Sauvage, qui lui volait, disait-il, ses meilleures affaires; malheureusement le capitaine Jacobus venait de remporter des avantages sur les Geierstein, il en avait tué trois, Kraft deux; Bockel vit que sa troupe était diminuée, il jugea prudent de battre en retraite. Les Burckar restèrent maîtres du champ de bataille; mais les marchands avaient gagné le large. C'est ainsi que se termina cette rencontre.

On rapporta Vittikâb sur une mule au Veierschloss; la vieille Hatvine lui rasa la tête pour s'assurer qu'elle n'était pas fêlée; le sang lui sortait du nez, de la bouche et des oreilles; il en perdait beaucoup, et c'est ce qui le sauva sans doute, sans parler des onguents de Hatvine et de ses herbages. Enfin il en échappa cette fois encore, mais durant trois mois il ne put monter à cheval, parce que chaque pas du trot lui répondait dans la tête. Il en voulait terriblement à Bockel, qui, de son côté, regrettait de n'en avoir pas fini d'un seul coup avec son plus rude adversaire.

Voilà ce qui rendit le Comte-Sauvage encore plus sombre qu'auparavant. « Je me fais vieux, se disait-il; dans le temps, j'aurais paré le coup de hache, j'aurais trouvé le défaut de la cotte plus vite au-dessous du gorgerin, j'aurais trouvé quelque chose... Je vieillis ! »

Et puis, il songeait que si le coup de hache avait été plus fort d'une idée, il lui aurait fendu la tête, et que c'en eût été fait de tous les Burckar présents et futurs. Ses cheveux repoussèrent, mais on remarqua qu'ils étaient devenus blancs d'un côté; sa barbe grisonnait, ses yeux se creusaient; c'était le commencement de la fin; lui-même le comprenait, et le vieux vin des moines lui semblait amer.

Un soir qu'il se grisait comme d'habitude avec son veneur, — lequel ne disait mot et ne faisait que lever le coude, en clignant de l'œil de temps en temps, — Vittikâb, froid, sombre et rêveur, écoutait un hibou qui, dans la meurtrière voisine, jetait son cri de seconde en seconde au milieu du silence. Tout à coup, sortant de son rêve, il dit :

« Demain, au petit jour, tu selleras deux chevaux et nous partirons ensemble, tu entends ?

—Pour la chasse? demanda Honeck.

—Non, pour aller voir les Roterick au Birkenstein, de l'autre côté du Losser. »

Après ces paroles il se tut, et Honeck, inclinant la tête, dit :

« C'est bon, monseigneur, c'est bon ! »

Mais il ne comprenait pas l'idée du Comte-Sauvage, car les barons de Roterick étaient ennemis des Burckar depuis des siècles, et jusqu'alors Vittikâb, bien loin d'aller les voir, les traitait avec mépris et même se moquait d'eux en toute occasion.

Vous saurez, monsieur Théodore, que les Roterick appartenaient à la vieille noblesse d'Allemagne. Ils étaient plus nobles et plus courageux dans le fond que les Burckar, mais pauvres et ruinés, parce que tous les honnêtes gens du monde sont ruinés tôt ou tard par les filous, lorsqu'ils se montrent trop confiants, trop généreux, et qu'ils ne se tiennent pas en garde. Ceux-ci, depuis les premiers temps, avaient toujours été trompés et volés par les Burckar, sans jamais avoir été battus par eux. Ils avaient défendu notre sainte religion contre les Sarrasins, et la mère patrie contre les Turcs, les Espagnols et les Italiens. Ils avaient suivi les croisades à la conquête du saint sépulcre, et les empereurs, toutes les fois qu'il s'était agi de venger l'honneur, ou de défendre les droits de la vieille race contre n'importe qui.

Les Burckar, pendant ce temps, restaient

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dans leurs montagnes; ils faisaient main basse sur tout ce qui leur convenait, et les Roterick, au retour de leurs campagnes lointaines, trouvaient toujours que ces gueux leur avaient pris un coin de bois, une vallée, un étang, ou quelques villages. Cela les indignait, on contestait, on bataillait, mais comme au retour de la guerre on est affaibli, comme l'argent manque et les hommes aussi, les Roterick ne pouvaient soutenir leurs droits jusqu'au bout, et les Burckar finissaient par rester maîtres de ce qu'ils s'étaient adjugé eux-mêmes. Ils appelaient cela de la finesse; les voleurs et les filous sont habiles à ce compte; il leur suffit de n'avoir ni cœur, ni honneur, ni justice, et d'exploiter le cœur, l'honneur et la justice des autres.

C'est ainsi que les Roterick s'étaient vu dépouiller de fond en comble; et les Burckar, qui les craignaient toujours, ne pouvant s'en débarrasser loyalement, avaient même fini par brûler leur château de Birkenstein.

D'après tout cela, chacun peut se figurer les sentiments du dernier Roterick pour le dernier Burckar : il ne l'appelait que le bandit. Vittikâb, de son côté, traitait l'autre d'*Armléder* et de va-nu-pieds, parce qu'il était vraiment pauvre, et que son antique castel, défoncé du côté de la montagne,—où s'étendait, en guise de remparts, une rangée de palissades, — n'ayant plus à l'intérieur qu'une écurie et son grenier à foin, quatre vaches, une vieille bique et deux chiens maigres, avec une tourelle où roucoulaient des pigeons, présentait plutôt l'aspect d'une misérable ferme incendiée que d'une noble résidence.

Mais tout cela n'empêchait pas Roterick de rester fier, comme s'il eût commandé deux mille reîters, et lorsqu'il chevauchait sa vieille bique, l'épée sur la cuisse, de regarder Vittikâb du haut de sa grandeur d'un air superbe. Il vivait misérablement, c'est vrai, avec sa fille Vulfhild et son vieil écuyer Péters; les redevances d'un pauvre village et la chasse dans les bruyères suffisaient à peine aux besoins de sa famille; mais autant le sang des Comtes-Sauvages était aigri, brûlé, vicié, autant celui des Roterick était riche, noble et florissant; dans toute l'Allemagne, on disait : « *Roterick, beau sang! Burckar, sang de loup!* » Vittikâb le savait bien; il réfléchissait depuis longtemps sur ce chapitre, et avait pris la résolution, — pour avoir des enfants à face humaine,—de se marier avec Vulfhild, et d'accorder au vieux baron toutes les satisfactions et dédommagements qu'il pourrait exiger.

Il ne dit rien provisoirement de ces choses, et partit le lendemain de bonne heure avec Honeck pour Birkenstein. Roterick, en casaque de cuir roux, grand, maigre, sec, l'œil gris, la tête blanche comme neige, mais encore droit et ferme malgré son grand âge, Roterick était justement sur la porte du vieux burg, dont l'arc se découpait sur le ciel, l'autre côté des murailles étant tombé; il regardait fièrement ses bruyères, lorsque le Burckar et son veneur parurent. D'abord son indignation ne connut pas de frein. Il leur intima l'ordre de ne pas approcher, et ls vieux Péters accourut avec une longue hallebarde; mais, Vittikâb s'étant présenté comme voulant réparer les injustices de ses ancêtres, et former avec les Roterick une alliance indissoluble, le vieux noble, étonné d'un langage si nouveau, leur permit de mettre pied à terre dans la cour.

Puis Vittikâb et lui entrèrent dans la salle d'armes, seule pièce encore intacte du Birkenstein, et s'entretinrent pendant deux longues heures.

Dieu sait ce que le Comte-Sauvage promit au vieillard! Il lui promit sans doute tout ce qu'il aurait exigé, s'il eût été fort et capable de réclamer ses droits les armes à la main : la reconstruction de son château, la restitution de ses domaines, de ses écuries, de sa meute. Cela devait être, car à l'issue de cette conférence, ils étaient réconciliés. Vittikâb, accompagné du baron, alla voir Vulfhild, qui vivait dans une tour moussue à faire des tapisseries, en société de deux vieilles. Malgré l'air sinistre du Burckar, malgré sa tignasse moitié rousse et moitié grise, la fille de Roterick consentit à devenir châtelaine du Veierschloss, et permit au Comte-Sauvage de baiser ses longues mains blanches.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en revenant de là, Vittikâb, qui galopait à toute bride près de son veneur, semblait rajeuni de vingt ans; ses joues pâles avaient repris des couleurs, il riait tout haut, et s'écriait d'une voix d'aigle en se retournant :

« Zaphéri, ça va bien. Nous aurons des enfants, cette fois... de vrais enfants... Nous les dresserons à la chasse, hé! hé! hé! Ce seront de solides Burckar; ils auront les bras longs et poilus, mais ce seront des hommes!

—Je vous crois, monseigneur, répondit l'autre, sans rien comprendre à ces paroles. Tout ce que monseigneur veut, il le peut; personne ne saurait dire le contraire.

—Oui, faisait Vittikâb, la vieille race des Burckar n'est pas morte. Les Géroldsek et les Dagsbourg ne mettront pas les mains dans l'or de Virimar jusqu'aux coudes, ils ne chasseront pas notre gibier, ils ne monteront pas nos chevaux! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Sois maudit comme Hérode. » (Page 29.)

Et, se dressant sur ses étriers à plein vol, les deux bras en l'air et sa longue figure jaune animée d'enthousiasme, il jetait des cris de triomphe qui retentissaient dans tous les bois d'alentour.

Honeck ne l'avait vu qu'une fois si joyeux : c'est à l'assaut de Landau, quand il grimpait aux murs et se dressait dessus en abattant les lances à coups de hache, comme l'herbe des champs. Il était terrible à voir dans sa joie.

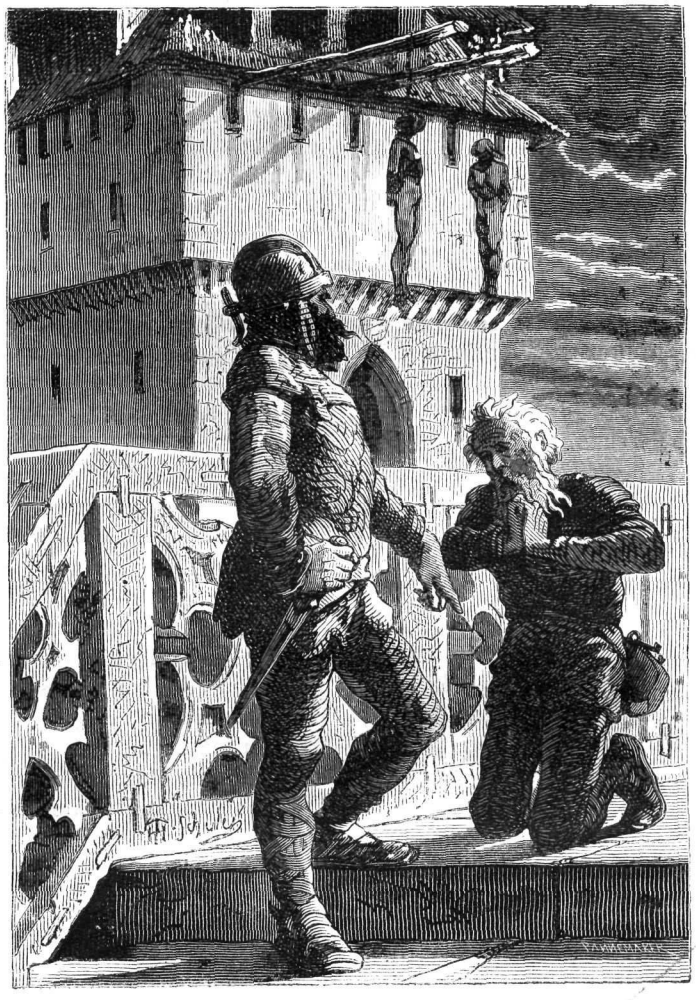
Mais lorsqu'ils approchèrent du Veierschloss, le Burckar devint plus grave, sans cesser d'être content ; il emboucha sa trompe pour avertir les reîters d'abaisser le pont-levis. Et, le pont étant baissé, tous deux entrèrent au pas.

Dans la cour se trouvaient le capitaine Jacobus, le lieutenant Kraft et bon nombre de trabans. Vittikâb, avant de mettre pied à terre, dit à tout ce monde d'une voix nette et brève :

« Je vous fais savoir que moi, Vittikâb, Comte-Sauvage et seigneur du Veierschloss, et la noble demoiselle Vulfhild, de Roterick, nous sommes fiancés à partir d'aujourd'hui, et que le mariage aura lieu dans trois semaines. Je veux que tout le monde soit content, comme un jour de victoire au partage du butin. Le vin ne nous manquera pas. Celui qui ne serait pas content, mériterait d'être pendu, et celui qui se permettrait de redire quelque chose à tout cela, c'est à moi qu'il aurait affaire. Réjouissez-vous donc, je le veux ! »

Il lança sur tout ce monde stupéfait un regard étincelant, puis il grimpa l'escalier de ses

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Tu m'as entendu? » (Page 35.)

galeries au milieu des cris de : « Vive le Comte-Sauvege! vive Vulfhild! » ce qui se fait toujours depuis les siècles des siècles, pour flagorner ceux qui sont les maîtres. »

Ici le père Frantz fit une nouvelle pause; il vida les cendres de sa pipe, et la mit refroidir au bord de la fenêtre. Puis, au bout de quelques secondes, me regardant avec douceur :

« Monsieur Théodore, dit-il, je suis sûr que vous n'avez jamais fait répandre une larme à qui que ce soit. Je puis en dire autant pour mon propre compte, quoique mes cheveux soient blancs et que mon heure soit proche. Voilà pourquoi nous sommes là tranquilles et calmes au milieu de la nuit; voilà pourquoi rien ne nous trouble; nous avons mis notre confiance en Dieu. L'esprit des ténèbres a beau rôder autour de nous, il ne peut entrer dans notre cœur, il ne peut nous inspirer des pensées mauvaises, nous voyons les choses simplement, clairement, telles que le Seigneur les a faites dans sa sagesse, et rien ne nous effraye. Si la mort en ce moment ouvrait la porte et me disait : « Frantz Honeck, il est temps! » je la regarderais en face et je me lèverais : « Laisse-moi seulement une seconde, lui dirais-je, pour embrasser ma petite Loïse, et puis je te suivrai avec confiance. » Oui, quoique la mort soit quelque chose de terrible, et qu'elle n'arrive qu'au milieu des transes les plus cruelles, j'espère pouvoir parler de la sorte à ma dernière heure. Et j'ose dire que c'est la récompense de ma vie.

Mais, monsieur Théodore, il n'en est pas de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

même pour tout le monde. Si l'esprit des ténèbres ne peut rien sur l'honnête homme, il peut tout sur le cœur des gueux. C'est une maison ouverte pour lui tout au large, portes, fenêtres et lucarnes; il y entre, il en sort, il s'y asseoit, il s'y couche, il s'y promène, il y rêve, il y dort: c'est son auberge, son lieu de plaisance et sa demeure. Aussi, quand un gueux vous regarde, vous voyez derrière ces deux vitres noires, l'être hideux qui va et vient, qui s'arrête, qui vous observe et vous épie, pour chercher le moyen de vous nuire et de vous perdre; qui rit ou s'indigne, selon qu'il espère vous tromper, ou qu'il se sent découvert. La figure des grands scélérats est comme le miroir du monstre abominable. Le pire de tout cela, c'est qu'une fois bien établi dans la baraque, l'esprit du mal n'est jamais content; le maître de la maison a beau se débattre, il a beau crier grâce et dire : « Je ne veux pas! » du moment qu'il s'est laissé lier au pied du lit comme un lâche, il faut qu'il obéisse.

Or, tel était justement le cas de Vittikâb. Après avoir commis contre le genre humain tous les attentats qu'un homme peut commettre, il en restait un, le plus grand de tous, devant lequel il reculait depuis longtemps; mais, comme il arrive toujours en pareille circonstance, le diable devait finir par prendre le dessus.

Ce jour-là, dès le retour du Comte-Sauvage, le Veierschloss jusqu'à minuit retentit de hurlements, de chansons à boire, de cliquetis de gobelets comme une véritable taverne. Six grandes tonnes avaient été défoncées au milieu de la cour; chacun allait y puiser à pleine cruche et se remplissait de vin, la bouche béante comme un entonnoir.

On ne vit bientôt plus dans tous les coins, le long des rampes, sur les marches des escaliers, dans les vieilles galeries, derrière les balustrades, partout, que des reîters, des trabans, des veneurs et des piqueurs étendus comme des sacs à droite et à gauche, les jambes écartées, la face pourpre, la lèvre pendante, un morceau de cruche au poing, ivres-morts : c'est ainsi qu'on célébrait les fiançailles de Vittikâb d'une manière digne de lui.

Si Bockel avait su cela, le terrible bossu n'aurait eu que la peine d'accourir, de faire casser les chaînes du pont-levis à coups de hache et de couper la gorge à tous ces ivrognes. Pas un seul n'aurait eu la force de se lever et de prendre une pique, non! pas même le lieutenant Kraft, le plus sobre de tous, ou le capitaine Jacobus, qui buvait six pintes de Markobrüner sans se griser, et Zaphéri Honeck moins que tous les autres, car il avait dépassé de beaucoup sa mesure, qui pourtant était bien raisonnable. Malheureusement Bockel ne fut prévenu que plus tard, quatre ou cinq jours après.

Or, tandis que ces choses se passaient aux étages inférieurs du Veierschloss, Goëtz, le gardien de Hâsoum, devenu très-vieux et recoquillé dans sa tour des Martres, comme un escargot dans sa coquille, se demandait : « Que se passe-t-il donc au château? Quelle joie extraordinaire éprouvent donc nos gens? Avons-nous gagné quelque bataille et fait un gros butin? » Et le vieillard écoutait, rêvait et ne savait que penser. Depuis vingt ans il avait appris à connaître tous les bruits de la forteresse, du sommet des tours jusqu'au fond des caves; il connaissait chaque son de trompe, soit pour le réveil, soit pour le repas ou pour la retraite : c'était son horloge. C'est ainsi qu'il mesurait le temps. Il distinguait les pas de la sentinelle sur l'avancée, le passage des gens dans les cours, sur les galeries ou le long des escaliers; Il connaissait, par la finesse extrême de son ouïe, chaque famille de corneilles ou de hiboux sous la saillie des corniches, l'endroit qu'elles préféraient à leur départ du matin, les trons où elles nichaient et le nombre de leurs petits. Et cette finesse de l'ouïe augmentait d'autant plus que depuis quatre ou cinq ans sa vue baissait, et qu'il n'avait plus la ressource, comme autrefois, de se promener derrière les créneaux à la nuit et de distinguer au loin, bien loin dans les montagnes, les gorges, les vallons, les cimes, les bouquets d'arbres qu'il avait vus de près dans des temps plus heureux, les sentiers qu'il avait parcourus, les sources où il avait étanché sa soif.

Goëtz alors était tout chauve, à peine lui restait-il deux flocons de cheveux, blancs comme neige, autour des oreilles; ses traits s'étaient ratatinés, l'éclat de la grande lumière l'avait forcé de cligner des yeux, et maintenant ses paupières étaient toujours à demi fermées. Ses mains, autrefois musculeuses, étaient faibles et sillonnées de grosses veines bleuâtres; ses genoux tremblaient; il parlait lentement, n'ayant que cinq ou six paroles à échanger par jour avec Hatvine, et de loin en loin quelques-unes avec Vittikâb, lorsque le Comte-Sauvage montait sur la plate-forme.

Mais il s'était attaché de plus en plus au monstre Hâsoum; il l'aimait comme son propre enfant, il le trouvait presque beau, et chaque soir il grimpait au dernier étage de la tour, pour le contempler dans son sommeil. « Pau-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vre être, pensait-il, descendant de tant d'illustres chefs et d'une race fameuse, ton père a honte de toi; mais je t'aime, car tu n'es pas méchant!... Tu es fort, et si l'esprit te manque, cela vient peut-être de ce que le vieux Goëtz n'en a pas beaucoup, et n'a pu t'en donner. Tu ne parles pas, c'est vrai... ta langue est morte, mais tes yeux parlent, et ils me disent que tu m'aimes!... Ah! je t'aime bien aussi, mais je me fais vieux, et quand Goëtz ne sera plus là, que deviendras-tu, pauvre cher enfant de mes maîtres? Que deviendras-tu? Que fera-t-on de toi! »

Ce pauvre vieux s'attendrissait, une larme coulait sur sa joue; il redescendait le cœur navré; et lui, qui jadis ne valait guère mieux que les Burckar, lui qui plus d'une fois avait trempé ses mains dans le sang à Trèves, à Lutzelstein, à Landau, et qui n'avait jamais songé peut-être à Dieu, dans le temps de sa force, il priait alors, appelait la bénédiction du ciel sur Hâsoum.

Donc ce soir-là, Goëtz se disait: « Pourquoi chantent-ils? Quelque chose d'étrange se passe, et Hatvine, ce matin, en m'apportant à déjeuner, ne m'a rien dit. » Elle n'avait rien pu lui dire le matin, parce que Vittikâb et Honeck n'étaient pas encore de retour; mais cette circonstance l'inquiétait.

Cependant la nuit était venue; tous les bruits du Veierschloss expiraient un à un; le silence grandissait partout dans l'air, sur la plate-forme et dans les cours. Quelques braises brillaient encore sous la cendre, au fond de la petite cheminée en ogive, et Goëtz, assis près de là, le dos au mur, sa large tête chauve inclinée, les paupières closes, s'assoupissait.

Enfin, vers onze heures, le son de la trompe du Wachtmeister passa sur le lac comme un soupir, les échos du Hôwald s'éveillèrent une seconde pour répondre, et tout se tut. Goëtz allait se lever, pour tâcher de prendre un peu de repos, lorsque tout à coup en allumant sa torche, il prêta l'oreille : au loin s'entendait un bruit presque imperceptible. « C'est Vittikâb, murmura le vieillard; il arrive! » En effet, quelques instants après, des pas gravirent l'escalier du haut et traversèrent rapidement la plate-forme. La porte s'ouvrit, c'était le comte, le bec de son casque retourné sur la nuque, les épaules voûtées sous sa casaque de cuir roux, et le poignard suspendu par deux chaînettes en triangle sur la cuisse.

« Où est Hâsoum? demanda-t-il d'abord.

—Il dort, monseigneur, répondit Goëtz en indiquant le plancher au-dessus.

—C'est bon. »

Et Vittikâb, se retournant, jeta un regard tout autour de la terrasse, ce qu'il n'avait jamais fait, puis il entra, tira le verrou et, montrant le banc près de la table de chêne :

« Assieds-toi là, fit-il au vieillard d'un ton rude.

Goëtz obéit tout saisi; car, pour la première fois depuis vingt ans, Vittikâb n'était pas ivre. Il était calme, froid et sombre.

Que se passa-t-il alors entre le vieux chasseur et le Comte-Sauvage? quelles paroles furent échangées entre eux, quels ordres donnés, quelles promesses faites? Dieu le sait! mais ce dut être grave, car une heure environ après, ils ressortirent ensemble sur la plate-forme, le Burckar pâle comme la mort, le nez recourbé sur les lèvres, le menton serré; Goëtz la tête nue, ses deux touffes de cheveux hérissées, les yeux gonflés de larmes. Ils traversèrent ainsi les larges dalles de la terrasse. La lune brillait dans les profondeurs du ciel bleuâtre, découpant les lourdes sculptures de la balustrade sur l'abîme. A l'angle du grand escalier, au-dessus de la cour ténébreuse, Vittikâb, un pied sur la marche inférieure, la main sur le manche de son poignard, se retourna et dit d'un ton bref et sourd :

« Tu m'as entendu? »

—Vous serez obéi, monseigneur, » répondit le vieillard du même accent mystérieux.

Le Comte-Sauvage alors descendit, et Goëtz, appuyé sur le coin de la haute balustrade, le regarda quelques secondes d'un œil terne; puis, quand il eut disparu, levant les deux mains au-dessus de son crâne chauve, d'un geste de désespoir inexprimable, il rentra dans la tour en gémissant tout bas, et poussant de petits cris plaintifs, qu'il s'efforçait en vain d'étouffer pour ne pas éveiller Hâsoum; mais il ne pouvait les retenir, et tremblait comme une feuille des pieds à la tête. Heureusement le pauvre être qu'il gardait avait le sommeil profond : tout le jour il se donnait du mouvement, grimpant de poutre en poutre jusqu'au toit d'ardoises de la tour des Martres, haute de cent vingt pieds, et regardant par les étroites meurtrières la plaine et la montagne, le lac, les vallées verdoyantes et les bois. C'était là toute sa vie. Il dormait bien : Goëtz put sangloter et gémir à son aise.

Vous pensez bien, monsieur Théodore, qu'au milieu des grands préparatifs qui se faisaient alors pour les noces de Vittikâb, personne ne s'inquiéta de Goëtz, et que tout cela se passa complétement sous silence. Mais celui qui voit tout, avait assisté à la conférence du Comte-Sauvage et du vieux chasseur; il commençait à se lasser de toutes ces choses; l'heure était proche!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Dès le lendemain, Vittikâb fit partir une trentaine de reîters dans toutes les directions du Hundsrück : les uns pour réunir à la hâte les ouvriers charpentiers, menuisiers, forgerons de cinquante villages; les autres pour convoquer les marchands d'étoffes, les cuisiniers et pâtissiers célèbres de tous les pays, jusqu'à Strasbourg, Spire et Mayence; d'autres portant les invitations aux margraves, landgraves, burgraves, comtes et barons des lignes du Rhin, de la Meuse et de la Moselle.

Le fameux arcbitecte Jérôme de Spire arriva deux jours après; il entreprit d'élever d'immenses arcades au-dessus de la grande cour, qui devait servir de salle à manger à cette fête de Balthazar, et dès lors les voûtes du Veierschloss, ses corridors et ses galeries, au lieu du son des trompes, du hennissement des chevaux, des aboiements de la meute et du frémissement des armes, n'entendirent plus que le bruit cadencé de la scie, de la hache et du marteau.

Les forêts d'alentour, remplies de bûcherons, retentirent jour et nuit du craquement des grands sapins et des chênes tombant les uns sur les autres, et du grincement des chariots attelés de trois paires de bœufs, et presque écrasés sous le poids de ces masses énormes.

Alors on vit des échafaudages sans nombre se dresser autour des remparts, le triangle des chèvres se découper dans le ciel à la cime des tours, avec leurs câbles et leurs poulies, élevant les poutres sur les plates-formes; et des fourmilières d'ouvriers se cramponnant aux leviers, tournant les crics, équarrissant les troncs et taillant des mortaises.

Le vieil architecte Jérôme, debout au pied de l'escalier, avec sa longue barbe jaune en pointe, sa tête chauve, sa robe de velours noir à larges manches, ses règles, ses équerres et ses compas, traçait du matin au soir des lignes rouges et noires sur un parchemin; les reîters, autour de lui, regardaient par-dessus son épaule sans rien y comprendre; et les maîtres ouvriers, à la file, venaient recevoir ses ordres et les porter dans tous les coins du bâtiment.

Les assises furent bientôt établies, et les arcades ne tardèrent point à s'arrondir sous le ciel.

Mais, au milieu de cette grande activité, l'homme le plus occupé peut-être était Zaphéri Honeck; car si les Comtes-Sauvages voulaient se montrer somptueux en constructions, décorations et festins, ils se faisaient bien plus gloire encore de leurs grandes chasses, étant les plus fameux chasseurs de la vieille Allemagne.

Or, maître Honeck, comme premier veneur du Burckar, était chargé de cette partie de la fête. Le comte avait mis à sa disposition les écuries et toute la meute. Mais pour employer tout cela d'une manière grandiose et digne de la solennité présente, ce n'était pas une petite affaire, monsieur Théodore; il fallait les talents naturels et l'expérience consommée d'un homme tel que Zaphéri, connaissant le pays à fond, l'art d'organiser des cavalcades, d'établir les relais, de harder les chiens et de déterrer le gibier.

Honeck était à la hauteur d'une pareille mission, il ne craignait pas les regards des grands seigneurs, tous chasseurs de premier ordre, qui devaient assister à la fête, et jeter leur œil sévère sur tout ce qui s'y passerait, afin de blâmer le plus possible, d'approuver peu, et de rapporter dans leurs châteaux lointains une opinion d'autant meilleure d'eux-mêmes, qu'ils auraient trouvé plus à reprendre chez les autres. Non, il ne redoutait pas cela; car c'était le plus habile veneur de son temps, malgré ses habitudes d'ivrognerie et sa gourmandise singulière.

Sans perdre une minute, il réunit autour de lui ses piqueurs et leur partagea la montagne, afin que chacun pût relever les pistes à fond, et qu'aucune partie des forêts ne fût oubliée; il leur recommanda de s'attacher aux hardes, troupeaux de sangliers et nichées de loups, en négligeant les bêtes isolées : « Car, leur dit-il, de lancer deux cents chevaux et trois cents chiens sur une seule piste, c'est comme si l'on jetait les filets du haut des tours dans le lac, sur un seul poisson; il faut qu'au moins chaque chasseur ait l'espoir de donner un coup de pieu ! » Il leur ordonna de rapporter les fumées, et de bien observer les brisées et autres marques, telles que celle des vieux cerfs aiguisant leurs andouillers aux arbres. Bref, il n'omit aucun détail de sa profession, et se mit lui-même en route tous les matins, pour repasser les pistes, que tous les soirs ses veneurs lui signalaient dans leurs rapports.

Ainsi s'avançait l'époque de la fête.

Souvent, à la nuit, Honeck, harassé de fatigue et couvert de vase jusqu'aux aisselles, —car il descendait dans les marais du Losser, où s'abreuve volontiers le gibier de ces bois, —souvent, en rentrant ainsi, grave et distrait par ses occupations, il entendait Vittikâb lui crier :

« Hé ! Zaphéri... Zaphéri, tu passes comme une flèche; arrive donc ! »

Alors, se retournant et voyant le comte lui sourire, il levait sa toque à plume d'épervier, et se rapprochait en faisant bonne mine.

Vittikâb, depuis sa visite au vieux Goëtz,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

n'était plus le même homme ; il riait quelquefois et se frottait les mains d'un air de satisfaction intérieure. Ceux qui l'avaient vu jadis ne le reconnaissaient plus; au lieu de cette face pâle, préoccupée, ils voyaient maintenant une figure calme, reposée et même joyeuse. Les ouvriers, auxquels il avait fait peur les premiers jours, se disaient entre eux: « Comme on se trompe, pourtant ! c'est le meilleur seigneur, le plus humain que nous ayons rencontré. Il a des égards pour le pauvre monde. Il ne faut pas juger les gens au premier coup d'œil. » Et tous les soirs, après le travail, ils chantaient en chœur de longues complaintes, commençant toujours par l'amour et finissant par la peste, la famine et la guerre. Vittikâb, redevenu joyeux, les écoutait avec plaisir du haut de sa galerie, et quelquefois, aux heures de travail, il leur faisait verser du vin, pour les encourager.

Donc assez souvent le comte, voyant passer son veneur à la nuit, lui criait :

« Honeck ! »

Celui-ci montait; et le Burckar, lui montrant les arcades, disait :

« Ça marche... tout va bien ! »

Puis, le prenant par le bras, il lui faisait voir les riches étoffes des Flandres, les ornements d'or et d'argent de toute sorte, entassés dans une grande salle et qui devaient être placés au dernier jour. Honeck, qui ne songeait qu'à ses pistes, répondait : « Ah !... Oh !... Oui, monseigneur... c'est beau... c'est magnifique ! » jusqu'à ce que Vittikâb le mît sur le chapitre de ses chasses, en s'écriant :

« Eh bien ! et notre chasse... tu ne me dis rien ! Es-tu content? »

Honeck aussitôt s'épanouissait et répondait :

« Oui, monseigneur... oui... je crois que ça marchera bien.

—Bon, bon, faisait Vittikâb, c'est tout ce que je veux savoir; je n'ai pas le temps de m'occuper de cela; je compte sur toi. »

Au lieu de se fâcher, de commander d'un ton sauvage, il était devenu tout à fait bon vivant, et, dans le fait, il avait lieu de l'être, puisque tout lui venait à souhait, et que ce qu'il voulait semblait se faire de soi-même.

Cependant le jour du mariage approchait; tous les grands travaux de charpente étaient terminés, et l'on commençait les travaux de décoration.

Jamais on n'avait vu un si bel automne que cette année-là; le soleil brillait toujours ; à peine quelques légers nuages traversaient-ils l'azur immense au-dessus des vallées. Des femmes et des enfants, appelés des villages d'alentour, apportaient du feuillage et de la mousse au château, pour en revêtir les murailles ; car la couleur verte est toujours la plus belle, c'est celle qui repose le plus nos regards, et voilà pourquoi le Seigneur en a revêtu toute la terre.

Au-dessus des arcades, les ouvriers étendaient de la soie et suspendaient des étendards; d'autres dressaient les tables au-dessous. La grande porte, le pont-levis et toute cette façade des remparts étaient revêtus de sapins, dont les cimes atteignaient presque à la hauteur des créneaux. Le sinistre Veierschloss n'avait jamais offert un pareil coup d'œil ; il devenait comme Vittikâb, souriant et joyeux : le nid de l'épervier se tapissait de mousse, comme celui de la fauvette.

Mais à quoi servent toutes les décorations du monde, lorsque le Seigneur est las de nous et qu'il s'est dit en lui-même : « Il faut que cela finisse ! »

Deux jours avant le mariage, un matin que maître Zaphéri Honeck venait de passer sa gibecière pour se mettre en quête, la porte de sa niche au-dessus du corps-de-garde s'ouvrit, et le second veneur, Kasper Rébock, entra. Rébock avait passé la nuit dehors ; on pensait qu'une harde l'avait conduit au diable derrière le Hôwald ou le Gaisenberg. C'était un vrai chasseur, et tous les vrais chasseurs ressemblent aux chiens de chasse, qui ne lâchent une piste qu'à la dernière extrémité; souvent ils passent deux ou trois nuits dehors avec une croûte de pain dans leur sac; et pour les chiens de chasse, ils ne reviennent qu'au bout de huit jours, lorsqu'on les croit perdus, ou mangés par les loups. Enfin Rébock entra, couvert de vase desséchée jusque par-dessus les épaules.

« Te voilà, dit Honeck, impatient de partir ; tu as suivi une piste et tu viens me faire ton rapport; c'est bon, c'est bon, nous causerons de cela ce soir.

—C'est vrai, maître Honeck, répondit l'autre, je viens vous parler d'une piste, mais d'une piste tellement extraordinaire, que je n'en ai jamais vu de pareille. »

Il ouvrit son sac et déposa sur la table un gazon couvert de mousse, où se trouvait marquée très-bien une patte longue, étroite, avec quatre griffes sur le devant, et une autre sur le côté. Du premier coup d'œil Honeck vit que c'était quelque chose d'étrange; mais il n'en dit rien, et, prenant le gazon, il se rapprocha du soupirail pour mieux voir au jour. Rébock, appuyé sur son pieu, regardait. Longtemps Honeck examina l'empreinte, fronçant les sourcils et serrant les lèvres. Enfin il dit :

« Oui, ça peut être du nouveau. D'abord j'ai

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cru que Blac ou Spitz t'avaient fait une farce, mais ils ne sont pas assez malins pour figurer de cette manière les doigts, les griffes et les joints. C'est bien la trace d'une bête. Ce serait celle d'un ours des Alpes, si toutes les griffes étaient sur la même ligne; mais, pour dire la vérité, Rébock, je ne vois pas maintenant ce que c'est. »

Et regardant le veneur, dont la figure s'épanouissait de satisfaction :

« Où diable as-tu trouvé ça? fit-il. Voyons, asseyons-nous une minute et raconte-moi la chose. »

Ils s'assirent au coin de la table, l'oreille sur le poing, et Rébock, tout glorieux d'avoir découvert une piste que maître Honeck ne connaissait pas, entra dans les plus grands détails sur sa rencontre étonnante. Il dit que la veille au matin, vers neuf ou dix heures, étant à la piste d'une harde, il avait découvert cette trace sous un pommier sauvage, et qu'aussitôt, soupçonnant une plaisanterie de ses camarades, il s'était agenouillé pour voir la chose à fond, ce qui l'avait convaincu qu'il s'agissait d'un animal extraordinaire. Qu'alors, abandonnant la poursuite des cerfs, il s'était mis à suivre cette nouvelle piste, qui, des hauteurs du Kirschberg, descendait aux marais du Losser, et finissait par se perdre dans la vase. Que, dans son ardeur, il n'avait pu se résoudre à reculer et s'était avancé jusqu'au grand saule du bord de la rivière; mais que là, perdant ses bottes et sentant la terre descendre sous ses pieds, il avait dû revenir et faire le tour des marais, pour reprendre la piste à la sortie. Malheureusement, comme les marais du Losser ont trois bonnes lieues de tour, et qu'on ne peut marcher vite lorsqu'on cherche une trace dans les joncs et dans les roseaux, cette course avait pris cinq heures à Rébock, et ce n'est que de l'autre côté, dans les bruyères de Hasenbrück, qu'il avait eu le bonheur de retrouver sa piste, montant à la roche des Trois-Épis.

Une circonstance qui surprit surtout Honeck, c'est que le veneur ajouta qu'ayant rencontré sur sa route un feu de bûcherons, il avait remarqué que l'animal, au lieu de fuir comme toutes les bêtes des bois, s'était arrêté dans les environs, qu'il en avait fait le tour, que ses longues pattes étaient partout marquées dans le sable, avec les grosses semelles et les sabots des bûcherons, et que finalement il s'était même arrêté à deux pas du brasier, chose facile à reconnaître à la profondeur des empreintes.

« Es-tu sûr, demanda Honeck, que le feu brûlait?

—J'ai posé la main sur la cendre, répondit Rébock, elle était chaude, et, comme l'animal devait être arrivé longtemps avant moi, le feu brûlait et fumait sans doute encore lorsqu'il s'est arrêté.

—C'est étrange, s'écria Honeck, tout à fait étrange! »

Et, il avait bien raison de s'étonner, car les plus terribles animaux des bois ont peur du feu; celui-ci donc devait être plus terrible que les autres.

Enfin Rébock dit qu'en suivant toujours cette piste, il était arrivé vers sept heures du soir sur le plateau de la roche des Trois-Épis, et, qu'après de longues recherches dans les ronces, il avait découvert la retraite de l'animal, laquelle n'était qu'une véritable caverne, basse et profonde, sous les rochers. Il n'avait osé se hasarder d'y entrer, disant que, d'après les griffes de la bête, il aurait été déchiré tout de suite si par malheur elle s'était trouvée dans son trou, ce que maître Zaphéri comprit très-bien.

Voilà ce que raconta Rébock, et l'on peut s'imaginer si maître Honeck, à la veille de sa grande chasse, fut content d'apprendre une pareille nouvelle.

« C'est bon, dit-il en se levant, c'est très-bon. Je vais voir tout cela. Tu ne diras rien à personne de ces choses, Rébock. Si c'est une bête de haute vénerie comme l'ours, le sanglier ou le cerf, nous donnerons dessus. Mais il faut laisser au comte le plaisir de la surprise; il faut que tout le monde soit étonné, que tous les margraves, burgraves et landgraves aient le nez long d'une aune, et qu'on raconte jusqu'en Suisse que nous avons du gibier qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

—Soyez tranquille, maître Honeck, répondit Rébock, vous savez que je ne dis jamais rien; pourvu que mes chefs soient contents, je ne m'inquiète pas du reste. »

Alors il alla prendre quelques heures de repos, et Zaphéri se mit tout de suite en route. Il resta dehors toute la journée. Ce n'est qu'à la nuit close, entre huit et neuf heures, qu'il débouchait du bois et s'avançait vers le Veierschloss.

Non-seulement il avait reconnu l'exactitude du rapport de Rébock, mais lui-même venait de découvrir une foule de nouvelles preuves que l'animal différait des autres animaux de la montagne par ses haltes, ses retraites, ses ruses, ses habitudes et ses instincts. Quel était cet être? D'où venait-il? Comment n'avait-on jamais su qu'il vivait dans le Hôwald? Comment avait-il pu, pendant plusieurs années, exercer ses ravages et satisfaire sa voracité

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sur tous les animaux des bois, sans laisser le moindre indice de sa présence? Voilà ce qui confondait le veneur, voilà ce qu'il ne pouvait concevoir.

Mais le principal pour lui était de pouvoir lancer la meute sur cette bête, et d'émerveiller tous les hôtes de Vittikâb par quelque chose d'extraordinaire. « Quelle chasse nous allons avoir, se disait-il, quelle chasse! Quinze hardes!... douze troupeaux de sangliers, six nichées de loups, des renards et des lièvres tant qu'on en voudra, et cette bête, cette bête étonnante, unique dans son espèce, cette bête dont personne n'a jamais entendu parler. Ah! le comte a bien raison d'être content, car tout lui vient en dormant; il n'a qu'à souhaiter une jeune femme noble, et elle arrive; il n'a qu'à vouloir une grande chasse, et tous les animaux des bois se font un véritable plaisir de se montrer, pour qu'on puisse sonner le départ. »

Ainsi raisonnait Honeck, en s'approchant à grands pas du Veierschloss. Il voyait de loin la grande porte ouverte et la cour éclairée de torches; plusieurs grands personnages, les comtes de Simmeringen, de Lœtenbach et de Triefels, venaient déjà d'arriver avec leurs suites nombreuses, et les gens du château étaient en l'air, pour les conduire à leurs appartements préparés d'avance, et leur offrir les rafraîchissements convenables, selon la recommandation de Vittikâb.

C'est au milieu de ce mouvement que Zaphéri Honeck put entrer par la poterne de l'avancée, se glisser dans la cuisine, manger un morceau sur le pouce et boire un bon coup, avant de monter dormir dans sa niche et se préparer aux fatigues du lendemain.

Maintenant, monsieur Théodore, il faut vous figurer l'étonnement des margraves, landgraves et burgraves de la plaine et de la montagne, lorsqu'ils apprirent que le Comte-Sauvage allait se marier avec une Roterick. Ce n'est pas seulement parce qu'il était vieux, gris, et veuf depuis vingt ans, parce qu'il n'aimait que le pillage et la chasse, et qu'il s'enivrait régulièrement tous les jours, qu'on s'émerveillait ainsi; c'est surtout à cause de Vulfhild, car les Roterick étaient ennemis des Burckar depuis des siècles, et ces deux races semblaient irréconciliables.

Mais Vittikâb, dans son orgueil, se moquait de ces choses; il était sûr d'avance que tout le monde viendrait à ses noces; les uns par curiosité, les autres par amour de la bonne chère et des bons vins; les autres pour assister à la grande chasse, et tous pour pouvoir dire un jour : « Nous avons été de ces festins grandioses et de ces fêtes de Balthazar; on n'en avait jamais vu de pareils, on n'en verra jamais dans la suite des temps! »

Il ne se trompait pas.

Quand on apprit les immenses travaux qui se faisaient au Veierschloss, la convocation des architectes, des marchands d'or, de velours et de soie, et celle des plus fameux cuisiniers de la vieille Allemagne, chacun se mit en route avec femmes, enfants et valets en grand équipage, le faucon au poing et les grands lévriers à côté. Tous les sentiers du Hundsrück voyaient défiler ces cavalcades; et les pauvres gens de la montagne suivaient dans leurs guenilles comme en pèlerinage, espérant attrapper les miettes de la table.

Tel était l'état des choses au dernier jour, lorsque maître Zaphéri Honeck revenait de la roche des Trois-Épis. Ce jour-là, Jérôme de Spire avait promis que tout serait terminé le lendemain : le dernier coup de marteau donné, la dernière cheville posée.

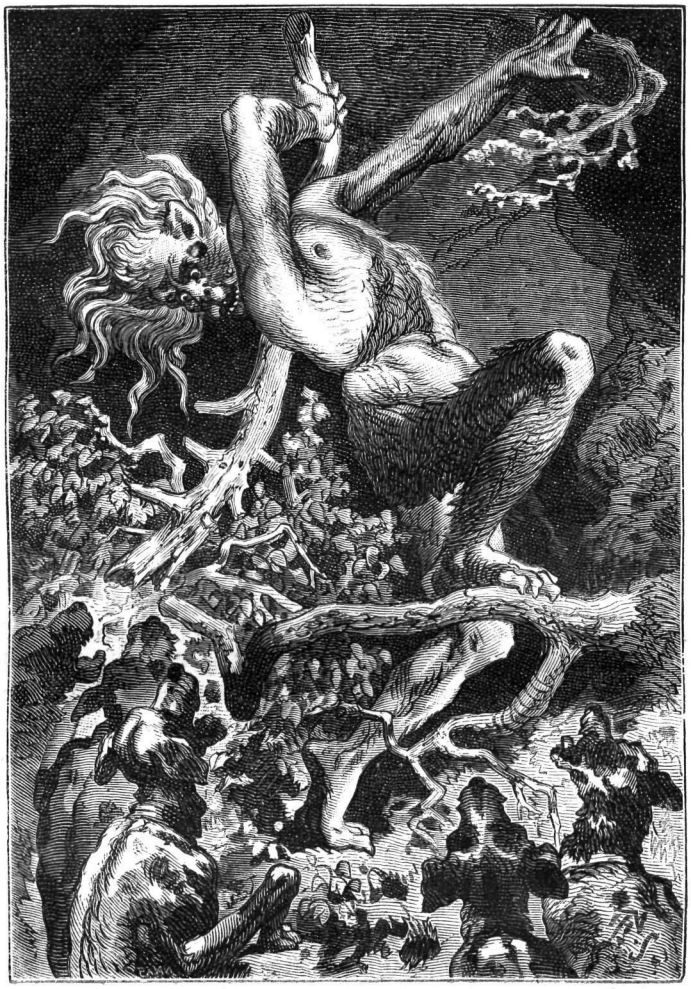
Vous avez entendu raconter, monsieur Théodore, que le prince des ténèbres, voulant acheter l'âme du prieur de Sempach, lui promit un jour de bâtir une cathédrale aussi magnifique que celle de Cologne dans une seule nuit, et que toutes ses légions de diables accoururent se mettre à l'œuvre : les uns, pas plus grands que des escarbots et des grillons, avec leurs vrilles et leurs tarières; les autres, hauts comme des tours, avec leurs haches, leurs scies et leurs truelles; d'autres, plus grands encore, portant sur leurs épaules les roches et les poutres; de sorte que le lendemain la flèche perçait les nuages et qu'il ne manquait qu'une chose à l'édifice : le crucifix!... ce qui sauva l'âme du prieur.

Figurez-vous ce travail et quel bruit il devait faire, pendant qu'on entassait les pierres, qu'on joignait les poutres et qu'on enfonçait tous les clous : on entendait le vacarme jusqu'à Rotterdam, en Hollande.

Eh bien! c'était presque la même chose au Veierschloss. Honeck, dans sa niche au-dessus du corps-de-garde, ne pouvait fermer l'œil; il avait beau se tourner et se retourner sur sa peau d'ours, le sommeil ne venait pas, d'abord à cause de ce bruit épouvantable, ensuite parce que mille idées étranges lui passaient par la tête, et qu'il ne savait ni pourquoi ni comment elles lui venaient.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans la vie, quand un grand danger nous menace, nous sommes tourmentés, inquiets et comme hors de nous. Plusieurs pensent qu'alors les âmes de nos amis ou de nos parents morts se promènent autour de nous et cherchent à nous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



C'est le dernier Burckar. (Page 53.)

avertir; ils pourraient bien n'avoir pas tout à fait tort; mais nous ne le saurons pour sûr que plus tard, lorsque nous serons nous-mêmes au nombre de ces âmes errantes.

Enfin Honeck n'avait pas une minute de repos; toujours l'idée de l'animal étrange qu'il avait poursuivi lui revenait; tantôt il voyait sa piste dans les marais du Losser, tantôt sous les bruyères du Hôwald, tantôt près des ronces de la roche des Trois-Épis, à deux pas de la caverne; et, d'après cette piste, il cherchait à se faire une idée de la force et de la grandeur de l'animal. Puis il se demandait comment il n'avait jamais remarqué cette trace, lui qui depuis trente ans avait vu mille fois toutes les pistes de la forêt, et qui d'un coup d'œil reconnaissait le passage d'un écureuil sur les feuilles desséchées! « Il faut donc que cette bête soit sortie de dessous terre, se disait-il, qu'elle ait passé la mer, ou qu'on l'ait chassée de la Pologne et de plus loin encore. »

En songeant à la surprise du comte, il éprouvait une grande joie, et pourtant quelque chose lui serrait le cœur; alors il se levait, et, les deux coudes au bord de sa lucarne, entourée d'une guirlande de feuillage comme toutes les autres, il regardait dans la cour ténébreuse, respirant l'odeur des feuilles et des fleurs qui couvraient les murs et le pavé, comme aux processions de la Fête-Dieu. Il voyait confusément dans l'ombre des groupes d'ouvriers pendus aux échelles le long des rampes et des galeries, attachant les étendards, les bannières et les guirlandes. Les torches, courant dans

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le Père et le Fils. (Page 52.)

l'immense édifice comme des mouches de Saint-Jean, éclairaient ce monde en l'air de leurs lueurs rapides, puis s'éloignaient.

La cour, avec ses arcades hautes de cent cinquante pieds, ressemblait à une véritable cathédrale; les moindres bruits s'entendaient d'un bout à l'autre. Jérôme de Spire, au milieu, donnait ses ordres et pressait l'ouvrage. Et comme Honeck, pensif, regardait de la sorte, il aperçut tout à coup le vieil architecte sur une haute échelle mince comme un fil, éclairé d'en bas par une torche et projetant son ombre anguleuse jusqu'au sommet de la voûte. Il lui sembla voir le prince des ténèbres, avec sa longue barbe de bouc dans cette ombre effilée. Mais au même instant il vit au-dessus, au sommet de la plus haute arcade, un point noir, gros comme une puce, laissant pendre un fil dans le vide, et il entendit le vieux Jérôme crier de sa voix grêle :

« Lâche! » Le fil descendit; puis une voix lointaine et faible comme un soupir demanda du haut des airs :

« Encore?

—Non, assez, » fit Jérôme en redescendant son échelle.

Honeck comprit qu'on venait de placer la grande lampe au milieu de la voûte.

Il allait se retirer, quand l'entrée du caveau de Virimar, en face, s'illumina de rouge; une vingtaine de reîters en sortirent deux à deux, et montèrent aux galeries, avec de grands paniers, où les coupes d'or enrichies de perles, les *wiedercom* et les vases d'argent, qui devaient

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

servir aux festins, étaient entassés pêle-mêle. Hatvine, un trousseau de clefs à la ceinture et la torche haute, marchait devant. Zaphéri, accablé de fatigue, regardait ces choses comme en rêve.

Enfin le jour grisâtre parut, les bruits cessèrent un à un; les ouvriers avaient terminé leur œuvre, et le vieux Jérôme s'était retiré. Alors le veneur se recoucha pour essayer encore de prendre un peu de repos, et cette fois il s'endormit comme une souche.

Or, il dormait ainsi depuis longtemps, et le soleil perçait de ses lames d'or les bannières innombrables, les drapeaux et les étendards de la grande cour, quand tout à coup le son éclatant des trompes, des cors et des trompettes, retentit comme le tonnerre sous la porte et l'éveilla en sursaut. Il se dressa sur le coude, prêtant l'oreille : des deux côtés de la voûte, dans la cour, sur le pont, les glacis et les chemins couverts, s'élevaient de vagues rumeurs semblables au bruit de la mer; et dans ce grand murmure s'entendaient des frémissements d'armes, des hennissements, des voix chuchotantes. Honeck comprit aussitôt que les fêtes étaient commencées.

Il se leva tout pâle, et, se penchant sous les guirlandes de sa lucarne, le plus éblouissant spectacle s'offrit à ses regards : tout autour des galeries, le long des rampes et des balustrades, on ne voyait que des têtes penchées les unes derrière les autres; en bas, à droite, étaient les reîters; à gauche, les trabans, au fond et tout en haut d'une estrade, Vittikâb sur son trône.

Les cuirasses des reîters et leurs casques étincelaient comme des miroirs; à leur tête, en face du trône, était le capitaine Jacobus : son panache immense touchait presque les bannières, son manteau écarlate couvrait la croupe de son cheval, on aurait dit qu'il avait dix pieds de haut.

Tous les reîters avaient leurs grandes lattes droites serrées à la cuisse. Les trabans avec leurs cottes de mailles, leurs espèces de capuches à tête de loup avançant sur le front, tenaient leur masse à l'épaule; Kraft, vêtu comme eux d'une cotte, et d'un casque de cuir seulement, faisait face au trône comme Jacobus et semblait aussi grand, aussi fier, aussi terrible que son compagnon.

Entre les reîters et les trabans, depuis la grande porte d'entrée jusqu'au haut des marches du trône, s'étendait un tapis de peaux d'animaux : ours, loups, sangliers, blaireaux, cerfs, chevreuils, renards; on en voyait de toute espèce, c'était quelque chose de magnifique! Les Burckar seuls pouvaient avoir un pareil tapis, car il en faut des fourrures pour couvrir deux cents pas de dalles en longueur, sur trente de large. Honeck lui-même en fut étonné. Mais, ce qui le frappa surtout d'admiration, ce ne furent ni les reîters, ni les trabans, ni Kraft, ni les mille bannières, ni la foule des galeries, ni les guirlandes, ni ce beau tapis dont il connaissait cependant tout le prix, ce fut Vittikâb lui-même assis sur son trône.

Figurez-vous, monsieur Théodore, une espèce de dieu sauvage, solide, trapu, le cou dans les épaules, plein de force, de grandeur et d'arrogance; une sorte de joie farouche dans les yeux et qui semble dire : « Le Dieu terrible, c'est moi! » Figurez-vous un être pareil, avec sa tête de loup, assis au haut de vingt-cinq marches en pointe, dans un fauteuil de fer massif, forgé du temps de Jésus-Christ, et revêtu des habits d'Hérode, la barbe étalée sur la poitrine, et la couronne des Comtes-Sauvages sur sa tignasse rousse. Voilà justement la mine de Vittikâb.

Il avait mis les habits de cérémonie de son arrière grand-père Zweitibolt, des habits tellement vieux qu'ils étaient roides comme du carton, et qu'on en voyait à peine le velours rouge sous les broderies d'or : des sortes d'épaulettes lui tombaient jusqu'au-dessous des coudes; sa cuirasse d'argent s'avançait en dos de carpe entre les deux épaulettes, sur cette cuirasse cliquetaient de grosses chaînes d'or, une sorte de jupe en peau de sanglier lui couvrait les cuisses, et ses sandales étaient lacées par des courroies brodées jusqu'au genou. Il tenait une masse d'armes à gros diamants, en forme de sceptre; sa couronne étincelait sur son front comme les étoiles du ciel, et l'on aurait cru, tant tout cela semblait respectable et riche, que Zweitibolt lui-même venait de ressusciter et de se remettre dans son fauteuil de fer, pour s'entendre saluer Comte-Sauvage par ses peuples.

Honeck, en le voyant au-dessus de toutes ces cuirasses, de ces casques, de ces lattes, de ces épées, de ces haches; au milieu de ces bannières, de ces étendards, de ces banderoles flottantes, de ces guirlandes et de ces centaines de seigneurs et de hautes dames venus de si loin et qui se penchaient sur les balustrades pour le contempler et l'envier, Honeck, en le voyant ainsi, se disait en lui-même : « Oui, les Burckar sont grands, ils sont forts!... oui, ils sont au-dessus des autres seigneurs, comme les chênes au-dessus des bouleaux! » Et il éprouvait pour son maître une vénération qu'il n'avait jamais eue; il se serait presque mis à l'adorer sans honte.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Quant il eut vu ces choses dans leur ensemble, promenant ses yeux éblouis sur la foule, il reconnut de loin plusieurs de ses confrères, les veneurs de Triefelz, du Haut-Bar, du Géroldseck, et d'autres encore, venus à la suite de leurs maîtres et tapissant les antiques murailles au haut des gradins, les uns vêtus de rouge et de noir, les autres de vert et de jaune, la trompe en sautoir et la toque, blanche ou bleue, à plume de héron sur l'oreille. Cela lui faisait plaisir de reconnaître quelques figures dans cette foule innombrable. Il admirait aussi les hautes dames de Steinbourg, du Réthal, du Reinstein, dont les hauts bonnets en pointe, garnis de dentelles, se dressaient au loin dans les galeries, parmi les toques de mille couleurs, les plumets et les casques. On ne pouvait se lasser de voir la richesse de tous ces costumes.

Et comme le veneur, depuis une demi-heure, restait en extase, tout à coup le majordome Érhard, vêtu d'une longue jaquette de peluche gris argenté, une petite canne d'ivoire à la main et suivi d'un véritable suisse, la hallebarde sur l'épaule, s'avança gravement entre les reîters et les trabans, jusque sur les marches du trône, et là, se retournant, il leva sa canne d'un air majestueux. Aussitôt les trompes et les cors retentirent, et du fond de la voûte on vit s'avancer un seigneur tenant sa dame par la main, une dame dont la robe était si longue qu'il fallait un enfant pour la relever derrière et l'empêcher de traîner. Dès qu'ils furent au pied du trône, les trompes se turent, et le majordome cria d'une voix aussi claire que celle des grues qui traversent les brouillards en automne :

« Le haut et puissant margrave Von Romelstein et sa noble épouse. »

Alors Vittikâb descendit trois marches, pendant que les autres montaient et que Jacobus et Kraft, à droite et à gauche, penchaient, l'un sa latte et l'autre sa masse d'armes d'un geste magnifique. Vittikâb tout glorieux sourit, puis les trompes sonnèrent de nouveau; le seigneur, la dame et l'enfant, redescendirent et passèrent dans la galerie à droite.

Les choses continuèrent ainsi durant trois grandes heures; de minute en minute les trompettes sonnaient, un seigneur avec sa dame s'avançaient, le majordome criait les noms et les titres, et Vittikâb descendait deux, trois ou quatre marches, selon la dignité des gens. Les trompettes recommençaient : cela n'en finissait plus.

Malgré la beauté de cette cérémonie et la grandeur du coup d'œil, il faisait tellement chaud, et les airs de trompette revenaient si souvent avec les révérences et les saluts, qu'on finissait par en avoir assez.

« Maintenant, pensait Honeck, s'il faut que cela dure jusqu'au soir, je boirais bien un coup pour attendre. »

Il s'était dit cela plus de cent fois, lorsque de grandes clameurs s'élevèrent au-dessus, sur les glacis et la lisière du bois, où campaient les pauvres gens attendant les miettes du festin :

« Vive Rotherick! vive Vulfhild! vive la bonne demoiselle! »

Ces cris se rapprochaient, les échos du Hôwald les prolongeaient au loin. Bientôt on entendit le trot d'une cavalcade et le cri de la sentinelle de l'avancée; le tumulte grandissait de seconde en seconde.

Honeck, impatient, se pencha jusqu'à mi-corps sous les guirlandes de sa lucarne, et presque au même instant le roulement du trot gronda sur le pont; puis un bruit de roues, puis le froissement des fers sur le pavé se firent entendre, et les trompettes éclatèrent sous la voûte.

De grandes rumeurs s'étendaient alors sur les galeries, sur les rampes, dans tout l'immense édifice; tout le monde se levait et se penchait pour voir entrer la fiancée.

Mais Honeck ne faisait pas attention à ces choses. Il regardait au-dessous, quand les deux premiers trompettes parurent, marchant au pas et sonnant, les joues gonflées jusqu'au bout du nez; puis, après les trompettes, débouchèrent une longue file de chevaux blancs caparaçonnés de brocart d'or, et précédant un dais de pourpre, que le veneur reconnut pour avoir été pris douze ans avant par les Burckar au pillage de Trèves : c'était celui de l'évêque Werner; quatre bouquets de plumes d'autruche le garnissaient aux coins, les franges descendaient d'un pied, et les hampes étaient d'argent massif.

Là-dessous, sur un char magnifique, trônait Vulfhild.

Enfin, la cavalcade entra, conduite par le vieux Rotherick, dont l'armure et le haut cimier rouge avaient quelque chose de noble. On peut s'imaginer quels cris de : « Vive Rotherick! vive Vulfhild! vivent les Burckar! » retentirent dans la cour. Les arcades devaient être solides pour ne pas en trembler; l'antique forteresse en bourdonnait comme un tambour, et des nuées de corneilles, de hiboux, effarouchés à la cime des airs, croisaient l'ombre tourbillonnante de leurs ailes sur les tentures de soie, sur les étendards, les bannières, et remplissaient le ciel de cris confus.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Vittikâb s'était levé, le triomphe éclatait dans ses yeux et sur sa face ; sa barbe s'ébouriffait d'orgueil. Il descendit de son trône, allongeant le pas comme un loup à la chasse, sans regarder personne, sans répondre aux saluts des épées abaissant autour de lui leurs éclairs. En une seconde il fut près du char, et ses deux grands bras, d'où tombaient ses manches de brocart, s'allongèrent sous le dais; il souleva Vulfhild, comme un cygne, dans ses longues mains poilues, et la déposa légèrement à terre.

Alors toute l'assemblée put la voir, grande, svelte et fière, vêtue d'une robe de velours vert sombre, la hure de sanglier des Burckar brodée en argent sur son corsage, et sa magnifique chevelure rousse, — tordue en grosses tresses sur sa nuque blanche comme la neige, — traversée d'une flèche d'or. Tout le monde put admirer les chaînes de perles retombant par grappes sur son sein bien arrondi, son front large et haut, son nez en bec d'aigle, ses yeux gris, fendus jusqu'aux tempes, ses lèvres minces et son menton carré. C'était bien la femme qu'il fallait au Comte-Sauvage.

Vittikâb, sans rien dire, souriait; il conduisit Vulfhild au haut de son trône, à travers le fracas des applaudissements, des hennissements des chevaux, des hurlements lointains de la meute, des cris de chouettes et d'éperviers. Il la fit asseoir sur un siége à gauche de son fauteuil, et debout, la main sur l'épaule de la jeune fille, qui semblait fière d'être sous sa griffe, il s'écria d'une voix nette, comme la foudre éclatant dans l'orage :

« Voici la femme du quarantième Burckar, Vittikâb, Comte-Sauvage, burgrave du Veierschloss, margrave du Hôwald et du Hosser : malheur à qui la regarde et l'envie ! »

Puis il s'assit brusquement d'un air farouche, et l'assemblée fut agitée comme les feuilles des bois après un coup de vent. On pensait que le comte venait de porter un défi, mais personne ne dit rien; et douze trabans, la tête de loup sur le front, la peau retombant jusqu'au bas des reins, sur la croupe de leurs chevaux, la poitrine cuirassée de cuir de bœuf, les jambes et les bras nus, s'avancèrent jusqu'au pied du trône. Ils tenaient des trompes droites, évasées, longues de six pieds, le fanon rouge flottant jusqu'au bas des étriers ; et, faisant face à la foule, ils se mirent à sonner l'air de Virimar, un air qui remontait aux temps où les premiers Burckar étaient descendus dans les marais du Losser, un air tellement sauvage et terrible que les cheveux vous en dressaient sur la tête : c'était comme qui dirait la *Marseillaise* des Comtes-Sauvages ! on ne le sonnait qu'au couronnement et au mariage des Burckar, ou pendant les grandes batailles. Quand on le sonnait, les blessés se relevaient et recommençaient à se battre : il y avait de quoi vous donner la chair de poule.

Honeck, aux premières notes de cet air, devint tout pâle; il ne l'avait entendu que deux fois, au premier mariage de Vittikâb, et au cinquième assaut de la *Tour des Pendus*, à Lutzelstein. Il lui semblait y être encore ! Cet air lui rappelait le vieux temps, la gloire de ses maîtres; et des milliers de pensées lui traversaient l'esprit à mesure qu'il l'écoutait, des pensées aussi nombreuses que les mouches, les abeilles, les frelons et les hannetons qui bourdonnent sur la prairie aux premiers jours du printemps : il frémissait jusqu'au bout des ongles sans savoir pourquoi,

Ce qu'il éprouvait, tous les vieux bandits du Veierschloss l'éprouvaient également. Les autres, au contraire, burgraves et margraves, se rappelant avoir entendu autour de leurs forteresses, ou sur les champs de bataille, cette musique barbare, semblable aux hurlements des loups, se sentaient froids et devenaient rêveurs.

Quand l'air cessa, le silence fut grand. Vittikâb et Vulfhild se levèrent alors et, redescendant du trône, ils s'avancèrent d'un pas solennel entre la haie des reîters et celle des trabans ; les portes des deux galeries de côté s'étaient ouvertes en même temps, et tous les seigneurs, nobles dames, barons, margraves, burgraves, en sortaient et suivaient le Comte-Sauvage, dans l'ordre de leur noblesse. Tout le cortége défila sous les yeux de Honeck, remontant le grand escalier qui menait à la salle du festin.

Maître Zaphéri, lorsque les derniers de ces nobles personnages eurent disparu, resta longtemps encore méditatif, les coudes au bord de sa lucarne, croyant entendre l'air de Virimar, se rappelant le premier mariage de son maître et l'assaut de Lutzelstein. Toutes les scènes de ces temps écoulés lui revenaient à l'esprit. Au-dessous de lui, dans la cour, le silence, après tout ce bruit, grandissait de minute en minute; les gens se retiraient, les reîters et les trabans conduisaient leurs chevaux aux écuries.

En ce moment Honeck, se réveillant comme d'un rêve, allait se retirer, il levait un dernier regard sur les hautes arcades, quand, à travers une sorte de soupirail qu'on avait levé pour donner de l'air, tout au haut de la plateforme, il aperçut une tête blanche et pâle, inclinée dans la baie d'une ogive. Cette figure lointaine, vue par l'ouverture du dôme et se

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dessinant sur le ciel, avait quelque chose de si bizarre, que le veneur s'arrêta pour mieux regarder. Il reconnut alors le vieux Goëtz, mais tellement défait, les joues si creuses, l'œil si cave, qu'il en fut tout saisi.

« Mon Dieu, se dit-il, que le pauvre diable se fait vieux! Et pourtant Hatvine disait toujours qu'il se conservait frais et vermeil, malgré son grand âge. Ce que c'est pourtant que de nous : un si brave chasseur, un homme si solide, et qui courait il y a vingt ans encore les bois comme un cerf! Allons, Honeck, dans quinze ou vingt ans, voilà pourtant comme tu seras : une vieille chouette déplumée et clouée sur une porte de grange vaut tout autant. »

Zaphéri avait raison : Goëtz était devenu vieux, bien vieux, depuis la dernière visite de Vittikâb. Il y a des semaines qui comptent pour des années.

Cependant la vue du vieux chasseur avait rappelé subitement à Honeck que la chasse aurait lieu le lendemain ; et songeant que tous les nobles personnages qu'il venait de voir, le jugeraient dans cette occasion solennelle, il fut rempli d'un grand trouble, résultant des craintes qu'il éprouvait de ne pas justifier toute la confiance de son maître, et de l'enthousiasme qui lui faisait espérer en même temps de la dépasser. « Quel bonheur, se dit-il, que nous ayons un animal extraordinaire à poursuivre! Après tant et de si grandes cérémonies, il nous fallait quelque chose de mieux que des sangliers, des chevreuils et des cerfs ; il nous fallait une bête rare, unique, qu'on n'eût jamais rencontrée sur la ligne des Vosges et du Hundsrück. Eh bien! saint Hubert nous l'envoie! »

Au lieu de perdre son temps à se goberger avec ses confrères de Triefels, de Géroldseck et de Bamberg, comme il n'aurait pas manqué de le faire en toute autre occasion, il courut réunir ses veneurs, pour harder les chiens et choisir les relais, dans la direction du Losser et de la roche des Trois-Épis. Et tandis que tout le long des galeries du Veierschloss tintaient les verres, les hanaps et les larges coupes ; que les chansons à boire et les éclats de rire retentissaient sous les voûtes profondes, et que tous les hôtes du Comte-Sauvage, ainsi que les reîters, les trabans et autres gens de service se livraient à la joie du festin, lui ne voyait que la responsabilité de sa chasse, et prenait toutes ses mesures en conséquence. Il y passa le restant du jour et même une partie de la nuit; mais alors tout était en ordre et le triomphe du Burckar assuré! »

En cet endroit du récit, le père Frantz reprit haleine; et moi, qui l'écoutais, le coude allongé sur la table, les yeux rêveurs, perdu dans les lointains souvenirs d'un autre âge, je tournai la tête vers la petite vitre où tremblotait la vigne. L'horizon au-dessus du bois commençait à pâlir. Le garde ouvrit la fenêtre, et l'air de la nuit entra rafraîchir notre sang. Nous écoutâmes ; les oiseaux dormaient encore, et la petite fontaine de la cour remplissait seule le silence de son bruissement monotone.

« Le jour s'approche, dis-je au père Frantz qui regardait la côte.

—Oui, fit-il en étendant le bras; si nous étions là-haut, nous le verrions monter dans les brouillards de la Suisse, derrière le Schwartzwald, mais avant une heure il ne brillera pas dans nos vallées. »

Puis se rasseyant, il poursuivit :

« C'est le lendemain matin qu'il aurait fallu voir la grande cour du Veierschloss, avant le départ de la chasse ; ces longues files de chevaux, les plus beaux de l'Allemagne, grands, élancés, des animaux choisis jusqu'en Pologne, et dont le moindre coûtait son pesant d'argent au Comte-Sauvage ; il fallait les voir attachés à la file aux anneaux de la muraille, depuis le fond de la cour jusque devant la grande porte, hennissant, faisant sonner leurs fers sur les dalles, regardant les uns par-dessus les autres avec impatience, et relevant la tête par brusques saccades. C'était un noble coup d'œil.

Et les chiens burckars, accouplés et hardés en grappes de six, huit et dix, — ces bêtes terribles, au poil fauve, à la large tête plate, aux yeux jaunes, à l'échine longue, à la queue traînante, de vrais loups bâillant jusqu'au fond du gosier, fléchissant les reins, sortant les griffes, et poussant de petits hurlements mélancoliques et sinistres, — il fallait les voir! Derrière eux se trouvaient les veneurs, habillés de cuir, leurs jambes nerveuses serrées dans des guêtres à boutons d'os, le feutre à plume de héron sur la nuque, la trompe à double cercle d'or en sautoir, les laisses entortillées autour du poing jusqu'au coude, et le fouet en nerf de bœuf dans l'autre main, prêts à frapper.

Plus loin, les piqueurs des margraves, burgraves, landgraves, tous de fiers gaillards, solides comme des chênes, habillés magnifiquement à la livrée de leurs maîtres, tenaient en bride des chevaux de toute beauté, car, en ce temps, c'était l'amour-propre des seigneurs de se surpasser par la noblesse de leurs chevaux. Il fallait être bien connaisseur pour dire : « Celui-ci vaut mieux que celui-là ; » car tous étaient choisis parmi les plus beaux, les plus forts et les plus agiles. Quelques haquenées à grandes selles de velours broché d'or, atten-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

daient aussi les dames qui devaient être de la chasse. Et de minute en minute l'impatience grandissait, les chevaux piétinaient plus fort, les chiens tiraient leurs longes et pleuraient d'un ton lamentable. Quelques coups de fouet, sifflant dans l'air, imposaient silence une seconde à tous ces bruits, mais aussitôt après ils recommençaient plus forts.

Honeck se promenait de long en large, ses gros favoris roux ébouriffés, regardant à chaque minute la galerie. Le tressaillement de ses sourcils semblait dire : « Allons! allons... viendront-ils? La rosée est essuyée, le soleil monte, les chiens n'auront pas de nez, il se fait tard. » Puis, s'adressant aux veneurs, il se fâchait :

« Yokel, raccourcis donc tes longes; faut-il que je te dise encore que plus tes longes sont longues, moins tu peux retenir tes chiens?... Kasper, est-ce que c'est une manière de porter sa trompe sur l'épaule droite?... Si tu crois te distinguer par ce moyen, tu as tort. »

Et, se remettant à marcher, il bredouillait des paroles confuses.

Mais enfin, vers sept heures, la haute porte de la grande salle s'ouvrit à deux battants, et tous les invités, seigneurs et nobles dames, en costume de chasse, défilèrent sur la galerie, Vittikâb en tête. Seul de tout ce monde, le Comte-Sauvage avait conservé l'ancien costume de chasse : la veste de cuir épais, la jupe de daim, les jambes nues; il avait aussi repris son casque de fer, le bec retourné sur la nuque. Et quant au reste, il semblait joyeux, le vin perlait dans ses grosses moustaches fauves. A sa droite s'avançait la belle Vulfhild, relevant la tête comme un aigle blanc; lui, Vittikâb, avec ses larges épaules, son cou ramassé, ressemblait à un vieux *lammergeyer* [1] qui rit en lui-même en s'élançant de son rocher, et qui croit déjà sentir une proie saigner sous ses griffes. Il n'avait pu s'empêcher de se griser un peu, mais pas tout à fait.

Derrière lui tout était or et soie, à la nouvelle mode du temps; car le luxe grandissait de jour en jour, et plus d'un petit seigneur vendait son coin de terre pour aller à la cour en beaux habits : on aurait eu honte du Comte-Sauvage, s'il n'avait pas été le Comte-Sauvage, seigneur du Veierschloss, du Hôwald et du Losser.

Comme il descendait le grand escalier, regardant ses chiens et ses chevaux par-dessus la rampe, il s'écria :

« Honeck!

—Monseigneur? répondit le veneur en s'avançant, la tête découverte et les plumes de son feutre balayant les marches.

—Eh bien! fit-il d'un ton de bonne humeur, qu'est-ce que tu nous promets? Tu n'as pas manqué de te rappeler que nous chassons aujourd'hui devant les plus fameux chasseurs du Schwartzwald, des Ardennes et des Vosges, nos rivaux et nos maîtres? »

Il disait cela par galanterie, regardant quelques margraves et burgraves forestiers, tels que Hatto le vieux, de Triefels, Lazarus Schwendi du Haut-Landsberg, et d'autres qui se faisaient gloire de la chasse, et qui furent vraiment flattés de ce compliment dans la bouche d'un Burckar. Honeck, penché, ne disait encore rien; Vittikâb reprit :

« Oui, nous allons avoir des juges cette fois. Parle donc; peux-tu nous promettre un gibier digne d'eux et de nous? »

Alors Honeck, se relevant, répondit gravement :

« Monseigneur, j'ose vous le promettre; la chasse sera belle : saint Hubert nous envoie un gibier digne des Burckar et de leurs nobles hôtes. »

Il ne voulut pas en dire davantage, pour laisser à tous le plaisir de la surprise. Aussi tous crurent qu'il s'agissait de quelque sanglier énorme, et Vittikâb souriant dit :

« A la bonne heure! Puisqu'il en est ainsi, tu vas sonner toi-même le départ; ce sera ta récompense. Allons, messeigneurs, à cheval! »

Tous les invités se répandirent aussitôt dans la cour, les uns aidant leurs dames à se mettre en selle, les autres sautant à cheval. Puis chacun prit sa place : Rotherick et Vulfhild en première ligne, Vittikâb, devant, pour conduire la chasse, Honeck, à cheval, de côté, pour laisser passer la cavalcade, les veneurs, derrière, avec les chiens.

Quand maître Zaphéri vit tout en ordre, il emboucha sa trompe et sonna le départ, comme lui seul, ou Vittikâb, savait le sonner : le Veierschloss et les montagnes d'alentour en retentissaient comme une cloche, et les échos lointains y répondaient. La cavalcade partit au milieu des hurlements de la meute.

Mais alors on vit quelque chose d'étrange, quelque chose, monsieur Théodore, qui dut bien faire réfléchir les assistants, car c'était un signe, et le Seigneur du ciel ne marque de tels signes que dans les grandes occasions; il avait décidé que le Burckar serait puni en ce jour, et voulut marquer d'avance un signe de sa colère, afin que chacun y réfléchît plus tard, et sût que tout vient de Dieu et que rien n'arrive par hasard.

Or, comme Vittikâb, le meilleur cavalier du

[1] Aigle des Alpes.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

temps, et qui toute sa vie n'avait fait que monter des chevaux presque indomptés, allait passer le pont, tout à coup son cheval s'arrêta. D'abord cela le surprit, car c'était un excellent cheval, qu'il avait monté bien des fois, et choisi lui-même pour cette chasse. C'est pourquoi il voulut le porter en avant avec douceur, mais le cheval ne bougeait pas. Alors le comte donna de l'éperon, mais le cheval se cabra, cherchant à le désarçonner; et toute la cavalcade arrêtée recula pour éviter les ruades. Vittikâb devint tout pâle d'indignation, et, de sa main de fer relevant la bête sur les jarrets, il la força de se dresser debout, de sorte que le casque du comte tinta trois fois contre les dents de la herse; puis courbé sur le cou du cheval comme un loup qu'il était, le Burckar enfonça ses éperons avec tant de force, que l'animal furieux, la crinière droite, les naseaux frissonnants, partit comme la foudre; et tous les autres suivirent de même.

Ceux qui se trouvaient sous la porte, entre les baies du corps-de-garde, ne virent que des croupes en l'air, des queues flottantes, des fers martelant le pavé, et de longues robes se tordant sur les côtés comme des étendards. Cela ne dura qu'une seconde entre les murs de l'avancée, mais ce fut une vision terrible, et longtemps encore, à travers les hurlements des chiens et le grondement de la trompe de Honeck, ce roulement du galop s'entendit au loin, comme le bruit de cent marteaux frappant l'enclume.

Enfin Honeck, à son tour, lança son cheval, et les autres veneurs suivirent à pied, entraînés par leurs chiens.

Une fois hors des glacis, la cavalcade monta directement la côte du Gaïsenberg en face, pour gagner les bois. Rébock, le second veneur, galopait à côté, ayant reçu l'ordre de poster les chasseurs autour de la retraite de l'animal, et de donner trois coups de trompe, lorsque tous les postes seraient établis, pour avertir Honeck de lâcher les chiens.

Zaphéri conduisait la meute par le fond de la vallée à gauche; en longeant le lac, il devait gagner le défilé des Sureaux, puis les marais du Losser, d'où partait la piste vers le plateau des Trois-Épis.

Le temps était magnifique, pas un nuage ne traversait le ciel immense; les vieux chênes que l'automne commençait à brunir, et les hauts sapins formaient autour du lac une large couronne verdoyante et se peignaient dans ses abîmes bleuâtres, comme les fleurs des prés, la mousse et les herbes, dans une source d'eau vive qu'elles couvrent et abritent contre le vent. Les jappements d'impatience de la meute s'entendaient d'une lieue. Honeck, tout en galopant, se retournait pour voir la cavalcade; elle flottait au-dessus des bruyères et des broussailles, comme une banderole aux mille couleurs : c'était admirable! mais au bout de deux minutes elle disparut sous bois. Alors le veneur suivit la meute de plus près, en criant :

« Tout va bien! tout va bien! Dans une ou deux heures, on verra de belles choses. Allons, taisez-vous, braillards! un peu de patience, vous aurez le temps de hurler; ceux qui crient le plus fort ne donnent pas le meilleur coup de dents. »

Et les chiens redoublaient leurs cris, à mesure qu'on s'enfonçait dans le ravin bordé de rochers à pic.

C'est cela qu'un peintre devrait voir, monsieur Théodore, une meute partant pour la chasse, une grande meute de chiens-loups attachés par six, huit et dix, le nez en l'air, se bousculant, grimpant les uns sur les autres pour aller plus vite, criant d'une voix plaintive. Les premiers qui sautent le ruisseau traînant les derniers, qui tournent trois et quatre fois dans l'eau les pattes en l'air, sans perdre un coup de gueule, tant l'impatience de la chasse les possède; et les veneurs qui résistent toujours, en s'affermissant sur leurs jambes à chaque pas, car s'ils tombaient, les chiens les traîneraient au galop sans regarder en arrière; et les rochers, les broussailles, la lumière tremblotant sur tout cela... Oui, c'est quelque chose à voir, je vous en réponds. Et le contentement des veneurs, la joie de marcher, de courir, l'espoir d'arriver les premiers, de se distinguer : tout cela, c'est à peindre aussi.

Honeck n'avait jamais eu meilleure confiance. Mais quand, au bout d'une heure, la lumière commença d'entrer dans le défilé, et que les chiens, arrivant dans les roseaux du Losser, sentirent la piste, il eut des craintes véritables, car d'un seul coup les jappements se changèrent en aboiements si sauvages, si plaintifs et si furieux, qu'on ne pouvait les comparer qu'aux hurlements des loups affamés, lorsque assis dans la neige, le nez entre les pattes et les flancs creux, ils s'appellent d'une montagne à l'autre pour attaquer les étables. Et ce n'est pas étonnant, car ces chiens burckars avaient du sang de loup en eux comme leur maître, et par moments ils redevenaient loups tout à fait, soit par la manière de chasser, soit par celle de s'asseoir, de s'étendre ou de hurler.

Honeck donc, en entendant ce chant de mort, eut peur que l'animal, averti d'avance

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Hâsoum ! Hâsoum ! C'est moi ! (Page 52.)

et de très-loin, ne franchît l'enceinte avant que les chasseurs ne fussent postés.

« Le diable vous étrangle ! s'écriait-il. A-t-on jamais vu quelque chose de pareil ! Voulez-vous bien vous taire, imbéciles d'animaux ! Ne voyez-vous pas que la bête va détaler ! »

Mais il avait beau crier, les chiens burckars, la tête en l'air, regardant le ciel, les yeux mélancoliques, n'en continuèrent pas moins leur chant lugubre. Zaphéri, dans cette extrémité, eut un trait qui montre le vrai chasseur. Comme il ne pouvait frapper les chiens, de peur de les faire crier encore plus fort, il partit ventre à terre devant eux, en criant aux veneurs :

« Tenez ferme ! «

Alors les chiens, croyant qu'il courait sur la bête, se turent et se mirent à tirer sur leurs laisses avec une fureur incroyable. Dans le même instant, les trois coups de trompe de Rébock retentirent au haut de la montagne, et Honeck, tout joyeux de voir que les chiens donneraient avec ensemble, les fit découpler aussitôt. En deux secondes, il n'y en avait plus un dans la vallée. Tous à droite, à gauche, le long des roches, dans les bruyères et les ronces, à trois ou quatre cents pieds sur la côte, le nez à terre, se glissaient, coulaient, bondissaient, se bousculaient et marchaient sur la piste.

« Pourvu que l'animal ne soit pas sorti de l'enceinte, avant que les postes n'aient été pris ! » cria Honeck.

Tous les veneurs pensaient la même chose.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ils virent déjà le comte lancé sur le sentier du lac. . . (Page 53.)

Zaphéri, pour voir l'ensemble de la chasse, et s'assurer que les relais donneraient à propos, piqua tout droit sur la roche plate qui domine ce pâté de montagnes. Un quart d'heure après, il attachait son cheval au pied de la roche, à une broussaille, et grimpait sur le plateau, en s'accrochant des pieds et des mains. Lorsqu'il arriva, embrassant l'immense horizon bleuâtre du regard, avec toutes les cimes inférieures, les vallées verdoyantes, les rochers et les pics, et la plaine du Palatinat sur sa gauche à perte de vue, en un coup d'œil il reconnut tous les postes et l'état de la chasse.

Les premiers chiens lâchés avaient déjà dépassé la caverne des Trois-Épis, preuve que l'animal ne s'y trouvait plus. Mais avant de prendre un parti, le veneur attendit encore quelques instants; il voyait à deux ou trois mille mètres sur sa droite, la longue file des chiens burckars, remontant et suivant toutes lec sinuosités de la piste avez leur nez, comme vous pourriez, monsieur Théodore, suivre une ligne sur le papier avec votre crayon ; pas un ne suivait l'autre sans avoir fait le tour du crochet, ce qui montre les bons chiens, qui ne se fient qu'à eux-mêmes. Et c'est ainsi qu'ils arrivèrent l'un après l'autre à la caverne de la bête et qu'ils y entrèrent, puis en repartirent, pour galoper avec une nouvelle ardeur sur l'autre versant de la montagne.

Honeck, ne conservant plus de doute sur le départ de l'animal, emboucha sa trompe pour annoncer l'événement à la chasse. A peine avait-il sonné, que la trompe de Vittikab lui

NUMÉRISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

répondait du fond de l'abîme, et qu'aussitôt il vit le Comte-Sauvage déboucher de son poste ventre à terre, sur les pas du chien qui tenait la tête de la meute. Deux ou trois autres vieux chasseurs, Hatto de Triefels, Lazarus Schwendi, Elias Rouffacher, suivaient le comte à toute bride; puis Vulfhild partit à son tour comme un aigle les ailes déployées, sa longue robe flottant derrière elle, et, successivement, tous les autres arrivèrent.

Honeck alors, voyant la meute lancée hors de l'enceinte, sonna le départ du premier relais, et la chasse se fit avec plus d'ensemble; soixante chiens en avant et cinquante chevaux en arrière. C'était un merveilleux spectacle.

Après avoir contemplé un instant la chasse, et s'être dit que Vittikâb, son maître, était toujours le premier chasseur de la vieille Allemagne, que d'un regard il reconnaissait mieux que n'importe lequel les fausses sorties des véritables, et savait serrer la bête de plus près, l'attention de Honeck se porta naturellement sur l'animal poursuivi par la meute, et c'est alors qu'il fut vraiment confondu de ses ruses étranges, de ses ressources, et de ses allures différentes de toutes celles des autres gibiers du Hôwald.

D'abord, il reconnut que jamais cet animal ne se découvrait, qu'il se tenait toujours sous bois, et plutôt à la lisière que dans l'intérieur, pour voir l'ennemi venir de plus loin. Cela lui fut facile à reconnaître, car de seconde en seconde, il voyait des files de chiens entrer dans la forêt, puis en sortir, sans jamais s'écarter des lisières, et des files de cavaliers arriver ensuite dans les mêmes directions. En outre, il se convainquit que la bête, lorsqu'elle se voyait trop pressée, se dérobait à la poursuite en grimpant sur un arbre, car parfois les chiens arrivaient en masse, comme sûrs de la piste, puis tout à coup ils s'arrêtaient, tournaient en hurlant, le nez en l'air, et finissaient par revenir sur leurs propres traces.

Au bout de deux grandes heures, après beaucoup de détours, la chasse partit tout à coup comme le vent, Vittikâb en tête, vers les cimes inférieures touchant la plaine. Alors, le son des trompes s'affaiblit de plus en plus, et finit par se perdre dans l'immensité; seulement, à de grands intervalles, le chant de la trompe du Comte-Sauvage s'entendait encore, passant dans les airs comme un souffle de la brise. En ce moment, la chasse était à plus de trois lieues derrière le Losser; deux relais placés sur le Gaïsenberg n'avaient pu donner.

Le jour devenait de plus en plus ardent, et Honeck, sur sa roche, ne voyant plus rien, allait redescendre, quand au loin, bien loin, le son plus fort de la trompe du comte, qu'il aurait reconnu entre mille, le retint. Il écouta, regardant avec une attention extrême : la voix des chiens remontait confusément les échos; puis, subitement à une demi-lieue de la roche, Vittikâb parut seul, filant sur la lisière des forêts comme un éclair. Il sonnait, sonnait d'un souffle puissant et net qui faisait frissonner les bois. Quelques autres trompes, plus éloignées, commençaient aussi à s'entendre; toute la chasse revenait après un immense circuit.

« Je parierais, se dit le veneur, que Vittikâb est seul sur la vraie piste; quoique le diable lui-même n'y reconnaisse rien, je me fierais à lui. »

Et, ce qui le réjouit beaucoup alors, ce qui fit tressaillir son cœur, c'est que la voix du vieux Tobie, un grand gueulard, le meilleur nez et la meilleure voix de la meute, c'est que la voix de Tobie se mit à frapper les échos à temps égaux, et que de seconde en seconde, à cet appel, se mêlait le grondement de la trompe, d'où l'on pouvait reconnaître que le comte appuyait le vieux limier.

En effet, quelques instants après, Zaphéri les vit passer l'un derrière l'autre à deux mille mètres sous la roche; seulement Tobie n'était pas seul, plus de cent chiens galopaient avec lui tellement serrés qu'on aurait cru, de cette hauteur, pouvoir les couvrir de la main. Ils ne firent que traverser la gorge des Hérons.

Une minute après, le vieux Hatto, puis Rouffacher, puis quelques autres seigneurs, enfin Vulfhild, traversèrent aussi le défilé. A la tête d'une seconde bande était le vieux Rotherick, reconnaissable à sa haute taille et aux plumes rouges de sa toque.

« Ha! ha! se dit Honeck, la chasse va continuer par ici. »

Et il devint de plus en plus attentif. Comme il regardait, ne songeant plus à la chaleur, tout à coup, près de lui, dans la brèche du rocher pleine de broussailles, la voix haletante de Rébock l'appela :

« Maître Honeck! »

Alors lui, se retournant :

« Tiens, c'est toi, Rébock! fit-il.

—Oui, c'est moi; je viens d'attacher mon cheval près du vôtre. Quel animal, maître Zaphéri, quel animal nous avons lancé! C'est celui-là qui peut se vanter de conduire les gens par le nez. Dieu du ciel, nous a-t-il fait courir!

—Oui, oui, répondit brusquement le grand veneur, j'ai tout vu. C'est égal, c'est une belle chasse; moi, je ne pouvais pas être de la par-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tie; mais, quand on voit chasser le Comte-Sauvage, on est fier tout de même d'avoir un pareil maître.

—Ça, c'est vrai, maître Honeck; seulement, voyez-vous, nous avons à craindre de ne pas forcer la bête.

—Eh bien! eh bien! on la forcera demain; ce qu'on a tout de suite ne vaut pas la peine qu'on le ramasse. Mais taisons-nous; maintenant ça recommence par ici : Écoute! »

La trompe de Vittikâb grondait comme le tonnerre dans la vallée. Honeck se pencha; il ne vit pas le comte, mais toute la meute qui se dirigeait comme une flèche vers une gorge profonde, à cinq ou six cents pas sur la gauche du plateau : c'est la gorge du *Pot-de-Fer;* on l'appelle ainsi, parce qu'elle se termine en cul-de-sac par une roche noire de cent pieds, debout au fond et creusée en forme de pot. La gorge elle-même, en fer à cheval, est bordée des deux côtés par des rochers à pic. Honeck, en voyant les chiens partis dans cette direction, fit entendre un cri :

« Nous la tenons... Elle est entrée dans le Pot-de-Fer!

—Maître Honeck, dit Rébock, je voudrais bien le croire; mais, sauf votre respect, elle est trop maligne pour ça.

—C'est une bête étrangère qui ne connaît pas encore le pays, s'écria Zaphéri, » en redescendant la brèche.

Rébock le suivit à moitié convaincu. Au pied du plateau, ils remontèrent à cheval, et, longeant la crête, cinq minutes après ils arrivaient à cinquante pas du précipice. Honeck, qui ne se possédait plus de joie, sautant à terre et jetant la bride à l'autre, s'écria :

« Eh bien! eh bien! tu l'entends!... la bataille est déjà commencée... Est-ce que j'avais raison? »

Et, sans attendre la réponse, il courut à travers les broussailles, tandis que Rébock mettait aussi pied à terre, et se dépêchait d'attacher les chevaux au tronc d'un petit hêtre. Cela fait, il rejoignit Honeck en courant.

Un grand bourdonnement de voix et de cris arrivait au-dessus du Pot-de-Fer; il était facile de reconnaître aux hurlements, aux claquements des mâchoires, aux bruissements de toute sorte qui s'élevaient de l'abîme, que toute la meute donnait à la fois, et que la bête résistait avec rage.

Les deux veneurs, frémissant d'enthousiasme, s'avancèrent jusqu'au bord du précipice et s'inclinèrent pour voir ce qui se passait en bas; mais à peine eurent-ils regardé qu'ils devinrent tout pâles. C'est qu'ils voyaient une chose qu'on n'avait jamais vue avant eux, monsieur Théodore, et plaise à Dieu qu'on n'en voie jamais de semblable par la suite des temps!

Et d'abord figurez-vous cet immense enton noir large de cent pieds, profond de soixante, avec ses rochers à pic, luisants comme du bronze, où coule une eau plus froide que la glace, été comme hiver. Au-dessus le soleil chauffe les bruyères, les insectes tourbillonnent par milliards, on sent la vie et la chaleur qui vous arrivent de tous côtés; mais, dans l'intérieur de cette espèce de bastion, le soleil ne luit qu'en plein midi. Quand vous regardez au fond, vous voyez d'abord cinq ou six vieux houx qui veulent toute la chaleur pour eux, et s'étendent les branches en avant pour l'empêcher de descendre. Plus bas, à travers leurs feuilles, vous découvrez un tas de roches tranchantes, entre lesquelles coule un filet d'eau sur des cailloux noirs.

Le Seigneur n'a rien mis là-dedans pour l'agrément des yeux; il n'y a ni mousse, ni verdure, ni rien : c'est un véritable coupe-gorge. On y prend quelquefois de jeunes loups et de jeunes renards, mais jamais des vieux; parce qu'une fois qu'ils ont eu le bonheur d'en sortir, l'idée ne leur vient plus d'y rentrer.

La seule chose un peu curieuse qu'on y trouve, c'est un trou rond, en forme de porte, à dix ou douze pieds au-dessus du ruisseau, et juste au milieu de la roche noire du fond. D'où vient ce trou? Je n'en sais rien; c'est une chose naturelle, comme on en voit tant d'autres, et qui semble avoir été faite par les hommes. Quelques gros quartiers de roc au-dessous vous aident à y monter, mais à quoi bon? Il n'y a pas quatre pieds de profondeur.

Eh bien, à cinquante ou soixante mètres sur leur gauche, Rébock et Honeck virent dans cette espèce de niche un être poilu comme un ours, haut de six pieds, et qui n'était ni homme ni bête; car s'il avait deux jambes comme nous, des jambes sèches un peu cagneuses, il avait aussi des griffes; s'il avait des bras, il avait aussi des mains longues d'une aune; s'il avait une tête d'homme, avec des yeux en face, il avait aussi des oreilles de loup, un nez plat, la lèvre fendue au milieu, laissant voir d'énormes dents blanches; et, de plus, il avait une telle abondance de cheveux jaunâtres, qu'ils lui tombaient tout autour de de ses grosses épaules comme une crinière. Et, si cet être était naturellement horrible à voir, on peut se figurer sa mine lorsqu'il se battait contre les chiens burckars, faisant tourbillonner avec une force terrible, une branche énorme arrachée au tronc d'un vieux chêne tombé en travers du précipice, roulant

NUMÉRISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ses yeux, retroussant ses lèvres pour montrer les dents, et hurlant d'une voix aussi lugubre que les vents d'hiver sur le Krapenfelz. Oui, on peut comprendre la stupéfaction des deux veneurs devant un pareil spectacle.

Quant aux chiens burckars, on peut aussi se figurer leur fureur; car vous saurez que plus les chiens sont étonnés de voir un être affreux, plus aussi, quand ils l'attaquent, leur acharnement est terrible; à force d'avoir peur, ils deviennent sauvages, et c'est pour cela qu'ils ne reculaient pas devant ce monstre.

C'était une bataille épouvantable, une véritable bataille de la fosse aux lions, dont parlent les saintes Écritures. Les chiens faisaient des sauts de quinze pieds, tantôt séparés, tantôt tous ensemble, par-dessus les quartiers de roc pour attraper la niche, on ne voyait que leurs gueules en l'air, pleines d'écume; puis ils retombaient au-dessous, les reins cassés, la tête aplatie, ou traînant la patte avec des hurlements qui s'entendaient d'une demi-lieue. Quelques-uns, étendus le long du ruisseau, tournaient un peu la tête pour lapper quelques gouttes d'eau; d'autres se sauvaient en regardant derrière eux d'un air de fureur, sans avoir le courage de revenir; d'autres, en retard, accouraient la gueule ouverte jusqu'aux oreilles, et, sans reprendre haleine, ils entraient dans la masse pour bondir, mordre et retomber.

Le monstre, lui, poussait des hoquets comme un bûcheron à l'ouvrage; on ne voyait que ses deux longs bras velus en l'air, sa grosse tête au-dessous, sa crinière sautant sur le dos à chaque coup, et ses jambes, déchirées et saignantes, écartées pour bien tenir l'équilibre.

Le bruit dans cette gorge étroite, les hurlements et les plaintes, formaient comme un seul mugissement qui vous rendait sourd; et les chauves-souris, les chouettes, tous les oiseaux de nuit qui se retirent par centaines aux approches du jour dans les crevasses du Pot-de-Fer, effrayés de ce vacarme, montaient, tourbillonnaient, effarés à la grande lumière du soleil, puis replongeaient éblouis dans les ténèbres.

Honeck remarqua quelques vieux chiens qui se glissaient le long de la roche, au lieu de venir en face, surtout le vieux Tobie qui, d'habitude, prenait le sanglier à l'oreille; il le vit trois ou quatre fois fléchir les reins comme pour bondir, puis, jugeant que la distance était encore trop grande, se rapprocher un peu plus, les yeux luisants comme deux chandelles; il s'en réjouissait et en frémissait à la fois; car, de voir le monstre assommer ses meilleurs chiens et de ne pas savoir si c'était un homme ou un animal, la sueur lui coulait le long des tempes, mais il n'osait souhaiter sa mort.

Or, au milieu de ce grand tumulte, la trompe de Vittikâb se fit enfin entendre; il entrait dans l'autre tournant de la gorge, et le son prolongé de l'airain, grandissant au fond de l'abîme, couvrait déjà les autres bruits, comme le roulement du tonnerre celui des torrents, de la pluie et des vents. Bientôt même le galop de son cheval sur les cailloux s'entendit avec les mugissements de la trompe; mais au plus fort de ce terrible hallali, et comme il frappait déjà la roche en face, un son bref et rauque traversa le précipice, et tout se tut : on n'entendit plus que les hurlements de la bataille.

Honeck et Rébock se retournèrent, et qu'est-ce qu'ils virent? Vittikâb, au coude de la gorge, pâle comme la mort, rejeté en arrière, la bouche béante, les yeux écarquillés, se retenant des deux mains à la bride, et son cheval debout, la crinière droite, les jarrets repliés et la croupe presque contre terre. La figure du Comte-Sauvage, cette figure terrible, exprimait tellement bien l'épouvante, que les deux veneurs crurent voir une espèce de revenant, et tous deux sentirent un frisson leur passer sur le corps.

Au même instant, l'animal poussait un cri de détresse épouvantable; on aurait dit qu'il appelait Vittikâb à son secours, mais il était trop tard : Tobie avait fini par se rapprocher assez, il venait de lui sauter à la gorge, et le monstre, roulant de sa niche, tombait au milieu des chiens; on ne voyait déjà plus que ses grands bras se relever en tremblotant au-dessus de toutes ces gueules dévorantes; puis ils s'affaissèrent, et l'on n'entendit plus que les grondements sourds de la curée et le claquement des mâchoires.

Alors un cri terrible, un vrai cri d'aigle qui voit dénicher ses petits, retentit dans l'abîme, et Vittikâb, sa hache d'armes levée, tomba sur cette masse de chiens, comme un lion sur une bande de loups, assommant, broyant, écrasant tout avec une fureur extraordinaire. En une seconde il fut couvert de sang et d'éclaboussures de cervelles, et se penchant tout à coup du haut de la selle, il saisit l'animal par sa crinière, et le releva comme une guenille au bout de son long bras, en criant d'une voix étranglée :

« Hâsoum ! Hâsoum ! C'est moi ! »

Mais ce n'était plus qu'un corps sans vie, pendant et saignant, la gorge ouverte, ses grandes jambes en pointe inanimées. Et quand

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

il l'eut regardé et qu'il le vit mort, Vittikâb poussant un sanglot lugubre, l'étendit devant lui en travers de la selle et partit ventre à terre.

En ce moment, Honeck et Rébock se regardèrent; ils étaient si défaits et si pâles qu'ils se firent peur l'un à l'autre.

« Au château ! » dit Honeck en grelottant.

Ils coururent à leurs chevaux et sautèrent en selle; puis, coupant au court, ils descendirent à toute bride la côte des bruyères vers le Veierschloss.

En atteignant la base de la montagne, ils virent déjà le comte lancé sur le sentier du lac, tenant toujours le corps en travers de sa selle, tandis que lui, courbé, le nez en griffe, les lèvres serrées et le casque pendu sur le dos, il regardait entre les oreilles de son cheval, et glissait comme le vent sur les bruyères. Loin, bien loin derrière lui, arrivaient les autres, seigneurs et nobles dames; les longues robes et les panaches flottaient à la file; ils avaient vu passer le Comte-Sauvage devant eux : la consternation était partout.

Justement à la même heure, le capitaine Jacobus se promenait sur l'avancée. On devait donner au retour de la chasse un grand repas de fiançailles dans la cour du Veierschloss; de grandes tables, couvertes de nappes magnifiques et de toute l'argenterie pillée par les Burckar depuis mille ans, allaient d'un bout à l'autre. Ces fêtes ennuyaient le capitaine, il pensait que bientôt une jeune femme serait maîtresse au château et qu'elle regarderait les vieux reîters du haut de sa grandeur; cette idée ne pouvait lui convenir, et depuis la veille il songeait à se mettre au service de Jean-Georges, comte Palatin. Il se promenait de long en large, les mains sur le dos, en rêvant à cela, lorsqu'il découvrit dans la vallée, où commençaient à s'étendre les ombres de la côte, toute cette longue file de cavaliers tournant autour du lac au milieu d'un nuage de poussière.

« Allons, se dit-il, voilà déjà la chasse qui revient; les noces vont commencer. »

Il descendit prévenir le *vachtmeister;* et l'on avait à peine eu le temps de baisser le pont, que Vittikâb entrait comme la foudre, en criant : « Goëtz ! qu'on aille chercher Goëtz! » d'une voix tellement éclatante, qu'on aurait dit le cri de guerre des Burckar.

Toutes les galeries et les escaliers se couvrirent de reîters et de trabans, comme pour soutenir un assaut; ils virent le comte sauter de son cheval, et déposer le corps de la bête sur la table d'honneur, au milieu des fleurs et des vases d'or et d'argent. Sa figure était si défaite qu'on le reconnaissait à peine.

Deux ou trois reîters grimpèrent aussitôt à la tour des *Martres* chercher Goëtz; en même temps Honeck, Rébock, Hatto le vieux, Lazarus Schwendi, Vulfhild, Rotherick et cinquante autres s'engouffraient sous la porte. En un instant, toute la cour fut pleine de tumulte, de cris, de frémissements d'armes et de hennissements, qui se prolongeaient au loin sous toutes les voûtes du Veierschloss.

Vittikâb, devant la table, jeta son casque à côté du corps de la bête; puis ses cheveux roux grisonnants collés sur le front, les mâchoires serrées, les yeux hors de la tête et les moustaches hérissées, il se mit à regarder les gens, qui tous penchés, à pied, à cheval, observaient le monstre, et le voyant la bouche pleine d'écume, la gorge déchirée, ses oreilles de loup et sa grosse crinière rousse remplies de sang, frissonnaient en eux-mêmes et se demandaient d'où pouvait venir un être pareil.

Le comte, pâle, ne semblait pas faire attention à ces choses; il regardait sans voir, ses lèvres tremblaient. Mais lorsque des pas retentirent enfin sur le grand escalier, il se retourna brusquement; et comme le vieux Goëtz, penché sur la balustrade, les yeux écarquillés à la vue de la bête, restait immobile, saisi d'horreur, il lui cria :

« Tu n'as pas fait ce que je t'avais dit, Goëtz!

— Monseigneur, je n'ai pas pu, répondit le vieillard, c'était plus fort que moi... Je l'ai lâché!... J'ai pensé que le Seigneur aurait pitié de la pauvre créature : faites de moi ce qu'il vous plaira!

— Il avait des entrailles, lui, dit alors le comte. Oui, le serviteur avait des entrailles, et le père n'en avait pas! »

Et voyant les gens étonnés, il ajouta d'une voix rauque, en montrant la bête :

« C'est mon fils !... C'est le dernier Burckar!... Vingt ans je l'ai caché dans la tour des *Martres.* J'avais honte de lui. J'ai voulu le faire tuer. Je suis monté dire ça au vieux; il m'a prié, il s'est traîné sur les genoux. J'étais sourd! Le vieux avait plus d'entrailles que le père, il l'a lâché! »

En disant cela, le Burckar était comme fou; tout le monde pâlissait.

« Écoutez, reprit-il, c'était ma honte; je pensais : « Il a des oreilles de loup; les Burckar ne sont donc plus des hommes, ce sont des animaux féroces, il faut que je le cache ! » C'est le maître, là-haut, qui a fait ça pour me punir! Vingt ans j'ai rêvé d'avoir des

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

enfants. J'ai massacré ceux des autres par envie, par jalousie. Ça me crevait le cœur de laisser périr la vieille race. Enfin j'ai pensé à Rotherick, tu sais, Rotherick, je suis allé te voir, j'ai ri ; si j'avais pu, je t'aurais étranglé, car je suis un Burckar, moi, je te hais toi et tous les tiens; mais j'ai ri, j'ai tout promis, tout donné : il me fallait ton beau sang. Je voulais des enfants à face humaine, de vrais enfants. Alors, j'ai dit de tuer l'autre! »

En parlant il s'animait de plus en plus; sa voix sourde devenait claire.

« C'est effrayant, dit-il, comme se parlant à lui-même, un père ordonner la mort de son enfant par orgueil. Ah! que je sois maudit, maudit dans les siècles des siècles! Oui, c'est effrayant. Avez-vous entendu raconter des histoires pareilles? — cria-t-il; — non, vous n'en avez pas entendu, il n'y a jamais rien eu de pareil depuis le commencement du monde. C'est le vieux de Landau qui est cause de tout. Ah! le misérable, si je pouvais le voir encore brûler!

Et criant de plus fort en plus fort :

« Le prêtre n'a pas menti! » dit-il.

Personne ne comprit ce qu'il voulait dire avec son vieux de Landau et son prêtre; Honeck seul se le rappela : la figure du vieillard qui traînait son petit-fils dans une paillasse, lui passa devant les yeux comme un éclair, et l'image de l'évêque Verner aussi, maudissant le Burckar et criant sur les marches de la cathédrale, les mains étendues : « Soyez maudits! Que la vengeance d'en haut descende sur vous, car vous n'êtes pas des hommes, vous êtes des monstres ! » Tout cela Honeck le vit en souvenir, et il comprit les paroles de Vittikâb.

Le Comte-Sauvage, lui, continuait de parler, et même il avait fini par sangloter; c'était affreux de voir un pareil homme sangloter ; plus d'un détournait la tête avec épouvante, mais il ne faisait plus attention à rien.

« C'est égal, criait-il, les hommes sont des lâches, ils sont cause de ce qui nous arrive ; ils nous ont laissés tout faire, voler, brûler, au lieu de se lever en masse, et de nous traquer comme des bêtes féroces. Oui, vous êtes des lâches, soyez tous maudits avec nous, misérables; si vous n'aviez pas été des lâches, nous n'en serions pas où nous en sommes. Mais celui-ci, qu'est-ce qu'il a fait pour être dévoré par les chiens? Qu'est-ce qu'il pouvait faire enfermé dans la tour? Pourquoi le maître d'en haut n'a-t-il pas eu pitié de la pauvre créature? »

Et se jetant sur le monstre, les bras étendus, il se prit à fondre en larmes en criant :

« Oh! mon pauvre enfant, tu payes pour les crimes de tes pères, tu payes pour moi, pour Rouch, pour Virimar, pour toute notre race maudite; est-ce juste? Non, non! C'est sur nous, les monstres, les vrais monstres, que devait tomber la foudre. »

Longtemps il sanglota; c'était à vous fendre l'âme. Un grand nombre de reîters, voyant leur chef, cet homme si dur, si sauvage, pleurer comme un enfant, s'en allaient, ne pouvant voir cela. Mais lui, se levant tout à coup et regardant la foule consternée, s'écria :

« J'ai pleuré? Vittikâb pleure! Oh! si je pouvais vous exterminer tous, pour le faire revivre un seul jour, je ne pleurerais pas! »

Ses yeux jaunes étincelèrent; tous les assistants eurent froid. Puis, passant son bras sur sa face, il dit :

« Ah! si vous l'aviez vu se battre! c'était un Burckar, un vrai Burckar : seul contre tous! Alors je l'ai reconnu... alors mes entrailles ont frémi... J'étais fier... oui, fier de lui... Si je pouvais le faire revivre... il serait votre maître! »

Et levant les deux mains :

« Rouch, Virimar, Zweitibold, vous tous, les anciens, ne viendrez-vous pas le réveiller? Laisserez-vous périr la vieille race? » cria-t-il d'une voix tellement forte, qu'on devait l'entendre de l'autre côté du lac.

Et le silence grandissait, personne ne bougeait; on regardait, on écoutait, on croyait que les vieux brigands, les vieux pillards, les hommes terribles allaient sortir des caveaux, pour venir réveiller le monstre. Mais, au bout d'une minute, Vittikâb, baissant la tête, regarda Hâsoum quelques secondes et dit tout bas :

« C'est fini! Voilà comment finissent les grandes races guerrières... elles finissent par des monstres! Les autres, les renards, les Géroldseck, les Dagsbourg, peuvent venir maintenant se partager nos dépouilles, tout ce que nous avons conquis depuis mille ans! Ils peuvent venir, ils n'entendront plus le cri de guerre des loups, qui les faisait trembler : tout est fini! »

Puis, s'adressant à ses hommes :

« Trabans et reîters, leur dit-il en promenant sur eux ses yeux jaunes, prenez tout; cet or, cet argent, les trésors entassés dans le caveau de Virimar, tout cela est à vous, je vous le donne, emportez-le : que tout ce qui vient du pillage retourne au pillage! »

Et, ses deux grands bras levés au-dessus de sa tête :

« Et maintenant, s'écria-t-il, que les vents pleurent, que les oiseaux de nuit gémissent,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que les torrents se déchaînent, que toutes les voix du ciel et de la terre racontent de siècle en siècle cette lamentable histoire ! Et que les pauvres gens, le soir au coin du feu, entendant ces choses, se disent tout bas : « Voici la grande chasse du Comte-Sauvage qui traverse la montagne ; voici que les trompes résonnent, que les chevaux hennissent et que les chiens burckars courent sur la trace de Hâsoum ! » Qu'ils écoutent, et qu'ils se rappellent que là-haut est le maître, et que sans lui tout n'est rien ! »

Alors il prit le monstre dans ses bras, et, l'embrassant avec fureur, il monta le grand escalier, au milieu du silence. Tous les assistants le virent traverser la galerie et disparaître dans sa caverne.

Aussitôt après, les trabans et les reîters se précipitèrent sur l'argenterie des tables; on enfonça les portes du caveau de Virimar, on chargea les chevaux, et l'on s'enfuit pêle-mêle. Margraves, burgraves, comtes, barons, veneurs et piqueurs, la vieille Hatvine elle-même sur sa mule, et Goëtz, s'en allèrent de ce lieu maudit. Au bout d'une heure, le Veierschloss était presque abandonné comme aujourd'hui. Honeck seul n'avait rien voulu prendre et restait dans la cour, attachant les chiens qui revenaient l'un après l'autre dans leurs niches par habitude ; il se faisait de terribles reproches sur ce qui venait d'arriver, s'attribuant tout le malheur, et se maudissant lui-même d'avoir eu l'idée de chasser un animal extraordinaire. Il aimait Vittikâb, et regardait sa porte au milieu de ces pensées désolantes.

Enfin, n'y tenant plus, il monta pour lui parler. Il entra et vit le Comte-Sauvage étendu sur son fils. Longtemps il regarda sans oser élever la voix. Vittikâb ne bougeait pas ; ce n'est qu'une demi-heure plus tard, qu'entendant Honeck remuer, il se releva, la figure trempée de larmes, et lui dit :

« Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

—Maître, gardez-moi avec vous.

—Va-t'en, lui répondit le Burckar.

—Maître, dit Honeck, tous les autres sont partis; il ne reste plus que moi pour vous servir.

—Je n'ai plus besoin qu'on me serve ! » répondit le comte en ouvrant la porte, et poussant le veneur dehors.

Honeck l'entendit refermer les verroux, et redescendit. Il vit encore deux chiens qui venaient d'arriver, et les attacha dans leurs niches; puis il monta dans sa chambre, prit son bâton et s'en alla. Il pensait obtenir facilement du service chez quelque seigneur forestier, car ses talents pour la chasse étaient connus dans tout le Hundsrück; mais son cœur éclatait en quittant ce vieux château des Burckar, où s'était passée sa jeunesse, et où tous ses ancêtres, de père en fils, avaient vécu depuis mille ans.

Il marchait au hasard, sans tourner la tête.

Enfin, à la nuit close, passant près du Gaïsenberg, il voulut voir encore les vieilles tours qu'il avait saluées tant de fois de sa trompe, en venant du Hôwald. Il se mit donc à grimper à droite, au-dessus du lac, et, dans cette montée, il trouva en travers du chemin le corps d'un reîter; ses camarades l'avaient assassiné pour avoir sa part de butin, ce qui dut arriver à plusieurs autres en cette nuit. Le veneur enjamba le corps et poursuivit sa route. Au haut de la côte, au milieu des bruyères, il s'assit sur une roche, et resta là bien avant dans la nuit, le bâton entre les genoux, ne pouvant se décider à descendre sur l'autre pente. La lune mélancolique montait dans l'azur sombre, le silence grandissait dans la montagne, et lui ne bougeait pas.

« Regarde, Honeck, regarde, se disait-il, voilà ton vieux nid. Maintenant tu t'en vas, et qui sait si tu pourras jamais le revoir! »

Il se désolait d'être cause de si grands malheurs sans l'avoir voulu ; les larmes lui coulaient sans bruit dans les moustaches. Il avait alors quarante ans, et si c'est terrible d'arracher un arbre à cet âge, pour le transplanter ailleurs, combien les racines du cœur de l'homme sont plus profondes ! On peut dire qu'elles tiennent à toutes les pierres de la maison où nous avons été élevés ; voilà pourquoi, monsieur Théodore, les pauvres misérables tiennent tant à leur chaumière. Le Seigneur a fait cela dans sa sagesse comme tout le reste.

Or, tandis que Honeck se désolait en silence, tout à coup le feu se déclara dans le Veierschloss, d'abord dans le grenier à foin de la cavalerie burckare et dans le bûcher au fond de la seconde cour, des masses de fumée noire semée d'étincelles s'en élevèrent en colonnes sombres, et comme le temps était très-calme, cette fumée s'arrondit sous la voûte du ciel en nuages. Puis les vieilles poutres et les bardeaux desséchés de l'antique forteresse prirent feu comme de la paille, et bientôt la flamme, gagnant de proche en proche, grimpa le long des hautes tours, qu'elle finit par envelopper complétement. Le lac au-dessous reflétait cette épouvantable catastrophe et les ombres des milliers d'oiseaux de nuit s'enfuyant à tire-d'aile du vieux burg, à travers les éclairs de l'incendie.

Honeck comprit tout de suite que Vittikâb

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Longtemps il sanglota. (Page 54.)

avait mis le feu lui-même, et ne bougea point, sachant qu'il ne pouvait rien faire ni rien empêcher. Il regardait, muet d'épouvante. Mais ce qui finit par lui déchirer le cœur, ce furent les hennissements des chevaux restés aux écuries, et les hurlements plaintifs des chiens qu'il avait attachés lui-même dans leurs niches : ils arrivaient à lui par-dessus le lac, comme des pleurs sans fin, et l'on pouvait se figurer leurs souffrances à la chaleur toujours croissante de cette fournaise.

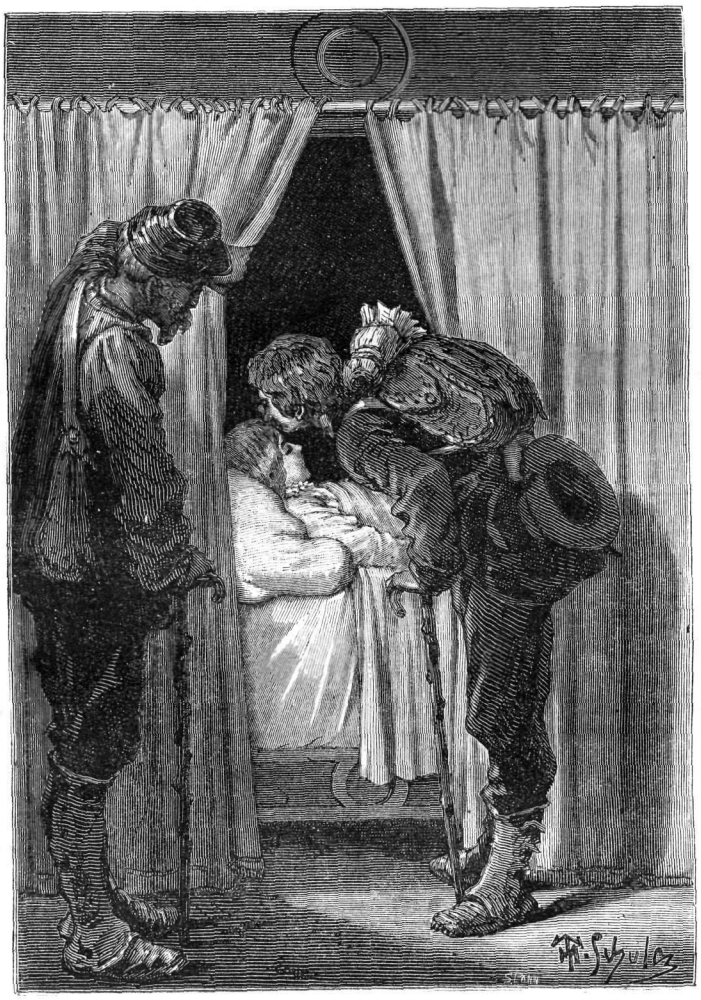
Honeck en devint fou ! il resta fou Dieu sait combien de temps. Ce qu'il y a de sûr, c'est que de pauvres bûcherons de Lembach le recueillirent, et qu'à la suite des temps, ayant recouvré la raison, et reconnaissant les grands enseignements de ces choses, il ne voulut pas redevenir le valet d'un seigneur, et se fit bûcheron à Hômatt, aux environs de Pirmasens; il prit une vie simple et laborieuse, épousa la fille d'un bûcheron comme lui, et en eut des enfants.

Je descends de ce Honeck.

Comme il avait sans doute de grandes fautes à expier, mais pas assez grandes pour que ses descendants eussent le sort de ceux du Burckar son maître, notre famille fut affligée seulement d'une sorte d'infirmité passagère : tous les automnes, l'un de nous tombe dans un sommeil profond qui dure de deux à trois jours ; cela correspond à l'époque de la grande chasse où périt Hâsoum et de l'incendie du Veierschloss.

Et si vous voulez savoir le fond de tout cela,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Je posai mes lèvres en tremblant sur le front de la jeune fille. (Page 58.)

monsieur Théodore, je vous dirai que le Comte-Sauvage revient alors en punition de ses crimes, et qu'il recommence, dans le Hôwald, la chasse de son fils Hâsoum. Cette chasse part du Veierschloss, et elle descend dans la plaine du Palatinat; elle fait le tour du Hundsrück, en comprenant le Mont-Tonnerre; elle gagne les Vosges par Bitche, Lutzelstein et Lutzelbourg; elle descend jusqu'au Jura et finit par venir s'abîmer dans le lac.

Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que, tout le long de la route, le Burckar entraîne avec lui des âmes des descendants de ses anciens serviteurs. Cela vous surprend comme un coup de vent, votre esprit est râflé d'un seul coup, votre corps reste endormi, et vous voilà parti, bondissant par-dessus les rochers, les broussailles, les rivières, à la suite des terribles chiens burckars, soufflant dans des trompes à vous crever les joues, et criant: « Hallali! Hallali! » comme de véritables possédés. Vous voyez passer tant de lacs, de montagnes, de pics, de rivières, vous avez tant d'éblouissements durant ces deux ou trois jours d'absence, qu'au réveil tout cela vous semble un rêve!

Voilà ce qui m'est arrivé pendant mon enfance, et voilà ce qui maintenant arrive à Loïse; si vous la voyiez, elle est là, les mains jointes, blanche comme de la cire : vous diriez une sainte dans sa niche. Il ne convient pas que vous la voyiez; non, vous êtes trop jeune, sans cela je vous la montrerais, et vous prieriez en vous-même, car ce sommeil ressemble

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

à la mort. Le Burckar est venu prendre son âme la nuit dernière, au moment où les chiens hurlaient si fort... Où sont-ils maintenant?... sur les cimes du Jura, dans les gorges des Vosges, au fond du Schwartz-Wald? Qui pourrait le dire? »

Le père Frantz se tut; et comme je le regardais, stupéfait de cette étrange histoire :

« J'ai tenu, monsieur Théodore, dit-il, à vous raconter ces choses, car vous auriez pu faire des suppositions injustes à notre égard; vous auriez pu croire que je vous cachais des actions mauvaises, que je me défiais de vous.

— Ah! père Honeck, m'écriai-je, jamais...

—Non, fit-il, avant tout la franchise: voyez-vous, les mystères sont pour les gueux; quand on n'a rien à se reprocher, on peut tout dire

— Eh bien! vous avez raison, père Frantz, lui répondis-je, et je vous remercie de votre confiance. Votre histoire renferme un grand enseignement : elle prouve que si les hommes se perfectionnent et deviennent meilleurs par le travail et la probité, ils peuvent aussi descendre dans l'échelle des êtres, par le développement des instincts animaux! Ceux qui se figurent qu'il suffit d'échapper à la justice humaine, ou d'être plus fort qu'elle, pour commettre impunément tous les crimes, feraient bien d'y réfléchir. »

Le vieux garde se leva sans répondre.

Le jour était venu dans l'intervalle, le petit jour trempé de fraîche rosée, et tout embaumé du parfum des bois. Nous sortîmes respirer le bon air du matin. Les oiseaux s'égosillaient autour de la maison forestière, le soleil montait entre les cimes des sapins.

« Est-ce que vous voulez toujours partir, monsieur Théodore? me demanda le père Honeck.

— Oui; si je pouvais rester ici, père Frantz, je serais le plus heureux des hommes; mais il faut que je travaille, que je gagne ma vie... J'ai maintenant ma provision d'idées, je vais me remettre à l'ouvrage. Ah! si j'étais riche!...

—Eh bien donc, allez vous reposer quelques heures; je ne serai pas fâché non plus de faire un petit somme. »

Il entra dans sa chambre, et moi je grimpai dans la mienne. Deux ou trois heures après le brave homme poussait ma porte, et me voyant les yeux tout grands ouverts :

— Eh bien! fit-il en souriant, êtes-vous reposé?

— Oui, père Frantz, il me semble même que j'ai dormi, mais je n'en suis pas bien sûr.

— Allons, allons, dit-il d'un ton de bonne humeur, tout est pour le mieux. »

Et prenant mon sac par la courroie, il ajouta :

« Nous allons casser une croûte ensemble et vider un verre de vin; ensuite je vous reconduirai jusqu'aux *Trois-Fontaines*. »

En traversant la petite galerie couverte de chèvre-feuille, j'éprouvais un véritable serrement de cœur de ne pas donner un bon souhait à Loïse; le père Frantz s'en aperçut sans doute, car, s'arrêtant près de la porte, il me dit :

« Attendez un peu, attendez! »

Il entra, puis revint au bout d'une seconde et me fit signe d'approcher.

« Vous voilà maintenant sur votre départ, dit-il tout bas; venez!.. puisque vous partez, c'est tout naturel que vous la voyiez. »

Je m'approchai du lit, et je vis Loïse endormie sous ses petits rideaux bleus, telle que me l'avait dépeinte le vieux garde. Elle me parut plus belle que je ne saurais le dire, et je compris alors combien je l'aimais. Au bout d'un instant, le vieillard, qui restait près de moi, contemplatif, murmura :

« Quand on pense que son esprit est ailleurs... c'est étrange pourtant! »

Et me regardant les larmes aux yeux :

« Si son âme était ici, fit-il, Loïse vous souhaiterait un bon voyage, et vous l'embrasseriez, n'est-ce pas?... Embrassez-la donc, il n'y a pas de mal. »

Je posai mes lèvres en tremblant sur le front de la jeune fille, et puis, grave, recueilli, le cœur plein de tristesse et d'amour, je suivis le vieillard, et pour la dernière fois je descendis l'escalier de la vieille galerie.

Après le déjeuner, le père Frantz me reconduisit jusqu'aux *Trois-Fontaines*. Nous étions bien émus en nous séparant.

« Bon voyage, monsieur Théodore, me dit le vieux garde en me serrant la main. Pensez quelquefois à nous. Et si vous revenez dans le Hundsrück, n'oubliez pas la maison du père Frantz. »

Pour toute réponse, je jetai mes bras au cou du vieillard, et je l'embrassai longuement, fortement, comme on s'embrasse quand on se quitte pour toujours. Puis, sans dire une parole, car mon cœur éclatait, je pris le sentier des *Trois-Fontaines*, et je m'enfonçai dans la sapinière. Mais après cinq minutes de marche, me voyant seul et songeant à tout ce que je venais d'abandonner : à cette vie paisible au milieu des bois, au bon vieux père Honeck, à Loïse, à ma chère petite Loïse, je ne pus me défendre de répandre des larmes.

FIN DE LA MAISON FORESTIÈRE.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LES BOHÉMIENS

I

Pendant les grandes chaleurs de l'été de 1849, Christian Wagner, garde-champêtre à Hirschland, dans la Bavière rhénane, revenait un soir du Tannewald en longeant les bois. Il pouvait bien être huit heures, la nuit commençait. Au loin dans la plaine, derrière les vergers, on voyait s'allumer les feux du village; les hautes grives se taisaient, les chouettes se mettaient en route.

C'est le bon moment pour les gardes-champêtres, car on ne va pas secouer le poirier de son voisin en plein jour, et ceux qui veulent déterrer les navets ou les pommes de terre des autres ont l'habitude d'attendre que le soleil se couche, et de partir avant que la lune se lève.

Il faisait donc à peu près nuit, et Christian, les genoux pliés, les reins allongés comme un vieux renard en quête, une main sur son chapeau à claque et l'autre sur la garde de son briquet, s'avançait tout doucement, tout doucement, flairant la brise, regardant à droite et à gauche et prêtant l'oreille.

Rien ne bougeait; une bonne odeur de myrtilles et de mûres sauvages remplissait l'air tiède. De temps en temps un petit bruit sec dans la haute futaie annonçait qu'une brindille desséchée par la grande chaleur venait de tomber, puis tout redevenait calme. Seulement, du côté de Hirschland, des clameurs lointaines et le son d'une corne marquaient l'heure où rentre le bétail.

Tout cela finit par s'éteindre, et comme l'église tintait la demie, Christian allait reprendre le sentier du village entre les blés, quand regardant par hasard dans la gorge des Bouleaux, il vit au fond une grande flamme qui grimpait aux roches. C'était quelque chose de magnifique; les sapins autour semblaient beaucoup plus verts, les rochers plus rouges, et l'eau du ruisseau des Trois-Fontaines, coulant sous les ronces, brillait comme de l'or. Les étoiles regardaient par-dessus la montagne; quelques figures noires s'agitaient autour de la flamme.

Wagner resta quelques instants comme émerveillé. Mais un garde-champêtre ne doit pas se laisser attendrir par de tels spectacles, il doit savoir pourquoi les gens font du feu sur la lisière des bois, et, s'il les trouve en contravention, il doit verbaliser.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'est pourquoi Christian, au lieu de suivre sa première idée, entra dans l'anse des Bouleaux, en se tenant à l'intérieur de la forêt. A mesure qu'il approchait du feu, des voix joyeuses s'élevaient et s'abaissaient, riaient et chuchotaient; on aurait dit une bande de geais dans les cerisiers. Cela ne ressemblait pas à la langue du pays, et finalement, lorsque le garde se glissa derrière un grand chêne, à trente ou quarante pas de la Roche-Creuse, jugez de sa surprise en voyant assis près du feu des gens étrangers à la commune, des bohémiens en grand nombre, venus de je ne sais où : des hommes, des femmes, des filles et des garçons, tous crépus, tous couverts de guenilles abominables.

Ils étaient là, sur leur derrière, riant et jacassant entre eux, les uns un morceau de casquette sur l'oreille, les autres la tête nue. Les femmes avaient des sacs en grosse toile sur le dos, et dans leurs sacs, un, deux, et même trois enfants, qui regardaient avec leurs yeux noirs et brillants, comme des nichées de pies.

Les filles étaient aussi belles qu'il soit possible de se les figurer, bien faites de corps, les seins ronds, les bras minces, les pieds nus et pas trop petits; elles n'avaient qu'une jupe trouée et quelques loques qui leur pendaient sous les bras. Ces créatures ne se gênaient pas pour s'asseoir dans l'herbe, les jambes sortant de leurs guenilles jusqu'aux genoux; mais on leur pardonnait cela tout de même, à cause de leur innocence, de leurs grands yeux fendus en amande, de leurs dents blanches, et de leurs magnifiques cheveux noirs tordus sur la nuque en gros paquets, comme des queues de cheval.

Les garçons, malgré leurs grosses lèvres, avaient aussi bonne mine, et riaient de bon cœur. Les filles mangeaient des poires, les vieilles fumaient des pipes, et les hommes, étendus sur le dos, sifflaient comme des bouvreuils, ou bien s'égayaient en eux-mêmes.

Le feu tourbillonnait là-dessus, éclairant le cresson des fontaines, les joncs, l'intérieur des taillis, et tout le tour de la gorge sombre.

Mais ce qui attira surtout l'attention de Christian, ce fut un vieux bohémien assis contre la roche, en pleine lumière. Il avait des cheveux crépus, blancs comme la neige, et la figure couleur de brique tellement ridée, qu'on distinguait à peine son nez, ses yeux, ses lèvres bleues et ses sourcils. On ne voyait que ride sur ride, comme une toile d'araignée très-fine, très-délicate, mais remplie de crasse. Il ne bougeait pas et rêvassait; le long de ses reins tombaient une sorte de couverture en poil de chèvre et d'autres vieux habits pour lui tenir chaud; une vieille, presque aussi renfrognée que lui, soulevait les braises avec une branche de bois vert, de sorte qu'il se dorlotait à la flamme comme un lézard au soleil.

Ces gens possédaient un trombone, deux cymbales fêlées, une clarinette et une grosse caisse, avec une espèce de brouette où l'on traînait sans doute le vieux; c'était tout leur bien! mais cela ne les rendait pas plus tristes : on voyait qu'ils se moquaient du tiers et du quart.

« Ah! les gueux, se disait Christian en lui-même; voyez, voyez ces filles qui mangent des poires... je voudrais bien savoir où elles les ont prises; et ces grands flandrins qui mettent du bois au feu tant et plus, ils ne s'inquiètent pas d'où ça vient; tout leur est bon, pourvu que ça chauffe... Attendez... attendez... je vais venir. »

Aussitôt il sortit de derrière son arbre et s'avança. Le silence s'établit autour du feu; chacun le regardait, jusqu'aux petits. Le vieux seul continuait à rêvasser.

« Ah ça! vous autres, s'écria le garde, qui est-ce qui vous a permis d'allumer la forêt... Et d'où viennent ces poires? »

Personne ne répondit.

« Vous avez l'air de ne pas comprendre, vous faites les sourds; mais il faudra bien marcher, bandits, s'écria Christian. De quel pays êtes-vous? Qu'est-ce que vous venez faire ici? Vous venez ravager nos jardins, n'est-ce pas? enlever les prunes, les poires, en attendant la saison du raisin? Nous connaissons cela depuis longtemps; nous connaissons votre espèce : vous êtes des loirs qui ne sont bons à rien qu'à détruire, à voler, à piller! Me répondrez-vous à la fin, tas de gueux, ou faudra-t-il que j'aille chercher la moitié du village? »

Ainsi s'exprima Christian Wagner; mais personne ne disait mot, et comme il pâlissait de colère, le vieux ouvrit ses yeux jaunes lentement; c'est à peine s'il pouvait soulever ses paupières ridées, et d'une voix forte il s'écria comme en rêve :

« Qui vient de parler? Est-ce encore un de ceux qui disent : « Les fruits de la terre sont à nous? » Oh! Mahadi, jusqu'à quand supporteras-tu ces fourmis orgueilleuses? Est-ce toi, gratteur de terre, qui fais pousser ces arbres et qui les couvres de feuilles?

—Oui, c'est moi, dit Christian stupéfait de l'audace d'un pareil gueux, qui ne craignait pas d'apostropher l'autorité publique; oui,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

c'est nous qui les avons plantés, c'est nous qui les avons couverts de fruits.

—Vous! dit le vieux avec un sourire étrange, ils étaient avant et seront encore après vous; votre ombre ne sera plus sur la terre depuis des milliers de lunes, qu'ils monteront encore au ciel : les ombres passent, les ombres passent, la fin est proche ! »

Il finit par dire ces mots à voix basse, comme en songe.

Christian Wagner restait toujours là, regardant ce monde qui ne semblait pas effrayé, et qui l'observait même avec une sorte de calme. Alors il vit bien qu'un seul homme ne pourrait pas les emmener tous, et, sans ajouter un mot, il remonta la gorge pour aller au village chercher main-forte. De temps en temps il se retournait, pensant que ces bohémiens seraient bien capables de s'enfuir ; mais ils ne bougeaient pas, et deux ou trois d'entre eux se levèrent pour aller prendre de nouvelles brassées de branches sèches et les jeter au feu.

Tout en courant, Christian réfléchissait aux paroles du vieux :

« Ah! les arbres poussent tout seuls... ah! les fruits sont à tout le monde, vieux gueux ! se disait-il. Ah! c'est ainsi que tu attaques l'ordre public en paroles; attends, je vais te dresser un procès-verbal soigné, chaque mot sera dedans, et M. le procureur va t'arranger, toi et toute ta bande. »

Puis il se demandait à lui-même :

« Les ombres passent... les ombres passent! Qu'est-ce que ça veut dire? Est-ce que ça n'attaque pas le préfet, ça, et le maire et tout le pays? Les ombres passent... On t'en fera voir des ombres, à la prison communale... Et la fin est proche... La fin de quoi? »

L'idée lui vint alors que le vieux voulait parler de la fin du monde, car depuis quelque temps on lisait dans la gazette qu'une étoile devait toucher la terre avec sa queue; on appelait cela la comète, et c'était le savant docteur Zacharias Piper, de Colmar, qui prédisait ces choses.

« Est-ce que le vieux voudrait parler de la comète? se disait-il. C'est bien possible. Dans tous les cas, un garde-champêtre ne connaît que son devoir. »

Il entrait alors dans la grande rue de Hirschland, pleine de fumiers, de charrettes et de fagots s'avançant des hangars, de sorte qu'on risque de se casser une jambe, après huit heures, au milieu de la place, car les seules lumières du village sont les étoiles, et quelques lampes à l'intérieur des maisons.

Christian connaissait tous les détours de la rue. En passant, il entra chez le maître d'école Zacharias Mutz, qui soupait justement avec un pot de lait caillé et des pommes de terre en robe de chambre.

« Zacharias, venez vite, lui dit-il.

—Qu'est-ce qui se passe?

—Arrivez ! je n'ai pas le temps de vous raconter ça; prenez un bâton, une pioche, n'importe quoi. »

Son air affairé surprit le père Mutz, qui se dépêcha de mettre un tricorne et de le suivre. Un peu plus loin, il entra chez Jacob Frœlich, le vigneron, membre du conseil municipal, et lui dit la même chose; puis chez Claude Bastian, le forestier; puis chez cinq ou six autres, tous gens sérieux, dévoués à la propriété communale et pères de famille. Ils le suivirent, les uns avec des gourdins, les autres avec des fourches, se doutant bien qu'il s'agissait d'une affaire grave.

Les femmes sortaient aussi, regardant dans l'ombre; plusieurs envoyaient leurs garçons pour voir ce que c'était; mais ils se joignaient à la troupe et ne revenaient plus. Et c'est ainsi que le garde-champêtre, accompagné d'une foule de monde, et de la moitié des chiens de Hirschland, aboyant, vous passant entre les jambes, atteignit la maison de M. le maire Hans Lœrich, sur la petite place, au coin de la fontaine, juste en face de la vieille halle.

« Restez ici, dit-il en ouvrant la porte de l'allée, je vais revenir. »

Il entra seul dans la salle; mais plusieurs se tenaient au fond du vestibule, allongeant le cou pour entendre. Le père Lœrich, homme de cinquante ans environ, possédait du bien : des terres de labour, des prairies et des vignes; ses greniers abondaient en grains, en paille, en fourrage, ses caves en vins vieux et nouveaux, ses écuries en bétail de toute sorte. C'est pour vous dire qu'il tenait à la conservation de la propriété, et qu'il pardonnait plutôt à quelqu'un de dire qu'il n'y a pas de bon Dieu, que de passer à travers une haie.

C'était, du reste, un homme solide, le front large, les cheveux bruns, le nez court, la bouche bien endentée. Il avait la main rude, la hanche musculeuse, le mollet rond et portait la culotte à l'ancienne mode.

Sa femme Bével, grande, sèche, osseuse, un peu rousse, faisait le ménage; elle cuisait pour toute la maison, et n'était pas embarrassée de décharger seule une voiture de foin.—Lœrich et elle ne pensaient qu'à gagner, à gagner, à gagner...

Bével levait la nappe lorsque Christian Wagner entra.

Le père Lœrich, après souper, sommeillait contre la boîte de la vieille horloge.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Qu'est-ce qu'il y a, Christian? dit-il en s'éveillant.

—Il y a, monsieur le maire, qu'un tas de gueux sont en train de faire un grand feu au Réethâl, et qu'ils risquent d'allumer la forêt.

—La forêt communale?

—Oui, la forêt communale. »

Lœrich frémit.

« Et qui ça?

—Des bohémiens.

—Des bohémiens ! Il faut les assommer.

—Justement, je pensais aussi qu'il fallait les assommer, mais j'étais seul. Je leur ai fait les sommations, ils n'ont pas voulu venir.

—Ah ! ils n'ont pas voulu venir ! Bon... bon... nous allons les chercher. Kasper, Yéri, s'écria-t-il en ouvrant la porte de la cuisine, prenez vos bâtons.

—Il y a déjà du monde dehors, monsieur le maire.

—C'est bon, nous allons voir ça. Ah ! ils ne veulent pas venir! »

Hans Lœrich mit un tricot de laine, pour être plus à son aise, il tira sur ses oreilles son bonnet de loutre, et saisit dans un coin une grosse trique d'épine noire; ses deux garçons de labour remirent leurs blouses, et puis, tous ensemble, le maire, ses garçons, le garde-champêtre, le maître d'école, Claude Bastian le forestier, Froëlich le vigneron, sortant de l'allée, traversèrent le village d'un bon pas.

La grande nouvelle s'était déjà répandue dans tout Hirschland; les femmes se tenaient sur les portes, criant :

« Assommez-les! »

Plusieurs, en apprenant que les zigeiners mangeaient des poires, auraient déjà voulu les voir pendus aux arbres. Pas un ne se rappelait ces paroles du Sauveur : « J'avais faim, et vous m'avez donné à manger; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire; ce que vous avez fait pour moi, faites-le pour le moindre de vos frères, et mon Père vous le rendra au centuple! » Non, pas un des habitants de Hirschland ne se rappelait ces belles paroles; c'étaient de mauvais chrétiens, des cœurs durs : l'amour de la propriété les rendait plus féroces que des sauvages.

II

En grimpant le chemin creux qui mène au Réethâl, derrière le village, Christian Wagner se mit à raconter les choses en détail. — Le père Lœrich ralentit le pas pour souffler, et dit :

« Écoutez bien, vous autres; si ces gueux veulent faire de la résistance, nous les assommerons; mais s'ils marchent de bonne volonté, nous les pousserons devant nous, comme un troupeau de chèvres. Kasper sera sur la droite du talus, Yéri sur la gauche, et les autres derrière. Puisque le vieux est si vieux qu'il pourrait rendre le dernier soupir entre nos mains, il faut se défier, ce serait une vilaine affaire; on nous le ferait payer pour bon. Ainsi prenez garde.—Nous les amènerons tous au village, et nous les enfermerons dans la halle; les fenêtres sont garnies de barreaux, ils ne s'échapperont pas de là, j'en réponds. Et demain je réunirai le conseil municipal, pour délibérer sur ce qu'il faut faire de cette vermine. Nous ne pouvons pas les garder toujours; la place en prison manque souvent pour les autres gueux du pays, surtout pendant les récoltes. »

Tous les assistants trouvèrent que M. le maire avait raison. Et quelques instants apres la troupe, débouchant au haut de la côte, à l'embranchement des deux chênes, découvrait les bohémiens à deux cents pas au-dessous, contre les rochers. Ils avaient toujours du feu. Quelques-uns dormaient étendus sur la mousse; mais aux aboiements des chiens, tous se levèrent. Une vieille prit un tison de sapin qui flamboyait, et ses grands cheveux gris déroulés sur le dos, son bras maigre en l'air, ses guenilles pendant le long de ses jambes sèches et brunes, elle s'avança hardiment avec une mine terrible.

Il ne s'était pas passé deux secondes, que les trois chiens, le grand gris de fer à queue traînante, et les deux autres bruns à tête de loup, dansaient autour d'elle aussi haut que la flamme; ils aboyaient d'une voix épouvantable, qui se prolongeait au loin dans les échos du Réethâl : toute la forêt semblait se réveiller.

Mais la vieille, son tison en l'air, n'avait pas peur; et quand le père Lœrich parut le premier, étendant sa longue main jaune, elle s'écria :

« Viens-tu nourrir tes chiens avec la chair des vieillards et des enfants? »

Elle dit cela, la figure tellement bouleversée par l'indignation, que Lœrich s'arrêta stupéfait.

« Non, dit-il, ne crains rien, vieille, seulement il faut que vous veniez avec nous. »

Et se tournant vers Frœlich et Bastian :

« Rappelez donc vos chiens, s'écria-t-il; est-ce que c'est une manière de parler aux gens, de leur envoyer des chiens? »

Deux coups de sifflet rappelèrent ces animaux, qui grondaient sourdement; et toute la troupe, armée de fourches et de bâtons, ap-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

parut alors autour des bohémiens. Les paysans contemplaient ces gens d'un air étonné, principalement le vieux, qu'une jeune femme soutenait debout contre la roche, en face de la flamme. Deux jeunes zigeiners étaient allés prendre la brouette pour l'étendre dessus.

Ceux qui venaient pour assommer ces malheureux semblaient graves; les deux garçons de labour du père Lœrich ne pouvaient détacher leurs regards des filles, qui les regardaient aussi avec leurs yeux noirs.

A la fin, le maître d'école Zacharias Mutz, qui s'était essuyé le front avec son mouchoir à carreaux, et replaçait son grand tricorne sur son chef à demi chauve, dit d'un ton grave :

« Ceci vous représente les histoires de la Bible, sans vouloir faire tort aux Saintes Écritures, bien entendu. Tenez, voilà le père Isaac, aux trois quarts aveugle, et bien capable de bénir Jacob au lieu d'Ésaü. Voici Rachel et Lia; elles n'ont pas de bracelets d'or, et leur père n'a pas de troupeaux; mais c'est la même chose, puisqu'ils agrippent tout ce qu'ils trouvent, et que les troupeaux du premier venu sont leurs troupeaux. »

Comme il disait cela, la mine de Lœrich changea brusquement, et s'adressant à la vieille :

« Ah! ça, lui dit-il, d'où venez-vous, et où allez-vous? Article premier.

—Nous venons de Fréeland, près de Neustadt, répondit-elle, et nous allons en Alsace pour la saison des foires.

—Bon... Vous êtes donc partis tout votre village ensemble?

—Oui, fit-elle, nous avons pris toutes nos provisions pour la route.

—Ah! ah! vos provisions, c'est votre trombone et vos clarinettes, dit le maire, oui... oui... et les pommes de terre des autres, et tout ce qui vous tombe sous la patte! nous ne vivons plus au temps d'Adam, vieille; c'est bon pour écrire dans le *Messager boiteux*, ça. Allons, allons, il faut marcher. »

Alors le vieux d'une voix triste dit :

« Maire, tu ferais mieux de nous laisser suivre notre chemin. L'oiseau du ciel est bien libre d'aller où il veut, pourquoi ne le serions-nous pas?

—Vous allez marcher devant nous, s'écria Lœrich; on ne brûle pas le bois de la commune comme de la paille, et l'on ne ravage pas les fruits de nos arbres sans qu'il en coûte quelque chose. Les hommes ne sont pas des oiseaux. Allons! en route! »

Le vieux bohémien ne dit plus rien, il s'étendit sur la brouette; les femmes mirent sur lui quelques vieilles guenilles pour l'empêcher d'avoir froid. Puis un des leurs, un vigoureux garçon aux grands yeux noirs, à l'épaisse chevelure bleuâtre retombant sur son cou brun, le nez aquilin et les lèvres charnues, l'enleva comme une plume, marchant au milieu de la bande.

Kasper et Yéri se tenaient sur les côtés du talus avec des branches de pin allumées; derrière arrivaient le garde-champêtre, le maire et les autres.

Les bohémiens, femmes, garçons et filles, marchaient entre eux, portant les uns leurs enfants, les autres leur clarinette, leur trombone, leur cor de chasse. — Rien de beau comme cette troupe de gens s'avançant droits et fiers, les épaules nues, les reins cambrés, les seins couleur de bronze, sous la lumière blanche de la résine.

Les deux garçons de Lœrich se retournaient à chaque instant, pour lancer un coup d'œil sur les deux plus belles filles de la bande : c'étaient deux filles de même taille, minces, légères et bien formées. De temps en temps ils se regardaient aussi l'un l'autre avec une expression étrange.

Les vieilles bohémiennes, tout en marchant, les pieds nus et gris dans la poussière, leurs vieilles guenilles relevées d'une main sur la hanche, continuaient à fumer leur pipe. Que leur faisait à elles de dormir ici ou là, sur la lisière d'un bois ou dans une halle? Elles en avaient vu bien d'autres! Les petits aussi semblaient bien paisibles, pas un n'avait envie de pleurer; et tout en marchant, la tête hors du sac, ils regardaient les belles flammes de pin qui flottaient près d'eux, au revers du sentier, répandant leur poussière d'or dans les ténèbres.

C'est ainsi qu'on arriva sur les dix heures à Hirschland.

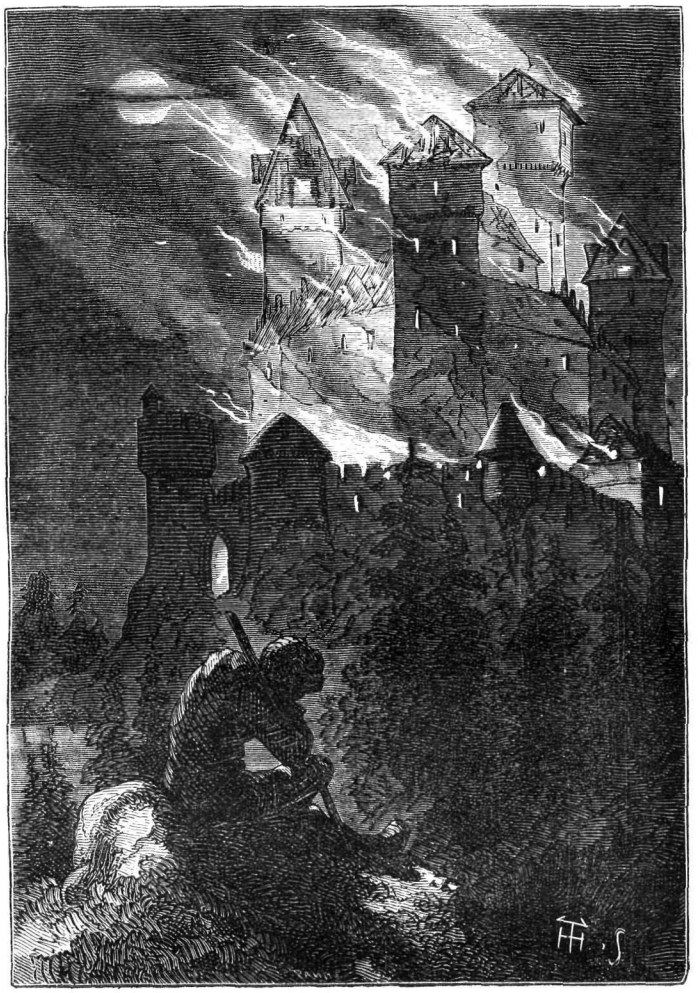
Tout le village était en l'air pour voir entrer ces gens. Toutes les fenêtres étaient garnies de figures; personne n'avait voulu se coucher avant l'arrivée des zigeiners, et l'on peut dire que le père Lœrich, Bastian, Zacharias Mutz, et les autres firent une entrée vraiment triomphante.

Tout le long de la rue,—tandis que le reflet des torches passait sur la façade des hangars, des vieilles masures décrépites, le long des toits en auvent et des petites palissades qui longent les jardins, — l'air bourdonnait de mille voix confuses :

« Les voilà!... les voilà! ce sont eux... Ah! qu'ils ont l'air sauvage. Dieu du ciel, quels bandits! »

Les filles se penchaient à leurs petites fenêtres entourées de vigne; les chiens sau-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Honech en devint fou. (Page 56.)

taient des niches en secouant leur chaîne, et tous les enfants, en sabots, roulaient derrière la bande.

Les zigeiners s'avançaient sans regarder ni à droite ni à gauche, la tête haute et le pas ferme. Devant la maison du maire on fit halte, car Hans Lœrich voulait montrer ces gens à sa femme; on n'en voyait pas tous les jours de pareils.

La mère Bével s'avança sur le seuil, et joignant les mains au-dessus de sa tête, elle s'écria :

« Jésus, Maria, Joseph ! »

En regardant le vieux dans sa brouette, elle ne put s'empêcher de dire à son homme qui riait :

« Ça, Hans, c'est un vieux singe. »

On reprit ensuite le chemin de la halle. M. le maire, tirant la clef de sa poche, ouvrit la grande porte à deux battants et s'écria :

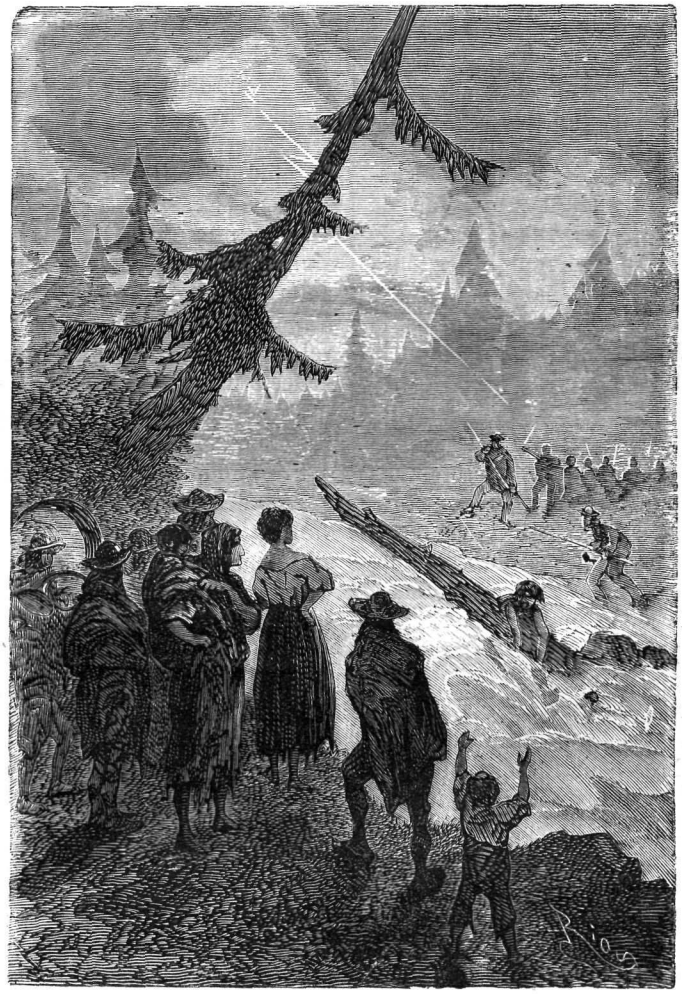
« Allons, allons, vous aurez de la place ici. Il fait chaud, vous pouvez laisser les fenêtres ouvertes; les barreaux sont solides. »

Alors les bohémiens, deux à deux, trois à trois, gravirent les marches extérieures et entrèrent dans la halle. Le grand beau garçon poussa doucement la brouette de marche en marche, jusque sur la plate-forme, puis il entra gravement à son tour. Après quoi, Hans Lœrich referma, mit la barre et dit d'un ton joyeux, en se retournant vers la foule :

« Qu'on aille se coucher maintenant; nous les tenons ! »

Tout le monde aussitôt se dispersa, causant de ces événements extraordinaires.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Les Bohémiens.

III

Or durant tout ce jour il avait fait très-chaud, et vers le soir, au moment où l'on ramenait les bohémiens, de petits coups de vent tiède répandaient les mille odeurs de la forêt sur la plaine. C'est toujours un signe d'orage, surtout quand les arbres frissonnent, que les feuilles s'agitent, et que les hautes grives se taisent avant les dernières lueurs du crépuscule.

Malgré cela, comme les nuages s'élevaient en Lorraine, et qu'ils avaient du chemin à faire pour dépasser les cimes du Réeberg, l'orage ne s'étendit sur Hirschland qu'entre minuit et une heure, lorsque tout le monde dormait.

Depuis quelques instants Hans Lœrich, couché près de sa femme au fond de l'alcôve, entendait à travers son sommeil un grincement bizarre. C'était la porte de l'allée donnant sur la cour, que l'on avait oublié de fermer : le vent la balançait doucement. Ce bruit continuel, au milieu du silence, éveilla le maire.

« Bével, dit-il, tu n'entends rien?

—Si, c'est la porte de l'allée; il fait du vent.

—On devrait pourtant fermer les portes quand on va se coucher, dit Lœrich de mauvaise humeur. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il se leva, mit ses sabots et sortit.

Dehors, la chaleur était accablante; il regarda du haut des marches, le ciel était noir comme de l'encre, à peine voyait-on les quelques palissades blanches du jardin en face.

« C'est un orage terrible, pensa le maire, pourvu qu'il n'y ait pas de grêle! »

Alors, tout soucieux, il referma la porte de l'allée, tira le verrou, puis, rentrant dans la chambre, il ouvrit une fenêtre pour voir jusqu'où s'étendait l'orage de l'autre côté de Hirschland. Mais à peine avait-il poussé le volet, qu'un éclair bleuâtre remplit les ténèbres, éclairant le hangar à gauche avec ses mille brindilles de paille entre les poutres, la niche du chien Waldmann, la porte de la grange et le petit trou en bas pour laisser passer les chats.

Dans cette seconde, Lœrich vit le coq et trois poules réfugiés dans la niche du chien; Waldmann, le cou dans ses épaules velues, ses grosses moustaches ébouriffées, ne disait rien; il aurait pu les étrangler d'un coup de mâchoire, mais il frissonnait pour lui-même.

Voilà ce que vit M. le maire; puis le tonnerre gronda, les petites vitres grelotèrent, et Bével, assise sur son lit, s'écria :

« Hans, qu'est-ce que c'est?

—Un orage, dit Lœrich, un grand orage. »

Il allongeait le bras pour ramener le volet, quand un second éclair partit. Cette fois, le maire, qui regardait vers la rue, fut témoin d'un spectacle étrange : tout au haut de la côte, derrière le village, les bohémiens remontaient le sentier de la Roche-Creuse, chassant devant eux une longue file de chèvres et de pourceaux. Les femmes, qui se tenaient derrière, avaient autour des épaules des chapelets d'oies, de poules, de canards, liés par les pattes. On ne pouvait rien voir de plus terrible que cette bande de gueux, sous les éclairs qui se découpaient en zigzag; ils avaient l'air de se moquer du ciel et de la terre.

Hans Lœrich comprit tout de suite que ces bandits avaient ouvert la halle, qu'ils s'étaient glissés dans les étables et dans les cours pour tout ravager, et que maintenant ils se sauvaient au diable.

Cela le rendit d'abord muet d'indignation; mais ensuite, recouvrant la voix, il se mit à crier de toutes ses forces dans la nuit :

« Au voleur! au voleur! »

Tout le village fut réveillé. Cinq ou six vieux et vieilles se penchaient déjà hors de leurs petites fenêtres, en cornette et en bonnet de coton, se demandant : « Seigneur Dieu! qu'est-ce que c'est? » quand un éclair blanc comme la neige déchira le ciel dans ses profondeurs infinies, une détonation épouvantable ébranla la maison; puis tout devint noir et silencieux.

Lœrich ne voyait plus, il n'entendait plus et se disait :

« Le tonnerre est tombé sur moi; je suis sourd et aveugle! »

Il ouvrait les yeux, étendait ses mains tremblantes et criait d'une voix terrible :

« Bével! Bével! »

Et comme il allait ainsi, tâtonnant, un cri aigu, semblable au nasillement d'une clarinette où l'on souffle de toutes ses forces, frappa son oreille. Il reconnut la voix de Bével, et ce cri lui produisit l'effet de la plus douce musique.

« Ah! Dieu soit loué, pensa-t-il, je ne suis pas encore sourd! »

Presque aussitôt un point rouge s'offrit à sa vue dans les ténèbres; sa grande femme s'avançait de la cuisine, tenant une chandelle allumée.

« Ni aveugle non plus! » fit-il en se laissant tomber sur une chaise contre le mur.

La vieille horloge allait toujours son train : —tic-tac... tic-tac! — On ne pouvait rien entendre de plus calme, de plus paisible.

Dehors, c'était le bruit du déluge, l'eau tombait à torrents, des pas couraient dans les mares, des volets battaient les murs et des gens criaient :

« Le tonnerre est tombé!... le tonnerre est tombé!...

—Hans, dit la femme, tu n'entends pas?... On frappe à la porte, on crie : « Monsieur le maire! » Le feu est peut-être quelque part. »

Cette idée réveilla Lœrich; il se redressa, mit sa culotte et dit à Bével :

« Ouvre, c'est Christian Wagner, je reconnais sa voix. »

Bével sortit dans l'allée. Les deux garçons de labour descendaient l'escalier. Un grand nombre de personnes, Christian Wagner en tête, entrèrent trempées comme des canards, et Lœrich demanda :

« Le feu est quelque part?

—Non, dit le garde-champêtre en secouant son feutre, on ne voit rien, mais le tonnerre est tombé.

—Où?

—Sur le vieux saule, à droite du moulin.

—Ah! fit Lœrich, tant mieux. Maintenant il ne faut pas perdre de temps. Vous savez que les bohémiens ont emmené nos bêtes; il faut se dépêcher de courir après.

—Oui, nous le savons déjà, dit Christian; plus de cinquante garçons sont dehors avec

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

des fourches et des pioches. Mais où courir dans la nuit?

—Du côté de la Roche-Creuse, s'écria Lœrich, je les ai vus là-bas, comme j'ouvrais la fenêtre... je les ai vus dans l'orage. »

Tout le monde allait sortir, lorsque Zacharias Mutz, le maître d'école,—sa longue figure jaune toute défaite, et son grand tricorne penché sur la nuque, laissant couler l'eau le long de son échine comme d'une gouttière,—entra tenant une lanterne éteinte. Il grelotait et son menton tremblotait d'épouvante. Après avoir posé sa lanterne sur la table, il leva sa grande main sèche, les doigts écarquillés, ouvrant la bouche jusqu'aux oreilles, comme pour parler; mais sa langue s'agitait sans produire aucun son.

Il barrait le passage, et derrière lui le forgeron Klipfel, le vieux berger Péters, et Mathias Zâan, le secrétaire de la mairie, se tenaient dans l'ombre, où l'on ne distinguait que leur pâleur.

« Eh bien! s'écria Lœrich, ôtez-vous donc de là; vous voyez bien que nous sortons. »

Alors le vieux maître d'école, faisant un effort, dit :

« L'orage n'est rien, monsieur le maire, ni les éclairs, ni le tonnerre; c'est la pensée du Seigneur qu'il faut considérer en ceci, c'est l'esprit des ténèbres qu'il faut craindre. »

Lœrich, se rappelant aussitôt la peur qu'il avait eue d'être sourd et aveugle, répondit d'un ton plus calme :

« De quoi parlez-vous donc, Zacharias? Nous ne sommes pas des impies, nous savons bien que Dieu fait ces orages.

—Monsieur le maire, reprit le maître d'école, vous n'ignorez pas,—non plus que vous autres, membres du conseil municipal et dignitaires de cette commune,—qu'autrefois le Seigneur, indigné contre le roi d'Égypte, qui voulait retenir les fils d'Israël, envoya sur son peuple dix plaies consistant principalement en sauterelles, en grenouilles, en puces et autres insectes de toute sorte; et que finalement l'ange exterminateur tua tous les aînés du pays, sans épargner ceux des animaux, ni le propre fils de Pharaon. Vous savez ces choses! Eh bien! ce qui s'accomplit alors arrive encore aujourd'hui : cet orage est un signe de la colère du ciel, parce que nous avons enfermé les bohémiens dans la halle. »

Lœrich, en entendant cela, bien loin de se soumettre, entra dans une violente colère :

« Est-ce donc là, s'écria-t-il, ce que vous enseignez à nos enfants? Est-ce que ces zigeiners sont les fils de Dieu? Ôtez-vous... ôtez-vous de mon chemin... Vous me faites honte! »

Il sortit, et tous les assistants le suivirent, Zacharias Mutz resta seul derrière avec sa lanterne éteinte.

Tout le village partit à la poursuite des bohémiens, Hans Lœrich en tête. Mais c'est en cette nuit que la droite du Seigneur, étendue sur les zigeiners, fut visible pour tout le monde.

L'orage, après avoir dépassé Hirschland, montait dans les bois du Reethâl, et là fauchait les arbres à coups d'éclairs, avec un bruit terrible. Le vallon au-dessous en devenait tout bleu de seconde en seconde, et l'on voyait les herbes, les haies, les sillons, les chemins, et tout au loin la rivière, comme peints dans le feu du ciel.

Si l'avarice n'avait pas possédé les membres du conseil municipal, ils auraient reconnu les signes de la volonté du Seigneur dans ces choses; mais on peut dire qu'ils étaient sourds et aveugles, car tous couraient ensemble, criant d'une voix furieuse :

« Assommons-les!... Exterminons-les!... »

Ils levaient leurs triques et montraient de loin leurs fourches aux zigeiners, qui se sauvaient d'autant plus vite : les femmes avaient retroussé leurs robes, les enfants galopaient comme des écureuils; les plus petits, dans leurs sacs, regardaient en allongeant le cou, les garçons chassaient les bêtes, et le vieux lui-même, malgré ses rides innombrables et son air de patriarche, avait rattrapé ses jambes et les allongeait comme des échasses.

Hans Lœrich, voyant ses plus belles chèvres et plusieurs de ses brebis dans leur troupeau, bégayait :

« Il faut tous les noyer dans la Lauter... Dépêchons-nous! »

Au lieu de prendre le sentier qui tourne dans les bruyères, il traversait les blés, les avoines, la navette, pour couper au court, et la moitié de Hirschland le suivait, sans considérer la perte des récoltes.

On sifflait les chiens; mais ces animaux, effrayés par le tonnerre et les éclairs, restaient tranquillement au fond de leurs niches, et cela fut cause que les zigeiners arrivèrent sains et saufs au bord de la Lauter, et qu'ils la traversèrent un à un sur le grand sapin qui sert de passerelle, à l'embranchement des *Trois-Fontaines*.

La rivière, grossie par l'orage, touchait déjà l'arbre en bouillonnant, malgré cela les femmes, avec leur nichée d'enfants sur le dos, n'avaient pas peur; elles faisaient même défiler les chèvres, pendant que les garçons portaient les brebis en travers des épaules, et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

poussaient les béliers à grands coups de pieds dans les reins.

« Attendez... attendez, brigands, criait le maire, nous arrivons... nous arrivons !... malheur à vous ! »

Il était le premier du village, à cent cinquante pas de la rivière, lorsque le dernier bohémien, ce grand beau garçon qui traînait encore la veille le vieux dans une brouette, passait sur le sapin.—Lœrich criait d'une voix terrible :

« Arrivez... arrivez... nous les tenons !... »

Malheureusement l'eau, qui descendait du Réeberg comme dans un entonnoir, grossissait toujours la Lauter. Le bohémien, en arrivant de l'autre côté, se retourna ; M. le maire crut qu'il voulait se défendre, mais il se baissa tranquillement, souleva l'arbre que portait déjà la rivière, et se mit à rire en le poussant dans le courant.

Tous ses camarades, hommes et femmes, se retournaient sur la côte en face d'un air moqueur, et le vieux levait la main, faisant signe à Lœrich d'arriver.

Dans ce moment, la colère de l'adjoint, du garde-champêtre et de tous les gens du village, ne connut plus de bornes ; mais Hans Lœrich, plus furieux que tous les autres, se rappelant que dans cet endroit la Lauter n'a pas plus de quatre pieds de profondeur,—sans réfléchir que la pluie qui venait de tomber l'avait fait monter beaucoup, — Lœrich entra hardiment, criant comme un possédé :

« Arrivez ! ne craignez rien... nous allons les échiner !... »

En parlant de la sorte, il s'avançait toujours, et tout à coup il descendit jusque par-dessus la tête ; puis il remonta les jambes en l'air, et redescendit encore en tournant deux ou trois fois. — L'orage tonnait, les bohémiens se sauvaient, les gens de Hirschland élevaient des cris jusqu'au ciel :

« Monsieur le maire se noie !... monsieur le maire se noie !... »

Quel spectacle pour tous ces gens, de voir leur maire s'en aller dans l'eau comme le roi Pharaon, tantôt les jambes en haut et tantôt en bas, sous les éclairs du ciel ! C'est alors que chacun comprit la sagesse de M. l'instituteur Zacharias Mutz.

Tout le monde croyait M. le maire perdu, quand, par le plus grand des bonheurs, il rencontra le sapin qui s'était arrêté à cinquante pas plus bas, et l'embrassa comme son meilleur ami. Le Seigneur, ayant sans doute reconnu que Hans Lœrich n'était pas aussi coupable que le roi d'Égypte, — et voulant d'ailleurs proportionner la peine à la dignité d'un simple maire de village bavarois, qui ne se peut comparer à celle d'un monarque, — au lieu de le noyer tout à fait, l'avait seulement averti.

La bonté de l'Éternel nous fait croire que les choses ont dû se passer ainsi. Quoi qu'il en soit, tous les habitants de Hirschland coururent tendre des bâtons à M. le maire, qui fut repêché de la sorte, tellement malade, qu'on dut le ramener au village dans la propre brouette du vieux zigeiner, abandonnée sur la rive.

Plusieurs essayèrent de remettre le sapin à sa place et de continuer la poursuite, mais ils ne purent y réussir.

M. le maire Hans Lœrich fut malade une quinzaine de jours. On apprit le lendemain que les bohémiens avaient passé la frontière avec leur butin, et qu'ils se trouvaient en Alsace, du côté de Soultz.

Depuis ce temps, les zigeiners sont vus d'un mauvais œil à Hirschland ; le pays admire la sagesse de M. l'instituteur Zacharias Mutz, qui prévoyait ces choses, et les gens ne manquent pas d'aller le consulter dans les affaires graves de la vie.

Heureux celui qui possède la connaissance des Saintes Écritures, et qui sait en faire une application judicieuse !

FIN DES BOHÉMIENS.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE VIOLON DU PENDU

Karl Hâfitz avait passé six ans sur la méthode du contre-point ; il avait étudié Haydn, Gluck, Mozart, Beethowen, Rossini ; il jouissait d'une santé florissante, et d'une fortune honnête qui lui permettait de suivre sa vocation artistique ; en un mot, il possédait tout ce qu'il faut pour composer de grande et belle musique, excepté la petite chose indispensable : — l'inspiration.

Chaque jour, plein d'une noble ardeur, il portait à son digne maître Albertus Kilian de longues partitions très-fortes d'harmonie, mais dont chaque phrase revenait à Pierre, à Jacques, à Christophe.

Maître Albertus, assis dans son grand fauteuil, les pieds sur les chenets, le coude au coin de la table, tout en fumant sa pipe, se mettait à biffer l'une après l'autre les singulières découvertes de son élève. Karl en pleurait de rage, il se fâchait, il contestait ; mais le vieux maître ouvrait tranquillement un de ses innombrables cahiers et, le doigt sur le passage, disait : « Regarde, garçon ! » Alors Karl baissait la tête et désespérait de l'avenir.

Mais un beau matin qu'il avait présenté sous son nom, à maître Albertus, une fantaisie de Baccherini variée de Viotti, le bonhomme jusqu'alors impassible se fâcha.

« Karl, s'écria-t-il, est-ce que tu me prends pour un âne? Crois-tu que je ne m'aperçoive pas de tes indignes larcins? Ceci est vraiment trop fort ! »

Et le voyant consterné de son apostrophe :

« Écoute, lui dit-il, je veux bien admettre que tu sois dupe de ta mémoire, et que tu prennes tes souvenirs pour des inventions, mais décidément tu deviens trop gras, tu bois du vin trop généreux, et surtout une quantité de chopes trop indéterminée. Voilà ce qui ferme les avenues de ton intelligence. Il faut maigrir !

—Maigrir !

—Oui !... ou renoncer à la musique. La science ne te manque pas, mais les idées, et c'est tout simple : si tu passais ta vie à enduire les cordes de ton violon d'une couche de graisse, comment pourraient-elles vibrer ? »

Ces paroles de maître Albertus furent un trait de lumière pour Hâfitz :

« Quand je devrais me rendre étique, s'écria-t-il, je ne reculerai devant aucun sacrifice. Puisque la matière opprime mon âme, je maigrirai ! »

Sa physionomie exprimait en ce moment tant d'héroïsme, que maître Albertus en fut vraiment touché ; il embrassa son cher élève et lui souhaita bonne chance.

Dès le jour suivant Karl Hâfitz, le sac au dos et le bâton à la main, quittait l'hôtel des *Trois Pigeons* et la brasserie du *Roi Gambrinus*, pour entreprendre un long voyage.

Il se dirigea vers la Suisse.

Malheureusement, au bout de six semaines son embonpoint était considérablement réduit, et l'inspiration ne venait pas davantage.

« Est-il possible d'être plus malheureux que moi ? se disait-il. Ni le jeûne, ni la bonne chère, ni l'eau, ni le vin, ni la bière, ne peuvent monter mon esprit au diapason du sublime. Qu'ai-je donc fait pour mériter un si triste sort? Tandis qu'une foule d'ignorants produisent des œuvres remarquables, moi, avec toute ma science, tout mon travail, tout mon courage, je n'arrive à rien. Ah! le ciel n'est pas juste, non, il n'est pas juste ! »

Tout en raisonnant de la sorte, il suivait la route de Bruck à Fribourg; la nuit approchait, il traînait la semelle et se sentait tomber de fatigue.

En ce moment il aperçut, au clair de lune, une vieille masure embusquée au revers du chemin, la toiture rampante, la porte disjointe, les petites vitres effondrées, la cheminée en ruines. De hautes orties et des ronces croissaient autour, et la lucarne du pignon dominait à peine les bruyères du plateau, où soufflait un vent à décorner des bœufs.

Karl aperçut en même temps, à travers la brume, la branche de sapin flottant au-dessus de la porte.

« Allons, se dit-il, l'auberge n'est pas belle, elle est même un peu sinistre, mais il ne faut pas juger des choses sur l'apparence. »

Et, sans hésiter, il frappa la porte de son bâton.

« Qui est là?... que voulez-vous? fit une voix rude de l'intérieur.

—Un abri et du pain.

—Ah ! ha ! bon... bon !... »

La porte s'ouvrit brusquement, et Karl se vit en présence d'un homme robuste, la face carrée, les yeux gris, les épaules couvertes

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'une houppelande percée aux coudes, une hachette à la main.

Derrière ce personnage brillait le feu de l'âtre, éclairant l'entrée d'une soupente, les marches d'un escalier de bois, les murailles décrépites; et, sous l'aile de la flamme, se tenait accroupie une jeune fille pâle, vêtue d'une pauvre robe de cotonnade brune à petits points blancs. Elle regardait vers la porte avec une sorte d'effroi; ses yeux noirs avaient une expression de tristesse et d'égarement indéfinissable.

Karl vit tout cela d'un coup d'œil, et serra instinctivement son bâton.

« Eh bien!... entrez donc, dit l'homme, il ne fait pas un temps à tenir les gens dehors. »

Alors lui, songeant qu'il serait maladroit d'avoir l'air effrayé, s'avança jusqu'au milieu de la baraque et s'assit sur un escabeau devant l'âtre.

« Donnez-moi votre bâton et votre sac, » dit l'homme.

Pour le coup, l'élève de maître Albertus tressaillit jusqu'à la moelle des os; mais le sac était débouclé, le bâton posé dans un coin, et l'hôte assis tranquillement près du foyer, avant qu'il fût revenu de sa surprise.

Cette circonstance lui rendit un peu de calme.

« *Herr wirth*[1], dit-il en souriant, je ne serais pas fâché de souper.

—Que désire monsieur à souper? fit l'autre gravement.

—Une omelette au lard, une cruche de vin, du fromage.

—Hé! hé! hé! Monsieur est pourvu d'un excellent appétit... mais nos provisions sont épuisées.

—Vous n'avez pas de fromage?

—Non.

—Pas de beurre, pas de pain, pas de lait?

—Non.

—Mais, grand Dieu! qu'avez-vous donc?

—Des pommes de terre cuites sous la cendre. »

Au même instant Karl aperçut dans l'ombre, sur les marches de l'escalier, tout un régiment de poules : blanches, noires, rousses, endormies, les unes la tête sous l'aile, les autres le cou dans les épaules; il y en avait même une grande, sèche, maigre, hagarde, qui se peignait et se plumait avec nonchalance.

« Mais, dit Hâfitz, la main étendue, vous devez avoir des œufs?

—Nous les avons portés ce matin au marché de Bruck.

—Oh! mais alors, coûte que coûte, mettez une poule à la broche! »

A peine eut-il prononcé ces mots, que la fille pâle, les cheveux épars, s'élança devant l'escalier, s'écriant :

« Qu'on ne touche pas à mes poules... qu'on ne touche pas à mes poules... Ho! ho! ho! qu'on laisse vivre les êtres du bon Dieu! »

L'aspect de cette malheureuse créature avait quelque chose de si terrible, que Hâfitz s'empressa de répondre :

« Non, non, qu'on ne tue pas les poules. Voyons les pommes de terre. Je me voue aux pommes de terre. Je ne vous quitte plus! A cette heure, ma vocation se dessine clairement. C'est ici que je reste, trois mois, six mois, enfin le temps nécessaire pour devenir maigre comme un fakir! »

Il s'exprimait avec une animation singulière, et l'hôte criait à la jeune fille pâle :

« Génovéva!... Génovéva!... regarde... *l'Esprit* le possède... c'est comme l'autre!... »

La bise redoublait dehors; le feu tourbillonnait sur l'âtre et tordait au plafond des masses de fumée grisâtre. Les poules, au reflet de la flamme, semblaient danser sur les planchettes de l'escalier, tandis que la folle chantait d'une voix perçante un vieil air bizarre, et que la bûche de bois vert, pleurant au milieu de la flamme, l'accompagnait de ses soupirs plaintifs.

Hâfitz comprit qu'il était tombé dans le repaire du sorcier Hecker; il dévora une douzaine de pommes de terre, leva la grande cruche rouge pleine d'eau, et but à longs traits. Alors le calme rentra dans son âme; il s'aperçut que la fille était partie, et que l'homme seul restait en face de l'âtre.

« *Herr wirth*, reprit-il, menez-moi dormir. »

L'aubergiste, allumant alors une lampe, monta lentement l'escalier vermoulu; il souleva une lourde trappe de sa tête grise et conduisit Karl au grenier, sous le chaume.

« Voilà votre lit, dit-il en déposant la lampe à terre, dormez bien et surtout prenez garde au feu!... »

Puis il descendit, et Hâfitz resta seul, les reins courbés, devant une grande paillasse recouverte d'un large sac de plumes.

Il rêvait depuis quelques secondes, et se demandait s'il serait prudent de dormir, car la physionomie du vieux lui paraissait bien sinistre, lorsque, songeant à ses yeux gris clair, à sa bouche bleuâtre entourée de grosses rides, à son front large, osseux, à son teint jaune, tout à coup il se rappela que sur la Golgenberg se trouvaient trois pendus, et que l'un d'eux ressemblait singulièrement à son hôte... qu'il avait aussi les yeux caves, les coudes percés, et que le gros orteil de son pied

[1] Monsieur l'aubergiste.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gauche sortait du soulier crevassé par la pluie.

Il se rappela de plus que ce misérable, appelé Melchior, avait fait jadis de la musique, et qu'on l'avait pendu pour avoir assommé avec sa cruche l'aubergiste du *Mouton d'or*, qui lui réclamait un petit écu de convention.

La musique de ce pauvre diable l'avait autrefois profondément ému. Elle était fantasque, et l'élève de maître Albertus enviait le bohême; mais en ce moment, revoyant la figure du gibet, ses haillons agités par le vent des nuits, et les corbeaux volant tout autour avec de grandes clameurs, il se sentit frissonner; et sa peur augmenta beaucoup, lorsqu'il découvrit, au fond de la soupente, contre la muraille, un violon surmonté de deux palmes flétries.

Alors il aurait voulu fuir, mais dans le même instant la voix rude de l'hôte frappa son oreille :

« Éteignez donc la lumière! criait-il. Couchez-vous, je vous ai dit de prendre garde au feu! »

Ces paroles glacèrent Karl d'épouvante, il s'étendit sur la grande paillasse et souffla la lumière. Tout devint silencieux.

Or, malgré sa résolution de ne pas fermer l'œil, à force d'entendre le vent gémir, les oiseaux de nuit s'appeler dans les ténèbres, les souris trotter sur le plancher vermoulu, vers une heure du matin, Hâfitz dormait profondément, quand un sanglot amer, poignant, douloureux, l'éveilla en sursaut. Une sueur froide couvrit sa face.

Il regarda et vit dans l'angle du toit un homme accroupi : c'était Melchior le pendu! Ses cheveux noirs tombaient sur ses reins décharnés, sa poitrine et son cou étaient nus. On aurait dit, tant il était maigre, le squelette d'une immense sauterelle : un beau rayon de lune, entrant par la petite lucarne, l'éclairait doucement d'une lueur bleuâtre, et tout autour pendaient de longues toiles d'araignée.

Hâfitz, silencieux, les yeux tout grands ouverts, la bouche béante, regardait cet être bizarre, comme on regarde la mort debout derrière les rideaux de son lit, quand la grande heure est proche.

Tout à coup le squelette étendit sa longue main sèche et saisit le violon à la muraille; il l'appuya contre son épaule, puis, après un instant de silence, il se prit à jouer.

Il y avait dans sa musique, il y avait des notes funèbres comme le bruit de la terre croulant sur le cercueil d'un être bien aimé, solennelles comme la foudre des cascades traînée par les échos de la montagne, majestueuses comme les grands coups de vent d'automne au milieu des forêts sonores, et parfois tristes... tristes comme l'incurable désespoir. — Puis, au milieu de ces sanglots, se jouait un chant léger, suave, argentin, comme celui d'une bande de gais chardonnerets voltigeant sur les buissons fleuris. Ces trilles gracieux tourbillonnaient avec un ineffable frémissement d'insouciance et de bonheur, pour s'envoler tout à coup, effarouchés par la valse, folle, palpitante, éperdue : — amour, joie, désespoir, tout chantait, tout pleurait, ruisselait pêle-mêle sous l'archet vibrant!

Et Karl, malgré sa terreur inexprimable, étendait les bras et criait :

« O grand... grand... grand artiste!... O génie sublime!... Oh! que je plains votre triste sort... Être pendu!... pour avoir tué cette brute d'aubergiste, qui ne connaissait pas une note de musique... Errer dans les bois au clair de lune... N'avoir plus de corps et un si beau talent... Oh! Dieu!... »

Mais comme il s'exclamait de la sorte, la voix rude de l'hôte l'interrompit :

« Hé! là-haut, vous tairez-vous, à la fin? Êtes-vous malade, ou le feu est-il à la maison? »

Et des pas lourds firent crier l'escalier de bois, une vive lumière éclaira les fentes de la porte, qui s'ouvrit d'un coup d'épaule, laissant apparaître l'aubergiste.

« Ah! *herr wirth*, cria Hâfitz, *herr wirth*, que se passe-t-il donc ici? D'abord une musique céleste m'éveille et me ravit dans les sphères invisibles, puis voilà que tout s'évanouit comme un rêve. »

La face de l'hôte prit aussitôt une expression méditative.

« Oui, oui, murmura-t-il tout rêveur, j'aurais dû m'en douter... Melchior est encore venu troubler notre sommeil... Il reviendra donc toujours!... Maintenant notre repos est perdu; il ne faut plus songer à dormir.—Allons, camarade, levez-vous. Venez fumer une pipe avec moi. »

Karl ne se fit pas prier, il avait hâte d'aller ailleurs. Mais quand il fut en bas,—voyant que la nuit était encore profonde,—la tête entre les mains, les coudes sur les genoux, longtemps il resta plongé dans un abîme de méditations douloureuses. L'hôte venait de rallumer le feu; il avait repris sa place sur la chaise effondrée au coin de l'âtre, et fumait en silence.

Enfin le jour grisâtre parut, il regarda par les petites fenêtres ternes; puis le coq chanta, les poules sautèrent de marche en marche.

« Combien vous dois-je? demanda Karl en

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le Violon du pendu.

bouclant son sac sur ses épaules et prenant son bâton.

—Vous nous devez une prière à la chapelle de l'abbaye Saint-Blaise, dit l'homme d'un accent étrange, une prière pour l'âme de mon fils Melchior, le pendu... et une autre pour sa fiancée : Génovéva la folle !

—C'est tout ?

—C'est tout.

—Alors, adieu; je ne l'oublierai pas. »

En effet, la première chose que fit Karl en arrivant à Fribourg, ce fut d'aller prier Dieu pour le pauvre bohême et pour celle qu'il avait aimée. — Puis il entra chez maître Kilian, l'aubergiste de *la Grappe*, déploya son papier de musique sur la table, et s'étant fait apporter une bouteille de *rikevir*, il écrivit en tête de la première page : « *Le Violon du Pendu !* » et composa, séance tenante, sa première partition vraiment originale.

FIN DU VIOLON DU PENDU.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

CONTES POPULAIRES

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

Que la paix soit avec vous! (Page 6.)

LE JUIF POLONAIS

PREMIÈRE PARTIE

LA VEILLE DE NOEL

Une salle d'auberge alsacienne. Tables, bancs, fourneau de fonte, grande horloge. Portes et fenêtres au fond sur la rue. Porte à droite, communiquant à l'intérieur. Porte de la cuisine, à gauche. A côté de la porte, un grand buffet de chêne. Le soir, une chandelle allumée sur la table. Catherine, la femme du bourgmestre, est assise à son rouet. Le garde forestier Heinrich entre par le fond; il est tout blanc de neige.

I

CATHERINE, HEINRICH.

HEINRICH, *frappant du pied.* — De la neige,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

madame Mathis, toujours de la neige. (*Il pose son fusil derrière l'horloge.*)

CATHERINE. — Encore au village, Heinrich?

HEINRICH. — Mon Dieu oui; la veille de Noël, il faut bien s'amuser un peu.

CATHERINE. — Vous savez que votre sac de farine est prêt, au moulin?

HEINRICH. — C'est bon, c'est bon, je ne suis pas pressé; Walter le chargera tout à l'heure sur sa voiture.

CATHERINE. — L'anabaptiste est encore ici? Je croyais l'avoir vu partir depuis longtemps.

HEINRICH. — Non, non! Il est au *Mouton-d'Or*, à vider bouteille. Je viens de voir sa voiture devant l'épicier Harvig, avec le sucre, le café, la cannelle tout couverts de neige. Hé! hé! hé!..... C'est un bon vivant... Il aime le bon vin... il a raison. Nous partirons ensemble.

CATHERINE. — Vous n'avez pas peur de verser?

HEINRICH. — Bah! bah! vous nous prêterez une lanterne. Qu'on m'apporte seulement une chopine de vin blanc; vous savez, de ce petit vin blanc de Hünevir? (*Il s'assied en riant.*)

CATHERINE, *appelant.* — Loïs?

LOÏS, *de la cuisine.* — Madame?

CATHERINE. — Une chopine de Hünevir, pour M. Heinrich.

LOÏS, *de même.* — Tout de suite.

HEINRICH. — Ce petit vin-là réchauffe; par un temps pareil, il faut ça.

CATHERINE. — Oui, mais prenez garde, il est fort tout de même.

HEINRICH. — Soyez tranquille, tout ira bien. Mais dites donc, madame Mathis, notre bourgmestre, on ne le voit pas..... Est-ce qu'il serait malade?

CATHERINE. — Il est parti pour Ribeauvillé, il y a cinq jours.

II

LES PRÉCÉDENTS, LOIS.

LOÏS, *entrant.* — Voici la bouteille et un verre, maître Heinrich.

HEINRICH. — Bon, bon! (*Il verse.*) Ah! le bourgmestre est à Ribeauvillé?

CATHERINE. — Oui, nous l'attendons pour ce soir; mais allez donc compter sur les hommes, quand ils sont dehors.

HEINRICH. — Il est bien sûr allé chercher du vin?

CATHERINE. — Oui.

HEINRICH. — Hé! vous pouvez bien penser que votre cousin Böth ne l'aura pas laissé repartir tout de suite. Voilà quelque chose qui me conviendrait, d'aller de temps en temps faire un tour dans les pays vignobles. J'aimerais mieux ça, que de courir les bois. — A votre santé, madame Mathis.

CATHERINE, *à Loïs.* — Qu'est-ce que tu écoutes donc là, Loïs? Est-ce que tu n'as rien à faire? (*Loïs sort sans répondre.*) Mets de l'huile dans la petite lanterne, Henrich l'emportera.

III

LES PRÉCÉDENTS, *moins* LOIS.

CATHERINE. — Il faut que les servantes écoutent tout ce qui se passe!

HEINRICH. — Je parie que le bourgmestre est allé chercher le vin de la noce?

CATHERINE, *riant.* — C'est bien possible.

HEINRICH. — Oui... tout à l'heure encore, au *Mouton-d'Or*, on disait que Mlle Mathis et le maréchal des logis de gendarmerie Christian allaient bientôt se marier ensemble. Ça m'était difficile à croire. Christian est bien un brave et honnête homme, et un bel homme aussi, personne ne peut soutenir le contraire; mais il n'a que sa solde, au lieu que Mlle Annette est le plus riche parti du village.

CATHERINE. — Vous croyez donc, Heinrich, qu'il faut toujours regarder à l'argent?

HEINRICH. — Non, non, au contraire! Seulement, je pensais que le bourgmestre...

CATHERINE. — Eh bien! voilà ce qui vous trompe, Mathis n'a pas seulement demandé : — Combien avez-vous? — Il a dit tout de suite :—Pourvu qu'Annette soit contente, moi je consens!

HEINRICH. — Et mademoiselle Annette est contente?

CATHERINE. — Oui, elle aime Christian. Et comme nous ne voulons que le bonheur de notre enfant, nous ne regardons pas à la richesse.

HEINRICH. — Si vous êtes tous contents, moi, je suis content aussi! Je trouve que M. Christian a de la chance, et je voudrais bien être à sa place.

IV

LES PRÉCÉDENTS, NICKEL.

NICKEL, *entrant, un sac de farine sur la tête.* — Votre sac de farine, maître Heinrich; bien pesé!

HEINRICH. — C'est bon, Nickel, c'est bon, mets-le dans un coin.

CATHERINE, *allant à la porte de la cuisine.* — Loïs, tu peux dresser la soupe de Nickel.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

HEINRICH, *se levant.* — Ah! voyons si j'ai toutes mes affaires. (*Il ouvre sa gibecière.*) Voilà d'abord la farine... voici le tabac, la cannelle, le plomb de lièvre... voici les deux livres de savon... Il me manque quelque chose... Ah! le sel... J'ai oublié le sel sur le comptoir du père Harvig... C'est ma femme qui aurait crié!... (*Il sort.*)

V

CATHERINE, NICKEL, *puis* HEINRICH.

NICKEL. — Vous saurez, Madame, que la rivière est prise tellement, que si l'on arrête de moudre, la glace viendra bientôt jusque dans la vanne, et que si l'on continue, il pourrait nous arriver comme dans le temps, où la grande roue s'est cassée. Le verglas tombe toujours... Je ne sais pas ce qu'il faut faire.

CATHERINE. — Il faut attendre que Mathis soit venu. Nous n'avons plus beaucoup à moudre, cette semaine?

NICKEL. — Non, la grande presse de Noël est passée..., une vingtaine de sacs.

CATHERINE. — Eh bien, tu peux souper, Mathis ne tardera pas. (*Heinrich paraît au fond, un paquet à la main.*)

HEINRICH. — Voilà mon affaire! J'ai tout maintenant. (*Il arrange le paquet dans sa gibecière.*)

NICKEL. — Alors, je peux arrêter le moulin, madame Mathis?

CATHERINE. — Oui, tu souperas après. (*Nickel sort par la porte de la cuisine, Annette entre par la droite.*)

VI

CATHERINE, HEINRICH, ANNETTE.

ANNETTE. — Bonsoir, monsieur Heinrich.

HEINRICH, *se retournant.* — Hé! c'est vous, mademoiselle Annette; bonsoir... bonsoir!... Nous parlions tout à l'heure de vous.

ANNETTE. — De moi?

HEINRICH. — Mais oui, mais oui. (*Il pose sa gibecière sur un banc; puis d'un air d'admiration.*) Oh! oh! comme vous voilà riante et gentiment habillée. C'est drôle, on dirait que vous allez à la noce.

ANNETTE. — Vous voulez rire, monsieur Heinrich?

HEINRICH. — Non, non, je ne ris pas; je dis ce que je pense, vous le savez bien. Ces bonnes joues rouges, ce joli bonnet et cette petite robe bien faite, avec ces petits souliers, ne sont pas pour l'agrément des yeux d'un vieux garde forestier comme moi. C'est pour un autre (*il cligne de l'œil*), pour un autre que je connais bien, hé! hé! hé!

ANNETTE. — Oh! peut-on dire?

HEINRICH. — Oui, oui, on peut dire que vous êtes une jolie fille, bien tournée, et riante, et avenante; et que l'autre grand... vous savez bien, avec ses moustaches brunes et ses grosses bottes, n'est pas à plaindre. Non, je ne le plains pas du tout. (*Walter entr'ouvre la porte du fond et avance la tête. Annette regarde.*)

VII

LES PRÉCÉDENTS, WALTER.

WALTER, *riant.* — Hé! elle a tourné la tête. Ce n'est pas lui, ce n'est pas lui! (*Il entre.*)

ANNETTE. — Qui donc, père Walter?

WALTER, *riant aux éclats.* — Ha! ha! ha! voyez-vous les filles, jusqu'à la dernière minute, elles ne veulent avoir l'air de rien.

ANNETTE, *d'un ton naïf.* — Moi, je ne comprends pas, je ne sais pas ce qu'on veut dire.

WALTER, *levant le doigt.* — Ah! c'est comme ça, Annette. Eh bien, écoute, puisque tu te caches, puisque tu ne veux rien dire, et que tu me prends pour un vieux benêt qui ne voit rien et qui ne sait rien, ce sera moi, Daniel Walter, qui t'attacherai la jarretière.

HEINRICH. — Non, ce sera moi.

CATHERINE, *riant.* — Vous êtes deux vieux fous.

WALTER. — Nous ne sommes pas si fous que nous en avons l'air. Je dis que j'attacherai la jarretière de la mariée, et qu'en attendant, nous allons boire ensemble un bon coup en l'honneur de Christian. Nous allons voir si Annette aura le courage de refuser. Je dis que si elle refuse, elle n'aime pas Christian.

ANNETTE. — Oh! moi, j'aime le bon vin, et quand on m'en offre, j'en bois. Voilà!

TOUS, *riant.* — Ha! ha! ha! maintenant tout est découvert.

WALTER. — Apportez la bouteille, apportez, que nous buvions avec Annette. Ce sera pour la première fois, mais je pense que ce ne sera pas la dernière, et que nous trinquerons ensemble, tous les baptêmes.

CATHERINE, *appelant.* — Loïs!... Loïs!... descends à la cave. Tu prendras une bouteille dans le petit caveau. (*Lois entre, et dépose en passant une lanterne allumée sur la table, puis elle ressort.*)

WALTER. — Qu'est-ce que cette lanterne veut dire?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

HEINRICH. — C'est pour attacher à la voiture.

ANNETTE, *riant.* — Vous partirez au clair de lune. (*Elle souffle la lanterne.*)

WALTER, *de même.* — Oui... oui... au clair de lune! (*Loïs apporte une bouteille et des verres, puis elle rentre dans la cuisine. Heinrich verse.*) A la santé du maréchal des logis et de la gentille Annette. (*On trinque et l'on boit.*)

HEINRICH, *déposant son verre.* — Fameux! fameux! C'est égal, de mon temps les choses ne se seraient pas passées comme cela.

CATHERINE. — Quelles choses?

HEINRICH. — Le mariage. (*Il se lève, se met en garde, et frappant du pied.*) Il aurait fallu s'aligner. (*Il se rassied.*) Oui, si par malheur un étranger était venu prendre la plus jolie fille du pays, la plus gentille et la plus riche, mille tonnerres!... Heinrich Schmitt aurait crié : Halte! halte! nous allons voir ça!

WALTER. — Et moi, j'aurais empoigné ma fourche pour courir dessus.

HEINRICH. — Oui, mais les jeunes gens de ce temps n'ont plus de cœur; ça ne pense qu'à fumer et à boire. Quelle misère! Ce n'est pas pour crier contre Christian, non, il faut le respecter et l'honorer; mais je soutiens qu'un pareil mariage est la honte des garçons du pays.

ANNETTE. — Et si je n'en avais pas voulu d'autre, moi?

HEINRICH, *riant.* — Il aurait fallu marcher tout de même.

ANNETTE. — Oui, mais je me serais battue contre, avec celui que j'aurais voulu.

HEINRICH. — Ah! si c'est comme ça, je ne dis plus rien. Plutôt que de me battre contre Annette, j'aurais mieux aimé boire à la santé de Christian. (*On rit et l'on trinque.*)

WALTER, *gravement.* — Écoute, Annette, je veux te faire un plaisir.

ANNETTE. — Quoi donc, père Walter?

WALTER. — Comme j'entrais, tout à l'heure, j'ai vu le maréchal des logis qui revenait avec deux gendarmes. Il est en train d'ôter ses grosses bottes, j'en suis sûr, et dans un quart d'heure...

ANNETTE. — Ecoutez!

CATHERINE. — C'est le vent qui se lève. Pourvu maintenant que Mathis ne soit pas en route.

ANNETTE. — Non... non... c'est lui!... (*Christian paraît au fond.*)

VIII

LES PRÉCÉDENTS, CHRISTIAN.

TOUS, *riant.* — C'est lui!... c'est lui!...

CHRISTIAN, *secouant son chapeau et frappant des pieds.* — Quel temps! Bonsoir, madame Mathis; bonsoir, mademoiselle Annette. (*Il lui serre la main.*)

WALTER. — Elle ne s'était pas trompée!

CHRISTIAN, *étonné, regardant les autres rire.* — Eh bien, qu'y a-t-il donc de nouveau?

HEINRICH. — Hé, maréchal des logis, nous rions parce que Mᵉˡˡᵉ Annette a crié d'avance : C'est lui!

CHRISTIAN. — Tant mieux; ça prouve qu'elle pensait à moi.

WALTER. — Je crois bien; elle tournait la tête chaque fois qu'on ouvrait la porte.

CHRISTIAN. — Est-ce que c'est vrai, mademoiselle Annette?

ANNETTE. — Oui, c'est vrai.

CHRISTIAN. — A la bonne heure! voilà ce qui s'appelle parler. Je suis bien heureux de l'entendre dire à Mᵉˡˡᵉ Annette. (*Il suspend son chapeau au mur, et dépose son épée dans un coin.*) Ça me réchauffe, et j'en ai besoin.

CATHERINE. — Vous arrivez du dehors, monsieur Christian!

CHRISTIAN. — Du Hôwald, madame Mathis, du Hôwald. Quelle neige! J'en ai bien vu dans l'Auvergne et dans les Pyrénées, mais je n'avais jamais rien vu de pareil. (*Il s'assied et se chauffe les mains au poêle, en grelottant. Annette, qui s'est dépêchée de sortir, revient de la cuisine avec une cruche de vin qu'elle pose sur le poêle.*)

ANNETTE. — Il faut laisser chauffer le vin, cela vaudra mieux.

WALTER, *riant, à Heinrich.* — Comme elle prend soin de lui! Ce n'est pas pour nous autres, qu'elle aurait été chercher du sucre et de la cannelle.

CHRISTIAN. — Hé! vous ne passez pas non plus vos journées dans la neige; vous n'avez pas besoin qu'on vous réchauffe.

WALTER, *riant.* — Oui, la chaleur ne nous manque pas encore, Dieu merci! Nous ne grelottons pas comme ce maréchal des logis. C'est tout de même triste de voir un maréchal des logis, qui grelotte auprès d'une jolie fille qui lui donne du sucre et de la cannelle.

ANNETTE. — Taisez-vous, père Walter; vous devriez être honteux de penser des choses pareilles.

CHRISTIAN, *souriant.* — Défendez-moi, mademoiselle Annette, ne me laissez pas abîmer par ce père Walter, qui se moque bien de la neige et du vent, au coin d'un bon feu. S'il avait passé cinq heures dehors comme moi, je voudrais voir la mine qu'il aurait.

CATHERINE. — Vous avez passé cinq heures dans le Hôwald, Christian? Mon Dieu! c'est pourtant un service terrible, cela.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

CHRISTIAN. — Que voulez-vous?... Sur les deux heures, on est venu nous prévenir que les contrebandiers du Banc de la Roche passeraient la rivière, à la nuit tombante, avec du tabac et de la poudre de chasse; il a fallu monter à cheval.

HEINRICH. — Et les contrebandiers sont venus?

CHRISTIAN. — Non, les gueux! Ils avaient reçu l'éveil; ils ont passé ailleurs. Encore maintenant, je ne me sens plus, à force d'avoir l'onglée. (*Annette verse du vin dans un verre, et le lui présente.*)

ANNETTE. — Tenez, monsieur Chistian, réchauffez-vous.

CHRISTIAN. — Merci, mademoiselle Annette. (*Il boit.*) Cela me fait du bien.

WALTER. — Il n'est pas difficile, le maréchal des logis.

CATHERINE. — Annette, apporte la carafe; il n'y a plus d'eau dans mon mouilloir. (*Annette va chercher la carafe sur le buffet, à gauche. — A Christian.*) C'est égal, Christian, vous avez encore de la chance; écoutez quel vent dehors.

CHRISTIAN. — Oui, il se levait au moment où nous avons fait la rencontre du docteur Frantz. (*Il rit.*) Figurez-vous que ce vieux fou revenait du Schnéeberg, avec une grosse pierre qu'il était allé déterrer dans les ruines; le vent soufflait et l'enterrait presque dans la neige avec son traîneau.

CATHERINE, *à Annette, qui verse de l'eau dans son mouilloir.* — C'est bon... merci. (*Annette va remettre la carafe sur le buffet, puis elle prend sa corbeille à ouvrage, et s'assied à côté de Catherine.*)

HEINRICH, *riant.* — On peut bien dire que tous ces savants sont des fous. Combien de fois n'ai-je pas vu le vieux docteur se détourner d'une et même de deux lieues, pour aller regarder des pierres toutes couvertes de mousse, et qui ne sont bonnes à rien. Est-ce qu'il ne faut pas avoir la cervelle à l'envers?

WALTER. — Oui, c'est un original, il aime toutes les choses du temps passé : les vieilles coutumes et les vieilles pierres; mais ça ne l'empêche pas d'être le meilleur médecin du pays.

CHRISTIAN, *bourrant sa pipe.* — Sans doute, sans doute.

CATHERINE. — Quel vent! J'espère bien que Mathis aura le bon sens de s'arrêter quelque part. (*S'adressant à Walter et à Heinrich.*) Je vous disais bien de partir; vous seriez tranquilles chez vous.

HEINRICH, *riant.* — Mᵉˡˡᵉ Annette est cause de tout; elle ne devait pas souffler la lanterne.

ANNETTE. — Oh! vous étiez bien contents de rester.

WALTER. — C'est égal, madame Mathis a raison; nous aurions mieux fait de partir.

CHRISTIAN. — Vous avez de rudes hivers, par ici.

WALTER. — Oh! pas tous les ans, maréchal des logis; depuis quinze ans, nous n'en avons pas eu de pareil.

HEINRICH. — Non, depuis l'hiver du Polonais, je ne me rappelle pas avoir vu tant de neige. Mais, cette année-là, le Schnéeberg était déjà blanc les premiers jours de novembre, et le froid dura jusqu'à la fin de mars. A la débâcle, toutes les rivières étaient débordées, on ne voyait que des souris, des taupes et des mulots noyés dans les champs.

CHRISTIAN. — Et c'est à cause de cela qu'on l'appelle l'hiver du Polonais?

WALTER. — Non, c'est pour autre chose, une chose terrible, et que les gens du pays se rappelleront toujours. Madame Mathis s'en souvient aussi, pour sûr.

CATHERINE. — Vous pensez bien, Walter; elle a fait assez de bruit dans le temps, cette affaire.

HEINRICH. — C'est là, maréchal des logis, que vous auriez pu gagner la croix.

CHRISTIAN. — Mais qu'est-ce que c'est donc? (*Coup de vent dehors.*)

ANNETTE. — Le vent augmente.

CATHERINE. — Oui, mon enfant, pourvu que ton père ne soit pas sur la route.

WALTER, *à Christian.* — Je puis vous raconter la chose depuis le commencement jusqu'à la fin, car je l'ai vue moi-même. Tenez, il y a juste aujourd'hui quinze ans que j'étais à cette même table avec Mathis,—qui venait d'acheter son moulin depuis cinq ou six mois,— Diederich Omacht, Johann Roeber, qu'on appelait le petit sabotier, et plusieurs autres, qui dorment maintenant derrière le grand if, sur la côte. Nous irons tous là, tôt ou tard; bienheureux ceux qui n'ont rien sur la conscience. (*En ce moment Christian se baisse, prend une braise dans le creux de sa main et allume sa pipe; puis il s'accoude au bord de la table.*) Nous étions donc en train de jouer aux cartes, et dans la salle se trouvait encore beaucoup de monde, lorsque, sur le coup de dix heures, la sonnette d'un traîneau s'arrête devant la porte, et presque aussitôt un Polonais entre, un juif polonais, un homme de quarante-cinq à cinquante ans, solide, bien bâti. Je crois encore le voir entrer, avec son manteau vert, garni de fourrures, son bonnet de peau de martre, sa grosse barbe brune et ses grandes bottes rembourrées de peau de lièvre. C'était un marchand de graines. Il dit en entrant :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Que la paix soit avec vous! » Tout le monde tournait la tête et pensait : « D'où vient celui-là?... Qu'est-ce qu'il veut? » parce que les juifs polonais qui vendent de la semence n'arrivent dans le pays qu'au mois de février. Mathis lui demande : « Qu'y a-t-il pour votre service? » Mais lui, sans répondre, commence par ouvrir son manteau, et par déboucler une grosse ceinture qu'il avait aux reins. Il pose sur la table cette ceinture, où l'on entendait sonner l'or, et dit : « La neige est profonde, le chemin difficile... allez mettre mon cheval à l'écurie; dans une heure, je repartirai. » Ensuite, il prend une bouteille de vin, sans parler à personne, comme un homme triste et qui pense à ses affaires. A onze heures, le wachtmann Yéri entre, tout le monde s'en va, le Polonais reste seul. (*Grand coup de vent au dehors, avec un bruit de vitres qui se brisent.*)

CATHERINE. — Mon Dieu, qu'est-ce qui vient d'arriver?

HEINRICH. — Ce n'est rien, madame Mathis, c'est un carreau qui se brise; on aura sans doute laissé une fenêtre ouverte.

CATHERINE, *se levant.* — Il faut que j'aille voir. (*Elle sort.*)

ANNETTE, *criant.* — Tu ne sortiras pas...

CATHERINE, *de la cuisine.* — Sois donc tranquille, je reviens tout de suite.

IX

LES PRÉCÉDENTS, *moins* CATHERINE.

CHRISTIAN. — Je ne vois pas encore comment j'aurais pu gagner la croix, père Walter.

WALTER. — Oui, monsieur Christian, mais attendez : le lendemain, on trouva le cheval du Polonais sous le grand pont de Wéchem, et cent pas plus loin, dans le ruisseau, le manteau vert et le bonnet pleins de sang. Quant à l'homme, on n'a jamais pu savoir ce qu'il est devenu.

HEINRICH. — Tout ça, c'est la pure vérité. La gendarmerie de Rothau arriva le lendemain, malgré la neige, et c'est même depuis ce temps qu'on laisse ici la brigade.

CHRISTIAN. — Et l'on n'a pas fait d'enquête?

HEINRICH. — Une enquête! je crois bien. C'est l'ancien maréchal des logis, Kelz, qui s'est donné de la peine pour cette affaire! En a-t-il fait des courses, réuni des témoins, écrit des procès-verbaux! Sans parler du juge de paix Bénédum, du procureur Richter et du vieux médecin Hornus, qui sont venus voir le manteau, le bâton et le bonnet.

CHRISTIAN. — Mais on devait avoir des soupçons sur quelqu'un?

HEINRICH. — Ça va sans dire, les soupçons ne manquent jamais; mais il faut des preuves. Dans ce temps-là, voyez-vous, les deux frères Kasper et Yokel Hierthès, qui demeurent au bout du village, avaient un vieil ours, les oreilles et le nez tout déchirés, avec un âne et trois gros chiens, qu'ils menaient aux foires pour livrer bataille. Ça leur rapportait beaucoup d'argent, ils buvaient de l'eau-de-vie tant qu'ils en voulaient. Justement, quand le Polonais disparut, ils étaient à Wéchem, et le bruit courut alors qu'ils l'avaient fait dévorer par leurs bêtes, et qu'on ne pouvait plus retrouver que son bonnet et son manteau, parce que l'ours et les chiens avaient eu assez du reste. Naturellement on mit la main sur ces gueux, ils passèrent quinze mois dans les cachots; mais finalement on ne put rien prouver contre les Hierthès, et malgré tout il fallut les relâcher. Leur âne, leur ours et leurs chiens étaient morts. Ils se mirent donc à étamer des casseroles, et M. Mathis leur loua sa baraque du coin des chenevières. Ils vivent là dedans et ne payent jamais un liard pour le loyer.

WALTER. — Mathis est trop bon pour ces bandits. Depuis longtemps il aurait dû les balayer.

CHRISTIAN. Ce que vous me racontez là m'étonne; je n'en avais jamais entendu dire un mot.

HEINRICH. — Il faut une occasion... J'aurais cru que vous sayiez cela mieux que nous.

CHRISTIAN. — Non, c'est la première nouvelle. (*Catherine rentre.*)

X

LES PRÉCÉDENTS, CATHERINE.

CATHERINE. — J'étais sûre que Loïs avait laissé la fenêtre de la cuisine ouverte. On a beau lui dire de fermer les fenêtres, cette fille n'écoute rien. Maintenant tous les carreaux sont cassés.

WALTER. — Hé! madame Mathis, cette fille est jeune; à son âge on a toutes sortes de choses en tête.

CATHERINE, *se rasseyant.* — Fritz est dehors, Christian, il veut vous parler.

CHRISTIAN. — Fritz, le gendarme?

CATHERINE. — Oui, je lui ai dit d'entrer, mais il n'a pas voulu. C'est pour une affaire de service.

CHRISTIAN. — Ah! bon, je sais ce que c'est. (*Il se lève, prend son chapeau, et se dirige vers la porte.*)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ANNETTE. — Vous reviendrez, Christian!

CHRISTIAN, *sur la porte.* — Oui... dans un instant. (*Il sort.*)

XI

LES PRÉCÉDENTS, *moins* CHRISTIAN.

WALTER. — Voilà ce qu'on peut appeler un brave homme, un homme doux, mais qui ne plaisante pas avec les gueux.

HEINRICH. — Oui, M. Mathis a de la chance de trouver un pareil gendre; depuis que je le connais, tout lui réussit. D'abord il achète cette auberge, où Georges Houte s'était ruiné. Chacun pensait qu'il ne pourrait jamais la payer, et voilà que toutes les bonnes pratiques arrivent; il entasse, il entasse; il paye! il achète le grand pré de la Bruche, la chenevière du fond des Houx, les douze arpents de la Finckmath, la scierie des Trois-Chênes; ensuite son moulin, ensuite son magasin de planches. Mlle Annette grandit. Il place de l'argent sur bonne hypothèque; on le nomme bourgmestre. Il ne lui manquait plus qu'un gendre, un honnête homme, rangé, soigneux, qui ne jette pas l'argent par les fenêtres, qui plaise à sa fille et que chacun respecte. Eh bien, Christian Bême se présente, un homme solide, sur lequel on ne peut dire que du bien! — Que voulez-vous? M. Mathis est venu au monde sous une bonne étoile! Pendant que les autres suent sang et eau pour réunir les deux bouts à la fin de l'année, lui n'a jamais fini de s'enrichir, de s'arrondir et de prospérer. — Est-ce vrai, madame Mathis?

CATHERINE. — Nous ne nous plaignons pas, Heinrich, au contraire.

HEINRICH. — Oui, et le plus beau de tout, c'est que vous le méritez, personne ne vous porte envie; chacun pense : — Ce sont de braves gens, ils ont gagné leurs biens par le travail. — Et tout le monde est content pour Mlle Annette.

WALTER. — Oui, c'est un beau mariage.

CATHERINE, *écoutant.* — Voilà Christian qui revient.

ANNETTE. — Oui, j'entends les éperons sur l'escalier. (*La porte s'ouvre, et Mathis paraît, enveloppé d'un grand manteau tout blanc de neige, coiffé d'un bonnet de peau de loutre, une grosse cravache à la main, les éperons aux talons.*)

XII

LES PRÉCÉDENTS, MATHIS.

MATHIS, *d'un accent joyeux.* — Hé! hé! hé! c'est moi, c'est moi!...

CATHERINE, *se levant.* — Mathis!

HEINRICH. — Le bourgmestre!

ANNETTE, *courant l'embrasser.* — Te voilà!

MATHIS. — Oui... oui... Dieu merci! Avons-nous de la neige, en avons-nous! J'ai laissé la voiture à Bichem, avec Johann; il l'amènera demain.

CATHERINE, *elle arrive l'embrasser et le débarrasse de son manteau.* — Donne-moi ça. Tu nous fais joliment plaisir, va, de rentrer ce soir. Quelles inquiétudes nous avions!

MATHIS. — Je pensais bien, Catherine; c'est pour ça que je suis revenu. (*Regardant autour de la salle.*) Hé! hé! hé! le père Walter et Heinrich. Vous allez avoir un beau temps pour retourner chez vous!

CATHERINE, *appelant à la porte de la cuisine.* — Loïs... Loïs... apporte les gros souliers de M. Mathis. Dis à Nickel de mettre le cheval à l'écurie.

Loïs, *sur la porte.* — Oui, Madame, tout de suite. (*Elle regarde un instant en riant, puis disparaît.*)

HEINRICH, *riant.* — Mlle Annette veut que nous partions au clair de lune.

MATHIS, *de même.* — Ha! ha! ha!... Oui... oui... il est beau, le clair de lune.

ANNETTE, *lui retirant ses mouffles.* — Nous pensions que le cousin Bôth ne t'avait pas laissé partir.

MATHIS. — Hé! mes affaires étaient déjà finies hier matin, je voulais partir; mais Bôth m'a retenu pour voir la comédie.

ANNETTE. — Hanswurst[1] est à Ribeauvillé?

MATHIS. — Ce n'est pas Hanswurst, c'est un Parisien qui fait des tours de physique; il endort les gens!

ANNETTE. — Il endort les gens?

MATHIS. — Oui.

CATHERINE. — Il leur fait bien sûr boire quelque chose, Mathis?

MATHIS. — Non, il les regarde en faisant des signes, et ils s'endorment. C'est une chose étonnante; si je ne l'avais pas vu, je ne pourrais pas le croire.

HEINRICH. — Ah! le brigadier Stenger m'a parlé de ça l'autre jour; il a vu la même chose à Saverne. Ce Parisien endort les gens, et quand ils dorment, il leur fait faire tout ce qu'il veut.

MATHIS, *s'asseyant et commençant à tirer ses bottes.* — Justement! (*A sa fille.*) Annette?

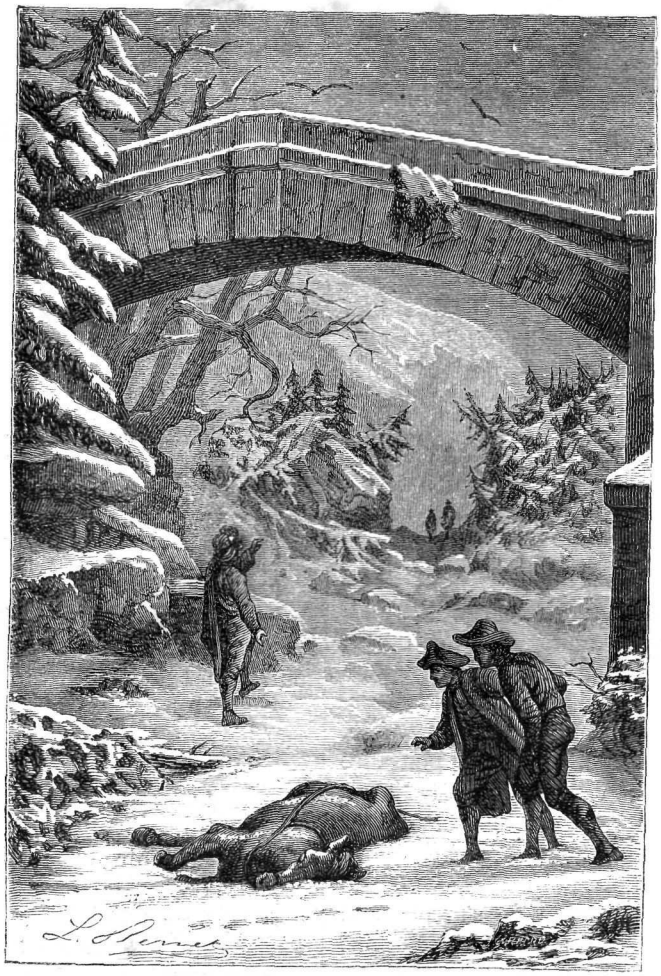
ANNETTE. — Quoi, mon père?

MATHIS. — Regarde un peu dans la grande poche de la houppelande.

WALTER. — Les gens deviennent trop malins, le monde finira bientôt. (*Loïs entre avec les souliers du bourgmestre.*)

[1] Polichinel allemand.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



On trouva le cheval du Polonais sous le grand pont de Wéchem. (Page 6.)

XIII

Les précédents, LOIS.

LOÏS. — Voici vos souliers, monsieur le bourgmestre.

MATHIS. — Ah! bon.... bon. Tiens, Loïs, emporte les bottes; tu déferas les éperons et tu les pendras dans l'écurie, avec le harnais.

LOÏS. — Oui, monsieur le bourgmestre. (*Elle sort. Annette, qui vient de tirer une boîte de la poche du manteau, s'approche de son père.*)

ANNETTE. — Qu'est-ce que c'est?

MATHIS, *mettant ses souliers.* — Ouvre donc la boîte. (*Elle ouvre la boîte, et en tire une toque alsacienne à paillettes d'or et d'argent.*)

ANNETTE. — Oh! mon Dieu, est-ce possible?

MATHIS. — Eh bien... eh bien... qu'est-ce que tu penses de ça?

ANNETTE. — Oh!... C'est pour moi?

MATHIS. — Hé! pour qui donc? Ce n'est pas pour Loïs, je pense! (*Tout le monde s'approche pour voir. Annette met la toque, et se regarde dans la glace.*)

HEINRICH. — Ça, c'est tout ce qu'on peut voir de plus beau, mademoiselle Annette.

WALTER. — Et ça te va comme fait exprès.

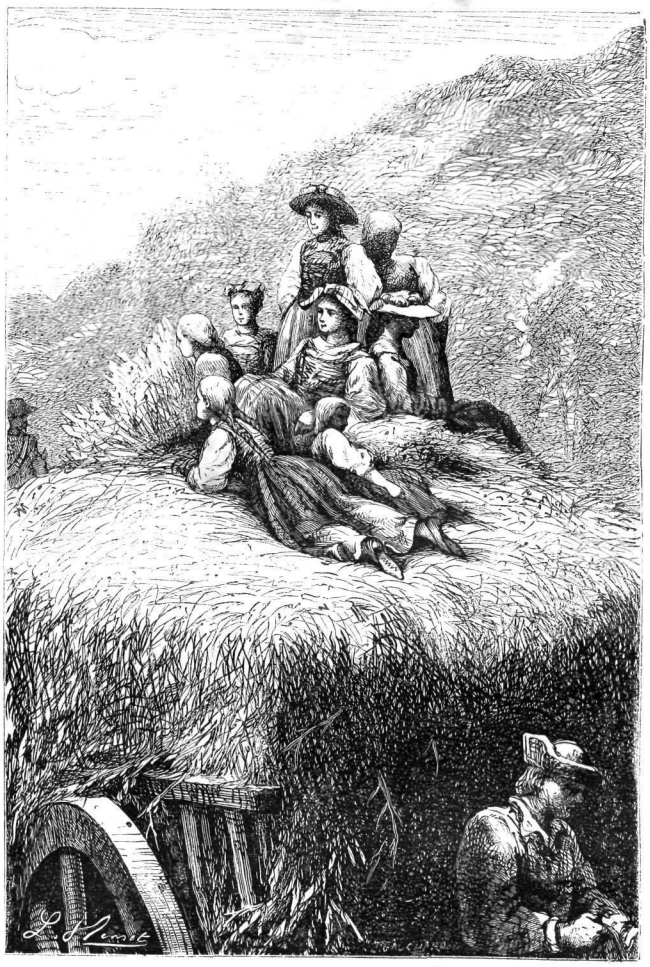
ANNETTE. — Oh! mon Dieu, qu'est-ce que pensera Christian en me voyant?

MATHIS. — Il pensera que tu es la plus jolie fille du pays. (*Annette vient l'embrasser.*)

MATHIS. — C'est mon cadeau de noce, Annette; le jour de ton mariage, tu mettras ce

Paris, Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Vous étiez sur la voiture avec le bouquet... (Page 16.)

bonnet, et tu le conserveras toujours. Plus tard, dans quinze ou vingt ans d'ici, tu te rappelleras que c'est ton père qui te l'a donné.

ANNETTE, *attendrie.* — Oui, mon père.

MATHIS. — Tout ce que je demande, c'est que tu sois heureuse avec Christian. Et maintenant, qu'on m'apporte un morceau, et une bouteille de vin. (*Catherine entre dans la cuisine. — A Walter et à Heinrich.*) Vous prendrez bien un verre de vin avec moi?

HEINRICH. — Avec plaisir, monsieur le bourgmestre.

WALTER, *riant.* — Oui, pour toi, nous ferons bien encore ce petit effort. (*Catherine apporte un jambon de la cuisine; elle est suivie par Loïs, qui tient le verre et la bouteille.*)

CATHERINE, *riant.* — Et moi, Mathis, tu ne m'as rien apporté! Voyez, les hommes... Dans le temps, quand il voulait m'avoir, il arrivait toujours les mains pleines de rubans; mais à cette heure...

MATHIS, *d'un ton joyeux.* — Allons, Catherine, tais-toi. Je voulais te faire des surprises, et maintenant il faut que je raconte d'avance que le châle, le bonnet et le reste sont dans ma grande caisse, sur la voiture.

CATHERINE. — Ah! si le reste est sur la voiture, c'est bon, je ne dis plus rien. (*Elle s'assied et file. Loïs met la nappe, place l'assiette, la bouteille, le verre. Mathis s'assied à table, et commence à manger de bon appétit. Walter et Heinrich boivent. Loïs sort.*)

MATHIS. — Le froid vous ouvre joliment l'appétit. — A votre santé!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

WALTER. — A la tienne, Mathis.

HEINRICH. — A la vôtre, monsieur le bourgmestre.

MATHIS. — Christian n'est pas venu, ce soir?

ANNETTE. — Si, mon père. On est venu le chercher; il va revenir.

MATHIS. — Ah! bon, bon.

CATHERINE. — Il est arrivé tard, à cause d'une faction derrière le Hôwald, pour attendre des contrebandiers.

MATHIS, *mangeant.* — C'est pourtant une diable de chose, d'aller faire faction par un temps pareil. Du côté de la rivière j'ai trouvé cinq pieds de neige.

WALTER. — Oui, nous avons causé de ça; nous disions au maréchal des logis, que depuis l'hiver du Polonais, on n'avait rien vu de pareil. (*Mathis, qui levait son verre, le repose sans boire.*)

MATHIS. — Ah! vous avez parlé de ça?

HEINRICH. — Cette année-là, vous devez bien vous en souvenir, monsieur Mathis, tout le vallon au-dessous du grand pont était comblé de neige. Le cheval du Polonais, sous le pont, pouvait à peine sortir la tête, et Kelz vint chercher main-forte à la maison forestière.

MATHIS, *d'un ton d'indifférence.* — Hé! c'est bien possible... Mais tout ça, voyez-vous, ce sont de vieilles histoires; c'est comme les contes de ma grand'mère, on n'y pense plus.

WALTER. — C'est pourtant bien étonnant qu'on n'ait jamais pu découvrir ceux qui ont fait le coup.

MATHIS. — C'étaient des malins... On ne saura jamais rien! (*Il boit. En ce moment, le tintement d'une sonnette se fait entendre dans la rue, puis le trot d'un cheval s'arrête devant l'auberge. Tout le monde se retourne. La porte du fond s'ouvre, un juif polonais paraît sur le seuil. Il est vêtu d'un manteau vert bordé de fourrure, et coiffé d'un bonnet de peau de martre. De grosses bottes lui montent jusqu'aux genoux. Il regarde dans la salle d'un œil sombre. Profond silence.*)

XIV

LES PRÉCÉDENTS, LE POLONAIS, *puis* CHRISTIAN.

LE POLONAIS, *entrant.* — Que la paix soit avec vous!

CATHERINE, *se levant.* — Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur?

LE POLONAIS. — La neige est profonde... le chemin difficile... Qu'on mette mon cheval à l'écurie... Je repartirai dans une heure... (*Il ouvre son manteau, déboucle sa ceinture et la jette sur la table. Mathis se lève, les deux mains appuyées aux bras de son fauteuil; le Polonais le regarde: il chancelle, étend les bras et tombe en poussant un cri terrible. Tumulte.*)

CATHERINE, *se précipitant.* — Mathis!... Mathis!...

ANNETTE, *de même.* — Mon père! (*Walter et Heinrich relèvent Mathis, Christian paraît au fond.*)

CHRISTIAN, *sur le seuil.* — Qu'est-ce qu'il y a?

HEINRICH, *ôtant la cravate de Mathis avec précipitation.* — Le médecin... courez chercher le médecin!

DEUXIÈME PARTIE

LA SONNETTE

La chambre à coucher de Mathis. Porte à gauche ouvrant sur la salle d'auberge. Escalier à droite. Fenêtres au fond, sur la rue. Secrétaire en vieux chêne à ferrures luisantes, entre les fenêtres. Lit à baldaquin, grande armoire, tables, chaises. Poêle de faïence au milieu de la chambre. Mathis est assis dans un fauteuil, à côté du poêle. Catherine, en costume des dimanches, et le docteur Frantz, en habit carré, gilet rouge, culotte courte, bottes montantes et grand feutre noir à l'alsacienne, sont debout près de lui.

I

MATHIS, CATHERINE, LE DOCTEUR FRANTZ.

LE DOCTEUR. — Vous allez mieux, monsieur le bourgmestre?

MATHIS. — Je vais très-bien.

LE DOCTEUR. — Vous ne sentez plus vos maux de tête?

MATHIS. — Non.

LE DOCTEUR. — Ni vos bourdonnements d'oreilles?

MATHIS. — Quand je vous dis que tout va bien... que je suis comme tous les jours... c'est assez clair, je pense!

CATHERINE. — Depuis longtemps, il avait de mauvais rêves... il parlait... il se levait pour boire de l'eau fraîche.

MATHIS. — Tout le monde peut avoir soif la nuit.

LE DOCTEUR. — Sans doute... mais il faut vous ménager. Vous buvez trop de vin blanc, monsieur le bourgmestre; le vin blanc donne la goutte et vous cause souvent des attaques dans la nuque : deux nobles maladies, mais fort dangereuses. Nos anciens landgraves, margraves et rhingraves, seigneurs du Sund-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gau, du Brisgau, de la haute et de la basse Alsace, mouraient presque tous de la goutte remontée, ou d'une attaque foudroyante. Maintenant, ces nobles maladies tombent sur les bourgmestres, les notaires, les gros bourgeois. C'est honorable, très-honorable, mais funeste. Votre accident d'avant-hier soir vient de là. Vous aviez trop bu de rikewir chez votre cousin Bôth; et puis le grand froid vous a saisi, parce que tout le sang était à la tête.

MATHIS. — J'avais froid aux pieds, c'est vrai; mais il ne faut pas aller chercher si loin : le juif polonais est cause de tout.

LE DOCTEUR. — Comment?

MATHIS. — Oui, dans le temps j'ai vu le manteau du pauvre diable, que le maréchal des logis, le vieux Kelz, rapportait avec le bonnet; cette vue m'avait bouleversé, parce que la veille, le juif était entré chez nous. Depuis je n'y pensais plus, quand avant hier soir le marchand de graines entre, et dit les mêmes paroles que l'autre. Ça m'a produit l'effet d'un revenant! Je sais bien qu'il n'y a pas de revenants, et que les morts sont bien morts; mais que voulez-vous? on ne pense pas toujours à tout. (*Se tournant vers Catherine.*) Tu as fait prévenir le notaire?

CATHERINE. — Oui, sois donc tranquille!

MATHIS. — Je suis bien tranquille; mais il faut que ce mariage se fasse le plus tôt possible. Quand on voit qu'un homme bien portant, sain de corps et d'esprit, peut avoir des attaques pareilles, on doit tout régler d'avance et ne rien remettre au lendemain. Ce qui m'est arrivé avant hier peut encore m'arriver ce soir; je peux rester sur le coup, et je n'aurais pas vu mes enfants heureux. Voilà! — Et maintenant laissez-moi tranquille avec toutes vos explications. Que ce soit du vin blanc, du froid, ou du Polonais, que le coup de sang m'ait attrapé, cela revient au même. J'ai l'esprit aussi clair que le premier venu; le reste ne signifie rien.

LE DOCTEUR. — Mais peut-être serait-il bon, monsieur le bourgmestre, de remettre la signature de ce contrat à plus tard; vous concevez... l'agitation des affaires d'intérêt...

MATHIS, *levant les mains d'un air d'impatience.* — Mon Dieu... mon Dieu... que chacun s'occupe donc de ses affaires. Avec tous vos *si*, vos *parce que*, on ne sait plus où tourner la tête. Que les médecins fassent de la médecine, et qu'ils laissent les autres faire ce qu'ils veulent. Vous m'avez saigné, bon! je suis guéri, tant mieux! Qu'on appelle le notaire, qu'on prévienne les témoins, et que tout finisse!

LE DOCTEUR, *bas à Catherine.* — Ses nerfs sont encore agacés; le meilleur est de faire ce qu'il veut. (*Walter et Heinrich entrent par la gauche, en habits des dimanches.*)

II

LES PRÉCÉDENTS, WALTER, HEINRICH.

WALTER. — Eh bien... eh bien... on nous dit que tu vas mieux?

MATHIS, *se retournant.*—Hé! c'est vous. A la bonne heure; je suis content de vous voir. (*Il leur serre la main.*)

WALTER, *souriant.* — Te voilà donc tout à fait remis, mon pauvre Mathis?

MATHIS, *riant.* — Hé! oui, tout est passé. Quelle drôle de chose pourtant! C'est Heinrich, avec sa vieille histoire de juif, qui m'a valu ça. Ha! ha! ha!

HEINRICH. — Q'est-ce qui pouvait prévoir une chose pareille?

MATHIS. — C'est clair; et cet autre qui entre aussitôt. Quel hasard! quel hasard! Est-ce qu'on n'aurait pas dit qu'il arrivait exprès?

WALTER. — Ma foi, monsieur le docteur, vous le croirez si vous voulez, mais à moi-même, en voyant entrer ce Polonais, les cheveux m'en dressaient sur la tête.

CATHERINE. — Pour des hommes de bon sens, peut-on avoir des idées pareilles?

MATHIS. — Enfin, puisque j'en suis réchappé, grâce à Dieu, vous saurez, Walter et Heinrich, que nous allons finir le mariage d'Annette avec Christian. C'est peut-être un avertissement qu'il faut se presser.

HEINRICH. Ah! monsieur le bourgmestre, il n'y a pas de danger.

WALTER. — Ce n'était rien, c'est passé, Mathis.

MATHIS. — Non... non... moi je suis comme cela, je profite des bonnes leçons. Walter, Heinrich, je vous choisis pour témoins. On signera le contrat ici, sur les onze heures, après la messe; tout le monde est prévenu.

WALTER. — Si tu le veux absolument?

MATHIS. — Oui, absolument. (*A Catherine.*) Catherine?

CATHERINE. — Quoi?

MATHIS. — Est-ce que le Polonais est encore là?

CATHERINE. — Non! il est parti hier. Tout cela lui a fait beaucoup de peine.

MATHIS. — Tant pis qu'il soit parti. J'aurais voulu le voir, lui serrer la main, l'inviter à la noce. Je ne lui en veux pas à cet homme; ce n'est pas sa faute, si tous les juifs polonais se ressemblent; s'ils ont tous le même bonnet, la même barbe et le même manteau. Il n'est cause de rien.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

HEINRICH. — Non, on ne peut rien lui reprocher.

WALTER. — Enfin, c'est une affaire entendue, à onze heures nous serons ici.

MATHIS. — Oui. (*Au médecin.*) Et je profite aussi de l'occasion pour vous inviter, monsieur Frantz. Si vous venez à la noce, ça nous fera honneur.

LE DOCTEUR. — J'accepte, monsieur le bourgmestre, j'accepte avec plaisir.

HEINRICH. — Voici le second coup qui sonne. Allons, au revoir, monsieur Mathis.

MATHIS. — A bientôt. (*Il leur serre la main. Walter, Heinrich et le docteur sortent.*)

III

MATHIS, CATHERINE.

CATHERINE, *criant dans l'escalier.* — Annette, Annette!

ANNETTE, *de sa chambre.* — Je descends.

CATHERINE. — Arrive donc, le second coup est sonné.

ANNETTE, *de même.* — Tout de suite.

CATHERINE, *à Mathis.* — Elle ne finira jamais.

MATHIS. — Laisse donc cette enfant en repos; tu sais bien qu'elle s'habille.

CATHERINE. — Je ne mets pas deux heures à m'habiller.

MATHIS. — Toi... toi... est-ce que c'est la même chose? Quand vous arriveriez un peu tard, le banc sera toujours là, personne ne viendra le prendre.

CATHERINE. — Elle attend Christian.

MATHIS. — Eh bien, est-ce que ce n'est pas naturel? Il devait venir ce matin; quelque chose le retarde. (*Annette, toute souriante, descend avec sa belle toque alsacienne et son avant-cœur doré.*)

IV

LES PRÉCÉDENTS, ANNETTE.

CATHERINE. — Tu as pourtant fini!

ANNETTE. — Oui, c'est fini.

MATHIS, *la regardant d'un air attendri.* — Oh! comme te voilà belle, Annette!

ANNETTE. — J'ai mis le bonnet.

MATHIS. — Tu as bien fait. (*Annette se regarde dans le miroir.*)

CATHERINE. — Mon Dieu... mon Dieu... jamais nous n'arriverons pour le commencement. Allons donc, Annette, allons! (*Elle va prendre son livre de messe sur la table.*)

ANNETTE, *regardant à la fenêtre.* — Christian n'est pas encore venu?

MATHIS. — Non, il a bien sûr des affaires.

CATHERINE. — Arrive donc! il te verra plus tard. (*Elle sort, Annette la suit.*)

MATHIS, *appelant.* — Annette... Annette... tu ne me dis rien, à moi?

ANNETTE, *revenant l'embrasser.* — Tu sais bien que je t'aime!

MATHIS. — Oui... oui. Va maintenant, mon enfant, ta mère n'a pas de cesse!

CATHERINE, *dehors, criant.* — Le troisième coup qui sonne. (*Annette sort.*)

MATHIS, *d'un ton bourru.* — Le troisième coup! le troisième coup! Ne dirait-on pas que le curé les attend pour commencer. (*On entend la porte extérieure se refermer. Les cloches du village sonnent; des gens endimanchés passent devant les fenêtres, puis tout se tait.*)

V

MATHIS, *seul.*

MATHIS. — Les voilà dehors... (*Il écoute, puis se lève et jette un coup d'œil par la fenêtre.*) Oui, tout le monde est à l'église. (*Il se promène, prend une prise dans sa tabatière et l'aspire bruyamment.*) Ça va bien. Tout s'est bien passé. Quelle leçon, Mathis, quelle leçon!... un rien, et le juif revenait sur l'eau, tout s'en allait au diable. Autant dire qu'on te menait pendre! (*Il réfléchit; puis avec indignation.*) Je ne sais pas où l'on a quelquefois la tête. Ne faut-il pas être fou? Un marchand de graines qui entre en vous souhaitant le bonsoir... comme si les juifs polonais qui vendent de la graine, ne se ressemblaient pas tous! (*Il hausse les épaules de pitié, puis se calme tout à coup.*) Quand je crierais jusqu'à la fin des siècles, ça ne changerait rien à la chose. Heureusement, les gens sont si bêtes... ils ne comprennent rien! (*Il cligne de l'œil, et reprend sa place dans le fauteuil.*) Oui... oui... les gens sont bêtes! (*Il arrange le feu.*) C'est pourtant ce Parisien qui est cause de tout... ça m'avait tracassé. Le gueux voulait aussi m'endormir, mais j'ai pensé tout de suite: Halte!... halte... Prends garde, Mathis, cette manière d'endormir le monde est une invention du diable; tu pourrais raconter des histoires... (*Souriant.*) Il faut être fin, il ne faut pas mettre le cou dans la bricole. (*Il rit d'un air goguenard.*) Tu mourras vieux, Mathis, et le plus honnête homme du pays; tu verras tes enfants et tes petits-enfants dans la joie; et l'on mettra sur ta tombe une belle pierre, avec des inscriptions en lettres

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'or du haut en bas. (*Silence.*) Allons, allons, tout s'est bien passé!... Seulement, puisque tu rêves, et que Catherine bavarde comme une pie devant le médecin, tu coucheras là haut, la clef dans ta poche; les murs t'écouteront s'ils veulent. (*Il se lève*) Et maintenant nous allons compter les écus du gendre, pour que le gendre nous aime, (*Il rit.*) pour qu'il soutienne le beau-père, si le beau-père disait des bêtises après avoir bu un coup de trop. Hé! hé! hé! c'est un finaud, Christian, ce n'est pas un Kelz à moitié sourd et aveugle, qui dressait des procès-verbaux d'une aune, et rien dedans; non, il serait bien capable de mettre le nez sur une bonne piste. La première fois que je l'ai vu, je me suis dit : — Toi, tu seras mon gendre; et si le Polonais fait mine de ressusciter, tu le repousseras dans l'autre monde! (*Il devient grave et s'approche du secrétaire, qu'il ouvre. Puis il s'assied, tire du fond un gros sac plein d'or, qu'il vide sur le devant, et se met à compter lentement, en rangeant les piles avec soin. Cette occupation lui donne quelque chose de solennel. De temps en temps, il s'arrête, examine une pièce, et continue après l'avoir pesée sur le bout du doigt. — Bas.*) Nous disons trente mille... (*comptant les piles*) oui, trente mille livres... un beau denier pour Annette... Hé! hé! hé! c'est gentil d'entendre grelotter ça... le gendarme sera content. (*Il poursuit, puis examine une pièce avec plus d'attention que les autres.*) Du vieil or... (*Il se tourne vers la lumière.*) Ah! celle-là vient encore de la ceinture... Elle nous a fait joliment de bien, la ceinture... (*Rêvant.*) Oui... oui... sans cela l'auberge aurait mal tourné... Il était temps... huit jours plus tard, l'huissier Ott serait venu sur son char-à-bancs... Mais nous étions en règle, nous avions les écus... soi-disant de l'héritage de l'oncle Martine... (*Il remet la pièce dans une pile qu'il repasse.*) La ceinture nous a tiré une vilaine épine du pied. Si Catherine avait su... Pauvre Catherine!... (*Regardant les piles.*) Trente mille livres. (*Bruit de sonnette; il écoute.*) C'est la sonnette du moulin. (*Appelant.*) Nickel... Nickel! (*La porte s'ouvre, Nickel paraît sur le seuil, un almanach à la main.*)

VI

MATHIS, NICKEL.

NICKEL. — Vous m'avez appelé, Monsieur le bourgmestre?

MATHIS. — Il y a quelqu'un au moulin?

NICKEL. — Non, monsieur, tout notre monde est à la messe. La roue est arrêtée.

MATHIS. — J'ai entendu la sonnette. Tu étais dans la grande salle?

NICKEL. — Oui, monsieur, je n'ai rien entendu.

MATHIS. — C'est étonnant... je croyais... (*Il se met le petit doigt dans l'oreille. — A part.*) Mes bourdonnements me reprennent. (*A Nickel.*) Qu'est-ce que tu faisais donc là?

NICKEL. — Je lisais *le Messager boiteux*.

MATHIS. — Des histoires de revenants, bien sûr?

NICKEL. — Non, monsieur le bourgmestre, une drôle d'histoire : Des gens d'un petit village de la Suisse, des voleurs qu'on a découverts au bout de vingt-trois ans, à cause d'une vieille lame de couteau qui se trouvait chez un forgeron, dans un tas de ferraille. Tous ont été pris ensemble, comme une nichée de loups, la mère, les deux fils et le grand-père. On les a pendus l'un à côté de l'autre. Regardez... (*Il présente l'almanach.*)

MATHIS, *brusquement*. — C'est bon... c'est bon!... Tu ferais mieux de lire ta messe... (*Nickel sort.*)

VII

MATHIS *seul, puis* CHRISTIAN.

MATHIS, *haussant les épaules*. — Des gens qu'on pend après vingt-trois ans, à cause d'une vieille lame de couteau? Imbéciles, il fallait faire comme moi, ne pas laisser de preuves. (*Il poursuit ses comptes.*) Je disais trente mille livres... oui... c'est bien ça... une... deux... trois... (*Ses paroles finissent par s'éteindre. Il prend les piles d'or et les laisse tomber dans le sac, qu'il ficelle avec soin.*) Ont-ils de la chance! Ce n'est pas à moi qu'on a fait des cadeaux pareils; il a fallu tout gagner, liard par liard. Enfin... enfin... les uns naissent avec un bon numéro, les autres sont forcés de se faire une position. (*Il se lève.*) Voilà tout en règle. (*On toque à la vitre, il regarde. — Bas.*) Christian! (*Élevant la voix.*) Entrez, Christian, entrez! (*Il se dirige vers la porte, Christian paraît.*)

CHRISTIAN, *lui serrant la main*. — Eh bien, monsieur Mathis, vous allez mieux?

MATHIS. — Oui, ça ne va pas mal. Tenez, Christian, je viens de compter la dot d'Annette... de beaux louis sonnants... du bel or! Ça fait toujours plaisir à voir, même quand on doit le donner. Ça vous rappelle des souvenirs de travail, de bonne conduite, de bonnes veines; on voit pour ainsi dire défiler devant ses yeux toute sa jeunesse, et l'on pense que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ça va profiter à ses enfants; ça vous touche, ça vous attendrit!

CHRISTIAN. — Je vous crois, monsieur Mathis, l'argent bien gagné par le travail est le seul qui profite; c'est comme la bonne semence, qui lève toujours et qui produit les moissons.

MATHIS.— Voilà justement ce que je pensais. Et je me disais aussi qu'on est bienheureux, quand la bonne semence tombe dans la bonne terre.

CHRISTIAN. — Vous voulez que nous signions le contrat aujourd'hui?

MATHIS. — Oui, plus tôt ce sera fait, mieux ça vaudra. Je n'ai jamais aimé remettre les choses. Je ne peux pas souffrir les gens qui ne sont jamais décidés. Une fois qu'on est d'accord, il n'y a plus de raison pour renvoyer les affaires de semaine en semaine; ça prouve peu de caractère, et les hommes doivent avoir du caractère.

CHRISTIAN. — Hé! monsieur Mathis, moi je ne demande pas mieux; mais je pensais que peut-être mademoiselle Annette...

MATHIS. — Annette vous aime... ma femme aussi... tout le monde... (*Il ferme le secrétaire.*)

CHRISTIAN.— Eh bien, signons.

MATHIS. — Oui, et le contrat signé, nous ferons la noce.

CHRISTIAN. — Monsieur Mathis, vous ne pouvez rien me dire de plus agréable.

MATHIS, *souriant.* — On n'est jeune qu'une fois, il faut profiter de sa jeunesse. Maintenant la dot est prête, et j'espère que vous en serez content.

CHRISTIAN. — Vous savez, moi, monsieur Mathis, je n'apporte pas grand'chose; je n'ai...

MATHIS. — Vous apportez votre courage, votre bonne conduite et votre grade; quant au reste, je m'en charge: je veux que vous ayez du bien. Seulement, Christian, il faut que vous me fassiez une promesse.

CHRISTIAN. — Quelle promesse?

MATHIS. — Les jeunes gens sont ambitieux; ils veulent avoir de l'avancement, c'est tout naturel. Je demande que vous restiez au village, malgré tout, tant que nous vivrons, Catherine et moi. Vous comprenez, nous n'avons qu'une enfant, nous l'aimons comme les yeux de notre tête, et de la voir partir, ça nous crèverait le cœur.

CHRISTIAN. — Mon Dieu, monsieur Mathis, je ne serai jamais aussi bien que dans la famille d'Annette, et...

MATHIS. — Me promettez-vous de rester, quand même on vous proposerait de passer officier ailleurs?

CHRISTIAN. — Oui.

MATHIS. — Vous m'en donnez votre parole d'honneur?

CHRISTIAN. — Je vous la donne avec plaisir.

MATHIS. — Cela suffit. Je suis content. (*A part.*) Il fallait cela! (*Haut.*) Et maintenant, causons d'autre chose. Vous êtes resté tard ce matin, vous aviez donc des affaires? Annette vous a attendu, mais à la fin...

CHRISTIAN. — Ah! c'est une chose étonnante, une chose qui ne m'est jamais arrivée. Figurez-vous que j'ai lu des procès-verbaux depuis cinq heures jusqu'à dix. Le temps passait; plus je lisais, plus j'avais envie de lire.

MATHIS. — Quels procès-verbaux?

CHRISTIAN. — Touchant l'affaire du juif polonais, qu'on a tué sous le grand pont. Heinrich m'avait raconté cette affaire avant-hier soir, ça me trottait en tête. C'est pourtant bien étonnant, monsieur Mathis, qu'on n'ait jamais rien découvert.

MATHIS. — Sans doute... sans doute.

CHRISTIAN, *d'un air d'admiration.* — Savez-vous que celui qui a fait le coup devait être un rusé gaillard tout de même! Quand on pense que tout était en l'air : la gendarmerie, le tribunal, la police, tout! et qu'on n'a pas seulement trouvé la moindre trace. J'ai lu ça, j'en suis encore étonné.

MATHIS. — Oui, ce n'était pas une bête.

CHRISTIAN. — Une bête!... c'est-à-dire que c'était un homme très-fin, un homme qui aurait pu devenir le plus fin gendarme du département.

MATHIS. — Vous croyez?

CHRISTIAN. — J'en suis sûr. Car il y a tant, tant de moyens pour rechercher les gens dans les plus petites affaires, et si peu sont capables d'en réchapper, que pour un crime pareil il fallait un esprit extraordinaire.

MATHIS. — Écoutez, Christian, ce que vous dites montre votre bon sens. J'ai toujours pensé qu'il fallait mille fois plus de finesse, je dis de la mauvaise finesse, vous entendez bien, de la ruse dangereuse, pour échapper aux gendarmes, que pour déterrer les gueux, parce qu'on a tout le monde contre soi.

CHRISTIAN. — C'est clair.

MATHIS. — Oui. Et ensuite, celui qui a fait un mauvais coup, lorsqu'il a gagné, veut en faire un second, un troisième, comme les joueurs. Il trouve très-commode d'avoir de l'argent sans travailler; presque toujours il recommence, jusqu'à ce qu'on le prenne. Je crois qu'il lui faut beaucoup de courage pour rester sur son premier coup.

CHRISTIAN. — Vous avez raison, monsieur

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Mathis, et celui dont nous parlons doit s'être retenu depuis. Mais le plus étonnant, c'est qu'on n'ait jamais retrouvé la moindre trace du Polonais; savez-vous l'idée qui m'est venue?

MATHIS. — Quelle idée?

CHRISTIAN. — Dans ce temps, il y avait plusieurs fours à plâtre sur la côte de Wéchem. Je pense qu'on aura brûlé le corps dans l'un de ces fours, et que pour cette cause, on n'a pas retrouvé d'autre pièce de conviction que le manteau et le bonnet. Le vieux Kelz, qui suivait l'ancienne routine, n'a jamais pensé à cela.

MATHIS. — C'est bien possible... cette idée ne m'était pas venue. Vous êtes le premier...

CHRISTIAN. — Oui, monsieur Mathis, j'en mettrais ma main au feu. Et cette idée mène à bien d'autres. Si l'on connaissait les gens qui brûlaient du plâtre dans ce temps-là...

MATHIS. — Prenez garde, Christian, j'en brûlais, moi; j'avais un four quand le malheur est arrivé.

CHRISTIAN, *riant.* — Oh! vous, monsieur Mathis!... (*Ils rient tous les deux. Annette et Catherine paraissent à une fenêtre du fond.*)

ANNETTE, *du dehors.* — Il est là! (*Christian et Mathis se retournent. La porte s'ouvre, Catherine paraît, puis Annette.*)

VIII

LES PRÉCÉDENTS, CATHERINE, ANNETTE.

MATHIS. — Eh bien, Catherine, est-ce que les autres arrivent?

CATHERINE. — Ils sont déjà tous dans la salle; le notaire leur lit le contrat.

MATHIS. — Bon... bon. (*Annette et Christian se réunissent, et causent à voix basse.*)

CHRISTIAN, *tenant les mains d'Annette.* — Oh! mademoiselle Annette, que vous êtes gentille avec cette belle toque!

ANNETTE. — C'est le père qui me l'a apportée de Ribeauvillé.

CHRISTIAN. — Voilà ce qui s'appelle un père.

MATHIS, *se regardant dans le miroir.* — On se rase un jour comme celui-ci. (*Se retournant d'un air joyeux.*) Hé! maréchal des logis, voici le grand moment!

CHRISTIAN, *sans se retourner.*—Oui, monsieur Mathis.

MATHIS. —Eh bien, savez-vous ce qu'on fait, quand tout le monde est d'accord, quand le père, la mère et la fille sont contents?

CHRISTIAN. — Qu'est-ce qu'on fait?

MATHIS. — On souhaite le bonjour à celle qui sera notre femme; on l'embrasse, hé! hé! hé!

CHRISTIAN. — Est-ce vrai, mademoiselle Annette?

ANNETTE, *lui donnant la main.* — Oh! je ne sais pas, moi, monsieur Christian. (*Christian l'embrasse.*)

MATHIS. — Il faut bien faire connaissance! (*Annette et Christian se regardent tout attendris. Silence. Catherine, assise près du fourneau, se couvre la figure de son tablier; elle semble pleurer.*)

MATHIS, *prenant la main de Catherine.* — Catherine, regarde donc ces braves enfants, comme ils sont heureux! Quand je pense que nous avons été comme ça! (*Catherine se tait. Mathis, à part, d'un air rêveur.*) C'est pourtant vrai, j'ai été comme ça! (*Haut.*) Allons, allons, tout va bien. (*Prenant le bras de Catherine et l'emmenant.*) Arrive, il faut laisser un peu ces enfants seuls. Je suis sûr qu'ils ont bien des choses à se dire.— Pourquoi pleures-tu? Es-tu fâchée?

CATHERINE. — Non.

MATHIS. — Eh bien donc, puisque ça devait arriver, nous ne pouvons rien souhaiter de mieux. (*Ils sortent.*)

IX

CHRISTIAN, ANNETTE.

CHRISTIAN. — C'est donc vrai, Annette, que nous allons être mariés ensemble... bien vrai?

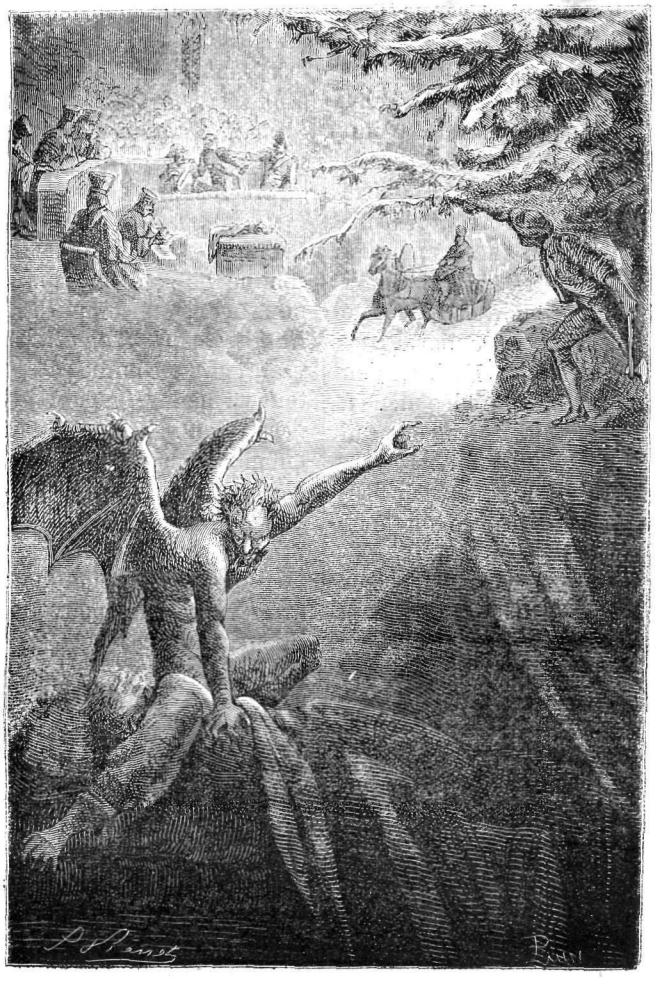
ANNETTE, *souriant.* — Eh! oui, le notaire est là; si vous voulez le voir?...

CHRISTIAN. — Non, mais j'ai de la peine à croire à mon bonheur. Moi, Christian Bême, simple maréchal des logis, épouser la plus jolie fille du pays,—la fille du bourgmestre, de M. Mathis, l'homme le plus honorable et le plus riche, — voyez-vous, ça me paraît comme un rêve! C'est pourtant vrai, dites, Annette?

ANNETTE. — Mais oui, c'est vrai!

CHRISTIAN. — Comme les choses arrivent. Il faut que le bon Dieu me veuille du bien, ce n'est pas possible autrement. Tant que je vivrai, Annette, je me rappellerai la première fois que je vous ai vue. C'était le printemps dernier, devant la fontaine, au milieu de toutes les filles du village; vous riiez ensemble en lavant le linge. Moi, j'arrivais à cheval de Wasselonne, avec le vieux Fritz; nous étions allés porter une dépêche. Je vous vois encore, avec votre petite jupe coquelicot, vos bras blancs et vos joues rouges; vous tourniez la tête et vous me regardiez venir.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Le rêve de Mathis. (Page 20.)

ANNETTE. — C'était deux jours après Pâques, je m'en souviens bien.

CHRISTIAN. — Dieu du ciel, j'y suis encore! Je dis à Fritz, sans avoir l'air de rien : « Qu'est-ce donc que cette jolie fille, père Fritz? — Ça, maréchal des logis, c'est mademoiselle Mathis, la fille du bourgmestre, la plus riche et la plus belle des environs. » Aussitôt je pense : Bon, ce n'est pas pour toi, Christian, ce n'est pas pour toi, malgré tes cinq campagnes et tes deux blessures! — Et depuis ce moment, je me disais toujours en moi-même : Y a-t-il des gens heureux dans ce monde, des gens qui n'ont jamais risqué leur peau, et qui attrapent tout ce qu'il y a de plus agréable! Un garçon riche va venir, le fils d'un notaire, d'un brasseur, n'importe quoi, il dira : « Ça me convient. » Et bonsoir.

ANNETTE. — Oh! je n'aurais pas voulu.

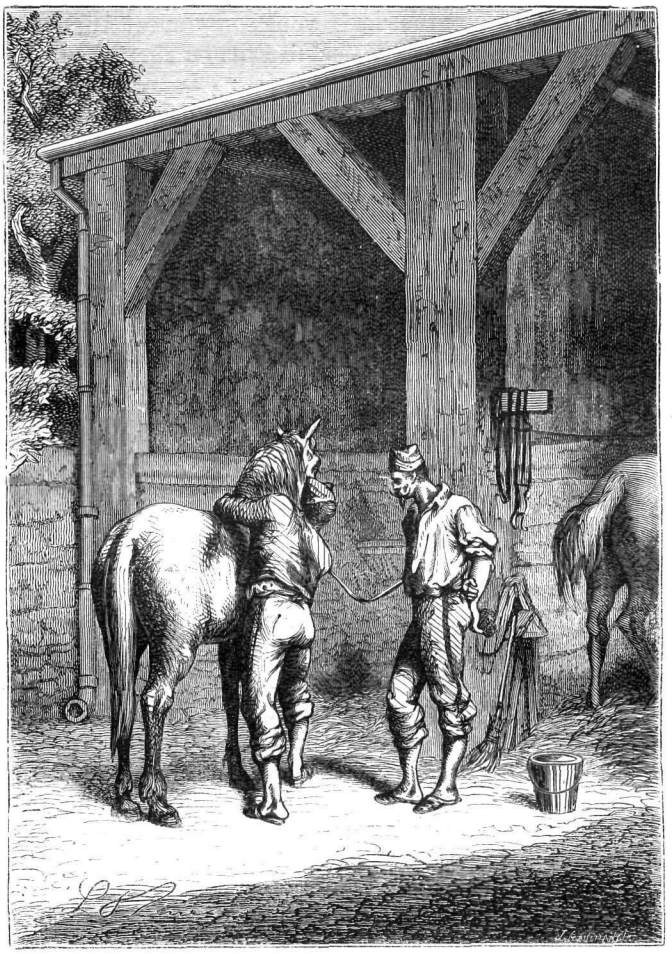
CHRISTIAN. — Mais si vous l'aviez aimé ce garçon?

ANNETTE. — Je n'aurais pas pu l'aimer, puisque j'en aime un autre.

CHRISTIAN, *attendri*. — Annette, vous ne saurez jamais combien ça me fait plaisir de vous entendre dire... Non... vous ne le saurez jamais! (*Annette rougit et baisse les yeux. Silence. Christian lui prend la main.*) Vous rappelez-vous, Annette, cet autre jour, à la fin des moissons, quand on rentrait les dernières gerbes et que vous étiez sur la voiture, avec le bouquet et trois ou quatre autres filles du village? Vous chantiez de vieux airs...

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Maréchal-des-logis, vous aimez Mlle Mathis. (Page 18.)

De loin, je vous écoutais et je pensais :—Elle est là!—Aussitôt je commence à galoper sur la route. Alors, vous, en me voyant, tout à coup vous ne chantez plus. Les autres vous disaient : « Chante donc, Annette, chante! » Mais vous ne vouliez plus chanter. Pourquoi donc est-ce que vous ne chantiez plus.

ANNETTE. — Je ne sais pas... j'étais honteuse.

CHRISTIAN. — Vous n'aviez encore rien pour moi!

ANNETTE. — Oh! si.

CHRISTIAN. — Vous m'aimiez déjà?

ANNETTE. — Oui!

CHRISTIAN. — Eh bien, tenez, cette chose-là m'a donné du chagrin, je pensais : elle ne veut pas chanter devant un gendarme, elle est trop fière.

ANNETTE. — Oh!.. Christian!

CHRISTIAN. — Oui, ça m'a donné beaucoup de chagrin! Je devenais triste. Le père Fritz me disait : « Vous avez quelque chose? » Mais je ne voulais rien reconnaître, et je lui répondais : « Laissez-moi tranquille... Occupez-vous de votre service... Ça vaudra mieux! » Je m'en voulais à moi-même; si je n'avais pas connu mes devoirs, j'aurais fait deux procès-verbaux aux délinquants au lieu d'un.

ANNETTE, *souriant*. — Ça ne vous empêchait pas de m'aimer tout de même!

CHRISTIAN. — Non! c'était plus fort que moi. Chaque fois que je passais devant la maison et que vous regardiez...

ANNETTE. — Je regardais toujours. Je vous entendais bien venir, allez!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

CHRISTIAN.—Chaque fois, je pensais:—Quelle jolie fille!... quelle jolie fille! Celui-là pourra se vanter d'avoir de la chance, qui l'aura en mariage.

ANNETTE, *souriant.* —Et vous veniez tous les soirs...

CHRISTIAN. — Après le service. J'arrivais toujours le premier à l'auberge, soi-disant prendre ma chope; et quand vous me l'apportiez vous-même, je ne pouvais pas m'empêcher de rougir. C'est drôle, pour un vieux soldat, un homme qui a fait la guerre. Eh bien, c'est pourtant comme cela. Vous le voyiez peut-être?

ANNETTE. — Oui... j'étais contente! (*Ils se regardent et rient ensemble.*)

CHRISTIAN, *lui serrant les mains.* — Oh! Annette... Annette... comme je vous aime!

ANNETTE. — Et moi je vous aime bien aussi, Christian.

CHRISTIAN. — Depuis le commencement?

ANNETTE. — Oui, depuis le premier jour que je vous ai vu. Tenez, j'étais justement à cette fenêtre avec Loïs; nous filions, sans penser à rien. Voilà que Loïs dit : « Le nouveau maréchal des logis! » Moi, j'ouvre le rideau, et en vous voyant à cheval, je pense tout de suite : Celui-là me plairait bien. (*Elle se cache la figure des deux mains, comme honteuse.*)

CHRISTIAN. — Et dire que sans le père Fritz, je n'aurais jamais osé vous demander en mariage! Vous étiez tellement, tellement au-dessus d'un simple maréchal des logis, que je n'aurais jamais eu cet orgueil. Si je vous racontais comme j'ai pris courage, vous ne pourriez pas le croire.

ANNETTE. — Ça ne fait rien, racontez toujours.

CHRISTIAN. — Eh bien, un soir, en faisant le pansage, tout à coup Fritz me dit : « Maréchal des logis, vous aimez Mlle Mathis! » En entendant ça, je ne pouvais plus tenir sur mes jambes. « Vous aimez Mlle Mathis. Pourquoi donc est-ce que vous ne la demandez pas en mariage? — Moi! moi! Est-ce que vous me prenez pour une bête? Est-ce qu'une fille pareille voudrait d'un maréchal des logis? Vous ne pensez pas à ce que vous dites, Fritz! — Pourquoi pas? Mlle Mathis vous regarde d'un bon œil; chaque fois que le bourgmestre vous rencontre, il vous crie de loin : Hé! bonjour donc, monsieur Christian, comment ça va-t-il! Venez donc me voir plus souvent; j'ai reçu du wolxheim, nous boirons un bon coup. J'aime les jeunes gens actifs, moi! » C'est vrai, M. Mathis me disait ça.

ANNETTE. — Oh! je savais bien qu'il vous aimait. C'est un si bon père!

CHRISTIAN. — Oui, je trouvais ça bien honnête de sa part; mais d'aller croire qu'il me donnerait sa fille comme une poignée de main, ça m'avait l'air de faire une grande différence, vous comprenez? Aussi, tout ce que me racontait Fritz ou rien, c'était la même chose, et je lui dis : « La preuve que je ne suis pas aussi bête que vous croyez, père Fritz, c'est que je vais demander mon changement! — Ne faites pas ça! Je suis sûr que tout ira bien, seulement, vous n'avez pas de courage; pour un homme fier et qui a fait ses preuves, c'est étonnant. Mais puisque vous n'osez pas, moi j'ose! — Vous? — Oui? » Et je ne sais comment le voilà qui part, sans que j'aie répondu. Dieu du ciel, il n'était pas plus tôt dehors, que j'aurais voulu le rappeler! Tout tournait dans ma tête, j'avais honte de moi-même. Je monte... je me cache derrière le volet... Le temps durait... durait... Fritz restait toujours. Je me figurais qu'on lui faisait des excuses, comme on en fait, vous savez : Que la fille est trop jeune... qu'elle a le temps d'attendre, etc., etc., et finalement qu'on le mettait dehors!

ANNETTE. — Pauvre Christian!

CHRISTIAN. — A la fin des fins, le voilà qui rentre. Je l'entends qui me crie dans l'allée : « Maréchal des logis, où diable êtes-vous? — Eh bien, me voilà! On vous a donné le panier? — Le panier! allons donc... tout le monde vous veut, tout le monde, le père, la mère... — Et Mlle Annette? — Mademoiselle Annette? je crois bien! » Alors moi, voyez-vous, en entendant ça, je suis tellement heureux... le père Fritz n'est pas beau, n'est-ce pas?... eh bien, je le prends (*il passe ses bras autour du cou d'Annette*) et je l'embrasse... je l'embrasse! (*Il embrasse Annette qui rit.*) Enfin je n'ai jamais eu de bonheur pareil.

ANNETTE. — C'est comme moi quand on m'a dit : « M. Christian te demande en mariage, est-ce que tu le veux? » Tout de suite j'ai crié : — Je n'en veux pas d'autre; j'aime mieux mourir que d'en avoir un autre! — Je pleurais sans savoir pourquoi, et mon père avait beau me dire : Allons! allons! ne pleure pas; tu l'auras, puisque tu le veux! » Ça ne m'empêchait pas de pleurer tout de même. (*Ils rient. La porte s'ouvre, Mathis paraît sur le seuil; il est en habit de gala : culotte de peluche, bottes montantes, gilet rouge, habit carré à boutons de métal et large feutre à l'alsacienne.*

X

LES PRÉCÉDENTS, MATHIS.

MATHIS, *d'un ton grave.* — Eh bien, mes en-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fants, tout est prêt! (*A Christian.*) Vous connaissez l'acte, Christian; si vous voulez le relire...

CHRISTIAN. — Non, monsieur Mathis, c'est inutile.

MATHIS. — Il ne s'agit donc plus que de signer. (*Allant à la porte.*) Walter, Heinrich, entrez ; que tout le monde entre. Les grandes choses de la vie doivent se passer sous les yeux de tout le monde. C'était notre ancienne coutume en Alsace, une coutume honnête. Voilà ce qui faisait la sainteté des actes, bien mieux que les écrits! (*Pendant que Mathis parle, Walter, Heinrich, la mère Catherine, Loïs, Nickel et des étrangers entrent. Les uns vont serrer la main à Christian, les autres félicitent Annette. On se range à mesure autour de la chambre. Le vieux notaire entre le dernier, saluant à droite et à gauche, son portefeuille sous le bras. Loïs roule le fauteuil devant la table. Silence général. Le notaire s'assied, et toute l'assemblée, hommes et femmes, se presse autour de lui.*)

XI

LES PRÉCÉDENTS, WALTER, HEINRICH, CATHERINE, LE NOTAIRE, LOIS, NICKEL, PAYSANS ET PAYSANNES.

LE NOTAIRE. — Messieurs les témoins, vous avez entendu la lecture du contrat de mariage de M. Christian Bême, maréchal des logis de gendarmerie, et de Mlle Annette Mathis, fille de Hans Mathis et de son épouse légitime Catherine Mathis, née Wéber. Quelqu'un a-t-il des observations à faire? (*Silence.*) Si vous le désirez, nous allons le relire.

PLUSIEURS. — Non, non, c'est inutile.

LE NOTAIRE, *se levant.* — Nous allons donc passer à la signature.

MATHIS, *à haute voix, d'un accent solennel.* — Un instant... laissez-moi dire quelques mots. (*Se tournant vers Christian.*) Christian, écoutez-moi. Je vous considère aujourd'hui comme un fils, et je vous confie le bonheur d'Annette. Vous savez que ce qu'on a de plus cher au monde, ce sont nos enfants, ou si vous ne le savez pas encore, vous le saurez plus tard : vous saurez que c'est en eux qu'est toute notre joie, toute notre espérance et toute notre vie ; que pour eux rien ne nous est pénible, ni le travail, ni la fatigue, ni les privations; qu'on leur sacrifie tout, et que nos plus grandes misères ne sont rien, auprès du chagrin de les voir malheureux! — Vous comprendrez donc, Christian, quelle est ma confiance en vous, combien je vous estime pour vous confier le bonheur de notre enfant unique, sans crainte et même avec joie.

Bien des partis riches se sont présentés. Si je n'avais considéré que la fortune, j'aurais pu les accepter; mais, bien avant la fortune, je place la probité et le courage, que d'autres méprisent. Ce sont là les vraies richesses, celles que nos anciens estimaient d'abord, et que je place au-dessus de tout. A force d'amasser et de s'enrichir, on peut avoir trop d'argent, on n'a jamais trop d'honneur! — J'ai donc repoussé ceux qui n'apportaient que de l'argent, et je reçois dans ma famille celui qui n'a que sa bonne conduite, son courage et son bon cœur. (*Se tournant vers les assistants, et élevant la voix.*) Oui, je choisis Christian Bême entre tous, parce que c'est un honnête homme, et qu'il rendra ma fille heureuse.

CHRISTIAN, *ému.* — Monsieur Mathis, je vous le promets. (*Il lui serre la main.*)

MATHIS. — Eh bien, signons.

LE NOTAIRE. *Il se retourne dans son fauteuil.* Les paroles que tout le monde vient d'entendre sont de bonnes paroles, des paroles justes, pleines de bon sens, et qui montrent bien la sagesse de M. Mathis. J'ai fait beaucoup de mariages dans ma vie, c'était toujours le pré qu'on mariait avec la maison, le verger avec le jardin, les écus de six livres avec les pièces de cent sous! Mais de marier la fortune avec l'honneur, le bon caractère, voilà ce que j'appelle beau, ce que j'estime. — Et, croyez-moi, j'ai l'expérience des choses de la vie, je vous prédis que ce mariage sera un bon mariage, un mariage heureux, tel que le méritent d'honnêtes gens. Ces mariages-là deviennent de plus en plus rares. (*S'adressant au bourgmestre.*) Monsieur Mathis?

MATHIS. — Quoi, monsieur Hornus?

LE NOTAIRE. — Il faut que je vous serre la main; vous avez bien parlé!

MATHIS. — J'ai dit ce que je pense.

WALTER. — Oui, oui, tu penses comme ça; malheureusement bien peu d'autres te ressemblent.

HEINRICH. — Je n'ai pas l'habitude de m'attendrir, mais c'était très-bien. (*Annette et Catherine s'embrassent en pleurant. Plusieurs autres femmes les entourent; quelques-unes sanglotent. Mathis ouvre le secrétaire; il en tire une grande sacoche, qu'il dépose sur la table, devant le notaire. Tout le monde regarde émerveillé.*)

MATHIS, *gravement.* — Monsieur le notaire, voici la dot; elle était prête depuis deux ans. Ce ne sont pas des promesses, ce n'est pas du papier, c'est de l'or : — trente mille francs en bon or de France!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

TOUS LES ASSISTANTS, *bas.* — Trente mille francs!...

CHRISTIAN. — C'est trop, monsieur Mathis.

MATHIS, *riant de bon cœur.* — Allons donc, Christian, entre le père et le fils on ne compte pas. Quand nous serons partis, Catherine et moi, vous en trouverez bien d'autres! — Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est que cet argent-là, voyez-vous, c'est de l'argent honnête, de l'argent dont je connais la source. Je sais qu'il n'y a pas un liard mal acquis là-dedans ; je sais... (*Bruit de sonnette dans la sacoche.*)

LE NOTAIRE, *se retournant.* — Allons, monsieur Christian, allons : votre signature! (*Christian va signer. Mathis reste immobile, les yeux fixés sur la sacoche, comme frappé de stupeur.*)

WALTER, *passant la plume à Christian.* — On ne signe pas tous les jours des contrats pareils, maréchal des logis!

CHRISTIAN, *riant.* — Ah! non, père Walter, non!... (*Il signe, et donne la plume à Catherine.*)

MATHIS, *à part, regardant à droite et à gauche.* — Les autres n'entendent rien!...

LE NOTAIRE. — Monsieur le bourgmestre, à votre tour, et tout est fini.

CATHERINE. — Tiens, Mathis, voici la plume. Moi, je ne sais pas signer, j'ai fait ma croix.

MATHIS, *à part.* — C'est le sang qui bourdonne dans mes oreilles!...

LE NOTAIRE, *indiquant du doigt la place sur le contrat.* — Ici, monsieur le bourgmestre, à côté de madame Catherine. (*Le bruit de la sonnette redouble.*)

MATHIS, *à part, d'un ton rude.* — Hardi, Mathis!... (*Il s'approche, signe d'une main ferme ; puis il empoigne le sac d'écus et le vide brusquement sur la table. Quelques pièces tombent sur le plancher. Étonnement général.*)

CATHERINE. — Ah! mon Dieu, qu'est-ce que tu fais?... (*Elle court après les pièces qui roulent.*)

MATHIS, *à part.* — C'était le sang!... (*Haut.*) Je veux que le notaire compte la dot devant tout le monde! (*Avec un sourire étrange.*) On aurait pu croire qu'il y avait des gros sous au fond du sac.

CHRISTIAN, *vivement.* — Ah! monsieur Mathis, à quoi pensez-vous?

MATHIS, *étendant le bras.* — Écoutez, Christian, les secrets sont pour les gueux! Entre honnêtes gens, tout doit se passer au grand jour. Il faut que chacun puisse dire : J'étais là ; j'ai vu la dot sur la table, en beaux louis d'or. (*Au notaire.*) Comptez, monsieur Hornus.

WALTER, *riant.* — Tu as quelquefois de drôles d'idées, Mathis.

LE NOTAIRE, *gravement.* — Monsieur le bourgmestre a raison, c'est plus régulier. (*Il commence à compter. Mathis se penche, les mains appuyées au bord de la table, et regarde. Tout le monde se rapproche. Silence.*)

MATHIS, *à part, les yeux fixés sur le tas de louis.* — C'était le sang!...

TROISIÈME PARTIE

LE RÊVE DU BOURGMESTRE

Une chambre au premier, chez Mathis. Alcôve à gauche, porte à droite, deux fenêtres au fond. La nuit.

I

MATHIS, WALTER, HEINRICH, CHRISTIAN, ANNETTE, CATHERINE, LOÏS *portant une chandelle allumée et une carafe. — Ils entrent brusquement et semblent égayés par le vin.*

HEINRICH, *riant.* — Ha! ha! ha! tout finit bien..., il fallait quelque chose pour bien finir.

WALTER. — En avons-nous bu du wolxheim! On se souviendra longtemps du contrat d'Annette.

CHRISTIAN. — Alors, c'est décidé, monsieur Mathis, vous couchez ici?

MATHIS. — Oui, c'est décidé. (*A Loïs.*) Loïs, mets la chandelle et la carafe sur la table de nuit.

CATHERINE. — Quelle idée, Mathis!

MATHIS. — J'ai besoin de fraîcheur, je ne veux pas encore attraper un coup de sang.

ANNETTE, *bas, à Christian.* — Il faut le laisser faire ; quand il a ses idées...

CHRISTIAN. — Eh bien, monsieur Mathis, puisque vous croyez que vous serez mieux ici...

MATHIS. — Oui! je sais ce qu'il me faut. La chaleur est cause de mon accident ; cela changera. (*Il s'assied et commence à se déshabiller. On entend chanter au-dessous.*)

HEINRICH. — Écoutez, comme les autres s'en donnent! Venez, père Walter, redescendons.

WALTER. — Tu nous quittes au plus beau moment, Mathis, tu nous abandonnes.

MATHIS, *brusquement.* — Je me fais une raison, que diable! Depuis midi jusqu'à minuit, c'est bien assez!

CATHERINE. — Oui, le médecin lui a dit de prendre garde au vin blanc, que ça lui jouerait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

un mauvais tour; il en a déjà trop bu depuis ce matin.

MATHIS. — C'est bon... c'est bon... je vais boire un coup d'eau fraîche avant de me coucher, ça me calmera. (*Trois ou quatre buveurs entrent en se poussant.*)

LE PREMIER. — Ha! ha! ha! ça va bien... ça va bien!

UN AUTRE. — Bonsoir, monsieur le bourgmestre, bonsoir.

UN AUTRE. — Dites donc, Heinrich, vous ne savez pas, le garde de nuit est en bas.

HEINRICH. — Qu'est-ce qu'il veut?

LE BUVEUR. — Il veut qu'on vide la salle.... c'est l'heure.

MATHIS. — Qu'on lui fasse boire un bon coup, et puis, bonsoir tous!

WALTER. — Pour un bourgmestre, il n'y a pas de règlement.

MATHIS. — Le règlement est pour tout le monde.

CATHERINE. — Eh bien, Mathis, nous allons redescendre.

MATHIS. — Oui... oui... va... Qu'on me laisse en repos.

WALTER, *lui donnant la main.* — Bonne nuit, Mathis, et pas de mauvais rêves!

MATHIS, *d'un ton bourru.* — Je ne rêve jamais. —Bonne nuit, tous... allez... allez!

CATHERINE. — Quand il a quelque chose en tête!... (*Elle sort. Tous défilent en riant, et crient dans l'escalier : — Bonsoir, bonsoir, monsieur le bourgmestre! — Annette et Christian restent les derniers.*)

II

MATHIS, ANNETTE, CHRISTIAN.

ANNETTE, *se penchant pour embrasser Mathis.* — Bonsoir, mon père, dors bien!

MATHIS, *l'embrassant.* — Bonsoir, mon enfant! (*A Christian, qui se tient près d'Annette.*) Je serai mieux ici ; tout ce vin blanc, ces cris, ces chansons me montent à la tête : je dormirai mieux.

CHRISTIAN. — Oui, la chambre est fraîche. Bonne nuit ; dormez bien!

MATHIS, *leur serrant la main.* — Pareillement, mes enfants! (*Annette et Christian sortent.*)

III

MATHIS, *seul.*

MATHIS (*Il écoute, puis se lève et va fermer la porte au verrou*). — Enfin me voilà débarrassé. Tout va bien... le gendarme est pris... Je vais dormir sur les deux oreilles. (*Il se rassied et continue à se déshabiller.*) S'il arrive un nouveau hasard contre le beau-père du maréchal des logis, tout sera bientôt étouffé. (*Il bâille, et prête l'oreille aux chants d'en bas.*) Il faut savoir s'arranger dans la vie... il faut avoir les bonnes cartes en main... Les bonnes cartes, c'est tout... La mauvaise chance ne vient jamais contre les bonnes cartes... On arrange la chance! (*Il se lève du fauteuil et se dirige vers l'alcôve. En ce moment la porte de l'auberge en bas s'ouvre, les chants débordent dans la rue; Mathis lève le rideau et regarde.*) Ceux-là maintenant ne demandent plus rien, ils ont leur compte. Hé! hé! hé! vont-ils faire des trous dans la neige, avant d'arriver chez eux! C'est drôle, le vin... un verre de vin... et tout vous paraît en beau! (*Les chants s'éloignent et se dispersent. Mathis ouvre les fenêtres, tire les persiennes et redescend vers l'alcôve.*) Oui, ça va bien! (*Il prend la carafe et boit.*) Ça va très-bien! (*Il remet la carafe sur la table de nuit, entre dans l'alcôve et tire les rideaux. Soufflant la lumière.*) Tu peux te vanter d'avoir bien mené tes affaires, Mathis. (*Il bâille lentement et se couche.*) Personne ne t'entendra, si tu rêves... personne!... Les rêves... des folies... (*Silence.*)

IV

MATHIS, *endormi dans l'alcôve,* — *puis* LE TRIBUNAL, LE PRÉSIDENT, LE PROCUREUR, LES JUGES, LES GENDARMES, LE PUBLIC. (*Le fond de la scène change lentement. La lumière, vague d'abord, croît peu à peu, les lignes se précisent; on est dans un tribunal : haute voûte sombre, des bancs en hémicycle sur le devant, remplis de spectateurs; deux fenêtres en ogive, à vitraux de plomb ; les trois juges en toque et robe noire, au fond sur leurs sièges, le greffier à droite, le procureur à gauche. Petite porte latérale communiquant au guichet. Une table aux pieds des juges ; sur la table, un manteau vert garni de fourure et un bonnet de peau de martre. Le président agite sa sonnette. Mathis, en guenilles, hâve, paraît à la porte latérale, entouré de gendarmes. Les souffrances du cachot sont peintes sur sa figure. Il va s'asseoir sur la sellette; trois gendarmes se placent derrière lui. — Toute cette scène mystérieuse se passe dans une sorte de pénombre ; les paroles et les bruits sont des chuchotements. A mesure que l'action se précise, les paroles deviennent plus distinctes : c'est le travail de l'imagination du dormeur, c'est son rêve qui se matérialise. — Sur un geste du président, le greffier lit, en psalmodiant, l'acte d'accusation et les dépositions des témoins. On distingue de loin en loin*

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ces mots : « Nuit du 24 décembre... Baruch Koweski... l'aubergiste Mathis... la ruse profonde... en s'entourant de la considération publique... échapper durant quinze ans... l'heure de la justice... une circonstance indifférente... les frères Hierthès... » Nouveau silence. A la fin de cette lecture, la scène s'éclaire plus vivement.)

LE PRÉSIDENT. — Accusé, vous venez d'entendre les dépositions des témoins; qu'avez-vous à répondre ?

MATHIS. — Des témoins! des gens qui n'ont rien vu... des gens qui demeurent à deux, trois lieues de l'endroit où s'est commis le crime... dans la nuit... en hiver. Vous appelez cela des témoins?

LE PRÉSIDENT. — Répondez avec calme; ces gestes, ces emportements ne peuvent vous être utiles. — Vous êtes un homme rusé.

MATHIS. — Non, monsieur le président, je suis un homme simple.

LE PRÉSIDENT. — Vous avez su choisir le moment... vous avez su détourner les soupçons... vous avez écarté toute preuve matérielle... Vous êtes un être redoutable!

MATHIS. — Parce qu'on ne trouve rien contre moi, je suis redoutable. Tous les honnêtes gens sont donc redoutables, puisqu'on ne trouve rien contre eux ?

LE PRÉSIDENT. — La voix publique vous accuse.

MATHIS. — Écoutez, messieurs les juges, quand un homme prospère, quand il s'élève au-dessus des autres, quand il s'acquiert de la considération et du bien, des milliers de gens l'envient. Vous savez cela, c'est une chose qui se rencontre tous les jours. Eh bien, malheureusement pour moi, des milliers d'envieux, depuis quinze ans, ont vu prospérer mes affaires, et voilà pourquoi tous m'accusent; ils voudraient me voir tomber, ils voudraient me voir périr. Mais est-ce que des hommes justes, pleins de bon sens, doivent écouter ces envieux? Est-ce qu'ils ne devraient pas les forcer à se taire? Est-ce qu'ils ne devraient pas les condamner?

LE PRÉSIDENT. — Vous parlez bien, accusé; depuis longtemps vous avez étudié ces discours en vous-même. Mais nous avons l'œil clair, nous voyons ce qui se passe en vous. — D'où vient que vous entendez des bruits de sonnette ?

MATHIS. — Je n'entends pas de bruit de sonnette. (*Bruit de sonnette au dehors.*)

LE PRÉSIDENT. — Vous mentez! dans ce moment même, vous entendez ce bruit. Dites-nous pourquoi?

MATHIS. — Ce n'est rien ; c'est le sang qui bourdonne dans mes oreilles.

LE PRÉSIDENT. — Si vous n'avouez pas la cause de ce bruit, nous allons appeler le songeur pour nous l'expliquer.

MATHIS. — Il est vrai que j'entends ce bruit.

LE PRÉSIDENT. — Greffier, écrivez qu'il entend ce bruit.

MATHIS, *vivement*. — Oui... mais je l'entends en rêve.

LE PRÉSIDENT. — Écrivez qu'il l'entend en rêve.

MATHIS.—Il est permis à tout honnête homme de rêver.

UN SPECTATEUR, *bas, à son voisin*. — C'est vrai, les rêves nous viennent malgré nous.

UN AUTRE, *de même*. — Tout le monde rêve.

MATHIS, *se tournant vers le public*. — Écoutez, ne craignez rien pour moi. Tout ceci n'est qu'un rêve. Si ce n'était pas un rêve, est-ce que ces juges porteraient des perruques, comme du temps des anciens seigneurs, il y a plus de cent ans! A-t-on jamais vu des êtres assez fous, pour s'occuper d'un bruit de sonnette qu'on entend en rêve? Il faudrait donc aussi condamner un chien qui gronde en rêvant ? Et voilà des juges !... voilà des hommes qui, pour de vaines pensées, veulent faire pendre leur semblable!... (*Il part d'un grand éclat de rire.*)

LE PRÉSIDENT, *d'un accent sévère*. — Silence, accusé, silence ! vous approchez du jugement éternel, et vous osez rire ; vous osez affronter les regards de Dieu !... (*Se tournant vers les juges.*) Messieurs les juges, ce bruit de sonnette vient d'un souvenir. Les souvenirs font la vie de l'homme; on entend la voix de ceux qu'on a aimés, longtemps après leur mort. L'accusé entend ce bruit, parce qu'il a dans son âme un souvenir qu'il nous cache : — Le cheval du Polonais avait une sonnette !...

MATHIS. — C'est faux... je n'ai pas de souvenirs !

LE PRÉSIDENT. — Taisez-vous !

MATHIS, *avec colère*. — Un homme ne peut être condamné sur des suppositions. Il faut des preuves. Je n'entends pas de bruits de sonnette !

LE PRÉSIDENT. — Greffier, écrivez que l'accusé se contredit; il avouait, maintenant il se rétracte.

MATHIS, *s'emportant*. — Non, je n'entends rien !... (*Le bruit de sonnette se fait entendre.*) C'est le sang qui bourdonne dans mes oreilles. (*Le bruit redouble.*) Je demande Christian, mon gendre. (*Élevant la voix et regardant de tous les côtés.*) Pourquoi Christian n'est-il pas ici?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

(*Silence. Les juges se regardent. Chuchotements dans l'auditoire. Le bruit de sonnette s'éloigne.*)

LE PRÉSIDENT, *d'un ton grave.* — Accusé, vous persistez dans vos dénégations?

MATHIS, *avec force.* — Oui... j'ai trop de sang... voilà tout! Il n'y a rien contre moi. C'est la plus grande injustice de tenir un honnête homme dans les prisons. Je souffre pour la justice.

LE PRÉSIDENT. — Vous persistez!... — Eh bien, nous, Rudiger, baron de Mersbach, grand prévôt de Sa Majesté impériale en basse Alsace, assisté de nos conseils et juges, sieurs Louis de Falkenstein et de Feininger, docteurs ès-droit; — Considérant que cette affaire traîne depuis quinze ans, qu'il est impossible de l'éclaircir par les moyens ordinaires; — Vu la prudence, la ruse et l'audace de l'accusé; — Vu la mort des témoins qui pourraient nous éclairer dans cette œuvre laborieuse, à laquelle s'attache l'honneur de notre tribunal; — Attendu que le crime ne peut rester impuni, que l'innocent ne peut succomber pour le coupable; — Considérant que cette cause doit servir d'exemple aux temps à venir, pour réfréner l'avarice, la cupidité de ceux qui se croient couverts par une longue suite d'années; — A ces causes, ordonnons qu'on entende le songeur. — Huissiers, faites entrer le songeur!

MATHIS, *d'une voix terrible.* — Je m'y oppose... je m'y oppose... Les songes ne prouvent rien!

LE PRÉSIDENT, *d'une voix ferme.* — Faites entrer le songeur.

MATHIS, *frappant sur la table.* — C'est abominable, c'est contraire à la justice!

LE PRÉSIDENT. — Si vous êtes innocent, pourquoi donc redoutez-vous le songeur? Parce qu'il lit dans les âmes! Croyez-moi, soyez calme, ou vos cris prouveront que vous êtes coupable.

MATHIS. — Je demande l'avocat Linder, de Saverne; pour une affaire pareille, je ne regarde pas à la dépense. Je suis calme comme un homme qui n'a rien à se reprocher. Je n'ai peur de rien; mais les rêves sont des rêves... (*Criant.*) Pourquoi Christian n'est-il pas ici? Mon honneur est son honneur... Qu'on le fasse venir... C'est un honnête homme, celui-là! (*S'exaltant.*) Christian, je t'ai fait riche, viens me défendre!... (*Silence. La scène s'obscurcit. Mathis, dans l'alcôve, soupire et s'agite. Tout devient sombre. Au bout d'un instant, le tribunal reparaît dans l'obscurité et s'éclaire d'un coup: Mathis s'est rendormi profondément.*)

V

LES PRÉCÉDENTS, LE SONGEUR.

LE PRÉSIDENT, *au songeur.* — Asseyez-vous.

LE SONGEUR. — Monsieur le président et messieurs les juges, c'est la volonté de votre tribunal qui me force à venir; sans cela, l'épouvante me tiendrait loin d'ici.

MATHIS. — On ne peut croire aux folies des songeurs; ils trompent le monde pour gagner de l'argent. Ce sont des tours de physique. J'ai vu celui-ci chez mon cousin Bôth, à Ribeauvillé.

LE PRÉSIDENT, *au songeur.* — Pouvez-vous endormir cet homme?

LE SONGEUR, *regardant Mathis.* — Je le puis. Seulement existe-t-il quelques restes de la victime?

LE PRÉSIDENT, *indiquant les objets sur la table.* — Ce manteau et ce bonnet.

LE SONGEUR. — Qu'on revête l'accusé du manteau.

MATHIS, *poussant un cri épouvantable.* — Je ne veux pas.

LE PRÉSIDENT. — Je l'ordonne.

MATHIS, *se débattant.* — Jamais!... jamais!...

LE PRÉSIDENT. — Vous êtes donc coupable?

MATHIS. — Christian!... où est Christian? Il dira, lui, si je suis honnête homme!

UN SPECTATEUR, *à voix basse.* — C'est terrible!

MATHIS, *aux gendarmes qui lui mettent le manteau.* — Tuez-moi tout de suite.

LE PRÉSIDENT. — Votre résistance vous trahit, malheureux!

MATHIS. — Je n'ai pas peur... (*Il a le manteau et frissonne. — Bas, se parlant à lui-même.*) Mathis, si tu dors, tu es perdu!.. (*Il reste debout, les yeux fixés devant lui, comme frappé d'horreur.*)

UNE FEMME DU PEUPLE, *se levant.* — Je veux sortir... laissez-moi sortir.

L'HUISSIER. — Silence! (*La femme se rassied. Grand silence.*)

LE SONGEUR, *les yeux fixés sur Mathis.* — Il dort.

MATHIS, *d'un ton sourd.* — Non... non... je ne veux pas... je...

LE SONGEUR. — Je le veux!

MATHIS, *d'une voix haletante.* — Otez-moi ça... ôtez...

LE SONGEUR, *au président.* — Il dort. Que faut-il lui demander?

LE PRÉSIDENT. — Ce qu'il a fait dans la nuit du 24 décembre, il y a quinze ans.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Bonsoir, bonsoir, Monsieur le Bourgmestre. (Page 21.)

LE SONGEUR. — Vous êtes à la nuit du 24 décembre 1818?

MATHIS, *bas*. — Oui.

LE SONGEUR. — Quelle heure est-il?

MATHIS. — Onze heures et demie.

LE SONGEUR. — Parlez... je le veux.

MATHIS. — Les gens sortent de l'auberge. Catherine et la petite Annette sont allées se coucher. Kasper rentre... il me dit que le four à plâtre est allumé. Je lui réponds : — C'est bon... va dormir, j'irai là-bas. — Il monte. Je reste seul avec le Polonais, qui se chauffe au fourneau. Dehors tout est endormi. On n'entend rien que de temps en temps la sonnette du cheval sous le hangar. Il y a deux pieds de neige. (*Silence.*)

LE SONGEUR. — A quoi pensez vous?

MATHIS. — Je pense qu'il me faut de l'argent... que si je n'ai pas trois mille francs pour le 31, l'auberge sera expropriée... Je pense qu'il n'y a personne dehors... qu'il fait nuit, et que le Polonais suivra la grande route, tout seul dans la neige.

LE SONGEUR. — Est-ce que vous êtes déjà décidé à l'attaquer?

MATHIS, *après un instant de silence*. — Cet homme est fort... il a des épaules larges... Je pense qu'il se défendra bien, si quelqu'un l'attaque. (*Mouvement de Mathis.*)

LE SONGEUR. — Qu'avez-vous?

MATHIS, *bas*. — Il me regarde... Il a les yeux gris. (*D'un accent intérieur, comme se parlant à lui-même.*) Il faut que je fasse le coup!...

LE SONGEUR. — Vous êtes décidé?

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Allons ! s'écria Niclausse, arrive ! (Page 29.)

MATHIS. — Oui... je ferai le coup !... je risque... je risque...

LE SONGEUR. — Parlez !

MATHIS. — Il faut pourtant que je voie .. Je sors... Tout est noir... il neige toujours... on ne verra pas mes traces dans la neige. (*Il lève la main et semble chercher quelque chose.*)

LE SONGEUR. — Que faites-vous?

MATHIS. — Je tâte dans le traîneau... s'il y a des pistolets !... (*Les juges se regardent, mouvement dans l'auditoire.*) Il n'a rien... je ferai le coup... oui !... (*Il écoute.*) On n'entend rien dans le village... L'enfant d'Anna Wéber pleure... Une chèvre bêle dans l'étable... Le Polonais marche dans la chambre.

LE SONGEUR. — Vous rentrez?

MATHIS. — Oui. Il a mis six francs sur la table; je lui rends sa monnaie. Il me regarde bien. (*Silence.*)

LE SONGEUR. — Il vous dit quelque chose?

MATHIS. — Il me demande combien jusqu'à Mutzig?... Quatre petites lieues... Je lui souhaite un bon voyage... Il me répond : Dieu vous bénisse! (*Silence.*) Ho! ho! (*La figure de Mathis change.*)

LE SONGEUR. — Quoi !

MATHIS, *bas.* — La ceinture ! (*Brusquement, d'une voix sèche.*) Il sort... il est sorti !... (*Mathis, en ce moment, fait quelques pas les reins courbés; il semble suivre sa victime à la piste. Le Songeur lève le doigt, pour recommander l'attention aux juges. — Mathis étendant la main.*) La hache !... où est la hache! Ah! ici, derrière la porte. — Quel froid ! la neige tombe... pas

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

une étoile... Courage, Mathis, tu auras la ceinture... courage ! (*Silence.*)

LE SONGEUR. — Il part... Vous le suivez ?

MATHIS. — Oui.

LE SONGEUR. — Où êtes-vous ?

MATHIS. — Derrière le village... dans les champs... Quel froid ! (*Il grelotte.*)

LE SONGEUR. — Vous avez pris la traverse ?

MATHIS. — Oui... oui... (*Étendant le bras.*) Voici le grand pont... et là-bas, dans le fond, le ruisseau... Comme les chiens pleurent à la ferme de Daniel... comme ils pleurent !... Et la forge du vieux Finck, comme elle est rouge sur la côte !... (*Bas, se parlant à lui-même.*) Tuer un homme... tuer un homme... Tu ne feras pas ça, Mathis... tu ne feras pas ça... Dieu ne veut pas !... (*Se remettant à marcher, les reins courbés.*) Tu es fou !... Écoute, tu seras riche... ta femme et ton enfant n'auront plus besoin de rien... Le Polonais est venu... tant pis... tant pis... Il ne devait pas venir !... Tu payeras tout, tu n'auras plus de dettes... (*Criant d'un ton sourd.*) Il n'y a pas de bon Dieu, il faut que tu l'assommes !... Le pont... déjà le pont !... (*Silence ; il s'arrête et prête l'oreille.*) Personne sur la route, personne... (*D'un air d'épouvante.*) Quel silence ! (*Il s'essuie le front de la main.*) Tu as chaud, Mathis... ton cœur bat... c'est à force de courir... Une heure sonne à Wéchem... et la lune qui vient... Le Polonais est peut-être déjà passé... Tant mieux... tant mieux !... (*Écoutant.*) La sonnette... oui !... (*Il s'accroupit brusquement et reste immobile. Silence. Tous les yeux sont fixés sur lui. — Bas.*) Tu seras riche... tu seras riche... tu seras riche !... (*Le bruit de la sonnette se fait entendre. Une jeune femme se couvre la figure de son tablier, d'autres détournent la tête. Tout à coup Mathis se dresse en poussant une sorte de rugissement, et frappe un coup terrible sur la table.*) Ah ! ah ! je te tiens... juif !... (*Il se précipite en avant et frappe avec une sorte de rage.*)

UNE FEMME. — Ah ! mon Dieu !... (*Elle s'affaisse.*)

LE PRÉSIDENT, *d'une voix vibrante.* — Emportez cette femme. (*On emporte la femme.*)

MATHIS, *se redressant.* — Il a son compte ! (*Il se penche et regarde ; puis frappant un dernier coup.*) Il ne remue plus... c'est fini ! (*Il se relève en exhalant un soupir, et promène les yeux autour de lui.*) Le cheval est parti avec le traîneau. (*Écoutant.*) Quelqu'un !... (*Il se retourne épouvanté et veut fuir.*) Non..... c'est le vent dans les arbres... (*Se baissant.*) Vite... vite... la ceinture ! Je l'ai... ha ! (*Il fait le geste de se boucler la ceinture aux reins.*) Elle est pleine d'or, toute pleine !... Dépêche-toi... Mathis... dépêche-toi !... (*Il se baisse et semble charger le corps sur son épaule, puis il se met à tourner autour de la table du tribunal, les reins courbés, le pas lourd, comme un homme ployant sous un fardeau.*)

LE SONGEUR. — Où allez-vous ?

MATHIS, *s'arrêtant.* — Au four à plâtre.

LE SONGEUR. — Vous y êtes.

MATHIS. — Oui ! (*Faisant le geste de jeter son fardeau à terre.*) Comme il était lourd !... (*Il respire avec force, puis il se baisse et semble ramasser de nouveau le cadavre. — D'une voix rauque.*) Va dans le feu, juif ! va dans le feu !.. (*Il semble pousser avec une perche de toutes ses forces. Tout à coup il jette un cri d'horreur et s'affaisse, la tête entre ses mains. — Bas.*) Quels yeux !... oh ! quels yeux !... (*Long silence. Relevant la tête.*) Tu es fou, Mathis !... Regarde... il n'y a déjà plus rien que les os... Les os brûlent aussi... Maintenant, la ceinture... Mets l'or dans tes poches... C'est cela... Personne ne saura rien... On ne trouvera pas de preuves.

LE SONGEUR, *au président.* — Que faut-il encore lui demander ?

LE PRÉSIDENT. — Cela suffit. (*Au greffier.*) Vous avez écrit ?

LE GREFFIER. — Oui, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT. — Eh bien, qu'on l'éveille, et qu'il voie lui-même.

LE SONGEUR. — Éveillez-vous... je le veux ! (*Mathis s'éveille, il est comme étourdi.*)

MATHIS. — Où donc est-ce que je suis ? (*Il regarde.*) Ah ! oui... Qu'est-ce qui se passe ?

LE GREFFIER. — Voici votre déposition... Lisez.

MATHIS, *après avoir lu quelques lignes.* — Malheureux ! j'ai tout dit !... Je suis perdu !...

LE PRÉSIDENT, *aux juges.* — Vous venez d'entendre... il s'est condamné lui-même.

MATHIS, *arrachant le manteau.* — Je réclame... c'est faux... Vous êtes tous des gueux !... Christian... mon gendre... Je demande Christian...

LE PRÉSIDENT. — Gendarmes, imposez silence à cet homme. (*Les gendarmes entourent Mathis.*)

MATHIS, *se débattant.* — C'est un crime contre la justice... on m'ôte mon seul témoin... Je réclame devant Dieu ! (*D'une voix déchirante.*) Christian... on veut tuer le père de ta femme... A mon secours ! (*Il se débat comme un furieux.*)

LE PRÉSIDENT, *avec tristesse.* — Accusé, vous me forcez de vous dire ce que j'aurais voulu vous taire : en apprenant les charges qui pesaient sur vous, Christian Bême s'est donné la mort !... (*Mathis reste comme stupéfié, les yeux fixés sur le président. Grand silence. Les juges se consultent à voix basse. Au bout d'un instant, le président se lève.*)

LE PRÉSIDENT, *d'une voix lente.* — Attendu

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que, dans la nuit du 24 décembre 1818, entre minuit et une heure, Hans Mathis a commis, sur la personne de Baruch Koweski, le crime d'assassinat, avec les circonstances aggravantes de préméditation, de nuit et de vol à main armée, nous le condamnons à être pendu par le cou, jusqu'à ce que mort s'en suive. (*Se tournant vers un huissier.*) Huissier, faites entrer le *scharfrichter*[1]. (*Grande rumeur dans l'auditoire. L'huissier ouvre la porte de droite; un petit homme vêtu de rouge, la face pâle et les yeux brillants, paraît sur le seuil. Profond silence. Le président étend le bras vers Mathis. Bruit violent de sonnette. Mathis porte ses mains à sa tête et chancelle : tout disparaît! — On se retrouve dans la chambre du bourgmestre. Il fait grand jour; le soleil entre par les fentes des persiennes, et s'allonge en traînées lumineuses sur le plancher. Les rideaux de l'alcôve s'agitent. La carafe tombe de la table de nuit et se brise. Au même instant une musique joyeuse éclate devant l'auberge, elle joue le vieil air de Lauterbach; des voix nombreuses l'accompagnent. Ce sont les garçons d'honneur qui donnent l'aubade à la Fiancée. On entend les gens courir dans la rue. Une fenêtre s'ouvre. La musique cesse. Grands éclats de rire. Voix nombreuses :* — La voilà... la voilà... c'est Annette!.... — *La musique et les chants recommencent et pénètrent dans l'auberge. Grand tumulte au-dessous. Des pas rapides montent l'escalier, on frappe à la porte de Mathis.*)

CATHERINE, *dehors, criant.* — Mathis, lève-toi. Il fait grand jour. Tous les invités sont en bas. (*Silence. On frappe plus fort.*)

CHRISTIAN, *de même.* — Monsieur Mathis! monsieur Mathis! (*Silence.*) Comme il dort... (*D'autres pas montent l'escalier. On frappe à coups redoublés.*)

WALTER, *de même.* — Hé! Mathis. Allons donc... la noce est commencée... hop! hop!... (*Long silence.*) C'est drôle, il ne répond pas.

CATHERINE, *d'une voix inquiète.* — Mathis! Mathis! (*On entend des chuchotements, une discussion ; puis la voix de Christian s'élève et dit d'un ton brusque :* — Non, c'est inutile, laissez-moi faire.— *Et presque aussitôt la porte secouée violemment s'ouvre tout au large. Christian paraît; il est en grand uniforme.*)

CHRISTIAN, *sur le seuil.* — Monsieur Mathis!... (*Il aperçoit les débris de la carafe sur le plancher, court à l'alcôve, écarte les rideaux et pousse un cri.*)

CATHERINE, *accourant tout inquiète.*— Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il y a, Christian?

CHRISTIAN, *se retournant vivement.* — Ne regardez pas, madame Catherine!... (*Il la prend dans ses bras et l'entraîne vers la porte, en criant d'une voix enrouée.*) Le docteur Frantz! le docteur Frantz!

CATHERINE, *se débattant.* — Laissez-moi, Christian... je veux voir...

CHRISTIAN. — Non! (*Criant dans l'escalier, à ceux qui se trouvent en bas.*) Empêchez Annette de monter. — Oh! mon Dieu! mon Dieu! (*Pendant cette scène, Walter, Heinrich et un grand nombre d'invités, hommes et femmes, sont entrés dans la chambre; ils se pressent autour de l'alcôve. Heinrich ouvre les fenêtres et pousse les persiennes.*)

WALTER, *regardant Mathis.* — Il a la figure toute bleue! (*Stupeur générale. Le docteur Frantz entre tout essoufflé. On s'écarte pour lui livrer passage.*)

LE DOCTEUR, *vivement.* — C'est une attaque d'apoplexie. (*Tirant sa trousse de sa poche.*) Tenez le bras, maître Walter. Pourvu que le sang vienne! (*Les musiciens entrent, leurs instruments à la main; une foule de gens endimanchés les suivent, chuchotant entre eux et marchant sur la pointe des pieds ; puis une jeune femme portant un enfant dans ses bras, paraît sur le seuil, et s'arrête interdite à la vue de tout ce monde. L'enfant souffle dans une petite trompette.*)

WALTER. — Le sang ne vient pas.

LE DOCTEUR. — Non. (*Se retournant avec colère.*) Faites donc taire cet enfant.

LA JEUNE FEMME. — Tais-toi, Ludwig. Donne! (*Elle veut lui prendre la trompette. L'enfant résiste et se met à pleurer.*)

LE DOCTEUR, *d'une voix triste.* — C'est fini... monsieur le bourgmestre est mort... Le vin blanc l'a tué.

WALTER. — Oh! mon pauvre Mathis! (*Il s'accoude sur le lit, la figure dans les mains, et pleure. On entend dans la salle au-dessous les cris déchirants de Catherine et d'Annette.*)

HEINRICH, *regardant Mathis.* — Quel malheur, un si brave homme!

UN AUTRE, *bas, à son voisin.* — C'est la plus belle mort... On ne souffre pas!

[1] Bourreau.

FIN DU JUIF POLONAIS.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE RÊVE D'ALOIUS

SCÈNE RUSTIQUE

Vous saurez que saint Aloïus est mon patron, et quand c'est la Saint-Aloïus, je passe toute la journée avec mes camarades Fritz, Niclausse et Ludwig au *Lion-d'Or*. Nous causons de choses réjouissantes : de la pluie, du beau temps, des filles à marier, du bonheur d'être garçon, *et cætera, et cætera.* Nous buvons du vin blanc, et le soir nous rentrons honnêtement chez nous, en louant le Seigneur de ses grâces innombrables.

A la fête de chacun cela recommence, et, de cette façon, au lieu d'avoir une seule fête, nous en avons cinq ou six. Mais cela ne plaît pas à tout le monde ; les femmes font le sabbat quand on rentre après onze heures.

Moi, je ne peux pas me plaindre, je n'ai que ma grand'mère Anne ; elle est un peu sourde, et quand elle dort, on volerait la maison, le jardin et le verger, qu'elle ne remuerait pas plus qu'une souche. C'est bien bon, mais quelquefois aussi c'est bien mauvais.

Ainsi l'autre jour, en rentrant au clair de lune, je trouve la porte fermée ; j'appelle, je crie, je frappe. Bah ! la bonne vieille grand'mère restait bien tranquille. J'entendais les autres secouer leur porte.... On leur ouvre.... moi, je reste dehors. — Il commençait à faire un peu frais, et je me dis en moi-même :

« Aloïus, si tu restes là, le brouillard est capable de te tomber dans les oreilles, comme au sacristain Furst, la nuit de la Fête-Dieu, lorsqu'il s'est endormi dans les orties, derrière la maison du curé, et ça t'empêcherait d'entendre sonner la messe le restant de tes jours. Prends garde, prends garde ! le serein du printemps cause beaucoup de mal. »

Je fais donc le tour du hangar, je traverse la haie et j'entre dans notre cour. J'essaye la porte de la grange... fermée ! la porte du pressoir... fermée ! la porte de l'étable... fermée ! — La lune regardait ; elle avait l'air de rire. Cela m'ennuyait tout de même un peu.

Enfin, à force d'essayer, le volet de l'étable s'ouvre ; je m'accroche à la crèche et je tire mes jambes dedans. Après ça, je remets le crochet, j'arrange une botte de paille sous ma tête, au bout de la crèche, et je m'endors à la grâce de Dieu.

Mais pas plutôt endormi, voilà qu'il m'arrive un drôle de rêve :

Je croyais que Niclausse, Ludwig, Fritz et les autres, avec moi, nous buvions de la bière de mars sur la plate-forme de l'église. Nous avions des bancs, une petite tonne d'une mesure ; le sonneur de cloches, Breinstein, tournait le robinet, et de temps en temps il sonnait pour nous faire de la musique. Tout allait bien ; malheureusement il commençait à faire un peu chaud, à cause du grand soleil. Nous voulons redescendre, chacun prend sa bouteille, mais nous ne trouvons plus l'escalier ! Nous tournons, nous tournons autour de la plate-forme, et nous levons les bras en criant aux gens du village :

« Attachez des échelles ensemble ! »

Mais les gens se moquaient de nous et ne bougeaient pas. Nous voyions le maître d'école Pfeifer, avec sa perruque en queue de rat, et M. le curé Tôny en soutane, avec son chapeau rond, son bréviaire sous le bras, qui riaient le nez en l'air, au milieu d'un tas de monde.

Ludwig disait :

« Il faut que nous retrouvions l'escalier. »

Et Breinstein répondait :

« C'est le Seigneur qui l'a fait tomber, à cause de la profanation du saint lieu. »

Nous étions tous confondus, comme ceux de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la tour de Babel, et nous pensions : « Il faudra dessécher ici, car la tonne est vide ; nous serons forcés de boire la rosée du ciel. »

A la fin, Niclausse, ennuyé d'entendre ces propos, boutonna son grand gilet rouge, qu'il avait ouvert jusque sur les cuisses ; il enfonça son tricorne sur la nuque, pour empêcher le vent de l'emporter, et se mit à cheval sur sa bouteille en disant :

« Mon Dieu, vous êtes encore bien embarrassés ; faites donc comme moi. »

En même temps, il enjamba la balustrade et sauta du clocher. Nous avions tous la chair de poule, et Fritz criait :

« Il s'est cassé les bras et les jambes en mille morceaux ! »

Mais voilà que Niclausse remonte en l'air, comme un bouchon sur l'eau, la figure toute rouge et les yeux écarquillés. Il pose la main sur la balustrade, en dehors, et nous dit :

« Allons donc, vous voyez bien que ça va tout seul.

—Oui, tu peux bien descendre à ton aise, toi, lui dis-je, tu sais que tu rêves !... au lieu que nous autres, nous voyons tout le village, avec la maison commune, et le nid de cigognes, la petite place et la fontaine, la grande rue et les gens qui nous regardent. Ce n'est pas malin d'avoir du courage quand on rêve, ni de monter et de descendre comme un oiseau.

—Allons, s'écria Niclausse en m'accrochant par le collet, arrive ! »

J'étais près de la rampe, il me tirait en bas ; l'église me paraissait mille fois plus haute, elle tremblait.... Je criais au secours. Breinstein sonnait comme pour un enterrement, les corneilles sortaient de tous les trous, la cigogne passait au-dessus, le cou tendu et le bec plein de lézards. Je me cramponnais comme un malheureux ; mais tout à coup je sens Ludwig qui me prend par la jambe et qui me lève ; Niclausse se pend à mon cou ; alors je passe pardessus la balustrade et je tombe en criant :

« Jésus ! Marie ! Joseph ! »

Ça me serre tellement le ventre que je m'éveille.

Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. J'ouvre les yeux, je regarde ; le jour venait par un trou du volet, il traversait l'ombre de l'étable comme une flamme, et tout aussitôt je pense en moi-même : « Dieu du ciel, c'était un rêve ! » Cette pensée me fait du bien ; je relève ma botte de paille, pour avoir la tête plus haute, et je m'essuie la figure, toute couverte de sueur.

Il pouvait être alors trois heures du matin ; le soleil se levait derrière les pommiers en fleurs du vieux Christian, je ne le voyais pas, mais je croyais le voir ; je regardais et j'écoutais dans le grand silence, comme un petit enfant qui s'éveille dans son berceau, sous la toile bleue, et qui rêve tout seul sans remuer. Je trouvais tout beau : les brins de paille qui pendaient des poutres dans l'ombre, les toiles d'araignée dans les coins, la grosse tête de *Schimmel*, toute grise, qui se penchait près de moi, les yeux à demi fermés ; la grande bique *Charlotte*, avec son long cou maigre, sa petite barbe rousse, et son biquet noir et blanc qui dormait entre ses jambes. Il n'y avait pas jusqu'à la poussière d'or, qui tremblait dans le rayon de soleil, et jusqu'à la grosse écuelle de terre rouge, remplie de carottes pour les lapins, qui ne me fissent plaisr à voir.

Je pensais : « Comme on est bien ici... comme il fait chaud... comme ce pauvre *Schimmel* mâche toute la nuit un peu de regain, et comme cette pauvre *Charlotte* me regarde avec ses grands yeux fendus ! C'est tout de même agréable d'avoir une étable pareille. Voilà maintenant que le grillon se met à chanter.... Hé ! voici notre vieille hase qui sort de dessous la crèche ; elle écoute en dressant ses grandes oreilles. »

Je ne bougeais pas.

Au bout d'un instant la pauvre vieille fit un saut, avec ses longues jambes de sauterelle pliées sous son gros derrière ; elle entrait dans le rayon de soleil en galopant tout doucement, et chacun de ses poils reluisait. Puis il en vint un autre sans bruit, un vieux lapin noir et roux, à favoris jaunes, l'air tout à fait respectable ; puis un autre petit.... puis un autre.... puis toute la bande, les oreilles sur le dos, la queue en trompette. Ils se plaçaient autour de l'écuelle, et leurs moustaches remuaient ; ils grignotaient, ils grignotaient, les plus petits avaient à peine de la place.

Dehors on entendait le coq chanter. Les poules caquetaient, et les alouettes dans les airs, et le nid de chardonnerets dans le grand prunier de notre verger, et les fauvettes dans la haie vive du jardin, tout revivait, tout sifflait. On entendait les petits chardonnerets dans leur nid demander la becquée, et le vieux en haut, qui sifflait un air pour leur faire prendre patience.

Ah ! Seigneur, combien de choses en ce bas monde qu'on ne voit pas quand on ne pense à rien !

Je me disais en moi-même : « Aloïus, tu peux te vanter d'avoir de la chance d'être encore sur la terre ; c'est le bon Dieu qui t'a sauvé, car ça pouvait aussi bien ne pas être un rêve ! »

Et songeant à cela, je m'attendrissais le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cœur ; je pensais : « Te voilà pourtant à trente-deux ans, et tu n'es encore bon à rien ; tu ne peux pas dire : Je me rends des services à moi-même et aux autres. De célébrer la fête de saint Aloïus, ton patron, ce n'est pas tout, et même, à la longue, ça devient ennuyant. Ta pauvre vieille grand'mère serait pourtant bien contente, si tu te mariais, si elle voyait ses petits-enfants. Seigneur Dieu, les jolies filles ne manquent pas au village, et les braves non plus, principalement la petite Suzel Rêb; voilà ce que j'appelle une fille bien faite, agréable en toutes choses, avec des joues rouges, de beaux yeux bleus, un joli nez et des dents blanches : elle est fraîche comme une cerise à l'arbre. Et comme elle était contente de danser avec toi chez le vieux Zimmer ; comme elle se pendait à ton bras ! Oui, Suzel est tout à fait gentille, et je suis sûr qu'elle t'ouvrirait, le soir, quand tu rentrerais après onze heures, qu'elle ne te laisserait pas coucher dans la grange, comme la grand'mère. Elle ne serait pas encore sourde, elle t'entendrait bien ! »

Je regardais le gros lapin à favoris, qui semblait rire au milieu de sa famille ; ses yeux brillaient comme des étoiles ; il arrondissait son gros jabot, et dressait les oreilles tout joyeux.

Et je pensais encore : « Est-ce que tu veux ressembler à ce pauvre vieux *Schimmel*, toi ? Est-ce que tu veux rester seul dans ce bas monde, tandis que le dernier lapin se fait en quelque sorte honneur d'avoir des enfants ? Non, cela ne peut pas durer, Aloïus. Cette petite Suzel est tout à fait gentille. »

Alors je me levai de la crèche, je secouai la paille de mes habits, et je me dis : « Il faut faire une fin ! Et d'avoir une petite femme qui vous ouvre la porte le soir,—quand même elle crierait un peu,—c'est encore plus agréable que de passer la nuit dans une crèche, et de rêver qu'on tombe d'un clocher. Tu vas changer de chemise, mettre ton bel habit bleu, et puis en route. Il ne faut pas que les bonnes espèces périssent. »

Voilà ce que je pensais. Et je l'ai fait aussi, oui, je l'ai fait ! Ce jour même j'allai voir le vieux Rêb, je lui demandai Suzel en mariage. Ah ! Dieu du ciel, comme elle était contente, et lui, et moi, et la grand'mère ! — Il ne faut que prendre un peu de cœur et tout marche.

Enfin, les noces sont pour après-demain, au *Lion-d'Or* ; on chantera, on dansera, on boira du vieux *kutterlé*[1] ; et s'il plaît au Seigneur, quand les alouettes auront des jeunes, l'année prochaine, j'aurai aussi un petit oiseau dans mon nid ; un joli petit Aloïus, qui lèvera ses petits bras roses, comme des ailes sans plumes, pendant que Suzel lui donnera la becquée. Et moi, je serai là comme le vieux chardonneret ; je lui sifflerai un air pour le réjouir.

[1] Vin du Haut-Rhin.

FIN DU RÊVE D'ALOIUS.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

MESSIRE TEMPUS

Le jour de la Saint-Sébalt, vers sept heures du soir, je mettais pied à terre devant l'hôtel de la Couronne, à Pirmasens. Il avait fait une chaleur d'enfer tout le jour; mon pauvre Schimmel n'en pouvait plus. J'étais en train de l'attacher à l'anneau de la porte, quand une assez jolie fille, les manches retroussées, le tablier sur le bras, sortit du vestibule et se mit à m'examiner en souriant.

« Où donc est le père Blésius? lui demandai-je.

—Le père Blésius! fit-elle d'un air ébahi, vous revenez sans doute de l'Amérique?... Il est mort depuis dix ans!

—Mort!... Comment, le brave homme est mort! Et mademoiselle Charlotte? »

La jeune fille ne répondit pas, elle haussa les épaules et me tourna le dos.

J'entrai dans la grande salle, tout méditatif. Rien ne me parut changé : les bancs, les chaises, les tables étaient toujours à leur place, le long des murs. Le chat blanc de mademoiselle Charlotte, les poings fermés sous le ventre et les paupières demi-closes, poursuivait son rêve fantastique. Les chopes, les cannettes d'étain brillaient sur l'étagère comme autrefois, et l'horloge, dans son étui de noyer, continuait de battre la cadence. Mais à peine étais-je assis près du grand fourneau de fonte, qu'un chuchotement bizarre me fit tourner la tête. La nuit envahissait alors la salle, et j'aperçus derrière la porte trois personnages hétéroclites accroupis dans l'ombre, autour d'une cannette baveuse; ils jouaient au *rams* : un borgne, un boiteux, un bossu!

« Singulière rencontre! me dis-je. Comment diable ces gaillards-là peuvent-ils reconnaître leurs cartes dans une obscurité pareille? Pourquoi cet air mélancolique? »

En ce moment, mademoiselle Charlotte entra, tenant une chandelle à la main.

Pauvre Charlotte! elle se croyait toujours jeune; elle portait toujours son petit bonnet de tulle à fines dentelles, son fichu de soie bleue, ses petits souliers à hauts talons et ses bas blancs bien tirés! Elle sautillait toujours et se balançait sur les hanches avec grâce, comme pour dire : « Hé! hé! voici mademoiselle Charlotte! Oh! les jolis petits pieds que voilà, les mains fines, les bras dodus, hé! hé! hé! »

Pauvre Charlotte! que de souvenirs enfantins me revinrent en mémoire!

Elle déposa sa lumière au milieu des buveurs et me fit une révérence gracieuse, développant sa robe en éventail, souriant et pirouettant.

« Mademoiselle Charlotte, ne me reconnaissez-vous donc pas? » m'écriai-je.

Elle ouvrit de grands yeux, puis elle me répondit en minaudant :

« Vous êtes M. Théodore. Oh! je vous avais bien reconnu. Venez, venez. »

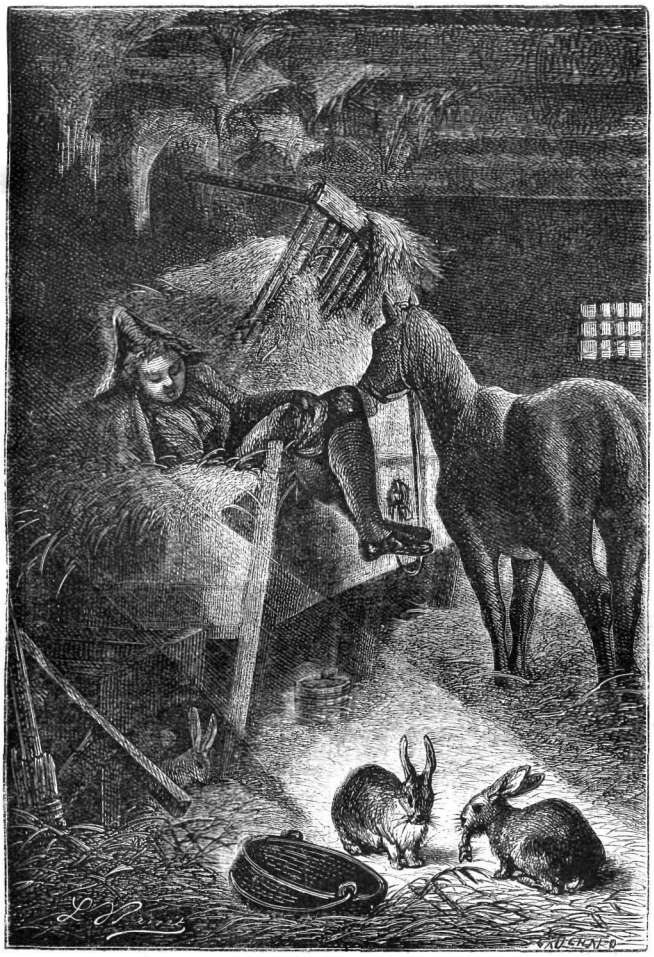
Et, me prenant par la main, elle me conduisit dans sa chambre; elle ouvrit un secrétaire, et, feuilletant de vieux papiers, de vieux rubans, des bouquets fanés, de petites images, tout à coup elle s'interrompit et s'écria : « Mon Dieu! c'est aujourd'hui la Saint-Sébalt! Ah! monsieur Théodore! monsieur Théodore! vous tombez bien. »

Elle s'assit à son vieux clavecin et chanta, comme jadis, du bout des lèvres :

Rose de mai, pourquoi tarder encore
A revenir?

Cette vieille chanson, la voix fêlée de Charlotte, sa petite bouche ridée, qu'elle n'osait plus ouvrir, ses petites mains sèches, qu'elle tapait à droite, à gauche, sans mesure, hochant la tête, levant les yeux aux plafond,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Puis il en vint un autre, sans bruit. (Page 29.)

les frémissements métalliques de l'épinette, et puis je ne sais quelle odeur de vieux réséda, d'eau de rose tournée au vinaigre... Oh! horreur!... décrépitude!... folie! Oh! patraque abominable! frissonne... miaule... grince... casse... détraque-toi! Que tout saute... que tout s'en aille au diable!... Quoi!... c'est là Charlotte!... elle! elle!... — Abomination!

Je pris une petite glace et me regardai, j'étais bien pâle. « Charlotte!... Charlotte! » m'écriai-je.

Aussitôt, revenant à elle et baissant les yeux d'un air pudique :

« Théodore, murmura-t-elle, m'aimez-vous toujours? »

Je sentis la chair de poule s'étendre tout le long de mon dos, ma langue se coller au fond de mon gosier. D'un bond je m'élançai vers la porte, mais la vieille fille, pendue à mon épaule, s'écriait :

« Oh! cher... cher cœur! ne m'abandonnes pas... ne me livres pas au bossu!... Bientôt il va venir... il revient tous les ans... c'est aujourd'hui son jour... écoute! »

Alors, prêtant l'oreille, j'entendis mon cœur galoper. — La rue était silencieuse, je soulevai la persienne. L'odeur fraîche du chèvrefeuille emplit la petite chambre. Une étoile brillait au loin sur la montagne; je la fixai longtemps; une larme obscurcit ma vue. En me retournant, je vis Charlotte évanouie.

« Pauvre vieille jeune fille! tu seras donc toujours enfant! »

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Arrivé devant l'hôtel, il s'arrêta... (Page 34.)

Quelques gouttes d'eau fraîche la ranimèrent, et, me regardant :

« Oh ! pardonnez, pardonnez, Monsieur, dit-elle, je suis folle... En vous revoyant, tant de souvenirs !... »

Et, se couvrant la figure d'une main, elle me fit signe de m'asseoir.

Son air raisonnable m'inquiétait. Enfin, que faire ?

Après un long silence :

« Monsieur, reprit-elle, ce n'est donc pas l'amour qui vous ramène dans ce pays ?

— Hé ! ma chère demoiselle, l'amour ! l'amour ! Sans doute... l'amour ! J'aime toujours la musique... j'aime toujours les fleurs ! Mais les vieux airs... les vieilles sonates... le vieux réséda... Que diable !

— Hélas ! dit-elle en joignant les mains, je suis donc condamnée au bossu !

— De quel bossu parlez-vous, Charlotte ? Est-ce de celui de la salle ? Vous n'avez qu'à dire un mot, et nous le mettrons à la porte. »

Mais, hochant la tête tristement, la pauvre fille parut se recueillir et commença cette histoire singulière :

« Trois messieurs comme il faut, M. le garde général, M. le notaire et M. le juge de paix de Pirmasens me demandèrent jadis en mariage. Mon père me disait :

« Charlotte, tu n'as qu'à choisir. Tu le vois, ce sont de beaux partis ! »

« Mais je voulais attendre. J'aimais mieux les voir tous les trois réunis à la maison. On chantait, on riait .on causait. Toute la ville était

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

jalouse de moi. Oh ! que les temps sont changés!

« Un soir ces messieurs étaient réunis sur le banc de pierre devant la porte. Il faisait un temps magnifique comme aujourd'hui. Le clair de lune remplissait la rue. On buvait du vin muscat sous le chèvrefeuille. Et moi, assise devant mon clavecin, entre deux beaux candélabres, je chantais : « Rose de mai! » Vers dix heures, on entendit un cheval descendre la rue; il marchait clopin, clopant, et toute la société se disait : « Quel bruit étrange! » Mais comme on avait beaucoup bu, chanté, dansé, la joie donnait du courage, et ces messieurs riaient de la peur des dames. On vit bientôt s'avancer dans l'ombre un grand gaillard à cheval ; il portait un immense feutre à plumes, un habit vert, son nez était long, sa barbe jaune; enfin, il était borgne, boiteux et bossu!

« Vous pensez, monsieur Théodore, combien tous ces messieurs s'égayèrent à ses dépens, mes amoureux surtout; chacun lui lançait un quolibet, mais lui ne répondait rien.

« Arrivé devant l'hôtel, il s'arrêta, et nous vîmes alors qu'il vendait des horloges de Nuremberg; il en avait beaucoup de petites et de moyennes, suspendues à des ficelles qui lui passaient sur les épaules; mais ce qui me frappa le plus, ce fut une grande horloge posée devant lui sur la selle, le cadran de faïence tourné vers nous, et surmonté d'une belle peinture, représentant un coq rouge, qui tournait légèrement la tête et levait la patte.

« Tout à coup le ressort de cette horloge partit, et l'aiguille tourna comme la foudre, avec un cliquetis intérieur terrible. Le marchand fixa tour à tour ses yeux gris sur le garde général, que je préférais, sur le notaire que j'aurais pris ensuite, et sur le juge de paix que j'estimais beaucoup. Pendant qu'il les regardait, ces messieurs sentirent un frisson leur parcourir tout le corps. Enfin quand il eut fini cette inspection, il se prit à rire tout bas et poursuivit sa route au milieu du silence général.

« Il me semble encore le voir s'éloigner, le nez en l'air, et frappant son cheval, qui n'en allait pas plus vite.

« Quelques jours après, le garde général se cassa la jambe; puis le notaire perdit un œil, et le juge de paix se courba lentement, lentement. Aucun médecin ne connaît de remède à sa maladie ; il a beau mettre des corsets de fer, sa bosse grossit tous les jours ! »

Ici Charlotte se prit à verser quelques larmes, puis elle continua :

« Naturellement, les amoureux eurent peur de moi, tout le monde quitta notre hôtel ; plus une âme, de loin en loin un voyageur !

— Pourtant, lui dis-je, j'ai remarqué chez vous ces trois malheureux infirmes; ils ne vous ont pas quittée!

— C'est vrai, dit-elle, mais personne n'a voulu d'eux ; et puis je les fais souffrir, sans le vouloir. C'est plus fort que moi : j'éprouve l'envie de rire avec le borgne, de chanter avec le bossu, qui n'a plus qu'un souffle, et de danser avec le boiteux. Quel malheur! quel malheur!

— Ah ça! m'écriai-je, vous êtes donc folle?

— Chut ! fit-elle, tandis que sa figure se décomposait d'une manière horrible, chut! le voici !... »

Elle avait les yeux écarquillés et m'indiquait la fenêtre avec terreur.

En ce moment, la nuit était noire comme un four. Cependant, derrière les vitres closes, je distinguai vaguement la silhouette d'un cheval, et j'entendis un hennissement sourd.

« Calmez-vous, Charlotte, calmez-vous ; c'est une bête échappée qui broute le chèvrefeuille. »

Mais, au même instant, la fenêtre s'ouvrit comme par l'effet d'un coup de vent; une longue tête sarcastique, surmontée d'un immense chapeau pointu, se pencha dans la chambre et se prit à rire silencieusement, tandis qu'un bruit d'horloges détraquées sifflait dans l'air. Ses yeux se fixèrent d'abord sur moi, puis sur Charlotte, pâle comme la mort, et la fenêtre se referma brusquement.

« Oh! pourquoi suis-je revenu dans cette bicoque ! » m'écriai-je avec désespoir.

Et je voulus m'arracher les cheveux; mais, pour la première fois de ma vie, je dus convenir que j'étais chauve !

Charlotte, folle de terreur, piaffait sur son clavecin au hasard, et chantait d'une voix perçante : « Rose de mai !... Rose de mai !... » C'était épouvantable !

Je m'enfuis dans la grande salle. — La chandelle allait s'éteindre, et répandait une odeur âcre qui me prit à la gorge. Le bossu, le borgne et le boiteux étaient toujours à la même place, seulement ils ne jouaient plus : accoudés sur la table et le menton dans les mains, ils pleuraient mélancoliquement dans leurs chopes vides.

Cinq minutes après, je remontais à cheval et je partais à bride abattue.

« Rose de mai !... rose de mai!... » répétait Charlotte.

Hélas! vieille charrette qui crie va loin. Que le Seigneur Dieu la conduise !...

FIN DE MESSIRE TEMPUS.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

L'ŒIL INVISIBLE

OU L'AUBERGE DES TROIS-PENDUS

I

Vers ce temps-là, dit Christian, pauvre comme un rat d'église, je m'étais réfugié dans les combles d'une vieille maison de la rue des *Minnesœnger*, à Nuremberg.

Je nichais à l'angle du toit. Les ardoises me servaient de murailles et la maîtresse poutre de plafond; il fallait marcher sur une paillasse pour arriver à la fenêtre, mais cette fenêtre, percée dans le pignon, avait une vue magnifique; de là, je découvrais la ville, la campagne; je voyais les chats se promener gravement dans la gouttière, les cigognes, le bec chargé de grenouilles, apporter la pâture à leur couvée dévorante, les pigeons s'élancer de leurs colombiers, la queue en éventail, et tourbillonner sur l'abîme des rues. Le soir, quand les cloches appelaient le monde à l'*Angelus*, les coudes au bord du toit, j'écoutais leur chant mélancolique, je regardais les fenêtres s'illuminer une à une, les bons bourgeois fumer leur pipe sur les trottoirs, et les jeunes filles, en petite jupe rouge, la cruche sous le bras, rire et causer autour de la fontaine Saint-Sébalt. Insensiblement tout s'effaçait, les chauves-souris se mettaient en route, et j'allais me coucher dans une douce quiétude.

Le vieux brocanteur Toubac connaissait le chemin de ma logette aussi bien que moi, et ne craignait pas d'en grimper l'échelle. Toutes les semaines, sa tête de bouc, surmontée d'une tignasse roussâtre, soulevait la trappe, et, les doigts cramponnés au bord de la soupente, il me criait d'un ton nasillard :

« Eh bien! eh bien! maître Christian, avons-nous du neuf? »

A quoi je répondais :

« Entrez donc, que diable, entrez. Je viens de finir un petit paysage dont vous me donnerez des nouvelles. »

Alors sa grande échine maigre s'allongeait, s'allongeait jusque sous le toit, et le brave homme riait en silence.

Il faut rendre justice à Toubac : il ne marchandait pas avec moi. Il m'achetait toutes mes toiles à quinze florins l'une dans l'autre, et les revendait quarante. C'était un honnête juif.

Ce genre d'existence commençait à me plaire et j'y trouvais chaque jour de nouveaux charmes, quand la bonne ville de Nuremberg fut troublée par un événement étrange et mystérieux. Non loin de ma lucarne, un peu à gauche, s'élevait l'auberge du *Bœuf-Gras*, une vieille auberge fort achalandée dans le pays. Devant sa porte stationnaient toujours trois ou quatre voitures chargées de sacs ou de futailles, car avant de se rendre au marché, les campagnards y prenaient d'habitude leur chopine de vin.

Le pignon de l'auberge se distinguait par sa forme particulière : il était fort étroit, pointu, taillé des deux côtés en dents de scie; des sculptures grotesques, des guivres entrelacés ornaient les corniches et le pourtour de ses fenêtres. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable, c'est que la maison qui lui faisait face reproduisait exactement les mêmes sculptures, les mêmes ornements; il n'y avait pas jusqu'à la tige de l'enseigne qui ne fût copiée, avec ses volutes et ses spirales de fer.

On aurait dit que ces deux antiques masures se reflétaient l'une l'autre. Seulement, derrière l'auberge, s'élevait un grand chêne, dont le feuillage sombre détachait avec vigueur les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

arêtes du toit, tandis que la maison voisine se découpait sur le ciel. Du reste, autant l'auberge du *Bœuf-Gras* était bruyante, animée, autant l'autre maison était silencieuse. D'un côté, l'on voyait sans cesse entrer et sortir une foule de buveurs, chantant, trébuchant, faisant claquer leur fouet. De l'autre, régnait la solitude. Tout au plus, une ou deux fois par jour, sa lourde porte s'entr'ouvrait-elle, pour laisser sortir une petite vieille, les reins en demi-cercle, le menton en galoche, la robe collée sur les hanches, un énorme panier sous le bras, et le poing crispé contre la poitrine.

La physionomie de cette vieille m'avait frappé plus d'une fois; ses petits yeux verts, son nez mince, effilé, les grands ramages de son châle, qui datait de cent ans pour le moins, le sourire qui ridait ses joues en cocarde, et les dentelles de son bonnet, qui lui pendaient sur les sourcils, tout cela m'avait paru bizarre, je m'y étais intéressé; j'aurais voulu savoir ce qu'était, ce que faisait cette vieille dans sa grande maison déserte.

Il me semblait deviner là toute une existence de bonnes œuvres et de méditations pieuses. Mais un jour que je m'étais arrêté dans la rue, pour la suivre du regard, elle se retourna brusquement, me lança un coup d'œil dont je ne saurais peindre l'horrible expression, et me fit trois ou quatre grimaces hideuses; puis, laissant retomber sa tête branlante, elle attira son grand châle, dont la pointe traînait à terre, et gagna lestement sa lourde porte, derrière laquelle je la vis disparaître.

« C'est une vieille folle, me dis-je tout stupéfait, une vieille folle méchante et rusée. Ma foi! j'avais bien tort de m'intéresser à elle. Je voudrais revoir sa grimace, Toubac m'en donnerait volontiers quinze florins. »

Cependant ces plaisanteries ne me rassuraient pas trop. L'horrible coup d'œil de la vieille me poursuivait partout, et plus d'une fois, en train de grimper l'échelle perpendiculaire de mon taudis, me sentant accroché quelque part, je frissonnais des pieds à la tête, m'imaginant que la vieille venait se pendre aux basques de mon habit, pour me faire tomber.

Toubac, à qui je racontai cette histoire, bien loin d'en rire, prit un air grave :

« Maître Christian, me dit-il, si la vieille vous en veut, prenez garde! ses dents sont petites, pointues et d'une blancheur merveilleuse; cela n'est point naturel à son âge. Elle a le *mauvais œil*. Les enfants se sauvent à son approche, et les gens de Nuremberg l'appellent *Flédermausse* [1]. »

[1] Chauve-souris.

J'admirai l'esprit perspicace du juif, et ses paroles me donnèrent beaucoup à réfléchir; mais, au bout de quelques semaines, ayant souvent rencontré Flédermausse sans fâcheuses conséquences, mes craintes se dissipèrent et je ne songeai plus à elle.

Or, il advint qu'un soir, dormant du meilleur somme, je fus éveillé par une harmonie étrange. C'était une espèce de vibration si douce, si mélodieuse, que le murmure de la brise dans le feuillage ne peut en donner qu'une faible idée. Longtemps je prêtai l'oreille, les yeux tout grands ouverts, retenant mon haleine pour mieux entendre. Enfin, je regardai vers la fenêtre et je vis deux ailes qui se débattaient contre les vitres. Je crus d'abord que c'était une chauve-souris prise dans ma chambre; mais la lune étant venue à paraître, les ailes d'un magnifique papillon de nuit, transparentes comme de la dentelle, se dessinèrent sur son disque étincelant. Leurs vibrations étaient parfois si rapides qu'on ne les voyait plus; puis elles se reposaient, étendues sur le verre, et leurs frêles nervures se distinguaient de nouveau.

Cette apparition vaporeuse dans le silence universel ouvrit mon cœur aux plus douces émotions; il me sembla qu'une sylphide légère, touchée de ma solitude, venait me voir, et cette idée m'attendrit jusqu'aux larmes. «Sois tranquille, douce captive, sois tranquille, lui dis-je, ta confiance ne sera pas trompée; je ne te retiendrai pas malgré toi; retourne au ciel, à la liberté! »

Et j'ouvris ma petite fenêtre.

La nuit était calme. Des milliers d'étoiles scintillaient dans l'étendue. Un instant je contemplai ce spectacle sublime, et des paroles de prière me vinrent naturellement aux lèvres. Mais jugez de ma stupeur, quand, abaissant les yeux, je vis un homme pendu à la tringle de l'enseigne du *Bœuf-Gras*, les cheveux épars, les bras roides, les jambes allongées en pointe et projetant leur ombre gigantesque jusqu'au fond de la rue!

L'immobilité de cette figure sous les rayons de la lune avait quelque chose d'affreux. Je sentis ma langue se glacer, mes dents s'entrechoquer. J'allais jeter un cri; mais, je ne sais par quelle attraction mystérieuse, mes yeux plongèrent plus bas, et je distinguai confusément la vieille accroupie à sa fenêtre, au milieu des grandes ombres, et contemplant le pendu d'un air de satisfaction diabolique.

Alors j'eus le vertige de la terreur; toutes mes forces m'abandonnèrent, et, reculant jusqu'à la muraille, je m'affaissai sur moi-même, évanoui.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je ne saurais dire combien dura ce sommeil de mort. En revenant à moi, je vis qu'il faisait grand jour. Les brouillards de la nuit, pénétrant dans ma guérite, avaient déposé sur mes cheveux leur fraîche rosée ; des rumeurs confuses montaient de la rue, je regardai. Le bourgmestre et son secrétaire stationnaient à la porte de l'auberge; ils y restèrent longtemps. Les gens allaient, venaient, s'arrêtaient pour voir, puis reprenaient leur route. Les bonnes femmes du voisinage, qui balayaient le devant de leurs maisons, regardaient de loin et causaient entre elles. Enfin un brancard, et sur ce brancard un corps recouvert d'un drap de laine, sortit de l'auberge, porté par deux hommes. Ils descendirent la rue, et les enfants qui se rendaient à l'école se mirent à courir derrière eux.

Tout le monde se retira.

La fenêtre en face était encore ouverte; un bout de corde flottait à la tringle ; je n'avais pas rêvé; j'avais bien vu le grand papillon de nuit, puis le pendu, puis la vieille !

Ce jour-là, Toubac me fit sa visite; son grand nez parut à ras du plancher.

« Maître Christian, s'écria-t-il, rien à vendre? »

Je ne l'entendis pas, j'étais assis sur mon unique chaise, les deux mains sur les genoux, les yeux fixés devant moi. Toubac, surpris de mon immobilité, répéta plus haut :

« Maître Christian ! maître Christian ! »

Puis enjambant la soupente, il vint sans façon me frapper sur l'épaule.

« Eh bien ! eh bien ! que se passe-t-il donc?

—Ah ! c'est vous, Toubac?

—Eh ! parbleu ! j'aime à le croire. Êtes-vous malade?

— Non... je pense.

— A quoi diable pensez-vous?

— Au pendu !

— Ah ! ah ! s'écria le brocanteur, vous l'avez donc vu, ce pauvre garçon. Quelle histoire singulière ! le troisième à la même place !

— Comment ! le troisième ?

— Eh ! oui. J'aurais dû vous prévenir. Après ça, il est encore temps; il y en aura bien un quatrième qui voudra suivre l'exemple des autres; il n'y a que le premier pas qui coûte. »

Ce disant, Toubac prit place au bord de mon bahut, battit le briquet, alluma sa pipe, et lança quelques bouffées d'un air rêveur.

« Ma foi, dit-il, je ne suis pas craintif, mais si l'on m'offrait de passer la nuit dans cette chambre, j'aimerais autant aller me pendre ailleurs.

« Figurez-vous, maître Christian, qu'il y a neuf ou dix mois, un brave homme de Tubingue, marchand de fourrures en gros, descend à l'auberge du *Bœuf-Gras*. Il demande à souper, il mange bien, il boit bien ; on le mène coucher dans la chambre du troisième, — la chambre verte, comme ils l'appellent, — et le lendemain on le trouve pendu à la tringle de l'enseigne !

« Bon ! passe pour une fois; il n'y avait rien à dire.

« On dresse procès-verbal et l'on enterre cet étranger au fond du jardin. Mais voilà qu'environ six semaines après arrive un brave militaire de Newstadt. Il avait son congé définitif et se réjouissait de revoir son village. Pendant toute la soirée, en vidant des chopes, il ne parla que de sa petite cousine qui l'attendait pour se marier. Enfin, on le mène au lit du gros monsieur, et, cette même nuit, le watchmann qui passait dans la rue des *Minnesœnger* aperçoit quelque chose à la tringle. Il lève sa lanterne : c'était le militaire, avec son congé définitif dans un tuyau de fer-blanc, sur la cuisse gauche, et les mains collées sur les coutures du pantalon, comme à la parade !

« Pour le coup, c'est extraordinaire ! Le bourgmestre crie, fait le diable. On visite la chambre. On recrépit les murs, et l'on envoie l'extrait mortuaire à Newstadt.

« Le greffier avait écrit en marge : « Mort d'apoplexie foudroyante ! »

« Tout Nuremberg était indigné contre l'aubergiste. Il y en avait même qui voulaient le forcer d'ôter sa tringle de fer, sous prétexte qu'elle inspirait des idées dangereuses aux gens. Mais vous pensez que le vieux Nikel Schmidt n'entendit pas de cette oreille.

« Cette tringle, dit-il, a été mise là par mon grand-père. Elle porte l'enseigne du *Bœuf-Gras* de père en fils depuis cent cinquante ans. Elle ne fait de tort à personne, pas même aux voitures de foin qui passent dessous, puisqu'elle est à plus de trente pieds. Ceux qu'elle gêne n'ont qu'à détourner la tête, ils ne la verront pas. »

« On finit par se calmer, et pendant plusieurs mois il n'y eut rien de nouveau. Malheureusement, un étudiant de Heidelberg qui se rendait à l'Université s'arrête avant-hier au *Bœuf-Gras* et demande à coucher. C'était le fils d'un pasteur.

« Comment supposer que le fils d'un pasteur aurait l'idée de se pendre à la tringle d'une enseigne, parce qu'un gros monsieur et un militaire s'y étaient pendus? Il faut avouer, maître Christian, que la chose n'était guère

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

probable. Ces raisons ne vous auraient pas paru suffisantes, ni à moi non plus. Eh bien....

— Assez! assez! m'écriai-je, cela est horrible. Je devine là-dessous un affreux mystère. Ce n'est pas la tringle, ce n'est pas la chambre....

— Est-ce que vous soupçonneriez l'aubergiste, le plus honnête homme du monde, appartenant à l'une des plus anciennes familles de Nuremberg?

— Non, non, Dieu me garde de concevoir d'injustes soupçons; mais il y a des abîmes qu'on n'ose sonder du regard.

— Vous avez bien raison, dit Toubac, étonné de mon exaltation; il vaut mieux parler d'autre chose. A propos, maître Christian, et notre paysage de Sainte-Odile? »

Cette question me ramena dans le monde positif. Je fis voir au brocanteur le tableau que je venais de terminer. L'affaire fut bientôt conclue, et Toubac, fort satisfait, descendit l'échelle en m'engageant à ne plus songer à l'étudiant de Heidelberg.

J'aurais volontiers suivi le conseil du brocanteur; mais quand le diable se mêle de nos affaires, il n'est pas facile de s'en débarrasser.

II

Dans la solitude, tous ces événements se retracèrent à mon esprit avec une lucidité effrayante.

La vieille, me dis-je, est cause de tout. Elle seule a médité ces crimes, et les a consommés; mais par quel moyen? A-t-elle eu recours à la ruse, ou bien à l'intervention des puissances invisibles?

Je me promenais dans mon réduit; une voix intérieure me criait : « Ce n'est pas en vain que le ciel t'a permis de voir Flédermausse contempler l'agonie de sa victime; ce n'est pas en vain que l'âme du pauvre jeune homme est venue t'éveiller, sous la forme d'un papillon de nuit, non! ce n'est pas en vain! Christian, le ciel t'impose une mission terrible. Si tu ne l'accomplis pas, crains de tomber toi-même dans les filets de la vieille. Peut-être en ce moment prépare-t-elle déjà sa toile dans l'ombre! »

Durant plusieurs jours, ces images affreuses me poursuivirent sans trêve; j'en perdais le sommeil; il m'était impossible de rien faire; le pinceau me tombait de la main, et, chose atroce à dire, je me surprenais quelquefois à considérer la tringle avec complaisance. Enfin, n'y tenant plus, je descendis un soir l'échelle quatre à quatre, et j'allai me blottir derrière la porte de Flédermausse, pour surprendre son fatal secret.

Dès lors, il ne se passa plus un jour que je ne fusse en route, suivant la vieille, l'épiant, ne la perdant pas de vue; mais elle était si rusée, elle avait le flair tellement subtil, que, sans même tourner la tête, elle me devinait derrière elle et me savait à ses trousses. Du reste, elle feignait de ne pas s'en apercevoir; elle allait au marché, à la boucherie comme une simple bonne femme; seulement, elle hâtait le pas et murmurait des paroles confuses.

Au bout d'un mois, je vis qu'il me serait impossible d'atteindre à mon but par ce moyen, et cette conviction me rendit d'une tristesse inexprimable.

« Que faire? me disais-je. La vieille devine mes projets, elle se tient sur ses gardes, tout m'abandonne, tout! O vieille scélérate! tu crois déjà me voir au bout de la ficelle! »

A force de me poser cette question : « Que faire? que faire? » une idée lumineuse frappa mon esprit. Ma chambre dominait la maison de Flédermausse, mais il n'y avait pas de lucarne de ce côté. Je soulevai légèrement une ardoise, et l'on ne saurait se peindre ma joie, quand je vis toute l'antique masure à découvert. « Enfin, je te tiens! m'écriai-je, tu ne peux m'échapper! d'ici, je verrai tout : tes allées, tes venues, les habitudes de la fouine dans sa tanière. Tu ne soupçonneras pas cet œil invisible, cet œil qui surprend le crime au moment d'éclore. Oh! la justice! elle marche lentement, mais elle arrive!

Rien de sinistre comme ce repaire vu de là : une cour profonde à larges dalles moussues; dans l'un des angles, un puits, dont l'eau croupissante faisait peur à voir; un escalier en coquille; au fond, une galerie à rampe de bois; sur la balustrade, du vieux linge, la taie d'une paillasse; au premier étage, à gauche, la pierre d'un égout indiquant la cuisine; à droite, les hautes fenêtres du bâtiment donnant sur la rue, quelques pots de fleurs desséchées, — tout cela sombre, lézardé, humide.

Le soleil ne pénétrait qu'une heure ou deux par jour au fond de ce cloaque; puis, l'ombre remontait: la lumière se découpait en losanges sur les murailles décrépites, sur le balcon vermoulu, sur les vitres ternes. — Des tourbillons d'atomes voltigeaient dans des rayons d'or, que n'agitait pas un souffle. Oh! c'était bien l'asile de Flédermausse; elle devait s'y plaire.

Je terminais à peine ces réflexions, que la vieille entra. Elle revenait du marché. J'entendis sa lourde porte grincer. Puis Fléder-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mausse apparut avec son panier. Elle paraissait fatiguée, hors d'haleine. Les franges de son bonnet lui pendaient sur le nez; se cramponnant d'une main à la rampe, elle gravit l'escalier.

Il faisait une chaleur suffocante, c'était précisément un de ces jours où tous les insectes, les grillons, les araignées, les moustiques, remplissent les vieilles masures de leurs bruits de râpes et de tarières souterraines.

Flédermausse traversa lentement la galerie, comme un furet qui se sent chez lui. Elle resta plus d'un quart d'heure dans la cuisine, puis revint étendre son linge, et donner un coup de balai sur les marches, où traînaient quelques brins de paille. Enfin, elle leva la tête, et se mit à parcourir de ses yeux verts le tour du toit, cherchant, furetant du regard.

Par quelle étrange intuition soupçonnait-elle quelque chose? Je ne sais, mais j'abaissai doucement l'ardoise et je renonçai à faire le guet ce jour-là.

Le lendemain, Flédermausse paraissait rassurée. Un angle de lumière se déchiquetait dans la galerie.

En passant, elle prit une mouche au vol et la présenta délicatement à une araignée établie dans l'angle du toit.

L'araignée était si grosse, que, malgré la distance, je la vis descendre d'échelon en échelon, puis glisser le long d'un fil, comme une goutte de venin, saisir sa proie entre les mains de la mégère et remonter rapidement. Alors la vieille regarda fort attentivement, ses yeux se fermèrent à demi; elle éternua, et se dit à elle-même d'un ton railleur :

« Dieu vous bénisse! la belle, Dieu vous bénisse! »

Durant six semaines, je ne pus rien découvrir touchant la puissance de Flédermausse; tantôt assise sous l'échoppe, elle pelait ses pommes de terre; tantôt elle étendait son linge sur la balustrade. Je la vis filer quelquefois, mais jamais elle ne chantait, comme c'est la coutume des bonnes vieilles femmes, dont la voie chevrotante se marie si bien au bourdonnement du rouet.

Le silence règnait autour d'elle. Elle n'avait pas de chat, cette société favorite des vieilles filles; pas un moineau ne venait se poser sur ses chêneaux; les pigeons, en passant au-dessus de sa cour, semblaient étendre l'aile avec plus d'élan. — On aurait dit que tout avait peur de son regard.

L'araignée seule se plaisait dans sa compagnie.

Je ne conçois pas ma patience durant ces longues heures d'observation; rien ne me lassait, rien ne m'était indifférent; au moindre bruit, je soulevais l'ardoise : c'était une curiosité sans bornes, stimulée par une crainte indéfinissable.

Toubac se plaignait.

« Maître Christian, me disait-il, à quoi diable passez-vous votre temps? Autrefois vous me donniez quelque chose toutes les semaines; à présent c'est à peine tous les mois. Oh! les peintres! on a bien raison de dire : « Paresseux comme un peintre! » Aussitôt qu'ils ont quelques *kreutzers* devant eux, ils mettent les mains dans leurs poches et s'endorment! »

Je commençais moi-même à perdre courage. J'avais beau regarder, épier, je ne découvrais rien d'extraordinaire. J'en étais à me dire que la vieille pouvait bien n'être pas si dangereuse, que je lui faisais peut-être tort de la soupçonner; bref, je lui cherchais des excuses; mais un beau soir que, l'œil à mon trou, je m'abandonnais à ces réflexions bénévoles, la scène changea brusquement.

Flédermausse passa sur la galerie avec la rapidité de l'éclair; elle n'était plus la même : elle était droite, les mâchoires serrées, le regard fixe, le cou tendu; elle faisait de grands pas; ses cheveux gris flottaient derrière elle. « Oh! oh! me dis-je, il se passe quelque chose : attention! » Mais les ombres descendirent sur cette grande demeure, les bruits de la ville expirèrent, le silence s'établit.

J'allais m'étendre sur ma couche, quand, jetant les yeux par la lucarne, je vis la fenêtre en face illuminée : un voyageur occupait la chambre du pendu.

Alors toutes mes craintes se réveillèrent; l'agitation de Flédermausse s'expliquait : elle flairait une victime!

Je ne pus dormir de la nuit. Le froissement de la paille, le grignotement d'une souris sous le plancher, me donnaient froid. Je me levai, je me perchai à la lucarne, j'écoutai! La lumière d'en face était éteinte. Dans l'un de ces moments d'anxiété poignante, soit illusion, soit réalité, je crus voir la vieille mégère qui regardait aussi et prêtait l'oreille.

La nuit se passa, le jour vint grisonner mes vitres; peu à peu les bruits, les mouvements de la ville montèrent. Harassé de fatigue et d'émotions, je finis par m'endormir, mais mon sommeil fut court; dès huit heures, j'avais repris mon poste d'observation.

Il paraît que la nuit de Flédermausse n'avait pas été moins orageuse que la mienne; lorsqu'elle poussa la porte de la galerie, une pâleur livide couvrait ses joues et sa nuque

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le silence régnait autour d'elle. (Page 39.)

maigre. Elle n'avait que sa chemise et un jupon de laine; quelques mèches de cheveux d'un gris roux, tombaient sur ses épaules. Elle regarda de mon côté d'un air rêveur, mais elle ne vit rien; elle pensait à autre chose. Tout à coup elle descendit, laissant ses savates au haut de l'escalier; elle allait sans doute s'assurer que la porte d'en bas était bien fermée. Je la vis remonter brusquement, enjambant trois ou quatre marches à la fois, c'était effrayant. — Elle s'élança dans la chambre voisine; j'entendis comme le bruit d'un gros coffre dont le couvercle retombe. Puis Flédermausse apparut sur la galerie, traînant un mannequin derrière elle ; et ce mannequin avait les habits de l'étudiant de Heidelberg.

La vieille, avec une dextérité surprenante, suspendit cet objet hideux à la poutre du hangar, puis elle descendit pour le contempler de la cour. Un éclat de rire saccadé s'échappa de sa poitrine ; elle remonta , descendit de nouveau comme une maniaque, et chaque fois poussant de nouveaux cris, de nouveaux éclats de rire.

Un bruit se fit entendre à la porte. La vieille bondit, décrocha le mannequin, l'emporta, revint; et, penchée sur la balustrade, le cou allongé, les yeux étincelants, elle prêta l'oreille; le bruit s'éloignait!.. les muscles de sa face se détendirent, elle respira longuement : — une voiture venait de passer.

La mégère avait eu peur.

Alors elle rentra de nouveau dans la chambre, et j'entendis le coffre qui se refermait.

Paris. Jules Bonaventure, imprim. [illegible]

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je courus chez tous les fripiers de Nuremberg. (Page 42.)

Cette scène bizarre confondait toutes mes idées; que signifiait ce mannequin?

Je devins plus attentif que jamais.

Flédermausse venait de sortir avec son panier, je la suivis des yeux jusqu'au détour de la rue; elle avait repris son air de vieillotte tremblotante, elle faisait de petits pas et tournait de temps en temps la tête à demi, pour voir derrière elle du coin de l'œil.

Pendant cinq grandes heures elle resta dehors; moi, j'allais, je venais, je méditais; le temps m'était insupportable; le soleil chauffait les ardoises et m'embrasait le cerveau.

Je vis à sa fenêtre le brave homme qui occupait la chambre des trois pendus. C'était un bon paysan de la Forêt-Noire, à grand tricorne, à gilet écarlate, la figure riante, épanouie. Il fumait tranquillement sa pipe d'Ulm, sans se douter de rien. J'avais envie de lui crier: « Brave homme, prenez garde! ne vous laissez pas fasciner par la vieille; défiez-vous! » Mais il ne m'aurait pas compris.

Vers deux heures, Flédermausse rentra. Le bruit de sa porte retentit au fond du vestibule. Puis seule, bien seule, elle parut dans la cour et s'assit sur la marche inférieure de l'escalier. Elle déposa son grand panier devant elle et en tira d'abord quelques paquets d'herbages, quelques légumes; puis un gilet rouge, puis un tricorne replié, une veste de velours brun, des culottes de peluche, une paire de gros bas de laine, — tout le costume d'un paysan de la Forêt-Noire.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

J'eus comme des éblouissements. Des flammes me passèrent devant les yeux.

Je me rappelai ces précipices qui vous attirent avec une puissance irrésistible ; ces puits qu'il avait fallu combler, parce qu'on s'y précipitait; ces arbres qu'il avait fallu abattre, parce qu'on s'y pendait; cette contagion de suicides, de meurtres, de vols à certaines époques, par des moyens déterminés ; cet entraînement *bizarre* de l'exemple, qui fait bâiller parce qu'on voit bâiller, souffrir parce qu'on voit souffrir, se tuer, parce que d'autres se tuent... et mes cheveux se dressèrent d'épouvante!

Comment Flédermausse, cette créature sordide, avait-elle pu deviner une loi si profonde de la nature? Comment avait-elle trouvé moyen de l'exploiter au profit de ses instincts sanguinaires? Voilà ce que je ne pouvais comprendre, voilà ce qui dépassait toute mon imagination; mais sans réfléchir davantage à ce mystère, je résolus aussitôt de tourner la loi fatale contre elle, et d'attirer la vieille dans son propre piége : tant d'innocentes victimes criaient vengeance!

Je me mis donc en route. Je courus chez tous les fripiers de Nuremberg, et le soir j'arrivai à l'auberge des trois pendus, un énorme paquet sous le bras.

Nickel Schmidt me connaissait d'assez longue date. J'avais fait le portrait de sa femme, une grosse commère fort appétissante.

« Eh! maître Christian, s'écria-t-il en me secouant la main, quelle heureuse circonstance vous ramène? qui est-ce qui me procure le plaisir de vous voir?

— Mon cher monsieur Schmidt, j'éprouve un véhément désir de passer la nuit dans cette chambre. »

Nous étions sur le seuil de l'auberge, et je lui montrais la chambre verte. Le brave homme me regarda d'un air défiant.

« Oh! ne craignez rien, lui dis-je, je n'ai pas envie de me pendre.

—A la bonne heure! à la bonne heure! car franchement cela me ferait de la peine... un artiste de votre mérite. Et pour quand voulez-vous cette chambre, maître Christian?

—Pour ce soir.

—Impossible, elle est occupée.

—Monsieur peut y entrer tout de suite, fit une voix derrière nous; je n'y tiens pas! »

Nous nous retournâmes tout surpris. C'était le paysan de la Forêt-Noire, son grand tricorne sur la nuque et son paquet au bout de son bâton de voyage. Il venait d'apprendre l'aventure des trois pendus, et tremblait de colère.

« Des chambres comme les vôtres! s'écria-t-il en bégayant, mais... mais c'est un meurtre d'y mettre les gens, c'est un assassinat; vous mériteriez d'aller aux galères!

—Allons, allons, calmez-vous, dit l'aubergiste, cela ne vous a pas empêché de bien dormir.

—Par bonheur, j'avais fait ma prière du soir, s'écria l'autre, sans cela où serais-je? où serais-je? »

Et il s'éloigna en levant les mains au ciel.

« Eh bien, dit maître Schmidt, stupéfait, la chambre est libre, mais n'allez pas me jouer un mauvais tour!

—Il serait plus mauvais pour moi, mon cher monsieur. »

Je remis mon paquet à la servante, et je m'installai provisoirement avec les buveurs.

Depuis longtemps je ne m'étais senti plus calme, plus heureux d'être au monde. Après tant d'inquiétudes, je touchais au but; l'horizon semblait s'éclaircir, et puis je ne sais quelle puissance formidable me donnait la main. J'allumai ma pipe, et le coude sur la table, en face d'une chope, j'écoutai le chœur de *Freyschütz*, exécuté par une troupe de Zigeiners du Schwartz-Wald. La trompette, le cor de chasse, le hautbois, me plongeaient tour à tour dans une vague rêverie; et parfois, m'éveillant pour regarder l'heure, je me demandais sérieusement si tout ce qui m'arrivait n'était pas un songe. Mais quand le wachtmann vint nous prier d'évacuer la salle, d'autres pensées plus graves surgirent dans mon âme, et je suivis tout méditatif la petite Charlotte, qui me précédait une chandelle à la main.

III

Nous montâmes l'escalier tournant jusqu'au deuxième. La servante me remit la lumière en m'indiquant une porte.

« C'est là, » dit-elle en se hâtant de descendre.

J'ouvris la porte. La chambre verte était une chambre d'auberge comme toutes les autres : le plafond très-bas et le lit fort haut. D'un coup d'œil, j'en explorai l'intérieur, puis je me glissai près de la fenêtre.

Rien n'apparaissait encore chez Flédermausse; seulement, au bout d'une longue pièce obscure brillait une lumière, une veilleuse sans doute.

« C'est bien, me dis-je en refermant le rideau, j'ai tout le temps nécessaire. »

J'ouvris mon paquet; je mis un bonnet de femme à longues franges, et m'étant armé

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'un fusain, je m'installai devant la glace, afin de me tracer des rides. Ce travail me prit une bonne heure. Mais après avoir revêtu la robe et le grand châle, je me fis peur à moi-même: Flédermausse était là, qui me regardait du fond de la glace.

En ce moment, le watchmann criait onze heures. Je montai vivement le mannequin que j'avais apporté; je l'affublai d'un costume pareil à celui de la mégère, et j'entr'ouvris le rideau.

Certes, après tout ce que j'avais vu de la vieille : sa ruse infernale, sa prudence, son adresse, rien n'aurait dû me surprendre, et cependant j'eus peur.

Cette lumière que j'avais remarquée au fond de la chambre, cette lumière immobile projetait alors sa lumière jaunâtre sur le mannequin du paysan de la Forêt-Noire, lequel, accroupi au bord du lit, la tête penchée sur la poitrine, son grand tricorne rabattu sur la figure, les bras pendants, semblait plongé dans le désespoir.

L'ombre, ménagée avec un art diabolique, ne laissait paraître que l'ensemble de la figure; le gilet rouge et ses boutons arrondis se détachaient seuls des ténèbres ; mais c'est le silence de la nuit, c'est l'immobilité complète du personnage, son air morne, affaissé, qui devaient s'emparer de l'imagination du spectateur avec une puissance inouïe. Moi-même, quoique prévenu, je me sentis froid dans les os. — Qu'aurait-ce donc été d'un pauvre campagnard, surpris à l'improviste? Il eût été terrassé ; il eût perdu son libre arbitre et l'esprit d'imitation aurait fait le reste.

A peine eus-je remué le rideau, que je vis Flédermausse à l'affût derrière ses vitres.

Elle ne pouvait me voir. J'entr'ouvris doucement la fenêtre ; la fenêtre en face s'entr'ouvrit! puis le mannequin parut se lever lentement et s'avancer vers moi; je m'avançai de même, et saisissant mon flambeau d'une main, de l'autre j'ouvris brusquement la croisée : la vieille et moi nous étions face à face ; car, frappée de stupeur, elle avait laissé tomber son mannequin.

Nos deux regards se croisèrent avec une égale terreur.

Elle étendit le doigt, j'étendis le doigt; ses lèvres s'agitèrent, j'agitai les miennes; elle exhala un profond soupir et s'accouda, je m'accoudai.

Dire ce que cette scène avait d'effrayant, je ne le puis. Cela tenait du délire, de l'égarement, de la folie! Il y avait lutte entre deux volontés, entre deux intelligences, entre deux âmes, dont l'une voulait anéantir l'autre, et dans cette lutte la mienne avait l'avantage. Les victimes luttaient avec moi!

Après avoir imité pendant quelques secondes tous les mouvements de Flédermausse, je tirai une corde de dessous mon jupon et je l'attachai à la tringle.

La vieille me considérait bouche béante. Je passai la corde à mon cou. Ses prunelles fauves s'illuminèrent, sa figure se décomposa.

« Non! non! fit-elle d'une voix sifflante, non! »

Je poursuivis avec l'impassibilité du bourreau.

Alors la rage saisit Flédermausse.

« Vieille folle! hurla-t-elle en se redressant, les mains crispées sur la traverse, vieille folle! »

Je ne lui donnai pas le temps de continuer : soufflant tout à coup ma lampe, je me baissai comme une personne qui veut prendre un élan vigoureux, et, saisissant le mannequin, je lui passai la corde au cou, et je le précipitai dans l'espace.

Un cri terrible traversa la rue.

Après ce cri, tout rentra dans le silence.

La sueur ruisselait de mon front. J'écoutai longtemps. Au bout d'un quart d'heure, j'entendis... loin... bien loin... la voix du watchmann qui criait : « Habitants de Nuremberg... minuit... minuit sonné. »

« Maintenant, justice est faite, murmurai-je, les trois victimes sont vengées. Seigneur, pardonnez-moi. »

Or, ceci se passait environ cinq minutes après le dernier cri du watchmann, et je venais d'apercevoir la mégère, attirée par son image, s'élancer de sa fenêtre la corde au cou et rester suspendue à sa tringle. Je vis le frisson de la mort onduler sur ses reins, et la lune calme, silencieuse, débordant à la cime du toit, reposer sur sa tête échevelée ses froids et pâles rayons.

Tel j'avais vu le pauvre jeune homme, telle je vis Flédermausse.

Le lendemain, tout Nuremberg apprit que la chauve-souris s'était pendue. Ce fut le dernier événement de ce genre dans la rue des *Minnœsinger*.

FIN DE L'ŒIL INVISIBLE.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LA COMÈTE

L'année dernière, avant les fêtes du carnaval, le bruit courut à Hunebourg que le monde allait finir. C'est le docteur Zacharias Piper, de Colmar, qui répandit d'abord cette nouvelle désagréable; elle se lisait dans le *Messager boiteux*, dans le *Parfait chrétien* et dans cinquante autres almanachs.

Zacharias Piper avait calculé qu'une comète descendrait du ciel le mardi-gras, qu'elle aurait une queue de trente-cinq millions de lieues, formée d'eau bouillante, laquelle passerait sur la terre, de sorte que les neiges des plus hautes montagnes en seraient fondues, les arbres desséchés et les gens consumés.

Il est vrai qu'un honnête savant de Paris, nommé Popinot, écrivit plus tard que la comète arriverait sans doute, mais que sa queue serait composée de vapeurs tellement légères, que personne n'en éprouverait le moindre inconvénient; que chacun devait s'occuper tranquillement de ses affaires; qu'il répondait de tout.

Cette assurance calma bien des frayeurs.

Malheureusement, nous avons à Hunebourg une vieille fileuse de laine, nommée Maria Finck, demeurant dans la ruelle des Trois-Pots. C'est une petite vieille toute blanche, toute ridée, que les gens vont consulter dans les circonstances délicates de la vie. Elle habite une chambre basse, dont le plafond est orné d'œufs peints, de bandelettes roses et bleues, de noix dorées et de mille autres objets bizarres. Elle se revêt elle-même d'antiques falbalas, et se nourrit d'échaudés, ce qui lui donne une grande autorité dans le pays.

Maria Finck, au lieu d'approuver l'avis de l'honnête et bon M. Popinot, se déclara pour Zacharias Piper, disant :

« Convertissez-vous et priez; repentez-vous de vos fautes et faites du bien à l'Église, car la fin est proche, la fin est proche! »

On voyait au fond de sa chambre une image de l'enfer, où les gens descendaient par un chemin semé de roses. Aucun ne se doutait de l'endroit où les menait cette route; ils marchaient en dansant, les uns une bouteille à la main, les autres un jambon, les autres un chapelet de saucisses. Un ménétrier, le chapeau garni de rubans, leur jouait de la clarinette pour égayer le voyage; plusieurs embrassaient leurs commères, et tous ces malheureux s'approchaient avec insouciance de la cheminée pleine de flammes, où déjà les premiers d'entre eux tombaient, les bras étendus et les jambes en l'air.

Qu'on se figure les réflexions de tout être raisonnable en voyant cette image. On n'est pas tellement vertueux, que chacun n'ait un certain nombre de péchés sur la conscience, et personne ne peut se flatter de s'asseoir tout de suite à la droite du Seigneur. Non, il faudrait être bien présomptueux pour oser s'imaginer que les choses iront de la sorte; ce serait la marque d'un orgueil très-condamnable. Aussi la plupart se disaient :

« Nous ne ferons pas le carnaval; nous passerons le mardi-gras en actes de contrition. »

Jamais on n'avait vu rien de pareil. L'adjudant et le capitaine de place, ainsi que les sous-officiers de la 3e compagnie du *** en garnison à Hunebourg, étaient dans un véritable désespoir. Tous les préparatifs pour la fête, la grande salle de la mairie qu'ils avaient décorée de mousse et de trophées d'armes, l'estrade qu'ils avaient élevée pour l'orchestre, la bière, le kirsch, les *bischofs* qu'ils avaient commandés pour la buvette, enfin tous les rafraîchissements allaient être en pure perte, puisque les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

demoiselles de la ville ne voulaient plus entendre parler de danse.

« Je ne suis pas méchant, disait le sergent Duchêne, mais si je tenais votre Zacharias Piper, il en verrait des dures.»

Avec tout cela, les plus désolés étaient encore Daniel Spitz, le secrétaire de la mairie, Jérôme Bertha, le fils du maître de poste, le percepteur des contributions Dujardin, et moi. — Huit jours avant, nous avions fait le voyage de Strasbourg pour nous procurer des costumes. L'oncle Tobie m'avait même donné cinquante francs de sa poche, afin que rien ne fût épargné. Je m'étais donc choisi, chez mademoiselle Dardenai, sous les petites arcades, un costume de Pierrot. C'est une espèce de chemise à larges plis et longues manches, garnie de boutons en forme d'oignons, gros comme le poing, qui vous ballottent depuis le menton jusque sur les cuisses. On se couvre la tête d'une calotte noire, on se blanchit la figure de farine et, pourvu qu'on ait le nez long, les joues creuses et les yeux bien fendus, c'est admirable.

Dujardin, à cause de sa large panse, avait pris un costume de Turc, brodé sur toutes les coutures; Spitz un habit de Polichinelle, formé de mille pièces rouges, vertes et jaunes, une bosse devant, une autre derrière, le grand chapeau de gendarme sur la nuque; on ne pouvait rien voir de plus beau. — Jérôme Bertha devait être en sauvage, avec des plumes de perroquet. Nous étions sûrs d'avance que toutes les filles quitteraient leurs sergents, pour se pendre à nos bras.

Et quand on fait de pareilles dépenses, de voir que tout s'en aille au diable par la faute d'une vieille folle ou d'un Zacharias Piper, n'y a-t-il pas de quoi prendre le genre humain en grippe?

Enfin, que voulez-vous? Les gens ont toujours été les mêmes; les fous auront toujours le dessus.

Le mardi-gras arrive. Ce jour-là, le ciel était plein de neige. On regarde à droite, à gauche, en haut, en bas, pas de comète! Les demoiselles paraissent toutes confuses; les garçons couraient chez leurs cousines, chez leurs tantes, chez leurs marraines, dans toutes les maisons : « Vous voyez bien que la vieille Finck est folle, toutes vos idées de comète n'ont pas de bon sens. Est-ce que les comètes arrivent en hiver? Est-ce qu'elles ne choisissent pas toujours le temps des vendanges? Allons, allons, il faut se décider, que diable! Il est encore temps, etc. »

De leur côté, les sous-officiers passaient dans les cuisines et parlaient aux servantes; ils les exhortaient, et les accablaient de reproches. Plusieurs reprenaient courage. Les vieux et les vieilles arrivaient bras dessus bras dessous, pour voir la grande salle de la mairie; les soleils de sabres, poignards et les petits drapeaux tricolores entre les fenêtres excitaient l'admiration universelle. Alors tout change; on se rappelle que c'est mardi-gras; les demoiselles se dépêchent de tirer leurs jupes de l'armoire et de cirer leurs petits souliers.

A dix heures, la grande salle de la mairie était pleine de monde; nous avions gagné la bataille : pas une demoiselle de Hunebourg ne manquait à l'appel. Les clarinettes, les trombones, la grosse caisse résonnaient, les hautes fenêtres brillaient dans la nuit, les valses tournaient comme des enragées, les contredanses allaient leur train; les filles et les garçons étaient dans une jubilation inexprimable; les vieilles grand'mères, bien assises contre les guirlandes, riaient de bon cœur. On se bousculait dans la buvette; on ne pouvait pas servir assez de rafraîchissements, et le père Zimmer, qui avait la fourniture par adjudication, peut se vanter d'avoir fait ses choux gras en cette nuit.

Tout le long de l'escalier extérieur, on voyait descendre en trébuchant ceux qui s'étaient trop rafraîchis. Dehors, la neige tombait toujours.

L'oncle Tobie m'avait donné la clef de la maison, pour rentrer quand je voudrais. Jusqu'à deux heures, je ne manquai pas une valse, mais alors j'en avais assez, les rafraîchissements me tournaient sur le cœur. Je sortis. Une fois dans la rue, je me sentis mieux et me mis à délibérer, pour savoir si je remonterais ou si j'irais me coucher. J'aurais bien voulu danser encore; mais d'un autre côté j'avais sommeil.

Enfin je me décide à rentrer, et je me mets en route pour la rue Saint-Sylvestre, le coude au mur, en me faisant toutes sortes de raisonnements à moi-même.

Depuis dix minutes, je m'avançais ainsi dans la nuit, et j'allais tourner au coin de la fontaine, quand, levant le nez par hasard, je vois derrière les arbres du rempart une lune rouge comme de la braise, qui s'avançait par les airs. Elle était encore à des milliers de lieues, mais elle allait si vite, que dans un quart d'heure elle devait être sur nous.

Cette vue me bouleversa de fond en comble; je sentis mes cheveux grésiller, et je me dis : « C'est la comète! Zacharias Piper avait raison! »

Et, sans savoir ce que je faisais, tout à coup je me remets à courir vers la mairie, je re-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

grimpe l'escalier, en renversant ceux qui descendaient et criant d'une voix terrible :

« La comète ! la comète ! »

C'était le plus beau moment de la danse : la grosse caisse tonnait, les garçons frappaient du pied, levaient la jambe en tournant, les filles étaient rouges comme des coquelicots; mais quand on entendit cette voix s'élever dans la salle : « La comète ! la comète ! » il se fit un profond silence, et les gens, tournant la tête, se virent tout pâles, les joues tirées et le nez pointu.

Le sergent Duchêne, s'élançant vers la porte, m'arrêta et me mit la main sur la bouche, en disant :

« Est-ce que vous êtes fou? Voulez-vous bien vous taire ! »

Mais moi, me renversant en arrière, je ne cessais de répéter d'un ton de désespoir : « La comète ! » Et l'on entendait déjà les pas rouler sur l'escalier comme un tonnerre, les gens se précipiter dehors, les femmes gémir, enfin un tumulte épouvantable. Quelques vieilles, séduites par le mardi-gras, levaient les mains au ciel, en bégayant : « Jésus ! Maria ! Joseph ! »

En quelques secondes la salle fut vide. Duchêne me laissa; et, penché au bord d'une fenêtre, je regardai, tout épuisé, les gens qui remontaient la rue en courant; puis je m'en allai, comme fou de désespoir.

En passant par la buvette, je vis la cantinière Catherine Lagoutte avec le caporal Bouquet, qui buvaient le fond d'un bol de punch :

« Puisque c'est fini, disaient-ils, que ça finisse bien ! »

Au-dessous, dans l'escalier, un grand nombre étaient assis sur les marches et se confessaient entre eux; l'un disait : « J'ai fait l'usure? » l'autre : « J'ai vendu à faux poids! « l'autre : « J'ai trompé au jeu ! » Tous parlaient à la fois, et de temps en temps il s'interrompaient pour crier ensemble : « Seigneur, ayez pitié de nous ! »

Je reconnus là le vieux boulanger Fèvre et la mère Lauritz. Ils se frappaient la poitrine comme des malheureux. Mais toutes ces choses ne m'intéressaient pas; j'avais assez de péchés pour mon propre compte.

Bientôt j'eus rattrapé ceux qui couraient vers la fontaine. C'est là qu'il fallait entendre les gémissements; tous reconnaissaient la comète; moi je trouvai qu'elle avait déjà grossi du double : elle jetait des éclairs ; la profondeur des ténèbres la faisait paraître rouge comme du sang!

La foule, debout dans l'ombre, ne cessait de répéter d'un ton lamentable :

« C'est fini, c'est fini! O mon Dieu ! c'est fini! nous sommes perdus ! »

Et les femmes invoquaient saint Joseph, saint Christophe, saint Nicolas, enfin tous les saints du calendrier.

Dans ce moment, je revis aussi tous mes péchés depuis l'âge de la raison, et je me fis horreur à moi-même. J'avais froid sous la langue, en pensant que nous allions être brûlés ; et comme le vieux mendiant Balthazar se tenait près de moi sur sa béquille, je l'embrassai en lui disant :

« Balthazar, quand vous serez dans le sein d'Abraham, vous aurez pitié de moi, n'est-ce pas? »

Alors lui, en sanglotant, me répondit :

« Je suis un grand pécheur, monsieur Christian; depuis trente ans je trompe la commune par amour de la paresse, car je ne suis pas aussi boiteux qu'on pense.

— Et moi, Balthazar, lui dis-je, je suis le plus grand criminel de Hunebourg. »

Nous pleurions dans les bras l'un de l'autre.

Voilà pourtant comment seront les gens au jugement dernier : les rois avec les cireurs de bottes, les bourgeois avec les va-nu-pieds. Ils n'auront plus honte l'un de l'autre; ils s'appelleront frères ! et celui qui sera bien rasé, ne craindra pas d'embrasser celui qui laisse pousser sa barbe pleine de crasse, — parce que le feu purifie tout, et que la peur d'être brûlé vous rend le cœur tendre.

Oh ! sans l'enfer, on ne verrait pas tant de bons chrétiens; c'est ce qu'il y a de plus beau dans notre sainte religion.

Enfin, nous étions tous là depuis un quart d'heure, à genoux, lorsque le sergent Duchêne arriva tout essoufflé. Il avait d'abord couru vers l'arsenal, et, ne voyant rien là-bas, il revenait par la rue des Capucins.

« Eh bien ! fit-il, qu'est-ce que vous avez donc à crier? »

Puis, apercevant la comète :

« Mille tonnerres! s'écria-t-il, qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est la fin du monde, sergent, dit Balthazar.

— La fin du monde?

— Oui, la comète. »

Alors il se mit à jurer comme un damné, criant :

« Encore si l'adjudant de place était là... on pourrait connaître la consigne! »

Puis, tout à coup, tirant son sabre et se glissant contre le mur, il dit :

« En avant ! Je m'en moque, il faut pousser une reconnaissance. »

Tout le monde admirait son courage, et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

moi-même, entraîné par son audace, je me mis derrière lui. — Nous marchions doucement, doucement, les yeux écarquillés, regardant la comète qui grandissait à vue d'œil, en faisant des milliards de lieues chaque seconde.

Enfin, nous arrivâmes au coin du vieux couvent des capucins. La comète avait l'air de monter; plus nous avancions, plus elle montait; nous étions forcés de lever la tête, de sorte que finalement Duchêne avait le cou plié, regardant tout droit en l'air. Moi, vingt pas plus loin, je voyais la comète un peu de côté. Je me demandais s'il était prudent d'avancer encore, lorsque le sergent s'arrêta.

« Sacrebleu! fit-il à voix basse, c'est le réverbère.

— Le réverbère! dis-je en m'approchant, est-ce possible! »

Et je regardai tout ébahi.

En effet, c'était le vieux réverbère du couvent des capucins. On ne l'allume jamais, par la raison que les capucins sont partis depuis 1792, et qu'à Hunebourg tout le monde se couche avec les poules; mais le veilleur de nuit Burrhus, prévoyant qu'il y aurait ce soir-là beaucoup d'ivrognes, avait eu l'idée charitable d'y mettre une chandelle, afin d'empêcher les gens de rouler dans le fossé qui longe l'ancien cloître; puis il était allé dormir à côté de sa femme.

Nous distinguions très-bien les branches de la lanterne. Le lumignon était gros comme le pouce; quand le vent souffait un peu, ce lumignon s'allumait et jetait des éclairs, voilà ce qui le faisait marcher comme une comète.

Moi, voyant cela, j'allais crier pour avertir les autres, quand le sergent me dit :

« Voulez-vous bien vous taire! si l'on savait que nous avons chargé sur une lanterne, on se moquerait de nous. — Attention! »

Il décrocha la chaîne toute rouillée: le réverbère tomba, produisant un grand bruit. Après quoi nous partîmes en courant.

Les autres attendirent encore longtemps; mais comme la comète était éteinte, ils finirent aussi par reprendre courage et allèrent se coucher.

Le lendemain, le bruit courut que c'était à cause des prières de Maria Finck que la comète s'était éteinte; aussi, depuis ce jour, elle est plus sainte que jamais.

Voilà comment les choses se passent dans la bonne petite ville de Hunebourg!

FIN DE LA COMÈTE.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Sacrebleu ! fit-il à voix basse, c'est le réverbère ! (Page 47.)

LE

BOURGMESTRE EN BOUTEILLE

J'ai toujours professé une haute estime et même une sorte de vénération pour le noble vin du Rhin ; il pétille comme le champagne, il réchauffe comme le bourgogne, il lénifie le gosier comme le bordeaux, il embrase l'imagination comme les liqueurs d'Espagne, il nous

... James Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Quel admirable spectacle que celui des vendanges ! (Page 49.)

rend tendres comme le lacryma-christi; enfin, par-dessus tout, il fait rêver, il déroule à nos yeux le vaste champ de la fantaisie.

En 1846, vers la fin de l'automne, je m'étais décidé à faire un pèlerinage au Johannisberg. Monté sur une pauvre haridelle aux flancs creux, j'avais disposé deux cruches de fer-blanc dans ses vastes cavités intercostales, et je voyageais à petites journées.

Quel admirable spectacle que celui des vendanges ! L'une de mes cruches était toujours vide, l'autre toujours pleine; lorsque je quittais un coteau, il y en avait toujours un autre en perspective. Mon seul chagrin était de ne pouvoir partager ce plaisir avec un véritable appréciateur.

Un soir, à la nuit tombante, le soleil venait de disparaître, mais il lançait encore entre les larges feuilles de vigne quelques rayons égarés. J'entendis le trot d'un cheval derrière moi. J'appuyai légèrement à gauche pour lui laisser passage, et, à ma grande surprise, je reconnus mon ami Hippel, qui fit une exclamation joyeuse dès qu'il m'aperçut.

Vous connaissez Hippel, son nez charnu, sa bouche spéciale pour la dégustation, son ventre à triple étage. Il ressemblait au bon Silène poursuivant le dieu Bacchus. Nous nous embrassâmes avec transport.

Hippel voyageait dans le même but que moi: amateur distingué, il voulait fixer son opinion sur la nuance de certains coteaux, qui lui avaient toujours laissé quelques doutes. Nous poursuivîmes de compagnie.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Hippel était d'une gaieté folle; il traça notre itinéraire dans les vignobles du Rhingau. Parfois nous faisions halte pour donner une accolade à nos cruches et pour écouter le silence qui régnait au loin.

La nuit était assez avancée, lorsque nous arrivâmes devant une petite auberge accroupie au versant de la côte. Nous mîmes pied à terre. Hippel jeta un coup d'œil à travers une petite fenêtre presqu'au niveau du sol : sur une table brillait une lampe, à côté de la lampe dormait une vieille femme.

« Hé! cria mon camarade, ouvrez, la mère.»

La vieille femme tressaillit, se leva, et s'approchant de la fenêtre, elle colla sa figure ratatinée contre l'une des vitres. On eût dit un de ces vieux portraits flamands, où l'ocre et le bistre se disputent la préséance.

Quand la vieille sibylle nous eut distingués, elle grimaça un sourire et nous ouvrit la porte.

« Entrez, Messieurs, entrez, dit-elle d'une voix chevrotante; je vais éveiller mon fils; soyez les bienvenus.

— Un picotin pour nos chevaux, un bon souper pour nous, s'écria Hippel.

— Bien, bien, » fit la vieille avec empressement.

Elle sortit à petits pas, et nous l'entendîmes monter un escalier plus roide que l'échelle de Jacob.

Nous restâmes quelques minutes dans une salle basse, enfumée. Hippel courut à la cuisine et vint m'apprendre qu'il avait constaté la présence de plusieurs quartiers de lard dans la cheminée.

« Nous souperons, dit-il en se caressant le ventre, oui, nous souperons. »

Les planches crièrent au-dessus de nos têtes, et presque aussitôt un vigoureux gaillard, vêtu d'un simple pantalon, la poitrine nue, les cheveux ébouriffés, ouvrit la porte, fit quatre pas et sortit sans nous dire un mot.

La vieille alluma du feu et le beurre se mit à rire dans la poêle.

Le souper fut servi. On posa sur la table un jambon flanqué de deux bouteilles, l'une de vin rouge, l'autre de vin blanc.

« Lequel préférez-vous? demanda l'hôtesse.

— Il faut voir, » répondit Hippel en présentant son verre à la vieille, qui lui versa du vin rouge.

Elle emplit aussi le mien. Nous goûtâmes : c'était un vin âpre et fort. Il avait je ne sais quel goût particulier, un parfum de verveine, de cyprès! J'en bus quelques gouttes, et une tristesse profonde s'empara de mon âme. Hippel, au contraire, fit claquer sa langue d'un air satisfait.

« Fameux! dit-il, fameux! D'où le tirez-vous, bonne mère?

— D'un coteau voisin, dit la vieille, avec un sourire étrange.

— Fameux coteau, reprit Hippel, en se versant une nouvelle rasade. »

Il me sembla qu'il buvait du sang.

« Quelle diable de figure fais-tu, Ludwig? me dit-il. Est-ce que tu as quelque chose?

— Non, répondis-je, mais je n'aime pas le vin rouge.

— Il ne faut pas disputer des goûts, observa Hippel, en vidant la bouteille et en frappant sur la table.

— Du même, s'écria-t-il, toujours du même, et surtout pas de mélange, belle hôtesse! Je m'y connais. Morbleu! ce vin-là me ranime, c'est un vin généreux. »

Hippel se rejeta sur le dossier de sa chaise. Sa figure me parut se décomposer. D'un seul trait je vidai la bouteille de vin blanc, alors la joie me revint au cœur. La préférence de mon ami pour le vin rouge me parut ridicule, mais excusable.

Nous continuâmes à boire jusqu'à une heure du matin, lui du rouge, moi du blanc.

Une heure du matin! C'est l'heure d'audience de madame la Fantaisie. Les caprices de l'imagination étalent leurs robes diaphanes brodées de cristal et d'azur, comme celles de la mouche, du scarabée, de la demoiselle des eaux dormantes.

Une heure! c'est alors que la musique céleste chatouille l'oreille du rêveur, et souffle dans son âme l'harmonie des sphères invisibles. Alors trotte la souris, alors la chouette déploie ses ailes de duvet et passe silencieuse au-dessus de nos têtes.

« Une heure, dis-je à mon camarade, il faut prendre du repos, si nous voulons partir demain. »

Hippel se leva tout chancelant.

La vieille nous conduisit dans une chambre à deux lits et nous souhaita un bon sommeil.

Nous nous déshabillâmes; je restai debout le dernier pour éteindre la lumière. A peine étais-je couché que Hippel dormait profondément; sa respiration ressemblait au souffle de la tempête. Je ne pus fermer l'œil, mille figures bizarres voltigeaient autour de moi; les gnômes, les diablotins, les sorcières de Walpürgis exécutaient au plafond leur danse cabalistique. Singulier effet du vin blanc!

Je me levai, j'allumai ma lampe, et, attiré par une curiosité invincible, je m'approchai du lit de Hippel. Sa figure était rouge, sa bouche entr'ouverte, le sang faisait battre ses tempes, ses lèvres remuaient comme s'il eût voulu

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

parler. Longtemps je me tins immobile près de lui, j'aurais voulu plonger mon regard au fond de son âme; mais le sommeil est un mystère impénétrable, comme la mort, il garde ses secrets.

Tantôt la figure de Hippel exprimait la terreur, tantôt la tristesse, tantôt la mélancolie; parfois, elle se contractait, on eût dit qu'il allait pleurer.

Cette bonne figure, faite pour éclater de rire, avait un caractère étrange sous l'impression de la douleur.

Que se passait-il au fond de cet abîme? Je voyais bien quelques vagues monter à la surface, mais d'où venaient ces commotions profondes? Tout à coup le dormeur se leva, ses paupières s'ouvrirent, et je vis que ses yeux étaient blancs. Tous les muscles de son visage tressaillirent, sa bouche sembla vouloir jeter un cri d'horreur ; puis il retomba et j'entendis un sanglot.

« Hippel! Hippel! » m'écriai-je, en lui versant une cruche d'eau sur la tête.

Il s'éveilla.

« Ah! dit-il, Dieu soit loué, c'était un rêve! Mon cher Ludwig, je te remercie de m'avoir éveillé.

— C'est fort bien, mais tu vas me raconter ce que tu rêvais.

— Oui... demain... laisse-moi dormir... j'ai sommeil.

— Hippel, tu es un ingrat; demain tu auras tout oublié.

— Cordieu! reprit-il, j'ai sommeil... je n'y tiens plus... laisse-moi... laisse-moi. »

Je ne voulus pas lâcher prise.

« Hippel, tu vas retomber dans ton rêve, et cette fois je t'abandonnerai sans miséricorde.»

Ces mots produisirent un effet admirable.

« Retomber dans mon rêve! s'écria-t-il en sautant du lit. Vite mes habits, mon cheval, je pars! Cette maison est maudite. Tu as raison, Ludwig, le diable habite entre ces murs. Allons-nous-en! »

Il s'habillait avec précipitation. Quand il eut fini, je l'arrêtai.

« Hippel, lui dis-je, pourquoi nous sauver? Il n'est que trois heures du matin, reposons-nous. »

J'ouvris une fenêtre, et l'air frais de la nuit pénétrant dans la chambre dissipa toutes ses craintes.

Appuyé sur le bord de la croisée, il me raconta ce qui suit :

« Nous avons parlé hier des plus fameux vignobles du Rhingau, me dit-il. Quoique je n'aie jamais parcouru ce pays, mon esprit s'en préoccupa sans doute, et le gros vin que nous avons bu donna une couleur sombre à mes idées. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que je m'imaginais dans mon rêve, être le bourgmestre de Welche (village voisin), et je m'identifiais tellement avec ce personnage, que je pourrais t'en faire la description comme de moi-même. Ce bourgmestre était un homme de taille moyenne et presque aussi gros que moi; il portait un habit à grandes basques et à boutons de cuivre ; le long de ses jambes, il y avait une autre rangée de petits boutons tête de clou. Un chapeau à trois cornes coiffait sa tête chauve; enfin, c'était un homme d'une gravité stupide, ne buvant que de l'eau, n'estimant que l'argent, et ne songeant qu'à étendre ses propriétés.

« Comme j'avais pris l'habit du bourgmestre, j'en avais pris aussi le caractère. Je me serais méprisé, moi, Hippel, si j'avais pu me connaître. Animal de bourgmestre que j'étais! Ne vaut-il pas mieux vivre gaiement et se moquer de l'avenir, que d'entasser écus sur écus et distiller de la bile? Mais c'est bien... me voilà bourgmestre.

« Je me lève de mon lit, et la première chose qui m'inquiète, c'est de savoir si les ouvriers travaillent à ma vigne. Je prends une croûte de pain pour déjeuner. Une croûte de pain! faut-il être ladre, avare? Moi qui mange ma côtelette et qui bois ma bouteille tous les matins. Enfin, c'est égal, je prends, c'est-à-dire le bourgmestre prend une croûte de pain et la met dans sa poche. Il recommande à sa vieille gouvernante de balayer la chambre, et de préparer le dîner pour onze heures : du bouilli et des pommes de terre, je crois. Un pauvre dîner! N'importe... Il sort.

« Je pourrais te faire la description de la route, de la montagne, me dit Hippel, je les ai sous les yeux.

« Est-il possible qu'un homme, dans ses rêves, puisse se figurer ainsi un paysage? Je voyais des champs, des jardins, des prairies, des vignobles. Je pensais : celui-ci est à Pierre; cet autre à Jacques; cet autre à Henri; et je m'arrêtais devant quelques-unes de ces parcelles, en me disant : « Diable, le trèfle de Jacob est superbe; » et plus loin : « Diable, cet arpent de vigne me conviendrait beaucoup. » Mais pendant ce temps-là je sentais une espèce d'étourdissement, un mal de tête indéfinissable. Je pressai le pas. Comme il était grand matin, tout à coup le soleil se leva, et la chaleur devint excessive. Je suivais un petit sentier qui montait à travers les vignes, sur le versant de la côte. Ce sentier allait aboutir derrière les décombres d'un vieux château, et je voyais plus loin mes quatre arpents. Je me hâ-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tais d'y arriver. J'étais tout essoufflé en pénétrant au milieu des ruines, je fis halte pour reprendre haleine ; le sang bourdonnait dans mes oreilles, et mon cœur heurtait ma poitrine, comme le marteau frappe l'enclume. Le soleil était en feu. Je voulus reprendre ma route; mais tout à coup je fus atteint comme d'un coup de massue, je roulai derrière un pan de muraille, et je compris que je venais d'être frappé d'apoplexie.

« Alors un sombre désespoir s'empara de moi. « Je suis mort, me dis-je ; l'argent que j'ai amassé avec tant de peine, les arbres que j'ai cultivés avec tant de soin, la maison que j'ai bâtie, tout est perdu, tout passe à mes héritiers. Ces misérables, auxquels je n'aurais pas voulu donner un kreutzer, vont s'enrichir à mes dépens. Oh! traîtres, vous serez heureux de mon malheur... vous prendrez les clefs dans ma poche, vous partagerez mes biens, vous dépenserez mon or.... Et moi.... moi... j'assisterai à ce pillage! Quel affreux supplice! »

« Je sentis mon âme se détacher du cadavre, mais elle resta debout à côté.

« Cette âme de bourgmestre vit que son cadavre avait la figure bleue et les mains jaunes.

« Comme il faisait très-chaud et qu'une sueur de mort découlait du front, de grosses mouches vinrent se poser sur le visage ; il y en eut une qui entra dans le nez... le cadavre ne bougea point! Bientôt toute la figure en fut couverte et l'âme désolée ne put les chasser!

« Elle était là... là, pendant des minutes, qu'elle comptait comme des siècles : son enfer commençait.

« Une heure passa, la chaleur augmentait toujours ; pas un souffle dans l'air, pas un nuage au ciel!

« Une chèvre parut le long des ruines; elle broutait le lierre, les herbes sauvages qui croissent au milieu de ces décombres. En passant près de mon pauvre corps, elle fit un bond de côté, puis revint, ouvrit ses grands yeux avec inquiétude, flaira les environs et poursuivit sa course capricieuse sur la corniche d'une tourelle. Un jeune pâtre qui l'aperçut alors accourut pour la ramener; mais en voyant le cadavre, il jeta un grand cri et se mit à courir de toutes ses forces vers le village.

« Une autre heure, lente comme l'éternité, se passa. Enfin, un chuchotement, des pas se firent entendre derrière l'enceinte, et mon âme vit gravir lentement... lentement... M. le juge de paix, suivi de son greffier et de plusieurs autres personnes. Je les reconnus tous. Ils firent une exclamation à ma vue :

« C'est notre bourgmestre! »

« Le médecin s'approcha de mon corps, et chassa les mouches qui s'envolèrent en tourbillonnant comme un essaim. Il regarda, souleva un bras déjà roide, puis il dit avec indifférence :

« Notre bourgmestre est mort d'un coup d'apoplexie foudroyante; il doit être là depuis ce matin. On peut l'enlever d'ici, et l'on fera bien de l'enterrer au plus vite, car cette chaleur hâte la décomposition.

—Ma foi, dit le greffier, entre nous, la commune ne perd pas grand'chose. C'était un avare, un imbécile; il ne comprenait rien de rien.

—Oui, ajouta le juge, et il avait l'air de tout critiquer.

—Ce n'est pas étonnant, dit un autre, les sots se croient toujours de l'esprit.

—Il faudra envoyer les porteurs, reprit le médecin, leur fardeau sera lourd, cet homme avait plus de ventre que de cervelle.

—Je vais dresser l'acte de décès. A quelle heure le fixerons-nous? demanda le greffier.

—Mettez hardiment qu'il est mort à quatre heures.

—L'avare, dit un paysan, il allait épier ses ouvriers, pour avoir un prétexte de leur rogner quelques sous à la fin de la semaine.

Puis, croisant les bras sur sa poitrine, et regardant le cadavre :

« Eh bien, bourgmestre, fit-il, à quoi te sert maintenant d'avoir pressuré le pauvre monde? La mort t'a fauché tout de même!

—Qu'est-ce qu'il a dans sa poche? » dit un autre.

Il sortit ma croûte de pain.

« Voici son déjeuner! »

« Tous partirent d'un éclat de rire.

« En devisant de la sorte, ces messieurs se dirigèrent vers l'issue des ruines. Ma pauvre âme les entendit encore quelques instants; le bruit cessa peu à peu. Je restai dans la solitude et le silence.

« Les mouches revinrent par milliers.

« Je ne saurais dire combien de temps se passa, reprit Hippel, car dans mon rêve les minutes n'avaient pas de fin.

« Cependant les porteurs arrivèrent, ils maudirent le bourgmestre en enlevant mon cadavre. L'âme du pauvre homme les suivit, plongée dans une douleur inexprimable. Je redescendis le chemin par lequel j'étais venu ; mais, cette fois, je voyais mon corps porté devant moi sur une civière.

« Lorsque nous arrivâmes devant ma maison, je trouvai beaucoup de gens qui m'attendaient; je reconnus mes cousins et mes cousines jusqu'à la quatrième génération!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« On déposa le brancard, ils me passèrent tous en revue.

« C'est bien lui, disait l'un.

— Il est bien mort, » disait l'autre.

« Ma gouvernante arriva aussi, et joignant les mains d'un air pathétique :

« Qui aurait pu prévoir ce malheur? s'écria-t-elle. Un homme gros et gras, bien portant! Que nous sommes peu de chose! »

« Ce fut toute mon oraison funèbre.

« On me porta dans une chambre et l'on m'étendit sur un lit de paille.

« Quand l'un de mes cousins tira les clefs de ma poche, je voulus jeter un cri de rage. Malheureusement, les âmes n'ont plus de voix; enfin, mon cher Ludwig, je vis ouvrir mon secrétaire, compter mon argent, évaluer mes créances, je vis poser des scellés, je vis ma gouvernante dérober en cachette mes plus belles nippes; et, quoique la mort m'eût affranchi de tous les besoins, je ne pus m'empêcher de regretter jusqu'aux liards que je voyais enlever.

« On me déshabilla, on me revêtit d'une chemise, on me cloua entre quatre planches, et j'assistai à mes propres funérailles.

« Quand ils me descendirent dans la fosse, le désespoir s'empara de mon âme: tout était perdu! C'est alors que tu m'éveillas, Ludwig; et je crois encore entendre la terre crouler sur mon cercueil. »

Hippel se tut, et je vis un frisson parcourir tout son corps.

Nous restâmes longtemps méditatifs, sans échanger une parole; le chant d'un coq nous avertit que la nuit touchait à sa fin, les étoiles parurent s'effacer à l'approche du jour. D'autres coqs lancèrent leurs voix perçantes dans l'espace, et se répondirent d'une ferme à l'autre. Un chien de garde sortit de sa niche pour faire sa ronde matinale; puis une alouette, encore ensommeillée, gazouilla quelques notes de sa joyeuse chanson.

« Hippel, dis-je à mon camarade, il est temps de partir, si nous voulons profiter de la fraîcheur.

— C'est vrai, me dit-il, mais avant tout, il faut se mettre quelque chose sous la dent. »

Nous descendîmes, l'aubergiste était en train de s'habiller; quand il eut passé sa blouse, il nous servit les débris de notre repas; il emplit une de mes cruches de vin blanc, l'autre de vin rouge, il sella nos deux haridelles et nous souhaita un bon voyage.

Nous n'étions pas encore à une demi-lieue de l'auberge lorsque mon ami Hippel, toujours dévoré par la soif, prit une gorgée de vin rouge.

« Prrr! fit-il comme frappé de vertige. Mon rêve, mon rêve de la nuit. »

Il mit son cheval au trot pour échapper à cette vision, qui se peignait en caractères étranges dans sa physionomie; je le suivis de loin, ma pauvre rossinante réclamait des ménagements.

Le soleil se leva, une teinte pâle et rose envahit l'azur sombre du ciel, les étoiles se perdirent au milieu de cette lumière éblouissante, comme un gravier de perles dans les profondeurs de la mer.

Aux premiers rayons du matin, Hippel arrêta son cheval et m'attendit.

« Je ne sais, me dit-il, quelles sombres idées se sont emparées de moi. Ce vin rouge doit avoir quelque vertu singulière, il flatte mon gosier, mais il attaque mon cerveau.

—Hippel, lui répondis-je, il ne faut pas se dissimuler que certaines liqueurs renferment les principes de la fantaisie et même de la fantasmagorie. J'ai vu des hommes gais devenir tristes, des hommes tristes devenir gais, des hommes d'esprit devenir stupides, et réciproquement, avec quelques verres de vin dans l'estomac. C'est un profond mystère; quel être insensé oserait mettre en doute cette puissance magique de la bouteille? N'est-ce pas le sceptre d'une force supérieure, incompréhensible, devant laquelle nous devons incliner le front, puisque tous nous en subissons parfois l'influence divine ou infernale? »

Hippel reconnut la force de mes arguments, et resta silencieux, comme perdu dans une immense rêverie.

Nous cheminions par un étroit sentier, qui serpente sur les bords de la Queich. Les oiseaux faisaient entendre leur ramage, la perdrix jetait son cri guttural, en se cachant sous les larges feuilles de vignes. Le paysage était magnifique, la rivière murmurait en fuyant à travers de petits ravins. A droite et à gauche, se déroulaient les coteaux chargés de superbes récoltes.

Notre route formait un coude au versant de la côte. Tout à coup, mon ami Hippel resta immobile, la bouche ouverte, les mains étendues dans l'attitude de la stupeur; puis, rapide comme une flèche, il se retourna pour fuir, mais je saisis la bride de son cheval.

« Hippel, qu'as-tu? m'écriai-je, est-ce que Satan s'est mis en embuscade devant toi? Est-ce que l'ange de Balaam a fait briller son glaive à tes yeux?

— Laisse-moi, disait-il en se débattant, mon rêve, c'est mon rêve!

— Allons, calme-toi, Hippel, le vin rouge renferme sans doute des propriétés nuisibles;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

prends une gorgée de celui-ci, c'est un suc généreux qui écarte les sombres imaginations du cerveau de l'homme. »

Il but avidement; cette liqueur bienfaisante rétablit l'équilibre entre ses facultés.

Nous versâmes sur le chemin ce vin rouge qui était devenu noir comme de l'encre; il forma de gros bouillons en pénétrant dans la terre, et il me sembla entendre comme de sourds mugissements, des voix confuses, des soupirs, mais si faibles qu'on eût dit qu'ils s'échappaient d'une contrée lointaine, et que notre oreille de chair ne pouvait les saisir, mais seulement les fibres les plus intimes du cœur. C'était le dernier soupir d'Abel, lorsque son frère l'abattit sur l'herbe, et que la terre s'abreuva de son sang.

Hippel était trop ému pour faire attention à ce phénomène, mais j'en fus profondément frappé. En même temps je vis un oiseau noir, gros comme le poing, sortir d'un buisson et s'échapper en jetant un petit cri de terreur.

« Je sens, me dit alors Hippel, que deux principes contraires luttent dans mon être, le noir et le blanc, le principe du bien et du mal, marchons! »

Nous poursuivîmes notre route.

« Ludwig, reprit bientôt mon camarade, il se passe dans ce monde des choses tellement étranges, que l'esprit doit s'humilier en tremblant. Tu sais que je n'ai jamais parcouru ce pays. Eh bien, hier je rêve, et aujourd'hui je vois de mes yeux la fantaisie du rêve se dresser devant moi; regarde ce paysage, c'est le même que j'ai vu pendant mon sommeil. Voici les ruines du vieux château où je fus atteint d'apoplexie. Voici le sentier que j'ai parcouru, et là-bas se trouvent mes quatre arpents de vigne. Il n'y a pas un arbre, pas un ruisseau, pas un buisson, que je ne reconnaisse, comme si je les avais vus cent fois. Lorsque nous aurons tourné le coude du chemin, nous verrons au fond de la vallée, le village de Welche : la deuxième maison à droite est celle du bourgmestre; elle a cinq fenêtres en haut sur la façade, quatre en bas et la porte. A gauche de ma maison, c'est-à-dire de la maison du bourgmestre, tu verras une grange, une écurie. C'est là que j'enfermais mon bétail. Derrière, dans une petite cour, sous une vaste échoppe, se trouve un pressoir à deux chevaux. Enfin, mon cher Ludwig, tel que je suis, me voilà ressuscité. Le pauvre bourgmestre te regarde par mes yeux, il te parle par ma bouche, et si je ne me souvenais pas qu'avant d'être bourgmestre, ladre, avare, riche propriétaire, j'ai été Hippel, le bon vivant, j'hésiterais à dire qui je suis, car ce que je vois me rappelle une autre existence, d'autres habitudes, d'autres idées. »

Tout se passa comme Hippel me l'avait prédit; nous vîmes le village de loin, au fond d'une superbe vallée, entre deux riches coteaux, les maisons éparpillées au bord de la rivière; la deuxième à droite était celle du bourgmestre.

Tous les individus que nous rencontrâmes, Hippel eut un vague souvenir de les avoir connus; plusieurs lui parurent même tellement familiers, qu'il fut sur le point de les appeler par leur nom; mais le mot restait sur sa langue, il ne pouvait le dégager de ses autres souvenirs. D'ailleurs, en voyant l'indifférente curiosité avec laquelle on nous regardait, Hippel sentit bien qu'il était inconnu, et que sa figure masquait entièrement l'âme défunte du bourgmestre.

Nous descendîmes dans une auberge, que mon ami me signala comme la meilleure du village, il la connaissait de longue date.

Nouvelle surprise : la maîtresse de l'auberge était une grosse commère, veuve depuis plusieurs années, et que le bourgmestre avait convoitée en secondes noces.

Hippel fut tenté de lui sauter au cou, toutes ses vieilles sympathies se réveillèrent à la fois. Cependant il parvint à se modérer : le véritable Hippel combattait en lui les tendances matrimoniales du bourgmestre. Il se borna donc à lui demander, de son air le plus aimable, un bon déjeuner et le meilleur vin de l'endroit.

Lorsque nous fûmes attablés, une curiosité bien naturelle porta Hippel à s'informer de ce qui s'était passé dans le village depuis sa mort.

« Madame, dit-il à notre hôtesse avec un sourire flatteur, vous avez sans doute connu l'ancien bourgmestre de Welche?

— Est-ce celui qui est mort, il y a trois ans, d'un coup d'apoplexie? demanda-t-elle.

— Précisément, répondit mon camarade en fixant sur la dame un regard curieux.

— Ah! si je l'ai connu! s'écria la commère, cet original, ce vieux ladre qui voulait m'épouser. Si j'avais su qu'il mourrait si tôt, j'aurais accepté. Il me proposait une donation mutuelle au dernier survivant. »

Cette réponse déconcerta un peu mon cher Hippel; l'amour-propre du bourgmestre était horriblement froissé en lui. Pourtant il se contint.

« Ainsi, vous ne l'aimiez pas, Madame? dit-il.

—Comment est-il possible d'aimer un homme laid, sale, repoussant, ladre, avare? »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Hippel se leva pour se regarder dans la glace. En voyant ses joues pleines et rebondies, il sourit à sa figure, et revint se placer devant un poulet, qu'il se mit à déchiqueter.

« Au fait, dit-il, le bourgmestre pouvait être laid, crasseux; cela ne prouve rien contre moi.

— Seriez-vous de ses parents? demanda l'hôtesse toute surprise.

— Moi! je ne l'ai jamais connu. Je dis seulement que les uns sont laids, les autres beaux; parce qu'on a le nez placé au milieu de la figure comme votre bourgmestre, cela ne prouve pas qu'on lui ressemble.

— Oh! non, dit la commère, vous n'avez aucun trait de sa famille.

— D'ailleurs, reprit mon camarade, je ne suis pas avare, moi, ce qui démontre que je ne suis pas votre bourgmestre. Apportez encore deux bouteilles de votre meilleur vin. »

La dame sortit, et je saisis cette occasion d'avertir Hippel de ne pas se lancer dans des conversations qui pourraient trahir son incognito.

« Pour qui me prends-tu, Ludwig? s'écria-t-il furieux. Sache que je ne suis pas plus bourgmestre que toi, et la preuve, c'est que mes papiers sont en règle. »

Il tira son passe-port. L'hôtesse rentrait.

« Madame, dit-il, est-ce que votre bourgmestre ressemblait à ce signalement? »

Il lut :

« Front moyen, nez gros, lèvres épaisses, yeux gris, taille forte, cheveux bruns.

— A peu près, dit la dame, excepté qu'il était chauve. »

Hippel passa la main dans ses cheveux en s'écriant :

« Le bourgmestre était chauve, et personne n'osera soutenir que je suis chauve. »

L'hôtesse crut que mon ami était fou, mais comme il se leva en payant, elle ne dit rien.

Arrivé sur le seuil, Hippel se tourna vers moi et me dit d'une voix brusque :

« Partons!

— Un instant, mon cher ami, lui répondis-je, tu vas d'abord me conduire au cimetière où repose le bourgmestre.

— Non! s'écria-t-il, non! jamais! Tu veux donc me précipiter dans les griffes de Satan?... Moi! debout sur ma propre tombe! Mais ce serait contraire à toutes les lois de la nature. Tu n'y songes pas, Ludwig?

—Calme-toi, Hippel, lui dis-je. Tu es en ce moment sous l'empire des puissances invisibles. Elles étendent sur toi leurs réseaux si déliés, si transparents, que nul ne peut les apercevoir... Il faut un effort pour les dissoudre, il faut restituer l'âme du bourgmestre, et cela n'est possible que sur sa tombe. Voudrais-tu être larron de cette pauvre âme? Ce serait un vol manifeste; je connais trop ta délicatesse pour te supposer capable d'une telle infamie. »

Ces arguments invincibles le décidèrent.

« Eh bien, oui, dit-il, j'aurai le courage de fouler aux pieds ces restes dont j'emporte la plus lourde moitié. A Dieu ne plaise qu'un tel larcin me soit imputé. Suis-moi, Ludwig, je vais te conduire. »

Il marchait à pas rapides, précipités, tenant à la main son chapeau, les cheveux épars, agitant les bras, allongeant les jambes, comme un malheureux qui accomplit le dernier acte du désespoir et s'excite lui-même pour ne pas faiblir.

Nous traversâmes d'abord plusieurs petites ruelles, ensuite le pont d'un moulin, dont la roue pesante déchirait une blanche nappe d'écume; puis nous suivîmes un sentier qui parcourait une prairie, et nous arrivâmes enfin, derrière le village, près d'une muraille assez haute, revêtue de mousse et de clématites. C'était le cimetière.

A l'un des angles s'élevait l'ossuaire, à l'autre une maisonnette entourée d'un petit jardin.

Hippel s'élança dans la chambre. Là se trouvait le fossoyeur; le long des murailles, il y avait des couronnes d'immortelles. Le fossoyeur sculptait une croix; son travail l'absorbait tellement, qu'il se leva tout effrayé quand Hippel parut. Mon camarade fixa sur lui des yeux qui durent l'effrayer, car, pendant quelques secondes, il resta tout interdit.

« Mon brave homme, lui dis-je, conduisez-nous à la tombe du bourgmestre.

—C'est inutile, s'écria Hippel, je la connais. »

Et sans attendre de réponse, il ouvrit la porte qui donnait sur le cimetière, et se prit à courir comme un insensé, sautant par-dessus les tombes et criant :

« C'est là!... là!... Nous y sommes!... »

Évidemment l'esprit du mal le possédait, car il renversa sur son passage une croix blanche, couronnée de roses. La croix d'un petit enfant!

Le fossoyeur et moi nous le suivions de loin.

Le cimetière était fort vaste. Des herbes grasses, épaisses, d'un vert sombre, s'élevaient à trois pieds du sol. Les cyprès traînaient leur longue chevelure à terre; mais ce qui me frappa tout d'abord, ce fut un treillis adossé contre la muraille et couvert d'une vigne magnifique, tellement chargée de raisins, que les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

A quoi te sert maintenant d'avoir pressuré le pauvre monde? (Page 52.)

grappes tombaient les unes sur les autres.

En marchant, je dis au fossoyeur :

« Vous avez là une vigne qui doit vous rapporter beaucoup.

—Oh! Monsieur, fit-il d'un air dolent, cette vigne ne me rapporte pas grand'chose. Personne ne veut de mon raisin, ce qui vient de la mort retourne à la mort. »

Je fixai cet homme. Il avait le regard faux, un sourire diabolique contractait ses lèvres et ses joues. Je ne crus pas ce qu'il me disait.

Nous arrivâmes devant la tombe du bourgmestre, elle était près du mur. En face, il y avait un énorme cep de vigne, gonflé de suc et qui en semblait gorgé comme un boa. Ses racines pénétraient sans doute jusqu'au fond des cercueils, et disputaient leur proie aux vers. De plus, son raisin était d'un rouge violet, tandis que celùi des autres était d'un blanc légèrement vermeil.

Hippel, appuyé contre la vigne, paraissait un peu plus calme.

« Vous ne mangez pas ce raisin, dis-je au fossoyeur, mais vous le vendez. »

Il pâlit en faisant un geste négatif.

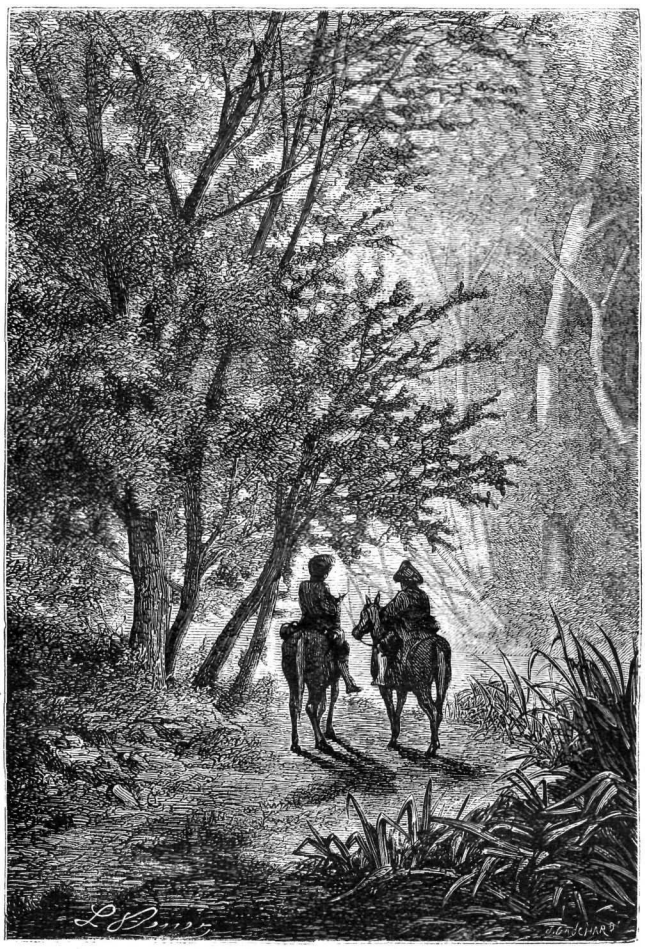
« Vous le vendez au village de Welche, et je puis vous nommer l'auberge où l'on boit votre vin, m'écriai-je. C'est à l'auberge de la *Fleur de lis*. »

Le fossoyeur trembla de tous ses membres. Hippel voulut se jeter à la gorge de ce misérable; il fallut mon intervention pour l'empêcher de le mettre en pièces.

« Scélérat, dit-il, tu m'as fait boire l'âme

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Nous cheminions par un étroit sentier. (Page 53.)

du bourgmestre. J'ai perdu ma personnalité ! »

Mais tout à coup une idée lumineuse frappa son esprit, il se retourna contre la muraille et prit l'attitude célèbre du *mannekenpis* brabançon.

« Dieu soit loué ! dit-il en revenant à moi. J'ai rendu à la terre la quintescence du bourgmestre. Je suis soulagé d'un poids énorme. »

Une heure après nous poursuivions notre route, et mon ami Hippel avait recouvré sa gaieté naturelle.

FIN DU BOURGMESTRE EN BOUTEILLE.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE COQUILLAGE

DE L'ONCLE BERNARD

L'oncle Bernard avait un grand coquillage sur sa commode. Un coquillage aux lèvres roses n'est pas commun dans les forêts du Hundsruck, à cent cinquante lieues de la mer; Daniel Richter, ancien soldat de marine, avait rapporté celui-ci de l'Océan, comme une marque éternelle de ses voyages.

Qu'on se figure avec quelle admiration, nous autres enfants du village, nous contemplions cet objet merveilleux. Chaque fois que l'oncle sortait faire ses visites, nous entrions dans la bibliothèque, et le bonnet de coton sur la nuque, les mains dans les fentes de notre petite blouse bleue, le nez contre la plaque de marbre, nous regardions l'escargot d'Amérique, comme l'appelait la vieille servante Grédel.

Ludwig disait qu'il devait vivre dans les haies, Kasper qu'il devait nager dans les rivières; mais aucun ne savait au juste ce qu'il en était.

Or, un jour l'oncle Bernard nous trouvant à discuter ainsi, se mit à sourire. Il déposa son tricorne sur la table, prit le coquillage entre ses mains et s'asseyant dans son fauteuil :

« Écoutez un peu ce qui se passe là-dedans, » dit-il.

Aussitôt, chacun appliqua son oreille à la coquille, et nous entendîmes un grand bruit, une plainte, un murmure, comme un coup de vent, bien loin au fond des bois. Et tous, nous nous regardions l'un l'autre émerveillés.

« Que pensez-vous de cela? » demanda l'oncle; mais personne ne sut que lui répondre.

Alors, il nous dit d'un ton grave :

« Enfants, cette grande voix qui bourdonne, c'est le bruit du sang qui coule dans votre tête, dans vos bras, dans votre cœur et dans tous vos membres. Il coule ici comme de petites sources vives, là comme des torrents, ailleurs comme des rivières et de grands fleuves. Il baigne tout votre corps à l'intérieur, afin que tout puisse y vivre, y grandir et y prospérer, depuis la pointe de vos cheveux jusqu'à la plante de vos pieds.

« Maintenant, pour vous faire comprendre pourquoi vous entendez ces bruits au fond du coquillage, il faut vous expliquer une chose. Vous connaissez l'écho de la Roche-Creuse, qui vous renvoie votre cri quand vous criez, votre chant quand vous chantez, et le son de votre corne, lorsque vous ramenez vos chèvres de l'Altenberg le soir. Eh bien, ce coquillage est un écho semblable à celui de la Roche-Creuse; seulement, lorsque vous l'approchez de votre oreille, c'est le bruit de ce qui se passe en vous qu'il vous renvoie, et ce bruit ressemble à toutes les voix du ciel et de la terre, car chacun de nous est un petit monde : celui qui pourrait voir la centième partie des merveilles qui s'accomplissent dans sa tête durant une seconde, pour le faire vivre et penser, et dont il n'entend que le murmure au fond de la coquille, celui-là tomberait à genoux et pleurerait longtemps, en remerciant Dieu de ses bontés infinies.

« Plus tard, quand vous serez devenus des hommes, vous comprendrez mieux mes paroles et vous reconnaîtrez que j'avais raison.

« Mais, en attendant, mes chers amis, veillez bien sur votre âme, conservez-la sans tache, c'est elle qui vous fait vivre? le Seigneur l'a mise dans votre tête pour éclairer votre petit monde, comme il a mis son soleil au ciel pour éclairer et réchauffer l'univers.

« Vous saurez, mes enfants, qu'il y a dans ce monde des pays où le soleil ne luit pour ainsi

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dire jamais. Ces pays-là sont bien tristes. Les hommes ne peuvent pas y rester; on n'y voit point de fleurs, point d'arbres, point de fruits, point d'oiseaux, rien que de la glace et de la neige; tout y est mort! Voilà ce qui vous arriverait, si vous laissiez obscurcir votre âme; votre petit monde vivrait dans les ténèbres et dans la tristesse; vous seriez bien malheureux!

« Évitez donc avec soin ce qui peut troubler votre âme : la paresse, la gourmandise, la désobéissance, et surtout le mensonge; toutes ces vilaines choses sont comme des vapeurs venues d'en bas, et qui finissent par couvrir la lumière que le Seigneur a mise en nous.

« Si vous tenez votre âme au-dessus de ces nuages, elle brillera toujours comme un beau soleil et vous serez heureux! »

Ainsi parla l'oncle Bernard, et chacun écouta de nouveau, se promettant à lui-même de suivre ses bons conseils, et de ne pas laisser les vapeurs d'en bas obscurcir son âme.

Combien de fois, depuis, n'ai-je pas tendu l'oreille aux bourdonnements du coquillage! Chaque soir, aux beaux jours de l'automne, en rentrant de la pâture, je le prenais sur mes genoux, et la joue contre son émail rose, j'écoutais avec recueillement. Je me représentais les merveilles dont nous avait parlé l'oncle Bernard, et je pensais :—Si l'on pouvait voir ces choses par un petit trou, c'est ça qui doit être beau!

Mais ce qui m'étonnait encore plus que tout le reste, c'est qu'à force d'écouter, il me semblait distinguer, au milieu du bourdonnement du coquillage, l'écho de toutes mes pensées, les unes douces et tendres, les autres joyeuses; elles chantaient comme les mésanges et les fauvettes au retour du printemps, et cela me ravissait. Je serais resté là des heures entières, les yeux écarquillés, la bouche entr'ouverte, respirant à peine pour mieux entendre, si notre vieille Grédel ne m'avait crié :

« Fritzel, à quoi penses-tu donc? Ote un peu cet escargot de ton oreille et mets la nappe; voici M. le docteur qui rentre. »

Alors je déposais le coquillage sur la commode en soupirant, je mettais le couvert de l'oncle et le mien au bout de la table; je prenais la grande carafe et j'allais chercher de l'eau à la fontaine.

Pourtant, un jour, la coquille de l'oncle Bernard me rendit des sons moins agréables; sa musique devint sévère et me causa la plus grande frayeur. C'est qu'aussi je n'avais pas lieu d'être content de moi, des nuages sombres obscurcissaient mon âme; c'était ma faute, ma très-grande faute! Mais il faut que je vous raconte cela depuis le commencement. Voici comment les choses s'étaient passées.

Ludwig et moi, dans l'après-midi de ce jour, nous étions à garder nos chèvres sur le plateau de l'Altenberg; nous tressions la corde de notre fouet, nous sifflions, nous ne pensions à rien.

Les chèvres grimpaient à la pointe des rochers, allongeant le cou, la barbe en pointe sur le ciel bleu. Notre vieux chien Bockel, tout édenté, sommeillait, sa longue tête de loup entre les pattes.

Nous étions là, couchés à l'ombre d'un bouquet de *sapineaux*, quand tout à coup Ludwig étendit son fouet vers le ravin et me dit :

« Regarde là-bas, au bord de la grande roche, sur ce vieux hêtre, je connais un nid de merles. »

Alors je regardai, et je vis le vieux merle qui voltigeait de branche en branche, car il savait déjà que nous le regardions.

Mille fois l'oncle Bernard m'avait défendu de dénicher des oiseaux; et puis le nid était au-dessus du précipice, dans la fourche d'une grande branche moisie. Longtemps, longtemps je regardai cela tout rêveur. Ludwig me disait :

« Il y a des jeunes; ce matin, en allant cueillir des mûres dans les ronces, je les ai bien entendus demander la becquée; demain ils s'envoleront, car ils doivent avoir des plumes. »

Je ne disais toujours rien, mais le diable me poussait. A la fin, je me levai, je m'approchai de l'arbre, au milieu des bruyères, et j'essayai de l'embrasser : il était trop gros! Malheureusement, près de là poussait un hêtre plus petit et tout vert. Je grimpai dessus, et, le faisant pencher, j'attrapai la première branche de l'autre.

Je montai. Les deux merles poussaient des cris plaintifs et tourbillonnaient dans les feuilles. Je ne les écoutais pas. Je me mis à cheval sur la branche moisie, pour m'approcher du nid, que je voyais très-bien; il y avait trois petits et un œuf, cela me donnait du courage. Les petits allongeaient le cou, leur gros bec jaune ouvert jusqu'au fond du gosier, et je croyais déjà les tenir. Mais comme j'avançais, les jambes pendantes et les mains en avant, tout à coup la branche cassa comme du verre, et je n'eus que le temps de crier : — Ah! mon Dieu! — Je tournai deux fois, et je tombai sur la grosse branche au-dessous, où je me cramponnai d'une force terrible. Tout l'arbre tremblait jusqu'à la racine, et l'autre branche descendait, en râclant les rochers avec un bruit qui me faisait dresser les cheveux sur la tête; je la regardai malgré moi jusqu'au fond du

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ravin; elle tomba dans le torrent et s'en alla, tournoyant au milieu de l'écume, jusqu'au grand entonnoir où je ne la vis plus.

Alors je remontai doucement au tronc, les genoux bien serrés, demandant pardon à Dieu, et je me laissai glisser tout pâle dans les bruyères. Les deux vieux merles voltigeaient encore autour de moi, jetant des cris lamentables. Ludwig s'était sauvé; mais comme il descendait le sentier de l'Altenberg, tournant la tête par hasard, il me vit sain et sauf, et revint en criant tout essoufflé :

« Te voilà !... Tu n'es pas tombé de la roche?

— Oui, lui dis-je, sans presque pouvoir remuer la langue, me voilà... Le bon Dieu m'a sauvé! Mais allons-nous-en... allons-nous-en... j'ai peur! »

Il était bien sept heures du soir, le soleil rouge se couchait entre les sapins; j'en avais assez ce jour-là de garder les chèvres. Le chien ramena notre troupeau, qui se mit à descendre le sentier dans la poussière jusqu'à Hirschland. Ni Ludwig ni moi nous ne soufflions joyeusement dans notre corne, comme les autres soirs, pour entendre l'écho de la Roche-Creuse nous répondre.

La peur nous avait saisis et mes jambes tremblaient encore.

Une fois au village, pendant que les chèvres s'en allaient à droite, à gauche, bêlant à toutes les portes d'étables, je dis à Ludwig :

« Tu ne raconteras rien?

— Sois tranquille. »

Et je rentrai chez l'oncle Bernard. Il était allé dans la haute montagne voir un vieux bûcheron malade. Grédel venait de dresser la table. Quand l'oncle n'était pas de retour sur les huit heures du soir, nous soupions seuls ensemble. C'est ce que nous fîmes comme d'habitude. Puis Grédel ôta les couverts et lava la vaisselle dans la cuisine. Moi, j'entrai dans notre bibliothèque, et je pris le coquillage, non sans inquiétude. Dieu du ciel, comme il bourdonnait! Comme j'entendais les torrents et les rivières mugir! et comme, au milieu de tout cela, les cris plaintifs des vieux merles, le bruit de la branche qui râclait les rochers et le frémissement de l'arbre s'entendaient! Et comme je me représentais les pauvres petits oiseaux écrasés sur une pierre! — c'était terrible... terrible!

Je me sauvai dans ma petite chambre au-dessus de la grange, et je me couchai; mais le sommeil ne venait pas, la peur me tenait toujours.

Vers dix heures, j'entendis l'oncle arriver en trottant dans le silence de la nuit. Il fit halte à notre porte et conduisit son cheval à l'écurie, puis il entra. Je l'entendis ouvrir l'armoire de la cuisine et manger un morceau sur le pouce, selon son habitude quand il rentrait tard.

« S'il savait ce que j'ai fait! » me disais-je en moi-même.

A la fin il se coucha. Moi, j'avais beau me tourner, me retourner, mon agitation était trop grande pour dormir; je me représentais mon âme noire comme de l'encre : j'aurais voulu pleurer. Vers minuit, mon désespoir devint si grand, que j'aimai mieux tout avouer. Je me levai, je descendis en chemise et j'entrai dans la chambre à coucher de l'oncle Bernard, qui dormait, une veilleuse sur la table.

Je m'agenouillai devant son lit. Lui, s'éveillant en sursaut, se leva sur le coude et me regarda tout étonné.

« C'est toi, Fritzel, me dit-il, que fais-tu donc là, mon enfant?

—Oncle Bernard, m'écriai-je en sanglotant, pardonnez-moi, j'ai péché contre le ciel et contre vous.

—Qu'as-tu donc fait? dit-il tout attendri.

—J'ai grimpé sur un hêtre de l'Altenberg pour dénicher des merles, et la branche s'est cassée!

—Cassée ? Oh ! mon Dieu !...

—Oui, et le Seigneur m'a sauvé, en permettant que je m'accroche à une autre branche. Maintenant les vieux merles me redemandent leurs petits; ils volent autour de moi, ils m'empêchent de dormir. »

L'oncle se tut longtemps. Je pleurais à chaudes larmes.

« Oncle, m'écriai-je encore, ce soir j'ai bien écouté dans la coquille, tout est cassé, tout est bouleversé, jamais on ne pourra tout raccommoder. »

Alors il me prit le bras et dit au bout d'un instant d'une voix solennelle :

« Je te pardonne !... Calme-toi... Mais que cela te serve de leçon. Songe au chagrin que j'aurais eu, si l'on t'avait rapporté mort dans cette maison. Eh bien, le pauvre père et la pauvre mère des petits merles sont aussi désolés que je l'aurais été moi-même : Ils redemandent leurs enfants ! Tu n'as pas songé à cela. Puisque tu te repens, il faut bien que je te pardonne. »

En même temps il se leva, me fit prendre un verre d'eau sucrée et me dit :

« Va-t'en dormir... Les pauvres vieux ne t'inquiéteront plus... Dieu te pardonne à cause de ton chagrin... Tu dormiras maintenant. Mais à partir de demain tu ne garderas plus

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

les chèvres; un garçon de ton âge doit aller à l'école. »

Je remontai donc dans ma chambre plus tranquille, et je m'endormis heureusement.

Le lendemain l'oncle Bernard me conduisit lui-même chez notre vieil instituteur Tobie Veyrius. Pour dire la vérité, cela me parut dur les premiers jours, de rester enfermé dans une chambre du matin au soir, sans oser remuer, oui, cela me parut bien dur; je regrettais le grand air! mais on n'arrive à rien ici-bas sans se donner beaucoup de peine. Et puis le travail finit par devenir une douce habitude; c'est même, tout bien considéré, la plus pure et la plus solide de nos jouissances. Par le travail seul on devient un homme, et l'on se rend utile à ses semblables.

Aujourd'hui l'oncle Bernard est bien vieux; il passe son temps assis dans le grand fauteuil derrière le poêle, en hiver, et l'été, sur le banc de pierre devant la maison, à l'ombre de la vigne qui couvre la façade. Moi, je suis médecin; je le remplace. Le matin au petit jour je monte à cheval, et je ne rentre que le soir, harassé de fatigue. C'est une existence pénible, surtout à l'époque des grandes neiges; eh bien, cela ne m'empêche pas d'être heureux.

Le coquillage est toujours à sa place. Quelquefois, en rentrant de mes courses dans la montagne, je le prends comme au bon temps de ma jeunesse, et j'écoute bourdonner l'écho de mes pensées; elles ne sont pas toujours joyeuses, parfois même elles sont tristes, — lorsqu'un de mes pauvres malades est en danger de mort, et que je ne puis rien pour le secourir, — mais jamais elles ne sont menaçantes, comme le soir de l'aventure du nid de merles.

Celui-là seul est heureux, mes chers amis, qui peut écouter sans crainte la voix de sa conscience : riche ou pauvre, il goûte la félicité la plus complète qu'il soit donné à l'homme de connaître en ce monde.

FIN DU COQUILLAGE DE L'ONCLE BERNARD.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LA TRESSE NOIRE

Il y avait bien quinze ans que je ne songeais plus à mon ami Taifer, quand, un beau jour, son souvenir me revint à la mémoire. Vous dire comment, pourquoi, me serait chose impossible. Les coudes sur mon pupitre, les yeux tout grands ouverts, je rêvais au bon temps de notre jeunesse. Il me semblait parcourir la grande allée des Marronniers à Charleville, et je fredonnais involontairement le joyeux refrain de Georges :

« Versez, amis, versez à boire ! »

Puis tout à coup, revenant à moi, je m'écriai : « A quoi diable songes-tu? Tu te crois jeune encore ! Ah ! ah ! ah ! pauvre fou ! »

Or, à quelques jours de là, rentrant vers le soir de la chapelle Louis-de-Gonzague, j'aperçus en face des écuries du haras un officier de spahis en petite tenue, le képi sur l'oreille et la bride d'un superbe cheval arabe au bras. La physionomie de ce cheval me parut singulièrement belle ; il inclinait la tête par-dessus l'épaule de son maître et me regardait fixement. Ce regard avait quelque chose d'humain.

La porte de l'écurie s'ouvrit, l'officier remit au palefrenier la bride de son cheval, et se tournant de mon côté, nos yeux se rencontrèrent : c'était Taifer ! Son nez crochu, ses petites moustaches blondes, rejoignant une barbiche taillée en pointe, ne pouvaient me laisser aucun doute, malgré les teintes ardentes du soleil d'Afrique empreintes sur sa face.

Taifer me reconnut, mais pas un muscle de son visage ne tressaillit, pas un sourire n'effleura ses lèvres. Il vint à moi lentement, me tendit la main et me dit : « Bonjour, Théodore, tu vas toujours bien ? » comme s'il ne m'eût quitté que de la veille. Ce ton simple m'étonna tellement, que je répondis de même : « Mais oui, Georges, pas mal.

—Allons, tant mieux, fit-il, tant mieux. » Puis il me prit le bras et me demanda : « Où allons-nous?

—Je rentrais chez moi.

— Eh bien, je t'accompagne. »

Nous descendîmes la rue de Clèves tout rêveurs. Arrivés devant ma porte, je grimpai l'étroit escalier. Les éperons de Taifer résonnaient derrière moi, cela me paraissait étrange. Dans ma chambre, il jeta son képi sur le piano, et prit une chaise. Je déposai mon cahier de musique dans un coin, et, m'étant assis, nous restâmes tout méditatifs en face l'un de l'autre.

Au bout de quelques minutes, Taifer me demanda d'un son de voix très-doux :

« Tu fais donc toujours de la musique, Théodore ?

—Toujours, je suis organiste de la cathédrale.

—Ah ! et tu joues toujours du violon ?

—Oui.

—Te rappelles-tu, Théodore, la chansonnette de Louise ? »

En ce moment, tous les souvenirs de notre jeunesse se retracèrent avec tant de vivacité à mon esprit, que je me sentis pâlir ; sans proférer un mot, je détachai mon violon de la muraille, et je me mis à jouer la chansonnette de Louise, mais si bas... si bas... que je croyais seul l'entendre.

Georges m'écoutait, les yeux fixés devant lui ; à la dernière note il se leva, et, me prenant les mains avec force, il me regarda longtemps.

« Encore un bon cœur celui-là, dit-il, comme se parlant à lui-même. — Elle t'a trompé, n'est-ce pas? elle t'a préféré M. Stanislas, à cause de ses breloques et de son coffre-fort? »

Je m'assis en pleurant.

Taifer fit trois ou quatre tours dans la chambre, et, s'arrêtant tout à coup, il se prit à considérer ma guitare en silence ; puis il la décrocha, ses doigts en effleurèrent les cordes, et je fus surpris de la netteté bizarre de ces quelques notes rapides ; mais Georges rejeta l'instrument, qui rendit un soupir plaintif ; sa figure devint sombre, il alluma une cigarette et me souhaita le bonsoir.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je l'écoutai descendre l'escalier. Le bruit de ses pas retentissait dans mon cœur.

Quelques jours après ces événements, j'appris que le capitaine Taifer s'était installé dans une chambre donnant sur la place Ducale. On le voyait fumer sa pipe sur le balcon, mais il ne faisait attention à personne. Il ne fréquentait point le café des officiers. Son unique distraction était de monter à cheval et de se promener le long de la Meuse, sur le chemin de halage.

Chaque fois que le capitaine me rencontrait, il me criait de loin :

« Bonjour, Théodore ! »

J'étais le seul auquel il adressât la parole.

Vers les derniers jours d'automne, monseigneur de Reims fit sa tournée pastorale. Je fus très-occupé durant ce mois; il me fallut tenir l'orgue en ville et au séminaire, je n'avais pas une minute à moi. Puis, quand monseigneur fut parti, tout retomba dans le calme habituel. On ne parlait plus du capitaine Taifer. Le capitaine avait quitté son logement de la place Ducale; il ne faisait plus de promenades; et d'ailleurs, dans le grand monde, il n'était question que des dernières fêtes, et des grâces infinies de monseigneur; moi-même je ne pensais plus à mon vieux camarade.

Un soir, que les premiers flocons de neige voltigeaient devant ma fenêtre, et que, tout grelottant, j'allumais mon feu et préparais ma cafetière, j'entends des pas dans l'escalier. « C'est Georges ! » me dis-je. La porte s'ouvre. En effet, c'était lui, toujours le même. Seulement un petit manteau de toile cirée cachait les broderies d'argent de sa veste bleu-de-ciel. Il me serra la main et me dit :

« Théodore, viens avec moi, je souffre aujourd'hui, je souffre plus que d'habitude.

—Je veux bien, lui répondis-je en passant ma redingote, je veux bien, puisque cela te fait plaisir. »

Nous descendîmes la rue silencieuse, en longeant les trottoirs couverts de neige.

A l'angle du jardin des Carmes, Taifer s'arrêta devant une maisonnette blanche à persiennes vertes; il en ouvrit la porte, nous entrâmes, et je l'entendis refermer derrière nous. D'antiques portraits ornaient le vestibule, l'escalier en coquille était d'une élégance rare ; au haut de l'escalier, un burnous rouge pendait au mur. Je vis tout cela rapidement, car Taifer montait vite. Quand il m'ouvrit sa chambre, je fus ébloui ; monseigneur lui-même n'en a pas de plus somptueuse : sur les murs à fond d'or, se détachaient de grandes fleurs pourpres, des armes orientales et de superbes pipes turques incrustées de nacre. Les meubles d'acajou avaient une forme accroupie, massive, vraiment imposante. Une table ronde, à plaque de marbre vert, jaspé de bleu, supportait un large plateau de laque violette, et sur le plateau, un flacon ciselé renfermant une essence couleur d'ambre.

Je ne sais quel parfum subtil se mêlait à l'odeur résineuse des pommes de pin qui brûlaient dans l'âtre.

« Que ce Taifer est heureux ! me disais-je, il a rapporté tout cela de ses campagnes d'Afrique. Quel riche pays ! Tout s'y trouve en abondance : l'or, la myrrhe et l'encens, et des fruits incomparables, et de grandes femmes pâles aux yeux de gazelle, plus flexibles que les palmiers, selon le *Cantique des Cantiques*. »

Telles étaient mes réflexions.

Taifer bourra une de ses pipes et me l'offrit; lui-même venait d'allumer la sienne, une superbe pipe turque à bouquin d'ambre.

Nous voilà donc étendus nonchalamment sur des coussins amarante, regardant le feu déployer ses tulipes rouges et blanches sur le fond noir de la cheminée.

J'écoutais les cris des moineaux blottis sous les gouttières, et la flamme ne m'en paraissait que plus belle.

Taifer levait de temps en temps sur moi ses yeux gris, puis il les abaissait d'un air rêveur.

« Théodore, me dit-il enfin, à quoi penses-tu ?

—Je pense qu'il aurait mieux valu pour moi faire un tour d'Afrique, que de rester à Charleville, lui répondis-je ; combien de souffrances et d'ennuis je me serais épargnés, que de richesses j'aurais acquises ! Ah ! Louise avait bien raison de me préférer M. Stanislas, je n'aurais pu la rendre heureuse ! »

Taifer sourit avec amertume.

« Ainsi, dit-il, tu envies mon bonheur ? »

J'étais tout stupéfait, car Georges, en ce moment, ne se ressemblait plus à lui-même ; une émotion profonde l'agitait, son regard était voilé de larmes. Il se leva brusquement et fut se poser devant une fenêtre, tambourinant sur les vitres, et sifflant entre ses dents je ne sais quel air de la *Gazza Ladra*. Puis il pirouetta et vint emplir deux petits verres de sa liqueur ambrée.

« A ta santé ! camarade, dit-il.

—A la tienne ! Georges. »

Nous bûmes.

Une saveur aromatique me monta subitement au cerveau. J'eus des éblouissements ; un bien-être indéfinissable, une vigueur surprenante me pénétra jusqu'à la racine des cheveux.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La branche cassa comme du verre. (Page 59.)

« Qu'est-ce que cela ? lui demandai-je.

—C'est un cordial, fit-il; on pourrait le nommer un rayon de soleil d'Afrique, car il renferme la quintessence des aromates les plus rares du sol africain.

—C'est délicieux. Verse-m'en encore un verre, Georges.

—Volontiers, mais noue d'abord cette tresse de cheveux à ton bras. »

Il me présentait une natte de cheveux noirs, luisants comme du bronze.

Je n'eus aucune objection à lui faire, seulement cela me parut étrange. Mais à peine eus-je vidé mon second verre, que cette tresse s'insinua, je ne sais comment, jusqu'à mon épaule. Je la sentis glisser sous mon bras et se tapir près de mon cœur.

« Taifer, m'écriai-je, ôte-moi ces cheveux, ils me font mal ! »

Mais lui répondit gravement :

« Laisse-moi respirer !

—Ote-moi cette tresse, ôte-moi cette tresse, repris-je. Ah ! je vais mourir !

—Laisse-moi respirer, dit-il encore.

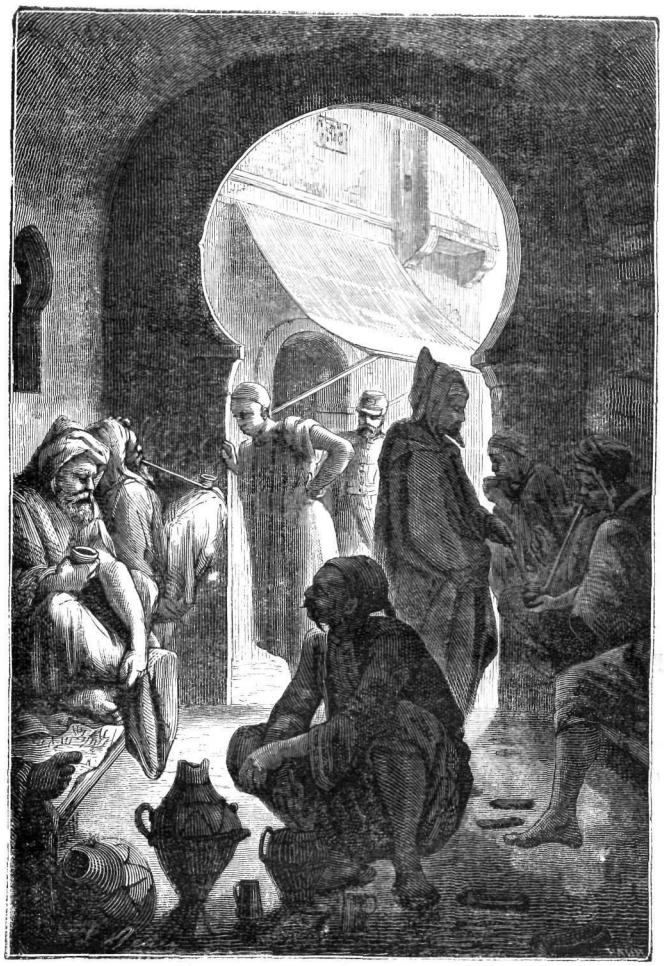
—Ah ! mon vieux camarade... Ah ! Taifer... Georges !... ôte-moi cette tresse de cheveux... elle m'étrangle !

—Laisse-moi respirer ! » fit-il avec un calme terrible.

Alors je me sentis faiblir... Je m'affaissai sur moi-même... Un serpent me mordait au cœur. Il se glissait autour de mes reins... Je sentais ses anneaux froids couler lentement sur ma nuque et se nouer à mon cou.

Paris. Jules Rouventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Au fond de cette voûte... (Page 70.)

Je m'avançai vers la fenêtre en gémissant, et je l'ouvris d'une main tremblante. Un froid glacial me saisit, et je tombai sur mes genoux, invoquant le Seigneur ! Subitement la vie me revint. Quand je me redressai, Taifer, pâle comme la mort, me dit :

« C'est bien, je t'ai ôté la tresse. »

Et montrant son bras :

« La voilà ! »

Puis, avec un éclat de rire nerveux :

« Ces cheveux noirs valent bien les cheveux blonds de ta Louise, n'est-ce pas ?... Chacun porte sa croix, mon brave... plus ou moins stoïquement, voilà tout. Mais souviens-toi que l'on s'expose à de cruels mécomptes, en enviant le bonheur des autres, car la vipère est deux fois *vipère*, dit le proverbe arabe, lorsqu'elle *siffle au milieu des roses !* »

J'essuyai la sueur qui ruisselait de mon front, et je m'empressai de fuir ce lieu de délices, hanté par le spectre du remords.

Ah ! qu'il est doux, mes chers amis, de se reposer sur un modeste escabeau, en face d'un petit feu couvert de cendre, d'écouter sa théière babiller avec le grillon au coin de l'âtre, et d'avoir au cœur un lointain souvenir d'amour, qui nous permette de verser de temps en temps une larme sur nous-même !

FIN DE LA TRESSE NOIRE.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE TALION

I

En 1845,—dit le docteur Renaut,—je fus attaché comme chirurgien aide-major a l'hôpital militaire de Constantine.

Cet hôpital s'élève à l'intérieur de la *Kasba*, sur un rocher à pic de trois à quatre cents pieds de hauteur. Il domine à la fois la ville, le palais du gouverneur, et la plaine immense aussi loin que peuvent s'étendre les regards.

C'est un point de vue sauvage et grandiose; de ma fenêtre, ouverte aux brises du soir, je voyais les corneilles et les gypaètes tourbillonner autour du roc inaccessible, et se retirer dans les fissures aux derniers rayons du crépuscule. Il m'était facile de jeter mon cigare dans le Rummel, qui serpente au pied de la muraille gigantesque.

Pas un bruit, pas un murmure ne troublait le calme de mes études, jusqu'à l'heure où la trompette et le tambour retentissaient dans les échos de la forteresse, rappelant nos hommes à la caserne.

La vie de garnison n'a jamais eu de charmes pour moi ; je n'ai jamais pu me faire à l'absinthe, au rhum, au petit verre de cognac. A l'époque dont je parle, on appelait cela manquer d'esprit de corps ; mes facultés gastriques ne me permettaient pas d'avoir ce genre d'esprit.

Je me bornais donc à voir mes salles, à tracer mes prescriptions, à remplir mon service; puis je rentrais chez moi prendre quelques notes, feuilleter mes auteurs, rédiger mes observations.

Le soir, à l'heure où le soleil retire lentement ses rayons de la plaine, le coude sur l'appui de ma fenêtre, je me reposais en rêvant à ce grand spectacle de la nature, toujours le même dans sa régularité merveilleuse, et cependant éternellement nouveau. Une caravane lointaine se déroulant au flanc des collines ; un Arabe galopant aux extrêmes limites de l'horizon, comme un point perdu dans le vide; quelques chênes-liéges découpant en vignette leur feuillage sur les bandes pourpres du couchant ; et puis, au loin, bien loin, au-dessus de moi, ce tourbillonnement des oiseaux de proie sillonnant l'azur sombre de leurs ailes tranchantes, immobiles : tout cela m'intéressait, me captivait ; je serais resté là des heures entières, si le devoir ne m'eût ramené forcément à la table de dissection.

Du reste, personne ne trouvait à critiquer mes goûts, sauf un certain lieutenant de voltigeurs nommé Castagnac, dont il faut que je vous fasse le portrait.

Dès mon arrivée à Constantine, en descendant de voiture, une voix s'élevait derrière moi :

« Tiens ! je parie que voilà notre aide-major. »

Je me retourne et me trouve en présence d'un officier d'infanterie, long, sec, osseux, le nez rouge, la moustache grisonnante, le képi sur l'oreille, la visière poignardant le ciel, le sabre entre les jambes : c'était le lieutenant Castagnac.

Et comme je cherchais à me remettre cette étrange physionomie, le lieutenant me serrait déjà la main.

« Soyez le bienvenu, docteur. Enchanté de faire votre connaissance, morbleu ! Vous êtes fatigué, n'est-ce pas? Entrons ! je me charge de vous présenter au cercle. »

Le cercle, à Constantine, est tout bonnement la buvette, le restaurant des officiers.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Nous entrons ; car comment résister à l'enthousiasme sympathique d'un pareil homme?.. Et pourtant j'avais lu *Gil Blas !*

« Garçon, deux verres. Qu'est-ce que vous prenez, docteur ? du cognac... du rhum ?

— Non, du curaçao.

— Du curaçao ! pourquoi pas du parfait-amour?... Hé ! hé ! hé ! vous avez un drôle de goût. Garçon, un verre d'absinthe pour moi... et copieux... haut le coude !... Bien !—A votre santé, docteur !

—A la vôtre, lieutenant. »

Et me voilà dans les bonnes grâces de cet étrange personnage.

Inutile de vous dire que cette liaison ne pouvait me charmer longtemps. Je ne tardai point à m'apercevoir que mon ami Castagnac avait l'habitude de lire le journal, au quart d'heure de Rabelais. Cela vous classe un homme.

En revanche, je fis la connaissance de plusieurs officiers du même régiment, qui rirent beaucoup avec moi de cet amphitryon d'une nouvelle espèce; un d'entre eux, nommé Raymond Dutertre, brave garçon et qui ne manquait certes pas de mérite, m'apprit qu'à son arrivée au régiment, pareille chose lui était advenue.

« Seulement, ajouta-t-il, comme je déteste les carotteurs, j'ai dit son fait à Castagnac devant les camarades. Il a mal pris la chose, et, ma foi, nous sommes allés faire un tour hors des murs, où je lui ai administré un joli coup de pointe; ce qui lui a fait un tort énorme, car il jouissait d'un grand prestige et passait pour le bourreau des crânes, grâce à quelques duels heureux. »

Les choses en étaient là, quand, vers le milieu de juin, les fièvres firent leur apparition à Constantine; l'hôpital reçut, non-seulement des militaires, mais un assez grand nombre d'habitants, ce qui me força d'interrompre mes travaux pour le service.

Dans le nombre de mes malades se trouvaient précisément Castagnac et Dutertre ; mais Castagnac, lui, n'avait pas la fièvre; il était atteint d'une affection bizarre appelée *delirium tremens*, état de délire, de tremblement nerveux particulier aux individus adonnés à l'absinthe. Il est précédé de malaises, d'insomnies, de tressaillements soudains ; la rougeur de la face, l'odeur alcoolique de l'haleine le caractérisent.

Ce pauvre Castagnac se jetait à bas de son lit, courait à quatre pattes sur le plancher comme pour attraper les rats. Il poussait des miaulements terribles, entrecoupés de ce mot cabalistique, prononcé d'un accent de fakir en extase : « Fatima !.... ô Fatima !...: » circonstance qui me fit présumer que le pauvre garçon pouvait avoir eu jadis quelque amour malheureux, dont il s'était consolé par l'abus des liqueurs spiritueuses.

Cette idée m'inspira même en sa faveur une pitié profonde. C'était quelque chose de pitoyable, que de voir ce grand corps maigre bondir à droite, à gauche, puis se roidir tout à coup comme une bûche, la face pâle, le nez bleu, les dents serrées; on ne pouvait assister à ces crises sans frémir.

Au bout d'une demi-heure, en revenant à lui, Castagnac ne manquait pas de s'écrier chaque fois :

« Qu'ai-je dit, docteur? Ai-je dit quelque chose ?

—Mais non, lieutenant.

—Si... je dois avoir parlé... Voyons, ne me cachez rien !

—Bah ! comment puis-je me souvenir? Des mots en l'air... Tous les malades radotent plus ou moins.

—Des mots en l'air ! Quels mots ?

—Hé ! que sais-je, moi ? Si vous y tenez, j'en prendrai note à la première occasion. »

Alors il pâlissait, et me regardait d'un œil fixe qui me pénétrait jusqu'au fond de l'âme; puis il refermait ses flaques paupières, pinçait ses lèvres et murmurait tout bas :

« Un verre d'absinthe me ferait du bien ! »

Enfin, il s'étendait, les bras le long du corps, et restait dans une immobilité stoïque.

Or, un matin, comme j'entrais dans la chambre de Castagnac, je vis accourir vers moi, du fond du corridor, mon ami Raymond Dutertre.

« Docteur, me dit-il en me tendant la main, je viens vous demander un service.

—Volontiers, mon cher, si toutefois c'est possible.

—Il s'agirait de me donner un billet de sortie pour la journée.

—Oh ! quant à cela n'y pensons pas!... Tout ce qu'il vous plaira, mais pas de billet de sortie.

—Cependant, docteur, il me semble que je suis bien... très-bien même; je n'ai pas eu d'accès depuis quatre jours.

—Oui, mais les fièvres règnent en ville, et je ne veux pas vous exposer à une rechute.

—Accordez-moi seulement deux heures ; le temps d'aller et de venir.

—Impossible, mon cher; n'insistez pas... ce serait inutile. Mon Dieu, je connais les ennuis de l'hôpital, je sais l'impatience qu'ont les malades de respirer l'air libre du dehors; mais il faut de la patience, que diable !

—Alors, c'est décidé ?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : GARRAUD-BAUDRY

— C'est décidé. Dans une huitaine, si le mieux continue, nous verrons. »

Il se retira de fort mauvaise humeur. Cela m'était indifférent ; mais, comme je me retournais, quelle ne fut pas ma surprise de voir Castagnac, les yeux tout grands ouverts, suivre son camarade d'un regard étrange.

« Eh bien ! lui dis-je, comment êtes-vous ce matin ?

—Bien, très-bien, fit-il brusquement. C'est Raymond qui va là-bas?

—Oui.

—Que voulait-il ?

—Oh ! rien... il venait me demander un billet de sortie que je lui ai refusé.

—Ah ! vous avez refusé?

—Parbleu !... cela va sans dire. »

Alors Castagnac respira longuement, et, s'affaissant sur lui-même, il parut retomber dans sa somnolence.

Je ne sais quelle vague appréhension venait de me saisir ; l'accent de cet homme m'avait agacé les nerfs ; je sortis à mon tour tout rêveur.

Ce jour même, un de mes malades mourut ; je fis transporter le corps dans la salle de dissection, et, vers neuf heures du soir, en revenant de la pension, je descendis l'escalier qui mène à l'amphithéâtre.

Figurez-vous une petite salle voûtée, haute de quinze pieds et large de vingt ; ses deux fenêtres s'ouvrent sur le précipice, du côté de la grande route de Philippeville.—Au fond est une table inclinée, et, sur la table, le cadavre que je me proposais d'étudier.

Après avoir déposé ma lampe sur une pierre saillante, ménagée dans le mur à cet effet, et déployé ma trousse, je commençai mon travail qui se prolongea près de deux heures sans interruption.

Depuis longtemps le rappel était sonné ; le seul bruit qui vînt à moi dans le silence était le pas cadencé de la sentinelle, ses temps d'arrêt lorsqu'elle posait la crosse à terre ; puis, d'heure en heure, le passage de la ronde, le qui-vive, le chuchotement lointain du mot d'ordre, le vacillement du fallot jetant un éclair par-dessus la rampe : bruits rapides, heurtés, dont l'éloignement progressif semblait faire grandir le silence.

Il était près de onze heures et la fatigue me gagnait, lorsque, regardant par hasard du côté de la fenêtre ouverte, je fus saisi du plus étrange spectacle : toute une rangée de chouettes, petites, grises, les plumes ébouriffées, les yeux verdâtres et louches fixés sur ma lampe, se pressaient au bord de la croisée, se repoussant l'une l'autre et cherchant à se faire place.

Ces oiseaux hideux, attirés par l'odeur de la chair, n'attendaient que mon départ pour fondre sur leur proie.

Vous dire l'horreur que me causa cette apparition serait chose impossible. Je me précipitai vers la fenêtre ; toutes disparurent au milieu des ténèbres, comme de grandes feuilles mortes emportées par la brise.

Mais, au même instant, un bruit singulier frappa mon oreille, un bruit presque imperceptible dans le vide de l'abîme. Je m'inclinai, la main sur la barre, regardant dehors et retenant mon haleine pour mieux entendre.

Au-dessus de l'amphithéâtre se trouvait la chambre du lieutenant Castagnac, et, au-dessous, entre le précipice et le mur de l'hôpital, passait un sentier large tout au plus d'un pied, et tout couvert des débris de bouteilles et de poteries qu'y jetaient les infirmiers.

Or, à cette heure de la nuit, où le moindre bruit, le plus léger soupir devient perceptible, je distinguais les pas et les *tâtonnements* d'un homme marchant sur ce rebord.

« Dieu fasse, me disais-je, que la sentinelle ne l'ait pas vu ! Qu'il hésite une seconde, et sa chute est infaillible ! »

Je terminais à peine cette réflexion qu'une voix rauque, étouffée, la voix de Castagnac, cria brusquement dans le silence :

« Raymond... où vas-tu? »

Cette exclamation me traversa jusqu'à la moelle des os.

C'était un arrêt de mort.

En effet, au même instant, quelques débris glissèrent sur le talus, puis le long de la rampe escarpée, j'entendis quelqu'un se cramponner avec de longs soupirs.

La sueur froide me découlait de la face... J'aurais voulu voir... descendre... appeler au secours... ma langue était glacée.

Tout à coup il y eut un gémissement... puis... rien !... Je me trompe : une sorte d'éclat de rire saccadé suivit... une fenêtre se referma brusquement, avec un bruit de vitres qui se brisent.

Et le silence profond, continu, étendit son linceul sur ce drame épouvantable.

Que vous dirai-je, mes chers amis?... La terreur m'avait fait reculer jusqu'au fond de la salle, et là, tremblant, les cheveux hérissés, les yeux fixés devant moi, je restai plus de vingt minutes, écoutant bondir mon cœur et cherchant à comprimer de la main ses pulsations.

Au bout de ce temps, j'allai machinalement refermer la fenêtre ; je pris la lampe, je montai l'escalier et je suivis le corridor qui menait à ma chambre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je me couchai, mais il me fut impossible de fermer l'œil; j'entendais ces soupirs, ces longs soupirs de la victime, puis l'éclat de rire de l'assassin!

« Assassiner sur la grand'route, le pistolet au poing, me disais-je, c'est affreux sans doute; mais assassiner d'un mot, sans danger!... »

Au dehors, le siroco s'était élevé: il se démenait dans la plaine avec des gémissements lugubres, apportant jusqu'à la cime du roc le sable et le gravier du désert.

Du reste, la violence même des sensations qui venaient de m'agiter me faisait éprouver un besoin de sommeil presque invincible. L'effroi seul me tenait éveillé. Je me représentais le grand Castagnac en chemise, penché hors de sa fenêtre, le cou tendu, suivant du regard sa victime jusque dans les profondeurs ténébreuses du précipice, et cela me glaçait le sang.

« C'est lui! me disais-je, c'est lui!... S'il se doutait que j'étais là!... »

Alors il me semblait entendre les planches du corridor crier sous un pas furtif, et je me levais sur le coude, la bouche entr'ouverte, prêtant l'oreille.

Cependant le besoin de repos finit par l'emporter, et, vers trois heures, je m'endormis d'un sommeil de plomb.

Il était grand jour quand je m'éveillai; le coup de vent de la nuit était tombé, le ciel pur et le calme si profond, que je doutai de mes souvenirs; je crus avoir fait un vilain rêve.

Chose étrange, j'éprouvais une sorte de crainte à vérifier mes impressions. Je descendis remplir mon service, et ce n'est qu'après avoir visité toutes mes salles, examiné longuement chaque malade, que je me rendis enfin chez Dutertre.

Je frappe à sa porte; point de réponse!.. J'ouvre; son lit n'est pas défait. J'appelle les infirmiers, j'interroge ; je demande où est le lieutenant Dutertre; personne ne l'avait vu depuis la veille au soir.

Alors, recueillant tout mon courage, j'entrai dans la chambre de Castagnac.

Un rapide coup d'œil vers la fenêtre m'apprit que deux vitres étaient brisées; je me sentis pâlir , mais, reprenant aussitôt mon sang-froid:

« Quel coup de vent cette nuit! m'écriai-je; qu'en dites-vous, lieutenant? »

Lui, tranquillement assis, les coudes sur la table, sa longue figure osseuse entre les mains, faisait mine de lire sa théorie. Il était impassible, et, levant sur moi son morne regard :

« Parbleu! fit-il en m'indiquant la fenêtre, deux vitres défoncées ; rien que ça , hé! hé! hé!

—Il paraît, lieutenant, que cette chambre est plus exposée que les autres, ou peut-être aviez-vous laissé la fenêtre ouverte? »

Une contraction musculaire imperceptible brida les joues du vieux soudard.

« Ma foi non, dit-il en me regardant d'un air étrange, elle était fermée.

—Ah! »

Puis m'approchant pour lui prendre le pouls :

« Et la santé, comment va-t-elle?

—Mais pas mal.

—En effet... il y a du mieux... Un peu d'agitation... D'ici quinze jours, lieutenant, vous serez rétabli... je vous le promets... Seulement, alors, tâchez de vous modérer... plus de poison vert... ou sinon... prenez-y bien garde! »

Malgré le ton de bonhomie que je m'efforçais de prendre, ma voix tremblait. Le bras du vieux scélérat, que je tenais dans la main, me produisait l'effet d'un serpent. J'aurais voulu fuir. Et puis cet œil fixe, inquiet, qui ne me quittait pas... c'était horrible!

Pourtant je me contins.

Au moment de sortir, revenant tout à coup comme pour réparer un oubli:

« A propos, lieutenant, Dutertre n'est pas venu vous voir? »

Un frisson passa dans ses cheveux gris.

« Dutertre ?

—Oui... il est sorti... il est sorti depuis hier... on ne sait ce qu'il est devenu... Je supposais...

—Personne n'est venu me voir, fit-il avec une petite toux sèche, personne! »

Il reprit son livre, et moi je refermai la porte, convaincu de son crime comme de la lumière du jour.

Malheureusement, je n'avais pas de preuves.

« Si je le dénonce, me disais-je en regagnant ma chambre, il niera, c'est évident; et s'il nie, quelle preuve pourrai-je donner de la réalité du fait?... aucune!... Mon propre témoignage ne saurait suffire. Tout l'odieux de l'accusation retombera sur ma tête, et je me serai fait un ennemi terrible. »

D'ailleurs les crimes de ce genre ne sont pas prévus par la loi. En conséquence, je résolus d'attendre, de surveiller Castagnac sans en avoir l'air, persuadé qu'il finirait par se trahir. Je me rendis chez le commandant de place, et je lui signalai simplement la disparition du lieutenant Dutertre.

Le lendemain, quelques Arabes arrivant au marché de Constantine avec leurs ânes chargés de légumes, dirent qu'on voyait, de la route

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de Philippeville, un uniforme suspendu dans les airs le long des rochers de la Kasba, et que les oiseaux de proie volaient autour par centaines, remplissant le ciel de leurs cris.

C'étaient les restes de Raymond.

On eut des peines infinies à les chercher, au moyen de cordes et d'échelles fixées de distance en distance, le long de l'abîme.

Les officiers de la garnison s'entretinrent deux ou trois jours de cette étrange aventure; on fit mille commentaires sur les circonstances probables de l'événement; puis on causa d'autre chose, on reprit la partie de *bézigue* ou de piquet.

Des hommes exposés tous les jours à périr n'ont pas un grand fonds de sympathie les uns pour les autres : Jacques meurt... Pierre le remplace... Le régiment est immortel! C'est la théorie dite humanitaire en action : — « Vous êtes, donc vous serez... Car étant, vous participez de l'être éternel et infini. » — Oui, je serai... Mais quoi? — Voilà la question. Aujourd'hui lieutenant de chasseurs, et demain une motte de terre. Cela mérite qu'on y regarde à deux fois.

II

Ma position, au milieu de l'indifférence générale, était pénible; le silence me pesait comme un remords. La vue du lieutenant Castagnac excitait en moi des mouvements d'indignation, une sorte de répulsion insurmontable; le regard terne de cet homme, son sourire ironique me glaçaient le sang. Lui-même m'observait parfois à la dérobée, comme pour lire au fond de mon âme; ses regards furtifs pleins de défiance, ne me rassuraient pas du tout.

« Il se doute de quelque chose, me disais-je; s'il en était sûr, je serais perdu, car cet homme ne recule devant rien! »

Ces idées m'imposaient une contrainte intolérable; mes travaux en souffraient, il fallait sortir de l'incertitude à tout prix, mais comment?

La Providence vint à mon aide.

Je traversais un jour le guichet, sur les trois heures de l'après-midi, pour me rendre en ville, quand le caporal infirmier accourut me remettre un chiffon de papier, qu'il venait de trouver dans la tunique de Raymond.

« C'est une lettre d'une *particulière* nommée Fatima, me dit le brave homme; il paraît que cette indigène en tenait pour le lieutenant Dutertre. J'ai pensé, major, que ça pouvait vous intéresser. »

La lecture de cette lettre me jeta dans un grand étonnement; elle était très-courte et se bornait pour ainsi dire à indiquer l'heure et le lieu d'un rendez-vous; mais quelle révélation dans la signature!

« Ainsi donc, me dis-je, cette exclamation de Castagnac au plus fort de ses crises, cette exclamation: « Fatima! ô Fatima! » est le nom d'une femme... et cette femme existe... Elle aimait Dutertre!... Qui sait? C'était peut-être pour aller à ce rendez-vous, que Raymond m'avait demandé un billet de sortie!... Oui... oui... la lettre est du 3 juillet... c'est bien cela! Pauvre garçon, ne pouvant quitter l'hôpital pendant le jour, il s'est hasardé la nuit dans cet affreux chemin; et là, Castagnac l'attendait! »

Tout en réfléchissant à ces choses, je descendais la rue de la Brèche, et bientôt je me vis en face d'une voûte de briques assez basse, ouverte au vent selon l'usage oriental.

Au fond de cette voûte, un certain Sidi Houmaïum, armé d'une longue cuiller de bois, et gravement assis sur ses babouches, remuait dans un vase d'eau bouillante la poudre parfumée du moka.

Il est bon de vous dire que j'avais guéri Sidi Houmaïum d'une dartre maligne, contre laquelle les médecins et les chirurgiens du pays avaient inutilement employé toutes leurs panacées et leurs amulettes. Ce brave homme me gardait une véritable reconnaissance.

Tout autour de la *botéga* régnait une banquette recouverte de petites nattes en sparterie, et sur la banquette trônaient cinq ou six Maures coiffés du fez rouge à flocon de soie bleue, les jambes croisées, la paupière demi-close, le *chibouck* aux lèvres, savourant en silence l'arome du tabac turc et de la fève d'Arabie.

Je ne sais par quelle inspiration subite l'idée me vint aussitôt de consulter Sidi Houmaïum. Il est de ces impulsions bizarres qu'on ne peut définir, et dont nul ne saurait pénétrer la cause.

J'entre donc dans la *botéga* d'un pas solennel, à la grande stupéfaction des habitants, et je prends place sur la banquette.

Le *Kaouadji*, sans avoir l'air de me reconnaître, vient me présenter un *chibouck* et une tasse de café brûlant.

Je hume le breuvage, j'aspire le *chibouck*, le temps s'écoule lentement, et, vers six heures, la voix papelarde du *muetzin* appelle les fidèles à la prière.

Tous se lèvent en passant la main sur leur barbe, et s'acheminent vers la mosquée.

Enfin, je suis seul.

Sidi Houmaïum, promenant autour de lui

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

un regard inquiet, s'approche de moi, et se courbe pour me baiser la main.

« Seigneur *Taleb*, qu'est-ce qui vous amène dans mon humble demeure ?... Que puis-je pour vous rendre service ?

—Tu peux me faire connaître Fatima.

—Fatima la Mauresque ?

—Oui... la Mauresque.

—Seigneur *Taleb*, au nom de votre mère, ne voyez pas cette femme !

—Pourquoi ?

—C'est la perdition des fidèles et des infidèles ; elle possède un charme qui tue. Ne la voyez pas !...

—Sidi Houmaïum, ma résolution est inébranlable : Fatima possède un charme, eh bien !... moi, je possède un charme plus grand. Le sien donne la mort ; le mien donne la vie, la jeunesse, la beauté !... Dis-lui cela, Sidi Houmaïum ; dis-lui que les rides de la vieillesse s'effacent à mon approche. Dis-lui que la pomme d'Héva, — cette pomme qui nous condamne tous à mourir, depuis l'origine des siècles, — j'en ai retrouvé les pepins, que je les ai semés, et qu'il en est sorti l'arbre de la vie, dont les fruits savoureux donnent la grâce de l'éternelle jeunesse !... Que celle qui en goûte, fût-elle vieille, laide et ratatinée comme une sorcière, dis-lui qu'elle renaît, que ses rides s'effacent, que sa peau devient blanche et douce comme un lis, ses lèvres roses et parfumées comme la reine des fleurs, ses dents éclatantes comme celles d'un jeune chacal.

—Mais, seigneur *Taleb*, s'écria le musulman, Fatima n'est pas vieille ; elle est, au contraire, jeune et belle, si belle même, qu'elle ferait l'orgueil d'un sultan.

—Je le sais... elle n'est pas vieille, mais elle peut vieillir. Je veux la voir !... Souviens-toi, Sidi Houmaïum, souviens-toi de tes promesses.

—Puisque telle est votre volonté, seigneur *Taleb*, revenez demain à la même heure. Mais rappelez-vous bien ce que je vous dis : Fatima fait un vilain usage de sa beauté.

—Sois tranquille, je ne l'oublierai pas. »

Et présentant la main au *coulouglis*, je me retirai comme j'étais venu, la tête haute et le pas majestueux.

Jugez si je dus attendre avec impatience l'heure de mon rendez-vous avec Sidi-Houmaïum ; je ne me possédais plus ; cent fois, je traversai la grande cour, pour guetter le cri du *muetzin*, tirant le chapeau à tout venant, et causant même avec la sentinelle pour tuer le temps.

Enfin le verset du Coran se chante à la cime des airs ; il plane de minaret en minaret sur la ville indolente. Je cours à la rue de la Brèche ; Sidi Houmaïum fermait sa *botéga*.

« Eh bien ! lui dis-je tout haletant.

—Fatima vous attend, seigneur *Taleb*. »

Il assujettit la barre, et, sans autre explication, se met à marcher devant moi.

Le ciel était d'un éclat éblouissant. Les hautes maisons blanches, véritable procession de fantômes, drapées de loin en loin d'un rayon de soleil, reflétaient sur les rares passants leur morne tristesse.

Sidi Houmaïum allait toujours sans tourner la tête, les longues manches de son *burnous* balayant presque la terre ; et, tout en marchant, je l'entendais réciter tout bas en arabe, je ne sais quelles litanies semblables à celles de nos pèlerins.

Bientôt, quittant la grande rue, il s'engagea dans l'étroite ruelle de Suma, où deux personnes ne sauraient marcher de front. Là, dans la bourbe noire du ruisseau, sous de misérables échoppes, grouille toute une population de savetiers, de brodeurs sur maroquin, de marchands d'épices des Indes, d'aloès, de dattes, de parfums rares ; les uns allant et venant d'un air apathique, les autres accroupis, les jambes croisées, méditant à je ne sais quoi, dans une atmosphère de fumée bleuâtre, qui s'échappe à la fois de leur bouche et de leurs narines.

Le soleil d'Afrique pénètre dans le sombre cloaque en lames d'or, effleurant ici une vieille barbe grise à nez crochu, avec son *chibouck* et sa main grasse chargée de bagues ; plus loin le profil gracieux d'une belle juive, rêveuse et triste au fond de sa boutique, ou bien encore l'étalage d'un armurier, avec ses yatagans effilés, ses longs fusils de Bédouins incrustés de nacre. L'odeur de la fange se confond avec les émanations pénétrantes de l'officine. La lumière sabre les ombres, elle les découpe en franges lumineuses, elle les tamise de ses paillettes éblouissantes sans parvenir à les dissiper.

Nous allions toujours.

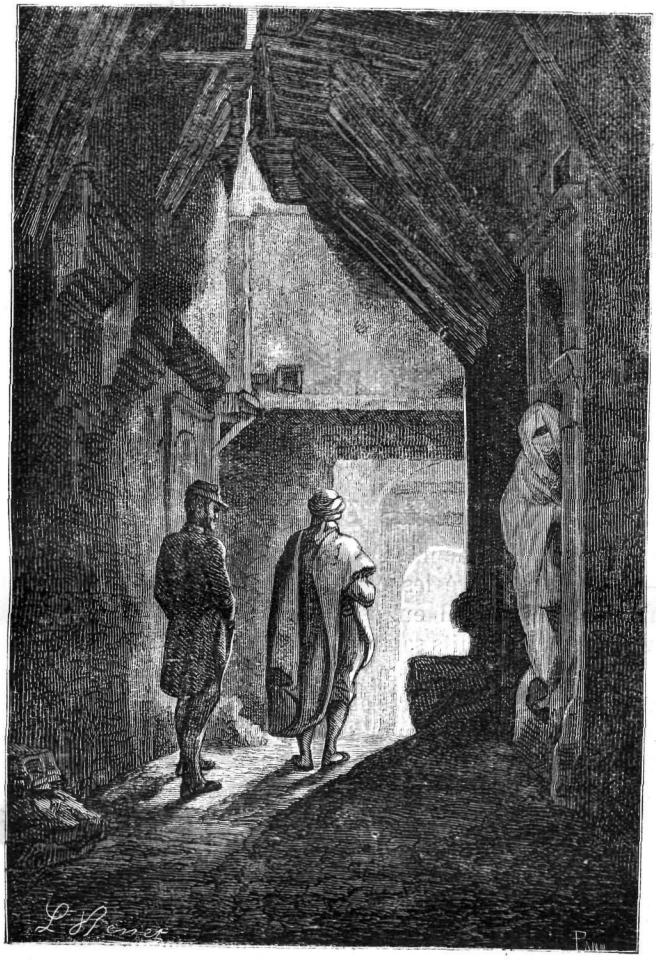
Tout à coup, dans l'un des détours inextricables de la ruelle, Sidi Houmaïum s'arrêta devant une porte basse et souleva le marteau.

« Tu me suivras, tu me serviras d'interprète, lui dis-je à voix basse.

—Fatima parle le français, » me répondit-il sans tourner la tête.

Au même instant, la face luisante d'une négresse parut au guichet. Sidi Houmaïum lui dit quelques mots en arabe. La porte s'ouvrit et se referma subitement sur moi. La négresse était sortie par une porte latérale que je n'a-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Il s'engagea dans l'étroite ruelle de Suma. (Page 71.)

vais pas vue, et Sidi Houmaïum était resté dans la ruelle.

Après avoir attendu quelques minutes, je commençais à m'impatienter, quand une porte s'ouvrit sur la gauche, et la négresse qui m'avait introduit me fit signe d'entrer.

Je gravis quelques marches, et me trouvai dans une cour intérieure pavée de petits carreaux de faïence en mosaïque. Plusieurs portes s'ouvraient sur cette cour.

La négresse me conduisit dans une salle basse, les fenêtres ouvertes, garnies de rideaux de soie à dessins mauresques. Des coussins de perse violette régnaient tout autour; une large natte en roseaux couleur d'ambre couvrait le plancher; des arabesques interminables de fleurs et de fruits fantastiques se déroulaient au plafond; mais ce qui d'abord attira mes regards, ce fut Fatima elle-même, accoudée sur le divan, les yeux voilés de longues paupières à cils noirs, la lèvre légèrement ombrée, le nez droit et fin, les bras chargés de lourds bracelets. Elle avait de jolis pieds, et jouait nonchalamment avec ses petites babouches brodées d'or vert, quand je m'arrêtai sur le seuil.

Durant quelques secondes, la Mauresque m'observa du coin de l'œil, puis un fin sourire entr'ouvrit ses lèvres.

« Entrez, seigneur *Taleb*, fit-elle d'une voix nonchalante. Sidi Houmaïum m'a prévenue de votre visite; je sais le motif qui vous amène. Vous êtes bien bon de vous intéresser à la pauvre Faïma, qui se fait vieille, car elle aura

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Une ombre passa devant elle comme la foudre. (Page 75.)

bientôt dix-sept ans.... dix-sept ans !.... l'âge des regrets et des rides.... l'âge des repentirs tardifs. — Ah ! seigneur *Taleb*, asseyez-vous et soyez le bienvenu !... Vous m'apportez la pomme d'Héva, n'est-il pas vrai ?... la pomme qui donne la jeunesse et la beauté... Et la pauvre Fatima en a besoin ! »

Je ne savais que répondre... j'étais confus. Mais, me rappelant tout à coup le motif qui m'avait conduit là, mon sang ne fit qu'un tour, et, par l'effet des réactions extrêmes, je devins froid comme le marbre.

« Vous raillez avec grâce, Fatima, répondis-je en prenant place sur le divan, j'avais entendu célébrer votre esprit non moins que votre beauté ; je vois qu'on a dit vrai.

—Ah ! fit-elle, et par qui donc ?

—Par Dutertre.

—Dutertre ?

—Oui, Raymond Dutertre, le jeune officier qui est tombé dans l'abîme du Rummel. Celui que vous aimiez, Fatima. »

Elle ouvrit de grands yeux surpris.

« Qui vous a dit que je l'aimais? fit-elle en me regardant d'un air étrange; c'est faux ! Est-ce lui qui vous a dit cela?

—Non, mais je le sais; cette lettre me le prouve, cette lettre que vous lui avez écrite, et qui est cause de sa mort... car c'est pour accourir près de vous, qu'il s'est risqué la nuit sur les rochers de la Kasba. »

A peine avais-je prononcé ces paroles, que la Mauresque se leva brusquement, les yeux étincelants d'un feu sombre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« J'en étais sûre ! s'écria-t-elle. Oui, quand la négresse est venue m'apprendre le malheur, je lui ai dit : « Aïssa, c'est lui qui a fait le coup.... C'est lui ! » Oh ! le misérable !... »

Et comme je la regardais tout stupéfait, ne sachant ce qu'elle voulait dire, elle s'approcha de moi et me dit à voix basse :

« Mourra-t-il ?... Croyez-vous qu'il mourra bientôt ?... Je voudrais le voir découper ! »

Elle m'avait saisi par le bras et me regardait jusqu'au fond de l'âme. Je n'oublierai jamais la pâleur mate de cette tête, ces grands yeux noirs écarquillés, ces lèvres frémissantes.

« De qui parlez-vous donc, Fatima ? lui dis-je tout ému, expliquez-vous ; je ne vous comprends pas.

--De qui ? de Castagnac !... Vous êtes *Taleb* à l'hôpital... Eh bien ! donnez-lui du poison. C'est un brigand :—il m'a forcée d'écrire à l'officier de venir ici ; moi, je ne voulais pas. Et pourtant ce jeune homme me poursuivait depuis longtemps ; mais je savais que Castagnac avait une mauvaise idée contre lui. Alors, comme je refusais, il m'a menacée de sortir de l'hôpital pour venir me battre, si je n'écrivais pas tout de suite. Tenez, voici sa lettre. Je vous dis que c'est un brigand !... »

Il me répugne, mes chers amis, de vous répéter tout ce que la Mauresque m'apprit sur le compte de Castagnac. Elle me raconta l'histoire de leur liaison : après l'avoir séduite, il l'avait corrompue, et, depuis deux ans, le misérable exploitait le déshonneur de cette malheureuse ; non content de cela, il la battait !

Je sortis de chez Fatima le cœur oppressé.

Sidi Houmaïum m'attendait à la porte ; nous redescendîmes la ruelle de Suma.

« Prenez garde, me dit le *coulouglis* en m'observant du coin de l'œil, prenez garde, seigneur *Taleb*, vous êtes bien pâle, le mauvais ange plane sur votre tête !... »

Je serrai la main de ce brave homme et je lui répondis :

« Ne crains rien ! »

Ma résolution était prise ; sans perdre une minute, je montai à la Kasba ; j'entrai dans l'hôpital et je frappai à la porte de Castagnac.

« Entrez ! »

Il paraît que l'expresison de ma figure n'annonçait rien de bon ; car, en m'apercevant, il se leva tout interdit.

« Tiens, c'est vous ! fit-il en s'efforçant de sourire ; je ne vous attendais pas. »

Pour toute réponse, je lui montrai la lettre qu'il avait écrite à Fatima.

Il pâlit, et l'ayant regardée quelques secondes, il voulut se précipiter sur moi ; mais je l'arrêtai d'un geste.

« Si vous faites un pas, lui dis-je en portant la main à la garde de mon épée, je vous tue comme un chien !... Vous êtes un misérable. Vous avez assassiné Dutertre. J'étais à l'amphithéâtre, j'ai tout entendu... Ne niez pas ! Votre conduite envers cette femme est odieuse. Un officier français descendre à un tel degré d'infamie !... Écoutez : je devrais vous livrer à la justice, mais votre déshonneur rejaillirait sur nous tous. S'il vous reste un peu de cœur, tuez-vous !... Je vous accorde jusqu'à demain. Demain, à sept heures, si je vous retrouve vivant, je vous conduirai moi-même chez le commandant de place. »

Ayant dit ces choses, je me retirai sans attendre sa réponse, et je courus donner ordre à la sentinelle d'empêcher le lieutenant Castagnac de sortir de l'hôpital sous aucun prétexte ; je recommandai de même une surveillance toute spéciale au concierge, le rendant responsable de ce qui pourrait survenir en cas de négligence ou de faiblesse ; puis je m'acheminai tranquillement vers la pension, comme si de rien n'était. J'y fus même plus gai que d'habitude et je prolongeai mon dîner jusqu'après huit heures.

Depuis que le crime de Castagnac m'était prouvé matériellement, je me sentais impitoyable : Raymond me criait vengeance !

Après le dîner, je me rendis chez un marchand de résine ; j'y fis l'acquisition d'une torche poissée, telle que nos spahis en portent dans leurs carrousels de nuit ; puis, rentrant à l'hôpital, je descendis directement à l'amphithéâtre, ayant soin d'en fermer la porte à double tour.

La voix du muetzin annonçait alors la dixième heure, les mosquées étaient désertes, la nuit profonde.

Je m'assis en face d'une fenêtre, respirant les tièdes bouffées de la brise, et m'abandonnant aux rêveries qui m'étaient si chères autrefois. Que de souffrances, que d'inquiétudes j'avais éprouvées depuis quinze jours ; toute mon existence passée ne m'en offrait pas de semblables ; il me semblait être échappé des griffes de l'esprit des ténèbres et jouir de ma liberté reconquise.

Le temps s'écoulait ainsi ; déjà la ronde avait deux fois relevé les sentinelles, quand tout à coup des pas rapides, furtifs, se firent entendre dans l'escalier. Un coup sec retentit à la porte.

Je ne répondis pas.

Une main fébrile chercha la clef.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« C'est Castagnac ! » me dis-je tout ému.

Deux secondes se passèrent.

« Ouvrez ! » cria-t-on du dehors.

Je ne m'étais pas trompé, c'était lui !

Il y eut un silence... Puis quelque chose fut jeté sur les marches... Les pas s'éloignèrent.

Je venais d'échapper à la mort.

Mais qu'allait-il advenir ?

Dans la crainte d'une nouvelle tentative plus violente, j'allai pousser les deux gros verrous, qui faisaient de l'amphithéâtre une véritable prison.

C'était peine inutile, car, en revenant m'asseoir, je vis déjà l'ombre de Castagnac s'avancer sur la courtine. La lune, levée du côté de la ville, projetait l'ombre de l'hôpital sur le précipice. Quelques rares étoiles scintillaient à l'horizon ; pas un souffle n'agitait l'air.

Avant de s'engager sur la rampe dangereuse, le vieux soudard fit halte, regardant ma fenêtre. Son hésitation fut longue.

Au bout d'un quart d'heure, il fit le premier pas, marchant le dos appliqué contre le mur. Il était arrivé au milieu de la rampe, et se flattait sans doute déjà d'atteindre le talus qui descend à la Kasba, quand je lui jetai le cri de mort :

« Raymond, où vas-tu ? »

Mais, soit qu'il fût prêt à tout événement, soit qu'il eût plus de sang-froid que sa victime, le misérable ne bougea point, et me répondit avec un éclat de rire ironique :

« Ah ! ah ! vous êtes là, docteur, je m'en doutais. Attendez, je reviens ; nous avons un petit compte à régler ensemble. »

Alors, allumant ma torche et l'avançant au-dessus du précipice :

« Il est trop tard ! m'écriai-je ; regarde, scélérat, voici ton tombeau ! »

Et les immenses gradins de l'abîme, avec leurs rochers noirs, luisants, hérissés de figuiers sauvages, s'illuminèrent jusqu'au fond de la vallée.

C'était un coup d'œil titanique ! la lumière blanche de la poix, descendant d'étage en étage entre les rochers, agitant leurs grandes ombres dans le vide, semblait creuser les ténèbres à l'infini.

J'en fus saisi moi-même, et je reculai d'un pas comme frappé de vertige.

Mais lui... lui qui n'était séparé du gouffre que par la largeur d'une brique, de quelle terreur ne dut-il pas être foudroyé !

Ses genoux fléchirent... ses mains se cramponnèrent au mur.... Je m'avançai de nouveau : une énorme chauve-souris, chassée par la lumière, commença sa ronde funèbre autour des murailles gigantesques,—comme un rat noir aux ailes anguleuses nageant dans la flamme,—et tout au loin, bien loin, les flots du Rummel scintillèrent dans l'immensité.

« Grâce ! cria l'assassin d'une voix cassée, grâ...ce ! »

Je n'eus pas le courage de prolonger son supplice, et je lançai ma torche dans l'espace.

Elle descendit lentement, balançant sa flamme échevelée dans les ténèbres ; éclairant tour à tour les assises de l'abîme, et semant les broussailles de ses étincelles éblouissantes.

Elle n'était plus qu'un point dans la nuit, et descendait toujours, quand une ombre passa devant elle comme la foudre.

Je compris que justice était faite.

En remontant l'escalier de l'amphithéâtre, quelque chose plia sous mon pied ; je me baissai, c'était mon épée : Castagnac, avec sa perfidie habituelle, avait résolu de me tuer avec ma propre épée, pour faire croire à un suicide.

Du reste, comme je l'avais prévu, la porte de ma chambre était forcée, mon lit bouleversé, mes papiers épars : il avait fait une visite en règle chez moi.

Cette circonstance dissipa complétement le sentiment de pitié involontaire que m'inspirait la fin du misérable.

FIN DU TALION.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

L'INVENTEUR

Le 29 juillet 1835, Kasper Bœck, berger du village d'Hirchwiller, son large feutre incliné sur le dos, sa besace de toile filandreuse le long des reins, et son grand chien à poil fauve sur les talons, se présentait, vers neuf heures du soir, chez M. le bourgmestre Pétrousse, lequel venait de terminer son souper, et prenait un petit verre de kirschenwasser pour faciliter sa digestion.

Ce bourgmestre, grand, sec, la lèvre supérieure couverte d'une large moustache grise, avait jadis servi dans les armées de l'archiduc Charles; il était d'humeur goguenarde, et gouvernait le village au doigt et à la baguette.

« Monsieur le bourgmestre, » s'écria le berger tout ému...

Mais Pétrousse, sans attendre la fin de son discours, fronçant le sourcil, lui dit :

« Kasper Bœck, commence par ôter ton chapeau, fais sortir ton chien, et puis parle clairement, sans bégayer, afin que je te comprenne. »

Sur ce, le bourgmestre, debout près de la table, vida tranquillement son petit verre, et huma ses grosses moustaches grises avec indifférence. Kasper fit sortir son chien et revint le chapeau bas.

« Eh bien ! dit Pétrousse, le voyant silencieux, que se passe-t-il ?

— Il se passe, que *l'esprit* est apparu de nouveau dans les ruines de Geierstein !

— Ah ! je m'en doutais. Tu l'as bien vu ?

— Très-bien, monsieur le bourgmestre.

— Quelle forme a-t-il ?

— La forme d'un petit homme.

— Bon ! »

Alors le vieux soldat, décrochant un fusil de dessus la porte, en vérifia l'amorce et le mit en bandoulière ; puis s'adressant au berger :

« Tu vas prévenir le garde champêtre de me rejoindre dans la petite allée des Houx, lui dit-il. Ton *esprit* doit être quelque maraudeur. Mais si c'était un renard, je t'en ferais faire un bonnet à longues oreilles. »

Maître Pétrousse et l'humble Kasper sortirent. Le temps était superbe. Tandis que le berger allait frapper à la porte du garde champêtre, le bourgmestre s'enfonçait dans une petite allée de sureaux, qui serpente derrière la vieille église. Deux minutes après, Kasper et Hans Gœrner, le briquet sur la hanche, rejoignaient en courant maître Pétrousse. Tous trois s'acheminèrent vers les ruines de Geierstein.

Ces ruines, situées à vingt minutes du village, paraissent assez insignifiantes; ce sont quelques pans de murailles décrépites, de quatre à six pieds de hauteur, qui s'étendent au milieu des bruyères. Les archéologues appellent cela les aqueducs de Seranus, le camp romain du Holderloch, ou les vestiges de Théodoric, selon leur fantaisie. La seule chose qui soit vraiment remarquable dans ces ruines, c'est l'escalier d'une citerne taillée dans le roc. A l'inverse des escaliers en volute, au lieu de cercles concentriques se rétrécissant à chaque marche, la spirale de celui-ci va s'élargissant, de sorte que le fond du puits est trois fois plus large que l'ouverture. Est-ce un caprice d'architecture, ou bien quelque autre raison qui a déterminé cette construction bizarre ? Peu nous importe ! Le fait est qu'il en résulte dans la citerne ce vague bourdonnement que chacun peut entendre en appliquant l'oreille contre un coquillage, et que vous percevez les pas des voyageurs sur le gravier, le souffle de l'air, le murmure des feuilles, et jusqu'aux paroles lointaines de ceux qui passent au pied de la côte.

Nos trois personnages gravissaient donc le petit sentier, entre les vignes et les potagers d'Hirchwiller.

« Je ne vois rien, disait le bourgmestre en levant le nez d'un air moqueur.

— Ni moi non plus, répétait le garde champêtre, imitant le ton de l'autre.

— Il est dans le trou, murmurait le berger.

— Nous verrons... nous verrons !... » reprenait le bourgmestre.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent, au bout d'un quart d'heure, à l'ouverture de la citerne. Je

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'ai dit, la nuit était claire, limpide et parfaitement calme. La lune dessinait à perte de vue un de ces paysages nocturnes aux lignes bleuâtres, parsemés d'arbres grêles, dont les ombres semblent tracées au crayon noir. Les bruyères et les genêts en fleurs parfumaient l'air de leur odeur un peu âpre, et les grenouilles d'une mare voisine chantaient leur grasse antienne, entrecoupée de silences. Mais tous ces détails échappaient à nos bons campagnards ; ils ne songeaient qu'à mettre la main sur *l'esprit*.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'escalier, tous trois firent halte et prêtèrent l'oreille, puis ils regardèrent dans les ténèbres. Rien n'apparaissait, rien ne remuait.

« Diable, dit le bourgmestre, nous avons oublié de prendre un bout de chandelle. Descends, Kasper, tu connais mieux le chemin que moi ; je te suis. »

A cette proposition, le berger recula brusquement ; s'il s'était cru, le pauvre homme aurait pris la fuite ; sa mine piteuse fit rire le bourgmestre aux éclats.

« Eh bien, Hans, puisqu'il ne veut pas descendre, montre-moi le chemin, dit-il au garde champêtre.

—Mais, monsieur le bourgmestre, répondit celui-ci, vous savez bien qu'il manque des marches, nous risquerions de nous casser le cou.

—Alors, envoie ton chien, » reprit Pétrousse.

Le berger siffla son chien, lui montra l'escalier, l'excita, mais le chien, pas plus que les autres, ne voulut risquer l'aventure.

Dans ce moment, une idée lumineuse frappa le garde champêtre :

« Hé ! monsieur le bourgmestre, dit-il, si vous lâchiez un coup de fusil là-dedans.

—Ma foi, s'écria l'autre, tu as raison ; on verra clair, au moins. »

Et sans hésiter, le brave homme s'approcha de l'escalier, épaulant son fusil. Mais, par l'effet d'acoustique que j'ai signalé précédemment, *l'esprit*, le maraudeur, l'individu qui se trouvait dans la citerne, avait tout entendu. L'idée de recevoir un coup de fusil ne parut pas lui sourire, car d'une voix grêle, perçante, il cria :

« Halte ! ne tirez pas, je monte ! »

Alors les trois fonctionnaires se regardèrent en riant tout bas, et le bourgmestre, s'inclinant de nouveau dans l'ouverture, s'écria d'un ton rude :

« Dépêche-toi, coquin, ou je tire ! »

Il arma son fusil, dont le tic-tac parut hâter l'ascension du personnage mystérieux ; on entendit rouler quelques pierres. Cependant il fallut bien encore une minute pour le voir apparaître, la citerne ayant soixante pieds de profondeur.

Que faisait cet homme au milieu de pareilles ténèbres ? Ce devait être quelque grand criminel ! Ainsi pensaient du moins Pétrousse et ses acolytes.

Enfin, une forme vague se détacha de l'ombre, puis lentement, progressivement, un petit homme roux et maigre, haut de quatre pieds et demi au plus, la figure jaune, l'œil étincelant comme celui d'une pie, les cheveux en désordre et les vêtements en lambeaux, sortit en criant :

« De quel droit venez-vous troubler mes études, misérables ? »

Cette apostrophe grandiose ne cadrait guère avec son costume et sa physionomie ; aussi le bourgmestre indigné lui répliqua :

« Tâche de te montrer honnête, mauvais drôle, ou je commence par t'administrer une correction.

—Une correction ! dit le petit homme en bondissant de colère, et se dressant sous le nez du bourgmestre.

—Oui, reprit l'autre, qui pourtant ne laissait pas d'admirer le courage du pygmée, si tu ne réponds pas d'une manière satisfaisante aux questions que je vais te poser. Je suis le bourgmestre d'Hirchwiller ; voici le garde champêtre, le berger et son chien, nous sommes plus forts que toi ; sois sage et dis-moi paisiblement qui tu es, ce que tu viens faire ici, et pourquoi tu n'oses paraître au grand jour. Ensuite nous verrons ce que l'on fera de toi.

—Tout cela ne vous regarde pas, répondit le petit homme de sa voix cassante. Je ne vous répondrai pas.

—Dans ce cas, en avant, marche ! fit le bourgmestre, qui le saisit d'une main ferme par la nuque ; tu vas coucher en prison. »

Le petit homme se débattait comme une martre ; il cherchait même à mordre, et le chien lui flairait déjà les mollets, quand, tout épuisé, il dit, non sans quelque noblesse :

« Lâchez-moi, Monsieur, je cède à la force... je vous suis ! »

Le bourgmestre, qui ne manquait pas de savoir-vivre, devint plus calme à son tour.

« Vous me le promettez, dit-il ?

—Je vous le promets !

—C'est bien.... marchez en avant. »

Et voilà comment, dans la nuit du 29 juillet 1835, le bourgmestre fit la capture d'un petit homme roux, sortant de la caverne du Geierstein.

En arrivant à Hirchwiller, le garde champêtre courut chercher la clef de la prison, et le vagabond fut enfermé à double tour.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le lendemain, vers neuf heures, Hans Gœrner ayant reçu l'ordre d'amener le prisonnier à la maison commune, pour lui faire subir un nouvel interrogatoire, se rendit avec quatre vigoureux gaillards au violon. Ils en ouvrirent la porte, tout curieux de contempler l'*esprit;* mais, quelle ne fut pas leur surprise, en le voyant pendu par sa cravate au grillage de la lucarne! On courut chez Pétrousse pour le prévenir du fait.

Le juge de paix et le docteur d'Hirchwiller dressèrent un procès-verbal en règle de la catastrophe; puis on enterra l'inconnu dans un champ de luzerne, et tout fut dit!

Or, environ trois semaines après ces événements, j'allai voir mon cousin Pétrousse, dont je me trouve être le plus proche parent, et, par conséquent, l'héritier. Cette circonstance entretient entre nous une liaison assez intime. Nous dînions ensemble, causant de choses indifférentes, lorsqu'il me raconta la petite histoire précédente, comme je viens de la rapporter moi-même.

« C'est étrange, cousin, lui dis-je, vraiment étrange! Et vous n'avez aucun autre renseignement *sur cet inconnu?*

—Aucun.

—Vous n'avez rien trouvé qui pût vous mettre sur la voie de ses intentions?

—Absolument rien, Christian.

—Mais au fait, que pouvait-il faire dans la citerne?... de quoi vivait-il? »

Le bourgmestre haussa les épaules, remplit nos verres et me répondit :

« A ta santé, cousin.

—A la vôtre. »

Nous restâmes quelques instants silencieux. Il m'était impossible d'admettre la fin brusque de l'aventure, et malgré moi-même, je rêvais avec mélancolie à la triste destinée de certains hommes, qui paraissent et disparaissent dans ce monde, comme l'herbe des champs, sans laisser le moindre souvenir ni le moindre regret.

« Cousin, repris-je, combien peut-il y avoir d'ici aux ruines de Geierstein?

—Vingt minutes, au plus. Pourquoi?

—C'est que je voudrais les voir.

—Tu sais que nous avons aujourd'hui réunion du conseil municipal, et que je ne puis t'accompagner.

—Oh! je les trouverai bien tout seul.

—Non, le garde champêtre te montrera le chemin, il n'a rien de mieux à faire. »

Et mon brave cousin, ayant frappé sur son verre, appela sa servante :

« Katel, va chercher Hans Gœrner; qu'il se dépêche, voici deux heures, il faut que je parte. »

La servante sortit, et le garde champêtre ne tarda point à venir. Il reçut l'ordre de me conduire aux ruines. Tandis que le bourgmestre se dirigeait gravement vers la salle du conseil municipal, nous montions déjà la côte. Hans Gœrner m'indiquait de la main les vestiges de l'aqueduc. A ce moment, les arêtes rocheuses du plateau, les lointains bleuâtres du Hundsrück, les tristes murailles décrépites, couvertes d'un lierre sombre, le bourdonnement de la cloche d'Hirchwiller, appelant les notables au conseil, le garde champêtre haletant, s'accrochant aux broussailles, tout prenait à mes yeux une teinte triste et sévère, dont je n'aurais pu me rendre compte : c'était l'histoire de ce pauvre pendu, qui déteignait sur l'horizon.

L'escalier de la citerne me parut fort curieux, sa spirale élégante. Les buissons hérissés dans les fissures de chaque marche, et l'aspect désert des environs, s'harmonisaient avec ma tristesse. Nous descendîmes, et bientôt le point lumineux de l'ouverture, qui semblait se rétrécir de plus en plus, et prendre la forme d'une étoile à rayons courbes, nous envoya seul sa pâle lumière.

Quand nous atteignîmes le fond de la citerne, ce fut un coup d'œil superbe que toutes ces marches éclairées en dessous, et découpant leurs ombres, avec une régularité merveilleuse. J'entendis alors le bourdonnement dont m'avait parlé Pétrousse : l'immense conque de granit avait autant d'échos que de pierres!

« Depuis le petit homme, quelqu'un est-il descendu ici? demandai-je au garde champêtre.

—Non, Monsieur, les paysans ont peur, ils s'imaginent que l'*esprit* revient : personne ne descend dans l'*Oreille de la Chouette.*

—On appelle ceci l'*Oreille de la Chouette?*

—Oui.

—C'est à peu près cela, dis-je, en levant les yeux. Cette voûte renversée forme assez bien le pavillon; le dessous des marches figure la caisse du tympan, et les détours de l'escalier le limaçon, le labyrinthe et le vestibule de l'oreille. Voilà donc la cause du murmure que nous entendons : nous sommes au fond d'une oreille colossale.

—C'est bien possible, » dit Hans Gœrner, qui semblait ne rien comprendre à mes observations.

Nous remontions, et j'avais déjà franchi les premières marches, lorsque je sentis quelque chose se briser sous mon pied; je me baissai pour voir ce que cela pouvait être, et j'aperçus, en même temps, un objet blanc devant moi : c'était une feuille de papier déchirée. Quant au corps dur qui s'était broyé, je reconnus une sorte de pot en grès verni.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Oh ! oh ! me dis-je, ceci pourra nous éclaircir l'histoire du bourgmestre. »

Et je rejoignis Hans Gœrner, qui m'attendait déjà sur la margelle du puits.

« Maintenant, Monsieur, me cria-t-il, où voulez-vous aller ?

—D'abord, asseyons-nous un peu; nous verrons tout à l'heure. »

Et je pris place sur une pierre, tandis que le garde champêtre promenait ses yeux de faucon autour du village, pour découvrir les maraudeurs dans les jardins, s'il s'en trouvait.

J'examinai soigneusement le vase de grès, dont il ne restait plus qu'un débris. Ce débris présentait la forme d'un entonnoir, tapissé de duvet à l'intérieur. Il me fut impossible d'en reconnaître la destination. Je lus ensuite le fragment de lettre, d'une écriture très-courante et très-ferme. Je le transcris ici textuellement. Cela semble faire suite à une moitié de feuille, que j'ai cherchée depuis inutilement aux alentours de la ruine :

. . . . . .

« Mon cornet *micracoustique* a donc le double avantage de multiplier à l'infini l'intensité des sons, et de pouvoir s'introduire dans l'oreille, ce qui ne gêne nullement l'observateur. Vous ne sauriez croire, mon cher maître, le charme que l'on éprouve à percevoir ces mille bruits imperceptibles qui se confondent, aux beaux jours d'été, dans un bourdonnement immense. L'abeille a son chant comme le rossignol, la guêpe est la fauvette des mousses, la cigale est l'alouette des hautes herbes; le ciron en est le roitelet, il n'a qu'un soupir, mais ce soupir est mélodieux !

« Cette découverte, au point de vue du sentiment, qui nous fait vivre de la vie universelle, dépasse, par son importance, tout ce que je pourrais en dire.

« Après tant de souffrances, de privations et d'ennuis, qu'il est heureux de recueillir enfin le prix de nos labeurs ! Avec quels élans l'âme s'élève vers le divin auteur de ces mondes microscopiques, dont la magnificence nous est révélée ! Que sont alors ces longues heures de l'angoisse, de la faim, du mépris, qui nous accablaient autrefois ? Rien, Monsieur, rien !... Des larmes de reconnaissance mouillent nos yeux. On est fier d'avoir acheté, par la souffrance, de nouvelles joies à l'humanité, et d'avoir contribué à sa moralisation. Mais quelque vastes, quelque admirables que soient ces premiers résultats de mon cornet *micracoustique*, à cela seul ne se bornent point ses avantages. Il en est d'autres plus positifs, plus matériels en quelque sorte, et qui se résolvent en chiffres.

« De même que le télescope nous fait découvrir des myriades de mondes, accomplissant leurs révolutions harmonieuses dans l'infini, de même mon cornet *micracoustique* étend le sens de l'ouïe au-delà de toutes les bornes du possible. Ainsi, Monsieur, je ne m'arrêterai point à la circulation du sang et des humeurs dans les corps animés : vous les entendez courir avec l'impétuosité des cataractes; vous les percevez avec une netteté qui vous épouvante; la moindre irrégularité dans le pouls, le plus léger obstacle vous frappe et vous produit l'effet d'un roc, contre lequel viennent se briser les flots d'un torrent !

« C'est sans doute une immense conquête pour le développement de nos connaissances physiologiques et pathologiques, mais ce n'est pas sur ce point que j'insiste. En appliquant l'oreille contre terre, Monsieur, vous entendez les eaux thermales sourdre à des profondeurs incommensurables; vous en jugez le volume, les courants, les obstacles !

« Voulez-vous aller plus loin ? Descendez sous une voûte souterraine, dont le développement suffise à recueillir une quantité de sons considérable; alors, la nuit, quand tout dort, que rien ne trouble les bruits intérieurs de notre globe... écoutez !

« Monsieur, tout ce qu'il m'est possible de vous dire en ce moment,—car au milieu de ma misère profonde, de mes privations, et souvent de mon désespoir, il ne me reste que peu d'instants lucides pour recueillir des observations géologiques,—tout ce que je puis vous affirmer, c'est que le bouillonnement des laves incandescentes, l'éclat des substances en ébullition est quelque chose d'épouvantable et de sublime, et qui ne peut se comparer qu'à l'impression de l'astronome, sondant de sa lunette les profondeurs sans bornes de l'étendue.

« Pourtant, je dois vous avouer que ces impressions ont besoin d'être encore étudiées et classées dans un ordre méthodique, pour en tirer des conclusions certaines. Aussi, dès que vous aurez daigné, mon cher et digne maître, m'adresser à Neustadt la petite somme que je vous demande, pour pourvoir à mes premiers besoins, nous verrons à nous entendre, en vue d'établir trois grands observatoires suborbiens, l'un dans la vallée de Catane, l'autre en Islande, et le troisième dans l'une des vallées de Caj ac-Uren, de Songay, ou de Cayembé-Uren, les plus profondes des Cordilières, et par conséquent... »

. . . . . .

Ici s'arrêtait la lettre ! Les mains me tombèrent de stupeur. Avais-je lu les conceptions d'un fou, ou bien les inspirations réalisées d'un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le petit homme se débattait comme une martre. (Page 77.)

homme de génie? Que dire? que penser? Ainsi cet homme, ce misérable, vivant au fond d'une tanière, mourant de faim, avait été peut-être un de ces élus, que l'Être suprême envoie sur la terre, pour éclairer les générations futures! Et cet homme s'était pendu de dégoût. On n'avait point répondu à sa prière, lorsqu'il ne demandait qu'un morceau de pain, en échange de sa découverte. C'était horrible! Longtemps, je restai là, rêveur, remerciant le ciel de n'avoir pas voulu faire de moi un homme supérieur au commun des martyrs. Enfin, le garde champêtre me voyant les yeux fixes, la bouche béante, se hasarda de me toucher l'épaule :

« Monsieur Christian, me dit-il, voyez, il se fait tard; M. le bourgmestre doit être rentré du conseil.

—Ah! c'est juste, m'écriai-je en froissant le papier. En route! »

Nous redescendîmes la côte. Mon cousin me reçut, la mine riante, sur le seuil de sa maison.

« Eh bien!... eh bien!... Christian, tu n'as rien trouvé de cet imbécile qui s'est pendu?

—Non.

—Je m'en doutais. C'était quelque fou échappé de Stéfansfeld [1], ou d'ailleurs. Ma foi, il a bien fait de se pendre; quand on n'est bon à rien, c'est ce qu'il y a de plus simple. »

[1] Maison d'aliénés.

FIN DE L'INVENTEUR.

Paris. Jules Bonaventure, imprimeur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITALISIERUNG - DIGITALISERING

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY